REVUE ROUMAINE

2050 ans
depuis la fondation
de l'État dace centralisé et indépendant
sous
BURÉBISTA

RR

Publication mensuelle de culture. Paraît en français, allemand, anglais et russe

Rédacteur en chef:
GEORGE G. POTRA

Rédaction: 1, Piaţa Scînteii, Bucarest, téléphone: 17.38.36

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică », Calea Şerban Vodă, 133–135, Bucarest, Roumanie

Sur la couverture:
Bannière d'Étienne le Grand
Broderie de l'an 1500
(Collection du Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie)

REVUE ROUMAINE 9-10

XXXIVe ANNÉE 1980

Sommaire

MIHNEA GHEORGHIU 3 La personnalité de la Roumanie contemporaine

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

VASILE NETEA 14 Indépendance, souveraineté, unité

OVIDIU TRĂSNEA 29 La révolution en tant que permanence vitalisante du progrès roumain

MIRCEA MUȘAT 38 Une injustice condamnée par l'histoire

HAJDU GYŐZŐ 68 Patrie unique, destin commun

CONSTANTIN CRIȘAN 76 L'esprit de la civilisation roumaine et la vocation européenne

FRANZ STORCH 93 La construction de l'homme

VALEURS ROUMAINES

VIRGIL CÂNDEA 102 Un humanisme original

VASILE DRĂGUȚ 111 Trésor artistique médiéval

CONSTANTIN PRUT 119 Les « archives » de l'art populaire

EUGEN STĂNESCU 131 Le message de l'historiographie roumaine

DIALOGUES-CONTACTS

MICAELA SLĂVESCU 144 Errare humanum est, perseverare diabolicum . . .

AMELIA PAVEL, ALEXANDRA TITU, SMARANDA BRATU STATI 155 Carnet d'expositions

IOAN ALEXANDRU 162 Calendrier ● Témoignage ● Sucevitza ● La Maïastra ● La Patrie (vers)

MARIN SORESCU 168 Le troisième pal (tragédie populaire en cinq actes)

VIE DES ARTS

Littérature

VALENTIN F. MIHĂESCU 223 La prose roumaine et les sources historiques

Théâtre

ION ZAMFIRESCU 238 Destin et histoire

Beaux-arts

DAN GRIGORESCU 249 Signe et narration dans l'art d'évocation historique

LIVRES

CONSTANTIN PREDA 257 Burébista et son époque

MIOARA TURCU 258 La civilisation du fer chez les Daces

PAUL OPRESCU 260 Permanence et continuité des Roumains dans la Dobroudja

EMIL LAZEA 262 La Transylvanie médiévale

GHEORGHE UNC 264 Une ample monographie

MIHAI RACOVIȚAN 266 Contre la domination étrangère

VASILE I. ZĂRNESCU 268 L'indépendance — concept et fait social

ARON PETRIC 272 Un plaidoyer contre la guerre

ALEXANDRU CERNATONI 273 Sur l'histoire de la sécurité collective

THOMAS NÄGLER 276 Quelques aspects de l'histoire des Allemands de Roumanie

SERGIU CELAC 277 Les vertus de l'approche pluridimensionnelle

MARIA ELENA SIMIONESCU 279 Trois décennies d'histoire nationale

ADELA BECLEANU IANCU 281 Un point de vue original sur l'idéologie

FL. CONSTANTINIU 283 Collections roumaines de documents historiques

REVUE DES REVUES

Revista de istorie (ION APOSTOL) — 286 ● Anale de istorie (VIRGIL SMÂRCEA) — 288 ● Revista arhivelor (ȘTEFAN HURMUZACHE) — 290 ● Revista muzeelor și monumentelor (GAVRILĂ SARAFOLEAN) — 292 ● Studii și cercetări de istorie veche și arheologie (SEBASTIAN MORINTZ) — 294 ● Studii și cercetări de istoria artei (MARIUS TĂTARU) — 295 ● Magazin istoric (NICOLAE MINEI) — 297 ● Publications des musées roumains (ELISABETA ANCUȚA-RUȘINARU) — 298

NOS COLLABORATEURS

« Toute l'histoire du peuple roumain se présente comme l'histoire d'incessantes luttes de classe, de combats livrés par les masses populaires pour la liberté et la justice sociales, pour la défense de l'existence nationale et de l'indépendance, pour le progrès et la civilisation. Dès la parution des premières formations étatiques roumaines, les luttes des masses populaires contre l'exploitation féodale ont été étroitement liées aux luttes contre la domination étrangère. Cette particularité spécifique a posé son empreinte sur toute l'évolution sociale de la Roumanie, sur la manière de vivre et de penser du peuple roumain, sur son destin historique même, caractérisé par la lutte acharnée, jalonnée de sacrifices, pour la liberté et l'unité, pour le droit d'être maître dans son propre pays ».

(*Extrait du* Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et de la marche en avant de la Roumanie vers le communisme.)

La personnalité de la Roumanie contemporaine

Il y a quelque temps, au terme d'un voyage d'études entrepris en Roumanie, un historien étranger distingué me confiait: « Je pense que ce qu'il y a de plus important chez vous c'est le sens de la responsabilité, décelable dans chacune de vos actions; tout en poursuivant la construction d'une société moderne, vous partez toujours des traditions et de la spécificité de votre peuple. Il y a là une unité harmonieuse, réalisée avec un sens aigu de la réalité historique et de l'équilibre humain.» Ces constatations, je les ai retrouvées, formulées en termes identiques, dans les pages d'une revue de son pays, et j'ai pensé que cette constance exprimait non seulement l'amitié qu'il nous porte mais aussi sa conviction d'avoir exprimé une vérité caractéristique pour la réalité de la Roumanie contemporaine.

Vérité que ses créateurs, placés au-dedans même de cette réalité, ne peuvent que confirmer, et en premier lieu par leur activité déployée au fil des trente-six années depuis que, à la lumière de sa révolution de libération nationale et sociale, antifasciste et anti-impérialiste, commencée le 23 Août 1944, le peuple roumain est devenu seul maître de ses destinées. Libre à l'intérieur des frontières inviolables et bien défendues de sa patrie unitaire, ce peuple a aboli à jamais l'exploitation de l'homme par l'homme, réalisant une société de la cohésion morale et politique de tous ses membres, une société formée de classes et de couches sociales amies, gouvernée par la plus avancée d'entre elles du point de vue de son esprit révolutionnaire conséquent, de sa capacité de promouvoir le nouveau — la classe ouvrière.

De pays principalement agraire qu'elle était, avec une industrie faiblement développée, dont les ressources matérielles et humaines profitaient en bonne partie aux sociétés monopolistes étrangères, la Roumanie, suivant sa propre voie socialiste, s'est transformée en un pays industriel et agraire en plein développement.

Dans le champ de cet ample processus, dans le cadre de cette évolution unitaire complexe, la Roumanie contemporaine affirme pratiquement sa vocation pour la modernisation et le développement intensif de l'agriculture, de l'épanouissement multilatéral de la vie dans le milieu rural. Militant, conformément au programme qu'il s'est donné, pour un ample développement de l'industrie, le nouveau régime socialiste de Roumanie a créé en même temps la base technique et matérielle et les dotations du milieu rural, en renforçant et valorisant les vertus économiques, sociales, morales et spirituelles du monde rural, en édifiant un univers rural fondé sur la *perspective* et la *prospective* écologique. Par l'accomplissement de ce

généreux programme sont en même temps mises en valeur les traditions spécifiques de l'univers moral, éthologique et spirituel du peuple roumain.

Il est, d'autre part, révélateur et extrêmement significatif pour le développement de la vie matérielle et spirituelle de la Roumanie contemporaine que le très haut niveau de son taux de croissance a permis à sa production industrielle d'être, en 1980, près de 60 fois plus élevée qu'en 1938, année de pointe de l'entre-deux-guerres. Ajoutons à cela la structuration équilibrée de son industrie, avec un accent particulier sur les branches porteuses de progrès technique, l'effort incessant d'assurer un épanouissement harmonieux à tout le territoire roumain dans le but d'exclure les décalages, autrefois flagrants, entre les différentes régions, par la valorisation intense de toutes leurs ressources — y compris les ressources humaines. La dynamique économique est, elle aussi, fondée sur la rapide introduction dans la production industrielle et agraire des conquêtes les plus récentes de la révolution technique et scientifique contemporaine.

Sur le plan social et selon la suprême finalité humaniste de tout ce qui est entrepris dans la Roumanie socialiste, font pendant à ce tableau la croissance continuelle de la qualité de la vie et l'élévation du niveau de vie matériel et spirituel de tous les citoyens. Dans le contexte de l'utilisation intégrale de la force de travail (car non seulement le chômage est inconnu en Roumanie, mais on fait même difficilement face à la « faim» de cadres chronique pour l'industrie, l'agriculture, le bâtiment, les services . . .) et dans les conditions d'un soin constant pour éviter le phénomène inflationniste (l'indice d'accroissement des prix et des tarifs s'est maintenu au cours des cinq dernières années dans les limites, strictement contrôlées, de 5 à 6 %) on prévoit pour la prochaine décennie, suite au doublement du revenu national, que le revenu réel par habitant sera de 40 à 43 % supérieur à celui de cette année. Le rythme de la construction de logements en Roumanie est l'un des plus élevés du monde (près d'un million d'appartements construits au cours des cinq dernières années, et environ 2 400 000 autres prévus jusqu'en 1990, pour une population qui atteindra alors, selon les estimations, 25 millions). Dans le domaine de l'enseignement, ce pays où, avant 1944, le taux des illettrés était parmi les plus élevés d'Europe, a rendu général et obligatoire l'enseignement gratuit de 10 classes; 27 % de la population de Roumanie est aujourd'hui constituée par la population scolaire et universitaire proprement dite, pour ne plus parler des cours de qualification et des recyclages prévus par la loi pour faire face au progrès accéléré des connaissances déterminé par la révolution technico-scientifique et où la quasi-totalité des travailleurs se trouve entraînée. La généralisation de l'enseignement gratuit et obligatoire de 12 classes deviendra une réalité dans un proche avenir. L'assistance médicale aussi est gratuite; à ce sujet, la proportion, déjà atteinte, d'un médecin pour 600 habitants, supérieure à celle de bien des pays avancés du monde nous semble fort éloquente, ainsi que la perspective d'un accroissement de 32 %, dans les cinq années à venir, des dépenses faites par l'État pour la santé de la population.

Ce ne sont là que quelques-unes des données qui permettent d'éclairer l'ascension de la Roumanie contemporaine au cours d'une période historiquement fort brève. Continuant sur cette lancée, elle accomplira, jusque vers le milieu de la neuvième décennie de notre siècle, sur la voie de l'édification de la société socialiste multilatéralement développée et de son immuable marche en avant vers le communisme, le bond qualitatif majeur de son passage du stade de pays en voie de développement à celui de pays à développement moyen. D'aucuns ont considéré et considèrent encore cette ascension comme véritablement miraculeuse; nous autres, ceux qui vivons en Roumanie, nous ne saurions accepter cet attribut autrement que comme une métaphore, car le mot « miracle » fait songer à quelque chose d'accompli sans effort et grâce à une intervention extérieure. Or, ce que nous avons obtenu est le fruit d'un labeur assidu, de sacrifices, de renoncements, d'énergie dépensée pour dépasser des difficultés, dépister certaines erreurs, leur porter remède et ne plus permettre leur répétition. Ce que nous avons accompli est avant tout le fruit d'options responsables, fondées sur la raison et mises en œuvre grâce à la volonté, à l'intelligence et à la force créatrice du peuple, solidairement uni autour de son noyau vital — le Parti Communiste Roumain.

Continuateur à un échelon supérieur du mouvement ouvrier de la Roumanie du dernier siècle, représentant de l'idéologie révolutionnaire de la classe ouvrière et des intérêts du peuple tout entier, ce parti se trouve depuis près de 60 années à l'avant-garde de la lutte des masses de notre pays pour la justice sociale et la liberté nationale. Appuyant son action sur l'analyse scientifique des réalités nationales et sociales spécifiques à la Roumanie, ce parti a su, dès l'entre-deux-guerres, donner aux aspirations populaires la forme d'objectifs concrets et précis, et tracer les voies qui permettent de les atteindre; au moment historique crucial d'août 1944, ce parti a su galvaniser les forces démocratiques de la nation, les conduire à la victoire contre le fascisme et l'impérialisme; il a guidé ensuite, d'année en année, de décennie en décennie, tout notre peuple dans la voie téméraire mais pesée avec soin, de l'édification d'une nouvelle civilisation — celle du socialisme multilatéralement développé. Processus au cours duquel — et en tant que sa partie intégrante — s'est produite et se produit la montée continuelle vers la maturité aussi bien de l'avant-garde que de l'ensemble de la société. L'expérience acquise dans la pratique de la révolution se constitue en un valeureux capital de sagesse, fructifié dans le devenir ininterrompu de la nouvelle civilisation, toujours plus vaste et plus complexe au fur et à mesure qu'avance son édification.

Les décisions adoptées à la fin de l'année dernière par le XIIe Congrès du Parti Communiste Roumain et embrassées avec enthousiasme par tout le peuple en sont, en ce sens, l'éloquent témoignage. Ces décisions, partant justement de l'expérience acquise durant les dernières décennies, ont pour la première fois permis de concevoir avec la plus grande rigueur scientifique les solutions concernant le développement ultérieur de la société roumaine sur la base d'un ensemble de programmes détaillés touchant la problématique

de l'édification socialiste considérée dans une pluralité de perspectives, toutes parfaitement harmonieuses entre elles.

S'inscrivant dans une continuité naturelle, les acquis de notre époque viennent s'ajouter à l'inestimable trésor que représente l'histoire plus de deux fois millénaire de ce territoire et sans laquelle les devenirs contemporains ne sauraient être conçus. Il y a 2 050 ans, les ancêtres des Roumains d'aujourd'hui, les Géto-Daces, qui avaient créé un État centralisé et indépendant, cultivaient comme des valeurs morales suprêmes l'orgueil de la liberté, le courage et la modération ; en pleine époque esclavagiste, ils repoussaient l'esclavage. Leurs voisins pacifiques trouvaient en eux des partenaires auxquels ils pouvaient faire confiance pour les échanges économiques et culturels, mutuellement avantageux ; mais les envahisseurs ont toujours été reçus par les Daces les armes à la main et ont souvent connu le goût amer de la défaite. Et quand, en dépit d'une longue et héroïque résistance, à la fin d'une guerre dont la victoire a longtemps flotté, indécise, la Dacie fut conquise et colonisée par les Romains, ce fut un nouveau peuple qui naquit, de la symbiose daco-romaine, un peuple animé par l'amour de la terre qui devenait son pays, un peuple qui appréciait le travail pacifique, propice à l'évolution ultérieure d'une civilisation qui savait joindre harmonieusement l'utile au beau ; cependant, aux frontières du nord et du nord-est de la colonie — nommée, nullement par hasard, *Dacia Felix*—des tribus de Daces libres, héritières de l'indépendance que connurent Dromichaites, Burébista et Décébale, continuèrent à subsister, coexistant et pratiquant des échanges fructueux avec la population daco-romaine, mais non soumises à l'autorité romaine. Quand, sous la pression du déferlement des peuples migrateurs, l'administration impériale se retrancha au sud du Danube, les habitants de la Dacie y demeurèrent, pour y continuer leur vie et défendre leurs occupations et leur avoir. Les populations daco-romaines locales continuèrent à utiliser la monnaie romaine en Dacie, facilitant le commerce jusque loin dans le plateau transylvain où vivaient les tribus libres et protégeaient le passage des missionnaires chrétiens qui prêchaient en latin « vulgaire ». Ils fournissaient des céréales aux régions sous-danubiennes, dont le sol était plus pauvre, et assuraient la navigation sur le fleuve dans leur propre intérêt. Descendant des montagnes, vinrent alors s'établir sur les fertiles terres sous-carpatiques quelques centaines de milliers d'hommes libres, prêts au travail et à la lutte, dans un élan de « pionniers » similaire, peut-être, à celui dont, au dernier siècle encore, s'enorgueillissait l'Amérique des « hommes de frontière ». La « frontière » des ancêtres était le Danube, jusqu'aux cités du littoral de la mer Noire.

Conservateurs de l'esprit d'indépendance, perpétuant les traits caractéristiques de la latinité orientale — dont ils avaient tiré la conscience de l'unité et l'aspiration à accomplir cette unité étatique — les pays roumains ont su rassembler dès le Moyen Âge, et au cours d'affrontements dramatiques, souvent tragiques, contre les appétits de conquête de certains empires et royaumes orgueilleux, la solidarité populaire autour de certains comman-

dants habiles et courageux, qui attachaient du prix à la justice, à l'honnêteté et à l'ardeur au travail. Tout cela, ainsi que la pondération, la bonne entente dans la dignité et le respect avec tout voisin désireux lui aussi de bonne entente, l'ouverture vers la circulation des valeurs explique, en dépit des vicissitudes, la multitude et la diversité des réalisations matérielles et spirituelles accomplies dans ces parages et constituées en une unité originale qui porte le nom de civilisation roumaine. Unité qui — par-dessus les frontières temporaires qui séparent les pays roumains — a existé et a évolué grâce à la continuité et à l'amplification ininterrompue de leurs relations naturelles économiques, culturelles, voire politiques, et qui, à l'époque moderne, détermina et imposa la réalisation de l'État national unitaire et indépendant qu'est la Roumanie en tant qu'expression de la volonté du peuple tout entier.

D'une importance capitale pour la compréhension de l'histoire et de la civilisation roumaines dans leurs données fondamentales transmises au présent et qui, par son truchement, se transmettront à l'avenir, est la permanence de l'esprit révolutionnaire qui les anime. Tolérant par excellence, le peuple roumain a toujours été intolérant à l'égard des injustices sociales et nationales contre lesquelles il a allumé la flamme cautérisante de la révolte, trempant son opiniâtreté dans cette flamme en même temps que son aptitude à bâtir à l'échelle des lois du progrès, à agir de manière à ce que les idées novatrices se transforment en réalités. C'est dans cette lutte et dans le travail que se sont forgées la communauté d'intérêts et les relations fraternelles entre les Roumains et les nationalités qui, en différentes circonstances historiques, se sont établies sur le territoire roumain. Bien que jetée plus d'une fois sur son sol par les spoliateurs de toutes sortes, adeptes du principe *divide et impera*, la semence de la discorde n'a jamais pu y prendre racine. La conscience toujours plus claire et plus active de la communauté de destin sur l'étendue de la même patrie roumaine a définitivement triomphé dans les années qui ont vu la conquête de la liberté socialiste; à preuve la coexistence exemplaire, en pleine et entière égalité, de tous les citoyens de la Roumanie d'aujourd'hui. Quelle que soit leur nationalité, affirmant leur propre identité spirituelle, ils trouvent dans le travail consacré à leur commune patrie le langage de l'indestructible cohésion.

Sur la spirale ascendante de son devenir contemporain, le peuple roumain est entré au cours des quinze dernières années dans une étape historique où l'expérience accumulée pendant des siècles fusionne, à des cotes d'efficience maximale, avec les énergies créatrices du présent. Ce sont les années qui se sont écoulées depuis que la sagesse et la volonté de toute la nation ont appelé au gouvernail du parti et du pays l'homme qui en incarne de la façon la plus heureuse les vertus et les aspirations: le président Nicolae Ceaușescu. La clairvoyance et l'audace de sa pensée de révolutionnaire éprouvé, fondée sur une profonde connaissance des réalités due au contact direct avec les créateurs de valeurs matérielles et spirituelles de tout le pays, l'abnégation avec laquelle, dans tous les domaines et toutes es circonstances de la vie nationale et internationale, il consacre son extraor-

dinaire capacité de travail à la promotion de la justice et de l'équité, à un humanisme des faits, ont joué et jouent un rôle décisif dans la propulsion des renouvellements qualitatifs essentiels pour la société roumaine.

Il s'agit ici en premier lieu de l'élévation à des échelons supérieurs de la démocratie socialiste, considérée comme un processus continu de perfectionnement, processus essentiel pour l'être même du nouveau régime social, surtout dans sa phase de développement multilatéral, orienté vers l'accomplissement de l'idéal communiste. Le socialisme s'édifie pour les masses et représente le fruit de l'activité consciente, responsable, des masses, ce qui suppose *sine qua non* non seulement la clarté des objectifs à atteindre de moment en moment, étape par étape, mais aussi l'acceptation, à l'échelle de l'ensemble de la société, de ces objectifs en tant que nécessités comprises. Ainsi se trouve réalisée la condition supérieure de la liberté, en vertu de laquelle se produit le déclenchement des forces de création du peuple, progressivement multipliées, diversifiées et intensifiées, au fur et à mesure qu'aux objectifs atteints en sont substitués d'autres, plus téméraires dans leur complexité et, partant, toujours plus stimulants.

C'est là aussi le sens majeur de l'effort insistant perpétué en Roumanie pour que la démocratie socialiste se développe sur le large front de la *participation créatrice.* Au cours des quinze dernières années, un style nouveau s'est imposé dans tous les domaines de la vie du pays. Une pratique devenue générale veut que les plus importantes décisions à l'échelon national soient soumises au débat public et finalisées par l'incorporation des propositions et des initiatives judicieusement issues de ces débats. En tant que nouvelle hypostase de la démocratie participative, unique dans son originalité, cette expérience a engendré le système institutionnalisé des congrès nationaux, périodiquement convoqués, dont émanent des actes de décision d'importance majeure — tels, par exemple, le Congrès national des travailleurs, le Congrès de la paysannerie, le Congrès de l'éducation politique et de la culture socialiste. Système qui fonctionne en parfaite consonnance avec les institutions de la démocratie représentative, dynamisées elles aussi par le perfectionnement des responsabilités et du mécanisme électoral même, qui donne toujours plus à l'opinion publique la possibilité d'investir de sa confiance des hommes connus pour leur compétence, leur responsabilité et leur esprit de promoteurs du nouveau.

Au niveau de chaque unité économique et sociale, la démocratie socialiste s'exprime par le truchement du système de l'autodirection et de l'autogestion; les assemblées générales des travailleurs et les organes permanents de direction collective élus par elles — les conseils des travailleurs — discutent et décident, en toute connaissance de cause et en concordance avec le plan unique de développement économique et social du pays, de tout ce qui concerne l'accomplissement des objectifs, le bon déroulement du processus de production, les moyens d'accroître l'efficience économique et sociale de toute l'activité, l'amélioration des conditions de vie et de travail. Une expression majeure de l'originalité du processus d'élargissement et d'ap-

profondissement de la démocratie, qui caractérise la Roumanie de nos jours, est le récent perfectionnement apporté à la structure du Front de la Démocratie et de l'Unité Socialistes, organisme largement représentatif, à caractère permanent, qui réunit toutes les organisations de masse, professionnelles et civiques, toutes les classes et couches sociales du pays. Par la création, cette année, des organisations propres du Front — les organisations de la démocratie et de l'unité socialistes, dans lesquelles tout citoyen peut s'inscrire à titre individuel — se trouve facilitée, une fois de plus, la voie à une participation encore plus directe des masses les plus larges à l'élaboration et à la mise en œuvre de la politique intérieure et extérieure du pays, ce qui permet de mettre en valeur leur expérience et leur sagesse individuelle et collective, de stimuler la conscience civique, l'implication responsable de tous les membres de la société dans la création d'une civilisation bénéfique pour tous et pour chacun.

Ainsi conçue, l'implication responsable constitue la clef de voûte du nouvel humanisme des faits que nous évoquions ci-dessus, rendu possible et nécessaire une fois réalisée la libération de l'exploitation et l'institution du travailleur en tant qu'unique maître de ses destinées, du fait que, pour la première fois dans l'histoire, il se trouve dans une mesure égale propriétaire de l'avoir national, auteur de son continuel accroissement et bénéficiaire de tout son trésor. « L'essence de l'humanisme révolutionnaire — soulignait le président Nicolae Ceaușescu dans l'exposé fait au premier Congrès national de l'éducation politique et de la culture socialiste — réside dans le fait d'avoir placé l'homme au centre de toutes les préoccupations et activités de la société et, en même temps, dans l'établissement de rapports harmonieux, organiques, entre l'individu et la collectivité. L'humanisme révolutionnaire ne conçoit pas l'affirmation et le développement plénier de la personnalité humaine séparément, mais dans le cadre de l'ensemble de la société, promouvant le principe rationnel et généreux selon lequel le bonheur personnel ne peut être réalisé en violant le droit au bonheur des autres, mais seulement dans le cadre de l'accomplissement du bonheur général de la collectivité, du peuple, de l'humanité. Telle est la forme supérieure, la plus avancée de la pensée humaniste, l'expression réaliste et non pas utopique de l'accomplissement de l'idéal de justice et d'égalité sur la Terre. » Dans la même ligne noble de pensée, le président de la Roumanie conférait une importance philosophique particulière à ce concept quand, à la clôture des travaux du même congrès, il prononça ces mots passionnés, d'une haute valeur programmatique: « En essence, nous autres communistes nous nous proposons en fait de venir — si l'on peut dire — en aide à la nature, laquelle a synthétisé dans l'homme la forme supérieure d'organisation de la matière, agissant par tous les moyens pour stimuler ses qualités les plus nobles, pour développer sa sensibilité, son désir et sa volonté de se dépasser soi-même, en vue de l'amplification continuelle de sa connaissance, en vue de l'accomplissement de ses rêves les plus audacieux de progrès, de justice et de bonheur. Au fond, je pourrais dire que dans ce domaine également nous agissons dans l'esprit du matérialisme dialectique. Comprenant les lois de

la nature et nous en rendant maîtres, nous agissons en même temps pour les mettre au service de l'homme — c'est-à-dire de ce que la nature a eu de meilleur. Nous nous proposons maintenant de perfectionner le suprême produit de la nature — l'Homme, créateur de tout ce qui existe dans la société ! »

On trouve exprimés ici la raison et le but de tout ce qui est entrepris en Roumanie sur les coordonnées de l'édification du socialisme multilatéralement développé et de la marche en avant vers le communisme.

De pair avec le développement général de la civilisation roumaine, les valeurs-guide du nouvel humanisme veillent et déterminent un épanouissement sans précédent de la science, de la littérature et des arts. Même la qualité supérieure de la vie à laquelle nous nous référions tout à l'heure implique et s'exprime par la qualité supérieure du phénomène de la création culturelle et scientifique. L'imbrication de la recherche scientifique, de la production matérielle et de l'enseignement accentue l'impact de la création scientifique originale avec le progrès du pays, ainsi que la contribution de la science roumaine à l'enrichissement du trésor spirituel de l'humanité. À remarquer également que la force de la création technique et scientifique de la nation ne se limite pas à l'activité des nombreux spécialistes engrenés dans les programmes de recherche couvrant de vastes aires de problèmes de la quasi-totalité des sphères de la science. Au fur et à mesure que s'élève le niveau général de connaissance des masses, cette force se manifeste énergiquement et avec efficience dans les rangs des travailleurs de l'industrie et de l'agriculture, voire dans les rangs de la population scolaire. C'est là une des hypostases du large mouvement populaire stimulé par l'organisation du Festival national du travail et de la création « Chant à la Roumanie » dont la troisième édition est en cours de déroulement et sous le signe duquel s'épanouissent également de nombreuses valeurs littéraires et artistiques. De ce point de vue, l'originale expérience du « Chant à la Roumanie » témoigne de l'ampleur des phénomènes nouveaux, caractéristiques de la démocratie de la culture socialiste, tel que l'accès toujours plus large des masses non seulement aux œuvres créées, mais aussi au processus même de la création artistique, ainsi que la collaboration entre les artistes professionnels et amateurs dans le cadre de cénacles littéraires, de cercles d'arts plastiques, dans l'activité de nombreuses équipes de théâtre, de chants et de danses, dans les ciné-clubs, etc., créés dans les entreprises industrielles, les institutions, les coopératives agricoles, les écoles et les universités, auprès des maisons de la culture.

La littérature et les arts de la Roumanie socialiste sont, dans la ligne de leurs grandes traditions séculaires, essentiellement liés à la sensibilité et aux aspirations du peuple qu'ils servent et représentent; comme quoi, se servant de moyens d'expression et de visions artistiques divers et sans cesse renouvelés, les créations contemporaines de valeur de ces domaines analysent en profondeur les processus de modification des structures sociales, des conditions de vie, des rapports entre les hommes,

l'évolution des valeurs morales, l'apparition de nouvelles dimensions de conscience et de comportement, ainsi que la disparition ou le crépuscule d'autres, anachroniques. Le front de la création originale met à la portée du bénéficiaire d'aujourd'hui et de demain de la littérature et des arts — bénéficiaire dont le goût, de par le contact même, toujours plus aisé, avec les grandes valeurs de la culture nationale et universelle, est sans cesse devenu plus sûr et plus exigeant — de nombreuses œuvres vigoureuses, à la mesure de notre époque, destinées à présenter à la lumière de la vérité les âpres luttes de l'homme pour la liberté et la dignité, l'héroïsme de la connaissance et de la construction, l'amour de la patrie, la solidarité humaine, la participation aux destinées de toute la planète. Seules de telles œuvres peuvent remplir la haute mission de contribuer, et non pas comme des auxiliaires dont on pourrait se dispenser, mais aux plus hauts niveaux d'action spirituelle, à la réalisation de la personnalité humaine multilatérale, à l'affirmation des valeurs morales avancées, au perfectionnement de l'ensemble social. La voie vers la pérennité leur est assurée, car celles qui n'ont pas su distiller les sèves du présent ne résistent pas à l'avenir.

L'esprit de responsabilité, la rationalité, la vocation de la construction pacifique dans la liberté et la justice, sous l'égide d'une haute moralité, en tant qu'éléments caractéristiques de la personnalité de la Roumanie contemporaine, déterminent avec un égal esprit de suite sa présence au plan mondial. Présence dont on reconnaît le prestige, caractérisée par son activité militante en faveur du respect rigoureux, à l'échelle de toute la planète, des principes fondamentaux que sont l'égalité en droits de tous les pays, quelle que soit leur étendue, l'indépendance, la souveraineté et l'intégrité territoriale, la non-ingérence dans les affaires intérieures et extérieures des autres pays, la non-acceptation du recours à la force ou à la menace d'en faire usage, la solution de tout litige ou différend exclusivement par la voie des négociations, la collaboration fondée sur l'avantage mutuel. Le peuple roumain sait parfaitement, car la leçon profondément assimilée de sa propre histoire et de l'espace européen où il vit le lui a appris, que seuls des rapports internationaux fondées sur de tels principes peuvent assurer à l'humanité une évolution normale, l'ascension sur la voie de la civilisation. Les réalités du monde d'aujourd'hui mettent cependant en évidence le fait qu'à cette orientation lucide — que le large front des forces progressistes, confiantes dans les valeurs authentiquement humanistes et qui agissent en leur nom, s'attache à promouvoir — s'opposent les tendances à la force et au diktat des milieux impérialistes, colonialistes et néo-colonialistes, visant la perpétuation de leur politique de domination et d'oppression, le repartage du monde en sphères d'influence. L'agressivité de ces milieux, toujours plus accentuée ces derniers temps, a fait s'accumuler à l'horizon de la vie internationale les nuages menaçants de la tension, créant le danger d'une guerre dont le déclenchement signifierait, pratiquement, la destruction de toute la civilisation, l'engloutissement de l'humanité même dans l'inexistence.

Pour conjurer cette menace, une seule solution s'impose: l'union des efforts vigilants de tous les peuples, l'union des forces progressistes, anti-impérialistes du monde entier. « Aujourd'hui plus que jamais, affirmait le président Nicolae Ceaușescu, il faut en premier lieu assurer la paix, l'indépendance, le droit des peuples à être libres, le droit de l'humanité à la vie et à la paix. On parle beaucoup dans le monde des droits de l'homme; mais on oublie, ou on ne veut pas en tenir compte, du droit fondamental de chaque peuple, de l'homme, à l'indépendance, à la paix, à la vie. Quels que soient les droits discutés, rien n'a plus de prix que la liberté, la paix, la vie ! Et, en ce qui concerne ces droits, nous ne pouvons faire aucune concession ! Au nom du droit à la vie, nous ferons tout pour triompher de ceux qui veulent arracher à l'homme ce droit fondamental qu'est la vie, pour assurer la paix — le droit fondamental de l'homme ! » C'est là une mission historique pour l'accomplissement de laquelle, agissant avec abnégation, avec fermeté et souplesse, la Roumanie a pris et prend constamment des initiatives fructueuses, qui bénéficient, sur tous les méridiens, d'un large écho.

Parmi les actions visant directement la sauvegarde de la paix et l'édification d'un monde dans lequel tous les peuples puissent bénéficier sans entrave des avantages du progrès, le peuple roumain accorde une importance cardinale à la lutte pour la réalisation effective du désarmement, pour mettre fin à la course démentielle à la fabrication et au stockage des moyens de destruction, et en premier lieu des armements nucléaires, dégrévant ainsi graduellement les budgets nationaux de l'énorme fardeau des dépenses militaires — qui représente l'un des principaux obstacles sur la voie d'une épanouissement plein et entier de la civilisation. Ainsi, la Roumanie a proposé qu'une fois les budgets militaires gelés et ensuite progressivement réduits, une partie importante des sommes ainsi obtenues soit destinée à la réduction des inégalités flagrantes existant aujourd'hui dans le monde entre les pays riches et les pays pauvres — situation créée au cours d'une longue exploitation coloniale et que les pratiques colonialistes et néo-colonialistes actuelles tendent non seulement à perpétuer mais encore à aggraver. Injustes, inacceptables pour l'humanité, ces décalages ne peuvent être rattrapés que par l'instauration d'un nouvel ordre économique mondial; c'est la cause à laquelle la Roumanie se consacre avec énergie, le président Nicolae Ceaușescu étant au plan international l'un des principaux et des plus actifs promoteurs de ce concept. Facteur constitutif d'une paix durable, le nouvel ordre implique l'accès rapide des pays faiblement développés ou en voie de développement aux technologies modernes, les droits de tous les peuples de bénéficier souverainement de leurs ressources matérielles et humaines, l'abolition de toutes les formes, ouvertes ou insidieuses, de domination monopoliste.

Les voies préconisées par la Roumanie pour l'assainissement de la vie internationale et son placement sur les fondements de la paix, de la justice et de l'équité sont, au fond, les voies les plus directes permettant l'instauration d'un climat de coopération entre les nations du monde, de confiance, d'estime et de respect mutuels, de solidarité de tous les peuples

pour qu'ils puissent se consacrer entièrement au progrès de la civilisation. Ici en Roumanie, nous sommes persuadés que si les hommes vraiment dignes de ce nom, unis dans la volonté et l'action, suivaient ces voies, ils sauraient barrer à jamais le chemin à ceux qui, dépourvus d'humanité, essaient de transformer l'avenir en néant. Nous croyons, ici, en Roumanie, dans la force constructive de l'homme; nous croyons que ce qui lui confère la dignité de maître du monde où il vit c'est sa capacité de création et non celle de destruction. Fondant l'édification de notre propre société sur la raison, nous croyons avec fermeté que la raison peut triompher sur toute notre planète.

C'est cela la Roumanie d'aujourd'hui: un pays fier de son indépendance et de son unité, conquises au prix de tant de sacrifices et qu'elle est décidée à défendre à n'importe quel prix. Un pays souverain dans tout ce qu'il entreprend. Un pays de la démocratie réelle, de la dignité de l'homme libre. Un pays qui s'épanouit aujourd'hui dans la lumière du socialisme, dont le peuple, appréciant ses ancêtres et ses traditions, s'entend à concevoir l'avenir de civilisation associant à la rigueur scientifique la passion audacieuse, conscient de ce que tout ce qu'il construit se reflète dans l'épanouissement multiple de la personnalité humaine, à l'échelle de toute la collectivité. Un pays ouvert à la fructueuse collaboration amicale avec tous les États du monde. Un pays qui a conquis le prestige et l'admiration par son activité ferme et résolue visant la sauvegarde et la promotion des droits sacrés de l'homme à la vie et au travail, dans la paix, la liberté et la justice.

MIHNEA GHEORGHIU

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

Indépendance, souveraineté, unité

Par la forme du territoire où il a vécu depuis toujours, un territoire axé sur la chaîne des Carpates, véritable « colonne vertébrale » de la terre roumaine, par sa langue et ses coutumes — les mêmes sur les deux versants des Carpates — le peuple roumain était destiné à une unité spirituelle et politique indestructible. Les montagnes n'ont jamais séparé ni les Daces anciens, premiers maîtres de ces terres, et ni les Roumains, leurs héritiers; les collines subcarpatiques ou les plaines de la Dobroudja, du Danube, du Siret et du Mureş ne furent jamais que leurs autres piémonts, leurs autres prolongations. Les Carpates ont toujours constitué le support naturel de ces plaines et, à leur tour, ceux-ci se sont appuyés sur toutes les terres étendues à leur pied. Jamais les plaines n'ont pu être dominées sans que soient dominées aussi les montagnes, et jamais non plus leurs pics sans leurs vallées et leurs plaines. Le centre de cette terre — le plateau-forteresse de Transylvanie — semble attirer les autres régions du pays comme un véritable aimant.

Ayant leur capitale dans les Monts d'Orăştie (Carpates méridionaux), les rois daces étendaient leur souveraineté jusqu'au Danube et la mer Noire. La base du territoire de la Roumanie d'aujourd'hui est exactement le territoire où vivaient les Daces libres de Burébista, il y a plus de deux millénaires, et cette base constitue l'héritage fondamental des Roumains. En ces temps-là, comme de nos jours, on parlait la même langue sur les deux versants des Carpates, on travaillait de la même façon, on observait les mêmes coutumes et l'on portait le même genre de vêtements.

Le peuple roumain a vécu pendant des millénaires sur ce territoire, ne le quittant jamais en aucune circonstance et sous aucune menace, en affrontant avec une indomptable énergie tous les orages. Quoique les vicissitudes historiques l'aient contraint, au Moyen Âge, à se constituer en États politiques séparés — la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie — la conscience de son origine commune, de sa langue et de son unité nationale ne l'a jamais quitté.

« Les Roumains — écrivait le chroniqueur moldave Grigore Ureche vers le milieu du XVIIe s. — tant qu'il y en a qui vivent en Transylvanie ou dans le Maramureş, sont d'un même endroit que les Moldaves, et tous tirent leur origine de Rome ». Un autre chroniqueur moldave, Miron Costin, écrivait lui aussi, vers la même époque: « Les habitants de notre pays de Moldavie et ceux de Valachie, ainsi que les Roumains des contrées hongroises sont tous issus d'un même peuple et tous aussi se sont établis là, en même temps . . . et les lieux où se trouvent maintenant la Moldavie et la Valachie de même que toute la Transylvanie, y compris le Maramureş et le Pays de l'Olt étaient avant justement le pays que l'on nommait la Dacie. » À la même époque, le lettré valaque, la *stolnic* Constantin Cantacuzino, affirmait que par « Roumains, il faut comprendre non seulement ceux d'ici (de Vala-

chie), mais aussi ceux de Transylvanie, qui sont encore plus authentiques et aussi les Moldaves, car tous ont jailli d'une même source et tous suivent le même cours. » Dimitrie Cantemir, le grand érudit humaniste du début du XVIIIe siècle, écrivait — sur la foi de documents longuement consultés dans les archives étrangères — dans son *Hronicul vechimii a Romano-Moldo-Vlahilor* (« Chronique de l'ancienneté des Roumano-Moldo-Valaques » — qu'en ces lieux où se trouvent la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie s'étendait, naguère, la Dacie, et que tous, Moldaves, Valaques et Transylvains « portent le même nom de peuple roumain ». Les érudits de l'École transylvaine — Samuil Micu, Gheorghe Şincai, Petru Maior ou Ioan Budai-Deleanu — communiaient, eux aussi, dans la même foi, et Petru Maior précisait, au début du XIXe siècle, que « les Romains . . . étaient maîtres de toute la Dacie . . . la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie . . . c'est d'eux que naquit ce peuple fort nombreux dans lesdits pays et qui se disent en leur langue Roumains. »

La conscience de l'unité de langue et d'appartenance nationale a depuis toujours guidé les aspirations et l'histoire de tous les Roumains des deux versants des Carpates; c'est elle qui engendra l'idée d'indépendance, soutenue avec tant de constant acharnement par les principaux voïvodes roumains. Les pages les plus glorieuses des règnes de Basarab Ier (1310—1352), de Bogdan Ier (1359—1365), de Mircea l'Ancien (1386—1418), de Vlad l'Empaleur (1456—1462), d'Étienne le Grand (1457—1504) sont celles qui rapportent les combats que ces voïvodes ont livré pour la défense du territoire roumain, contre les rois de Hongrie et de Pologne d'abord — qui auraient voulu asservir les pays roumains — puis contre la force accablante de l'Empire ottoman qui parviendra à soumettre tout le sud-est européen.

La qualité de voïvodes indépendants et princes souverains des premiers voïvodes de Valachie et de Moldavie est mise en évidence par leurs titres mêmes. Roman Muşat Ier (1391—1394) s'intitulait ainsi: « Nous, Roman Voïvode, seul grand maître et seigneur du pays de Moldavie des Montagnes jusqu'au bord de la Mer »; quant au titre de Mircea l'Ancien, voïvode de Valachie, il était le suivant: « Nous, Mircea, grand voïvode et seigneur par la volonté de Dieu et par la grâce de Dieu maître et prince de toute la Valachie et des Terres par-delà les Montagnes (de Transylvanie, n.n.), et encore des terres tatares et duc d'Amlaş et de Făgăraş, maître du Banat de Severin et des deux rives du Danube jusqu'à la Mer très grande (la mer Noire, n.n.), et maître de la cité de Dîrstor. » Alexandru le Bon, voïvode de Moldavie (1400—1432) s'intitulait lui aussi: « Voïvode indépendant des Montagnes jusqu'à la Mer » et était désigné dans quelques portraits d'époque comme « autocrate de toute la Moldo-Valachie et des terres qui bordent la Mer. »

La défense du territoire et de l'indépendance des principautés roumaines, contre l'expansion ottomane surtout, signifiait aussi la défense des pays voisins car, comme l'écrivait, le 25 janvier 1475, Étienne le Grand aux princes chrétiens d'Europe, « si cette porte (de la chrétienté) qui est notre pays est perdue — ce dont Dieu veuille nous préserver — c'est toute la chrétien-

té qui sera mise en danger. » Deux ans plus tard, le 8 mai 1477, Grigore Ţamblac, le messager du même voïvode, déclarait devant le sénat de Venise: « la Moldavie est le bastion de la Hongrie et de la Pologne et la sentinelle de ces royaumes. » L'avenir devait confirmer pleinement ces affirmations et il convient de rappeler aussi que les trois principautés roumaines (la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie), menacées dans leur existence même, avaient plus d'une fois fait front commun contre les envahisseurs. Un tel exemple de coopération étroite, nous le retrouvons dans l'effort héroïque que fit Iancu de Hunedoara (Jean Hunyadi, 1441—1456) pour endiguer l'avance des Ottomans vers le centre de l'Europe.

La patrie est au-dedans de nous, et nous l'emmenons avec nous par monts et par vaux... La patrie n'est pas le sol sur lequel nous vivons par hasard, mais la terre pétrie du sang de nos aïeux et consolidé par leur ossements... Nos parents, nos aïeuls et nos ancêtres sont notre patrie: eux, qui ont parlé la même langue, qui ont eu les mêmes nostalgies, les mêmes peines, les mêmes aspirations, sont notre vraie patrie.

BARBU ŞTEFĂNESCU DELAVRANCEA
(1858—1918)

Même lorsque, sous l'incessante pression des Turcs, qui au XIVe et XVe siècles s'étaient emparés de toute la Péninsule balkanique et de Byzance, détruisant l'Empire romain d'Orient (1453); et même au début du XVIe siècle, après la bataille de Mohacs (1526), quand les Ottomans transformèrent la Hongrie en pachalik turc et que l'indépendance d'autrefois semblait être à jamais perdue — cette indépendance demeura l'idéal de tous les patriotes roumains, un impératif majeur de la politique roumaine.

L'unité nationale fut le rêve de nos vaillants voïvodes, de tous nos grands hommes, qui incarnèrent l'individualité et la pensée du peuple pour les révéler au monde. C'est pour elle qu'ils vécurent, qu'ils pleurèrent, qu'ils souffrirent, qu'ils moururent. C'est pour elle que luttèrent durant toute leur longue vie Mircea l'Ancien et Étienne le Grand, prenant à leur compte de combattre la terrible invasion des Turcs, c'est pour elle que Michel le Brave tomba assassiné dans la plaine de Turda, c'est pour elle que Şerban Cantacuzino but le poison, c'est pour elle que Horia subit sur la roue une mort atroce.

NICOLAE BĂLCESCU
(1819—1852)

Nous devons encore souligner que tout au long de leur existence historique, ni la Moldavie ni la Valachie ne perdirent jamais leur autonomie d'État. Par suite de différents traités conclus, au cours des siècles, entre les voïvodes roumains et la Porte ottomane — traités connus sous le nom de *capitulations* — une large autonomie avait été assurée aux deux pays roumains. Cette autonomie, dont les marges pouvaient varier d'un voïvode à l'autre, d'un siècle à l'autre, n'a jamais disparu. Car même en plein apogée de la

puissance turque, après le siècle d'or de la résistance anti-ottomane, lorsque l'existence d'État des voïvodies fut vraiment menacée, le peuple roumain, rallié autour de ses voïvodes intrépides, a su défendre son droit à une existence historique.

En dépit des circonstances défavorables et malgré l'isolement où ils étaient tenus, les princes Radu de la Afumați (1522—1529), Petru Rareș (1527—1538); 1541—1546), Jean le Brave (1572—1574), Michel le Brave (1593—1601) osèrent prendre les armes, pour sauvegarder leur indépendance et combattirent avec succès les forces du Croissant, Michel le Brave réussissant même à réaliser, pour un temps, l'union des trois pays roumains (1600). Le titre sous lequel Michel le Brave fut connu dans toute l'Europe, en cette circonstance, est celui de « Voïvode, par la grâce de Dieu, de la Valachie, de la Transylvanie et de tout le pays de Moldavie. »

Il y avait quelque deux cents ans depuis que les Romains, envoyés par l'empereur Trajan, s'étaient établis dans l'heureux pays de la Dacie et possédaient ses riches terres. D'où il s'ensuit que ceux du temps de l'empereur Aurélien, autochtones en Dacie, tous Romains d'origine, sauf ceux des plus récentes colonies, étaient nés et avaient vécu en Dacie; plus même, leurs parents, voire leurs aïeux, c'est là qu'ils avaient vu le jour de ce monde. Pour ces Romains, donc, malgré que leurs lointains aïeux fussent venus d'Italie, leur patrie, c'était la Dacie. Et qui serait tellement insensible pour ignorer qu'à tous les hommes la patrie est douce et désirée — cette patrie où ils sont nés, où ils ont vécu et où reposent leurs parents et leurs aïeux morts — que, même si elle était faible et qu'ils devaient y lutter avec maintes vicissitudes, peu nombreux en seraient ceux qui consentiraient à l'abandonner, si ce n'est par ordre sévère et par inévitable contrainte qu'il leur faudrait s'en départir... Et cela est tellement vrai, que même parmi les ennemis, qui envient les Roumains pour l'éclat de leur souche et l'ancienneté ininterrompue de leur héritage en Dacie, il n'y en a pas un qui ose dire que, soit par ordre d'Aurélien, soit par contrainte de quelque peuple barbare, les Romains aient, tous ou pour la plupart, abandonné la Dacie. Ainsi, toutes les circonstances prouvent que, du temps d'Aurélien, la plupart des Romains n'ont point quitté la Dacie pour s'en aller au-delà du Danube, mais qu'ils y sont demeurés.

PETRU MAIOR
(1761—1821)

L'évocation de l'indépendance eut un grand écho dans toutes les chroniques roumaines importantes du XVIIe siècle — le siècle de Grigore Ureche *(Domnii Țării Moldovei și viața lor* — « Les voïvodes du Pays de Moldavie et leur vie »), de Miron Costin *(De neamul Moldovenilor* — « Sur le peuple des Moldaves »), du *stolnic* Constantin Cantacuzino *(Istoria Țării Românești* — « Histoire de la Valachie ») — l'indépendance constituant l'aspiration la plus tenace de toute notre histoire. C'est à l'unité et à l'indépendance que furent consacrées, plus tard, les grandes œuvres des érudits de l'École transylvaine: Samuil Micu *(Istoria sau lucrurile și întîmplările românilor* — « l'Histoire ou les agissements des Roumains et les événements qu'ils connurent »), Gheorghe Șincai *(Hronicul Românilor* — « Chronique des Roumains »), et

Petru Maior *(Istoria pentru începutul românilor în Dakia* — « Histoire de l'origine des Roumains en Dacie »).

Au début du XVIIIe siècle, l'idée d'indépendance constitue l'axe de la politique de l'érudit Dimitrie Cantemir, prince de Moldavie (1710—1711) et, au début du XIXe siècle, c'est elle qui guida la révolution de 1821 organisée par Tudor Vladimirescu, laquelle eut un grand retentissement aussi en Transylvanie et en Moldavie, du fait, surtout, qu'elle était dirigée contre la domination turque et phanariote. 27 ans à peine après la révolution de Tudor, les adhérents au Parti national de l'Assemblée populaire de Valachie, ayant à leur tête le colonel Ion Cîmpineanu, rédigeaient et signaient la déclaration d'union et d'indépendance — connue dans toute l'Europe — par laquelle ils se proposaient « devant le monde entier » de « conquérir la souveraineté roumaine et de restituer une patrie libre et indépendante à tous les fils dispersés de leur peuple. » *

Cette idée enflamma, par la suite, les cœurs des révolutionnaires de 1848 de tous les pays roumains — Mihail Kogălniceanu, Nicolae Bălcescu, Vasile Alecsandri, C.A. Rosetti, I.C. Brătianu, Al. G. Golescu, Dimitrie Bolintineanu, Simion Bărnuţiu, George Bariţiu, Avram Iancu — et s'inscrivit, avec le projet de lutte pour l'unité nationale, au programme politique de cette génération qui réussit à la réaliser un peu plus tard, en 1859 et 1877.

Dans les années qui précédèrent la révolution de 1848, les idées de liberté, d'unité et d'indépendance nationales trouvèrent leur expression romantique dans de nombreuses œuvres littéraires et historiques qui soulevèrent partout un grand élan patriotique et préparèrent les esprits pour la grande lutte qui s'annonçait. À la préparation idéologique de la révolution contribuèrent également quelques publications de l'époque dont le rôle fut essentiel, autant par les titres significatifs qu'elles arboraient que par leur programme et leurs collaborateurs; elles concrétisaient non seulement l'idée d'unité nationale dans le cadre des frontières naturelles de la nation, mais aussi celle de l'indépendance dans laquelle leurs ancêtres Daces avaient vécu et, après eux, les premières formations étatiques roumaines: « *România* » (1838), « *Dacia literară* » (1840), « *Magazin istoric pentru Dacia* » (1845), puis, après 1848, « *Poporul suveran* », « *România* », « *Organul național* », « *Naționalul* ».

Dans la proclamation lue, le 11 juin 1848, par Ion Heliade Rădulescu devant l'Assemblée populaire révolutionnaire de Islaz, on revendiquait: « L'indépendance (...) administrative et législative de la Valachie, sur la base des traités de Mircea et de Vlad IV et la non-ingérence d'aucune puissance de l'extérieur dans ses affaires internes. » Comme symbole de l'indépendance, le gouvernement révolutionnaire de la Valachie adopta, le 14/26 juin, le drapeau national tricolore (bleu, jaune, rouge).

Les mêmes revendications allaient être formulées aussi par les révolutionnaires moldaves qui, dans le document *Nos principes concernant l'intégrité de la patrie*, élaboré à Brașov, préconisaient: « *L'Union de la Moldavie*

* v. Cornelia Bodea, *Lupta românilor pentru unitate națională* (« La lutte des Roumains pour l'unité nationale ») Ed. Academiei R.S.R., 1967, p. 216.

et de la Valachie en un seul État roumain » (c'est nous qui soulignons), puis par la proclamation *Les doléances du Parti national*, rédigée par Mihail Kogălniceanu, où l'on déclarait que: « avant toutes choses, les Roumains de Moldavie affirment leur décision catégorique de n'attenter aux droits de personne, mais exigent, aussi, que d'autres n'attentent pas aux droits qui sont les leurs et qu'ils ont défendus depuis des centaines d'années, que nos ancêtres ont toujours su préserver au prix de lourds sacrifices et que nous aussi voulons laisser entiers à nos arrière-petit-enfants. *Le plus sacré de ces droits est notre indépendance à l'intérieur et donc l'autonomie, la Moldavie en sa qualité d'État souverain* » (c'est nous qui soulignons).

Que l'Europe en juge, que les peuples civilisés en jugent aussi, nous combattons pour notre liberté opprimée par l'injustice séculaire.

AVRAM IANCU
(1824—1872)

La liberté de chaque nation ne peut être que nationale et la liberté sans nationalité n'est possible pour aucun peuple du monde.

SIMION BĂRNUȚIU
(1808—1864)

L'esprit de liberté et d'indépendance a animé en 1848 aussi la conscience des Roumains de Transylvanie, auxquels, quoique majoritaires sur leur terre ancestrale, on n'avait jusqu'alors jamais reconnu l'égalité en droits avec les Hongrois, les Saxons et les Szekleıs. Dans l'alinéa 1 de la motion votée par les milliers de révolutionnaires rassemblés, le 3/15 mai 1848, sur le Champ de la Liberté de Blaj — motion rédigée par Simion Bărnuțiu — il était écrit: « La nation roumaine, se fondant sur les principes de la liberté et de la fraternité, exige son *indépendance nationale* (c'est nous qui soulignons), dans un climat de respect politique (...) pour que la nation roumaine ait ses représentants à la Diète du pays, proportionnellement à son nombre, et dans une même proportion ses dirigeants dans toutes les branches administratives, judiciaires et militaires, et aussi qu'elle se serve de sa langue dans toutes les affaires qui la concernent, dans la législation comme dans l'administration. »

Une autre voix encore se faisait entendre en faveur de la liberté: elle partait de la Bucovine, alors annexée par les Habsbourg; c'était celle du journal fondé par les frères Hurmusaki, le 4 octobre 1848, et qui portait comme titre le nom de la province. En affirmant sa communauté nationale, historique et culturelle avec les autres provinces roumaines, le nouveau journal tenait à préciser que « nous (les Bucoviniens) ne pouvons nous empêcher d'introduire dans notre sphère d'intérêt et d'étude les droits arrachés (à la Moldavie et à la Valachie) et de faire entendre, par notre journal, la voix d'une vérité non truquée, qu'un terrorisme sans égal semble vouloir, dans ces pays opprimés, condamner à un silence éternel (...) De même,

nous ne manquerons pas de nous intéresser aussi au sort de nos frères roumains — en nombre de plus de trois millions — de Hongrie et de Transylvanie. »

Bien que la révolution ait été réprimée et que ses représentants aient été emprisonnés et forcés à s'exiler pour de nombreuses années, leurs idées ne perdirent rien de leur vigueur et continuèrent à guider dans les années à venir — autant dans l'ordre social que national — le mouvement politique des Roumains. Le 7 mai 1855 le journal « *Gazeta Transilvaniei* » de Braşov écrivait, exprimant en cela un point de vue européen, que « les Principautés ont le droit et la nécessité de jouir à l'intérieur *d'une indépendance entièrement souveraine* (c'est nous qui soulignons), bien à eux et nationale... et qu'elles doivent s'unir en un seul État roumain. »

Dans la perspective diplomatique, la voie qui aboutissait à cet État a été jalonnée, en 1856, par le Congrès de Paix de Paris, lequel mettait fin à la guerre de Crimée entre la Russie et les puissances alliées (la Turquie, l'Angleterre, la France, le Royaume de Sardaigne) et par la décision de convoquer dans les deux Principautés des assemblées *ad hoc* qui devaient se prononcer, selon la volonté du peuple, sur les desiderata d'union. Une convention spéciale, conclue en 1858 entre les grandes puissances, exposait les conditions qui devaient rendre possible la solution du problème.

Les avatars des élections pour ces assemblées — surtout pour celles de Moldavie, qui, ayant été grossièrement truquées sous la pression et la corruption exercées à l'instigation de la Turquie et de l'Autriche par le *caïmacam* (régent) N. Vogoride, allaient être déclarées nulles — ont démontré non seulement l'immense patriotisme des masses populaires, mais aussi l'énergie et l'ingéniosité des combattants unionistes qui, en dépit de toutes les intrigues, réussirent à obtenir, autant en Moldavie, au deuxième tour de scrutin qu'en Valachie les résultats escomptés, confirmant une fois de plus les aspirations multiséculaires des Roumains: une patrie unie, indépendante et souveraine.

Le 5 janvier 1859 eut lieu l'élection, à l'unanimité, comme prince régnant de Moldavie, d'Alexandru Ioan Cuza; le 25 janvier de la même année la Chambre élective de Valachie portait son choix sur le même prince. Cependant l'union en un seul État des principautés danubiennes, réalisée grâce à cette double élection et exprimant la volonté de la nation roumaine devait être reconnue par les sept grandes puissances européennes de ce temps: l'Angleterre, la France, l'Italie, la Prusse, la Russie, la Turquie, l'Autriche. La lutte pour cette reconnaissance — l'hostilité de la Turquie et de l'Autriche étant prouvée — dura presque trois années, durant lesquelles Cuza régna sur les deux pays unis mais séparés du point de vue administratif.

Le 11 décembre 1861, après l'échec diplomatique définitif des ennemis étrangers de l'Union, Cuza annonçait, dans une proclamation adressée à la nation roumaine que « l'Union vient de s'accomplir et que la nationalité roumaine est instaurée. Le 5 et le 24 janvier — ajoutait le prince — vous avez accordé toute votre confiance à l'élu de la nation, vous avez réuni

tous vos espoirs autour d'un même dirigeant. Votre élu vous donne aujourd'hui une seule Roumanie. »

Le mouvement de libération des peuples des Balkans parvenu, en 1875 et 1876, dans sa phase décisive, de même que la probabilité de plus en plus accentuée d'une nouvelle guerre russo-turque ont déterminé le gouvernement roumain à entreprendre de nouvelles actions diplomatiques et à signer de nouvelles conventions destinées à assurer à la Roumanie la place qui lui revenait de droit dans la nouvelle conjoncture et à faire reconnaître son entière indépendance.

En 1876 (29 sept/11 oct.), le premier ministre de la Roumanie, Ion C. Brătianu eut à Livadia (Crimée), les jours précédant la déclaration de guerre russo-turque, une entrevue avec le Tsar Alexandre II et le premier ministre Gortchakov, afin d'aboutir à un arrangement en vue de la guerre. Le 4/16 avril 1871 fut conclue, à Bucarest, la convention russo-roumaine, qui faisait suite aux entretiens de Livadia et qui stipulait non seulement le passage des troupes russes à travers la Roumanie en direction du territoire bulgare, mais aussi la reconnaissance et le respect absolu de l'intégrité du territoire roumain dans sa forme d'alors. La convention établie dans le secret par I.C. Brătianu et le comte Nelidov, secrétaire de l'Ambassade russe de Constantinople, fut signée pour la Russie par le consul du Tsar à Bucarest et par Mihail Kogălniceanu, ministre des Affaires étrangères pour la Roumanie.

Le 12/24 avril la Russie déclarait la guerre à la Turquie. La convention roumano-russe fut rendue publique devant la Chambre et le Sénat le 14/26 avril, lorsqu'elle fut mise en discussion et soumise au vote. Comme une première conséquence, le gouvernement turc déclara sur-le-champ la Roumanie ennemie et ordonna le bombardement des villes situées sur le Danube. Aux canons turcs répondirent, sans tarder, les canons roumains, ce qui fit qu'à la séance de la Chambre de 9/21 mai 1877, Mihail Kogălniceanu, en tant que représentant du gouvernement et du peuple roumain dans sa totalité put annoncer à la Chambre — présidée par C.A. Rosetti — que la guerre entre la Roumanie et la Turquie était déclarée, que les relations entre ces deux pays étaient rompues et que, désormais, « *nous sommes indépendants, nous sommes une nation disposant d'elle-même, nous sommes une nation libre et indépendante* » (c'est nous qui soulignons).

L'entrée en guerre de la Roumanie fut faite avec une participation massive et héroïque des soldats roumains qui se couvrirent de gloire — comme le reconnut toute l'opinion publique européenne — au cours des durs combats de Griviţa, Plevna, Smîrdan et Vidin, et contribuèrent de façon décisive à l'écrasement de l'Empire ottoman. Au Congrès de paix de Berlin, en 1878, l'indépendance de la Roumanie, gagnée aux prix du sacrifice de ses fils, fut reconnue *de jure* aussi au plan diplomatique, l'État roumain devenant, en tant qu'État souverain, l'un des principaux États du sud-est européen.

Comme la troisième grande province roumaine, la Transylvanie, se trouvait encore sous la domination de l'Empire austro-hongrois, les décennies suivantes furent consacrées au parachèvement de l'unité nationale,

un rôle important étant dévolu, en l'occurrence, aux grandes sociétés culturelles, telles que, par exemple, l'Académie Roumaine, « Transilvania », « Carpații », « Liga culturală » et autres, qui mobilisèrent la conscience des Roumains de partout. Au début du XXe siècle, les principaux représentants de la lutte pour l'unité politique furent l'historien Nicolae Iorga et le poète Octavian Goga, dont les œuvres exprimaient, d'une manière éloquente, les sentiments nationaux des Roumains des deux versants des Carpates. En 1914, avec le déclenchement de la première guerre mondiale, ce processus entrait dans sa phase décisive. Beaucoup de patriotes transylvains notoires, ayant à leur tête Vasile Lucaciu et Octavian Goga, se réfugièrent à Bucarest afin de demander à la mère-patrie d'intervenir avec les armes pour la libération de la Transylvanie.

Nous voulons être un seul peuple, marchant vers un même but: la consolidation de la nation roumaine. Ce n'est qu'en rejetant les différences qu'on instaurera entre nous l'harmonie, ce n'est que l'harmonie qui puisse donner de la force à notre nation et ce n'est qu'une grande force qui peut nous apporter la vraie unité nationale. Il nous faut donc rassembler toutes les agglomérations et tous les habitants par le grand lien de l'harmonie; l'harmonie n'existe que là où règne la justice, où il y a égalité.

MIHAIL KOGĂLNICEANU
(1817—1891)

Vous tous, mes frères (....) souvenez-vous jour et nuit que la délivrance de chacun d'entre nous n'est autre que la délivrance de 10 millions de nos frères d'âme et de sang. Souvenez-vous que l'âme de la Roumanie ne saurait se manifester que dans l'unanimité nationale, et que tant que nous serons séparés en morceaux, la place de notre nation demeurera vide dans la grande ronde de l'humanité et que l'humanité en souffrira mais nous-mêmes en souffrirons encore plus.

ION C. BRĂTIANU
(1821—1891)

Les témoignages d'autrefois de la conscience de l'unité nationale qu'avaient, tour à tour, apporté les chroniqueurs, les érudits de l'École transylvaine, la génération quarante-huitarde, atteignaient à présent leur point culminant. « C'est là, dans la capitale de la Roumanie — disait Vasile Lucaciu, le 14 juin 1915 — que je vois renaître l'ancestrale pensée roumaine, un pour tous, tous pour un; c'est là que je vois s'accomplir l'aspiration sacrée des âmes roumaines pures, pour qu'un frère, rencontrant son autre frère, puisse dire à haute voix ce qu'au fil des siècles et depuis longtemps ils avaient enfoui au fond de leurs âmes . . . Nous avons la même origine, la même langue et la même foi, les souffrances et les oppressions de jadis n'ont pu effacer de nos âmes le sentiment d'un fraternel amour et la conscience que nous avons le droit de nous unir en un seul pays . . . » Les hommes politiques de l'État roumain s'exprimaient de manière tout aussi catégorique: « Avec nos frontières actuelles — déclarait N. Filipescu, lors d'une réunion à Iași — nous sommes un pays sans avenir. Pour remplir notre rôle

européen, il nous faut le bastion qui surplombe cette position. C'est pourquoi nos regards se portent vers la forteresse naturelle de Transylvanie, vers l'Acropole de la nation. Là est le centre, là est le cœur de la nation . . . C'est de là qu'ont rayonné les sages de la nation afin de réveiller la conscience nationale, aux temps de l'oubli de soi-même. C'est pourquoi nous exigeons la Transylvanie et rien d'autre. C'est pourquoi je puis résumer, tout ce que je n'ai pas dit, en ne répétant qu'un seul mot: la Transylvanie, la Transylvanie, la Transylvanie ! »

Dans un discours prononcé à Ploiești, Nicolae Titulescu — celui qui allait signer, plus tard, au nom de la Roumanie, le Traité de paix de Trianon — précisait, lui aussi: « La Roumanie ne peut être entière sans la Transylvanie. La Transylvanie est le berceau qui a protégé notre enfance, l'école qui a forgé son peuple, l'enchantement qui a veillé sur son existence . . . La Transylvanie est notre conscience nationale dans le malheur; elle est la vie qui attire à elle la vie ! Il nous faut la Transylvanie ! — continuait l'orateur sous un tonnerre d'applaudissements — sans elle nous ne pouvons vivre ! La Transylvanie n'est pas seulement le cœur de la Roumanie politique; regardez cette carte: la Transylvanie est le cœur de la Roumanie géographique ! »

Des formules et des précisions tout aussi catégoriques se détachaient également des discours de Take Ionescu et de Barbu Ștefănescu-Delavrancea, deux des tribuns les plus célèbres de l'époque. Eux aussi, montant aux plus hautes tribunes de la Chambre des Députés et de l'Académie Roumaine, soulevaient le problème de l'unité. « Chaque peuple a le droit de vivre sa vie — déclarait Take Ionescu le 16/17 décembre 1915 devant la Chambre des Députés — de la vivre pleinement, aux côtés de tous ses semblables, car ce n'est que de la sorte qu'il peut créer sa propre civilisation, laquelle participe à l'harmonie de toutes les autres civilisations. » Relevant ensuite le sens profond de la pensée politique roumaine depuis toujours, Take Ionescu déclarait: « Le but final, le but que se sont assignés tous les cœurs et tous les esprits, a toujours été le même: l'unité nationale, non seulement culturelle, mais aussi politique, notre réunion à tous, en deçà et en delà des frontières que nous a laissées Trajan à cheval sur les Carpates. »

Barbu Ștefănescu-Delavrancea, l'auteur de la définition peut-être la plus plastique et la plus captivante de notre unité nationale: « Nous sommes un même peuple et les Carpates sont notre colonne vertébrale », affirma devant les membres de l'Académie Roumaine: « Notre mal est le même; nos douleurs sont les mêmes; nous avons les mêmes aspirations. Nous chantons les mêmes chansons et la même complainte . . . Les douleurs et les joies de ceux de l'autre côté des monts sont les nôtres et les nôtres sont les leurs. Les rêves de tant de générations d'aïeux et de parents nous les avons connus nous aussi et maintenant, ils deviennent réalité ! »

L'idée de l'unité nationale était passionnément soutenue aussi par les représentants du mouvement socialiste. C. Dobrogeanu-Gherea disait, par exemple, dès le début des hostilités, que: « pour un pays qui a le malheur d'avoir une partie de son sol sous le joug étranger, la réunion de toutes ses

parties est un désir qui appartient à tous. Ce désir n'est pas à discuter !», la discussion ne pouvant porter que sur le temps et les méthodes à suivre. Faisant l'éloge de l'idée de patrie, Mihail G. Bujor affirmait, en 1916, que «les patries sont les cadres naturels et historiques du développement des peuples »; que: « dans ces cadres, chaque nation se crée sa propre existence, avec ses traditions, sa vie, sa civilisation » et que: « ce n'est qu'à l'intérieur de ces cadres que les peuples peuvent, librement et pleinement, déployer leur originalité et leur pouvoir de création. » Le pays entier, d'une frontière à l'autre, revivait les temps fiévreux de la lutte pour l'union des Principautés et l'indépendance nationale. « La réalisation de l'État national unitaire était devenue, à l'approche de la première guerre mondiale — devait affirmer notre président Nicolae Ceaușescu dans son discours jubilaire de 1968 — une exigence immédiate, une condition primordiale du progrès de notre pays sur le plan économique et social. » *

Le 4/17 août 1916, C. Brătianu, premier ministre de la Roumanie, signait le traité d'alliance avec les puissances de l'Entente (Angleterre, France, Italie, Russie) par lequel celles-ci reconnaissaient les droits intégraux de la Roumanie sur la Transylvanie, le Banat, le Crișana et le Maramureș et, le 15/28 août, par suite d'un Conseil de la Couronne, le gouvernement déclarait la guerre à l'Autriche-Hongrie, la déclaration stipulant ouvertement et catégoriquement que « le but de l'intervention de la Roumanie n'est que l'accomplissement de son unité nationale. »

Comme la guerre pour l'indépendance aussi, la guerre juste pour l'union du pays ne fut pas seulement une guerre des Roumains vivant dans le cadre des frontières de l'État, mais de tous les Roumains, de toutes les provinces, car tous attendaient cette union avec une soif de liberté identique. Beaucoup de Transylvains, de Banatiens et de Bucoviniens, les uns établis dans le pays depuis longtemps, les autres qui s'y étaient réfugié dès le déclenchement des hostilités, combattaient aussi dans le cadre de l'armée roumaine. Au cours de la guerre, suivant les traditions antérieures, les héros de l'unité se sont battus autant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur, côte à côte, leur conscience nationale leur dictant la solidarité nécessaire pour vaincre.

En automne 1918, par suite de l'effondrement militaire de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de leurs alliés et aussi comme résultat de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre en Russie, les peuples asservis par les Habsbourgs — les Roumains, les Tchèques, les Serbes, les Croates, les Slovaques etc. — se soulevèrent avec énergie afin d'accéder à l'indépendance et à l'unité nationale. Le 18 octobre 1918 le député roumain Al. Vaida-Voievod lisait devant la Chambre des Députés de Budapest, au nom du peuple roumain,

---

* Nicolae Ceaușescu: *Expunere la ședința jubiliară a Marii Adunări Naționale consacrate semicentenarului Unirii Transilvaniei cu România* (« Exposé à la séance jubilaire de la Grande Assemblée Nationale consacrée au demicentenaire de l'union de la Transylvanie avec la Roumanie ») dans: *România pe drumul desăvîrșirii construcției socialiste* (« La Roumanie dans la voie de l'achèvement de l'édification socialiste ») III, pp. 705—752.

Epitaphios du monastère de Cozia,
broderie des années 1395—1396

Rideau du monastère de Putna — détail, broderie de la fin du XVe siècle

Les armoiries de la Moldavie,
broderie du début du XVIe siècle

Rideau représentant l'Ascension du monastère de Putna — détail
broderie de 1484

la déclaration dans laquelle il était précisé que « conformément au droit naturel, qui permet à chaque nation de disposer, de décider seule et librement de son sort... la nation roumaine de Hongrie et de Transylvanie entend à présent faire usage de ce droit et réclame, en conséquence, pour elle aussi, le droit de décider seule, *libre de toute ingérence étrangère* (c'est nous qui soulignons) de se ranger parmi les nations libres. »

Le droit à l'autodétermination des Roumains de Bucovine était invoqué aussi le 22 octobre devant le Reichstag de Vienne par les députés Isopescu-Grecul et Gh. Grigorovici. « L'union de tous les Roumains — déclara ce dernier — est un idéal et un dessein auxquels les Roumains aspireront toujours, à toutes les époques et dans toutes les circonstances, quelle que soit leur constellation future, quel que soit leur sort à l'avenir. »

Pour la grande, l'historique assemblée d'Alba Iulia, où fut décidée l'union de la Transylvanie à la mère patrie, il ne fut point besoin d'une préparation spéciale de l'opinion publique. Cette préparation avait été faite des centaines d'années durant.

LUCIAN BLAGA
(1895—1961)

Pour mettre cette décision en application, le Conseil National Roumain de Transylvanie convoqua une grande Assemblée Nationale à Alba Iulia où, le 18 novembre / 1er décembre 1918 l'union de tous les Roumains allait être proclamée. À cette assemblée prirent part, de leur plein gré, des dizaines de milliers de paysans, d'ouvriers, d'intellectuels, d'artisans ou de gens d'autres catégories sociales de toutes les parties de la Transylvanie. La proposition de l'union fut faite par le professeur Vasile Goldiş, qui souligna l'enseignement qui se détachait des combats livrés au cours des siècles: « la liberté de cette nation signifie son union avec les principautés roumaines ». La décision prise dans une atmosphère de grand enthousiasme, et qui exprimait les rêves et les aspirations de tant de générations, était la suivante: « L'Assemblée nationale de tous les Roumains de Transylvanie, du Banat et du Pays hongrois, réunis dans la personne de leurs représentants légitimes à Alba Iulia, décrète l'union avec la Roumanie et de tous les Roumains de tous les territoires où ils habitent. »* Le 14 décembre 1918 l'acte de l'Assemblée fut ensuite présenté, à Bucarest, au roi et au gouvernement, devenant ainsi l'un des actes fondamentaux de l'histoire des Roumains.

Par le Traité de Trianon (4 juin 1920), l'union de la Transylvanie fut reconnue aussi par les Alliés — la France, l'Angleterre, l'Italie, les États-Unis et le Japon, ainsi que par la Hongrie. L'union avec la Bucovine fut reconnue par le Traité de Saint-Germain, signé le 10 septembre 1919 par les mêmes Alliés et par l'Autriche. À part les délégués des puissances mention-

* Vasile Goldiş, *Discursuri* (« Discours »), Bucarest, 1928, pp. 11—18.

nées, les traités de la Roumanie — donc la reconnaissance de ses frontières furent signés aussi par leurs alliés — le Canada, l'Australie, la Nouvelle Zélande, l'Union Sud-Africaine, les Indes, la Belgique, la Chine, la Grèce, le Nicaragua, le Panama, le Portugal, la Pologne, le Siam, la Yugoslavie et la Tchécoslovaquie. La légitimité des revendications et des réalisations du peuple roumain souverain et des décisions prises par les assemblées nationales roumaines fut reconnue par près de trois-quarts des États du monde.

Bien avant 1918, les Roumains se considéraient déjà se fondant sur leur communauté de langue, sur la conscience de leur origine commune et de l'unité nationale — « unis par la pensée et par leurs sentiments »; c'est ensemble qu'ils avaient créé une civilisation populaire, une littérature, un art, une science communes; ils s'étaient insurgés dans le même but et dans le même but avaient combattu ensemble. Ils avaient créé et soutenu des sociétés, des institutions et des publications communes, fondées sur une même spiritualité, de mêmes ressources et de mêmes relations économiques — en un mot sur une même réalité objective et une même conscience de leur unité nationale.

Le parachèvement de l'unité, conquise en 1918, fut le résultat de la lutte des masses populaires de toutes les provinces du pays, l'œuvre du peuple entier. La grande Assemblée populaire d'Alba Iulia, qui proclama l'union de la Transylvanie à la patrie-mère, les grandioses manifestations organisées par les masses populaires de toutes les provinces roumaines ont consacré la volonté d'union de la nation entière. L'union fut le couronnement glorieux de la lutte séculaire des forces les plus avancées du peuple roumain de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie, des érudits et des grands penseurs de la nation, de l'activité des révolutionnaires, des militants socialistes, de l'aspiration et de la volonté du peuple entier.

Cependant la lutte des Roumains pour l'indépendance, la souveraineté et l'intégrité territoriale ne prenait pas fin une fois ce desideratum accompli. Si, d'une part, le développement de la Roumanie moderne, une fois son unité étatique parachevée, a connu un puissant essor, d'autre part il était grevé par de lourdes iniquités sociales résultant de l'exploitation capitaliste et de la grande propriété terrienne, par les ingérences flagrantes du capital étranger dans l'économie du pays, ce qui menait à sa spoliation, à la perte d'importantes parties de ses ressources matérielles et humaines, c'est pour mettre fin à ces iniquités et à ces ingérences que se sont soulevées, avec une vigueur accrue, les forces progressistes et patriotiques de la société roumaine et, en premier lieu, la classe ouvrière qui, depuis 1921, était dirigée par son détachement d'avant-garde, conséquemment révolutionnaire, le Parti Communiste Roumain. En même temps ces forces se maintenaient fermement sur une position de lutte afin de sauvegarder ce que la volonté et l'action du peuple avaient accompli au prix d'innombrables sacrifices en 1877 et 1918, en repoussant les visées expansionnistes et annexionnistes des cercles ultra-réactionnaires de la Hongrie horthyste, soutenues par l'Allemagne hitlérienne et par l'Italie fasciste. L'impérialisme nazi et fasciste

ne pouvait pardonner à la Roumanie sa politique digne, de défense, sur le plan international, de la paix, des principes de l'indépendance et de la souveraineté de tous les États, d'opposition à l'expansionnisme, à la force brutale; en même temps l'Allemagne hitlérienne, poursuivant le démembrement et l'affaiblissement de la Roumanie voulait s'emparer de ses richesses et l'attirer dans ses plans d'agression à l'Est, dans sa politique de domination mondiale.

À ceux qui contestent même notre droit à la défense je leur répondrai nettement: la Roumanie a payé trop cher son droit à la vie pour y renoncer jamais.

NICOLAE TITULESCU
(1882—1941)

La volonté d'un peuple doit suivre à tout moment l'ordre des ancêtres et les besoins des descendants.

NICOLAE IORGA
(1871—1940)

Profitant du fait qu'aux heures les plus critiques pour elle la Roumanie avait été abandonnée par toutes les puissances du continent et laissée seule face à l'agresseur, profitant aussi de l'irrésolution d'une partie des cercles gouvernementaux qui, le roi Charles II en tête, multipliaient les dérobades devant les pressions de l'Allemagne hitlérienne, mais laissèrent finalement la voie libre à son agence terroriste, les légionnaires de la « Garde de Fer » — les puissances fascistes tramèrent l'odieux Diktat de Vienne (août 1940) qui obligeait la Roumanie, sous la menace de la force, de céder à la Hongrie horthyste une grande partie de son territoire — à peu près la moitié de la Transylvanie. Une vague géante d'indignation souleva tout le pays, le peuple ne se résignant jamais à l'arbitraire criminel dont il avait été la victime *. Dans la période qui suivit, affrontant la terreur instaurée par la dictature du maréchal Ion Antonescu, une terreur qui faucha les vies de milliers de patriotes — Roumains et d'autres nationalités, ouvriers, paysans, intellectuels de grande valeur (dont l'illustre historien de renommée universelle Nicolae Iorga, que les légionnaires assassinèrent, en novembre 1940) ce peuple regroupa et mobilisa ses forces, dans le but de réaliser ses objectifs vitaux: retirer la Roumanie de l'aventure de la guerre antisoviétique dans laquelle elle avait été entraînée par l'Allemagne nazie; chasser les occupants hitlériens du pays; reconquérir l'intégrité territoriale, l'indépendance et la souveraineté nationale.

Aux premiers rangs des actions héroïques de résistance et de sabotage de la machine de guerre hitlérienne se trouvaient les communistes, comme toujours dans cette lutte animée par les idéaux patriotiques et démocrati-

* Voir dans ce sens, dans ce même numéro, l'étude du Dr Mircea Muşat: *Une injustice historique condamnée par l'histoire.*

ques et c'est le Parti Communiste Roumain qui en fut le principal initiateur et organisateur. Le processus de rassemblement des forces démocratiques qu'il conduisit fut marqué, en avril 1944, par la création du Front Ouvrier Unique — provenant de la fusion entre le Parti Communiste Roumain et le Parti Social-Démocrate, puis, en juin de la même année, par la formation, sur la base d'une plate-forme antifasciste, du Bloc National Démocratique. Furent ainsi créées les prémisses pour renverser la dictature antonescienne — dans les conditions des victoires remportées par l'armée soviétique et par les autres forces de la coalition antihitlérienne — instaurer un régime constitutionnel de droits et de libertés démocratiques, faire sortir la Roumanie de la guerre hitlérienne, la rallier aux Nations Unies, et la libérer de sous l'empire allemand. Préparée minutieusement et réalisée sous la direction du Parti Communiste Roumain, dans une levée en masse énergique et parfaitement coordonnée, comprenant la totalité des forces armées et les formations patriotiques de combat, et jouissant de l'appui inconditionnel des masses populaires, l'insurrection nationale armée déclenchée le 23 août réalisa effectivement ces buts, marquant, en même temps, le commencement de la glorieuse révolution de libération nationale et sociale, antifasciste et anti-impérialiste qui devait changer radicalement les destinées de la Roumanie.

Dès la nuit du 23/24 Août 1944, le peuple roumain avait pris les armes afin de conquérir, encore une fois, son droit à une vie libre et digne, dans une patrie indépendante, souveraine et unitaire. Le 28 août, grâce aux actions de l'armée roumaine et des formations patriotiques, la capitale et ses environs furent nettoyées des troupes hitlériennes; le 25 août, les troupes roumaines, en coopération étroite avec les troupes soviétiques délivraient de l'occupation fasciste tout le territoire de la Roumanie (Y compris la partie arrachée au pays après le Diktat de Vienne); jusqu'au dernier jour de la guerre, en Europe, ces armées de braves, soutenues par l'effort inconditionnel matériel et humain de la patrie, se battirent avec une efficacité reconnue par tout le monde démocratique pour la libération de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie et d'une partie de l'Autriche, la Roumanie devenant ainsi le quatrième pays de la coalition anti-hitlérienne du point de vue de l'ampleur de sa contribution en hommes et en matériel à la libération du continent européen. Quelques années plus tard, le Traité de paix signé à Paris (février 1947) ratifiait, du point de vue international, ce que le peuple roumain avait accompli au prix de son sacrifice: la reconquête de son intégrité territoriale. Le Diktat de Vienne était solennellement déclaré nul et non advenu.

Dans la voie révolutionnaire où la Roumanie s'était engagée en août 1944, l'indépendance, la souveraineté et l'unité du pays allaient acquérir, au cours des presque trois décennies écoulées depuis que le peuple roumain était devenu seul maître de ses destinées, des fondements indestructibles et des contenus nouveaux. Ayant assumé une expérience historique millénaire, enrichie par l'expérience de son devenir historique, le peuple roumain, étroitement uni avec une confiance sans bornes et un profond attachement autour de son Parti Communiste a, pour toujours et sur toute l'étendue

du pays, liquidé l'exploitation de l'homme par l'homme et, par conséquent, les antagonismes de classe; le peuple devenait l'unique propriétaire et bénéficiaire des richesses du pays, excluant toute possibilité d'une quelconque ingérence étrangère dans la vie économique, sociale, politique, culturelle du pays; l'égalité en droits de tous ses citoyens, indifféremment de leur nationalité, devenait une réalité incontestée, soutenue par une politique d'expansion économique et culturelle harmonieuse sur tout le territoire national, une fois liquidés les décalages de certaines zones autrefois condamnées à l'état de sous-développement économique. L'indépendance et la souveraineté effective, la cohésion morale et politique du pays se fondaient sur un essor industriel et agraire impétueux. Une continuelle élévation du niveau de vie de tous ses citoyens, une économie saine, solidement implantée, tout comme la participation de la Roumanie aux échanges mondiaux de valeurs matérielles et spirituelles étaient ainsi assurées sur la base de la pleine égalité avec les autres États, du respect mutuel et de l'avantage réciproque.

Coordonnées essentielles de l'histoire du peuple roumain, les idées d'indépendance, de souveraineté, d'unité jalonnent son présent et continueront à jalonner fermement son avenir. Aux côtés du droit à la vie et à la paix, et indissolublement liées à lui, ces idées sont le bien sacré de tous les peuples du monde. On ne pourrait assurer à l'humanité une marche ascendante vers l'accomplissement de ces desiderata suprêmes de liberté, de justice, de bonheur, qu'en les respectant. C'est pourquoi la Roumanie socialiste d'aujourd'hui milite et continuera à militer pour que ces idées et ces aspirations fondamentales deviennent, sur tous les méridiens de la planète, des *réalités* fondamentales et inattaquables.

VASILE NETEA

La révolution en tant que permanence vitalisante du progrès roumain

Quiconque — sans être forcément spécialiste en l'une des disciplines relevant de l'historiographie — étudie l'histoire du peuple roumain, peut aisément constater que la thèse marxiste sur le rôle historique des masses populaires, sur celui de leur lutte pour la libération sociale et nationale, loin de n'être qu'une prémisse ou une option théorique et méthodologique,

devient une conclusion validée par une existence millénaire, dans un processus de continuité exemplaire. Voilà pourquoi, le renouvellement révolutionnaire qui a lieu de nos jours, joint à l'intensification et à l'élargissement considérable de l'aire et des modalités de la recherche historique, ne pouvaient pas ne pas modifier aussi certaines fausses images transformées autrefois en clichés, concernant la psychologie sociale et historique du peuple roumain. « Sagesse résignée », « inertie devant les changements de l'époque », « retrait de l'histoire », passivité ou quiétisme . . . — encore n'étaient-ce là que quelques-uns de mythes entretenus sur le sol roumain et en dehors de lui par ceux qui souhaitaient un peuple roumain soumis et résigné, la tête humblement courbée sous le joug de l'intérieur comme de l'extérieur; d'ailleurs de nos jours encore, par exemple, un mythe lancé sous certaines latitudes et visant à dépolitiser les masses, a été délibérément créé par ceux qui, voulant voir celles-ci aussi loin que possible des leviers de commande, espèrent de la sorte « mettre la révolution au réfrigérateur ».

Sans doute l'idée de déceler certaines structures relevant de la caractérologie, et certaines dominantes historico-psychologiques à même de définir un peuple n'est-elle pas dénuée d'intérêt ni de fondements, puisque la formation d'un peuple résulte de l'existence des conditions matérielles et spirituelles qui lui ont assuré sa physionomie propre. La présence d'un peuple dans l'histoire, de même que son identité spécifique ne s'expliquent que par la compréhension de la dialectique subtile et particulièrement mobile de ce que nous désignons d'habitude sous le nom de facteurs objectifs et de facteurs subjectifs — lesquels facteurs ne peuvent en réalité être séparés qu'au prix d'excès métaphysiques ou de pédanterie didactique, étant donné, au fond, que partout et toujours, tout événement, tout fait historique représente une unité indélébile où fusionnent l'objectif et le subjectif. C'est justement cette interaction continuelle, dans laquelle la proportion et le rôle des relations varient selon la conjoncture et l'époque, qui donne au processus historique son unité et sa spécificité. Et je songe, à ce propos, à un élément particulièrement caractéristique pour la thèse que je soutiens et pour l'histoire de la Roumanie. La daco-romanité (c'est-à-dire *la descendance commune* et *l'unité ethnique)* ont rempli la fonction de l'idée-force qui a stimulé et entretenu *l'identité nationale* avant même que se constitue l'État national unitaire roumain. Il va de soi que les éléments communs de la civilisation matérielle et du développement social et historique sur le même territoire — que les recherches archéologiques ont mis en évidence d'une manière extrêmement vivace — éléments auxquels il faut joindre l'amour de la terre des ancêtres et qui sera plus loin celle de la race, l'amour de l'espace carpato-danubien et pontique dans lequel s'inscrit la continuité géto-dace, daco-romaine et enfin roumaine, ont tous ensemble joué un rôle essentiel dans la façon dont s'est modelée l'histoire du peuple roumain. À cet égard, significatif s'avère également le mythe commun des « descălecători » (fondateurs) venus du foyer daco-romain de Transylvanie, auxquels le peuple, dans ses légendes, attribue la fondation des deux autres principautés, la Moldavie et la Valachie. « La collaboration de la Valachie, de la

Moldavie et de la Transylvanie, et tout particulièrement leur interdépendance économique — montrait récemment le président Nicolae Ceaușescu — ont détenu un rôle décisif en ce qui concerne la cristallisation des sentiments de leur origine commune daco-romaine et de l'unité nationale, sentiments auxquels Mihai Viteazul (Michel le Brave) n'a fait, en réalité, que donner leur expression. » Il est indubitable que des liens aussi puissants ont contribué, en dépit de la division en provinces séparées, au renforcement de la conscience de l'unité, de la conscience d'une action unie nécessaire à la lutte menée, quels que soient les difficultés à surmonter, pour la conservation de l'entité nationale. Il est tout aussi vrai que c'est justement la conscience de l'unité de race des Roumains de partout qui a favorisé le développement et le renforcement, sur tous les plans, de relations étroites entre la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie.

En même temps, le problème de permanences dans l'histoire d'un peuple se légitimise, dans la perspective de la même conjugaison de l'objectif et du subjectif. À son tour, celle-ci se trouve renforcée dans une plus grande mesure encore par la spécificité du processus historique. Ce que je souhaiterais justement mettre en relief c'est la permanence qui confère un contour spécifique, qui individualise d'une manière exemplaire et qui, par là, constitue un lumineux facteur explicatif pour la compréhension de l'histoire du peuple roumain: il s'agit de la permanence, dans l'histoire roumaine tout entière, de *l'esprit* et de *l'action* révolutionnaires.

Ainsi donc — dans son sens le plus large *d'innovation sociale* — la Révolution apparaît comme le facteur essentiel du changement des structures sociales et économiques et des mentalités caduques, elle apparaît comme facteur essentiel de la manifestation de *l'esprit créateur* du peuple, promoteur du nouveau.

Sans doute, la perspective que nous présente la *dimension* du processus révolutionnaire roumain représente-t-elle un repère qui confère un sens profond à toute notre histoire. Ce qui ne signifie nullement que notre vision soit viciée de « présentéisme ». Loin de pareils préjugés ou d'un subjectivisme exclusif, notre conception part de la légité du processus historique, si profondément saisi par Antonio Gramsci: « Le processus de développement historique est une unité, ce qui fait que le présent continue tout le passé et celui-là réalise ce qui est essentiel dans celui-ci . . . Ce qui s'est perdu, ce qui ne s'est pas transmis dialectiquement dans le processus historique était en soi-même sans importance ou n'était qu'une scorie occasionnelle et fortuite . . . » *

Dès la période de formation du peuple roumain et de constitution de ses premières structures en fait de politique et d'État, ce qu'a de spécifique l'histoire de la Roumanie se présente comme une fusion inséparable, comme une conjugaison — engendrée par des facteurs objectifs — de problèmes sociaux, de problèmes nationaux, de lutte contre l'exploitation sociale et contre l'oppression nationale. C'est là d'ailleurs une idée fondamentale de

* A. Gramsci, *Opere alese* (« Oeuvres choisies ») Bucarest, Ed. Politică, 1969, p. 90.

Marx, injustement oubliée ou occultée un certain temps — et selon laquelle le social vit dans et par le national. À son tour, le militant et penseur communiste roumain Lucreţiu Pătrăşcanu soulignait à juste titre que « le national se superpose au social et vice-versa » *. En fait, cette idée était fortement enracinée dans la conscience de l'historiographie roumaine dès les débuts des temps contemporains. L'une des figures les plus représentatives de l'époque, Nicolae Bălcescu — personnalité centrale de la révolution de 1848 — avait à cœur de promouvoir l'idée du rôle décisif des masses en tant que facteurs d'histoire; selon sa conception, l'axe de l'histoire est la lutte des opprimés contre les oppresseurs, laquelle lutte s'institue également comme source du progrès historique, dont le signe est la révolution de tous les peuples, dans le dessein de « porter la plèbe au pouvoir »; en même temps dans les conditions que présentait l'existence des trois pays roumains, il considérait l'unité indestructible de la révolution sociale et de la révolution

Créer une nation! Une nation de frères, de citoyens libres, voilà, Roumains, la sainte mission que Dieu nous a confiée. C'est en vain que vous vous agenouillerez et supplierez aux portes des empereurs et de leurs ministres, vous n'aurez rien d'eux, car ils ne le veulent ni ne le peuvent. Soyez donc prêts à conquérir vous-mêmes votre liberté, car les empereurs, les princes et les grands de ce monde donnent seulement ce que les peuples leur arrachent. Soyez donc prêts à combattre héroïquement car c'est par les efforts et le sacrifice, c'est par le sang versé que le peuple devient conscient de ses droits et de ses devoirs. Le jour de la victoire, le jour de la justice est proche, où les peuples se lèveront pour balayer les derniers tyrans de la terre (...) Alors, vous ne serez plus seuls devant l'ennemi car tous les peuples d'Europe accourront à votre aide et demeureront auprès de vous, car tous ont compris maintenant qu'ils n'ont qu'un seul et même ennemi et qu'ils doivent tous unir leurs efforts pour en triompher. Vous, cependant, aurez le bonheur et la gloire de l'affronter les premiers, de faire partie de l'avant-garde de la civilisation contre la barbarie, comme au moyen âge, et comme alors aussi, vous verrez les lauriers que vous vous conquerrez s'étendre en vos mains jusqu'à couvrir de leur ombre l'univers entier.

NICOLAE BĂLCESCU

nationale comme indispensable au relèvement de la nation roumaine. Selon Nicolae Bălcescu, la voie menant à la garantie de restructurations radicales passe par la création d'une nation puissante, fondée sur l'unité politique. L'idée de la solidarité avec la libération et la liberté d'autres peuples de même que la conscience de ce que la lutte pour la sauvegarde de l'entité nationale est utile aussi aux intérêts vitaux des autres, revêtent une profonde signification humaniste. Avec un orgueil entièrement justifié, le même Nicolae Bălcescu soulignait que quiconque regarde l'histoire du peuple roumain peut constater « que dans ce pays les droits sacrés de l'humanité ont toujours trouvé des défenseurs, que nos pères les ont connus, les ont appréciés et se sont sacrifiés pour eux... » D'ailleurs Mircea l'Ancien, Vlad l'Empa-

* L. Pătrăşcanu: *Un veac de frămîntări sociale,* 1821—1907 (« Un siècle d'agitations sociales, 1821—1907, Ed. Politică, 1969, p. 132

leur, Iancu de Hunedoara (Jean Hunyadi), Étienne le Grand ou Michel le Brave avaient pleinement conscience de défendre, par leur lutte contre les Ottomans, non seulement leur propre peuple, mais toute la civilisation chrétienne, autrement dit européenne.

Lors des révoltes paysannes des XVe et XVIe siècles qui ont éclaté dans les pays roumains, s'est manifesté une communauté d'intérêts et d'aspirations entre les masses populaires sous le joug, quelle que soit leur nationalité, solidairement opposées aux « tyrans de la terre ». C'est ainsi que, dans la convention qu'en tant que représentants de la paysannerie transylvaine soulevée, victorieuse à Bobîlna (printemps 1437) contre les troupes de l'aristocratie oppressive, « les porte-drapeau de la collectivité des habitants hongrois et roumains » signaient avec les nobles, le 6 juillet 1437, à Cluj Mănăştur, se trouve attestée la solidarité de classe des masses roumaines et hongroises, solidarité de la collectivité des Hongrois et des Roumains soulevée contre leurs maîtres appartenant au clergé et à la noblesse qui « les ont jetés dans le noir servage comme des esclaves qu'ils auraient achetés . . . les ont privés de tous leurs droits et de toutes leurs libertés, les ont amèrement torturés et les ont écrasés sous d'insupportables fardeaux ». En dehors de revendications d'ordre économique et social, on peut lire dans le même texte une importante revendication *politique*: les paysans hongrois et roumains demandent à être reconnus comme citoyens et à former un « état » réglementé à côté de celui des nobles.

« La guerre générale de la paysannerie » — c'est ainsi que Fr. Engels désignait le mouvement conduit par Gheorghe Doja en Transylvanie en 1514 — avait une plate-forme révolutionnaire avancée qui, partant de l'idée de l'égalité originaire des hommes, « proclamait la république, l'abolition de la noblesse et la souveraineté du peuple ». Ayant un caractère résolument anti-féodal, le soulèvement entraînait la paysannerie à la lutte armée contre « la noblesse maudite et impie », et prouvait, de la part des masses, une compréhension claire de l'antagonisme principal, de l'antagonisme de classe au sein de la société féodale. Les choses étant ainsi, la révolte de 1514 avec sa plate-forme constitua l'un des plus anciens et des plus importants témoignages de pensée et d'action révolutionnaires dont les racines plongent profondément dans la conscience des masses.

Toute l'histoire de la Roumanie est ponctuée de moments cruciaux du même genre qui témoignent de la manifestation active des masses sur la scène de l'histoire et de l'unité indestructible du moment social et du moment national. Sur le plan roumain — et sur le plan européen également — la grande révolte des serfs de Transylvanie (1784) sous la conduite de Horia, paysan roumain natif des Carpates occidentales, s'est avérée d'une grande ampleur et d'une grande importance. Se produisant peu de temps avant le séisme social de la Révolution française, la révolte de Horia s'est distinguée par sa virulence, et par l'aire qu'elle a embrassée (on y a vu combattre encore une fois, à côté des serfs roumains, de paysans corvéables de nationalité hongroise et allemande), et par le radicalisme de son programme, compris dans l'ultimatum adressé par les insurgés aux nobles qu'ils assié-

geaient à Deva. C'est qu'en effet, cet acte de véritable promotion sociale prévoyait l'abolition de la noblesse (les aristocrates devenant des contribuables) et le partage des terres nobiliaires. Ce dont il s'agissait, c'était, en fait, la suppression des rapports sociaux féodaux. Bien que défaite, à la suite surtout de l'intervention impériale des Habsbourg, la révolte a déterminé, en 1785, la publication de la patente de « suppression du servage » qui a mis fin, en Transylvanie, à la dépendance de la personne et a restitué aux paysans asservis le droit de se transférer à leur gré.

La révolution de 1821, conduite par Tudor Vladimirescu, occupe dans l'histoire roumaine une dimension à part: sur le plan politique, elle a marqué les débuts des temps contemporains dans l'histoire des Roumains et un tournant important dans la lutte pour la liberté et la justice sociale, pour l'affranchissement du joug de la domination étrangère et l'affirmation des droits nationaux du peuple roumain.

Profondément patriotique par sa nature: « la patrie c'est le peuple et non la clique des pillards », le mouvement conduit par Tudor Vladimirescu a été un facteur décisif dans l'écroulement du régime des phanariotes; mais son importance ne saurait se réduire à un changement de régime, même s'il a représenté une grande victoire nationale. Organisant l'Assemblée du Peuple, Tudor Vladimirescu a appelé les masses de paysans et de citadins, les couches profondes du peuple roumain, à participer à la conduite des affaires du pays, et il a également mis sur pied la première armée populaire révolutionnaire de la nation. Parallèlement, son mouvement ayant pour but la justice et l'affranchissement, a eu, en même temps que l'action culturelle de l'École transylvaine adepte des Lumières, une forte influence sur la conscience nationale du peuple roumain. Enfin, son mouvement validait l'idée du droit à l'insurrection, « ce droit légitime des peuples torturés », ainsi que s'exprimait Bălcescu tout en précisant que « la révolution ne mourrait pas avec lui ». Et en vérité, le mouvement de 1840 proclamait la poursuite d'objectifs similaires, la liquidation du régime féodal, la mise en possession de la terre pour les paysans asservis, leur émancipation et, plus que tout, l'indépendance des provinces roumaines.

Dans l'histoire moderne du pays, la révolution de 1848 a été un moment crucial. Couvée dans des conditions similaires dans les provinces roumaines, se déroulant à la même époque dans chacune d'elles, proclamant des buts identiques, elle a eu partout un caractère unitaire; au centre des revendications qu'elle exprimait se trouvaient l'abolition des servitudes féodales, l'affranchissement des serfs, la proclamation des libertés démocratiques, la libération de toute domination étrangère et la réalisation de l'unité et de l'indépendance nationale — autant d'objectifs démocratiques auxquels les plus larges couches sociales étaient intéressées et qui correspondaient aux aspirations à l'affirmation de l'indépendance de la nation roumaine. Ce qu'il importe de mettre en relief c'est que la lutte pour le renversement du régime féodal mêlée à celle menée contre l'oppression étrangère a imprimé au mouvement révolutionnaire roumain de 1848 un caractère particulier dans l'ensemble des mouvements révolutionnaires du temps et a fait que

cette lutte attire les masses populaires les plus larges: artisans, paysans et intellectuels animés par les idées progressistes de l'époque — et qu'elle joue un rôle décisif dans les destinées du peuple, et dans l'évolution ultérieure de la société roumaine.

La révolution roumaine de 1848 n'a pas été un phénomène irrégulier, éphémère, sans passé et sans avenir, sans autre cause que la volonté fortuite d'une minorité ou le mouvement général européen. La révolution générale fut l'occasion mais non la cause de la révolution roumaine. Cette cause se perd dans les siècles lointains. Ses instigateurs sont les dix-huit siècles de labeur, de souffrances et l'œuvre accomplie par le peuple roumain sur lui-même. Elle a été une phase, une évolution historique, naturelle, nécessaire, prévue, de ce mouvement providentiel qui entraîne la nation roumaine de même que toute l'humanité dans la voie illimitée d'un développement progressif, régulier.

NICOLAE BĂLCESCU

L'accomplissement de l'idéal national (l'indépendance et l'union) est étroitement lié à la solution du problème national. Le but poursuivi par la mouvement de libération, c'est-à-dire celui de créer une nation de frères, de citoyens libres, de réaliser « le règne de la démocratie, le règne du peuple par le peuple » ne peut être atteint qu'avec la suppression de l'oppression exercée par les classes dominantes et qu'avec celle de l'autre oppression, celle de l'étranger. Par ailleurs, pour réussir à arracher le peuple aux chaînes du féodalisme, il fallait que les pays roumains cessent d'être subordonnés à de grands empires féodaux: « La liberté au dedans ... ne saurait être acquise sans la liberté au dehors. »

L'un des chaînons importants de ce processus est, de toute évidence, la constitution, par la volonté du peuple tout entier, de l'État national roumain formé par l'union de la Valachie et de la Moldavie; union qui a élevé à un échelon supérieur la lutte pour la libération nationale ainsi que le mouvement révolutionnaire des masses laborieuses pour leurs droits et leurs libertés. Puis, faisant suite à la guerre de 1877—1878, l'indépendance d'État de la Roumanie a été conquise grâce à l'énergie déployée par toute la nation, point de départ de l'affirmation sans cesse plus forte de notre peuple en tant que nation indépendante. C'est en même temps l'époque où, parallèlement au développement du mouvement ouvrier, à la publication du premier programme révolutionnaire marxiste (1885) et à la fondation, en 1893, du Parti Social-Démocrate des Ouvriers de Roumanie, les mouvements paysans prenaient une grande ampleur pour aboutir à l'émeute de 1907. Celle-ci, faisant valoir une fois de plus la grande force révolutionnaire de la paysannerie, a constitué l'une des pages glorieuses de la lutte sociale du peuple roumain. Il est d'une signification toute particulière que pour la première fois alors se sont manifestées d'une manière active la collaboration et la solidarité de la classe ouvrière et de la paysannerie en lutte, ce qui laissait augurer l'aube de l'alliance ouvrière et paysanne, appelée à devenir une imposante force sociale et politique de notre société.

La lutte des masses populaires de Roumanie et des autres territoires roumains encore sous domination étrangère, en vue de former l'État national roumain unitaire, s'est trouvée couronnée de succès en 1918. La réalisation de l'aspiration séculaire de notre peuple à l'unité, la traduction dans les faits de l'idéal légitime pour lequel d'innombrables générations de devanciers ont combattu et ont offert leur vie — en un mot la réalisation de ces desiderata historiques vitaux — a été le fruit de la lutte des larges masses populaires, de la classe ouvrière, de la paysannerie, de l'intelligentsia, des milieux avancés de la bourgeoise, autrement dit, de la lutte des classes et des couches principales de la société; elle a été l'œuvre du peuple toute entier, l'œuvre de toute la nation, et a constitué l'accomplissement d'une nécessité historique.

De la sorte, la Roumanie entre dans une étape nouvelle de son développement; des tâches nouvelles, liées à la transformation démocratique de la société roumaine, se posent devant le mouvement révolutionnaire. Il nous faut souligner que dans notre pays — comme sur le plan mondial d'ailleurs — l'entrée du prolétariat dans l'arène sociale et politique comme une force indépendante, bien organisée, sous la conduite, chez nous, de son avant-garde révolutionnaire, le Parti Communiste Roumain, a marqué l'affirmation, à un échelon supérieur, du rôle décisif des masses dans l'histoire. En font preuve la densité politique des luttes sociales engagées par les travailleurs de Roumanie — dans l'entre-deux-guerres — et plus que tout, la révolution pour la libération nationale et sociale, la révolution antifasciste et anti-impérialiste, qui a débuté le 23 Août 1944.

La liberté d'un peuple se conquiert par la lutte et se maintient par la lutte.

LUCREȚIU PĂTRĂȘCANU
(1900—1954)

Le caractère complexe, multiforme, de cette révolution — accomplie, bien sûr graduellement, par étapes — est dû autant au contexte international compliqué que — et surtout — aux « arriérés historiques » qu'il s'agissait de récupérer. En elle se sont concentrées toutes les aspirations sociales et nationales qui n'avaient pas trouvé leur solution ou n'avaient trouvé dans les processus révolutionnaires antérieurs qu'une résolution partielle et relative. De là résulte aussi la difficulté de la réalisation presque concomitante — si nous nous rapportons au temps très bref, qui nous sépare de cette « borne-témoin » de notre histoire nationale et sociale — de certaines tâches historiques particulièrement complexes et étendues, dont l'accomplissement victorieux a signifié, en somme, une « condensation » du temps historique. Aussi l'appréciation que fait de cette période *le Programme du Parti Communiste Roumain pour la création de la société socialiste au développement multilatéral et la marche en avant de la Roumanie vers le communisme* est-elle entièrement justifiée: « Dans la société roumaine ont été réalisés

les changements structuraux d'ordre économique, social et politique les plus profonds qu'elle ait jamais connus au long de son histoire. »

C'est qu'en effet le 23 Août 1944 a inauguré, dans la société roumaine, l'époque de profondes transformations révolutionnaires et démocratiques, époque du conquête du pouvoir par la classe ouvrière, alliée à la paysannerie et à d'autres composantes des larges masses populaires. L'époque qui a suivi a marqué le début d'une nouvelle histoire de la patrie — l'histoire de l'accomplissement des idéaux de justice sociale et nationale, de la conquête totale de l'indépendance et de la souveraineté de la Roumanie, du droit sacré du peuple roumain d'être entièrement le maître dans son pays.

De sorte que nous avons par conséquent affaire à une véritable récupération du passé, dans le sens de la réalisation de ses tendances à un échelon qualitativement supérieur, et qui s'inscrit sur la trajectoire d'une spirale dialectique. Au cours de ces années de poursuite et d'approfondissement continuel du processus révolutionnaire socialiste, s'est constituée une réalité politique, économique, sociale, culturelle et scientifique qualitativement nouvelle, en parfaite consonance avec la pérennité de notre histoire nationale. La conception profondément scientifique concernant la développement rapide et équilibré de la patrie a mobilisé les énergies créatrices du peuple roumain, son pouvoir de création historique, révolutionnaire. L'inscription ferme et irréversible de la Roumanie, ces quinze dernières années, sur la trajectoire du socialisme au développement multilatéral et de la marche en avant vers le communisme a acquis des dimensions qualitatives nouvelles, celles d'un authentique humanisme révolutionnaire, qui nous font désigner cette époque du nom de celui qui a fait tout ce qu'il est possible de faire pour l'épanouissement, en toute liberté, du pays: l'époque Nicolae Ceaușescu. Ce sont là des années où l'esprit créateur des masses s'est affirmé et s'affirme impétueusement, sous un climat d'élargissement et d'approfondissement incessants de la démocratie socialiste, ce qui revient à stimuler la participation du peuple tout entier à la conduite de la société. Ce sont là des années d'un développement économique et social sans précédent, de mise en place — à des rythmes de croissance parmi les plus élevés du monde — d'une industrie puissante où l'accent est principalement mis sur les branches impliquant le progrès technique — et d'une agriculture moderne, au rendement élevé. Ce sont des années où la création scientifico-technique originale, accordée aux nécessités de toute la société, est devenue une force de production importante dont le développement — sur la voie qui permet de placer toutes les conquêtes de la révolution scientifique et technique au service de l'homme, de son bonheur — est essentiel pour la dynamique de la société roumaine d'aujourd'hui et de demain. Ce sont des années où le trésor de la culture roumaine a vu s'ajouter à lui de nouvelles et grandes valeurs, créées dans une atmosphère d'effervescence propice à l'épanouissement sans entraves des talents les plus divers — d'œuvres qui témoignent d'une manière convaincante de l'ampleur et de la profondeur du processus révolutionnaire qui a lieu dans la Roumanie contemporaine, des mutations essentielles dans le champ de l'existence et de la conscience sociale, de l'essor du travail libre,

des aspirations à la paix et au progrès des habitants de ces contrées, quelle que soit leur nationalité. Ce sont des années où la satisfaction, à un niveau toujours plus élevé, des besoins matériels et spirituels de ces hommes libres et dignes se conjugue au processus révolutionnaire du cisèlement, à une échelle de masse, des traits de l'homme nouveau, au large horizon de connaissance, ayant autour de lui les conditions requises pour faire valoire au mieux ses aptitudes, de l'homme dont le système de valeurs éthiques met au premier plan le travail créateur dont profite la société, la réalisation du bonheur de l'individu dans le cadre et sur la base du bonheur de la collectivité.

De la sorte, la révolution s'est avérée la grande Loi qui a mené et mène la société roumaine vers le progrès. Ainsi que le disait Nicolae Bălcescu: « C'est au moyen de la révolution que l'histoire s'accomplit et que les nations s'élèvent à la connaissance de la vérité ». Cette Vérité-là, c'est, pour la nation roumaine, le Socialisme, qu'elle forge et perfectionne dans le cadre d'une véritable Renaissance sociale et nationale.

OVIDIU TRĂSNEA

Une injustice condamnée par l'histoire

Le peuple roumain est le créateur — comme en témoigne son histoire millénaire — d'une civilisation matérielle et spirituelle avancée et originale qui s'est épanouie sur la terre ancestrale où lui-même s'est formé et a constamment vécu et dont il a défendu avec un courage jamais démenti le sol, l'être, la liberté et l'indépendance. Vivant dans une zone géographique qui fut le champ d'affrontement perpétuel des grandes puissances rivales de l'époque, les Roumains, aussi bien que d'autres peuples du centre et du sud-est de l'Europe, ont toujours été confrontés à de grandes et nombreuses adversités, qui ont gravement affecté leur développement. Ce qui fait que chacune de leurs réalisations, chacun de leur progrès dans un domaine ou dans un autre ont exigé de grands sacrifices matériels et humains. Il est donc facile de comprendre pourquoi des pays et des peuples de l'ouest de l'Europe, ayant bénéficié de paix et de tranquillité pour développer librement leur vie matérielle et spirituelle, ont fait des progrès rapides dans la voie de la civilisation, alors que les peuples de l'est du continent, dont le peuple roumain, étaient constamment occupés à combattre les envahisseurs étrangers, ce qui a freiné leur développement historique.

En dépit de ces vicissitudes, le peuple roumain a conservé son être ethnique et étatique, sa décision d'être solidaire, libre et seul maître dans

son propre pays comme le furent ses ancêtres daces, il y a plus de deux millénaires, à l'époque des grands rois Burébista et Décébale.

Les idéaux d'unité et d'indépendance nationales ont décuplé, aux époques difficiles, les forces du peuple roumain, lui permettant d'enregistrer, sous le commandement de ses illustres voïvodes et chefs d'armée, des moments mémorables dans la lutte contre les envahisseurs étrangers, pour la défense de son territoire et de sa liberté. L'union des trois pays roumains réalisée et scellée de son sang en 1600 par Michel le Brave a été un symbole du droit imprescriptible des Roumains de vivre à l'intérieur des frontières ancestrales.

Ces idéaux, réalisés peu à peu aux prix de grands sacrifices matériels et humains, se sont concrétisés, à l'époque moderne, dans l'union, en 1859, des deux pays roumains de Moldavie et de Valachie, dans la conquête de l'indépendance d'État en 1877 et dans l'achèvement de l'unité nationale-étatique au cours de la mémorable année 1918. Tout cela a été l'expression de la volonté et de l'action de toute la nation roumaine, contre les agissements de certains grands empires d'Europe.

*

La formation de l'État national unitaire en 1918 a marqué l'entrée de la Roumanie dans une nouvelle étape de son évolution économique et sociale, caractérisée par l'accroissement rapide des forces productives et l'accélération du développement capitaliste. La société roumaine de l'après-guerre offrait l'image d'une nation jeune et vigoureuse, engagée historiquement dans la voie naturelle de son unité politique et administrative, favorable à la manifestation des énergies créatrices, aussi bien sur le plan de la construction économique, par l'utilisation des richesses du sol et du sous-sol au niveau national, que sur le plan politique, par l'application d'une très large réforme démocratique. Définitoire pour cette époque, la puissante aspiration des masses populaires à la liberté et à la démocratie, leur volonté d'inscrire le pays sur les coordonnées d'un développement progressiste, multilatéral, y joua un rôle d'une importance décisive. Le large front que constituent tous ceux qui s'étaient engagés à assurer l'ascension de la société roumaine sur la voie de la démocratie et du progrès a réuni tous les citoyens de la Roumanie, sans distinction de nationalité, qui ont bénéficié des mêmes droits politiques, économiques, juridiques, culturels et confessionnels dans le cadre de l'État roumain.

Sur le plan extérieur, la Roumanie a milité pour la conservation du statu quo territorial réalisé par la volonté plébiscitaire des masses populaires et entériné par les traités de paix de Versailles et leurs annexes; pour l'instauration d'un climat de paix générale et indissoluble; pour la création de secteurs régionaux de sécurité; pour des relations de bon voisinage avec tous les États, quel que soit leur régime social; pour la réalisation de traités et conventions mutuels. La lutte contre la politique révisionniste-territoriale, surtout après l'ascension et l'instauration dans beaucoup de pays européens de régimes fascistes et dictatoriaux, a constitué une coor-

donnée fondamentale de la politique extérieure roumaine. Comme on le sait, la dictature fasciste-horthyste s'empare du pouvoir en Hongrie, en 1920, le fascisme s'instaure en Italie en 1922, la dictature fasciste triomphe en Bulgarie en 1923 et au Portugal en 1926. Puis, toujours en 1926, c'est l'instauration de la dictature militaire en Pologne, en 1929 celle de la dictature militaire-royale en Yougoslavie, et en 1933 celle de la dictature fasciste hitlérienne en Allemagne. En 1934 on voit s'instaurer le fascisme en Autriche, en 1936 la dictature militaire prend le pouvoir en Grèce et en 1939 on assiste à l'installation de la dictature franquiste en Espagne. Ce qui a caractérisé essentiellement la politique extérieure de la Roumanie durant toute cette période, ce fut son effort de concentrer toutes ses actions dans un système dont les articulations assurent la lutte contre le fascisme et le révisionnisme territorial, la conservation d'un climat de paix, de sécurité et de bonne entente entre toutes les nations du monde. La Ligue des Nations a représenté pour la Roumanie de l'entre-deux-guerres la tribune internationale qui lui a permis de faire connaître ses opinions et ses aspirations. « Née des impératifs de notre unité nationale — affirmait N. Titulescu, remarquable personnalité de la diplomatie roumaine de l'entre-deux-guerres — notre politique extérieure a comme but principal la conservation de cette unité, et comme méthode constante d'action la coordination progressive de nos efforts avec ceux des États qui ont des intérêts communs aux nôtres, jusqu'à son intégration à des groupes internationaux toujours plus grands. Du national, par l'élément régional, vers l'universel, voilà le mot d'ordre de la Roumanie au-delà de ses frontières. » *

Le Parti Communiste Roumain, continuateur direct des traditions de lutte pour l'unité et l'indépendance du peuple roumain, de sa courageuse classe ouvrière et de son parti politique, créé il y a près de neuf décennies, s'est affirmé dans cette période par d'inoubliables actes d'abnégation révolutionnaire, de dévouement et de sacrifice à la cause générale de la nation roumaine. Les communistes se sont prononcés et ont agi constamment et fermement pour la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité du pays. Ils ont condamné avec fermeté les tentatives de la réaction hongroise de reconstituer l'ancien empire, ont énergiquement protesté contre l'instauration du fascisme en Italie et en Bulgarie, et aussi dans d'autres États européens, ont lutté les armes à la main pour la défense de l'Espagne républicaine, ont toujours été les partisans de la politique de paix et de sécurité collectives, saluant les initiatives et les efforts de l'État roumain dans ce domaine.

Dans les conditions de l'ascension du fascisme à l'échelle internationale, de la transformation de l'Allemagne, après la venue au pouvoir de Hitler en janvier 1933, face à un foyer d'agression, de révision des frontières, de transgression des traités et des normes de droit international, le Parti Communiste Roumain, les autres forces démocratiques et patrio-

* Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice* (« Documents diplomatiques »), Editura politică, Bucarest, 1967, p. 484.

tiques ont considéré que la lutte contre la menace fasciste et la révision des frontières du pays, pour la défense de l'indépendance et de l'intégrité de la Roumanie constituait l'impératif le plus important et le plus urgent de cette étape historique. Il s'est affirmé, dès la quatrième décennie, comme principale force organisatrice, dirigeante et animatrice du mouvement antifasciste, de la défense des intérêts vitaux de la Roumanie. Le Parti Communiste Roumain a multiplié ses efforts pour unir sous le même drapeau les forces démocratiques, antifascistes, les partis ouvriers, pour dynamiser la classe ouvrière, les masses de paysans, les intellectuels progressistes, les artisans, toutes les couches et catégories sociales; il a multiplié ses contacts avec les groupements et les organisations démocratiques, a établi des rapports avec certains groupes des forces politiques bourgeoises et avec un grand nombre de personnalités progressistes de la vie publique.

L'inquiétude du peuple roumain, des partis politiques de la classe ouvrière, des autres forces politiques démocratiques a encore augmenté quand, dans la première moitié de l'année 1935, certaines puissances occidentales ont entrepris d'encourager les manifestations revanchardes et révisionnistes de l'Allemagne hitlérienne et de ses acolytes. C'est en ce sens que les gouvernements de certains pays européens se sont accordés pour reconnaître à l'Allemagne le « droit d'égaliser » son potentiel militaire au niveau de celui des autres puissances. Peu après, l'Allemagne hitlérienne a dénoncé le Traité de Versailles et a commencé à s'armer ouvertement. Dans ces conditions, s'appuyant aussi bien sur sa propre expérience que sur l'expérience accumulée par le mouvement ouvrier international dans la lutte contre le fascisme, le Plénum du Comité Central du Parti Communiste Roumain de juillet 1936 soulignait que « le triomphe de l'hitlérisme mène au démembrement de la Roumanie au profit des pays fascistes et à l'asservissement du peuple, à l'accaparement des richesses du pays par l'impérialisme allemand » et proclamait que le devoir patriotique des communistes était de « défendre chaque pouce de terre de la patrie », d'« entrer dans les premiers rangs de combattants pour repousser l'agression fasciste ». *

La lutte menée au cours de ces années par le Parti communiste à la tête de la classe ouvrière et de nombreuses forces progressistes, sous le drapeau de la démocratie, de l'indépendance et de l'intégrité du pays, l'ampleur des mouvements démocratiques, ainsi que l'attitude réaliste de certains personnalités et groupements politiques bourgeois ont freiné pour quelque temps l'accession au pouvoir des organisations fascistes et l'asservissement de la Roumanie par l'Allemagne nazie.

Dans ces circonstances, où la Roumanie était la cible de multiples menaces, les masses populaires des nationalités cohabitantes — Hongrois, Allemands, Juifs, Serbes, etc., représentant environ 27% de la population du pays — ont adopté une attitude antirévisionniste, antifasciste et antihitlérienne, soutenant la lutte du peuple roumain pour la défense de

* Archives de l'Institut d'études historiques et socio-politiques près le Comité Central du Parti Communiste Roumain (par la suite, Archives ISISP), cote AB XX-3.

l'indépendance nationale et de l'intégrité territoriale de leur patrie commune, — la Roumanie — face à la politique expansionniste des États fascistes. En ce sens, le militant antifasciste hongrois dr Samuel Fenyes, menacé par la terreur horthyste et réfugié dans notre pays, affirmait que: « Les paysans, les artisans, les commerçants et les intellectuels hongrois ne désiraient pas retourner en Hongrie, que les idées irrédentistes n'étaient propagées que par les dirigeants des classes dominantes de la nationalité hongroise. » *

La politique impérialiste de repartage du monde et de domination mondiale, politique menée par l'Allemagne nazie et ses alliés, a donné lieu à une série d'actes d'agression contre certains États européens et a fini par déclencher la seconde guerre mondiale. Furent successivement attaquées et envahis l'Autriche (mars 1938), la Tchécoslovaquie (septembre 1938 et mars 1939), la Pologne (septembre 1939), puis, en 1940, le Danemark, la Norvège, la Belgique, les Pays-Bas, le Luxembourg, la France, et, en 1941, la Yougoslavie et la Grèce. À leur tour, l'Italie fasciste avait attaqué et occupé l'Éthiopie et l'Albanie, et le Japon militariste avait déclenché l'agression pour la conquête de la Chine et des autres peuples de l'Extrême-Orient. D'autres États, comme la Hongrie, la Bulgarie et la Finlande avaient été subordonnés par divers moyens aux intérêts du Reich nazi.

L'intangibilité des frontières est donc la condition primordiale de l'entente internationale.

NICOLAE TITULESCU

Dans le cadre général de la politique d'agression et d'expansion vers l'est et le sud-est de l'Europe, la politique des États fascistes occupa une place importante, visant à semer la discorde entre les peuples, à stimuler artificiellement les dissensions, à détériorer les relations entre les États petits et moyens, à exercer sur eux le chantage dans les problèmes d'importance vitale pour leur indépendance nationale et leur intégrité territoriale.

Le peuple roumain a condamné avec fermeté les actes d'aggression de l'Allemagne nazie. Il a été prêt à accorder son aide au peuple tchécoslovaque et à s'opposer par les armes aux agresseurs nazis. Au printemps de l'année 1939, quand le gouvernement a décrété la mobilisation partielle, le Parti Communiste enjoignit à ses membres et à ses sympathisants de se présenter aux unités militaires et d'agir fermement « pour accroître la force politique et morale de l'armée dans la lutte contre l'Allemagne hitlérienne et les États révisionnistes », soulignant que « la guerre du peuple

* Dr. S. Fenyes, *Ungaria revizionistă* (« La Hongrie révisionniste »), Bucarest, 1939, p. 160—161.

roumain pour la défense de l'indépendance et des frontières du pays était une guerre juste. » *

Les masses ouvrières de la nationalité hongroise se sont solidarisées avec la lutte du peuple roumain pour la défense de l'indépendance nationale, déclarant qu'elles allaient lutter par les armes pour repousser l'agression des troupes hitlériennes et horthystes. Le 8 avril 1939 les membres hongrois de la section du Front de la renaissance nationale de Cluj ont adressé au premier ministre roumain, Armand Călinescu, le télégramme suivant: « Nous considérons qu'au moment actuel la défense des frontières de la Roumanie, en vertu de la fraternité et des principes de liberté, d'égalité en droits et de paix intérieure, constitue non seulement l'unique voie à suivre pour la réalisation d'une heureuse cohabitation des peuples sur ces territoires, mais représente aussi la contribution la plus importante que l'on puisse apporter à l'indépendance et à la liberté de tous les peuples de notre bassin danubien et à nos concitoyens de Hongrie » ** Des télégrammes à contenu similaire furent envoyés aussi par des Hongrois de Bucarest, d'Arad, d'Oradea, de Braşov et d'autres localités du pays.

L'esprit militant qui a caractérisé les démonstrations antifascistes de Roumanie, celle du 1er Mai 1939 surtout, quand des dizaines de milliers de travailleurs — Roumains, Hongrois, Allemands et autres nationalités — sont descendus dans la rue à Bucarest, Braşov, Craiova, Turnu-Severin, Cluj, Iaşi, Timişoara, Bacău, Alba Iulia et dans d'autres localités, criant des mots d'ordre comme « Nous voulons une Roumanie libre et indépendante ! », « À bas l'agresseur hitlérien ! », témoignait de la volonté du peuple roumain de s'opposer aux ennemis extérieurs ainsi qu'à la « Garde de fer », organisation terroriste de type fasciste, officine de l'hitlérisme en Roumanie. La démonstration antifasciste du 1er Mai 1939 — l'une des plus grandes démonstrations contre l'hitlérisme dans l'Europe de cette époque — a représenté la position fermement antifasciste de la Roumanie, de toutes les forces démocratiques, antifascistes du pays. Elle a constitué l'appel pressant lancé par la Roumanie à l'Europe, à l'opinion publique mondiale pour réunir tous les efforts afin d'éviter le déclenchement d'une seconde guerre mondiale par l'Allemagne hitlérienne et ses acolytes.

Le puissant mouvement antifasciste et antihitlérien de Roumanie, dont le Parti Communiste Roumain a été le promoteur, a fait connaître à l'opinion publique progressiste internationale l'image d'un peuple profondément attaché aux idéaux de liberté, d'indépendance nationale et de respect des peuples, d'un peuple digne de ses traditions glorieuses. Se rapportant à cet aspect devant les 1500 délégués et participants au Congrès des corporations ouvrières, qui se tenait dans la salle du cinéma « Aro », le 1er Mai 1939, Armand Călinescu, le président du Conseil des ministres, a précisé la position du gouvernement à l'égard de la politique agressive

* Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain, fonds no. 1, dossier no 160, p. 62—63)

** V. « *Timpul* » du 14 avril 1939.

et révisionniste menée par les États fascistes contre la Roumanie, et a exprimé la volonté du peuple roumain de vivre en paix et en parfaite entente avec toutes les nations du monde: « Cependant, si une tentative d'attenter à l'intégrité de notre territoire s'esquissera jamais quelque part — déclarait-il — elle se heurtera à la plus forte et la plus ferme des résistances. Cette politique n'est pas seulement la politique du gouvernement ou la politique d'un groupe d'homme: c'est la politique du pays, la politique nationale. La génération qui nous a précédés a eu la noble mission de réaliser l'unité nationale. Notre génération a répondu à son devoir de se sacrifier pour la sauvegarder. » *

Le déroulement des événements internationaux de l'époque a prouvé une fois de plus que, par-delà leur système d'alliances, les grandes puissances visaient en premier lieu leurs propres intérêts. Dans ce contexte, les pays petits et moyens ont dû faire face avec leurs propres forces aux circonstances difficiles qui mettaient en danger leur existence même comme pays indépendants.

Les menées agressives de l'Allemagne hitlérienne, la conquête de certains pays européens à la suite de la politique de renoncement et de concession des grandes puissances d'Europe, le pacte germano-soviétique d'août 1939, le déclenchement de la seconde guerre mondiale le 1er septembre de la même année, par l'attaque contre la Pologne, tout cela créa une situation particulièrement difficile pour la Roumanie.

Seule devant l'agression du fascisme allemand, privée de tout appui extérieur, la Roumanie devint la victime de la politique impérialiste de force et de diktat, de subjugation et d'asservissement, d'accaparement et d'usurpation de l'unité nationale et territoriale. Le 26 juin 1940, à la suite des notes ultimatives du gouvernement de l'Union Soviétique, le territoire situé entre le Prut et le Dniestr de même que la partie nord de la Bucovine furent intégrés à l'U.R.S.S.

Que d'invasions de barbares sont passées par notre pauvre pays ! que de coups Dieu a laissé pleuvoir sur le pauvre Roumain ! . . . et, malgré tout, le peuple est demeuré inébranlable à sa place, conservant sa nationalité à travers les dures épreuves et en disant pour se consoler: l'eau coule, les pierres demeurent !

VASILE ALECSANDRI
(1821—1890)

Dans ce contexte international, ouvertement encouragée par l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, la Hongrie horthyste multiplia ses actions revanchardes contre la Roumanie, considérant que le moment était venu de satisfaire ses prétentions annexionnistes. Parallèlement à ses actions politico-militaires pour forcer la Roumanie à céder à ses prétentions, la

* « *Timpul* », du 3 mai 1939

Hongrie horthyste organisa sur le territoire nord-ouest de notre pays (en Transylvanie), surtout à partir de 1940, un vaste réseau d'espionnage, de diversion et terrorisme, visant à préparer une éventuelle agression militaire et à entraîner la population de nationalité hongroise dans des actes d'hostilité contre l'État roumain. Dans cette intention on fit venir du front soviéto-finlandais des membres de la « Garde des loqueteux » qui s'infiltrèrent dans cette zone du pays pour provoquer des actes de diversion entre la population majoritaire roumaine et la nationalité cohabitante hongroise, pour organiser des sabotages contre les unités et les objectifs militaires roumains, et pour incendier les localités habitées par la population de nationalité allemande afin de provoquer l'intervention directe de l'Allemagne hitlérienne.

Dans ces circonstances, et bénéficiant de l'appui de l'Allemagne hitlérienne, les représentants de la Garde de fer — officine de l'hitlérisme en Roumanie — s'employèrent, en été 1940, à empêcher le peuple roumain de défendre ses frontières dans le cas d'une agression hitlérienne-horthyste. Après un long entretien avec Horia Sima, le 10 août 1940, Herman von Rittgen, représentant des services secrets et de propagande nazis, communiquait à l'ambassadeur allemand à Bucarest, Wilhelm Fabricius, que le dirigeant de la Garde lui avait déclaré que « malgré l'opposition du mouvement des légionnaires à toute cession territoriale, si la Roumanie était aidée par le Führer à rectifier sa frontière ouest pour assurer la paix (en servant les intérêts nazis dans cette zone — c'est nous qui soulignons) dans cette hypothèse le mouvement légionnaire accepterait l'idée de la cession. » *

Dans cette nouvelle situation, soumise à la pression des États fascistes de l'Allemagne hitlérienne surtout, la Roumanie fut obligée en été 1940, d'engager des pourparlers avec le gouvernement de la Hongrie horthyste. À cet effet, le premier ministre roumain, Ion Gigurtu, et le ministre des affaires extérieures, Mihail Manoilescu, eurent à Munich un entretien avec les premiers ministres hongrois et bulgares, et à Salzbourg et Rome avec des représentants diplomatiques de l'Allemagne hitlérienne et de l'Italie fasciste. On « conseilla » aux Roumains d'entamer sur l'heure des négociations avec la Hongrie horthyste et la Bulgarie fasciste pour la solution favorable des prétentions révisionnistes de ces pays **.

Vers la mi-août 1940 les représentants des gouvernements roumain et hongrois entamèrent à Turnu-Severin des pourparlers concernant la prétention de la Hongrie horthyste au territoire du nord-ouest de la Roumanie. En vertu de son droit historique multimillénaire, le gouvernement roumain repoussa les prétentions annexionnistes de la Hongrie horthyste, acceptant quelques petites modifications de frontière et proposant un échange de population entre les deux pays. La Hongrie horthyste fut surprise de

* Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no 88294, vol. 18, p. 57.

** A. Simion, *Dictatul de la Viena* (« Le Diktat de Vienne »), Editura Dacia, Cluj, 1972, p. 148 et suivantes.

l'opposition de la Roumanie, et surtout de la décision ferme de tout le peuple roumain de lutter les armes à la main pour la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité territoriale de la patrie. Le danger d'un conflit militaire entre les deux pays, pouvant péricliter partiellement les intérêts stratégiques et politiques du troisième Reich dans cette zone de l'Europe, commençait à se profiler. En réalité, les intentions de l'Allemagne hitlérienne étaient de semer la discorde entre les deux États pour les subordonner économiquement, politiquement et militairement. Ces considérations déterminèrent la diplomatie allemande à empêcher le déclenchement d'une guerre entre la Hongrie et la Roumanie, et à assumer le rôle d'« arbitre » dans les rapports entre les deux États. Ainsi, dans la soirée du 27 août 1940, les chefs de la diplomatie des États fascistes invitèrent les ministres des affaires étrangères de Roumanie et de Hongrie à se présenter à Vienne le 29 août.

Lorsque ces invitations furent lancées, la nouvelle frontière entre la Roumanie et la Hongrie était déjà fixée par Hitler et Mussolini. Cette frontière pénétrait comme un poignard dans le cœur de la Roumanie, jusqu'à quelques dizaines de kilomètres de la zone pétrolifère de la Vallée de la Prahova, zone d'intérêt vital pour la machine de guerre du Reich hitlérien.

À Vienne, les ministres des affaires étrangères de l'Allemagne hitlérienne et de l'Italie fasciste — Ribbentrop et Ciano — violèrent brutalement l'indépendance et la souveraineté de l'État roumain, se constituant d'eux-mêmes en un « tribunal arbitraire » et intimant, en vertu du « droit de force et de diktat », aux représentants de notre pays d'accepter « l'arbitrage » des gouvernements allemand et italien tout en menaçant que, dans la négative, la Roumanie serait la victime d'une agression armée, qu'elle serait envahie et disparaîtrait de la carte de l'Europe. Évoquant la situation où s'était trouvée la délégation roumaine à Vienne, le ministre des affaires étrangères de Roumanie, Mihail Manoilescu, télégraphiait à Bucarest: « Tout se déroule comme dans une pièce de théâtre écrite d'avance où pas un mot et pas un geste ne sauraient être modifiés. On m'a proposé l'alternative suivante: ou bien nous acceptons l'arbitrage aujourd'hui à minuit au plus tard, de sorte que demain la décision puisse être appliquée ou sinon nous serons attaqués et ce sera la fin de la Roumanie . . . » * Hitler avait déjà établi les plans d'attaque de la Roumanie au cas où celle-ci refuserait de se soumettre, dès le mois de juillet 1940, et le 28 août 1940 il avait ordonné que 5 divisions de chars et 3 divisions motorisées, complétées de parachutistes et de troupes aéroportées, soient prêtes à occuper, le 1er septembre, la zone pétrolifère de la Roumanie, au cas où les dirigeants d'État roumains auraient refusé les propositions des États de l'Axe. En même temps Hitler ordonna à Ribbentrop et à Ciano, qui se trouvaient à Vienne, d'obliger la Roumanie à céder aux prétentions territoriales de la Hongrie horthyste** .

* Archives du Ministère des Affaires étrangères, fonds no 71/Transylvanie. 1920—1940, vol. 42.

** *Les entretiens secrets de Hitler*, Fayard, Paris, 1969, pp. 200—205.

Dans ces circonstances complexes, particulièrement graves pour le sort du pays, pour son existence même, les facteurs de direction de la Roumanie débattirent longuement sur la voie que devait suivre l'État roumain. La demande d'arbitrage inconditionnel formulée par les ministres des affaires étrangères de l'Allemagne et de l'Italie fut communiquée dans la réunion du Conseil du roi, du 30 août 1940, vers les 3 ou 4 heures du matin, à laquelle participèrent la plupart des conseillers du roi et des membres du gouvernement ainsi que des représentants des partis politiques bourgeois.

Au cours des débats qui suivirent cette communication deux courants se précisèrent: les 10 représentants du premier courant, qui comptait des personnalités politiques importantes — dont N. Iorga, C.I.C. Brătianu, Ion Mihalache, Mihai Popovici, Victor Iamandi, Victor Antonescu, dr. Constantin Angelescu, le général Artur Văitoianu, le Pr Silviu Dragomir et le métropolite de Transylvanie Nicolae Bălan se déclarèrent contre l'Arbitrage (Diktat) de Vienne et proclamèrent la nécessité d'organiser la résistance armée et de défendre les frontières du pays. Les 21 représentants du second courant dont faisaient partie les conseillers du roi Gheorghe Tătărescu, Constantin Argetoianu, Alexandru Vaida-Voievod, G.G. Mironescu, le patriarche Nicodim Munteanu et d'autres, ainsi que les membres du gouvernement, I. Gigurtu en tête, et d'autres dignitaires d'État, considéraient que dans les conditions internationales du mois d'août 1940 finissant, la résistance armée n'était pas opportune et une sortie de l'impasse ne pouvait se faire qu'en acceptant les demandes ultimatives de l'Allemagne et de l'Italie. Beaucoup d'entre eux votèrent sous l'influence du télégramme envoyé par la délégation roumaine de Vienne où l'on affirmait que Fabricius avait déclaré que l'Allemagne « n'assumait aucune responsabilité si la réponse n'arrivait pas dans les cinq minutes. »

La déclaration de Gh. Tătărescu est significative pour la position de nombreux votants et pour l'acceptation de l'arbitrage des puissances de l'Axe. Il y affirmait entre autres: « J'ai la conviction que ce qui se fait aujourd'hui est provisoire... Nous ne devons pas penser au provisoire, mais uniquement à ce qui doit rester éternel... »*. C. Argetoianu affirmait à son tour: « Nous passons par des moments difficiles; l'histoire du monde n'est pas achevée, nous regagnerons ce que nous perdons. » **

Au cours de la seconde réunion du Conseil du roi, dans la nuit du 30 au 31 août 1940, lorsque Alexandru Romalo, le ministre de la Roumanie à Berlin, rentré en avion de Vienne, présenta la carte de la Transylvanie mutilée, l'historien Nicolae Iorga, Constantin I.C. Brătianu, Iuliu Maniu, Gheorghe Brătianu, le métropolite Nicolae Bălan, l'archevêque de Blaj Alexandru Niculescu, et d'autres hommes politiques protestèrent vivement et refusèrent le Diktat fasciste, se prononçant pour la défense des frontières et de l'indépendance de leur pays. ***

---

* Archives du Ministère des Affaires Étrangères, fonds 71/Transilvanie, vol. 42/1940, p. 228

** Idem

*** *Loc. cit.* pp. 260, 292.

Le Diktat de Vienne était considéré à juste titre comme l'expression de la domination de la force, de l'immoralité et de l'injustice dans les relations internationales.

La sentence injuste prononcée à Vienne le 30 août 1940, par les États fascistes révisionnistes en faveur de la Hongrie horthyste, et imposée à la Roumanie, lui arracha un territoire de 42 350 km², peuplé par 2 607 007 habitants, Roumains en majorité*, déterminant dans tout notre pays une vague de démonstrations populaires qui protestaient énergiquement contre cet acte odieux et réclamaient l'adoption de mesures fermes, dont le recours aux armes pour la défense de l'intégrité territoriale du pays.

Nous offrons aujourd'hui encore notre aide à ceux qui viennent chez nous avec des pensées neuves et pures, nous obéissons à la morale ingénieuse du travail bien fait, car nous voulons être nous aussi aux côtés de ces nations qui ne vieillissent pas dans les ténèbres de l'esprit — mais n'essayez pas de nous faire rompre avec l'exemple de nos ancêtres, n'essayez pas de rompre de notre pain le morceau pour lequel nous avons travaillé et n'essayez jamais de nous dépouiller de nos bois, du trésor de nos chansons, car nous ne chanterons jamais rien d'autre que ce que nos parents nous ont appris.

EMIL ISAC
(1886—1954)

Tout le peuple roumain — depuis les cercles gouvernants et les représentants de la grande bourgeoisie jusqu'aux ouvriers aux paysans et aux intellectuels — refusa dès le début avec énergie la politique des États fascistes de mutilation du territoire national, manifestant ouvertement et fermement leur volonté de s'opposer à l'odieux Diktat de Vienne. Cette attitude se manifesta aussi bien pendant la période qui précéda l'acte brutal de Vienne que dans celle qui suivit son injuste décision.

Si dans la conjoncture internationale de l'époque les cercles gouvernants de Roumanie furent obligés d'accepter les cessions territoriales de l'été 1940 figurant dans le Diktat fasciste de Vienne, en revanche, le peuple roumain refusa dès le début la politique arbitraire des puissances de l'Axe et de la Hongrie horthyste.

Avant même le soi-disant arbitrage de Vienne du 30 août 1940, la nation roumaine tout entière s'était soulevée animée d'indignation contre toute mutilation territoriale de sa patrie, la grande majorité de ses hommes politiques de l'époque se situant sur une ferme position de refus des prétentions formulées par la Hongrie horthyste et de défense de l'indépendance nationale et de l'intégrité territoriale du pays.

Le 6 août 1940 des dirigeants politiques roumains de l'époque, dont C.I.C. Brătianu, Iuliu Maniu, Ion Mihalache, Virgil Madgearu, dr N. Lupu, M. Popovici, Ghiță Pop, Pan Halipa, I. Lupaş, Mircea Djuvara, Istrate

* « *Universul* » des 5 et 7 septembre 1940.

Micescu, Aurel Dobrescu, T. Constantinescu, Sever Bocu et Ioan Pelivan, des conseillers du roi tels le dr C. Angelescu, Victor Antonescu ou C.G. Mironescu, des académiciens comme Mihai Ciucă, G. Ionescu-Sisești, Gh. Brătianu, Al. Lepădatu, G. Macovei, I. Petrovici, C. Rădulescu-Motru, Traian Săvulescu, Mihail Sadoveanu, D. Voinov, C. Stoicescu, et Octav Onicescu — ainsi que 12 généraux signèrent un Appel adressé à l'opinion publique internationale et aux dirigeants des États de l'Axe, par lequel ils affirmaient, preuves à l'appui, les droits historiques de notre peuple sur la Transylvanie. « Nos frontières avec la Hongrie—y était-il souligné — ne sont pas, comme on l'a injustement et tendencieusement affirmé tant de fois, uniquement une conséquence du Traité de Trianon. Celui-ci n'a fait que confirmer — et encore partiellement, — les réalités ethniques du peuple roumain. Les Roumains de Transylvanie, surtout, ont manifesté leur libre volonté nationale en vertu du droit de chaque peuple de décider de son sort seul et en toute liberté. Ce droit avait été affirmé avant même que la monarchie d'Autriche-Hongrie ne réclame l'armistice, par l'organe national des Roumains de Transylvanie et de Hongrie et proclamé par son représentant au Parlement de Budapest le 18 octobre 1918. Le gouvernement hongrois constitué après la chute de la monarchie a officiellement reconnu cet état de droit et de fait, et a admis que les officiers et les soldats roumains prêtent serment pour le Conseil national roumain... Le 1er décembre 1918, la Grande Assemblée d'Alba Iulia, expression de la libre volonté de tous les Roumains de Transylvanie et de Hongrie, a proclamé l'union avec la Roumanie, à laquelle ont immédiatement adhéré les représentants de la population allemande. Par conséquent, les Roumains de Transylvanie n'ont rien fait de plus que d'agir comme toutes les nationalités qui se trouvaient à l'intérieur des frontières de l'ancienne « monarchie d'Autriche-Hongrie ». Et encore: « Animés par notre devoir de patriotes qui veut que nous défendions notre existence et notre patrimoine nationaux et que nous contribuions au maintien du droit et des frontières, ainsi qu'aux discussions qui pourraient y aider, nous considérons d'autre part comme une erreur impardonnable et la plus flagrante des injustices que l'on n'examine uniquement les revendications des États voisins ligués contre nous sans tenir compte de toutes les données de la question roumaine. » *

L'ampleur des actions revanchardes que la Hongrie horthyste, soutenue par l'Allemagne hitlérienne et par l'Italie fasciste, avait entreprises au cours de l'été 1940 contre la Roumanie provoqua aussi l'inquiétude de la population des nationalités cohabitantes de Transylvanie et du Banat. Se situant sur des positions antifascistes, antirévisionnistes et patriotiques, celle-ci condamna les actions des États fascistes et se prononça pour la défense de l'indépendance nationale et de l'intégrité territoriale de la Roumanie. La lettre signée par des citoyens hongrois de Reșița, et adressée

* Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier 546, vol. 51, p. 693.

au « chancelier Hitler » le 28 juin 1940, par laquelle ces derniers demandaient à l'Allemagne hitlérienne de ne pas satisfaire aux prétentions territoriales de la Hongrie, est des plus significatives en ce sens. Il y était dit entre autres: « Nos nerfs sont déjà à bout d'entendre les mensonges que la radio hongroise transmet quotidiennement. Nous sommes contents de notre situation actuelle et ne souhaitons pas que les frontières soient modifiés. 20 années se sont écoulées depuis que la Transylvanie s'est réunie à la Roumanie et rien ne doit y être changé car telle est la volonté du peuple. Ce n'est pas en vertu du Traité de Trianon que la Transylvanie s'est rattachée à la Roumanie, c'est le peuple roumain qui s'est acquis cette terre qui était sienne, au prix d'une lutte acharnée et de beaucoup de vies. » *

Il est, d'ailleurs, intéressant de constater que, pendant les pressions diplomatiques et militaires exercées par la Hongrie horthyste sur la Roumanie au cours de l'été 1940, la grande majorité de la population hongroise de Transylvanie n'a pas participé aux complots terroristes, d'espionnage et de sabotage, menés sur le territoire roumain par les services d'espionnage hongrois et par les organisations fascistes et terroristes, la mission des équipes de terroristes, membres de la « Garde des loqueteux », s'achevant par un échec.

En été 1940, un grand nombre d'hommes politiques hongrois de Roumanie étaient persuadés que « si les Hongrois et les Roumains n'arrivaient pas à s'entendre (dans le sens d'une cohabitation pacifique — c'est nous qui soulignons) les Allemands allaient transformer les deux pays en protectorat », ** ce que le déroulement ultérieur des événements confirma d'ailleurs pleinement.

Répudiant les actions révisionnistes des États fascistes et exprimant son désir de continuer à vivre à l'intérieur des frontières de l'État roumain, la population allemande de notre pays se prononça en juillet 1940, à l'occasion de l'« enquête » organisée par Wilhelm Fabricius, ministre de l'Allemagne hitlérienne à Bucarest, en proportion de 80% contre les plans nazis de démembrement de la Roumanie. De nombreux Allemands se prononcèrent aussi dans des mémoires envoyés à Berlin contre les prétentions révisionnistes des horthystes ***.

Au cours de l'été de la même année, Hans Otto Roth, le ministre des minorités dans le gouvernement de I. Gigurtu, envoya un mémoire à Adolf Hitler, au nom de la population allemande de Roumanie, par lequel il lui demandait de ne pas satisfaire aux prétentions révisionnistes horthystes sur la Roumanie et de venir en aide à cette population pour qu'elle puisse continuer à vivre dans le cadre des frontières historiques de l'État roumain. Cependant, la réponse au mémoire, formulée par Hess, adjoint

* *Loc. cit.*, pp. 564—566 (la lettre était signée par Szabó Béla, Kiss Iosif et Varodi Ferenc).

** *Loc. cit.*, dossier no. 546, vol. 51, p. 424.

*** *Loc. cit.*, p. 510.

de Hitler à la direction du Parti national-socialiste, ne tenait pas compte des désirs légitimes de la population allemande de Roumanie.*

La position courageuse et ferme du peuple roumain à l'égard de l'Allemagne hitlérienne et de ses acolytes, de même que sa lutte héroïque pour la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité territoriale de sa patrie, menacée par les actions agressives des États fascistes, furent suivies avec sympathie et approuvées par l'opinion publique antifasciste de nombreux pays du monde. Ainsi, dans la deuxième moitié du mois d'août 1940, au cours d'un voyage entrepris avec un groupe de journalistes étrangers dans les départements de l'ouest et du nord de la Roumanie, la journaliste américaine Rosie Philips eut l'occasion de constater par elle-même, pendant les discussions portées avec de nombreux citoyens roumains, hongrois, allemands etc. que l'immense majorité de la population de la Transylvanie s'inquiétait des actions révisionnistes dirigées par la Hongrie horthyste contre la Roumanie, actions que cette dernière repoussait fermement, et se prononçait pour la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité territoriale du pays. Dans sa lettre du 19 août, adressée à son mari, à New York, la publiciste américaine notait, entre autres, ses impressions de voyage dans cette zone de la Roumanie. Profondément émue par l'ardent patriotisme des Roumains avec lesquels elle était entrée en contact au cours de son périple transylvain, Rosie Philips affirmait: « Je voudrais de tout mon cœur que les Roumains luttent pour la Transylvanie. Elle leur appartient du point de vue ethnique. »** L'entretien que la journaliste américaine eut à Satu-Mare avec le député allemand Joseph Schönburg a mis en évidence l'hostilité des Souabes de l'ouest du pays à l'égard des actions révisionnistes de la Hongrie horthyste et le désir de la population allemande de participer aux côtés des Roumains à la défense des frontières de la Transylvanie au cas d'une agression horthyste. À la question de la journaliste américaine concernant l'attitude de la population allemande dans l'éventualité d'un appui hitlérien accordé à la Hongrie horthyste, J. Schönburg a répondu que « on ne saurait imaginer rien de pire pour les 600 000 Allemands qui vivent dans le Banat et en Transylvanie, que de se retrouver sous la domination hongroise ». ***

Dans les conditions de l'adoption unilatérale par l'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste de la décision de sacrifier la Roumanie, lui arrachant de force le nord-ouest de la Transylvanie et le cédant à la Hongrie horthyste pour satisfaire à leur propres intérêts guerriers, les mouvements de masse antifascistes et antirévisionnistes ont encore gagné en intensité, exprimant la volonté de tout un peuple de défendre à tout prix ses droits historiques sur la terre ancestrale, la liberté et l'indépendance de la patrie. Bien qu'elles n'aient pas été représentées aux débats des conseils du roi, les forces démocratiques et antifascistes ont fait

* *Loc. cit.*, dossier no. 546, vol. 51, p. 510

** Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no 546, vol. 51, p. 407.

*** *Loc. cit.*, p. 418.

connaître dès le début leur position à l'égard du Diktat de Vienne, se prononçant contre la décision imposée par les deux grandes puissances fascistes, pour la défense des frontières et de l'indépendance de la Roumanie. Ainsi, le 31 août 1940, à l'occasion de son entretien avec Iuliu Maniu, le dr Petru Groza déclara à celui-ci que le Front des laboureurs disposait rien que dans le département de Bihor de plus de 10 000 hommes, prêts « à entrer en action contre la cession ». *

Au cours de réunions spontanées organisées à Cluj, Braşov, Bucarest, Timişoara, Arad, Sibiu, Alba Iulia, Oradea, Dej, Bistriţa-Năsăud, Sighişoara, Sebeş et dans de nombreuses autres localités, de larges masses de citoyens, sans distinction de nationalité, auxquelles s'est ralliée aussi l'armée, ont exprimé leur ferme volonté de défendre l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Roumanie. En même temps, les manifestations populaires de masses qui eurent lieu au cours des mois d'août et de septembre 1940 ont exprimé les profonds sentiments antifascistes du peuple roumain, son attitude ferme, hostile à l'Allemagne hitlérienne, à l'Italie fasciste, à la Hongrie horthyste et aux autres États revanchards-révisionnistes.

Le Parti Communiste Roumain se trouvait à la tête de cette lutte démocratique, patriotique. La lettre du Comité Central du Parti Communiste Roumain adressée, à la fin du mois d'août 1940, aux communistes de Transylvanie, soulignait, entre autres, que « la sentence de Vienne donnée par les impérialistes germano-italiens ne pouvait être qu'une sentence impérialiste ». En même temps, les manifestes répandus par le Comité Central du Parti Communiste Roumain et par ses organisations locales soulignaient que, par suite du Diktat de Vienne, les deux pays, respectivement la Roumanie et la Hongrie, avaient perdu leur indépendance. Se référant aux conséquences du Diktat de Vienne, le document intitulé « Notre point de vue », brochure éditée par le Parti Communiste Roumain, le 10 septembre 1940, précisait qu'il « avait mené à l'asservissement de plus d'un million d'ouvriers au joug étranger, à la soumission du peuple roumain à l'impérialisme allemand, à son exploitation coloniale, et qu'il menait à l'occupation militaire du territoire de la Roumanie . . . » **. Le Parti communiste, le Front des laboureurs, le « Madosz » et d'autres organisations démocratiques et patriotiques, des cercles politiques bourgeois ainsi que des groupes de l'armée se révoltèrent contre l'Arbitrage, organisant dans divers centres du pays de puissantes manifestations populaires, au cours desquelles ils réclamaient de passer à la lutte armée pour la défense de l'intégrité et de la souveraineté de la patrie. La vigueur et la force de la protestation des masses populaires et des manifestations organisées à Cluj, Oradea, Timişoara, Alba Iulia, Sibiu, Braşov, Arad, Bucarest, Iaşi, Reşiţa, Bistriţa-Năsăud, Satu-Mare et dans d'autres centres du pays

* Les Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain, fonds no. 1, dossier no. 241, pp. 127 et 142.

** Archives I.S.I.P.S., cote Ab-XXIII.

revêtirent un caractère de masse, acquérant une profonde signification patriotique antifasciste.

Dès qu'arrivèrent les premières nouvelles concernant la sentence injuste de Vienne et l'intention du gouvernement roumain de céder la Transylvanie de nord-ouest à la Hongrie horthyste, plus de 5 000 Roumains manifestèrent la 30 août 1940, devant la Résidence de la ville de Cluj, réclamant le refus de ce diktat et l'organisation de la résistance par les armes pour la défense des frontières du pays. Puis les masses se réunirent dans une assemblée de protestation devant la mairie de Cluj, où les participants exprimèrent leur volonté de ne rien céder à la Hongrie et de mener une lutte acharnée pour la sauvegarde de la Transylvanie. » *

Cet amour du sol de notre pays nous le gardons en nous, en nos enfants et en nos petits-enfants, car nous avons appris de nos parents combien amer et stérile est le travail sur le champ d'autrui.

IOAN SLAVICI
(1848—1925)

Très préoccupée du sort qui l'attendait sous le régime fascisto-horthyste, la population de la ville de Cluj continua ses manifestations de protestation contre la mutilation du territoire roumain et l'arbitrage des États fascistes au cours de la soirée du 30 août 1940. Évoquant l'atmosphère qui régnait parmi les manifestants réunis autour de la mairie de la ville de Cluj, la Police du département du Someş rapportait le 30 août 1940: « On décida que personne ne dormirait de la nuit, qu'on ouvrirait le Théâtre national et les églises roumaines et qu'on sonnerait les cloches, en signe de danger. » **

Le 31 août 1940, des dizaines de milliers de Roumains de Cluj et des départements voisins, auxquels se rallièrent de nombreux citoyens appartenant aux nationalités cohabitantes, organisèrent une manifestation ample et puissante contre le Diktat fasciste de Vienne, en faveur de la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité territoriale du pays. Au cours de l'assemblée qui se tint devant la Résidence royale de Cluj, la foule scandait: « Nous ne céderons pas un morceau de terre ! », « Nous voulons mourir en défendant nos frontières, notre honneur et notre dignité nationale ! », « La Transylvanie n'entend pas être mutilée ! » ***

Après avoir manifesté dans les rues de la ville, les dizaines de milliers de participants à cette grande démonstration adoptèrent un télégramme adressé au gouvernement de la Roumanie où l'on affirmait: « Toute la Transylvanie, représentée par les milliers de ses fils réunis à Cluj, envoie

* Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no 546, vol. 51, pp. 636, 640

** *Loc. cit.* p. 641

*** *Loc. cit.*, dossier 546, vol. 185, p. 427.

par cette voie à ceux qui gouvernent en ce moment les destinées du pays, l'expression de sa volonté inébranlable de refuser fermement le Diktat de Vienne qui veut céder la Transylvanie à la Hongrie. Nous n'acceptons aucune décision qui voudrait nous enlever l'héritage sacré de nos prédécesseurs, quels que soient son origine et son auteur. Nous défendrons la Transylvanie avec notre dernière énergie. » *

Faisant preuve d'un esprit de combativité et manifestant de profonds sentiments patriotiques, les masses populaires de Cluj occupèrent le Palais des postes et déléguèrent le professeur Grigore Popa pour transmettre aux dirigeants de la Roumanie de la part de toute la population de Transylvanie le télégramme suivant: « Comme représentants du peuple de Transylvanie nous réclamons la mobilisation et la résistance, pour ne céder aucun morceau de notre terre. Les masses roumaines qui attendent dehors demandent des armes et luttent pour défendre leur terre. » **

Le même jour, dans la réunion du Sénat de l'Université de Cluj, le recteur Fl. Ștefănescu-Goangă affirmait: « Vous connaissez tous l'immense injustice faite à notre peuple par la sentence arbitraire de Vienne. Cette sentence nous déchire le cœur et provoque notre révolte, car elle viole les droits les plus sacrés de la nation roumaine, conquis par des efforts et des sacrifices séculaires. Une sentence aussi injuste peut être acceptée dans des circonstances politiques très difficiles par un gouvernement éphémère, mais ne saurait jamais être acceptée par la nation roumaine qui est toujours là et pleinement consciente aussi bien de ses droits sacrés que de la grande injustice qui lui a été faite ». ***

D'amples manifestations populaires ont eu lieu dans de nombreuses autres localités du pays. La ville d'Alba Iulia qui avait vu la célébration de l'Union fut le théâtre de puissantes manifestations populaires contre les décisions prises par les États fascistes dans le cadre de l'odieux Diktat de Vienne. Des milliers d'habitants — hommes et femmes, jeunes et vieux — se dirigèrent en groupes vers le centre de la ville. De toutes les communes du département arrivaient des groupes d'ouvriers, d'étudiants, d'artisans, de paysans, d'intellectuels et d'élèves; la foule occupa la Place Mihai Viteazul et manifesta contre le Diktat fasciste, chantant des chansons patriotiques et criant des mots d'ordre tels que: « Vive la Transylvanie ! », « Nous ne cèderons pas un sillon de notre terre ! », « Nous voulons des armes ! », « Nous mourrons tous, mais nous ne cèderons pas la Transylvanie ! ». **** Des vieux aux fronts chenus et les yeux noyés de larmes — lisait-on dans les rapports de cette époque — portaient des cocardes tricolores et demandaient des armes, déclarant qu'ils aimaient mieux mourir au combat que de revoir la Transylvanie réduite à l'esclavage. La popula-

* *Loc. cit.*, dossier 546, vol. 51. p. 687

** *Loc. cit.*, p. 665

*** A. Simion, *op. cit.*, p. 205

**** Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no. 387, vol. 1, pp. 41, 54—55.

tion roumaine réunie à Alba Iulia et dans d'autres villes envoya des motions de protestation à Berlin et à Rome, condamnant le Diktat fasciste de Vienne.

À Braşov, la nouvelle que le pays avait été amputé d'une partie importante plongea les cœurs dans la douleur. « Tout le monde s'étonne — écrivait le correspondant du journal « *Universul* » de Braşov — que l'on ait pu commettre un tel acte contre le droit conquis après mille ans de domination étrangère, grâce aux sacrifices séculaires de tant de martyrs et qui a culminé avec le sacrifice des 800 000 héros » (de la première guerre mondiale — c'est nous qui soulignons) *. Des dizaines de milliers d'habitants de Braşov, jeunes et vieux, ont manifesté dans les rues de la ville. Dans leurs discours, les représentants des masses ont exigé le refus du Diktat de Vienne et la mobilisation en vue de la lutte par les armes pour la défense de l'intégrité territoriale du pays. « Nous, ces dizaines de milliers de Roumains aux mâchoires crispées de douleur, nous devons faire entendre à tous — affirmait Valer Roman, ancien ministre — que nous déclarons nul cet arbitrage, que nous ne l'accepterons jamais et que nous tâcherons par tous les moyens de le rendre vain ou de l'anéantir. » ** La manifestation s'acheva sur l'engagement des dizaines de milliers d'habitants de Braşov « de lutter jusqu'à la dernière goutte de sang pour la défense de la terre ancestrale. » ***

Dans son reportage sur la manifestation des habitants de Braşov, le correspondant du journal « *Universul* » écrivait: « La prestation du serment a été un moment des plus émouvants. Le murmure du peuple s'est perdu tel un écho dans les vallées des montagnes, courant de faîte en faîte, se répercutant jusqu'au loin, par-delà les mers, pour faire entendre à tout le monde la décision d'un peuple qui n'exigeait rien d'autre que son droit à la vie. » ****

Après avoir prêté ce serment de guerre, la foule, disposée en colonnes et entonnant, à pleins poumons, les chants patriotiques traditionnels *Éveille-toi, Roumain* et *Sur notre drapeau l'union s'inscrit*, s'est dirigée vers le tombeau du combattant de 1848, Andrei Mureşanu — ardent partisan de l'Union et auteur des vers de ces chansons d'éveil national — où eut lieu une impressionnante démonstration populaire contre le Diktat fasciste de Vienne et pour la défense des frontières du pays. *****

Les manifestations contre la mutilation du territoire national continuèrent encore à Braşov dans la soirée du 1er septembre 1940 quand un groupe de 600 jeunes ouvriers manifesta dans les rues de la ville chantant *Éveille-toi, Roumain!* et *Sur notre drapeau l'union s'inscrit* ******.

---

* *Loc. cit.* p. 42.
** *Loc. cit.* p. 44.
*** *Loc. cit.* p. 46.
**** *Loc. cit.* p. 46
***** *Loc. cit.* pp. 46—47.
****** *Loc. cit.* dossier no 546, vol. 51, p. 718

Sous la direction du Parti Communiste Roumain, les cheminots de Timişoara organisèrent le 2 septembre 1940 une grève pour protester contre le Diktat fasciste de Vienne.

Dans la ville de Sibiu, les jeunes Roumains à la veille du service militaire, réunis sous commandement, auxquels se joignirent de nombreux autres citoyens, manifestèrent le 1er septembre 1940, devant le Commandant du VIIe Corps Territorial contre toute cession de territoire de la Transylvanie en faveur de la Hongrie horthyste *.

À Dej, un groupe d'étudiants et d'étudiantes venus de Cluj, manifesta le 31 août 1940 dans les rues de la ville contre le Diktat fasciste de Vienne, exigeant que l'on s'opposât à la cession du nod-ouest de la Transylvanie. Les étudiants, auxquels se joignirent de nombreux citoyens de la ville, exprimèrent leur volonté de lutter par les armes pour la défense des frontières du pays et la formation d'un gouvernement de résistance nationale pour la défense de la Transylvanie **.

À Oradea, des milliers d'hommes manifestèrent devant le consulat allemand contre la sentence injuste de Vienne, tandis que la population de Timişoara dévastait le consulat de l'Allemagne hitlérienne de cette localité. Manifestant leurs sentiments patriotiques et antifascistes, les masses populaires de Timişoara organisèrent le 3 septembre 1940, à l'occasion de la visite du Korpsführer Adolf Hühnlein, une démonstration contre le Diktat fasciste de Vienne.

La sentence injuste des États fascistes suscita une grande indignation dans la population de la ville du département d'Arad. À la réunion du 1er septembre 1940 une motion fut votée où était montré, entre autres, que la population de cette ville:

« I. Prend acte des déclarations du gouvernement de l'État qui n'a pas eu la liberté de délibérer au préalable sur l'acceptation ou le refus du Diktat, l'adhésion lui ayant été arrachée par des menaces ultimatives, et par conséquent considère l'acte d'arbitrage comme injuste.

II. Manifeste, réaffirme et assume à nouveau, avec une foi inébranlable, sa volonté d'accomplir et de défendre les décisions prises par le peuple roumain de Transylvanie, le 1er décembre 1918 à Alba Iulia, selon la volonté unanime et librement exprimée de tous les Roumains de Transylvanie. Le peuple roumain de Transylvanie continue à s'appuyer aujourd'hui encore avec une volonté inébranlable sur cette preuve juridique, morale et historique de son établissement dans le cadre de l'État national roumain et considère qu'il est de son devoir de défendre au prix de n'importe quels sacrifices la décision qu'il a prise à cette époque. »

D'importantes catégories de masses populaires de nationalités cohabitantes de Roumanie ont adopté une position hostile au Diktat fasciste de Vienne. La majorité de la population hongroise de Transylvanie a considéré avec inquiétude l'intervention brutale de l'Allemagne hitlérienne et de

* *Loc. cit.*, pp. 699—701
** *Loc. cit.*, p. 706

l'Italie fasciste visant à satisfaire aux prétentions territoriales de la Hongrie horthyste au détriment de la Roumanie. Dans une note de la Sûreté, du 30 août 1940, on affirmait que « les intellectuels hongrois de Transylvanie, les jeunes surtout, ne sont pas enchantés par les perspectives d'une domination de l'aristocratie hongroise. » * Dans la même note se trouvait reproduite la déclaration faite à ses conationaux par le prêtre dr Ludovic Daner de Brașov, membre du Comité de la Société des Szeklers: « Je ne veux pas, et nous, les jeunes gens, ne voulons pas du tout l'instauration de la suprématie hongroise, car nous finirions par rétomber sous le joug des comtes. Nous nous sommes habitués à la démocratie roumaine. » ** C'est toujours lui qui estimait qu'au moins 60% des Hongrois de Roumanie « ne souhaitaient pas la réunion à la Hongrie ». ***

Sous la direction du *Madosz* (Union des travailleurs hongrois de Roumanie), les masses ouvrières hongroises se sont déclarées hostiles au Diktat fasciste de Vienne et ont participé dans les villes de Transylvanie aux manifestations patriotiques des Roumains. Pour leur attitude antirévisionniste et antihorthyste, manifestée à cette occasion, de nombreux Hongrois progressistes ont été arrêtés et torturés par les autorités fascistes hongroises de la Transylvanie du nord-ouest, après son occupation par les troupes horthystes.

Les masses populaires de nationalité allemande ont exprimé leur désaccord à l'égard de la décision des États fascistes de céder à la Hongrie horthyste la Transylvanie du nord-ouest et ont condamné la terreur fascisto-horthyste exercée contre la population roumaine sur le territoire temporellement occupé. D'importants groupes de Szeklers et de Souabes ont aussi participé aux démonstrations de la population roumaine contre l'Arbitrage fasciste, qui ont eu lieu à Cluj, Brașov, Sibiu, Bistrița-Năsăud, Baia Mare, Satu Mare, Oradea, Arad, Timișoara et en d'autres villes.

Fort inquiète de la tournure des événements en Roumanie, la Légation allemande de Bucarest rapportait par téléphone au Commandement suprême de l'armée hitlérienne de Berlin qu'en Roumanie « avaient lieu partout de grandes démonstrations anti-allemandes », soulignant que celles-ci gagnaient en intensité surtout à Brașov, Cluj, Oradea, Sighișoara et Bucarest. Elle relatait encore que l'état d'esprit antihitlérien avait gagné aussi l'armée roumaine, qui s'opposait à l'évacuation du nord-ouest de la Transylvanie. ****

Des associations professionnelles et politiques de la population allemande de Roumanie se solidarisant avec des associations et des organisations patriotiques roumaines, ont adressé au gouvernement de l'État roumain des mémoires et des télégrammes protestataires qui condamnaient la sentence odieuse de Vienne. Tel, par exemple, le groupe de 90 avocats

* *Loc. cit.*, p. 621
** *Loc. cit.*, p. 622
*** *Loc. cit.*, dossier no. 229, vol. 547, p. 90
**** Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no. 229, vol. 547, p. 90

allemands de Timişoara qui ont protesté énergiquement, aux côtés de 200 avocats roumains « contre les atrocités et les actes de barbarie hongrois, exercés par les autorités hongroises sur les milliers d'intellectuels et de paysans roumains et sur leurs familles de la Transylvanie asservie, bien que le Diktat de Vienne ait garanti l'égalité de traitement pour les Roumains autochtones dans la Dacie Supérieure et qui forment la majorité par rapport aux Hongrois et aux Szeklers. » *

Par leur ampleur et leur caractère antifasciste, par les vibrants appels et mots d'ordre qui les ont regroupés, par la large participation des masses populaires, réunissant des classes et des catégories sociales des plus diverses, les démonstrations contre le Diktat de Vienne ont mis en évidence la soif de vérité et de justice de notre peuple, ont prouvé qu'il plaçait en-dessus de tout l'indépendance et l'intégrité territoriale de son pays. L'explosion de colère du peuple roumain manifestant dans la rue était dirigée aussi contre la dictature royale, parce qu'elle s'était avérée incapable de défendre le territoire du pays et avait accepté l'injuste décision qui lui avait été imposée à Vienne.

Les mêmes sentiments patriotiques caractérisaient l'armée roumaine. Dans beaucoup d'unités militaires la protestation de l'armée prit la forme de décisions fermes, réclamant la résistance par les armes. Le service d'espionnage hitlérien rapportait à Berlin: « Les armées de l'ouest ne veulent pas quitter leurs positions et exigent instamment la lutte. Les officiers roumains — précisait le rapport — s'estimaient offensés par cette cession, ne voulant pas admettre la raison politique de la sentence de Vienne et souhaitant le combat. Cet état d'esprit a gagné aussi les soldats qui manifestaient dans la zone et les casernes. » **

La majorité des journaux et des revues, quelle que fût leur orientation politique, consacra de nombreuses pages à l'évocation des protestations du peuple roumain.

Tel, par exemple, l'article « Une grande injustice a été commise à Vienne », paru dans le journal « *Neamul Românesc* » du 5 septembre 1940, sous la direction du professeur Nicolae Iorga, qui signalait: « Les Roumains ne peuvent pas ne pas protester contre le verdict de Vienne, alors que 1 300 000 d'entre eux doivent passer sous la domination étrangère. C'est pourquoi dans chaque ville de la Transylvanie qui va être annexée à la Hongrie, ainsi que dans celles qui resteront à l'intérieur des frontières mutilées de la Roumanie, ont lieu quotidiennement des actions protestataires au cours desquelles les Roumains crient leur révolte contre la nouvelle injustice qui leur a été faite, au moment même où toute l'humanité verse son sang pour la liberté et l'indépendance des peuples.

De toutes ces protestations qui se font entendre, les Roumains et tout homme sain d'esprit devraient tirer la seule conclusion qui s'impose, à savoir que la sentence injuste de Vienne est une immense erreur.

* Archives de l'État, Bucarest, fonds de la Présidence du Conseil des Ministres, dossier no. 426/1940, pp. 206—207.

** *Idem*

Ce n'est pas l'injustice imposée aux peuples qui peut apporter la paix que l'on souhaite aujourd'hui. Et ce n'est pas en donnant satisfaction aux appétits de domination que l'on peut édifier une nouvelle Europe. »*

Le journal « *Universul* » du 5 septembre 1940 montrait, en s'appuyant sur les statistiques du 1er septembre 1940, que par suite au Diktat de Vienne la Roumanie avait cédé à la Hongrie horthyste 2 607 007 habitants, dont 1 307 903 (50,2%) Roumains, 968 064 (37,10%) Hongrois, 72 109 (2,76%) Allemands, 148.649 (5,70%) Juifs, 28 098 (1,1%) Ruthènes et 87 184 (3,4%) autres nationalités. On concluait que « l'élément ethnique roumain du territoire cédé formait la majorité de la population, alors que l'élément magyar, associé aux Szeklers et aux Juifs magyarisés, était en minorité. »**

★

La sentence injuste de Vienne, imposée au peuple roumain par les États fascistes, a donné lieu à un puissant ressentiment et a suscité les protestations immédiates de l'opinion publique étrangère qui a stigmatisé et condamné ce Diktat comme un nouvel acte d'agression fasciste. La réaction a été, presque partout, en totale contradiction avec l'atmosphère euphorique que la propagande des États fascistes et, naturellement, celle de ses bénéficiaires, les révisionnistes horthystes, tentaient d'accréditer. Des gouvernements, des hommes d'État, des postes de radio, des quotidiens et des agences de presse, des hommes de science et de culture se sont prononcés contre le Diktat imposé à la Roumanie par la force, déclarant qu'ils ne pourraient jamais l'accepter.

Exprimant son désaccord à l'égard de l'acte abusif de Vienne, le premier ministre britannique, Winston Churchill, précisait « qu'aucune modification territoriale survenue pendant la guerre ne serait reconnue, sauf si elle avait été faite avec le concours et par la volonté des parties intéressées. »*** À son tour, lord Halifax, ministre des affaires étrangères de Grande Bretagne, déclarait, le 3 septembre 1940, dans la Chambre des communes, que « le gouvernement anglais n'acceptait pas l'Arbitrage de Vienne, qui dépouillait la Roumanie d'une importante partie de son territoire national, car la soi-disante « reglementation » du litige avait été établie par les Puissances de l'Axe et imposée à la Roumanie par la contrainte. »****

Protestant contre les actions revanchardes des États fascistes au détriment d'autres États et se solidarisant avec la lutte juste du peuple roumain pour la défense de l'intégrité territoriale de sa patrie, le célèbre historien anglais Seton Watson, partisan de la lutte des peuples pour la liberté et l'unité nationales, déclarait à Radio Londres, le 30 août 1940:

---

* « *Neamul Românesc* » du 5 septembre 1940

** « *Universul* » du 5 septembre 1940.

*** Les Archives du Ministère des Affaires Étrangères, fonds no 71/Transilvanie 1920—1944, vol. 44, p. 266.

**** *Loc. cit.*, p. 266 bis.

« Ce jour peut être considéré comme un jour de dures épreuves pour la nation roumaine, l'un des jours les plus néfastes qu'ait vécus le pays. Aujourd'hui une nouvelle et monstrueuse mutilation des frontières de la Roumanie s'est accomplie à Vienne par l'arbitrage des puissances de l'Axe. »* Soulignant le rôle de la Transylvanie dans l'histoire du peuple roumain, il affirmait: « La Transylvanie ne représente pas un simple problème territorial. Elle représente le berceau des Roumains, et le mot Transylvanie est l'idéal pour lequel se sont sacrifiées d'innombrables générations de Roumains. Comment un Roumain qui aime son pays pourrait-il accepter avec indifférence cette décision? »**

Démasquant la phraséologie et l'hypocrisie de la propagande fasciste, Radio New York précisait, dans son émission du 31 août 1940, que la Roumanie avait été forcée de céder par suite des fortes pressions militaires exercées par l'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste***.

Le Diktat fasciste de Vienne ne fut pas reconnu non plus par le gouvernement des États-Unis, où la propagande révisionniste horthyste avait fait de grands efforts pour gagner l'opinion publique et certaines personnalités politiques et les déterminer à reconnaître l'annexion par la Hongrie au détriment de la Roumanie des nouveaux territoires. L'administration de F.D. Roosevelt repoussa les agitations révisionnistes horthystes et les prétentions de la Hongrie sur la Transylvanie et sur d'autres territoires appartenant aux États voisins. Tout en révélant à l'opinion publique américaine, dans les années de la seconde guerre mondiale, le caractère illégal du Diktat fasciste du 30 août 1940, le publiciste américain Milton G. Lehrer soulignait que « le soi-disant arbitrage de Vienne » avait été un « acte arbitraire, inconcevable, imposé brutalement par les deux comparses: le Duce et le Führer, qui avaient cru que l'Europe de la culture millénaire était tombée si bas que ses destins pouvaient être réglés par deux aventuriers, érigés en chefs. »**** Rappelant le caractère non viable, éphémère, de l'Arbitrage, le publiciste américain précisait que « les diktats imposés par les dictateurs avaient toujours eu le sort de leurs auteurs. En effet, on ne saurait rien bâtir sur la violence, de même qu'on ne peut rien bâtir sur le sable: ni dictatures ni diktats. »***** Briser l'unité de cette province roumaine qui avait constitué depuis toujours une entité roumaine indissoluble était « un non-sens historique, géographique, économique et ethnique, une absurdité, une menace pour la paix de l'Europe. »******

Quant à l'attitude du peuple roumain, Milton G. Lehrer remarquait que celui-ci « dans sa quasi-unanimité », à l'exception de quelques éléments

---

* Archives de l'État — Bucarest, fonds du Ministère de la Propagande Nationale, Bulletins, dossier no. 34, Bulletin du 30 août 1940.

** *Ibidem.*

*** *Loc. cit.* Bulletin du 31 août 1940

**** Milton G. Lehrer, *Ardealul pămînt românesc (Problema Ardealului văzută de un american)* « La Transylvanie, terre roumaine (Le problème de la Transylvanie vu par un Américain »), Bucureşti, 1944, pp. 11—12.

***** *Ibidem*, p. 12.

****** *Ibidem*, p. 272.

déloyaux à la solde de l'espionnage nazi (les « légionnaires »), « avait refusé dès le début le verdict de Vienne ». Tous les patriotes roumains, ajoutait l'historien et le publiciste américain, ont condamné l'intervention des deux États fascistes en faveur des prétentions revanchardes de la Hongrie horthyste au détriment de la Roumanie. » *

L'opposition justifiée du peuple roumain au démembrement de son territoire national par le Diktat fasciste de Vienne connut un puissant écho dans l'opinion publique de Suisse, de Turquie, de Suède, et de Yougoslavie, ainsi que dans certains pays du Proche-Orient.

Ainsi, le publiciste suisse Eugène Fabre, directeur du journal « *La Suisse* », constatant la fausseté des arguments invoqués par les révisionnistes horthystes, rappelait que, en 1918, à Alba Iulia, toute la Transylvanie avait exigé son annexion à la Roumanie dans le cadre d'un véritable plébiscite. Ce plébiscite avait d'ailleurs été entériné à Mediaş par la population saxonne, trop contente d'échapper à l'exploitation hongroise **. Eugène Fabre terminait son article par la conclusion que la situation actuelle se caractérise par une terrible injustice, qui fait douloureusement saigner la fierté roumaine ***.

Après la Diktat de Vienne du 30 août 1940, la Hongrie horthyste a instauré dans la Transylvanie du nord-ouest un régime d'occupation colonialiste de type fasciste, visant à éliminer les nations et les nationalités opprimées, surtout les Roumains, et à assurer aux couches privilégiées de l'ancienne Hongrie une position exclusiviste et dominante dans la zone des Carpates.

Dès leur entrée dans la Transylvanie du nord-ouest, les occupants horthystes ont mis en application un programme de répression sanglante qui visait l'extermination physique des Roumains et d'autres nationalités et la transformation artificielle du rapport démographique en faveur de la population hongroise, pour tenter de justifier par là l'éventuelle perpétuation du régime d'occupation.

Les atrocités et les crimes commis, dirigés contre la population roumaine, avec un sadisme et une cruauté rarement rencontrée dans l'histoire de l'humanité, par les occupants horthystes à leur entrée dans la Transylvanie du nord-ouest au début du mois de septembre 1940, la participation de l'armée, de la gendarmerie et de la police aux côtés des membres des organisations terroristes de type fasciste « La Garde des loqueteux » et des formations paramilitaires (« Les Chasseurs touraniens », « L'Association des tirailleurs », « Levente » etc.), ainsi qu'aux côtés des membres des partis fascistes (« Les Croix aux flèches », « Le Parti du renouveau hongrois » etc.) à toutes ces horreurs prouvent que ces actions avaient bien été préparées d'avance par l'État fasciste-horthyste, qu'elles faisaient

* *Ibidem*, p. 272

** Les Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no. 387, vol. 1, p. 117

*** *Loc. cit.*, p. 72

partie d'un plan parfaitement mis au point, qu'elles avaient été préméditées par les dirigeants horthystes.

Comme l'ont très bien remarqué de nombreuses personnalités de l'opinion publique mondiale, les crimes et les atrocités commis par les occupants horthystes sur le territoire transylvain annexé visaient à « extirper les Roumains de la terre transylvaine » et furent le résultat de toute la propagande nationaliste et chauvine, révisionniste et fasciste, menée par le régime horthyste contre les peuples des États voisins. La haine envers ces peuples était devenue une profession de foi pour les apôtres de la revanche, poursuivie pendant deux décennies. Ainsi, le 15 avril 1932, le journal « *Pesti Hirlap* » (l'organe officieux de la Ligue révisionniste qui déployait une propagande revancharde à l'étranger, n.n.), écrivait: « Si nous, les Hongrois, récupérerons le pays (il s'agit de la Transylvanie — n.n.) les nationalités devront s'en accommoder et elles s'en accommoderont dès les premières 24 heures. Nous ne répéterons plus les erreurs de la Hongrie d'autrefois (il s'agit des révolutions des Roumains de 1784 et 1848 — n.n.). Les Daco-Romains devront disparaître (du territoire de la Transylvanie — n.n.) »*

L'un des apôtres de cette propagande revancharde de type fasciste, Dücso Csaba, auteur de l'ouvrage *Nincs Kegyelem* (« Pas de pitié ni de pardon »), paru à Budapest en 1939 et consacré à l'éducation de la jeunesse « leventiste » dans l'esprit de l'extermination des Roumains de Transylvanie, écrivait dans le chapitre « Le Témoignage du Levent » (pp. 155—166): « Je n'attendrai pas l'heure de la vengeance. Pourquoi le ferais-je? je supprimerai chaque Valaque que je rencontre ! Il ne m'échappera pas ! Je serai sans pitié. La nuit je mettrai le feu aux villages valaques. Je passerai par le fer toute la population, j'empoisonnerai toutes les fontaines et je tuerai jusqu'aux bébés au berceau ! Je détruirai donc toute cette nation de misérables et de voleurs ! Il n'y aura de pitié pour personne ! »**

Dücso Csaba incitait aussi la jeunesse hongroise qui se préparait au service militaire à l'assassinat en masse, à la bestialité et à la barbarie la plus odieuse, pour l'extermination physique de tout un peuple, qui ne faisait que revendiquer son droit à l'existence, son droit de vivre en parfaite égalité et liberté avec les autres nations et nationalités: « Aucune pitié pour les nourrissons ou pour la mère qui attend un enfant . . . Je supprimerai chaque Valaque et il ne restera plus alors en Transylvanie qu'une seule nationalité, la nation hongroise, celle de mon sang ! Je rendrai inoffensifs les futurs Horia et Cloşca. Il n'y aura pas de pitié ! »***

Parmi les crimes et les massacres en masse commis par les occupants horthystes contre les Roumains il faut rappeler ceux des localités Ip, Camăr, Păuşa, Ciumărna, Cerişa, Şimleu-Silvaniei, Coznicul de Jos (département de Sălaj), Mureşenii de Cîmpie, Huedin (département de Cluj),

* Milton G. Lehrer, *Op. cit.*, p. 218
** *Ibidem*
*** « *România nouă* » de 1940

etc. qui demeureront d'éternels actes d'accusation à l'adresse du fascisme horthyste. Dans la commune de Ciumărna, par exemple, les troupes horthystes d'occupation tuèrent 77 personnes. Puis ils se dirigèrent vers Trăsnea où, trouvant des enfants roumains qui gardaient leurs bêtes, ils les fusillèrent et les abandonnèrent sur le pré communal. Les soldats prirent ensuite d'assaut les rues du village habitées par des Roumains, mirent le feu à leurs maisons et fusillèrent toute personne qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Le village de Trăsnea brûla en entier et ses habitants, souvent groupés en familles nombreuses, périrent dans les flammes. L'instituteur fut crucifié, avec sa femme, sur la porte de l'église de Trăsnea. Les bourreaux horthystes fusillèrent aussi les 9 soldats démobilisés de Trăsnea, revenus de Roumanie*. Au cours de ce massacre, à Trăsnea 263 Roumains (enfants, femmes, hommes, jeunes et vieux) furent mis à mort ou blessés. Citant la brochure *Les assassinats*, le publiciste américain Milton G. Lehrer écrivait: « La commune de Trăsnea fut occupée par les troupes hongroises le 9 septembre 1940. Comme si l'armée d'occupation avait exécuté un ordre reçu d'avance, dès que le village fut envahi par les policiers, un véritable déluge de feu s'abattit sur ses habitants. Toutes les armes modernes — fusils, mitrailleuses, canons ou grenades — furent utilisées pour satisfaire à leurs instincts brutaux. Après les premiers feux de salve, les soldats entrèrent dans les maisons et assassinèrent tous ceux qu'ils rencontraient, incendiant les maisons . . . »**

Quand l'armée horthyste pénètra dans la ville de Cluj, le 11 septembre 1940, les crimes, les brutalités, les arrestations et les tortures continuèrent avec la même férocité. Comme le signalait la brochure *Les assassinats*, à Cluj les Roumains étaient fusillés dans la rue ou dans leurs maisons par l'armée horthyste. Plus de 200 Roumains tombèrent victimes des bandes de territoriaux hongrois et de terroristes fascistes, torturés et assassinés bestialement.

Les crimes et les atrocités des occupants fascistes-horthystes, contre la population roumaine du territoire conquis ont atteint un apogée de cruauté dans la nuit du 13 au 14 septembre 1940 dans la commune d'Ip, du département de Sălaj. Au cours de cette sanglante « nuit de la Saint-Barthélemy », des équipes de soldats horthystes ivres, commandés par des officiers fascistes, et accompagnées des formations terroristes paramilitaires « nemzetör » et « La Garde des loqueteux » attaquèrent à l'improviste la population roumaine de cette commune. Sans aucun fondement légal, les soldats horthystes chassèrent les Roumains de leurs maisons, les battirent et les torturèrent sauvagement, s'acharnant à leur casser les os et à leur arracher les ongles. Les femmes furent violées. Puis les soldats horthystes ouvrirent un feu infernal de fusils et de mitrailleuses. Les enfants mêmes ne furent pas épargnés, ils furent tués à coups de baïonnette. Le nombre des victimes de cet odieux massacre s'éleva à 165

* « *România nouă* » de 1940

** Milton G. Lehrer, *op. cit.*, p. 289

Roumains, enfants, femmes et vieillards pour la plupart*. Les maisons des victimes furent pillées, puis brûlées. Le lendemain, les cadavres furent entassés dans une fosse commune, où l'on jeta aussi les quelques survivants blessés, puis recouverts de chaux vive. Les bourreaux horthystes voulaient non seulement « débarrasser » la commune des Roumains, mais aussi s'enrichir par le pillage, en s'appropriant toute la fortune des gens massacrés.

Des actes criminels de ce genre eurent lieu aussi dans les départements de Bihor, Satu-Mare, Tîrnava Mică, Trei Scaune, Mureş, Someş, Bistriţa, Maramureş, etc. l'un des plus odieux étant celui qui fut commis à Mureşenii de Cîmpie (département de Cluj) dans la nuit du 19 au 20 septembre 1940. Là, 15 soldats horthystes, commandés par le sous-lieutenant Gordássy Gergely, traînèrent dans la demeure du prêtre Andrei Bujor de nombreux enfants, hommes et femmes, qu'ils firent périr dans d'horribles tortures. « Pour effacer toute trace du crime, les assassins jetèrent les cadavres mutilés dans une fosse et y allumèrent un grand feu. »**

Dès le début de l'occupation la terreur horthyste fit de nombreuses victimes non seulement parmi les Roumains mais aussi parmi les Juifs, Slovaques, Serbes, Ukrainiens et Hongrois, parmi ceux surtout qui avaient participé au mouvement antihorthyste et antirévisionniste. Dans les communes de Cerişa et de Merea, par exemple. les occupants horthystes fusillèrent plusieurs Juifs et décapitèrent neuf Slovaques***.

Le régime de terreur horthyste poursuivit avec une extrême violence les membres du Parti Communiste Roumain, du Madosz et des organisations démocratiques, anifascistes et patriotiques, qui furent arrêtés, torturés, enfermés dans des camps et des prisons, envoyés devant les cours martiales ou tués dans d'horribles tortures. Le 27 juin 1941, par exemple, on arrêta plus de 1 200 communistes et militants antifascistes roumains, hongrois et d'autres nationalités de la Transylvanie de nord-ouest. Les prisonniers furent internés dans les camps de torture de Someşeni (département de Cluj), Acăţari (département de Mureş), Baia Mare et Sighet, où ils furent soumis à de terribles supplices. Au cours de l'année 1943 les autorités horthystes commencèrent le jugement des procès intentés aux militants communistes du territoire roumain annexé, qui furent condamnés à de longues détentions. Le 22 novembre 1943, la Sûreté horthyste tua dans le camp de Someşeni le militant communiste Jósza Bela, le secrétaire de l'organisation régionale du « Parti de la paix », du nord de la Transylvanie qui avait milité pour la fraternisation des travailleurs roumains et hongrois.

* Archives de l'État, Bucarest, fonds de la Présidence du Conseil des Ministres, dossier no. 48/1942, p. 301; Archives du Ministère des Affaires Étrangères, fonds documentaire, dossier no. 16, vol. 10, 105—109; *Ardealul* (la Transylvanie) de 1944; « *România nouă* » du 10 octobre 1944.

** « *Voinţa Transilvaniei* » du 30 septembre 1940; Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no. 546, vol. 122, p. 228.

*** Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no. 16, vol. 10, pp. 105—109.

★

Le Diktat de Vienne est resté dans l'histoire des relations internationales comme une expression de la politique brutale, fondée sur la force, menée par les grandes puissances au détriment des petits États. La formule « divide et impera », appliquée par les grandes puissances dans les rapports entre les divers pays du monde, visait à la réalisation d'intérêts particuliers, d'aspirations à l'hégémonie, aux annexions, aux conquêtes.

Vivant dans un monde de rivalités « des grands », le peuple roumain a défendu avec une passion exemplaire son droit à l'existence sur le territoire hérité de ses ancêtres daces, sa volonté inébranlable d'être le seul maître dans son propre pays. L'Union de 1918 a représenté la victoire de nombreux siècles de luttes héroïques et demeure dans l'histoire de la nation telle une pierre précieuse définitivement sertie sur la colonne du temps. Il est naturel que le Diktat de Vienne n'ait pas pu être accepté par le peuple roumain, et il n'a d'ailleurs jamais été reconnu.

Le peuple roumain n'a jamais accepté la mutilation du territoire national, le régime de dictature d'Antonescu, l'entrée de la Roumanie dans la sphère d'influence du Reich hitlérien et son entraînement dans la guerre déclenchée par l'Allemagne nazie contre l'Union Soviétique. Le mouvement de résistance, qui commença tout de suite après l'instauration du régime de dictature réunit peu à peu toutes les catégories sociales du territoire conquis: la lutte revêtit les formes et les aspects les plus décidés et les plus variés.

On ne rend pas service au pays par des déclarations d'amour, mais uniquement par un travail honnête et, au besoin, par le sacrifice de sa vie. Cela ne signifie aucunement haine envers d'autres peuples, mais devoir à l'égard du nôtre; ce n'est pas la prétention d'être le plus laborieux peuple du monde, mais l'exhortation à devenir un peuple laborieux et conscient. Le travail honnête, la vie pure, l'amour du prochain, l'harmonisation de nos devoirs — c'est-à-dire, de nos actes — c'est cela le patriotisme, et non pas les vaines paroles.

MIHAIL SADOVEANU
(1880—1961)

L'idéal de libération du territoire de la patrie occupée a animé la lutte des masses même dans les dures conditions de dictature d'Antonescu. L'aube de la Libération a éclairé la voie de la libération de tout le territoire par la révolution victorieuse de libération nationale et sociale, antifasciste et anti-impérialiste d'août 1944. La Proclamation adressée au pays le soir du 23 Août 1944 disait: « Aux côtés des armées alliées et avec leur aide, mobilisant toutes les forces de la nation, nous franchirons les frontières imposées par l'acte injuste de Vienne pour libérer le territoire de notre Transylvanie de sous l'occupation étrangère. »*

* « *România liberă* » du 24 août 1944.

À l'appel du Parti Communiste Roumain « Tout pour le front, tout pour la victoire », la Roumanie a répondu mettant au service de la guerre antihitlérienne tout son potentiel économique et militaire, transformant la guerre en une cause de tout le peuple roumain.

L'armée roumaine a combattu aux côtés de l'armée soviétique avec un héroïsme devenu légendaire pour la libération du territoire occupé. Le 25 octobre 1944 tout le territoire de notre patrie était libéré: l'odieux Diktat de Vienne était pratiquement annulé. Cela ne fut possible que grâce au sacrifice de près de 50 000 combattants sur les plus de 265 000 militaires roumains qui participèrent aux combats pour la libération du pays. Le total des dépenses militaires faites par l'État roumain pour l'entretien et la participation de ses forces armées à la guerre menée aux côtés de l'Armée Soviétique, dans la période du 24 août 1944 au 12 mai 1945 pour la défaite de l'Allemagne hitlérienne et de la Hongrie fasciste, a atteint l'immense somme de 470 milliards de lei (au cours de mai 1945) *. Si nous rapportons ce chiffre au budget de la Roumanie pour 1938/1939, qui a atteint la somme de 30 549 956 000 lei **, nous constatons que ces

La fraternité du Roumain avec le peuple hongrois de Transylvanie peut être envisagée, peut être réalisée et peut être maintenue seulement comme celle d'un peuple envers un autre, mais jamais comme celle d'un peuple envers une caste d'aristocratie oligarchique, qui ne s'est arrogé que *per absurdum* le nom de nation magyare. Jamais le Roumain transylvain n'a été inamical à l'égard du peuple hongrois dans le sens propre du mot, tout comme le peuple magyar n'a pas, lui non plus, donné matière au Roumain, dans ce même sens, à l'inimitié entre ces deux peuples. Il s'ensuit que la fraternité et la fidélité qu'ils ses ont réciproquement prêtées peuvent aisément être préservées à l'avenir aussi. Et nous ne souhaitons rien de mieux que de voir se conserver à jamais de tels sentiments humains et nobles entre ces deux peuples.

TIMOTEI CIPARIU
(1805—1887)

dépenses militaires représentent un effort énorme pour l'État roumain, effort fait dans l'une des périodes les plus difficiles de son histoire, quand les pertes antérieures et le pillage hitlérien avaient profondément affecté sa situation économique. Comme il est précisé aussi dans le bilan *Contribuția militară a României la războiul pentru libertate și dreptate* (« La contribution militaire de la Roumanie à la guerre pour la liberté et la justice »), élaboré par le Grand État-Major le 25 janvier 1946, notre pays occupe la quatrième place, après les 3 grandes puissances de la coalition antihitlérienne (se plaçant même avant la France), du point de vue du nombre de grandes unités militaires et d'effectifs ayant effectivement participé à la guerre menée pour la défaite de l'Allemagne hitlérienne et

* Les Archives du Ministère des Affaires Intérieures, fonds documentaire, dossier no. 123, vol. 2, p. 37

** Loc. cit., p. 23.

de la Hongrie fasciste*. À la suite de la visite du premier ministre Dr Petru Groza à Moscou, le 9 mars 1945, l'administration roumaine fut rétablie dans le nord-ouest de la Transylvanie et le 10 février 1947 la Conférence de paix de Paris reconnut le caractère nul et non avenu du Diktat fasciste de Vienne.

L'histoire prouve que les relations de force et de diktat, la menace de la force, l'usurpation de l'intégrité territoriale, l'ingérence dans les affaires intérieures d'un État sont vouées à l'échec. Par leur lutte, les peuples peuvent repousser ou annuler tout diktat imposé par les grandes puissances. « Il ne faut oublier à aucun moment — soulignait le président Nicolae Ceauşescu — que l'indépendance et la souveraineté d'un peuple, son bien-être et son bonheur ne peuvent pas se réaliser au détriment d'un autre peuple, d'une autre nation; ce n'est que par le respect total de l'indépendance et de la souveraineté des autres peuples que l'on peut assurer le développement sur une voie nouvelle, indépendante et le bonheur de chaque nation. » La politique d'hostilité nationale entre les États et entre les États et les nationalités cohabitantes qui existent encore dans certains pays, politique menée par les grandes puissances impérialistes, a été depuis longtemps condamnée par l'histoire, par la lutte des peuples pour l'édification d'un monde nouveau, d'un nouvel ordre international.

Toutes les étapes du processus révolutionnaire unique en Roumanie — la conquête totale du pouvoir politique par la classe ouvrière, alliée à la paysannerie et aux autres catégories de travailleurs, la nationalisation des moyens de production et leur transformation en propriété socialiste, la coopérativisation de l'agriculture, la liquidation de l'exploitation, la généralisation des relations de production socialiste dans les villes et les villages et la création de l'économie socialiste unitaire, la liquidation de l'opposition entre le travail physique et l'activité intellectuelle, entre la ville et le village, la formation d'une structure sociale de classes et catégories sociales amies, animées d'intérêts fondamentaux communs, la réalisation de la totale égalité en droits de tous les travailleurs, sans distinction de nationalité, le développement continu des relations traditionnelles d'unité et de fraternité entre les travailleurs roumains et ceux qui appartiennent aux nationalités cohabitantes, idéologie qui oriente toute notre société, la victoire du socialisme — constituent autant d'étapes du renforcement de l'unité socio-politique du peuple roumain.

Liquidant l'exploitation, le socialisme a réalisé effectivement l'unité socio-politique de toutes les classes et catégories sociales de notre société, a créé la communauté réelle d'intérêts de tous les citoyens, conditions pour la manifestation plénière des énergies et des forces créatrices de toute la nation. La garantie de l'égalité en droits de tous les citoyens du pays a consolidé la fraternité et l'unité entre la nation roumaine et les nationalités cohabitantes dont les antécédents viennent des siècles de lutte commune contre l'exploitation, contre les oppresseurs autochtones et étrangers.

---

* *Loc. cit.*, p. 6

Le peuple roumain, qui compte presque 22 millions de citoyens, et qui comprend plus de 1 700 000 Hongrois et Szeklers, environ 350 000 Allemands, Saxons et Souabes, plus de 34 000 Serbes, presque 26 000 Juifs, ainsi que d'autres nationalités représentant presque 12% du total de la population, consacre toutes ses forces et ses capacités à l'édification de la société socialiste multilatéralement développée et à la marche en avant de la Roumanie vers le communisme.

Réalisant une parfaite concordance entre la politique intérieure et la politique internationale, entre les obligations patriotiques et les obligations internationales, la Roumanie socialiste, pays qui au cours de l'histoire a connu la domination étrangère et le lourd prix de la liberté et de l'indépendance nationales, place le respect de l'indépendance nationale, de l'intégrité territoriale de tous les États parmi les principes fondamentaux de son activité extérieure. Toute l'activité extérieure de la Roumanie est orientée vers l'affirmation entre les États des relations fondées sur le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, la totale égalité en droits, la non-ingérence dans les affaires intérieures, l'avantage réciproque, le non-recours à la force ou à la menace de s'en servir, orientation qui a conféré au pays un grand prestige international.

MIRCEA MUȘAT

Patrie unique, destin commun

On dit que seul mérite le titre d'écrivain celui qui sait exprimer ses idées dans une forme claire, même si par ailleurs elles s'avèrent complexes. Je vais aborder, en phrases simples, dépourvues d'équivoque, ce problème qui a donné lieu, au cours des siècles, à maintes disputes, qui a fait énormément souffrir les locuteurs des différentes langues de ce pays et qui n'a trouvé sa solution définitive et humaine qu'en notre présent socialiste.

Nous vivons dans la hâte. Je ne trouve pas d'expression qui définisse mieux notre rythme de vie quotidien. Une quinzaine d'années viennent de s'écouler depuis le IXe Congrès du parti. Mais que de changements depuis ! Et combien nous nous trouvons enrichis, aussi bien extérieurement, dans notre vie sociale, qu'intérieurement, dans notre cœur !

Jamais la véritable démocratie n'a si profondément pénétré dans notre vie sociale que pendant ces quinze dernières années.

De là cette vérité que tout le monde connaît: le Parti Communiste Roumain ne se contente pas de promouvoir théoriquement le principe de l'égalité en droits ou des normes de l'éthique et de l'équité socialiste, mais en

garantit la libre manifestation dans la vie pratique. La vie quotidienne démontre par mille preuves convaincantes que dans notre patrie tout citoyen, quelle que soit sa langue maternelle, peut manifester pleinement sa capacité créatrice, jouissant de tous les avantages que la société socialiste assure au peuple, artisan de son propre destin dans un pays libre et indépendant.

Nous en sommes redevables à Nicolae Ceauşescu, à l'homme d'État, promoteur courageux de la liberté et de l'indépendance nationales, de l'entente et du rapprochement des peuples, dont les actions de résonance historique, connues du monde entier, sont consacrées à la paix, au progrès de sa nation et de toute l'humanité. Nous en sommes redevables au dirigeant formé au sein de la classe ouvrière roumaine, au combattant révolutionaire, au communiste et à l'homme humain par excellence, au plus authentique représentant et symbole du progrès du pays, de notre unité et fraternité à tous.

Chacun de nous a devant soi un exemple vivant et remarquable dans la personne du président Nicolae Ceauşescu. Et nombreux sont les fils de notre patrie socialiste qui peuvent s'enorgueillir d'avoir directement reçu, au cours de leur activité, les inestimables indications de ce fils de notre peuple le plus aimé. Moi-même en ai reçu ! Mais je tiens à affirmer, ici, que même si je n'avais rien connu de l'héroïque activité révolutionnaire du président Nicolae Ceauşescu, même si je n'avais pas été impressionné par les immenses réalisations de notre peuple, obtenues sous sa direction personnelle, même si je n'avais pas su que je me trouvais devant un homme d'État estimé partout dans le monde, le bref espace d'une heure que j'ai passée dans l'atmosphère de travail de la pièce où le secrétaire général du Parti Communiste Roumain déploie son activité aurait suffi à me convaincre qu'à la tête de notre parti et de notre État se trouve une personnalité sans égal, dont la présence au gouvernail du pays représente la garantie de l'avance de la Roumanie vers le communisme. Cette heure m'a permis d'admirer encore une fois la solide formation scientifique et révolutionnaire, la vaste culture, le génie créateur de notre dirigeant. J'ai eu par la suite encore une fois l'occasion de ressentir, en l'approchant, la chaleur d'âme de ce grand dirigeant de notre parti qui a prouvé et prouve par toute sa vie, par son inestimable activité créatrice et ses actions quotidiennes exemplaires, que le destin des nationalités cohabitantes de Roumanie lui est tout aussi cher que le destin de la nation dont il fait partie, qu'il aime ses concitoyens de nationalité hongroise tout autant que ceux qui vivent et travaillent dans la patrie commune, la République Socialiste de Roumanie.

Le fait que nous, les Hongrois de ce beau pays, pouvons aujourd'hui affirmer en toute conscience que nous nous y sentons chez nous, que nous sommes les enfants de la même mère, la Roumanie socialiste, que nous éprouvons pour ELLE un immense amour, une fidélité inébranlable et une fermeté à toute épreuve, car — nous le savons par expérience — cette mère n'a jamais eu et n'aura jamais des sentiments de marâtre pour aucun de ses enfants — tout cela nous le devons aux hautes qualités de courageux combat-

tant et communiste, à la profonde humanité du président de la Roumanie, Nicolae Ceaușescu.

La période la plus illustre de l'histoire du pays, ces dernières quinze années, indissolublement liées à l'activité révolutionnaire de résonance internationale, théorique et pratique, du président Nicolae Ceaușescu, dément absolument l'affirmation de l'écrivain classique roumain du XIXe siècle, Nicolae Filimon, fondée sur les tristes réalités de ce temps-là: « Nous, qui vivons ici ensemble, les Roumains et les Hongrois, nous sommes frères dans la souffrance. » Non et encore non: les trente-six dernières années, et surtout la glorieuse décennie et demie depuis que Nicolae Ceaușescu est notre père aimant et notre sage dirigeant, prouvent que nous sommes vraiment frères non dans la souffrance mais dans le bonheur, dans la parfaite égalité en droits, égalité devenue réalité, dans la fidélité à la patrie commune, pays fier et indépendant dont les fils édifient ensemble leur avenir communiste. Notre âme à tous éprouve un amour et une gratitude infinis pour le président Nicolae Ceaușescu en qui nous, les travailleurs de nationalité hongroise, honorons et aimons, aux côtés de tout le peuple, le créateur de la Roumanie moderne et en qui nous voyons la garantie de notre avenir qui s'édifie aujourd'hui.

J'aurai toujours présents à l'esprit les mots prononcés par le président Ceaușescu dans un plénum du Conseil des travailleurs de nationalité hongroise: « Nous devons créer toutes les conditions nécessaires pour que les travailleurs d'autre nationalité se sentent vraiment chez eux ». Notre réponse, celle des écrivains hongrois de Roumanie, formulée au nom de notre nationalité, ne peut être que la profonde gratitude. En cette année, où l'on célèbre quinze ans depuis l'élection du camarade Nicolae Ceaușescu en tête de notre parti et de notre État, je crois que l'affirmation la plus importante qu'un écrivain hongrois de Roumanie puisse faire est la suivante: *nous, les Hongrois de Roumanie, nous nous sentons chez nous ici, dans ce pays.* Cette affirmation dit beaucoup. Et bien des choses ont dû se passer pour que nous puissions aujourd'hui nous tenir la conscience tranquille et la tête haute devant le monde, pour affirmer la caractéristique essentielle de notre vie, de nos destinées, cette vérité que, vivant aux côtés du peuple roumain, jouissant de droits entiers, en tant que membres d'une même famille, également estimés et aimés, nous les Hongrois de Roumanie sommes chez nous sur cette terre à laquelle nous nous trouvons attachés par de multiples liens communs et indissolubles. Cette affirmation implique avant tout la lutte commune, multiséculaire, de tous les travailleurs de cette terre contre l'exploitation, contre l'ennemi commun, sans égard à son origine ou à son nom, pour la libération sociale, pour l'indépendance et la liberté de la patrie.

Mais de quoi parle ce passé commun, cette lutte commune menée pendant plusieurs siècles? Des immenses sacrifices des paysans serfs roumains, hongrois et d'autres nationalités morts en 1437 à Bobîlna, des paysans roumains, des Szeklers et des Saxons, révoltés en 1514 sous le commandement de Gheorghe Doja, de nombreuses luttes communes menées par les habitants de ces contrées — Roumains, Szeklers, Saxons — dans le cadre

de grandes armées combattant sous le commandement d'illustres princes de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie, pour la liberté, contre l'aggression étrangère, ottomane surtout; de Grigore Pintea et d'autres capitaines roumains qui ont participé à la lutte de libération des Kouroutz sous le commandement de Rakoczi; d'Ecaterina Varga, la légendaire « dame des montagnards Motzi » révoltés contre l'exploitation féodale; de toute une série de luttes de classe dirigées par le Parti Communiste Roumain et gagnées grâce aux sacrifices des prolétaires roumains et d'autres nationalités. Le peuple travailleur de ce pays, les vrais grands hommes qui ont vécu au cours des temps dans ces parages ont toujours été les partisans de l'idée de fraternité. Voilà ce que dit à ce propos une mère roumaine, femme du peuple: « Quand tu rencontres en chemin un Roumain, me disait ma mère, tu lui diras *Bună ziua* (« Bonjour »), au Hongrois tu diras *Jo napot* et à l'Allemand *Guten Tag* et ils répondront à ton salut comme bon leur semblera. Tu feras ton devoir aussi envers ceux qui ne font pas le leur envers toi. » Ce sont là les paroles du grand écrivain Ioan Slavici. Et voilà ce que dit le grand savant de renommée mondiale Bolyai Janos, qui a vécu au siècle dernier à Tîrgu Mureş, l'une des villes les plus attrayantes de Transylvanie, riche de nombreuses traditions culturelles: « Personne n'aime et n'estime plus que moi la nation roumaine: j'aime le Roumain tout autant que le Hongrois et je suis content et heureux de reconnaître et de retrouver en lui le descendant le plus authentique et le plus pur de l'ancien peuple *romain;* le descendant qui, bien que longtemps exploité, a conservé heureusement sa vigueur, son agilité, sa bonne humeur . . ., comme si je voyais les poitrines cuirassées des anciens Romains et leurs merveilleux exploits . . . » Et voilà le message du même passé, exprimé cette fois par les mots d'un poète révolutionnaire hongrois, Ady Endre, dans une lettre de félicitations bien connue, adressée à son grand ami, le poète roumain Octavian Goga: « Un Hongrois s'adresse à un Roumain, la plaine au bois, le patriote au patriote, l'homme à l'homme et le poète au poète, cher ami Octavian Goga. Celui qui est poète ne saurait aimer sa nation à tel point qu'il ne puisse aimer en même temps l'autre nation. Je sais que tu comprendras mes mots, toi qui sais que j'aime tous les peuples et que je ne hais que la bassesse. Je t'aime, crois-moi, j'aime ton peuple admirable et plein de qualités, comme j'aime mon propre peuple »

Une longue chaîne d'événements historiques illustre le fait que l'idée de la fraternité est sur ce territoire vraiment multiséculaire. Cependant, c'est au Parti Communiste Roumain — la force révolutionnaire qui, poursuivant les idéaux de nos grands prédécesseurs Bălcescu et Petöfi, a réalisé sur cette terre une vie digne de l'homme, une vraie liberté, fraternité et égalité en droits — que revient le mérite d'avoir transformé l'idéal en réalité. Cette affirmation suivant laquelle nous, les travailleurs hongrois et d'autres nationalités de Roumanie, nous nous sentons dans ce pays, au côtés des Roumains, vraiment chez nous, comprend aussi le fait que nous vivons à une époque où les dimensions humaines de notre société ont été approfondies dans leur totalité dans les conditions de l'intensification et du perfectionnement de la démocratie socialiste. « Dans toute son activité —

affirme le camarade Nicolae Ceaușescu — notre parti s'est appuyé et s'appuie sur le fait qu'il ne suffit pas de proclamer les principes de la totale égalité en droits, comme il ne suffit pas de proclamer, en général, les principes d'égalité et d'équité, du socialisme. La reconnaissance, l'affirmation de ces principes ont, évidemment, leur importance, mais ils restent lettre morte si l'on n'assure pas les conditions matérielles nécessaires à leur réalisation. » Ces mots nous sont, à nous, citoyens de cette patrie, particulièrement chers et toujours présents à l'esprit car ils expriment très exactement le contenu de la politique de notre parti et de notre État, qui s'intéresse par-dessus tout à l'homme, assurant des possibilités multiples et réelles pour l'affirmation de sa personnalité.

Notre vie quotidienne offre en ce sens des preuves éloquentes, concrétisées dans les nombreuses réalisations d'importance dans tous les domaines. Il suffit de jeter un regard sur la carte de notre patrie pour voir les immenses transformations révolutionnaires qui se sont produites ces quinze dernières années. Le développement harmonieux des forces productives, judicieusement répandues sur tout le territoire du pays, assure à chaque travailleur la possibilité de manifester pleinement sa capacité créatrice dans tous les domaines de la vie socio-économique, de bénéficier de tous les avantages que notre société socialiste assure au peuple qui édifie son propre destin dans une patrie libre et indépendante. Cette politique revolutionnaire a permis la libre manifestation, à des niveaux encore jamais atteints, de la vie culturelle, artistique et scientifique des nationalités cohabitantes.

Le contenu démocratique des lois du pays, la représentation effective de toutes les nationalités cohabitantes dans les organismes centraux et locaux du parti et de l'Etat et dans d'autres organismes à caractère social, le système d'enseignement qui assure l'usage de la langue maternelle à tous les degrés du processus d'éducation, la création littéraire dans les langues des nationalités cohabitantes, leur vie artistique florissante constituent des preuves incontestables de la solution qu'a donné le Parti Communiste Roumain au problème national.

Voilà, choisies au petit bonheur, quelques données statistiques qui illustrent pleinement le fait que, vivant en toute fraternité avec le peuple roumain, les travailleurs de nationalité hongroise, ainsi que les travailleurs allemands, serbes ou d'autres nationalités bénéficient de toutes les conditions pour cultiver en totale liberté leurs traditions culturelles dans leur langue maternelle. Il existe sur tout le territoire du pays plus de deux mille formations artistiques d'amateurs dont l'activité se déroule uniquement en langue hongroise; il s'est constitué tout un réseau d'activités théâtrales en langue hongroise; il y a 17 revues et journaux centraux, à thématique politique, culturelle et littéraire et 10 quotidiens et hebdomadaires, édités dans divers départements et paraissant en hongrois; calculée pour un seul numéro, la moyenne de leur tirage atteint les six cent mille. Pour ce qui est du réseau scolaire, l'enseignement dans la langue maternelle est — comme nous le disions plus haut — dispensé à tous les niveaux. Celui qui viendrait visiter Tîrgu-Mureș, la ville où je travaille, pourrait voir qu'il y existe tout un réseau

de crèches, écoles maternelles, écoles générales et lycées, où la langue d'enseignement est le hongrois, sans compter que dans la même ville il y a aussi des instituts d'enseignement supérieur tels l'Institut de Médecine et Pharmacie, l'Institut de Sous-Ingénieurs ou l'Institut de Théâtre « Szentgyorgyi Istvan », connus dans tout le pays, où, à côté des sections avec enseignement en roumain, fonctionnent aussi des sections avec enseignement dispensé en hongrois. En tant qu'écrivain et rédacteur en chef d'une revue littéraire, je voudrais mentionner tout particulièrement le grand nombre, toujours croissant, de livres publiés dans les langues des nationalités cohabitantes et, en premier lieu, la qualité remarquable de l'activité d'édition des livres hongrois en Roumanie. Je mentionne encore un seul chiffre statistique, choisi toujours au petit bonheur: en 1977, par exemple, le tirage des livres édités dans les langues des nationalités cohabitantes a atteint le chiffre d'environ 4 millions d'exemplaires. Les éditions *Kriterion* qui s'occupent de l'édition des livres dans les langues des nationalités cohabitantes, publient chaque année, rien qu'en hongrois, environ 110 titres d'ouvrages originaux. De même, et toujours en hongrois, les éditions *Dacia* de Cluj publient annuellement environ 40 titres, tandis que les éditions *Albatros* et *Ion Creangă* publient 20—30 titres, à quoi il faut ajouter aussi les ouvrages paraissant en hongrois aux éditions *Facla*, *Eminescu*, *Stiințifică și Enciclopedică*, *Ceres*, etc. Nous n'avons qu'à comparer statistiquement la production de livres hongrois édités aujourd'hui en Roumanie à la plus haute production éditoriale de l'entre-deux-guerres, celle du trust *Erdélyi Szépmüves Céh*, qui éditait en moyenne 12 titres par an, pour comprendre l'immense ampleur et l'enrichissement que connaît sur ce plan la culture, la vie spirituelle de la nationalité hongroise de la Roumanie socialiste. En plus du réseau d'émissions de radio transmises quotidiennement en hongrois, en plus de l'émission en hongrois que la télévision transmet chaque semaine et de bien d'autres importants forums de culture appartenant aux travailleurs de nationalité hongroise, je voudrais mentionner les 27 ans d'activité de la revue littéraire « *Igaz Szó* » qui paraît à Tg. Mureş sous les auspices de l'Union des Écrivains, et qui, s'employant à faire connaître les valeurs de notre culture nationale, a publié ces dernières années des numéros spéciaux, consacrés entièrement à de grandes personnalités, telles Petöfi Sandor, Ady Endre, József Attila, Móricz Zsigmond, Bolyai Farkas et Bolyai János ou Bartók Béla.

En tant que journaliste, critique littéraire hongrois et éditeur de la revue susmentionnée, je suis heureux d'avoir participé directement à la rédaction de ces numéros spéciaux, à propos desquels il ne serait pas sans intérêt de rappeler non seulement qu'ils ont presque immédiatement disparus des kiosques à journaux, malgré leur tirage de dix à douze mille exemplaires, mais aussi combien il eût été difficile qu'une telle revue existât dans la Transylvanie de l'entre-deux-guerres, ne fût-ce qu'en un tirage de 800 exemplaires !

Je pourrais énumérer encore des faits tout aussi incontestables, qui témoignent de la solution exemplaire que notre parti et notre État ont

donnée au problème national. Il est, en un sens, inconcevable que dans certaines parties du monde on puisse contester ces réalisations et tenter de falsifier les réalités de notre patrie. Certes, le processus d'édification de la nouvelle société n'a pu et ne peut toujours aller de soi. Dans notre activité nous avons connu les difficultés et les insuccès. Nous ne serions pas révolutionnaires si nous prétendions avoir définitivement résolu tous les problèmes. L'intensification de la démocratie socialiste est un processus continu, dynamique, où l'on découvre toujours, grâce aux efforts fournis par tous les fils du pays, des solutions concrètes ou des modalités nouvelles de valorisation pratique. Il va de soi que dans ces conditions les modalités de solution concrète de certains problèmes ou aspects concernant les nationalités cohabitantes se multiplient elles aussi. Les trente-six années de construction socialiste, le travail solidaire de tout le peuple, les grandes perspectives qu'ouvrent les tout récents documents adoptés par le XIIe Congrès du Parti Communiste Roumain témoignent du fait que nous savons résoudre tout seuls nos problèmes, que nous savons édifier notre propre avenir, un avenir lumineux, tel que nous le souhaitons tous, faisant connaître au monde entier la manière dont les hommes qui depuis des siècles vivent et travaillent sur ces territoires en toute amitié et fraternité entendent modeler leur destin. Voilà pourquoi nous exprimons notre profonde indignation à l'égard de ces voix qui se font entendre ici et là sur le globe et qui, étrangères à nos réalités, s'emploient à minimiser ces réalisations.

C'est en vain que certains milieux réactionnaires s'efforcent de semer la discorde entre les Roumains, les Hongrois et les Allemands de notre pays, car leur voix calomnieuses ne sont écoutées nulle part par les hommes de bonne foi. J'ai souvent eu l'occasion de m'entretenir ces dernières années avec beaucoup de gens faisant partie des cercles d'émigrants hongrois du monde entier et qui, connaissant bien notre vie, ont parlé avec beaucoup de respect et de sincérité des réalités politiques, économiques, sociales et culturelles de Roumanie, évoquant les conditions de vie humaines, égales, dont bénéficient les citoyens de nationalité hongroise de Roumanie, et condamnant avec fermeté les membres ou les représentants de ces cercles qui se sont fait — ou continuent à se faire — un devoir de comploter, de semer la discorde et de provoquer de l'animosité, de créer de faux problèmes et de fausses raisons pour exprimer un faux souci humanitaire, au nom des droits de l'homme; droits que nous avons conquis nous-mêmes et que — nous en sommes persuadés — personne n'a besoin de nous aider à comprendre ou à leur donner un contenu !

Les travailleurs de notre pays — Roumains, Hongrois, Allemands, Serbes, Ukrainiens ou Juifs — ont appris des tristes expériences du passé qu'ils ne devaient plus jamais se laisser tenter par de telles voix, qu'ils ne devaient plus jamais permettre à d'autres qu'à eux-mêmes de disposer de leur sort et de leur avenir. Notre unité et notre solidarité fraternelle sont ce qu'il y a de plus fort, car elles sont nées et continuent de vivre dans les cœurs des millions d'hommes, car elles expriment la force invincible et la

cohésion intérieure de notre pays, de notre peuple tout entier, étroitement lié à notre parti révolutionnaire, le Parti Communiste Roumain.

J'en suis convaincu et je le répète: de même que l'homme n'a qu'une seule mère, il ne peut avoir qu'une seule patrie, une seule terre natale. L'abandon de cette patrie ne signifie pas moins que l'abandon d'une mère aimée. Abel, personnage d'un roman appartenant à notre grand écrivain classique Tamasi Aron, n'avouait-il pas que « L'oiseau et la chaleur ont pour leur part ailes et liberté, tandis que l'homme n'a qu'une seule terre natale et de nombreux devoirs. »

De même, nous, les Hongrois qui vivons en Roumanie, nous ne pourrions avoir plusieurs terres natales. Seuls nos devoirs peuvent être nombreux envers cette terre natale unique, la Roumanie socialiste, qui nous a élevés, nous défend et nous assure une vie digne, la liberté et l'égalité, dans un pays indépendant et souverain, dans un pays d'hommes humains.

Il me vient à l'esprit un épisode que j'ai vécu il y a peu de temps, un épisode significatif du climat de fraternité qui existe ici, en Roumanie, de cette fraternité qui s'établit et s'affermit entre les gens simples, quelle que soit leur nationalité, mais parlant la langue du travail, de cette fraternité qui se manifeste spontanément, qui existe depuis toujours, sans qu'il y ait besoin pour cela d'intermédiaires, car les qualités humaines unissent et rapprochent sans difficulté tous les fils de ce peuple. À Ceaușu, très ancienne et très belle localité située sur la vallée de la Tîrnava Mică et habitée par les Hongrois, j'ai été, avec d'autres, le témoin d'une manifestation mémorable, au cours de laquelle le chœur de réputation mondiale « Madrigal » du Conservatoire de Bucarest a rencontré le chœur local, créé dans ce village il y a plus de 140 ans. La meilleure formation chorale roumaine de tous les temps, le chœur « Madrigal », s'est trouvée au milieu de la salle du foyer culturel, devant le chœur du village de Ceaușu. Et leur chant s'éleva. Chacun chantait dans sa langue, selon son cœur. Pendant de longues heures, du soir jusqu'à l'aube, on a pu entendre ce chant merveilleux, le chant commun né de la communion des âmes. La valeur s'est ouverte à la valeur, allant des Roumains aux Hongrois, des Hongrois aux Roumains, de l'homme à l'homme. Pour s'imposer, l'idée de la fraternité n'a pas eu besoin d'une tribune officielle. Chacun a senti ainsi, simplement et merveilleusement, la chaleur du foyer commun.

HAJDU GYŐZŐ

L'esprit de la civilisation roumaine et la vocation européenne

Parler de l'*européanisme* de la culture européenne ne signifie certes pas soutenir la thèse de l'*eurocentrisme* de la culture et de la civilisation universelle, depuis longtemps *inactuelle* d'ailleurs, car il est bien connu de nos jours — preuves matérielles et spirituelles à l'appui — que de même que le continent européen mais indépendamment de lui dans d'autres espaces géographiques, des territoires entiers ou de grands centres ont engendré d'autres conceptions, une autre pensée, d'autres œuvres artistiques et ont fait rayonner d'autres civilisations. Les civilisations indienne, aztèque, assyro-babylonienne, chinoise ou africaines pourraient être, tour à tour — et sans partir uniquement du critère de l'ancienneté — considérées comme *monocentristes*. Cependant, ce terme paraitrait correct seulement si aux époques de leur essor, dans l'antiquité, les acquis de ces civilisations avaient franchi les méridiens et les océans. Lorsque — grâce aux grandes découvertes géographiques et aux grands voyages — la migration des cultures fut devenue possible, la civilisation européenne fut surprise de constater l'existence de nombreux *analogons*, dont elle assimila généreusement tout ce qui était susceptible d'établir un dialogue — à la fois concret et secret — avec ses anciennes sources. De la sorte, sur le tronc de la civilisation gréco-romaine — ou sur celui non moins important de l'anthropophilosophie nordique des *Eddas* — se déposèrent les couches significatives découvertes sur tous ces méridiens ethno-spirituels; la synthèse européenne a raffermi ses propres articulations, cependant que les philosophes de la culture, les sociologues et les comparatistes ont décelé et établi filiations, motifs, thèmes et parallélismes. Du contact avec ces cultures et civilisations nouvellement découvertes, l'originalité de la culture européenne en serait-elle sortie diminuée? Certes, non. Et l'affirmation selon laquelle elle aurait été enrichie par ce contact est une stricte, une incontestable réalité. C'est justement cette réalité — reposant sur une généreuse philosophie de la réception — qui a facilité à la culture européenne les voies de la modernisation, de l'incessante régénération. Et ce n'est que grâce à cette réalité que la culture européenne est parvenue à conserver sa *personnalité* lorsqu'elle a découvert que, dans le panorama universel des genèses et des tropismes culturels, elle avait perdu le droit à la primauté.

Dans la mesure, donc, où nous savons que la civilisation du monde est *omnicentrique* — c'est-à-dire que son centre est partout et sa circonférence nulle part, pour user d'une formule célèbre — nous pouvons, enfin, parler de l'Europe en tant que géographie et matrice idéelle et culturelle, et d'*européanisme* en tant que *vocation du progrès*, *attitude de la réception* et *aspiration du développement humain* à travers les facteurs de marque de la civilisation matérielle et spirituelle.

Il va de soi, cependant, qu'on ne saurait parler *grosso modo* d'européanisme sans nous rapporter, concrètement, à l'apparition et à la configuration des spiritualités spécifiques, à savoir aux nations qui composent la géographie du continent et qui déterminent *in actu* la civilisation européenne, proposant de la sorte, justement par l'extension du système de référence, une définition plus ample et plus vraie du concept même. C'est ainsi qu'on parle de l'esprit français, italien ou britannique, de l'esprit ibérique ou scandinave, du très ancien esprit hellénique — moins, peut-être, de l'esprit grec moderne — de l'esprit slave ou de l'esprit allemand... C'est à juste titre que l'on parle — néanmoins pas toujours à partir de données ou d'informations pertinentes — d'un esprit balkanique. Il s'agit là d'un syntagme qui ne saurait couvrir la totalité des spiritualités composantes de cette zone, tellement semblables à certains égards, mais aussi tellement différentes par leur structure historique et psycho-spirituelle.

Il existe, donc, un caractère spécifiquement national de chaque peuple, un timbre unique et définitoire de chaque ensemble petit ou grand, socialement organisé, qui peut être déterminé par la convergence avec les dimensions de l'universel, mais aussi par une autre *articulation*, particulière, de cet universel, de *l'harmonie générale-humaine.*

Forgé dans l'espace thrace, recréé au cours du processus dialectique de l'ethnogenèse des Roumains au contact de la *romanité*, et ouvert, par le caractère même de l'être roumain, à un permanent et puissant européanisme, le caractère spécifiquement national roumain se définit, donc, par l'originalité et la synthèse.

Le philosophe roumain Athanase Joja (1904—1970) proposait les traits composants suivants de la physionomie spirituelle du peuple roumain:

— prépondérance de la raison, rationalisme *(lato sensu)*
— réalisme
— vif sentiment de la nature
— mélancolie de la *doïna*
— humour et vivacité
— sentiment national profond, mais sobre, accompagné d'
— esprit de tolérance
— remarquable force d'assimilation
— esprit de mesure et compréhension concrète des situations
— refus du mysticisme

Conscient de ce que ces composantes ne couvrent pas entièrement le profil moral et spirituel du peuple roumain, le philosophe ajoutait avec une lucidité naturelle et prompte: « Ce ne sont là, bien entendu, que quelques-uns des traits composants de la physionomie morale du peuple roumain. Ceux qui nous semblent les plus caractéristiques s'intègrent dans la tonalité *générale-humaine* et dans celle propre à une certaine époque historique ou à un ensemble territorial plus vaste. Chacun ou plusieurs de ces traits se retrouvent, sans doute, aussi dans la physionomie morale d'autres peuples. Nous pensons cependant que la totalité de ces traits caractérise le peuple roumain, constituant sa spiritualité spécifique dans la grande famille des

peuples du monde. » * Nous acceptons comme évident que la totalité des composantes peuvent, en général, déterminer un profil; néanmoins il existe toujours un *distinguo* qui le particularise plus spécialement, par la force qu'un trait acquiert, en éclipsant les autres. Si nous acceptons, en général, l'ensemble des traits caractéristiques qu'Athanase Joja propose pour définir la physionomie morale du peuple roumain, c'est justement parce que dans cet ensemble figurent trois au moins des particularités qui se sont manifestées et se manifestent plus fortement dans la genèse et dans l'évolution de l'esprit roumain, dans l'histoire et la civilisation du peuple roumain: 1. — *l'esprit de mesure et de compréhension concrète des situations;* 2. — *le sentiment national profond, mais sobre,* accompagné d'un 3. — *esprit de large tolérance.*

Nous désignerons l'esprit de mesure par le mot roumain très ancien et extrêmement juste de « *cumpătare* », qui signifie *équilibre* ou encore *modération,* un juste milieu entre le Bien et le Mal, obtenu non par la douceur mais par la sagesse, par l'art de penser les circonstances et les idées, les amitiés et les inimitiés.

C'est sous le signe de cette « modération », mais également sous celui d'un esprit national profond — où l'on voit transparaître, jumelés, les caractères daces et romains — que fut forgée au fil des siècles la civilisation roumaine, une civilisation fondée sur des sources autochtones ancestrales, c'est-à-dire la *tradition mythique* et *éthique* des Thraco-Gètes ainsi que sur le fonds gréco-romain, mais, surtout, sur l'univers psychologique et moral d'un peuple peu nombreux, mais grand et brave par ses aspirations, par la force qu'il

Le peuple roumain n'est pas de ceux qui fuient le progrès; bien au contraire, je ne crois pas que d'autres puissent l'égaler lorsqu'il s'agit de se développer et de s'engager dans la voie de la civilisation. Des circonstances au-dessus de ses forces l'ont empêché, autrefois, d'être à côté des autres peuples avancés; il ne pouvait lutter à la fois pour sauvegarder son identité et pour se développer.

P.S. AURELIAN
(1833—1909)

mettait à se défendre, par sa volonté de paix et la soif d'édifier paisiblement son avenir, conscient de sa vocation historique de demeurer fidèle à soi-même. Ce peuple s'est avéré constant dans ses idéaux; maître de riches terres, ayant une âme fière et équitable, il a été et est toujours désireux de liberté; il s'est opposé et s'oppose toujours *de plano* à l'asservissement de l'intérieur et de l'extérieur; il a dû se défendre, conserver, par la lutte menée pendant des siècles, son être spirituel, ses biens, plus d'une fois convoités et amoindris, temporairement seulement, par des conquérants plus proches ou plus éloignés.

* Athanase Joja, *Profilul spiritual al poporului român. Logos şi ethos* (« Le profil spirituel du peuple roumain. Logos et ethos »), Éditions Politiques, Bucarest, 1967, pp. 289—290.

Voici le contexte réel, la carte politique et historique de l'espace où naquit et où dut grandir et croître l'arbre de la civilisation roumaine.

Lorsque Robert de Sorbon, chapelain de Saint Louis, fondait, en 1253, l'Université qui porte, aujourd'hui encore, son nom, les premiers États roumains préparaient, au milieu du tumulte de l'histoire, l'acte de leur constitution, de leur centralisation qui devait s'accomplir quelques décennies plus tard. Il est cependant prouvé depuis longtemps que l'existence de certaines formes culturelles et activités intellectuelles et artistiques précède l'apparition des États centralisés et que la culture et les arts, en fait, la civilisation sont autant d'éléments qui contribuent à l'homogénéisation politique et spirituelle d'une collectivité, devenant les prémisses mêmes de l'unité politique. Une langue vivante commune au peuple roumain dans l'espace carpato-danubien-pontique, un folklore puissant et vivant, à la fois unitaire et original par sa diversité thématique, éthologique et mythologique, ayant rempli le rôle d'un premier stade du classicisme, une culture matérielle unitaire et également diverse — ce sont là des éléments qui devinrent autant de traits caractéristiques des premières étapes de la civilisation roumaine du moyen âge et de l'époque précédant la Renaissance. Les églises et les monastères roumains, qui abritaient des trésors de manuscrits et de livres imprimés, furent de véritables foyers de culture. L'école musicale de Putna — dont l'existence remonte au XIVe siècle — atteste non seulement l'activité de quelques moins copistes, mais aussi la soif de culture et d'information de couches bien plus larges, au-delà des intérêts ecclésiastiques ou de ceux des Cours princières. Aux innombrables académies de musique et de peinture qui couvraient l'Italie de la Renaissance au *Quattrocento* et au *Cinquecento*, correspondent dans les États roumains les bibliothèques princières, les foyers ecclésiastiques de culture. L'existence de ces établissements ainsi que les œuvres des premiers chroniqueurs de Valachie et de Moldavie ou celles des premiers humanistes de Transylvanie (Olahus et Honterus), l'explosion d'une architecture originale et d'une peinture religieuse et laïque, l'apparition d'une école roumaine de peinture, l'intense circulation de livres et d'idées humanistes de l'Occident européen, la formation latine, européenne de nos premiers érudits — tout cela constitue ce que nous pourrions nommer, à juste titre, la *Renaissance roumaine.* L'apparition de certaines œuvres philosophiques et religieuses ou de certains ouvrages édifiants fondés, comme ceux de l'Europe occidentale, sur le rationalisme chrétien, apparition indépendante — sans filiation ou influence directe — mais se produisant en même temps que les types et les archétypes de la pensée occidentale, ne prouverait-elle pas que l'esprit national roumain s'est manifesté et s'est peu à peu défini sous le signe de *l'originalité?* Comment expliquer autrement la synchrogenèse, voir la protogenèse, de *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie* (« Les enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose ») par rapport aux œuvres similaires de *l'Inégalable*, nom qui désignait Érasme? Les livres d'Érasme: *Dulce bellum inexpertis, Querela Pacis* et *Institutio principis christiani* paraissent entre 1515 et 1517, et son *De civilitate morum puerilium*, écrit pour Henri, le fils du prince de Veere, en 1526, à Anvers,

cependant que *Învățăturile lui Neagoe Basarab*... sont rédigées en 1517 et en tout cas achevées entre 1517 et 1521 *. Il n'est aucunement prouvé que l'œuvre de Neagoe ait été connue par Érasme: et il ne nous est pas possible d'élucider le « mystère » de l'analogie, allant parfois jusqu'à l'identité, qui existe entre les enseignements dispensés par le prince régnant Neagoe à son fils Théodose et ceux qu'Érasme destinait au prince de Veere, et qu'il écrivit, comme nous venons de le dire, près de dix ans après que le prince, pédagogue et philosophe roumain eut rédigé les siens **.

Dans de telles situations, il est plus justifié de faire appel à... Platon et à sa théorie de la réminiscence, qui, adaptée au *grand nombre*, aux ensembles sociaux organisés, mérite d'être considérée sous un jour positif, subordonnée naturellement à la réalité des interactions historiques. En effet, si « connaître n'est rien d'autre que se souvenir » — comme le soutient le philosophe et logicien roumain Anton Dumitriu *** — on peut appliquer aisément le principe des vases communicants au processus de la circulation des idées et des connaissances humaines. Si nous ne savons pas exactement *quand* et *où* est née une idée, nous savons, en revanche, que, dans l'ordre dialectique, l'humanité ne redécouvre l'idée respective que si elle en a besoin ou si les nécessités et les conditions sociales, politiques et spirituelles en permettent l'implantation. Le fait que dans les États roumains des XIVe et XVe siècles ont apparu et circulé les mêmes idées progressistes que dans l'Europe occidentale indique nettement que la société roumaine évoluait dans un champ social et intellectuel non seulement perméable, mais aussi mûr pour recevoir de telles idées.

Si, au XVe, XVIe et XVIIe siècles, les chroniqueurs roumains font de laborieuses incursions dans l'histoire de la naissance et de la formation du peuple roumain, il faut nous hâter de rappeler qu'une telle propension ne représente pas un caprice didactique ou scientifique au détriment de l'art littéraire. Comme le remarque fort bien Virgil Cândea, historien et spécialiste de notre culture ancienne (dans l'article *La raison dominante*, publié dans le présent numéro de la « *Revue Roumaine* »), presque tous les chroniqueurs étaient de hauts dignitaires, des hommes de Cour, des gens en place, détenant de charges politiques, d'autant plus pénétrés d'esprit patriotique que leur patrie était menacée dans son existence même par des périls extérieurs. Ils devaient — affirme Cândea — « servir leur pays avant de servir les lettres ». Et c'est justement par cette didactique *sui generis* des chroniqueurs — par leur effort de rappeler au monde, et surtout aux envahisseurs de toutes sortes, que le peuple roumain descend d'une vieille et noble souche — qu'ils

---

* *Literatura română veche* (« La littérature roumaine ancienne »). Ier vol., *Introducere*, édition soignée par G. Mihăilă et Dan Zamfirescu, Éditions Tineretului, 1969, p. 114; *Învățăturile lui Neagoe Basarab*... (« Les Enseignements de Neagoe Basarab... »), texte choisi et établi par Florica Moisil et Dan Zamfirescu, Éditions Minerva, 1970.

** Constantin Crișan, *Érasme en Roumanie, Approximation diachronique et synchronique*, dans « Colloquia Erasmiana Turonensia », IIe vol., Librairie Philosophique Vrin, Paris, 1972, pp. 175—185.

*** *Istoria Logicii* (« Histoire de la Logique »), EDP, Bucarest, 1969, p. 103.

manifestent pleinement dans leurs œuvres leur *originalité.* Par leur caractère historique et patriotique, les chroniqueurs roumains introduisent, dans le champ de la civilisation européenne, un nouveau genre littéraire — celui de l'invocation du passé pour servir d'exemple éducatif au présent, pour calmer la soif d'expansion des grands empires.

Les droits sacrés de l'humanité ont toujours trouvé des défenseurs dans ce pays, nos ancêtres les ont connus, ils les ont appréciés, ils se sont sacrifiés pour eux; et s'ils ne nous les ont pas transmis dans toute leur intégrité, ce ne fut pas de leur faute, mais celle des dures circonstances qui furent les leurs; car ils ont bravement lutté et ils ont vaincu plus d'obstacles que nous n'aurions nous-mêmes à vaincre si nous avions le cœur de marcher dans le sillage de leurs pas.

NICOLAE BĂLCESCU

Inter arma silent musae — et, bien que les muses ne se soient pas tues sur les terres roumaines, au moyen âge et pendant la Renaissance, les Roumains n'ont pas bénéficié du répit exigé par les vastes édifices littéraires et artistiques, car, des siècles durant, ils ont défendu, de leur bras et de leurs corps, l'intégrité de l'Europe occidentale, la quiétude et le bien-être matériel et spirituel des nations de l'Occident européen. Contre les Huns et les Tatars, contre la force ottomane dévastatrice et menaçant la paix de l'Europe dès la chute de Constantinople, — soldats dans d'innombrables croisades pour la défense de la chrétienté, les Roumains ont toujours constitué un rempart infranchissable. Dans la civilisation de l'Europe Occidentale — épanouie, sous bien des aspects, plus tôt que l'art et la culture des pays roumains — une histoire digne de ce nom devrait tenir compte aussi du sang que tant de soldats roumains ont mélangé à l'encre indélébile des poètes de la Pléiade, aux chaudes harmonies apaisantes des musiciens de génie de Bologne, Venise ou Rome, aux vastes et poétiques vitraux de la Cathédrale de Chartres ou aux puissantes tours du château de Chambord, plus d'une fois défendues (comme l'attestent les documents) par des « soldats valaques », c'est-à-dire roumains, — et en évaluer l'importance.

Ce qui fait qu'il serait possible d'affirmer en un sens, que le *premier esprit* de la civilisation roumaine est celui de se *retrouver partout* dans le code génétique et causal de tous les grands systèmes intellectuels et artistiques européens mais tout en ayant conservé sa propre *matrice* et son *devenir* autochtone.

Cette matrice et ce devenir s'imposent ainsi que l'ont tant de fois remarqué les étrangers, comme un miracle. Dans une première acception, cette formule a trait à la force de *conservation* de l'être spirituel et de la civilisation proprement dite. Une seconde acception concerne la force de *rénovation,* de *régénération* par la synthèse propre et par la réception créatrice aussi, de toutes les idées, de tous les tropismes et gnoses culturels-artistiques venus sur le sol roumain et s'y implantant en vertu de leurs formes affines.

Les comparatistes et les sociologues de l'art et de la culture se sont longtemps complu dans l'affirmation commode, partielle — et souvent inexacte — selon laquelle l'Occident aurait influencé les formes de la culture de l'Orient. L'histoire de la civilisation universelle, de même que celle de la civilisation européenne, a corrigé, il y a plusieurs décennies, une telle affirmation fragile qui avait — pour employer des termes kantiens — plutôt un *prix de marché* qu'un *prix de dignité*, comme aurait dû avoir tout ce qui tient de l'univers de la culture et de l'art.

On sait aujourd'hui que la culture occidentale — dont on croyait, commodément, qu'elle est uniquement susceptible de donner, d'exercer son emprise sur d'autres cultures, et donc, incapable de rien recevoir — a certainement subi l'influence de l'art byzantin, par exemple, ou celle du roman russe, cette dernière s'étant fait sentir, par Gogol, Tolstoï, Dostoïevski, à la fin du siècle passé, dans la littérature française, puis dans celle italienne et dans celle anglaise: Philippe van Tieghem l'a bien prouvé dans son livre *Les influences étrangères sur la littérature française* (1550—1880) (PUF, Paris, 1967). À l'aide d'autres arguments, et s'y prenant d'une manière différente, Nicolae Iorga l'avait déjà prouvé avant lui lorsqu'il parlait — dans sa *Introducere sintetică* (« Introduction synthétique ») à *Istoria literaturii românești* (« L'Histoire de la littérature roumaine ») — du synchronisme qui existe entre la Renaissance roumaine, la Renaissance vénitienne en particulier et l'Occident européen en général. Ce sont là non seulement des vérités de l'histoire, mais aussi de l'histoire de la littérature et de l'histoire des idées ou de la circulation des thèmes, des motifs et des genres littéraires dans l'Orient et l'Occident de l'Europe. Lucide et impartial devant la vérité objective de l'histoire, Nicolae Iorga nous parle de Macarie le Monténégrin *arrivé chez nous de Venise* « avec son sac à lettres, avec ses petites planches de presse » et menant une activité typographique et de diffusion de la culture, synchronique et tout aussi raffinée que celle vénitienne ou que celle déployée dans d'autres métropoles de la culture occidentale. Une telle initiative venue chez nous de l'étranger se révèle, par l'hospitalité qui lui fut accordée, fructueuse et propice à l'existence d'un climat favorable aux grandes entreprises culturelles. Qu'elle ne soit pas issue du sol indigène ne doit acunement nous troubler. Car, — écrit Iorga — « L'Occident emprunte à son tour les livres populaires (le *Roman d'Alexandre, de Thèbes)*, qui, par le contact établi par les croisades, viennent d'ici, de l'Orient même (...) Les contes orientaux ont traversé, grâce à Byzance, le monde latin de l'Occident. »

Ainsi donc, en dehors d'une série de transferts thématiques directs — qui n'auraient pas pu vivre sur le sol de la civilisation roumaine si ce sol n'avait pas contenu lui-même, en germe, des fruits similaires et affins — outre la *force d'assimilation* et de réflexion de certaines constellations extérieures, l'européanisme immanent à la civilisation roumaine se manifeste également par un phénomène saillant et constant de *synchronisme* idéel et spirituel.

Les chroniqueurs roumains font leurs études dans de hautes écoles humanistes d'Italie et de Pologne, ils connaissent le latin et les langues

romanes modernes; le prince Petru Cercel (Pierre Boucle d'oreille), plus tard voïvode de la Valachie (1583—1585), visite les Cours royales de Suède et de France, non seulement en tant que prince, mais en tant que lettré et poète de langue italienne aussi, le haut dignitaire Nicolae Milescu voyage à la tête d'une délégation de bons officiers diplomatiques en Chine. Écrivant par la suite *Descrierea Chinei* (« La description de la Chine »), il offre à l'Europe une première image diachronique et synchronique de ce vaste et ancestral espace de culture et de civilisation.

Au milieu du XVe siècle, les hauts faits du sage et énergique voïvode Vlad l'Empaleur contre la Puissance ottomane devaient impressionner l'Europe et inspirer les écrivains et les peintres. Un siècle et demi plus tard, en 1600, la même soif de liberté et d'indépendance inspire à Michel le Brave l'accomplissement de la première union des pays roumains — la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie en un seul État. Sans aucune aide de la part des princes et des rois d'autres pays européens, considéré plutôt avec envie par certaines têtes couronnées, Michel le Brave — qui avait plus d'une fois aidé ces derniers contre l'invasion turque — devient à l'aube du XVIIe siècle un nom populaire dans toute l'Europe.

Affirmée dans la vie sociale et politique, la soif de liberté et d'indépendance des Roumains se manifeste avec une force également créatrice dans le domaine des arts, de la culture, de la littérature.

Il est, par conséquent, possible de parler d'un synchronisme général de la culture roumaine en Europe, mais aussi d'une Renaissance roumaine, parallèle dans le temps avec la Renaissance occidentale — mais indépendante à beaucoup d'égards. Le phénomène est possible — comme le souligne Nicolae Iorga — grâce aux trois éléments communs avec les Latins d'Occident: 1. — *le conte oriental* propagé vers eux de nos contrées; 2. — *le chant lyrique* qui a pu résonner indépendamment, chez nous aussi bien que chez d'autres, avec les mêmes invocations arabes de feuilles ou de fleurs et 3. — *la ballade* que nous avons empruntée — comme les Italiens ou les Hispano-Portugais — de la France des croisades. Considérées dans leur évolution historique, de telles *étapes* culturelles, érigées sur la double circulation de certains thèmes et genres matriciels, renvoient implicitement à ce que Iorga appelait en termes claires « la perfection fatigante de la Renaissance » et qui comprend — dans le grand tableau européen de l'époque — aussi bien Petru Rareş que Iacob Eraclide Despotul, fondateur de cette première université roumaine que fut « Schola latina de Cotnari » — 1561—1563, les chroniqueurs Grigore Ureche et Miron Costin — et jusqu'au *stolnic* Constantin Cantacuzino (humaniste réputé et traducteur en roumain de la *Bible)* et au prince régnant de vaste culture européenne, créateur d'un véritable style roumain, Constantin Brâncoveanu — « ce Louis XIV danubien » *.

Au siècle des Lumières, l'esprit roumain — toujours en dialogue avec les grandes idées novatrices du temps, au courant de la pensée des encyclopé-

* Nicolae Iorga, *Istoria literaturii românești* (« Histoire de la littérature roumaine »), 1er vol., IIe édition, Librairie Pavel Suru, 1925, pp. 9, 13, 15.

distes français et des grands revirements de la vie politique de l'Europe Occidentale affirme une fois de plus son *originalité* par l'érudit humaniste et écrivain que fut *Dimitrie Cantemir* (1673—1723). Sinon exhaustif, du moins synthétique, le portrait le plus récent du prince moldave — qui a anticipé de quelques décennies quelques-unes des idées importantes des philosophes français des Lumières, la vocation des grands romantiques par la redécouverte du folklore national et la création de l'ethnologie *(Descriptio Moldaviae)* — est dû à un historien et critique littéraire français, de grande renommée, Pierre de Boisdeffre: « (...) Dès 1714, l'Académie de Berlin n'appelait-elle pas le prince Dimitrie Cantemir, le grand historien de la Porte Ottomane et des Principautés moldo-valaques? « Faire l'histoire » n'interdit pas de *l'écrire;* l'écrire n'empêche pas de *la faire.* L'exemple de Cantemir, bien avant ceux de Palacky, de Lamartine, du Général de Gaulle ou du Président Senghor, nous le rappelle, puisque le Pic de la Mirandole roumain — à la fois historien, philosophe, poète et musicien — avait aussi régné sur la Moldavie. »*

Dans toute l'activité de Dimitrie Cantemir — qui non seulement a écrit l'histoire, mais l'a faite aussi en tant que prince régnant, il nous faut déceler en dehors de son esprit national profond, l'aspiration à l'universel de cet esprit, la tendance immanente du génie roumain vers les valeurs humanistes universelles, destinées à contribuer à la libération de l'homme et de la raison humaine de sous l'emprise des ténèbres et du joug de la domination étrangère. Dans la perspective du temps, il nous semble aujourd'hui moins important que Dimitrie Cantemir ait été le premier chroniqueur scientifique et fondateur du système de notation de la musique turque, ou qu'il ait, parmi les premiers, établi la filiation esthétique et bio-esthétique entre le folklore des peuples européens et arabo-seldjoukides **; ce qui nous semble capital c'est la volonté rationnelle, éclairée, du savant et du prince de mettre à la portée de tous les peuples européens qui luttaient contre l'oppression impérialiste, un véritable et ample instrument de connaissance de la genèse et du devenir de l'Empire ottoman, qui permette une plus efficace union de leurs forces devant sa menace grandissante. À travers le temps, la vision de Cantemir doit être considérée aujourd'hui comme un effort pour sauvegarder les valeurs de la civilisation européenne, cependant que l'auteur de cette *Incrementa atque decrementa aulae othomanice* doit être à son tour regardé comme l'un des premiers défenseurs éclairés et théoriciens stratèges de la paix européenne. Son sens profondément réaliste — dérivé justement de la romanité et de la *roumanité* de son esprit — s'est acquis, dès cette époque, le respect de l'Occident européen et, plus tard, la juste admiration d'historiens, d'érudits et d'écrivains tels que Byron ou Victor Hugo.

---

* Pierre de Boisdeffre, dans Constantin Crişan, Victor Crăciun, *Literatura română în lume* (« La littérature roumaine dans le monde »), *Préface* (fac-similé du manuscrit autographe, hors-texte), Éditions Meridiane, Bucarest, 1969.

** Edgar Papu, *Din clasicii noştri* (« Des pages de nos auteurs classiques ») (voir surtout le chapitre: *Dinamismul imagisticii lui Cantemir* — Le dynamisme de l'image chez Cantemir), Éditions Eminescu, 1977.

Les encyclopédistes français — Rousseau, Diderot, d'Alembert, Voltaire surtout, car ce dernier connaissait et tenait en estime ses ouvrages — auraient été fiers d'avoir parmi eux, plus tard, dans la période où fut élaborée *la Grande Encyclopédie Française*, un savant comme Cantemir, spécialiste, entre autres, des problèmes de logique générale *(Compendium universae logices institutionis)* ou de physique universelle qu'il avait parcourue d'un pas sûr, commentant principalement von Helmont *(Ioanis Baptistae von Helmont Physices universalis).*

Prestigieux continuateurs de l'œuvre de Cantemir et de celle des humanistes roumains transylvains (Olahus et Honterus) les coryphées de l'École transylvaine (Gheorghe Şincai — 1754-1816; Petru Maior — 1761-1821; Samuil Micu-Klein — 1745-1806) n'ont pas été seulement des historiens avisés de l'unité de la langue et de la romanité du peuple roumain, mais aussi — par l'ensemble de leur activité intellectuelle et artistique — des représentants de l'époque des *Lumières roumaines*, époque caractérisée par un ardent et incessant dialogue avec les grandes aspirations des Lumières de l'Europe occidentale.

Leur volonté maîtresse d'éclairer le peuple sur ses origines et de le guider vers la science et le goût de la lecture se révèle aujourd'hui avoir été non seulement un devoir patriotique et révolutionnaire, mais aussi une dimension européenne et comme une propension progressiste de tous les esprits éclairés du monde à l'époque, de répandre les acquis de la science et de la culture dans les couches larges de la population.

Le peuple roumain, nous ne le concevons pas comme une entité métaphysique, création de la pensée abstraite, mais nous le concevons comme ce gigantesque être, passé par beaucoup de luttes, d'épreuves et souffrances, ayant cependant de toutes perçu un péage de beauté ou de souvenirs réconfortants, mais se trouvant aujourd'hui en possession d'un héritage, d'un patrimoine de traditions, de coutumes, d'histoire vécue, qui fait son originalité, partant, son droit à la vie et son inébranlable guide.

NICOLAE IORGA

C'est également ce que souhaitaient les révolutionnaires roumains de 1848, qui combattaient autant par la plume et la pensée, que par les armes, en un parfait accord et en une étroite coopération avec les chefs de la révolution française et du *Risorgimento* italien et qui ont milité pour une culture roumaine, profondément *nationale*, par la *langue*, l'*histoire* et l'ensemble des *traditions morales*, mais *universelle* par l'aspiration à la liberté nationale et sociale. Au milieu du XIXe siècle, l'esprit de la civilisation roumaine *s'européanise*, arborescent et multiforme, demeurant dans la sphère d'un puissant *caractère national;* qui plus est, on peut parler — vu l'œuvre et la vie généreuse des érudits de l'époque, grands et inspirés diffuseurs de la culture sur tous les plans — d'un *militantisme national* profond où n'en vibrent pas moins, à l'unisson, les grandes aspirations de l'Europe.

La littérature se trouve en première ligne de la lutte pour l'union, pour l'indépendance, pour la liberté. Même l'appel à la littérature universelle — dans l'acception gœthéenne du terme — est subordonné aux intérêts qui reflètent les visées de l'esprit roumain: on traduit massivement du français, de l'italien, de l'anglais et en premier lieu les œuvres qui plaident implicitement — par leur idée politique et par l'imagination artistique — en faveur du *réveil des consciences à une vie nouvelle.* Paul van Tieghem observait, à juste titre, que: « (...) de toutes les manifestations de l'activité humaine, la littérature est sans conteste celle où s'expriment le plus complètement et le plus clairement les caractères propres d'un peuple. » *

Or, si nous invoquons la définition de van Tieghem dans le domaine de la culture roumaine (du milieu du siècle passé), culture *militante* par les aspirations nationales, et *européenne*, par les aspirations esthétiques, la première observation qui s'impose est l'attitude *civique* des érudits et des écrivains militants qui n'ont presque jamais embrassé un domaine unique d'activité et ont été presque tous des écrivains multiformes, publiant vers, prose et traductions. En même temps, ils ont été des promoteurs de journalisme, éditeurs, dirigeants de revues et de journaux, auteurs d'almanachs, collectionneurs de folklore et investigateurs des archives historiques, organisateurs de sociétés culturelles, fondateurs d'écoles et d'ensembles de théâtre — constamment préoccupés qu'ils étaient par le progrès général de la culture nationale et militant pour « le progrès de la nation roumaine ». Ils ont compris l'importance et soutenu les échanges d'idées, d'autant plus que presque tous avaient fait leurs études en France, en Allemagne, en Italie, en Suisse. Bons connaisseurs de quelques langues étrangères, hommes de lettre et d'art, ouverts à la culture et à l'art, voyageurs infatigables, ils ont vu, ils ont consigné et ils ont tâché de soutenir le progrès socio-économique de leur peuple. En même temps, cependant ils ont compris que les valeurs nationales peuvent, à leur tour, enrichir la culture européenne de l'époque. Voyageant eux-mêmes, ils ont été conscients de la nécessité de faire circuler leurs créations. Grâce à ce credo, les érudits messianiques du siècle passé ont redécouvert les beautés du folklore roumain non seulement pour le public autochtone, mais — par leurs propres traductions ou par celles de leurs confrères français, italiens ou anglais — pour le public étranger aussi. Prosper Mérimée — qui s'était lié d'amitié avec Vasile Alecsandri — découvre quelque chose de l'âme roumaine grâce au volume *Ballades et chants populaires de la Roumanie* paru aux soins du poète roumain aux Éditions E. Dentu de Paris, en 1855. Dans le compte rendu de ce livre publié dans *Le Moniteur universel, journal officiel de l'Empire Français*, du 17 janvier 1856, Prosper Mérimée, parlant des chants d'amour, des légendes merveilleuses ou diaboliques et des contes sur les héros-haïdouks, pensait que le résumé du volume donnerait au public une idée avantageuse de l'imagination des poètes roumains. Remarquant le compte rendu de Mérimée, le grand critique français de l'époque Sainte-

* Paul van Tieghem, *La littérature comparée*, Librairie Armand Colin, Paris, 1951, p. 210.

Beuve souscrivait à ces affirmations. L'historien Jules Michelet manifeste également son admiration pour l'histoire et le folklore des pays roumains. Dans ses *Légendes démocratiques du nord* (Garnier Frères, Paris, 1854), il publiait après un tour d'horizon historique sur les pays roumains et sur le sud-est européen en général — où il exprimait son admiration pour la soif de liberté du peuple vivant entre le Danube et les Carpates et pour son héroïsme multiséculaire dans la lutte pour la conservation de l'identité nationale et spirituelle — un florilège folklorique roumain tiré des livres d'Alecsandri, à savoir les ballades *Mărioara Florioara* et *Mioara* — c'est-à-dire *Miorița* — la célèbre ballade mythologique et ethnogénétique du peuple roumain.

La même année, paraît à Londres (aux Éditions Smith, Elder and Co) le volume *Doine or The National Songs and Legends of Roumania*, aux soins de l'essayiste, poète et traducteur E.C. Grenville Murray. Si nous évoquons ici l'ample préface de Murray ce n'est pas parce que l'auteur y dévoile au lecteur anglophone la *noble ancienneté*, la romanité des Moldo-Valaques, c'est-à-dire des Roumains, en affirmant que les Roumains sont les créateurs d'« une puissante et originale culture ». Ce qui nous frappe à la lecture de la préface de ce premier commentateur anglais de la civilisation roumaine, c'est qu'il parvient — par l'intermédiaire de pièces folkloriques représentatives — à isoler certains traits spécifiques de l'esprit roumain, apparenté sous beaucoup de rapports aux aspirations et à la sensibilité d'autres peuples, mais faisant aussi entendre un timbre unique, où l'on peut retrouver non seulement la *vocation européenne*, mais aussi quelque chose de la noblesse et de la générosité de l'esprit universel, du territoire *général-humain* comme synthèse révélée dans les productions les plus spécifiques. C'est ce qui ressort clairement des paroles de Murray: « Les doïnas semblent avoir en elles quelque chose des traits des chants d'Ossian, seulement, *au lieu d'appartenir à une nation calme, grave, mystique, telle l'Écosse*, elles sont les chants d'un peuple qui vit sous un ciel d'été béni et dont les rêves parlent tous de l'éclat du soleil, des fleurs, de la lune et des étoiles. » * (C'est nous qui soulignons).

Voilà, brièvement suggérés, quelques éléments concernant le peuple roumain, que les ethnologues, les psychologues et les philosophes ne devaient souligner que beaucoup plus tard, mais qui se sont, depuis toujours, avérés définitoires dans l'art, la littérature, la pensée roumaine.

De la sérénité du ciel, de la joie de chanter les fleurs et, en général, la nature — si profondément impliquées dans le folklore roumain, comme dans l'art et la littérature moderne d'auteur aussi — résulte une donnée de l'âme roumaine: la douceur, comme on l'a nommé, *l'esprit de tolérance.*

Que signifie et comment se traduit en fait cet esprit de tolérance?

Examinant la civilisation roumaine dans son devenir historique, le concept de tolérance — qui, sans doute, doit être considéré *lato sensu* — signifie la volonté de coopération spirituelle, le désir d'établir le dialogue sur tous les plans, et tout d'abord sur le plan de la vie spirituelle.

---

* E. C. Grenville Murray, *Doine, or The National Songs and Legends of Roumania*, Smith, Elder and Co., London, 1854, pp. XIV—XVI.

Lorsque, vers le milieu du siècle passé, les traductions menaçaient d'étouffer la littérature nationale, la voix de la modération s'est fait entendre parmi les coryphées de la pensée et de l'unité culturelle roumaine: « les traductions ne font pas une littérature » — a décrété devant cette situation l'un des fondateurs de la Roumanie moderne, Mihail Kogălniceanu. Et c'est toujours lui qui a ajouté ensuite dans l'article-programme de la revue « *Dacia literară* », en inaugurant, par cette exhortation, l'histoire de *l'esprit critique* dans la culture roumaine: « Notre histoire compte d'assez nombreux hauts-faits, nos beaux pays sont assez grands, nos coutumes sont assez pittoresques et poétiques. » Ainsi le dialogue *national — universel* dans la littérature et les arts roumains et la théorie roumaine du spécifique national, devenue plus tard une authentique *école d'opinion*, ont leurs débuts dans cet appel historique.

Des décennies durant, se poursuivant de pair avec le développement moderne des lettres roumaines et avec l'apparition de quelques-uns des écrivains roumains à la fois classiques et modernes, les plus importants dans une Europe dont la tendance spirituelle allait vers le réalisme critique et existentiel, le dialogue animé entre les partisans du *spécifique national* et les théoriciens de *l'universalité* dans l'art et la littérature ne cesse de se dérouler.

À la considérer maintenant, après tant d'années, cette confrontation entre le *synchronisme* (européen) et le *spécifique national* — continué vers la fin du siècle passé par l'opposition Gherea — Maiorescu et accentuée lors des premières décennies de notre siècle par le duel Ibrăileanu — Lovinescu — nous apparaît elle aussi comme une image représentative de *la modération* de l'esprit roumain. Et elle est, d'autant plus, un symbole de la culture roumaine que la carte de cette confrontation qui compte de nombreux partisans d'un côté et de l'autre, laisse un *territoire ouvert* aux deux camps adverses. Aucun des deux ne nie jusqu'au bout l'importance ou le poids de l'universalité par l'exclusion — nous le répétons jusqu'à satiété — du spécifique roumain et vice-versa. Pour ce qui est des écrivains proprement-dits — ceux surtout d'une haute tenue esthétique et connaissant de grandes réalisations artistiques (Eminescu, Creangă, Caragiale, Slavici, Coşbuc, plus tard Goga, Blaga, Sadoveanu, Rebreanu, Arghezi, Bacovia) — ils avaient exprimé leur opinion définitive à travers leur œuvre même: figurer *l'universalité* sous l'habit de la *roumanité*. La littérature roumaine la meilleure, la plus authentique, la plus élevée et durable a été, et est toujours, fidèle à ce credo esthétique qui appartient aux grands idéaux humanistes de l'esprit roumain depuis toujours.

Il existe un esprit de l'époque, mais il n'y a pas et il ne saurait y avoir un *saeculum* — le terme est tiré par Lovinescu de l'œuvre de Tacite — qui unifie les esprits jusqu'à une linéarité indistincte, tout comme il n'existe pas et ne saurait exister en tant que valeur une œuvre reposant uniquement sur le charme de la couleur locale, de l'exotisme, sans aucun rapport avec les fibres, avec le dessin de *l'humain commun*, du général-humain.

La synthèse de cette modération, de cette image équilibrée de l'esprit de la civilisation roumaine — esprit reflété par l'art, la littérature, la pensée —

Étienne le Grand — tableau votif de l'église Sf. Ilie de Suceava.
fresque de 1488

Bannière d'Étienne le Grand
broderie de l'an 1500

Epitrachilion du monastère de Tismana, broderie du XVe siècle

Epigonation du monastère de Putna
broderie ornée de perles — début du XVe siècle

a été élaborée, dans une phrase mémorable, par le philosophe et historien roumain Vasile Pârvan (1882—1927). « Ce n'est pas la culture supérieure d'une seule nation qui doit nous intéresser, mais la culture d'un grand nombre de pays. *Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons tuer le mimétisme grossier des formes et obliger à la réflexion, à une prise de position personnelle, originale.* » * (C'est nous qui soulignons).

Les grands esprits de la romanité culturelle et artistique de l'entre-deux-guerres ont enrichi, par leur œuvre, la culture roumaine; ils ont donné de nouvelles dimensions morales, mais aussi une éthique et une esthétique nouvelles au mouvement de la civilisation roumaine, à l'intérieur des frontières de la Roumanie aussi bien qu'au-delà. Plus que la contribution décisive qu'ils ont eue au raccord européen et universel de la pensée et du mouvement artistique roumain — européanisme et universalité qu'ils portaient au plus profond de leur conscience artistique — ces personnalités se sont avérées de véritables créateurs de systèmes, architectes originaux du langage, novateurs et rénovateurs de l'esprit contemporain.

Ce serait une erreur, et en tout cas une injustice préjudiciable, que d'adopter, en parlant de civilisation, la fausse position « nominaliste » des définitions précaires et incomplètes. Le champ de la civilisation embrasse naturellement — par une revalorisation qui ne saurait s'accommoder d'une partialité de circonstance — les sciences, la technique, la philosophie, le droit, la diplomatie, l'ensemble tout entier, enfin, de la pensée humaine concernant tous ces domaines. Dans le climat d'un développement harmonieux, il serait au moins incongru de parler d'une littérature très avancée, en ignorant les progrès des sciences ou de la technique.

L'époque moderne nous montre clairement qu'un pareil isolement des domaines est factice.

L'art de l'Europe moderne et contemporaine serait appauvri par l'absence d'un de ses récents fondateurs. Ce fondateur, qui a enrichi et réorienté l'art moderne européen par l'infusion de *la mythologie d'une roumanité éternelle* et *la détermination cosmo-terrestre de l'homme universel*, s'appelait Constantin Brâncuşi; il a eu la vocation de l'universalité qui embrasse, certes, l'européanisme entier et définitif.

On ne saurait, ensuite, concevoir l'histoire de l'aéronautique moderne sans Traian Vuia, Aurel Vlaicu ou Henri Coandă.

Qui pourrait oublier — et qui serait disposé à oublier l'apport de génie du diplomate roumain Nicolae Titulescu aux affaires de la période de l'entre-deux-guerres?

La spéléologie, en tant que science théorique et pratique reconnaît, sur le plan mondial, dans le Roumain Emil Racoviţă son incontestable fondateur. Cependant qu'un autre Roumain, Gh. Marinescu, est reconnu en tant qu'un des créateurs de la physiologie et de l'anatomie pathologique du cerveau.

* Apud Tudor Vianu, *Vasile Pârvan şi concepţia tragică a existenţii* (« Vasile Pârvan et la conception tragique de l'existence »), dans *Filosofie şi Poesie*, Casa Şcoalelor, 1943, p. 186.

Voilà la compétition non signée — et nulle part légiférée — entre l'art et les sciences, contribuant de manière pratique à définir l'ample territoire du concept de civilisation. Tandis que les hommes de science roumains participaient par leurs découvertes au bien-être et au progrès de l'homme de partout, Nicolae Iorga — ce Voltaire roumain, le savant prolifique sollicité par une multitude de domaines, celui qui écrivait de trente à cinquante volumes par an, stupéfiant les milieux intellectuels du monde entier — collaborait à la réalisation de la coopération spirituelle entre les nations, tandis que Panait Istrati — autre messager de l'esprit roumain — jouissait de l'admiration de nombreux lecteurs étrangers et était carrément désigné par Romain Rolland comme « le Gorki des Balkans ».

Si nous voulions adopter un ton narratif-poétique, il faudrait peut-être ajouter que toute cette vaste et généreuse irruption de l'esprit roumain dans le monde avait lieu, et a lieu aujourd'hui encore, sous le signe des harmonies énesciennes. Les deux *Rhapsodies* — véritables illustrations de l'âme roumaine — de G. Enescu, compositeur de génie qui n'a pas été étranger aux grands modes de modulations de la musique moderne, s'inscrivent dans le dialogue toujours actuel et toujours plus vif de nos jours entre *roumanité* et *universalité.*

*

Les grands changements politiques entraînent, tout naturellement, de grands changements dans la doctrine, et plus précisément dans l'exercice des arts, de la littérature, de la culture.

Dans la nouvelle époque socialiste, que la Roumanie traverse depuis presque quatre décennies, nous assistons à l'efflorescence variée de l'art, de la littérature, de la culture. Si, au cours des premières années du nouveau système social-économique, on est obligé de reconnaître le geste tâtonnant ou certaines injonctions dogmatiques — peu favorables à la production artistique et culturelle en général — au cours des quinze dernières années la civilisation roumaine, renouant avec le grand filon de la tradition, a affirmé dans le monde sa vocation d'incontestable *maturité de la pensée et d'accomplissement multiforme.*

La pénétration, d'une ampleur sans précédent, des valeurs contemporaines roumaines dans le monde, à côté du nouvel itinéraire — de beaucoup plus vital et plus vaste — des anciennes valeurs roumaines, est due, à beaucoup d'égards, à la politique extérieure roumaine sage et généreuse, politique affirmant le droit de tous les peuples du monde à la paix, à une vie paisible et prospère.

Dans les sciences, dans l'art et la littérature, dans tous les domaines de la pensée et de la civilisation roumaine règne aujourd'hui, plus que jamais, l'idée d'*équilibre*, de *collaboration* et de *coopération.* Généreux par l'ouverture consubstantielle, le *nouvel esprit critique* affirmé par la société socialiste roumaine se fait pleinement jour dans toute sa diversité. Le créateur roumain d'aujourd'hui accorde une grande attention à son dialogue intime (et public, à la fois) avec son confrère, le lecteur ou consommateur d'art et de culture,

qui est devenu — et devient toujours plus — de simple consommateur qu'il était autrefois, auteur de biens culturels et artistiques. Sous l'égide de la nouvelle société, le geste élémentaire de la *participation* se transforme de plus en plus en geste ample et révolutionnaire de la *créativité.* Le phénomène est dû en grande partie à la *démocratisation* toujours plus poussée de la culture et de la littérature, à l'égalisation des chances et à une répartition toujours plus équitable et plus vaste des biens culturels.

La construction du socialisme est pour nous un problème national, et réclamer à l'écrivain d'être un magistral incitateur à l'action d'édification de la civilisation matérielle et de la culture du peuple roumain, c'est faire appel à son patriotisme.

GEORGE CĂLINESCU
(1899—1965)

Continuateurs des traditions esthétiques les plus importantes, l'art et la littérature de la Roumanie de nos jours expriment dans des formes spécifiques un credo traditionnel d'une grande *énergie de l'originalité* et d'une grande actualité, favorable au dialogue entre le créateur et le public: à *l'attitude politique engageante* de la littérature patriotique d'autrefois correspond aujourd'hui le *militantisme* du créateur d'art, essentiellement engagé par les nouveaux idéaux de la société, par les grands idéaux de l'humanisme de toujours.

Réceptif à tout ce qui fut ou est précieux dans la culture universelle, l'esprit roumain reçoit aujourd'hui — de par son essence ouvertement cognitive, de par l'ancestrale physionomie de l'*éthos* et de l'*ethnos*, du *polis* national, de l'*édifice* universel — l'image d'une synthèse créatrice, égale, en fait, à un *nouvel esprit critique.* Décantant les antithèses, les débordements ou les exubérances de tant de mouvements spirituels qui ne lui ont pas été et ne lui sont pas inconnus, ce nouvel esprit critique a retenu et retient uniquement ce qui favorise et contribue à nuancer sa propre personnalité. Ce nouvel esprit critique a appris du passé, mais aussi du présent, que ce n'est qu'en perfectionnant sans cesse sa personnalité qu'il peut parvenir à résister aux vagues d'influences dévastatrices pour sa propre physionomie culturelle.

La régénération par la personnalisation, mais aussi par la réception, par l'effort de redécouvrir les sources primaires définitoires et d'*assimiler* idées, formes, attitudes et langages signifie pour nous non seulement la conservation de la langue, de l'âme roumaine, mais aussi la préservation de son ouverture pour l'universel.

Le fait que le lecteur roumain d'ajourd'hui trouve dans les librairies tout ce qui est représentatif dans la culture universelle, classique et contemporaine, en matière d'histoire, de politologie, de philosophie, d'esthétique, de belles-lettres représente une *manifestation spécifique et relevante d'un état d'esprit, d'une collaboration généreusement entretenue par une politique culturelle de large ouverture et impliquant la coopération fructueuse entre l'esprit*

roumain et l'esprit européen et universel en général. Voilà, dans un autre sens, une image de la mesure, se tenant pareille à une symbolique balance sans faille entre la Roumanité et l'Universalité.

Car l'Europe — bien qu'elle soit un berceau de synthèse, et un espace de nouvelles synthèses et de revalorisation de l'acquis d'autres méridiens — n'est qu'une partie du monde, sans laquelle le monde ne saurait être compris, mais qui, néanmoins, ne peut se substituer au monde entier.

Sur un continent où vivent tant de nations — différentes aussi bien par leur psychologie que par leur organisation socio-politique — la nation roumaine entretient depuis des siècles un dialogue de la raison et de la mesure. Elle reflète son visage dans le miroir du monde sans écarter personne de cette salle aux nombreux miroirs, s'en tenant au principe doux mais ferme de la réciprocité, du contact sage, de l'égalité, de la coopération amicale. La civilisation roumaine actuelle — reposant sur une évolution et une synthèse millénaires, dans une Europe ayant connu plus de deux mille ans de troubles et d'adversités — présente aujourd'hui une voix distincte dans le concert des peuples du monde.

Récemment, une fois de plus, le président de la Roumanie, Nicolae Ceauşescu, affirmait le droit des peuples — grands ou petits, développés ou en voie de développement — à la paix. La paix — sans laquelle il ne peut y avoir ni progrès ni prospérité et civilisation, sans laquelle toute aspiration, y compris celle vers le beau, se flétrit. Cette condition *sine qua non* se retrouve dans la pensée de tous les grands hommes de culture roumains d'hier et d'aujourd'hui.

« Il n'y a de grands ou de petits peuples qu'en tant qu'expression statistique — écrivait Tudor Vianu. Les peuples les moins nombreux ont donné et continuent à donner des œuvres où l'âme humaine vit dans des formes de grande originalité et séduction. La paix du monde dans une longue époque d'édification sera plus durablement garantie lorsque les peuples parviendront à se mieux connaître à travers les aspects les plus élevés de leur force de création. » *

Connaissance et estime réciproque ne signifient, cependant, point — et ne signifieront au fond jamais — une universalisation linéaire de l'esprit spécifiquement national, mais une révélation et une réévaluation de *l'humain commun*, par les particularités même et les notes psychologiques et morales immanentes à chaque peuple, à chaque nation.

Demeurer soi-même dans une œuvre de création signifie en égale mesure exprimer l'essence de son espace génétique, historique et culturel, et concevoir l'universel justement en tant que propension quintessenciée du caractère spécifiquement national, dans un langage de vocation idéelle et stylistique universelle. D'une détermination exclusivement cosmique ne jouissent que les étoiles et les météorites intergalactiques... Si nous aimons la poésie hugolienne, c'est pour l'universalité de sa pensée et pour l'élévation

* Tudor Vianu, *Studii de literatură universală şi comparată* (« Études de littérature universelle et comparée »), Éditions de l'Académie, Bucarest, IIe édition, 1963, p. 609.

de son sentiment, mais également pour sa *francité* chrono-spatiale. Enlever Victor Hugo à l'espace et au temps, de la France dans laquelle il a vécu signifie contredire les prémisses élémentaires du sens commun. Hugo, Gœthe, Shakespeare ont été et demeurent universels également grâce à leur esprit français, allemand, et, respectivement, anglais...

Eminescu, le dernier grand romantique européen, expression essentielle du génie roumain, ne saurait être compris en dehors de la roumanité.

CONSTANTIN CRIŞAN

La construction de l'homme

On n'y peut rien: l'homme est homme et en tant que tel il lui faut sans cesse prendre des décisions, jour après jour, sa vie durant. Et selon toutes probabilités il devra le faire plus souvent encore à l'avenir. C'est là le prix qu'il lui faut payer pour réussir à s'arracher au monde animal. Ce monde programmé pour être son milieu ambiant. En sortant du cercle des déterminations primaires, il a acquis, en même temps que sa liberté, les soucis et les tourments de l'option. Ce qui l'a situé sans cesse plus haut que ceux dont il est issu, c'est sa capacité d'apprendre qui l'a aidé à modifier son mode d'action en fonction des fins proposées. La dynamique de son développement a accentué plus encore chez lui la capacité de s'instruire. Bien sûr il n'y a rien de bien nouveau jusqu'à présent dans tout ceci, mais il arrive que les vérités à la portée de tout le monde engendrent des problèmes. À un moment donné, l'homme a compris une chose essentielle: qu'il a troqué sa dépendance absolue à l'égard de la nature contre une dépendance nouvelle, à l'égard de la société cette fois, la seule différence entre l'une et l'autre consistant en ceci que la nouvelle dépendance n'étant plus immuable n'a plus rien à faire avec une programmation a priori. Sans doute le désir de la liberté est-il aussi vieux que l'humanité même, puisqu'il a dû se manifester au moment où l'oppression se faisait sentir pour la première fois. Je pense que les premiers contes où il est question de pays de Cocagne, de contrées fabuleuses où les alouettes volaient toutes rôties, ont été suscités comme autant de rêves venant compenser l'hostilité d'un monde qui n'offrait même pas les moyens les plus élémentaires d'existence et où le travail sans espoir de chacun n'était accompli qu'au profit de quelques autres. Comme une constante nullement négligeable, la soif de liberté ressentie alors traverse l'histoire millénaire et comme il s'agit d'une constante, elle apporte de l'eau au moulin de certains interprètes pessimistes de l'histoire, lesquels affirmaient

que le rapport existant entre l'homme et la société demeurait éternellement le même. Lorsque, grâce à Karl Marx, un peu d'ordre a été fait dans le chaos des phénomènes historiques, l'image d'un « carrousel des répétitions éternelles » n'était plus à même de satisfaire personne; dans le processus plus ou moins obligé de l'histoire, on a commencé à déchiffrer de plus en plus clairement, à côté du désir permanent de liberté, une constante de la lutte pour la liberté, et par suite, avec le déclenchement d'émeutes et de révolutions, le développement de la liberté même. « La guerre, ce ne sont pas les nuages qui l'ont faite, ce sont les hommes » dit très suggestivement un poète. Bien que poétique, cette sentence peut s'appliquer à l'exploitation de l'homme par l'homme. Et pourtant il aura fallu que se succèdent une succession infinie de générations sur notre planète avant que l'exploitation n'en arrive à être considérée comme *non-normale, non-naturelle.*

Soit, mais sur le chantier où l'homme se construit soi-même, que vient faire cette simpliste exploration rétrospective dans la nuit des temps? L'homme nouveau qui est apparu (simplifié parfois) grâce à la projection imaginaire d'une doléance impatiente, et conçu si héroïque qu'il n'avait aucun lien réel avec les millions d'hommes faits de chair et de sang, avec leurs faiblesses et leurs défauts, leurs frayeurs et leurs aspirations; l'homme nouveau qui — dans la vision des technocrates tout au moins — était appelé, tel un robot bien huilé et fonctionnant sans erreur, à extirper de lui toute émotion génératrice d'erreurs, afin d'être à la hauteur des temps à affronter; l'homme nouveau — tel que le souhaitaient cette fois les artistes — vu comme un *homo ludens* auquel sa dimension essentielle (le jeu) donnerait la possibilité de s'auto-dépasser exclusivement lors de ses loisirs.

Je pourrais énumérer sans fin, dans l'ordre chronologique, tous les types humains du XXe siècle; ils ont été tour à tour repoussés, du fait de ne considérer exclusivement que l'individu, ou que la société, pour ne présenter chaque fois, par un orgueil déficient, que *la partie* d'un tout. Il est bien, pourtant, que les hommes se préoccupent du problème de l'homme, avant que ce dernier ne se perde dans l'auto-mouvement des événements.

Mais pourquoi cette rétrospective de temps depuis longtemps révolus, esquissée peut-être à trop gros traits?

Même si la structure intime de l'instant peut se modifier en marche — surtout dans les périodes d'accélération accentuée au point que dans la triplette passé, présent et futur, la part du passé se retire en faveur du futur — l'homme veut savoir d'où il vient afin d'entrevoir où il va. L'homme cherche un point d'appui sûr, qui l'aide non seulement à résister à l'agression des mutations sociales et technico-scientifiques, mais aussi à se réaliser en tant qu'entité individuelle sur une voie souvent contradictoire. Si, autrefois, on pouvait insister sur certaines apparences, par le simple prolongement de la courbe de développement, il semble bien que cette merveille se soit évanouie en même temps que naissait la cybernétique. Nous ne pouvons nous attendre, venant de la plupart de futurologues, à des conseils miraculeux pour l'homme en tant qu'individu concret, bien que l'on puisse observer ces temps-ci, dans le titre même des communications sur l'avenir — et pas

seulement de celles du *Club de Rome* — une plus grande ouverture vers les besoins de l'homme. Ce qui n'empêche nullement certains futurologues de continuer à projeter sur l'avenir leur propre portrait plutôt que l'ensemble des linéaments projectivo-scientifiques.

C'est là que la politique, en jumelant les fruits de *la science* favorable à l'homme et *l'action*, serait appelée plus que tout autre à compléter le vide. Une image de l'avenir établie sur des fondements scientifiques, et dans laquelle il y aurait aussi de la place pour l'idéal, pourrait, ainsi qu'il a été montré à maintes reprises dans les congrès internationaux, influencer les courbes de développement. L'homme, loin d'être un appendice du cours aveugle des événements (et ne désirant nullement l'être), est le *coauteur* de son destin. Il ne peut évidemment pas se forger n'importe quel avenir, mais il essaiera, au moyen d'une meilleure connaissance des lois et des tendances de développement — d'en détacher les solutions optimales. Et me voilà encore obligé de louer Marx qui, ainsi que nous l'avons montré, a déchiffré l'histoire. Il y aurait, là, à y bien réfléchir, non seulement l'une des multiples explications possibles, mais aussi, en dernière instance, l'octroi même d'un sens à la vie.

Ce n'est pas un hasard si, lors de nos entretiens avec les étrangers, nous sommes parfois enviés. Non pas pour notre niveau économique, qui n'est pas encore à la hauteur de celui des pays avancés; non pas pour les quartiers d'habitation et pour les villes nouvelles qui ont surgi, en peu de temps dans les régions de périphérie et qui comportent tout un réseau d'institutions culturelles et d'écoles: en définitive, on construit partout dans le monde et les visiteurs ne savent pas tous d'où est partie, il y a de cela trente-six ans, la Roumanie. Nous sommes souvent enviés pour l'enthousiasme et l'élan avec lesquels nous parlons de la vie et de l'avenir. Le terme collectif réunissant en lui la plupart des commentaires à ce sujet pourrait être (plus ou moins exactement) celui de « foi ». Si une conviction, qui contribue à la création de la personnalité, au sentiment d'une existence pleine de sens, peut s'appeler, à défaut d'une expression plus adéquate: foi, alors, oui, d'accord. À la différence de tous les autres types de foi, nous avons affaire ici à une compréhension, à une conscience qui ne peut en aucun cas être comparée à un narcotique; cette foi n'endort pas l'homme, mais au contraire le réveille; elle ne le console pas, en le détournant de l'existence sur notre planète, mais elle le plante sur le sol, solidement, sur ses deux jambes, et l'aide à voir les choses telles qu'elles sont en vérité, si peu immaculées qu'elles soient; loin de paralyser ses impulsions vers l'action et de le pousser à je ne sais quelle prière rédemptrice, cette foi raffermit en lui son besoin d'agir, dans une mesure incroyable, insoupçonnée; elle n'entoure pas un quelconque rien d'un nombe doré, elle n'épure pas l'image du monde en lui ôtant les multiples visages de l'éventualité, mais elle aide à la reconnaissance de l'essentiel, si préoccupant que soit celui-ci.

Envisagés sous cet angle, le Programme du Parti Communiste Roumain, ainsi que les plans immédiats, tout comme ceux de perspective — où sont tracées les tâches fondamentales de la Roumanie socialiste jusqu'en

l'an 2000 — acquièrent une consistance solide qui mérite qu'on y réfléchisse et qu'on agisse en conséquence. De la sorte, un pont se trouve jeté, si je puis m'exprimer ainsi, entre les actions personnelles de l'homme et l'histoire, la grande. Les choses étant ainsi, il nous faut reconnaître que l'histoire elle-même se présente devant celui qui y prend une part active, comme un tout, dans lequel l'homme peut et doit intervenir. L'inconnu immense qui s'opposait autrefois à l'homme comme une muraille hostile devient — même s'il n'est pas déchiffrable dans chacune de ses grandes lignes — plus accessible qu'il n'était. Et partout où la participation est possible ou même nécessaire, il naît de cette détermination un sentiment de responsabilité commune. L'homme, «ce grain de poussière dans l'univers sans fin» sent qu'il est appelé à rendre habitable, autrement dit plus humain, l'astre appelé Terre. J'ignore si la comparaison qui suit est scientifique, mais elle se rapproche de la substance de ce que je veux exprimer. De pareilles liaisons, non encore formulées dans leurs ramifications les plus intimes, créent justement le champ dans lequel peut se construire et se surpasser l'être biologique, psychologique et social appelé homme, jusqu'à l'expression supérieure de la personnalité.

Si j'étais l'un de ces économistes qui peinent toute la sainte journée devant le clavier de leurs computers afin d'élaborer, en se fondant sur les données fournies, les modèles cognitifs sur l'état de choses, j'exprimerais en grande partie ma pensée en chiffres et en formules. Mais voilà, je suis (est-ce par bonheur?) écrivain et je me casse moins la tête pour ce qui est de la production annuelle d'acier par tête d'habitant, que pour la production de sourires. La production de pétrole m'intéresse beaucoup moins (en dépit de mon permis de conduire) que le pourcentage de véritables satisfactions humaines. L'apport individuel en vue de l'édification d'une construction architecturale imposante et ultra-moderne m'intéresse moins que le bouquet de biographies que comprend ce témoignage humain et que, dans chacune de ces biographies, le reflet de l'ouvrage créé. Je me rends compte, bien sûr, qu'il n'y a guère d'instrument pour mesurer, peser, dénombrer tous ces pourcentages par tête d'habitant et surtout pour établir le feedback entre l'œuvre et l'homme. Le seul instrument possible en ce cas demeure «le télescope à miroir» et les «fines antennes» de l'écrivain auquel on attribue —à tort ou à raison — une grande sensibilité. Mais il ne me passe nullement par la tête d'affirmer que «tout va comme sur des roulettes» ni de soutenir qu'il n'existe pas chez nous de gens indifférents, détachés de tout et qui, bien que bénéficiant de toutes sortes de possibilités, ne font rien pour les développer, bref, n'effectuent pas un travail à la mesure de leur capacité.

À cet égard non plus, le pourcentage par tête d'habitant ne saurait mettre les choses au clair étant donné que, du point de vue de la statistique, la moyenne obtenue par individu ne correspond pas, forcément, à la réalité. Lorsqu'un roman qui présente toutes les choses trop en rose me tombe entre les mains, je me demande pourquoi il est nécessaire de retrousser ses manches et de suer à grosses gouttes alors que tout se passe comme dans un conte de fée. Eh bien ! c'est un peu comme ça que j'écrivais autrefois; opti-

miste comme je l'étais, il me semblait que cela allait de soi, si l'on voulait vaincre plus facilement les difficultés du début. J'en savais encore trop peu sur la littérature et la vie, pour ne pas me laisser aveugler par une chose qui m'impressionnait. Ensuite, je suis tombé dans cette variante aussi, une goutte de non-vérité se glissait sous ma plume. Mais il me fallait me débarrasser de ma vision trop édulcorée et m'éloigner, en écrivain, de mon moi antérieur. Lorsqu'à son tour, ce parti-pris s'est atténué, je suis parvenu à une juste mesure (pourrais-je le qualifier de synthèse?) et me suis rendu compte que la sincérité et le courage sont des dimensions nécessaires, qu'il s'agisse de déceler ce qui est négatif ou bien de mettre en valeur ce qui est positif; et cela, d'autant plus quand il était question de l'homme. Depuis lors je n'ai plus commis la faute de confondre le processus aussi long et ardu qu'est le développement de la personnalité, avec le résultat souhaité.

Ceux qui souffrent du « oui-oui » chronique sont, du point de vue spirituel (et moral) tout aussi ridicules que les malades du « non-non » chronique, puisque les uns et les autres annulent toute pensée. Je ne sais pas combien de choses connues de moi pénètrent dans mes écrits ni comment elles se transmettent à mes lecteurs; quant à moi, l'exercice m'a créé l'équilibre que vous confère l'écriture.

Cette divagation, trop longue peut-être, est implicitement liée à mon sujet. Comment réagit, par exemple, un écrivain devant l'observation que l'on entend sans cesse dans la bouche des étrangers qui viennent chez nous pour la première fois: « Ici les gens ne voient pas les choses telles qu'elles-le sont à ce moment, ils les voient, en partie du moins, telles qu'elles devraient être. » Qui sait si ce n'est pas là le trait le plus caractéristique de la créativité? Il est vrai que depuis un demi-millénaire on croyait, quelle erreur ! que la créativité ou, pour employer un terme passé de mode — la grâce de créer — était un privilège accordé au peintre, au sculpteur, au compositeur ou à l'écrivain; comme si l'immense chemin parcouru depuis la première roue jusqu'au dernier computer (pour l'instant) aurait pu être parcouru sans créativité; comme si, faute de créativité, il n'y avait pas eu, dans le domaine de la technique aussi, une pesante dépendance vis-à-vis de ce que nous appelons « sur place », répétition, routine, mots le plus souvent accompagnés d'une grimace; comme si, enfin, il n'avait jamais existé et il n'existait pas, de nos jours, une créativité sociale qui — surtout à cette époque de révolution scientifique et technique et de grandes mutations sociales — joue un rôle de plus en plus important.

Je ne puis m'imaginer *l'homme nouveau sans la science et la technique les plus modernes* tout comme je ne puis imaginer *la science et la technique les plus modernes sans l'homme nouveau.* Il est évident que la mécanisation, l'automatisation et la cybernétique n'aident pas seulement à la solution des problèmes du monde contemporain, mais engendrent en même temps d'innombrables problèmes nouveaux. Dans leurs recherches de solutions propres au stade nouveau de développement, les relations sociales doivent, dans leur totalité, tenir compte de cette situation. Ainsi que l'affirment

les savants qui ont le devoir de savoir le mieux les choses, la révolution de la science et de la technique implique à son tour celle des capacités humaines en vue de leur juste utilisation, et même, à certains égards, la révolution des relations inter-humaines. Cela rend plus que tout possible et même nécessaire une participation ample et démocratique aux grandes décisions. Les auteurs de science-fiction ne se trompent guère lorsqu'ils attirent l'attention sur les dangers possibles. Ce sont en quelque sorte des visionnaires, auxquels on ne saurait contester une bonne dose d'imagination utile et, en de nombreux cas, une authentique créativité. Ils nous familiarisent avec le monde des hommes-robots qui (espérons-le !) n'existera jamais. Même s'il m'arrive de rencontrer dans les pages de pareils romans des hommes-machines parfaits, doués des sens les plus subtils et des antennes affectives les plus sensibles, je ne puis m'empêcher de me demander d'où ces « créatures » soigneusement lustrées pourraient extraire leur morale; or, là où la morale fait défaut, le sentiment de la responsabilité sociale devient une impossibilité.

Dans certaines fictions, des computers de plus en plus « intelligents » tentent dès à présent de se révolter contre les hommes. Ceci n'étant possible que dans un seul cas: celui où l'homme dormirait, ou plus précisément, au cas où, en dormant, il perdait trop de temps pour pouvoir rapporter à lui-même toutes les conquêtes scientifiques. Mais si nous descendons de la fiction, ou, pour mieux dire, si nous remontons vers la réalité, il nous faudra inclure sans faute l'homme nouveau dans le feedback quasi-miraculeux de l'avenir. Les créations super-techniques d'aujourd'hui et de demain peuvent et doivent être une aide extrêmement précieuse pour l'humanisation du monde.

Aussi le sang me monte-t-il à la tête toutes les fois que j'entends de nos jours des gens prêcher (et au nom du machinisme par-dessus le marché) l'opposition, aussi vieille que fausse, de l'art et de la science, comme si nous en étions encore à l'ère . . . de l'alchimie magique.

En l'absence de la science et de la technique, la moitié de la population d'aujourd'hui resterait, même en dépit d'une équitable répartition, sans vêtements et sans habitation; l'agriculture ne réussirait à obtenir, à l'avenir aussi, que de 2 à 5 grains pour un grain semé, ainsi que le mentionne une chronique monastique française de l'an 1750, alors qu'aujourd'hui, grâce aux machines, à la chimie et à l'agrotechnique, on en obtient environ 25. Nous heurtons-nous aussi à certaines conséquences inquiétantes dans l'industrie et dans l'agriculture? Les matières premières et l'énergie diminuent-elles sans cesse sur la terre? D'autant plus importante s'avère dans ce cas la créativité individuelle et la créativité sociale, toutes deux étant appelées à collaborer, en se stimulant l'une l'autre.

« La créativité ». Qu'est-ce? Tantôt une expression « à la mode », tantôt « une formule magique ». Tant de définitions ont été avancées que peut-être la meilleure se fait-elle encore attendre. Bien que diverses, les réponses peuvent être réduites au même dénominateur. Il n'y a pas « d'étincelle divine » qui tombe du ciel sur la tête du « créateur », même si les solu-

tions recherchées peuvent être fulgurantes, voire surgir à la fin d'un rêve. Ce qui se montre à nous en contours, plus ou moins vagues lors d'un *rêve éveillé* ou d'une *veille où l'on rêve* dépasse, grâce peut-être à cette étrangeté, la pensée logique formelle. Surprenant comme un choc un homme à sa machine à écrire, un autre à son chevalet et un troisième dans la halle d'une usine de constructions mécaniques, ce phénomène n'est certainement pas une simple mise en ordre, une comparaison ou un enchaînement d'idées. L'intuition, cette expression devenue aujourd'hui tout simplement suspecte, ne nous aide pas, elle non plus, à sortir de ce labyrinthe si nous ne soupçonnons pas là une espèce de récompense que le subconscient accorde au conscient pour tout le travail effectué jusqu'à cet instant. En tout cas, la créativité implique toujours, d'une part, intelligence et imagination, et d'autre part état créatif, disposition et situation créative, attributs, dans le premier cas, de l'individu, et, dans le dernier, du social. Les objectifs qui nous font nous engager dans des combats plus difficiles que ceux auxquels nous étions habitués jusque-là appartiennent toujours au social, de même que le sentiment d'être utile à une collectivité.

Voilà pourquoi la cote du vécu intérieur par tête d'habitant, le sentiment d'amitié sincère, le courage et la réceptivité devant ce qui est nouveau m'intéressent tant. Voilà pourquoi aussi je désirerais ardemment que cette cote concorde avec le sens de la justice et de l'équité sociale.

Je suis tout aussi intéressé à connaître la dynamique économique vraiment impressionnante de la Roumanie socialiste, que la dynamique de sa culture, ce qui me permet d'en savoir davantage sur le devenir de l'homme. Si les transformations n'avaient pas atteint les deux sphères, cette forme de société qui est la nôtre serait restée l'une des nombreuses formes possibles, et l'impersonnalité de l'engrenage aurait empêché non seulement la formation de nouvelles personnalités humaines, mais elle aurait même dissoutes celles qui existent dans l'impersonnalité de pareilles structures.

Nous avons, par conséquent, le droit de nous réjouir de ce que la Roumanie ait pris à temps le train de l'humanisme (à l'époque de la vitesse, les trains aussi sont plus rapides). Lorsqu'à Timişoara, ma ville natale, le premier calculateur électronique indigène a été mis sur pied, à l'École Polytechnique (j'ai vu cet « ancêtre » de mes propres yeux) la relation science-homme se posait déjà. Lorsque quelques années plus tard il s'agissait de la production en série de « mémoires » pour computers (je me trouvais par hasard sur les lieux), la société socialiste de Roumanie s'adjoignait déjà l'apposition: « au développement multilatéral », afin que tout un chacun se souvienne, en prononçant ces mots, que notre société se doit d'être humaine et qu'elle ne peut perdre de vue — en raison de qui sait quelle abondance de moyens — son but final. Je puis donc, du fait qu'entre temps elle a acquis des significations nouvelles, utiliser consciemment une image aussi banalisée que celle du grand chantier sur lequel l'homme se construit soi-même. Je ne doute pas un seul instant que le noble souci de l'humanité consistant à former des personnalités multiformes ne soit, sur d'autres latitudes géographiques et

sociales, l'objet de recherches intenses. Si, en ce qui concerne le problème de la personnalité, l'homme de science s'inspirait plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici de la plus importante des inventions de Thomas Edison, qui a réuni pour la première fois, en « teamwork », des spécialistes de différentes disciplines autour de la même table, cela ne pourrait que me réjouir. L'anthropologie, la sociologie et la psychologie ont eu, ces dernières années, une contribution essentielle pour l'élucidation du complexe de problèmes du champ conceptuel de la personnalité, mais la philosophie boite encore un peu et la « personnologie », préconisée pour la première fois par le professeur Lucien Sève en tant que science indépendante, se trouve encore, pour le moment, dans une perspective très éloignée. Dans une interview, le professeur roumain Alexandru Tănase se montrait désireux (à ma grande joie) d'une « théorie qui intègre les plus grandes réalisations de l'homme, ainsi que les données offertes par toutes les sciences et qui tienne compte de la dynamique sociale, des corrélations objectif et subjectif, liberté et nécessité. » Rien qu'à cette phrase on peut constater qu'il existe une dépendance réciproque entre la personnalité d'une société et celle des individus qui la composent, et une fois de plus, que le degré de ces deux créativités décide de la qualité de la construction sociale et de la construction de soi.

Je ne sais pas grand chose sur la composition des aciers nobles. Dans l'alliage spécial dont sont faites les personnalités, je présume — au-delà de tout ce qui leur est commun — l'existence de mondes uniques, non-reproductibles, sur le ferment duquel l'école et la vie, l'éducation et la société ont imprimé les lignes qui les définissent. Dans ce cas aussi l'alliage s'obtient à de très fortes températures de fusion; je suis persuadé que l'éthique n'y est pas absente. Aujourd'hui, à l'heure où une nouvelle fait sept fois et demie le tour de la terre en une seconde, où les moyens de transport et de connaissance contribuent à rétrécir le monde, il n'y a pas un homme qui puisse se retirer dans un monde apparent d'isolement pour s'y construire (à la loupe et à la pincette) un semblant de bonheur parmi les collections de timbres ou de papillons. Et aucun parmi ceux qui méritent le nom d'homme ne s'arrêtera, dans ses méditations sur l'avenir, à la clôture de son jardin ou à la barrière de la ville, pas plus qu'à la frontière de son pays ou du continent sur lequel il vit. C'est par tout le monde qu'est respiré l'air qui entoure notre planète. L'eau, au-delà des frontières entre lesquelles elle coule, est bue par tous les habitants de la Terre. Où qu'elle s'exerce, la déprédation de la Nature regarde le monde entier. Le gaspillage irraisonné de matières premières et d'énergie nuit aux intérêts de tous. Et il s'avère que le désordre économique du monde est un problème qui doit préoccuper l'humanité dans son entier. La guerre (pour rappeler encore les paroles du poète évoquées au début de ce texte), ce ne sont pas les nuages qui l'ont faite, ce sont les hommes...

Lorsqu'immédiatement après la fin de la deuxième guerre mondiale, un journaliste a demandé à Einstein, de quelles armes on se servirait lors de la future déflagration, le savant a répondu: « En ce qui concerne la prochaine guerre, je ne m'en rends pas compte; mais dans celle qui la suivra, il est certain que ce sera l'arc et la flèche... »

La construction de la paix — alors que l'irrationalité des armements a atteint le plus haut point de l'absurde — ne représente plus aujourd'hui l'une des multiples voies possibles, mais *la seule voie* qui soit humaine, étant donné que le droit à la paix est un droit primordial, en l'absence duquel tous les autres droits ne sauraient *être*, en l'absence duquel tous les autres droits *cesseraient d'exister*. Aujourd'hui la vérité est réceptionnée plus largement et dans un esprit de responsabilité plus large que jamais par l'opinion publique mondiale, qui réalise, consciemment, que *la construction de l'homme ne peut se faire* sans la paix. La raison nous donne le droit d'espérer que dans l'avenir, plus qu'aujourd'hui, cette façon de penser imprimera son empreinte définitive sur notre manière d'être.

Tandis que je tape ces lignes sur lesquelles s'achève mon article, je m'arrête pour réfléchir et mes yeux s'arrêtent sur le calendrier qui indique l'année 1980. Pour la première fois depuis que je me connais, je ressens presque physiquement le relais des temps. Nous avons la chance d'être les témoins oculaires d'un événement extrêmement rare: il aura fallu que sur cette planète cinquante générations se succèdent, avec leurs joies et leurs peines, pour que nous ayons la possibilité de vivre le changement du premier chiffre de l'an *2000* ! Et notre devoir est d'autant plus grand de songer avec courage au lendemain. À l'avenir qui toujours commence dès le présent. Il faut qu'il soit l'avenir de l'homme, pour pouvoir devenir celui de l'humanité.

FRANZ STORCH

VALEURS ROUMAINES

Un humanisme original

Situés, du fait de circonstances politiques et culturelles spécifiques, dans un autre plan du mouvement d'idées que celui de l'Europe occidentale et centrale, mais au courant des idées humanistes et en contact avec elles, les pays roumains ont réagi au courant de la pensée humaniste selon une chronologie propre.

L'explication du rattachement tardif des érudits roumains aux idées humanistes, imputable à l'isolement culturel qui les tenait à l'écart de l'Occident, est inacceptable. Il est démontré aujourd'hui que les intellectuels roumains du XVIe siècle connaissaient pour la plupart le grec ancien, le latin et l'italien, indispensables à leurs lectures humanistes. Les échanges avec l'Occident, directement ou par l'entremise de la Transylvanie, de la Pologne ou de la République de Venise étaient assez suivis pour permettre les contacts entre érudits et la connaissance de leurs œuvres. Plus encore, nombre d'ouvrages que les humanistes d'Italie, de France ou d'Allemagne n'avaient connus que relativement tard, après la chute de Constantinople et l'émigration des savants byzantins — c'est alors que le cardinal Bessarion fonda la Bibliothèque arcienne de Venise — appartenaient à un patrimoine culturel dont l'accès n'était pas, de prime abord, interdit aux ecclésiastiques ou aux laïques savants du monde orthodoxe et, par conséquent, aux Roumains non plus. D'ailleurs les nombreux monuments culturels édifiés aux temps des voïvodes Étienne le Grand, Neagoe Basarab et Petru Rareş, la diversité d'options des mécènes roumains de la fin du VIe siècle, les peintures et les magnifiques œuvres d'art de l'époque où, dans une vision des plus originales, le génie roumain avait su opérer la synthèse des motifs byzantins, italiens, allemands traditionnels ou de la Renaissance, bien connue des Roumains, témoignent du goût raffiné et de la diversité d'options des mécènes roumains de la fin du XVe siècle et du début du XVIe.

Ce n'est donc pas la méconnaissance des valeurs humanistes qui a déterminé leur implantation dans la culture roumaine. Les raisons doivent être cherchées ailleurs, dans la réserve imposée par un engagement politique et spirituel conscient des Roumains dans une toute autre aire de la pensée et de la civilisation européenne, dominée, longtemps après la chute de Constantinople, aux mains des Turcs Ottomans, par la doctrine et les formes byzantines. Pour pouvoir rester eux-mêmes au cours de leurs confrontations avec des voisins catholiques extrêmement entreprenants militairement, bien organisés et aux visées expansionnistes, les Roumains allaient trouver un allié puissant dans leur confession orthodoxe. Si celle-ci pouvait, à la rigueur, tolérer des emprunts dans l'architecture, dans l'art, la littérature, les métiers, la vie à la cour, la façon de s'habiller et les ornements, elle interdisait toute concession à la « mode », toute coquetterie sur le plan doctrinaire.

Dès les premières décennies qui suivirent la fondation de la Valachie et de la Moldavie, les deux États roumains agissent comme support économique et bras séculier sur les foyers de spiritualité byzantine de la Péninsule balkanique, du Mont Athos, des Lieux Saints et de toute la Méditerranée orientale. Après la prise de Byzance, ce rôle leur revint presqu'en exclusivité pendant plusieurs siècles. Cette action historique, de bastion des formes de la pensée et de la civilisation sud-est européenne que notre grand historien Nicolae Iorga allait nommer une «Byzance après Byzance», ne pouvait admettre des attitudes doctrinaires d'inspiration occidentale, dont les catholiques eux-mêmes se méfiaient d'ailleurs.

Dans le cadre de l'Empire ottoman, les pays roumains jouissaient d'un statut politique d'autonomie bien déterminé. Dans l'ensemble de la communauté orthodoxe du monde musulman, ils en représentaient le soutien principal, économique aussi bien que culturel par les dons somptueux offerts aux fondations religieuses de l'Orient, s'imposant aussi par leur création artistique et littéraire, leurs institutions spirituelles et politiques, leur mode de vie, leur volonté de sauvegarder une identité européenne non musulmane, non ottomane. Dans l'intervalle où les Roumains assumèrent cette direction culturelle, l'unique voie à suivre, supposant de sérieuses implications politiques, ne pouvait être que la fidélité envers l'unique forme d'européisme acceptée par la Porte sur le territoire de l'Empire ottoman: la tradition byzantine. Une révolution dans la pensée roumaine du XVe siècle, sous la poussée humaniste, était chose inconcevable. Justifié, historiquement, en France, en Allemagne ou en Italie par le soulèvement des villes contre les structures féodales, ce mouvement aurait signifié, pour la Valachie et la Moldavie, une aventure qui n'aurait abouti qu'à la perte de son statut politique reconnu par les Ottomans.

Les érudits roumains n'ignoraient donc pas l'humanisme issu, dans sa formule idéologique, de la Renaissance et de la période qui lui suivit, mais eurent la sagesse de choisir le moment le plus propice pour se l'approprier. Aux premiers signes de faiblesse de l'Empire Ottoman, dès que la pression de la Porte diminua et que, en Europe Centrale et de l'Est d'autres forces politiques — les Habsbourg, l'Empire de Tsars — commencèrent à manifester leur désir d'expansion, les Roumains réagirent en se servant, cette fois, d'une arme empruntée à l'arsenal culturel européen: l'humanisme, qui allait pénétrer dans la littérature roumaine avec une promptitude que seul peut expliquer le fait qu'il était connu d'avance par les savants de ces lieux.

En Transylvanie, les contacts avec les mondes catholiques italien et allemand favorisaient depuis longtemps la réception du courant. Le fils de Iancu de Hunedoara, le roi Mathias Corvin, était sensible aux valeurs de la Renaissance italienne et son chroniqueur de Cour était l'historien humaniste italien Antonio Bonfini, connu pour les informations qu'il donne sur le peuple roumain. Les communautés saxons du Moyen Age entretenaient des relations commerciales, culturelles et religieuses avec les régions de l'Europe Centrale. De jeunes citadins hongrois et saxons, de jeunes nobles d'origine roumaine

allaient faire leurs études en Occident; le mécénat était devenu à l'Est, aussi, une tradition.

En Moldavie et en Valachie, pays tournés vers la culture et la tradition byzantine, l'humanisme devait s'affirmer dans ses formes caractéristiques, à partir du XVIIe siècle. *Toutefois nous connaissons, dès les siècles précédents, des lettrés roumains qui s'abreuvaient à la culture occidentale de l'époque, qui lisaient le latin et l'italien.* Ceux que l'on cite le plus souvent dans ce sens étant Luca Stroici, haut dignitaire moldave, ou Petru Cercel, voïvode de la Valachie (1583—1588).

Au début du XVIIe siècle, c'est Lucas le Chypriote, évêque de la ville roumaine de Buzău, nommé plus tard métropolite de l'Ungrovalachie (1603—1629), habile miniaturiste et calligraphe, qui s'impose d'autant plus que le célèbre Cyrille Lucaris, patriarche de Constantinople, visite plusieurs fois la Valachie durant son sacerdoce. Il nous faut faire mention aussi de l'érudit Mihail Moxa qui, vivement intéressé par l'histoire universelle, traduisit en roumain un chronographe slave (1620). Parmi les voïvodes de la Valachie, nous savons qu'Alexandru Iliaş (1616—1618); (1627—1629) encouragea l'activité du savant grec Mathieu al Mirelor qui lui dédicaça des « Conseils pour gouverner » très intéressants et que Radu Mihnea avait reçu une excellente instruction grecque chez les moines du Mont Athos, et latine et italienne à Venise. À la cour de Leon Tomşa (1629—1632) l'envoyé suédois Paul Strassburg put tenir en latin son discours lequel est immédiatement traduit par le prédicateur de la Cour, un Grec ayant fait ses études à Wittenberg et parlant couramment quatre langues. Les notes de ce voyageur qui, de fait, ne connaissait de Bucarest que la Cour princière, font mention de la ville de Bucarest « très grande et étendue », des « marchandises de prix » qui s'ammoncelaient dans les rues et les places des marchés, de la surabondance agricole, animalière et minière, des réceptions à la Cour, des fêtes pastorales avec musiciens cachés derrière des buissons et des concours entre soldats.

En Occident, l'apparition de l'humanisme est directement lié à la formation de la bourgeoisie. En Europe de l'Est et du Sud-Est la cuture reste longtemps encore l'apanage presque exclusif de l'aristocratie et du clergé, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si parmi les promoteurs de l'humanisme roumain se trouvent des hauts dignitaires et même des érudits appartenant au monde monastique — un Daniile le Pannonien, par exemple. Le phénomène n'est pas particulier à nos pays; il y avait eu d'autres endroits de l'Europe aussi des humanistes « qui n'étaient pas recrutés exclusivement dans la bourgeoisie ». Cependant, il est évident que l'apparition tardive de la couche citadine dans les pays roumains et le fait d'être rattaché au cercle post-byzantin ont retardé la réception de l'humanisme dans les pays roumains.

Pour les princes roumains capables d'initiatives culturelles et disposant de moyens pour les réaliser — un Matei Basarab (1632—1654) en Valachie et un Vasile Lupu (1634—1653) en Moldavie — la création d'écoles de facture occidentale — « Schola graeca et latina », fondée par le voïvode Matei Basarab à Tîrgovişte et le « Collège » de Iaşi patronné par le voïvode

Voile liturgique — détail, monastère de Dragomirna
broderie de 1612

«*L'Enfer*» — église de Gurasada
fresque de 1756

Vasile Lupu, où l'on enseignait, en dehors des vieilles disciplines, aussi les langues classiques, s'avérait un agissement conforme au programme de redressement général des pays durement éprouvés, par les guerres, la famine ou les soulèvements des décennies antérieures.

Une pareille conception de politique culturelle ne doit pas nous surprendre. Parlant du voïvode Matei Basarab, par exemple, Nicolae Iorga disait qu'il avait « voulu ressusciter le passé, le passé de richesse, d'honnêteté, de puissance, de fierté, d'instruction ».

La ferveur orthodoxe du voïvode valaque amène, tout d'abord, un revirement dans l'architecture roumaine, nombre des monuments les plus importants du XVIIe siècle — dont les monastères d'Arnota, Brâncoveni, Căldăruşani, Dintr-un Lemn, Plumbuita, l'église St. Démètre de Craiova etc. étant édifiés par son ordre. Constructions solides, harmonieuses, richement décorées, elles reflètent l'aisance matérielle et une volonté de mécénat du fondateur, mais aussi, comme on pouvait s'y attendre, son désir de suivre aveuglément l'exemple de ses devanciers. De même, pendant son règne, l'activité typographique avait repris, avec des moyens techniques supérieurs. Quoique Matei eût insisté pour conserver le slavon comme langue du culte, il ne fit pas d'objection à l'emploi du roumain dans la vie laïque officielle. À preuve, les *Pravile* (ou Codes de lois), les documents rédigés en langue roumaine, et en général tous les textes ou imprimés où l'écriture sert de moyen de communication lié à la complexité des relations sociales. L'enseignement s'avérant tout aussi nécessaire, on fait appel à des livres roumains. La politique de l'imprimerie nous apparaît donc, sous Matei Basarab, très réaliste: elle n'ignore pas le besoin des hommes de communiquer par l'écriture.

À ces actions humanistes déterminantes s'ajoute l'œuvre des Cantacuzène et des Brancovan. Les liens politiques que les Roumains entretenaient avec les États européens anti-ottomans (l'empire des Habsbourg, la Russie, la Pologne) se renforcent à la suite des grands revers subis par le Croissant en Europe Centrale (celui essuyé devant Vienne, en 1683, par exemple). Les grands dignitaires et les marchands roumains entretiennent des contacts toujours plus serrés avec les cercles politiques et commerciaux de Constantinople, de Dalmatie, et de Venise, où l'éducation humaniste était d'origine italienne. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, parfaire son éducation en Italie, à Padoue, surtout, équivalait pour un jeune homme au meilleur des diplômes et ouvrait la voie à toutes les réussites sociales. Ce fut le cas de Constantin Cantacuzino, le futur *stolnic* du prince régnant qui étudia en Italie et en revint avec la réputation d'un érudit de formation occidentale. C'est toujours à Padoue que le prince Constantin Brancovan envoyait ses boursiers. Des savants de ces pays, laïcs ou ecclésiastiques, comme Bandini, visitent, à leur tour, notre pays. Petit à petit et, toujours, évidemment, au niveau des classes aisées, les goûts, la mode, la manière de penser commencent à changer. Les bibliothèques privées, riches et variées, les rayons chargés de livres dans les langages de culture de l'occident, en grec et en latin, font l'orgueil des aristocrates et des ecclésiastiques. *Parler le latin avec un*

diplomate étranger, comme le faisait, par exemple, le prince régnant Dimitrie Cantemir avec Rafael Leszczynski, lors de leur entrevue à Iași en 1699 quand ils débattirent un sujet qui passionnait les humanistes de l'époque (l'amitié et ses obligations, avec référence à Cicéron) ne présentait aucune difficulté pour les jeunes érudits roumains. Dans sa correspondance avec Hrisant Notara, le patriarche de Jérusalem, le *stolnic* Cantacuzino cite fréquemment les auteurs anciens. La culture roumaine avait donc adopté le courant humaniste, mais à sa manière, comme tout ce que les Roumains assimilaient alors de la culture universelle.

*

L'histoire de l'humanisme doit ajouter un chapitre entrêmement généreux — qui reste encore à écrire — sur l'évolution de ce courant dans les Pays roumains. Il devra enregistrer les noms de quelques remarquables humanistes transylvains, Toma Pellei, un émule d'Érasme, Nicolaus Olahus, évêque de Strigoniu et grand érudit d'origine roumaine, Johannes Honterus, apôtre de la Réforme parmi les Saxons habitant la Transylvanie, Gaspar Helta, Filip More de Ciula (Hunedoara), Martin Hacius de Hațeg, Mihai le Valaque de Ciac (Bihor) ou Mihai Halici, qui signait « noble roumain, citoyen de Caransebeș ».

Dans la zone roumaine d'en deçà des Carpates, Luca Stroici en Moldavie et Petru Cercel en Valachie appartiennent, par leur éducation, à la même phase humaniste des débuts. Un nouvel examen de la formation culturelle et de l'œuvre d'autres érudits de l'époque nous révélera, sans doute, des personnalités qu'on pourrait rattacher au même courant. La référence la plus usité et la plus commode pour un érudit en pleine possession de ses moyens, donc connaîssant les langues classiques, lecteur de textes anciens et occidentaux, habitué aux thèmes littéraires chers aux humanistes de son temps, a été Udrište Năsturel (? — 1659).

Comme beau-frère de Matei Basarab, le voïvode de la Valachie, il exerçait de hautes fonctions à la cour du prince. Un grand nombre de livres publiés sous le patronnage du voïvode comprennent des préfaces écrites par Udrište, qui signait parfois Uriil. Sa passion pour les thèmes classiques éclate dans l'avant-propos d'un livre publié à Tîrgovište, en 1649, à la prière de sa sœur Madame Elina, l'épouse de Matei Basarab — un *Penticostar* donc, dans un livre rituel. Qui se serait attendu à trouver, dans la préface d'un livre destiné aux moines de Valachie et du Mont Athos, un texte de conception et de structure humaniste? C'est toujours à la prière de sa sœur qui signe d'ailleurs l'ouvrage qu'Udrište Năsturel écrit un *Tratat despre dărnicie* («Traité de la générosité»), texte dense et substantiel, non point publié, comme il eût fallu s'y attendre, sur les textes bibliques, mais, au contraire sur l'autorité des auteurs anciens; Aristophane, Simonide de Céos, Homère, Aristote, Strabon, Théognis de Mégare, Suétone, Platon ou Plutarque s'y trouvent cités directement ou par allusions.

Quoique ayant beaucoup d'estime pour le latin, l'érudit était convaincu que la langue roumaine pouvait, à son tour, devenir un instrument de com-

munication culturelle. À preuve, la belle traduction en roumain du roman hagiographique d'inspiration orientale, *Varlaam et Josaphat*. D'autres savants, ses contemporains, ecclésiastiques d'origine paysanne, un Téophil, un Ştefan, métropolite de Valachie, avaient eux aussi entrepris d'introduire le roumain comme langue du culte.

Les Roumains comptent encore d'autres humanistes aux XVIIe siècle: Grigore Ureche (vers 1590—1647), Miron Costin (1633—1691), Nicolae Milescu (1636—1708), Constantin Cantacuzino (vers 1650—1716) et Dimitrie Cantemir (1673—1723).

Grigore Ureche exposa ses idées humanistes dans une chronique d'un esprit nouveau, absolument différente de l'analytique roumano-slave qui était pratiquée avant lui: *Letopisețul Țării Moldovei pînă la Aron Vodă* (« Chronique du Pays de Moldavie jusqu'au voïvode Aron »), c'est-à-dire jusqu'en 1592. Ses mérites historiographiques ou littéraires mis à part, nous sommes redevables à Ureche d'avoir affirmé, catégoriquement, l'une des grandes conquêtes de l'humanisme roumain. Il a exposé, avec autorité, une vérité qui s'était déjà frayé un chemin parmi les idées de l'époque, à savoir celle de notre origine latine, vérité qui allait connaître aux siècles suivants une large diffusion et acquérir une fonction politique ou culturelle.

On a reconnu à Ureche — auteur qui n'en demeure pas moins étroitement rattaché par la langue et le style à la tradition littéraire du passé — d'autres mérites humanistes encore. Grâce à sa bonne connaissance de la civilisation classique, il s'aperçoit rapidement du rapport qui existe entre le latin et le roumain, et constate et affirme l'unité des Roumains de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie. Il s'était fait en d'autres mots une vision des plus claires sur l'ancienne Dacie, qu'il connaissait d'après ses lectures, car il se réfère parfois aux *Letopisețele latinești* ou chroniques latines qui n'étaient, en réalité, que les écrits de l'humaniste italien Enea Silvio Piccolomini, devenu pape sous le nom de Pie II. Enfin, Ureche insiste sur le concept de gloire, cher aux humanistes, en évoquant les victoires des Moldaves contre les Ottomans.

Presque tous les humanistes roumains qui se sont succédé après Grigore Ureche ont lu son œuvre et suivi son enseignement. Miron Costin, qui citait frequemment les auteurs latins, reprend à son tour mais avec des moyens érudits, autrement supérieurs, les affirmations contenues dans les textes de Ureche: celle concernant *la latinité* des Roumains, mais avant tout, celle de leur unité en tant que peuple, indépendamment du fait qu'ils vivaient sous des dominations politiques différentes. En dehors de ses préoccupations historiques et politiques, exposées avec une infatigable énergie, allant même jusqu'à écrire, à l'usage des cercles cultivés de l'étranger, des livres sur l'origine et les droits du peuple roumain, Costin illustre encore son humanisme par une vision nouvelle et nostalgique de la civilisation et de ce que l'Italie d'alors nommait *la gentilezza*. Il ne connaissait l'Italie qu'à travers différents écrits et relations de voyage, mais ne rêvait pas moins à un développement similaire pour sa Moldavie natale. Grâce, donc, à la plume et aux informations fournies par cet érudit humaniste, le lecteur roumain de l'épo-

que apprenait tout ce que nous aurions voulu être et qui aurait pu s'accomplir si — comme disait le même Costin — nous n'en avions pas été empêchés par « notre siècle actuel, en butte à tant de difficultés ».

Le *spătar* (ou connétable) Nicolae Milescu fit, lui aussi, œuvre humaniste, mais avec d'autres moyens d'expression. Le futur ambassadeur — le premier — du Tsar de Russie en Chine — avait passé les quelques années de sa mission à Constantinople comme *capuchehaie* (ou représentant plénipotentiaire de Valachie et de Moldavie) à traduire l'Ancien Testament en roumain. La traduction mérite d'être mentionnée comme un document témoignant de l'humanisme roumain: faite d'après plusieurs versions grecques et latines, elle utilise avec pertinence les critères de la critique des textes. Les dernières pages du manuscrit comprennent également la première table de sigles de l'historiographie de notre philologie.

Cependant, les options humanistes du *spătar* Milescu étaient plus nombreuses encore. Dédaignant les décisions des synodes de l'Église orthodoxe qui avait statué sur ceux des livres censés être canoniques et sur ceux qui ne devaient à aucun prix être « reçus » de l'Ancien Testament, Milescu avait pris comme point de départ l'édition publiée par quelques philologues protestants à Francfort-sur-le-Main en 1597 et en avait traduit le texte en entier. C'est ce qui nous a valu la première traduction d'un texte philosophique, *Sur la raison dominante*, ouvrage attribué à tort à l'écrivain juif Josephus Flavius, et dont l'auteur serait vraisemblablement un érudit de l'époque hellénistique du cercle philosophique de Posidonios. Le texte est important non seulement pour la place qu'il assigne à la raison dans les processus de la pensée, non seulement pour la richesse des termes philosophiques ou éthiques qu'il véhicule, mais aussi pour le prestige qu'il avait acquis auprès de la littérature humaniste européenne. Quoi qu'incontestablement apocryphe, il fut commenté par Érasme de Rotterdam en 1517, puis traduit en tchèque, français, anglais, italien et hollandais.

Bien renseigné grâce à sa riche bibliothèque de Mărgineni le *stolnic* Constantin Cantacuzino devait reprendre, en esprit humaniste, les mêmes sujets liés aux problèmes d'alors de la pensée et des combats politiques roumains. Faisant preuve d'une patience et d'une méthode qu'il ne réussit malheureusement pas à conserver jusqu'à la fin, il a, dans son *Histoire de la Valachie*, insisté sur l'origine des Roumains, sur l'ancienneté de leurs institutions et sur l'unité ethnique des habitants des trois régions où notre peuple vivait dispersé. Dans la *Carte* qu'il allait tracer, il devait insister sur les vestiges archéologiques; dans sa correspondance avec Luigi Ferdinando di Marsigli, lettré italien au service de l'Empire des Habsbourg, le *stolnic* se montre un érudit européen, conscient des liens qui le rattachaient à son correspondant, de même origine latine.

Avant d'avoir rédigé ses œuvres à la cour de Pierre le Grand, Dimitrie Cantemir avait pris connaissance de deux messages humanistes au moins: l'européen et le persan. Nous avons souvent tendance à oublier que l'humanisme n'est pas, du point de vue chronologique, un privilège de la culture européenne; dans la littérature chinoise on écrivait dès le VIIIe siècle sur

le motif de « l'homme ». Ce motif ayant émigré vers l'Ouest, nous le retrouvons dans les cultures arménienne et georgienne du Xe au XIIe siècle. À Constantinople, en contact avec les lettrés européens des ambassades française et hollandaise aussi bien qu'avec les professeurs grecs de la Grande École de la Patriarchie, pour ne pas mentionner ses nombreuses relations dans la société des lettrés turcs, Cantemir s'était élevé, par son humanisme, jusqu'à un certain degré de liberté de la pensée. Cette liberté nous la retrouverons souvent dans les œuvres du prince érudit. Dans le *Divan*, son premier livre, il cite avec une pleine assurance des auteurs chrétiens, grecs, latins ou persans. Dans *Hronicul vechimii a romano-moldo-vlahilor* (« Chronique de l'ancienneté des Roumano-Moldo-Vlaques ») il déploie, avec l'érudition qu'on lui connaît, une chaleureuse plaidoirie en faveur de l'origine du peuple roumain. Dans son dernier ouvrage, *Sistemul religiei muhammedane* (« Le système de la religion musulmane »), il s'arrête, avec une sympathie à peine voilée sur les valeurs de la culture islamique. Fidèles à la pensée de leur peuple, les humanistes roumains ne désavouaient pas leurs idéaux, même si, accidentellement, ils s'occupaient de cultures étrangères.

*

Des idées, des motifs et des œuvres humanistes, les lettrés roumains ont adopté ce qui s'accordait avec un certain stade du développement de la conscience nationale, à la lutte pour la liberté de leur peuple, à l'effort pour le progrès de l'instruction et de la culture en général. L'humanisme fut donc adopté de manière sélective et critique, or il est bien connu que le prélèvement critique d'un courant étranger témoigne de la maturité d'une culture.

Aucune des manifestations communes à l'humanisme européen ne manque dans les textes roumains. On écrit des œuvres originales et on traduit les meilleurs livres parus dans presque tous les domaines des sciences humaines; auteurs et traducteurs font preuve d'érudition, d'un large horizon encyclopédique et de rigueur philosophique. On se met à fréquenter les classiques de l'Antiquité gréco-latine; les idéaux des nouveaux érudits et même leurs préoccupations libérales innovatrices sont mises en valeur. Dans les textes de Udrişte Năsturel, Daniil le Pannonien, Nicolae Milescu, Miron Costin, Constantin Cantacuzino, Dimitrie Cantemir nous trouvons des exemples de n'importe laquelle des manifestations de la pensée ou de la création culturelle. *Toutefois, ce qui définit le mieux l'humanisme c'est son attachement aux problèmes majeures du peuple.* Il a donc pu être mis au service des intérêts de la société et caractérisé comme étant un *humanisme civique.*

Que nos érudits humanistes de Valachie aient tenté de nouer un dialogue avec tous ceux qui à l'époque avaient quelque instruction, sur des sujets tels que notre origine, l'identité commune des Valaques et des Roumains de Moldavie et de Transylvanie, l'ancienneté de leurs institutions, l'état d'indépendance dont ces pays avaient joui dans le passé, la valeur de l'instruction et d'une vie morale — transmettant leurs idées par des « livres destinés à tous ceux qui font partie de la nation roumaine » nous semble

être le trait caractéristique de l'humanisme roumain. Évidemment, cet humanisme pratiqué par des savants très instruits n'était pas populaire dans son expression, mais il l'était par sa destination — la volonté de le dispenser dans des livres « pour » le peuple. Il suffit d'analyser les titres des textes imprimés au XVIIe et XVIIIe siècles pour comprendre l'aspiration à voir le nouvel enseignement pénétrer dans le peuple et cueillir des fruits.

Cette tendance sociale, engagée, de l'humanisme, s'était manifestée aussi dans d'autres zones de la culture européenne — et, plus près de nous, à Venise et au Levant. L'érudit français Philippe Monnier nous a laissé une description des particularités de ce courant, tel qu'il fut pratiqué par les érudits de la Sérénissime, obligés de servir la république avant que d'être les serviteurs des belles lettres: « Les affaires publiques et privées nous accaparent à tel point que — écrivait Girolamo Donato à Poliziano — nos études sont moins des études que des vols commis au dépens du temps ». Ce qui ne signifie pourtant pas pour autant — conclut Philippe Monnier — qu'à Venise l'humanisme soit un « luxe » réservé aux patriciens: sous la pression des problèmes politiques, économiques et sociaux, ces hommes d'État instruits s'étaient vu contraints d'accorder dans l'emploi de leur temps, une priorité à l'engagement humaniste, de conférer à leurs préoccupations littéraires et scientifiques un caractère pratique et une signification civique. Ce but commun à tous nos érudits rapproche l'humanisme roumain de l'humanisme florentin et vénitien. Ses promoteurs ne sont pas des érudits qui se seraient permis le luxe de débattre indéfiniment sur les textes classiques, mais de hauts dignitaires pour lesquels les œuvres classiques et la réflexion philosophique sont la délectation spirituelle des heures de répit. Ces savants réfléchissent avant tout aux problèmes immédiats de la société, et aspirent à voir leurs idées se diffuser rapidement afin de contribuer à l'éducation du peuple. C'est à cette première catégorie d'importance générale qu'appartiennent les idées le plus souvent répandues par les humanistes de chez nous, idées facilement assimilables par tous les Roumains.

Comme nous l'avons vu, Grigore Ureche a, lui aussi, réfléchi au concept de gloire, en rappelant les anciennes victoires remportées par les Roumains contre l'Empire Ottoman. Cette fois-ci, cependant, il ne s'agissait plus d'insister sur la gloire en soi, mais d'appliquer un concept humaniste à l'un des impératifs politiques roumains du XVIIe siècle — la lutte pour la liberté. C'est dans le même but que l'idée de patrie et celle du sacrifice suprême pour lui assurer l'indépendance sont de plus en plus souvent affirmées. Les Roumains sont les habitants les plus anciens de cette terre qui est la leur; ils ont, sur leur pays, le droit que l'histoire leur a conféré et ont le devoir de le défendre. Quand des mercenaires étrangers, conduits par Ştefan Petriceicu, menacent la Moldavie, l'érudit Miron Costin, s'adressant au voïvode Duca, l'encourage ainsi: « En vertu de quel droit vous menacent-ils? Nous ne devons pas leur céder la place, car cette terre a été pétrie avec le sang de nos aïeux, de nos ancêtres les plus éloignés. »

Nos humanistes connaissent aussi une autre manière de combattre pour la patrie: par l'écriture. Grigore Ureche, nous dit Miron Costin, « a écrit sa chronique par amour pour sa patrie » et quant à lui-même, dit-il encore, il s'est mis à écrire l'histoire de la Moldavie, bien qu'il fut conscient des difficultés qui l'attendaient, parce que «laisser méconnu ce peuple outrageusement vilipendé par quelques écrivains eut été grand-peine pour le cœur ».

VIRGIL CÂNDEA

Trésor artistique médiéval

Considéré sous la perspective de son devenir historique, l'art roumain ancien semble illustré principalement par deux domaines de la création: par l'architecture — genre dominant où il faut envisager non seulement un rapport spécifique avec le milieu ambiant mais aussi une véritable philosophie de l'espace intérieur — et la peinture, ou bien, *largo sensu*, l'art des couleurs, impliqué aussi bien dans la fresque, dans la peinture sur panneau, dans ces somptueuses peintures réalisées à l'aiguille qui sont les broderies, et enfin, *last but not least*, dans les enluminures. En parlant de couleurs, on pourrait invoquer aussi les expériences chromatiques de la céramique émaillée; cependant, pour des raisons aisément compréhensibles, nous préférons examiner, dans ce qui suit, en premier lieu ce domaine de la création picturale où la relation entre couleur et motif est plus évidente.

Enregistrée dès les Xe et XIe siècles à Basarabi ou à Garvăn-Dinogeţia, la peinture murale a parcouru un chemin sinueux et difficile dans des circonstances historiques défavorables, car le territoire de notre pays était assailli de toutes parts par les peuples migratoires. On ne saurait parler d'une véritable activité artistique dans ce domaine qu'au XIVe siècle, lors de la fondation des deux États roumains indépendants: la Valachie et la Moldavie. Au cours de ce siècle, les voïvodies et les knézats roumains de l'espace intracarpatique ont abouti, au prix de grands efforts, à une éphémère émancipation sociale et politique, accompagnée sur le plan de la création artistique par l'édification de quelques fondations importantes décorées de peintures murales.

Au XIVe siècle, la peinture murale est illustrée non seulement par quelques remarquables ensembles, mais aussi par un processus de synthèse très évident: sur le fond de traditions nettement perceptibles sont greffés des éléments de langage provenant soit de la zone de la peinture byzantine-

paléologue, soit de celle de la peinture gothique dans ses différentes hypostases — nord-italienne, linéaire-narrative ou de Cour. En 1311 est réalisé à Sîntămăria-Orlea (département de Hunedoara) un ensemble mural précieux, impressionnant par la richesse du programme iconographiques et, surtout, par l'art savant de la composition, par la ligne épurée du dessin et par les harmonies chromatiques aux tons chauds, mises au service des représentations d'expression aulique. En 1313/1314, à Streisîngiorgiu (département de Hunedoara), le *zougrave* (peintre d'église) Teofil réalisait une décoration murale (aujourd'hui en voie de restauration) qui évoque de vieilles traditions de l'iconographie cappadocienne et incorpore librement des éléments de langage propres à la peinture sud-italienne.

L'ensemble pictural le plus important du XIVe siècle a certainement été celui de l'église princière Sfîntul Nicolae de Curtea de Argeş réalisé à l'époque des voïvodes Nicolae Alexandru et Vlaicu Vodă. Partant de quelques modèles fameux de Constantinople, comme, par exemple, les mosaïques de l'église Chora (Karye Cami), les maîtres anonymes d'Argeş ont réalisé un ensemble d'une rare richesse, le grand nombre de scènes du cycle christique laissant voir une profonde connaissance des *erminies* (livres byzantins de modèles) et un art indéniable des effets de composition. Le rythme alerte des mouvements, les personnages aux silhouettes élégantes, le riche répertoire ornemental des fonds, le modelage chromatique suggestif — tout y concourt pour définir un art d'un haut niveau stylistique. Il n'est donc pas surprenant que des savants de grand renom, tels que Henri Focillon, Gabriel Millet, Louis Bréhier et autres aient vu dans les peintures de Curtea de Argeş des exemples des plus réussis de l'art d'ambiance byzantine du XIVe siècle. Faisant pleinement la preuve de la capacité d'assimilation et d'interprétation originale qui caractérise les aspirations artistiques de la Valachie du temps des premiers princes Basarab, l'ensemble de Curtea de Argeş permet d'expliquer clairement le processus artistique de l'époque et ouvre la voie d'une plus juste compréhension de tous les autres ensembles de peinture murale et œuvres d'art créés dans la deuxième moitié du siècle.

Les précieuses peintures conservées à l'église rupestre de Corbii de Piatră (département d'Argeş), les peintures de Strei — (département de Hunedoara) réalisées peu après 1370 par une équipe de peintres dirigée par le maître Grozie qui y laissa un remarquable autoportrait, les peintures de Rîmeţi (département d'Alba) datées 1376, œuvre de référence du maître Mihul de Crişul Alb, ont un rapport direct avec le chef-d'œuvre de l'art pictural de cette époque, que nous pouvons considérer comme celle de la maturité et de l'affirmation de la société médiévale roumaine.

Vers la fin du XIVe siècle, le nombre des peintures murales d'église ne cesse de s'accroître. Certes, nous n'envisageons que celles qui se sont conservées, car au cours du temps, à la suite des destructions provoquées par les guerres et les invasions, bien des ensembles connus par voie documentaire furent ruinés et soumis à des transformations ultérieures. Au monastère de Cozia (département de Vîlcea) fut exécuté en 1394 un impressionnant ensemble de peinture, partiellement conservé, et dont les parties

«*La Communion*» — monastère de Voroneţ
fresque de 1489

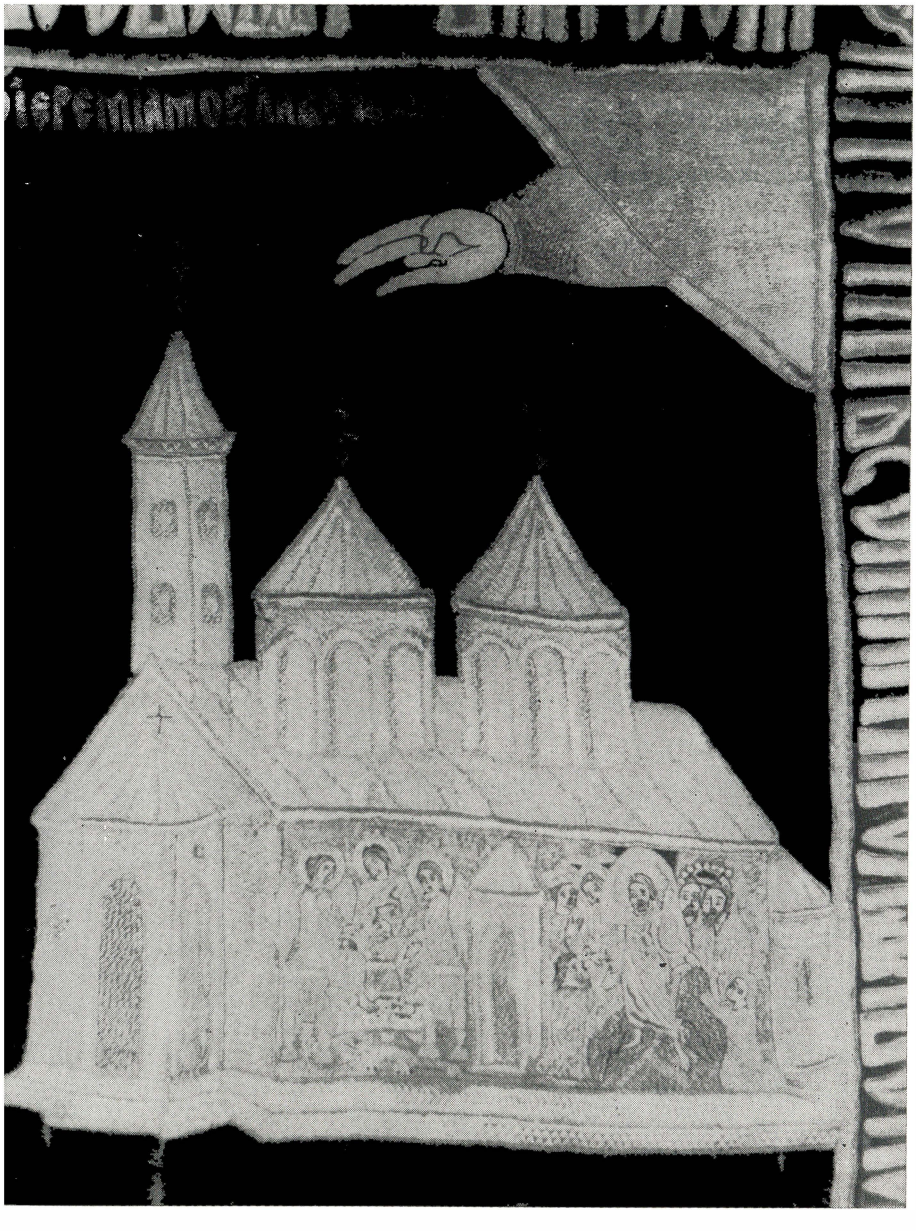
«Le Lavement des pieds» — monastère de Voroneț
fresque de 1489

« *La chevauchée des Rois-mages* » — monastère de Moldoviţa
fresque de l'an 1537

«*L'expulsion du Paradis*» — monastère de Suceviţa
fresque de la fin du XVIe siècle

Rideau du monastère de Putna — détail
broderie de l'an 1510

'*eliquaire* du monastère de Suceviţa et voile de tombeau du prince Ieremia Movilă
roderie de 1606



perdues sont connues par l'intermédiaire d'interprétations ultérieures. Le tableau votif du fondateur, Mircea l'Ancien (repeint au début du XVIIIe siècle), rend l'autorité princière de cet illustre dirigeant du pays, l'un des grands dynastes de l'Europe orientale de l'époque, habile commandant et diplomate adroit. Les peintures de Cozia expriment une attitude de sévérité et d'introspection, mais permettent aussi de constater l'existence de nouvelles assimilations iconographiques.

En Transylvanie, dans les églises de Crişcior et de Leşnic (département de Hunedoara) peintes vers 1400, nous avons affaire à une précieuse synthèse stylistique dont auront à bénéficier par la suite, au début du siècle suivant, d'autres églises, par exemple celles de Ribiţa (département de Hunedoara), Remetea (département de Bihor), Hălmagiu (département d'Arad), etc., preuve que l'école de peinture roumaine de Transylvanie disposait à l'époque d'un assez grand nombre de maîtres d'authentique valeur, à même d'imposer une tradition et d'exprimer les disponibilités et les aspirations du milieu artistique autochtone. C'est de cette même époque que datent les plus anciennes broderies qui se soient conservées à Tismana et à Cozia, dont l'épitaphe de Cozia — pièce d'une sobre monumentalité, correspondant tant sous le rapport de l'iconographie que sous celui de la réalisation plastique à la période de pointe du cérémonial liturgique de l'époque des Paléologue — est particulièrement impressionnante.

Au XVe siècle, qui débute sous les généreux auspices artistiques du règne d'Alexandre le Bon en Moldavie, ont été réalisés plusieurs ensembles de peinture connus par voie documentaire et aussi des broderies et des enluminures, l'école d'enluminures de Moldavie étant illustrée par un grand maître, Gavril Uric du monastère de Neamţ, l'auteur du célèbre *Tetraévangéliaire* (ou livre des quatre Évangiles) de 1429, calligraphié et enluminé à la demande de la princesse Marina, épouse du voïvode. Les figures des quatre évangélistes du *Tétraévangéliaire* de Gavril Uric sont individualisées grâce à la passion de l'interprétation, à la ressemblance avec le modèle réel conduisant à une nouvelle conception de la représentation du visage humain, différente de celle qu'imposaient les canons hiératiques, voire rigides de la tradition byzantine. En partant de l'exemple de Gavril Uric, maître dont l'apparition doit être envisagée en fonction des exigences d'un milieu artistique à caractère nettement déterminé, il ne sera nullement surprenant de voir, par la suite, l'école de peinture de Moldavie évoluer vers une vision propre, aisément reconnaissable dans la sobre monumentalité des représentations et surtout dans la création de nouveaux thèmes iconographiques susceptibles d'exprimer, jusque dans la peinture religieuse, les efforts du pays pour la sauvegarde de la liberté et de ses institutions traditionnelles.

L'Époque d'Étienne le Grand (1457—1504) est marquée par de nombreuses et magnifiques œuvres d'art dans plusieurs domaines, et il faut encore rappeler que, outre la création d'un style en architecture, c'est à ce même moment que prend corps une école de peinture et de broderie et que s'y développe une école de calligraphie et d'enluminure. Les brillants exemples de peinture murale des églises de Voroneţ, Pătrăuţi, Sfîntul Ilie, Botoşani,

Tableau votif (détail). Fresque de 1532 — monastère de Probota

Neamţ (ultérieurement repeinte en partie), et Bălineşti s'imposent à l'attention par la clarté de la composition, l'élimination des accessoires superflus et la noblesse typologiques des personnages, extrêmement expressifs. La fermeté du dessin et les harmonies chaudes confèrent à ces peintures une solennité contenue, en parfait accord avec l'intériorisation expressive des personnages figurant dans les nombreuses scènes des programmes iconographiques. C'est le mérite du grand byzantinologue André Grabar d'avoir remarqué l'importance de certaines scènes, celle de la Cavalcade des saints militaires (à Pătrăuţi et à Bălineşti), dont le sens militant s'accordait pleinement aux combats anti-ottomans livrés par Étienne le Grand. Le vainqueur des armées turques, celui qui avait remporté l'éclatante victoire de

Vaslui en janvier 1485 n'hésitait pas à recourir à la peinture religieuse aussi pour exalter l'idée de l'indépendance de son pays. Datant de cette même période, les superbes broderies liturgiques conservées au musée de Putna nous permettent de saisir la participation des peintres au dessin des cartons; le savoir de la transposition de ces modèles à l'aide du fil et du nœud fait à l'aiguille est non moins admirable. Les broderies de l'époque, de même que les peintures murales sont conçues avec sobriété, leurs compositions sont nettes, les effets décoratifs étant subordonnés à une vision d'authentique monumentalité.

Au début du XVIe siècle, l'école de peinture de Valachie définissait sa personnalité sous les auspices des princes régnants Radu le Grand et Neagoe Basarab. Un atelier important avait été créé à Tîrgoviște par le *zougrave* (peintre d'église) Dobromir le Vieux, auquel sont dus les ensembles de peinture murale de Dealul (département de Dîmboviţa), de Bistriţa (département de Vîlcea) et de l'église épiscopale de Curtea de Argeş. Les fragments conservés de ce dernier nous permettent de constater l'existence d'un art de Cour à caractère somptuaire, à même d'exalter la grandeur d'un voïvode tel que Neagoe Basarab, celui qui était considéré comme un successeur de Justinien et dont la fondation de Curtea de Argeş était comparée à l'église Sainte-Sophie de Constantinople. Les icônes et les broderies de l'époque de Neagoe Basarab témoignent aussi d'un remarquable essor artistique, et que son héritage ait contribué à configurer un nouveau moment de gloire dans la peinture moldave, à l'époque de Petru Rareş (1527—1538; 1541—1546) n'est pas fait pour surprendre.

Digne et passionné continuateur de la politique d'indépendance d'Étienne le Grand, Petru Rareş a su faire de l'activité artistique un instrument de son règne. Ayant fait édifier plusieurs grands monastères et églises, Petru Rareş les a somptueusement parés de peintures, et c'est de son temps que fut généralisée l'habitude d'exécuter, en même temps que le décor intérieur traditionnel, un décor extérieur revêtant entièrement les façades. Les peintures murales de Humor (1535), Moldoviţa (1537), Arbore (1541) et Voroneţ (1547) jouissent de nos jours d'une notoriété universelle. Il convient cependant aussi de mentionner et d'envisager du point de vue esthétique les peintures particulièrement précieuses de Dobrovăţ (1529), Hîrlău (1530), Probota (1532), Sfîntul Gheorghe de Suceava, Baia, Părhăuţi et Coşula, de même que celles d'autres monuments qui témoignent d'une même et impressionnante réalité: l'existence dans la Moldavie de Petru Rareş d'une puissante école de peinture illustrée par de grands maîtres. Il suffit de penser à Toma de Suceava, le principal auteur des peintures de Humor, ou à Dragoş Coman, le maître inspiré des peintures d'Arbore, pour comprendre qu'à cette époque-là la Moldavie disposait non seulement de ressources et d'aspirations, mais aussi d'artistes capables de conférer une pérennité artistique au programme culturel du prince. Certains thèmes iconiques, spécialement conçus pour les peintures murales extérieures *(le Siège de Constantinople, la Prière des Saints, le Jugement dernier)* témoignent d'une subtile intelligence du rapport entre la peinture et l'architecture et rendent à

la fois évidente la continuité de ce processus de l'adaptation des peintures murales au programme politique, à la lutte anti-ottomane, à la lutte contre tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'employaient à affaiblir les institutions traditionnelles.

Par la suite, au long du XVIe siècle, sont à noter plusieurs ensembles de peinture murale aussi bien en Valachie qu'en Moldavie, moins en Transylvanie où les persécutions sociales allaient de pair avec celles religieuses. Les peintures de Stăneşti (1537), de la *Bolniţa* (chapelle de l'infirmerie) — de Cozia, réalisées par les peintres David et Radoslav en 1542— 1543, celles de Tismana (1564) dues à Dobromir le Jeune, les peintures de Snagov et celles de Bucovăţ ne sont que quelques exemples de référence d'un processus artistique ininterrompu, auquel l'époque de Michel le Brave et des Movilă devait donner un nouvel éclat. En effet, vers la fin du XVIe siècle, par les soins de Petru Cercel, avait été partiellement décorée l'église princière de Tîrgovişte fondée par lui-même, pour que, ensuite, par les soins de Michel le Brave et des boyards soit réalisé l'ensemble de peinture de Căluiu (département d'Olt), dont le principal auteur fut le *zougrave* Mina. En 1595—1596, à Suceviţa, au nord de la Moldavie, dans l'altière fondation des boyards Movilă, les *zougraves* Sofronie et Ion réalisaient l'un des plus précieux chefs-d'œuvre de la peinture roumaine ancienne. Considéré par Paul Henry comme le testament de l'art médiéval moldave, Suceviţa est un monument d'une grande complexité où la tradition, forte et vivante, offre un solide support aux innovations de la pensée et de l'expression artistique, à l'ouverture vers une vision plus décorative, plus riche quant aux éléments narratifs et à l'appareil ornemental. Nous sommes à une époque où le somptueux pose avec force son sceau sur la vie de la Cour, et les impressionnantes couvertures tombales brodées de Ieremia Movilă et de son frère, Simion Movilă, véritables chefs-d'œuvre du genre, conservées au musée du monastère de Suceviţa, en portent pleinement témoignage.

Illustré par nombre d'icônes d'une grande beauté, le début du XVIIe siècle peut également être considéré comme une époque de la miniature médiévale tardive, le principal représentant du genre étant l'érudit métropolite Anastasie Crimca, auteur de plusieurs dizaines de manuscrits enluminés. Ses images pleines de verve, de grâce, et de mouvement disent le plaisir de narrer et, en même temps, l'effort visible pour assimiler de nouveaux modèles iconiques plus particulièrement par l'intermédiaire des icônes historiées. Les décennies du milieu du XVIIe siècle correspondent aux règnes assez longs, et généreux pour ce qui est de leurs réalisations, des voïvodes Matei Basarab en Valachie et Vasile Lupu en Moldavie. On y construit d'imposants monastères, on érige de nombreuses églises dans les villes et bourgades. C'est alors que sont réalisées aussi d'importants ensembles de peinture murale. À Arnota (département de Vîlcea), à Săcuieni (département de Dîmboviţa), à Plătăreşti (département d'Ilfov), à Golia, Trei Ierarhi, Hlincea et ensuite à Cetăţuia (tous du département de Iaşi), peuvent être enregistrés les efforts en vue d'exalter les modèles culturels et artistiques des époques glorieuses du pays, phénomène significatif pour une période

où l'on s'employait à renforcer les institutions traditionnelles en lutte contre les nombreux ennemis de l'extérieur.

Dans la perspective de cette lutte, soutenue avec énergie et talent par les chroniqueurs et les érudits de Moldavie et de Valachie, par tous ceux qui considéraient à travers une vision moderne l'unité de la langue et du peuple roumain, sur la toile de fond des rapports avec l'ancienne Dacie et l'origine romaine, vers la fin du XVIIe siècle, les règnes de Şerban Canta-

Adam et Ève au Jardin du Paradis. XVe siècle — monastère de Voroneţ

cuzino et de Constantin Brâncoveanu offrirent le cadre favorable et généreux à un développement artistique en mesure de revêtir la force d'expression d'un nouveau style original. Accédant à une plus grande reconnaissance dans la vie sociale, les *zougraves* (peintres d'églises) jouissent d'un plus profond respect et, fait digne d'être remarqué, à cette époque le portrait de l'artiste se généralise. Constantinos, Ioan, Andrei, Preda et plus que tous, Pîrvu Mutu sont les auteurs de prestigieux ensembles à l'église Doamnei de Bucarest, à Sinaia, à Filipeştii de Pădure, à Mărgineni. Les galeries de portraits qui décorent certains de ces monuments sont les signes avant-coureurs du portrait réaliste de plus tard.

Épitaphios. **Broderie datant du début du XVIIe siècle — monastère de Dragomirna**

L'édification du grand ensemble monacal de Hurez a eu pour conséquence la constitution d'une véritable école de peinture, connue sous le nom de l'« école de Hurez ». Les nombreux maîtres qui s'y sont formés se répandirent ensuite dans tout le pays, décorant des monuments en Munténie et en Olténie, aussi bien que dans le Banat, en Transylvanie et en Moldavie. On peut dire que le style de la peinture brancovane aura à jouir justement grâce à sa propagation par l'intermédiaire des maîtres formés à Hurez, d'une réception nationale, étant le premier style artistique à bénéficier d'un tel prestige. L'héritage de ce style sera fructifié au cours du XVIIIe siècle aussi dans les innombrables fondations villageoises réalisés par les soins des corporations artisanales; à Vioreşti (département de Vîlcea), Pietroşiţa (département de Dîmboviţa), Calvini (département de Buzău), Cîrţişoara (département de Sibiu), Nucşoara (département de Hunedoara), Teliu (département de Braşov), Tîrgul Trotuşului (département de Bacău), Hălmagiu (département d'Arad), etc.

Lorsque la vieille société féodale commença à se décomposer, les initiatives culturelles et artistiques furent assumées par les nouvelles couches

sociales; rien d'étonnant donc à ce que la plupart des œuvres d'art aient été réalisées au cours du XVIIIe siècle sur l'initiative des communautés villageoises ou artisanales. Voilà pourquoi les peintures murales de ce siècle se situeront au point de contact entre l'art ancien de tradition aulique et la fraîche vague de l'art populaire. Voilà également pourquoi, à cette époque-là, *on peut parler à la fois de l'extinction d'une tradition et de sa résurrection dans les formes nouvelles de l'art moderne.* Et c'est de ce point de vue aussi que l'on peut ajouter que les mutations intervenues au sein des arts roumains ont précédé le processus d'unification de la culture nationale dans son ensemble, contribuant à la constitution de l'État roumain unitaire, ainsi qu'à la formation de la conscience de cette unité.

VASILE DRĂGUȚ

Les «archives» de l'art populaire

Lorsque les esprits romantiques ont imaginé des voyages devant les emporter au-delà d'une réalité qui semblait avoir épuisé sa nouveauté et son mystère, l'aventure la plus spectaculaire s'avéra non pas l'infatigable combat avec les horizons, les solitudes de l'océan ou les vastes espaces des « jeunes » continents, mais *le retour en soi-même,* la descente au fond de sa propre histoire jusqu'à l'âge mythique, l'insertion humaine dans l'ordre de la nature cosmique. Une « nostalgie des origines » impérative incitait à cette plongée sur la verticale de l'histoire, plongée d'où la conscience revenait enrichie, éclairée par la certitude des lois fondamentales qui assuraient son évolution vers une individualité irréductible. De tous les domaines culturels auxquels le programme du romantisme avait recours — suivi, plus tard, par les nombreuses recherches spécialisées de l'anthropologie, l'ethnologie, le folklore, la mythologie, l'histoire des religions, etc., visant à en arracher les témoignages concernant l'immémoriale institution de la morphologie et de la syntaxe stylistique « primordiale », les inerties et les innovations survenues au long des temps — l'art populaire occupe une place privilégiée. Dans la configuration du matériau de l'art populaire percent des répertoires décoratifs et symboliques, des solutions stylistiques et techniques ayant une fois existé mais restés enfouis en profondeur dans la « mémoire » du langage et dans la superstructure expressive ou, comme il arrive souvent, en translation circonstancielle des zones de profondeur aux zones apparentes et de l'apparence à la profondeur.

L'examen du matériau de l'art populaire dans la perspective de la restauration des réalités spirituelles que comporte l'ensemble des formes et des couleurs, des représentations et des organisations décoratives doit, nous semble-t-il, partir d'une somme de précautions qui empêchent, d'une part, l'extrapolation de ce que les tensions conservatrices dans ce domaine faisaient considérer une « préhistoire perpétuelle » et, d'autre part, le détachement total du fond culturel préexistant en faveur d'une transcription mécanique des phénomènes saisissables dans l'expérience de tous les jours. L'« impureté » des faits artistiques est esthétiques observés — impureté réclamée par la conscience des dépôts secrets de valeurs culturelles dans l'exercice permanent de la naissance du langage — impose une première exigence sur la manière dont nous abordons une civilisation. L'archaïsme véritable — écrit Lévi-Strauss dans son *Anthropologie structurelle* — est l'affaire de l'archéologue et du spécialiste de la préhistoire. Mais l'ethnologue qui se voue à l'étude des sociétés vivantes et actuelles ne doit pas oublier que, pour que ces sociétés en soient arrivées là, *elles ont dû avoir vécu, duré et donc s'être transformées.*

La pénétration dans l'univers spirituel du passé plus lointain ou plus proche, une fois effectuées l'invention, la fixation ou la modification de certains motifs, thèmes mythologiques et décoratifs, ou procédés plastiques, n'est ni facile et ni exempte de multiples pièges théoriques. Les couches profondes de la création populaire ne livrent pas de prime abord leurs données définitoires, ne dévoilent pas toujours leurs secrets. Nombre de significations des objets et des représentations archaïques — ou des objets et des représentations présentes mais communiquant avec la dot culturelle archaïque — ont disparu, ce qui mène Wilhelm Worringer à écrire en 1908 dans son *Abstraction et intropathie:* « . . . il nous faut admettre que, pour notre entendement d'aujourd'hui, toute œuvre de création de la préhistoire de l'art, dont nous nous occupons si intensément sous son aspect ethnologique, a, en fin de compte, le caractère d'un palimpseste indéchiffrable. » Ce texte, paru au moment où l'on mettait les bases de la recherche et de l'interprétation systématique du monde ancien, prouve que le savant allemand avait compris la nécessité de passer outre à ce qui n'était qu'étroitement référentiel, pour aboutir enfin au sens de l'ensemble de la pensée de l'homme primitif, déplaçant ainsi l'accent de la lecture de type chronologique de faits de culture archaïque sur la détection des alluvions historiques et légendaires qui constitueront le pont d'accès aux lumières éteintes, à « l'archéologie des mythes ». Ce qui retient particulièrement dans la prudence du point de vue adopté par Worringer c'est justement sa perception de la *continuité* et de *l'homogénéité* du climat où se produisent et existent des formes d'art populaire, soumises à la fois aux conditionnements intérieurs et aux pressions résultant des contaminations culturelles, de sorte que les événements sont enregistrés seulement dans la mesure où ils adhèrent à l'ordre d'un « scénario » mythique. Ce scénario épuise les hypostases existentielles, tout le matériel des faits étant filtré afin de maintenir les éléments susceptibles de s'incorporer dans la structure mythique et de repous-

ser ce qui est hétérogène, incidentel et même exceptionnel mais contredit les situations culturelles archétypiques. Le « palimpseste indéchiffrable » — témoin d'une suite de refontes, d'actualisations de la construction expressive initiale — signifie la perte des particularités qu'une notation de l'événement survenu à un moment donné, supposerait, c'est-à-dire, dans les termes des analyses modernes, la sortie *du temps historique* et l'entrée dans le *temps mythique*, où l'histoire est récupérée dans ses données fondamentales, impossibles à appréhender autrement par manque de sources directes, celles-ci n'apparaissant qu'au moment de la rédaction proprement-dite des anciennes chroniques.

Si l'effort d'une longue lignée de générations a continuellement restructuré la page du palimpseste — fabuleuse superposition de formules calligraphiques — pour aboutir aux généralités de la ballade, du conte qui véhiculent des situations et des personnages évidemment et *nécessairement* atemporels, il nous faut remarquer, dans ce cas d'excellence qu'est l'art populaire — et d'autant plus les arts populaires vivaces, entretenant des rapports traditionnels avec la totalité des processus sociaux — que la dernière page du palimpseste — *sa version actuelle*, cohérente, se trouve à la surface immédiatement perceptible des réalités culturelles, et que l'on reconnaît dans ses articulations les échos des tensions spirituelles quotidiennes. Quelles que soient les charges d'idées et d'émotions prélevées dans l'atmosphère vérifiées par notre présence « il ne faut pas — écrit Mircea Eliade dans *De Zalmoxis à Gengis-Khan* — se laisser abuser par la « contemporanéité » du folklore; maintes fois des croyances et des coutumes encore vivantes dans certaines régions éminemment conservatrices de l'Europe (parmi lesquelles il faut toujours ranger les Balkans et la Roumanie) révèlent des strates de culture plus archaïques que celle représentée, par exemple, par les mythologies « classiques » grecque et romaine. La chose est particulièrement évidente pour tout ce qui concerne les coutumes et les comportements magico-religieux des chasseurs et des pasteurs. Mais même chez les agriculteurs de l'Europe Centrale contemporaine on a pu montrer à quel point se sont conservés des fragments importants de mythes et de rituels préhistoriques. »

Dépasser la « contemporanéité » de la création populaire, les attributs fortement marqués par l'impact avec des réalités qui nous sont familières — elles sont invoquées, englobées dans l'économie de ladite œuvre — offre au chercheur la promesse d'une avance progressive dans les profondeurs des strates d'expériences culturelles, subordonnées, en dernière analyse, au programme originel de représentation, d'engagement idéologique et esthétique du bénéficiaire supposé de l'œuvre respective. De toute évidence, en suivant les modalités de cette « archéologie sociale » (H.H. Stahl), le patrimoine artistique des millénaires de la fabuleuse époque de la préhistoire — pour l'existence duquel portent témoignage les objets, les représentations détachées des connexions de la pratique sociale, de même que l'ensemble des aspects appartenant à l'actualité de l'art populaire, deviennent effectivement révélateurs pour les finalités et le statut du produit

Moules à fromage. XIXe siècle

artistique dans la mesure où notre point d'observation adopte une perspective mobile, apte à refaire le chemin de la fonction à l'expression plastico-matérielle et de la forme à l'exercice spirituel. En essayant de pousser l'acte d'interprétation au-delà du contingent d'une simple lecture morphologique des symboles et des représentations, de l'évaluation des aspects apparents hors du contexte et des « racines » plongées dans d'insondables profondeurs, Karl Speiss, dans un livre consacré aux créations artistiques paysannes attirait l'attention, dès 1925, sur l'impératif méthodologique qu'il y avait à dépasser le niveau phénoménal de ladite réalité, au-delà duquel se trouve la possibilité de découvrir un monde de représentations rigoureusement et amplement articulées, une contribution au développement et à la réglementation des éléments du langage.

Descendant sur le filon axial d'accumulation des expériences culturelles, nous pouvons reconstituer le stade premier et décisif du processus de formation des symboles, les mécanismes du fonctionnement des archétypes, au moment où ceux-ci sont devenus des présences facilement identifiables, des modèles auxquels se rapportent une partie importante des énergies créatrices ultérieures, destinées — conformément à une des lois les plus typiques de la culture populaire — à conserver et à perpétuer un inventaire d'acquisitions formelles et symboliques appartenant au fond significatif. Une telle démarche nous mènera, finalement, à la substance mythique, à la charge d'idées et d'émotion d'un motif qui, sous l'enveloppe des conventions et des clichés souvent émoussés de l'alphabet décoratif, permet de découvrir une racine dans les champs imprégnés de problèmes

de la construction spirituelle. A ce niveau, où les formes de l'art populaire se présentent comme les éléments d'un système de communication, Jean Piaget constate la cohérence fonctionnelle de la pensée symbolique et du sens conceptuel, confirmée par l'unité et la solidarité de toutes les formes de représentation. La perspective sémiotique offre, en dépit de nombreuses « îles de mystère » (ces « irrationnels » que Lucian Blaga voyait insérés d'habitude dans le développement de la « pensée logique ») la possibilité d'identifier les motivations fonctionnelles et les motivations appartenant au besoin de communication dans l'ensemble d'une création dans l'un de ses détails.

Avec ces rigueurs, ces méthodologies et ces finalités assumées par des spécialistes dans plusieurs domaines de la science de l'homme, dont quelques-uns sont en voie de développement, nous nous trouvons sur un territoire où l'exclamation romantique s'est depuis longtemps périmée, faisant place à une recherche ample et systématique, à un effort d'interprétation à partir de positions théoriques, capables d'observer simultanément les détails et le tout, l'objet et la série d'objets, les manifestations culturelles isolées et les tendances culturelles de la collectivité.

Dans l'espace culturel roumain où la fin du XIXe siècle connaissaît le geste autoritaire de la recherche des origines (nous pensons en premier lieu au rôle joué par Alexandre Odobescu — auteur de la monographie *Le trésor de Petrossa* — pour fonder, sur des bases scientifiques les études des « trésors » découverts sous les couches de poussière soulevées par les vents de l'histoire), la « découverte » que faisait Brâncuşi du patrimoine populaire eut un écho particulier. Face à un monde se ruant à la recherche frénétique de la nouveauté, ce patrimoine ouvrait une fenêtre sur les gisements de la civilisation du Plateau gétique de la zone carpato-danubiano-pontique. Les morphologies fondamentales imposées par le sculpteur à l'art moderne de notre siècle — alors en pleine éclosion — mettaient en lumière, avec une gravité qui semble être la première négation de l'euphorie romantique, le désir d'accéder à une discipline cartésienne, à une dot culturelle qui atteigne les couches mythiques, originaires, prolongées, anonymes depuis des millénaires jusqu'aux époques thraco-dace, daco-romaine, roumaine médiévale, moderne et contemporaine. Si ses devanciers, les tailleurs de bois et de pierre et les modeleurs de la glaise, se situaient constamment dans l'angle d'incidence des tensions conservatrices spécifiques à la création populaire, les pressions des modèles survenues dans les rencontres avec d'autres cultures, ainsi que de l'élément subjectif, propre à chaque génération et à chaque créateur, Brâncuşi, lui, assume une distance critique, de sur les positions d'une attitude esthétique. Cela lui permet l'invocation consciente de la substance mythique, allant jusqu'à l'acuité de l'acte polémique, appuyé par l'édifice des valeurs récupérées, restaurées, actualisées aux dimensions de leur solidarité inextricable avec la totalité des aspects de l'existence. Engagé dans la filière d'un répertoire de motifs, de représentations et de manifestations culturelles qui paraissaient s'être confinés dans la zone privative de personnalité d'un système

ornemental, l'artiste qui a posé les bases de la sculpture moderne redecouvre le prestige de quelques motifs et situations mythiques: *L'Œuf cosmogonique*, la *Maïastra* (l'oiseau d'or qui peut passer d'un monde à l'autre, d'un âge à l'autre, de la vie à la mort et de la mort à la vie); *Le Coq* (héraut de l'abolition du nocturne et de l'instauration du diurne — revivant mythiquement le premier lever de soleil à l'aube de la création); *la Porte du baiser* (comme passage naturel et continu d'une saison à l'autre de la vie); *la Colonne* (orientation ascensionnelle d'un signe-repère, où s'accomplit la glorification du sacrifice); *la Table du silence* (espace du banquet rituel, de la célébration des ancêtres et des nouveaux-nés); *le Roi* (hypostase du héros civilisateur, au courant des tâches initiatiques qui reviennent à une collectivité) etc. Un artiste comme Brâncuşi nous offre ainsi un amendement des plus catégoriques contre les simplifications introduites par certains ethnographes et folkloristes, qui ont placé le patrimoine (et la vision) de l'art populaire roumain soit sous la tutelle d'un « more geometricum », soit sous celle canonique des aspects de la réalité tangible.

C'est dans l'entre-deux-guerres que la lecture de la création populaire roumaine acquiert un caractère de plus en plus scientifique, lorsque commencent à agir les groupes complexes de recherche dans les villages et les zones rurales — expérience initiée par Dimitrie Gusti et connue, dans la littérature spécialisée, sous le nom d'« école monographique », et que s'élaborent les premières synthèses de Al. Tzigara-Samurcaş, Barbu Slătineanu, George Oprescu ou Lucian Blaga et Mircea Eliade. L'archéologie et la recherche historique (Vasile Pârvan, Nicolae Iorga, A.D. Xenopol, I.D. Ştefănescu etc.), se développent également déterminant ainsi la création d'un véritable front de la recherche des précédents culturels, de leur évolution et de leur permanence dans le cadre des formes sorties des « ateliers » artistiques du présent. Quelques préjugés qui bloquaient l'intérêt du chercheur — l'art populaire serait un « phénomène en voie d'extinction »; l'art populaire serait la copie dégradée de l'art cultivé (d'une époque donnée) ou de l'art majeur (à une autre époque); l'art populaire présenterait un amalgame d'influences diverses impossibles à déceler etc. — sont démontés et repoussés. En même temps on découvrait, à travers des études comparatives du style et des significations, le moyen d'isoler la spécificité des faits existant dans le fond culturel actif.

En accord avec d'autres disciplines humanistes — la linguistique, par exemple — l'étude de l'art populaire a constamment enrichi ses modalités d'observation et d'interprétation, s'engageant, graduellement, au premier plan des débats concernant *l'ancienneté, la continuité* et *l'originalité* de la culture roumaine, résultante d'une existence historique où l'on retrouve — en une connexion naturelle avec les réalités culturelles,—les facteurs de *durée, flux ininterrompu de l'expérience historique et particularités* dérivées de cette expérience.

Dans la profusion d'objets, d'attitudes et de coutumes qui sont parvenus jusqu'à nous en dépit de certains processus transformateurs, tel par exemple celui que détermina le christianisme, « on a — écrit Mircea

Eliade — assez de preuves des survivances de l'héritage « païen », c'est-à-dire géto-dace et daco-romain, chez les Roumains (. . .) Il suffit de penser au culte des morts et à la mythologie funéraire, aux rites agraires, aux coutumes saisonnières, aux croyances magiques, etc., qui, comme on le sait, persistent, à peine changés d'une religion à l'autre pendant des nombreux millénaires (. . .) Les recherches systématiques dans le domaine de la paléontologie roumaine et balkanique sont encore à faire; il est pourtant dejà acquis qu'un certain nombre d'éléments culturels pré-indo-européens et paléo-indo-européens s'y sont mieux conservés que partout ailleurs en Europe à l'exception, peut-être, de l'Irlande et des Pyrénées). »

Tapis d'Olténie (détail). XIXe siècle

Essayant d'analyser de ce point de vue les résultats de nos recherches personnelles effectuées dans le nord de la Moldavie, nous nous arrêterons, dans le cadre de ces notes, à quelques aspects concernant les comportements les plus typiques des sociétés agraires, héritières et gardiennes d'une spiritualité structurée sur des réalités mythiques fixées consciemment ou inconsciemment et pouvant, en dépit des changements survenus dans le monde phénoménal, apparaître avec le même statut social que naguère. Le moment où quelques « survivances » du passé immémorial ont de nouveau fait surface, actualisées, des tréfonds de la culture populaire était exceptionnel, catastrophique, de la catégorie de ceux qui périclitent l'existence de la collectivité: les années de sécheresse qui suivirent la seconde guerre mondiale. Comme les pratiques chrétiennes usuelles d'invocation à la pluie ne donnaient aucun résultat, les habitants des villages cherchèrent d'autres moyens pour « délier les eaux du ciel ». La trajectoire de l'éloignement des pratiques chrétiennes était graduelle, la rupture conservant toujours comme instruments d'invocation des éléments empruntés à l'uni-

vers chrétien, mais suivant des scénarios qui adhéraient, de toute évidence, au monde pré-chrétien. Ainsi, *le messager* envoyé chez les puissances célestes est une icône, confiée au cours d'une cérémonie funéraire à l'eau de la rivière, laquelle communique rituellement avec l'espace de la divinité. Toutefois, comme ce « messager » n'apportait pas non plus la pluie salvatrice, on récupéra un niveau encore plus ancien de la modalité permettant d'établir des liens avec les forces surnaturelles. En secret — un secret qu'imposait non seulement le désaveu possible de la collectivité, mais aussi les interdictions supposées des pratiques magiques — on faisait sortir des morts de leur tombe (des morts dont le décès devait remonter aux sept années exigées pour la « purification ») et on les confiait à la même rivière dans l'espoir que leurs paroles seraient « écoutées ». Il est intéressant de constater qu'à la même époque, et dans les mêmes villages, la tâche de rendre favorable le ciel (dénomination générique plus largement compréhensive que celle de dieu de la croissance ou Zamolxis) revenait aussi aux enfants qui, suivant le même scénario funéraire s'aspergeaient (simulation de la pluie désirée) d'eau à la « mort » de quelque poupées (devenues les messagères de ces êtres innocents, « purs ») qu'ils enterraient dans les tumulus (ou *gorgani)* des collines — une pratique où l'on reconnaît l'identification des puissances invoquées à l'ancêtre primordial — *le géant*, auquel la tradition attribuait toujours un tumulus pour tombe.

En analysant la profusion de témoignages conservés dans les monuments ayant eu raison de l'action dévastatrice du temps, dans les vestiges encore existants, dans le sol labouré par les archéologues ou dans l'expression *vivante* et *actuelle* de l'art populaire, des coutumes et des pratiques rituelles — les chercheurs découvrent des motifs symboliques et décoratifs, des aspects de la forme et de la partition chromatique, des solutions techniques qui passent d'une époque à l'autre, d'une zone à l'autre, de sorte que la *circulation* (élément determinant du concept d'art populaire, dans une exégèse d'Alexandru Dima) s'effectue autant sur la verticale que sur l'horizontale historique de l'espace culturel roumain. *Le point, la ligne droite, la ligne ondulée, le zigzag, le cercle, le losange, la spirale*, etc., ou, dans un ordre différent de lecture, *l'onde de l'eau, le symbole solaire, les signes astraux, la tige, le sapin, le serpent, l'oiseau* etc. apparaissent en différents contextes picturaux sur les vases néolithiques des cultures de Gura Baciului, Cîrcea, Criş, Turdaş, Vădastra, Boian, Hamangia, Petreşti, Gumelniţa, Cucuteni, Coţofeni etc., dans la céramique thraco-dace, daco-romaine, médiévale et moderne. Tout aussi convaincantes sont parfois les formes, la typologie des créations de plus de huit millénaires depuis que, sur ces territoires, la glaise fut employée comme support de la fonction utilitaire et symbolique.

En général on trouve dans l'art populaire roumain — dans l'attitude de la collectivité de créateurs ou dans celle de l'individu subordonné à la collectivité — un effort constant d'adéquation de la forme à la fonction, en parfaite harmonie avec les *exigences pratiques* (dérivant de leur utilité), *esthétiques* (accord des volumes et des couleurs) et *symboliques* (soutenues

soit par la superstructure decorative, soit par la forme de l'objet créé et porté au centre de l'intérêt du groupe bénéficiaire). L'absence de la discontinuité entre la tension vers le *fonctionnel* et le *méta-fonctionnel* est une des caractéristiques de l'art populaire roumain, caractéristique qui demeure valable même quand l'un des ces finalités, poussée au premier plan, assume la tâche énergétique principale et donne l'impression d'avoir mis fin à l'autre finalité.

Cette alliance et cette coexistence de la totalité des finalités auxquelles obéit la création sortie du laboratoire de l'artiste populaire expliquent d'une manière des plus directes *l'état essentiel d'équilibre atteint*, à tous les niveaux de ses manifestations, par la culture de la zone carpato-danubiano-pontique. Une communication prolongée, au long de plusieurs millénaires, avec une nature progressivement humanisée, imprégnée de repères culturels et rendue par là familière, crée une vision du monde qui se définit par son aspiration à la stabilité, à la juste mesure des choses, qui s'exprime, sur le plan de la forme et de la couleur par l'harmonie, par sa tendance à la solidarité avec les présences naturelles ou artificielles du milieu d'existence. La continuité de la vie dans une réalité géographique et culturelle bien délimitée conditionne la permanence du phénomène de *continuité* dans la stylistique de l'art populaire qui réalise à chaque moment la « rétrospective » de la trajectoire temporelle sur laquelle il s'est formé. Ce n'est donc pas un hasard si, dans le répertoire des motifs décoratifs et symboliques, dans les représentations à caractère cognitif (marquant les efforts spécifiques de la prise en possession du réel) présentés par l'art populaire roumain, encore si vivace de nos jours, se sont implantés tels éléments qui témoignent du penchant des porteurs des cultures néolithiques sur le territoire de la Roumanie — les Thraco-Gètes, puis les Daco-Romains — pour l'équilibre de la forme et l'harmonie des couleurs, pour les représentations et les symboles qui correspondent à une intervention rationaliste dans l'ordre naturel et social.

Une recherche comparée du patrimoine de l'art populaire roumain et du patrimoine des zones de contact nous mène à des conclusions sur l'originalité — d'ailleurs évidente — de chacune des créations populaires examinées et — ce qui est plus important encore pour notre étude — sur le mode spécifique de cristallisation du langage plastique, dans sa dépendence directe face à l'expérience historique. Là où les sources manquent ou sont incomplètes, l'ensemble des faits culturels-artistiques et historiques englobés dans la création populaire apportent des arguments irréductibles et péremptoires sur une époque qui, historiquement parlant, nous appartient, du moment qu'elle a rendu possible une structure spirituelle que nous, les Roumains, avons gardé jusqu'à nos jours, dans ses dimensions actualisées.

Pour ceux qui voudraient refaire la chronique du parcours de la civilisation, de la spiritualité roumaine, les « archives » de l'art populaire nous semblent la première halte obligatoire. Ces archives nous font remonter au plus loin dans le temps et nous en fournissent, le plus souvent,

des expressions tangibles: collections récemment déposées dans un vaste réseau de musées, monuments conservés *in situ*, objets et pratiques encore intégrés à la vie courante des villages et des zones du Maramureş, de l'Oaş, des Monts Apuseni, de Vrancea, de Făgăraş, du nord de l'Olténie, de Moldavie etc. Sans vouloir épuiser ici tous les aspects que ces témoignages caractéristiques de la spiritualité roumaine dévoilent, retenons, comme point de départ pour un développement futur, quelques éléments constitutifs de cet éthos populaire.

Panneau d'une porte d'église de la ville de Horezu (dessin)

Une des attitudes du créateur populaire que nous retrouvons à la base du comportement du Roumain en général est celle qu'il manifeste devant *l'espace*. L'action constructive ne contredit pas la logique du naturel, mais en suit les réglements jusqu'au point où, de la fusion des données naturelles existantes et des structures élaborées, jaillit une nouvelle ambiance d'une configuration nouvelle à laquelle chaque facteur participera en cédant une part à l'entier mais non sans conserver aussi son individualité. L'humanisation rationnelle de l'espace est également confirmée par la manière dont l'artiste populaire orne la céramique (de même que les autres espèces de la production populaire — les tissus, les incrustations dans le bois, la taille de la pierre). Dès les niveaux archaïques, les objets spécifiques de la création populaire de la zone carpato-danubiano-pontique sont soumis à une charge décorative qui se développe sur le champs de l'objet mais sans ressentir l'horreur du vide *(horror vacui)*, qu'éprouvent la plupart des populations migratoires, privées du principe de la stabilité

dans une réalité qu'elles pourraient s'approprier par les moyens de la culture. Dans ce même ordre d'idées, nous devons souligner la conception des Roumains sur la monumentalité. Celle-ci est toujours la résultante des *proportions entre parties* et non de la force de dislocation qu'ont, sur les dimensions, les montées en flèche sur la verticale, pratiquées surtout par les populations nomades des steppes, désireuses de peupler l'horizon des repères grandioses, possessifs et mnémotechniques.

La conception sur la *chromatique* est aussi d'une utilité réelle pour la démonstration que nous nous proposons. En accord direct avec l'équilibre de la forme, avec le caractère organique de l'espace, la gamme chromatique du créateur populaire — de l'artiste roumain de toujours — repose sur l'harmonie, perçue en tant que passage graduel d'un ton à un autre, que science du dosage, du maintien dans un état de « sérénité » des surfaces colorées qui, autrement, auraient pu mener à des contrastes à cause de leur polarisation vers la pureté des couleurs fondamentales et de leurs complémentaires. Le costume, les tissus, les autres catégories d'objets de l'art populaire roumain mettent en évidence la sobriété du coloris, manifeste dans l'option pour le blanc et le noir, tout comme dans le choix raffiné des nuances, admirablement harmonisées. Ces créations se différencient, dès l'abord, des créations des artistes populaires des pays voisins — ukrainiens, hongrois, bulgares — etc. qui ont recours, avec des accents spécifiques, à d'autres registres chromatiques (où la note contrastante est de rigueur), à une sollicitation plus intensive des champs décoratifs et à un pathétisme de la forme qui témoignent du penchant marqué pour la formule baroque ou expressionniste.

Pour ce qui est de la naissance du répertoire imagé, du rapport entre les modalités figuratives et abstraites, de la syntaxe dans laquelle seront disposés les motifs décoratifs et symboliques, il convient de s'arrêter sur la capacité d'observer le concret et, en même temps, sur la faculté imaginative, étroitement conjuguées dans l'univers du paysan roumain. Une histoire de ses conceptions — analysées dans la perspective de leur organisation mythologique ou religieuse — peut consigner, à des stades différents, la prédominance des tendances physio-plastiques, idéo-plastiques ou imaginaires. Pourtant, ce qui nous intéresse maintenant c'est l'accumulation dans le fond actif et passif du créateur populaire, d'un ensemble de procédés de captation et d'intégration dans le discours artistique de tels aspects de la réalité tangible et de celle qui ne se trouve pas à portée immédiate des sens. Il s'agit donc de sonder et de contrôler, par les moyens de la construction artistique, autant *le monde-de-la-proximité-immédiate* que *le-monde-d'au-delà-de-l'apparence*. De la réalité tangible proviennent les tendances physiomorphes (avec des allusions à la configuration de l'univers et de la terre, aux aspects de la végétation, de l'homme, des animaux), tandis que du plasma imaginatif surgissent des motifs et des êtres qui n'ont aucune identité dans les nomenclatures établies par les naturalistes. Dans ce dernier cas, nous avons à faire soit à un changement du statut des choses ou des êtres — jusqu'à les priver d'un quelconque correspondant

dans la réalité, soit, tout simplement, à l'invention de « personnages » auxquels on confie les charges expressives. Tout un complexe de motifs physiomorphes, de faune et de flore mythologiques (emplacées dans une géographie, elle aussi réelle ou mythique), d'êtres fantastiques, rapportés à la représentation de l'homme dans sa dimension « actuelle » (êtres antérieurs — *les géants;* contemporains — *les ogres;* ultérieurs — les *Blajines*, à l'hostilité initiale de la nature *(le dragon)*, aux différentes légendes, pratiques magiques et croyances qui circulent à travers les mondes *(la licorne, la Sirène, l'aigle fabuleux, l'aspide, le serpent etc.)*

À retenir que le fond archaïque de motifs — même ceux ayant subi des transformations et des ajouts au cours de l'expérience historique — n'a pas changé de structure ni, surtout, de fonction spirituelle et affective. Le culte ourano-solaire des Géto-Daces s'inscrit naturellement dans la continuité de l'abstraction du néolithique (la culture de Cucuteni, etc.) qui, dans sa tendance essentielle au géométrisme, repoussait l'image terriomorphe aux réminiscences totémiques des populations nordiques et des steppes euro-asiatiques. Comme exemple sommaire nous rappelons le fonctionnement, au plan terriomorphe et symbolique, de la *spirale double* qui, selon les interprétations de Karl Jettmar, représente soit un chien soit (quand les spirales s'affrontent) deux chiens se combattant. Une interprétation aussi radicalement réaliste des motifs géométriques n'existe pas dans l'art populaire roumain même si, là aussi, les dénominations de signes expriment un éventail infini d'allusions au réel, qui, de toute manière, passe de l'ordre de *la représentation* du visible à l'ordre du langage symbolique de *facture abstraite.*

Ces distinctions ne visent nullement à établir une quelconque hiérarchie entre les mentalités, les visions et les conceptions des artistes populaires appartenant à une zone où les différentes cultures se sont rencontrées. Notre but est de définir, de l'intérieur de la réalité spirituelle et par les moyens de l'étude comparatiste, comment l'art populaire roumain est devenu le dépositaire d'une expérience historique spécifique, d'une histoire qui lui confère la valeur d'une chronique ininterrompue, avec, comme point de départ, la fabuleuse préhistoire, chronique ouverte sous nos yeux pour nous communiquer ses merveilles dont, hélas, nous ne sommes pas toujours conscients.

...S'engageant, au bout de nombreuses années, sur les traces de Brâncuşi qui portait à travers le monde l'expérience de la culture populaire roumaine, mais refaisant le chemin en sens inverse, c'est-à-dire de l'Occident européen à cette île de la romanité orientale greffée sur le tronc dacogète, Giulio Carlo Argan exprimait ainsi son admiration pour le génie toujours vivant du créateur populaire: « Ce qui nous intéresse, nous autres, c'est de découvrir ce qui est à même de constituer la fertilité de l'épopée populaire: de ce point de vue la Roumanie qui, comme on a pu le voir, possède l'art populaire le plus intéressant du monde, est un pays qui peut jouer un rôle de première importance dans l'évolution de l'art de demain. »

CONSTANTIN PRUT

Le message de l'historiographie roumaine

Considérée à n'importe quelle époque de son existence, la culture roumaine se révèle étroitement liée aux exigences de cette société dont elle a toujours tiré sa sève, c'est pourquoi, tout ce qui a trait à l'historiographie — évocation des faits et commentaires — y occupe une place particulièrement importante aussi bien du point de vue quantitatif que qualitatif. Les historiographes se montrant constamment préoccupés des questions fondamentales qui se posaient au peuple pour lequel ils écrivaient, questions toujours rattachées aux idéaux de justice sociale et de liberté nationale, d'indépendance et de souveraineté, d'unité et de progrès. l'historiographie roumaine a, de la sorte, affirmé et perpétué un sens et un caractère éminemment engagés.

Dès les textes les plus anciens — les chroniques du temps d'Étienne le Grand (1457—1504) — éloquemment désigné dans l'une d'elles comme « un bon père de sa patrie et de son peuple » — il est aisé de déceler l'attention que les auteurs anonymes prêtaient à l'importance de l'État, à son indépendance et à son intégrité, leur intérêt pour les figures politiques marquantes, véritables porte-parole de ces nécessités historiques — même si cette attention ne se manifestait parfois qu'en de brèves notations. En glorifiant Étienne le Grand, c'est la terre roumaine de Moldavie qu'on glorifiait. Les combats victorieux que le sage voïvode avait livrés pour sauvegarder l'indépendance du pays servaient de justification à ce que cette terre demeurât libre et bien organisée, à l'intérieur de frontières intactes. Les mêmes idées généreuses peuvent être retrouvées dans les chroniques du XVIe siècle au cours duquel les pays roumains eurent à faire face à de nombreuses et dures épreuves, menacés qu'ils furent à maintes reprises de perdre leur indépendance. Même si l'option politique des chroniqueurs, souvent exprimée de manière chiffrée, était, selon le cas, différente — surtout à l'égard des moyens susceptibles de préserver la liberté du pays, de défendre ses droits fondamentaux, la substance du message que leurs œuvres expriment demeure la même que celle des écrits de leurs prédécesseurs, les chroniques roumaines du XVIe siècle s'inscrivant harmonieusement dans la direction d'une historiographie patriotique et militante. Sans appartenir aux écrits proprement dits historiques, un monument littéraire du début du XVIe siècle, *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie* (« Les enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose ») révèle combien profondément le sentiment de l'histoire était implanté dans l'esprit et dans l'âme des lettrés de l'époque — dans le cas en question l'auteur même, le voïvode de la Valachie et ceux dont il dirigeait les écrits — combien ils savaient vibrer à la voix de l'histoire. Vers

la fin du siècle, l'historiographie du règne de Michel le Brave (1593—1601) pose nettement et constamment les problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine, exaltant les hauts faits qui réussirent à secouer la domination étrangère, et à recouvrer l'intégrité territoriale par le rétablissement de la frontière sur le Danube, et qui eurent surtout pour conséquence l'union, pour un bref délai, des pays roumains. Lorsque l'un de ces auteurs affirmait avec fierté que « Michel Voïvode a été prince régnant de la Valachie et de la Moldavie et prince du pays de la Transylvanie . . . », il transmettait en même temps — au-delà des siècles — l'appel à la reprise du combat pour l'accomplissement durable d'un rêve qui s'était avéré pleinement réalisable.

Le fait que, à la charnière des XVIe et XVIIe siècles, l'érudit Mihail Moxa donnait une première histoire universelle en roumain est significatif quant à la nécessité d'écrire sa propre histoire en l'intégrant dans celle de l'humanité.

Après de tels préliminaires, l'exceptionnel essor de l'historiographie humaniste roumaine au cours du XVIIe siècle — animée par une autre vision de l'histoire, plus ample, opérant avec d'autres méthodes, bénéficiant d'un autre horizon intellectuel, mais mis au service des mêmes idéaux — n'est pas fait pour surprendre. Grigore Ureche (vers 1590—1647), dans son *Letopisețul Țării Moldovei* (« Chronique du Pays de Moldavie») justifie la profession même d'historien, lorsqu'il écrit dès l'introduction: « nombreux sont les écrivains qui se sont appliqués à relater par écrit la suite des événements et l'histoire de leurs pays, et ont ainsi laissé témoignage à la postérité des bonnes comme des mauvaises actions, afin qu'en tirent leçon leurs enfants et petits-enfants . . . »; il évoque ensuite la gloire des ancêtres, leurs sages actions diplomatiques, leur bravoure dans les combats livrés pour la défense de leur pays, pour le maintien de l'État, pour son indépendance, et projette ensuite ses pensées dans l'avenir lorsque, s'adressant au lecteur, il tient à lui rappeler que les Roumains constituent un seul peuple ayant une même origine: « Les Roumains, ceux qui habitent la Hongrie et la Transylvanie et le Maramureș sont de même souche que les Moldaves et tous, c'est de Rîm (l'ancien nom roumain de Rome — N.R.) qu'ils tirent leurs origines. » Continuant dans le sillage de son devancier, Miron Costin (1633—1691) nous apparaît également comme un historien participant pleinement à la vie agitée de son temps (« Des temps terribles se sont abattus sur nous, ce qui fait que nous n'avons plus le loisir d'écrire, mais sommes accablés de soucis et de lamentations »), dont il voulait transmettre l'expérience en guise de leçon, à ses descendants. Dans *De neamul moldovenilor, din ce țară au ieșit strămoșii lor* (« Sur le peuple des Moldaves et le pays d'origine de leurs ancêtres »), après avoir montré qu'il aurait bien aimé écrire l'histoire de tout le territoire roumain, car ce dernier avait été autrefois uni et libre, Miron Costin soulignait à nouveau la réalité de l'unité du peuple roumain et de la langue roumaine: « Cette pensée l'a emporté, de m'adonner à ce travail, de faire connaître au monde quel sorte de peuple nous sommes,

de quelle source et race sont les habitants de notre pays, la Moldavie, et de même ceux de la Valachie, tel que nous venons de le dire, et les Roumains des pays hongrois, car ils constituent un même peuple, et ils ont une même origine . . . » Deux sentiments prédominants s'allient étroitement chez ces historiens humanistes: celui de l'évocation d'un passé glorieux, dont la grandeur devait être rétablie, et — telle une ouverture de perspective — le sentiment d'un avenir qui devait amener l'accomplissement de ces aspirations.

Non seulement les historiens de Moldavie, mais aussi ceux de Valachie ont compris que cette manière d'écrire était un commandement de la société de leur temps. En ce sens, le plus brillant exemple fut celui de Constantin Cantacuzino *stolnicul* (vers 1650—1716), convaincu lui aussi de la nécessité qu'il y avait à ce qu'un peuple connaisse bien son histoire, sinon: «. . . non seulement nous serons la risée des autres et objet de leurs insultes, mais serons également aveugles, muets et sourds à l'égard des faits et des actes de ceux qui jadis ont vécu sur cette terre . . . » Pour lui aussi l'unité était une réalité de l'histoire, de l'esprit et de l'âme roumaine.

Certes, celui qui représente le sommet de l'historiographie de son temps et qui achève une longue époque pour en ouvrir une autre plus fertile encore, a été Dimitrie Cantemir (1673—1723), à la fois grand érudit et homme d'État, auteur d'une célèbre *Histoire de la croissance et de la décroissance de l'Empire ottoman* reposant, tout comme ses autres ouvrages historiques, sur l'idée d'un ordre rationnel. Dimitrie Cantemir s'est appliqué avec une passion peu commune — que l'on rencontre par ailleurs chez ses grands devanciers aussi — à démontrer la continuité des Roumains, du fait de la présence ininterrompue sur le territoire de la Dacie des Géto-Daces d'abord et ensuite des Daco-Romains — les Roumains de plus tard. Voici comment il exprime cette idée fondamentale de la continuité: « C'est donc ainsi et à partir d'une telle orientation que notre lecteur doit procéder s'il souhaite s'informer et faire confiance à la vérité de notre chronique où nous montrons, d'abord, à base de bons arguments et de témoignages fidèles tirés de l'histoire, la fondation de notre Dacie par l'empereur Trajan, avec des citoyens et des soldats romains. Ensuite nous voulons également prouver l'existence ininterrompue de ces mêmes Romains en Dacie, car on le verra au long de nombreuses années . . . » Pour Cantemir, les Roumains n'étaient que les Romains d'autrefois, cependant que le territoire habité par les Roumains tant qu'il y en avait n'était autre que celui de l'ancienne Dacie. L'une des pages les plus importantes de son œuvre capitale *Hronicul vechimii a Romano-Moldo-Vlahilor*(« Chronique de l'ancienneté des Romano-Moldo-Valaques ») laisse voir sa conviction que le territoire habité par les Roumains a été autrefois uni et que la division n'est survenue qu'ultérieurement: « C'est là le pays roumain, qui ensuite s'est divisé en Valachie, Moldavie et Transylvanie. » Ce qui chez les autres chroniqueurs n'était pas encore nettement exprimé, apparaît chez lui clairement par la notion de patrie unitaire qu'il appelle soit « Pays

roumain », soit « Daco-Romania », soit « Romano-Moldo-Valachie ». Rêverie prophétique qui, deux siècles plus tard, devenait réalité.

Le caractère militant et engagé de l'historiographie roumaine est rendu particulièrement évident par le mouvement éclairé de l'École transylvaine. Avec celle-ci l'orientation de l'historiographie roumaine dépassait complètement l'époque médiévale et s'engageait d'un pas ferme sur la voie de la modernité, de conception aussi bien que de méthode. Pour Samuel Micu, Gheorghe Şincai et Petru Maior, les coryphées de cette école, c'est *l'homme* qui se trouvait au centre du flux historique, capable d'influencer, par la raison, le cours de l'histoire, d'en assurer l'évolution dans la voie du progrès. Samuel Micu concevait la connaissance de l'histoire comme une nécessité fondamentale pour l'avenir du peuple roumain: « . . .En vérité, au Roumain aussi on peut dire qu'il est honteux pour lui d'ignorer l'histoire de son peuple, car nous voyons que tous les peuples ont décrit les faits de leurs grands hommes, et il convient que l'homme intelligent le fasse, car l'histoire est l'enseignement de toutes choses . . . » Ce n'était qu'ainsi, par la lecture et l'apprentissage, que pouvait s'instruire le peuple qu'il appelait depuis lors déjà « la nation daco-roumaine ou valaque ». Cependant, ce fut Gheorghe Şincai qui devait réaliser ce que ses prédécesseurs n'avaient qu'essayé ou amorcé: écrire une histoire de tout le peuple roumain, conçu comme une entité aussi bien du point de vue de son ethnogenèse que de celui de l'espace de sa constitution et de son existence, et fonder cette histoire — autant qu'il lui était possible de le faire — sur des sources documentaires, en alliant harmonieusement le critère chronologique et le critère logique, — d'où la solidité narrative et documentaire de l'ouvrage. Son titre même — *Hronica românilor şi a mai multor neamuri încît au fost iale aşa de amestecate cu românii cît lucrurile, întîmplările şi faptele unora, fără de ale altora, nu se pot scrie pre înţeles, din mai multe mii de autori, în cursul de 34 de ani culeasă* . . . (« La chronique des Roumains et de plusieurs peuples, à tel point mélangés aux Roumains que les choses, les événements et les faits des uns ne sauraient être écrits de manière intelligible en l'absence de ceux des autres, chronique tirée de plusieurs milliers d'auteurs et composée pendant 34 ans . . . ») — est significatif pour sa conception et ses idées, parmi lesquelles celle de la continuité jouit d'une démonstration particulièrement pertinente, étayée par une riche documentation scientifique, la plus riche qui fût jusque là. Dans son livre *Istoria pentru începutul românilor în Dachia* (« L'histoire de l'origine des Roumains en Dacie »), Petru Maior consacre lui aussi son activité d'historiographe aux problèmes de l'origine du peuple roumain et de son ethnogenèse. Nous y soulignons une idée majeure qu'on retrouvera chez tous les érudits roumains intéressés par l'histoire, celle que le peuple roumain représente la synthèse ethnique et de civilisation d'un long passé, qu'il est le dépositaire d'une longue tradition de luttes pour la liberté et l'indépendance menées par ses ancêtres, à commencer par les Géto-Daces. Le *Supplex Libellus Valachorum*, la pétition de la fin du XVIIIe siècle proclamant les droits de la nation roumaine, n'aurait pas été pos-

sible sans ce travail fertile et prolongé de la pléiade d'historiens qui avaient animé l'École transylvaine, et sans eux toute une série de remarquables historiens, tels Ion Budai-Deleanu, Aron Florian, August Treboniu Laurian, Gheorghe Bariţiu, n'auraient pas pu se manifester dans les conditions de l'époque moderne sur la voie qu'ils avaient ouverte. Néanmoins ce n'est qu'avec l'apparition de grandes personnalités culturelles et politiques telle que Mihail Kogălniceanu (1817—1891) et Nicolae Bălcescu (1819—1852), que l'historiographie roumaine accède à la modernité, tant à la suite de sa propre évolution interne que grâce au contact prolongé avec les écoles d'histoire étrangères. Le célèbre *Cuvînt pentru deschiderea cursului de istorie națională în Academia Mihăileană* (« Discours à l'occasion de l'ouverture du cours d'histoire nationale à l'Académie Mihăileană », 1843) est significatif pour la conception historique de Mihail Kogălniceanu. Ce brillant érudit et homme d'État y plaidait en faveur de l'élaboration d'une histoire nationale, dont l'orientation permanente ait en vue la sauvegarde des intérêts essentiels de tout le peuple. « Messieurs, — disait M. Kogălniceanu — si j'avais le bonheur de développer encore davantage dans votre âme l'intérêt pour l'histoire de la patrie, je ne serais pas peu fier d'avoir accru ainsi votre amour pour la patrie et, partant, d'avoir contribué au maintien du sentiment national ; car qu'est-ce qui pourrait mieux le conserver sinon cette histoire qui nous montre ce que nous avons été, d'où nous sommes venus, ce que nous sommes et qui, comme dans la règle de trois, nous dévoile également le nombre inconnu, à savoir ce que nous serons » — formulant par ces paroles tout un programme d'une exceptionnelle envergure.

Cependant, c'est à Nicolae Bălcescu, auteur de nombreux ouvrages historiques, et qui s'est consacré à la découverte du passé des Roumains (il a, comme l'avait fait aussi M. Kogălniceanu dans « *Arhiva românească* » et « *Cronicile României* », publié un grand nombre de documents et de sources dans « *Magazin istoric pentru Dacia* »), que revient le mérite d'avoir mis en lumière les lignes directrices nécessaires à l'évolution de la société roumaine vers le progrès social et la liberté nationale, en tant qu'exigences de la réalisation de l'unité nationale. Dans son œuvre la plus importante *Istoria românilor subt Mihai Voevod Viteazul* (« L'Histoire des Roumains sous Michel le Brave ») — à la fois ouvrage d'histoire et de philosophie de l'histoire — Nicolae Bălcescu analyse les événements des années 1599 et 1600 en soulignant l'actualité de l'héritage du grand voïvode, de celui qui avait réalisée la première union des pays roumains, et lançant ainsi, implicitement et explicitement, au milieu de l'effervescence déterminée par la révolution de 1848, l'appel à l'accomplissement de l'idéal de l'Union — aussi constant jusqu'alors qu'après ce moment. Pour Bălcescu l'histoire était un moyen d'éducation nationale menant au progrès et à l'émancipation matérielle et spirituelle. L'idée est remarquablement exprimée dans *Prospect pentru « Magazinul istoric pentru Dacia »* (Programme du « *Magazine historique pour la Dacie* »): « L'Histoire est le premier livre d'une nation. C'est là qu'elle voit son passé, son présent et son avenir. Une nation sans

histoire est un peuple encore barbare et malheur à ce peuple qui a perdu la religion de ses souvenirs », ainsi que dans *Cuvînt preliminariu despre izvoarele istoriei românilor* (« Avant-propos aux sources de l'histoire des Roumains »): « En but dès leurs débuts au déferlement successif des peuples barbares (...) entourés ensuite de nations puissantes (...) qui toutes visaient à les assujettir, ils n'en ont pas moins conservé leur nationalité. Une main providentielle veillait sur eux, qui leur permit d'échapper miraculeusement à tous les périls. D'où notre conviction, lentement formée qu'une nation qui a conservé sa nationalité au milieu de tant d'adversités tout au long de 18 siècles ne peut plus périr. »

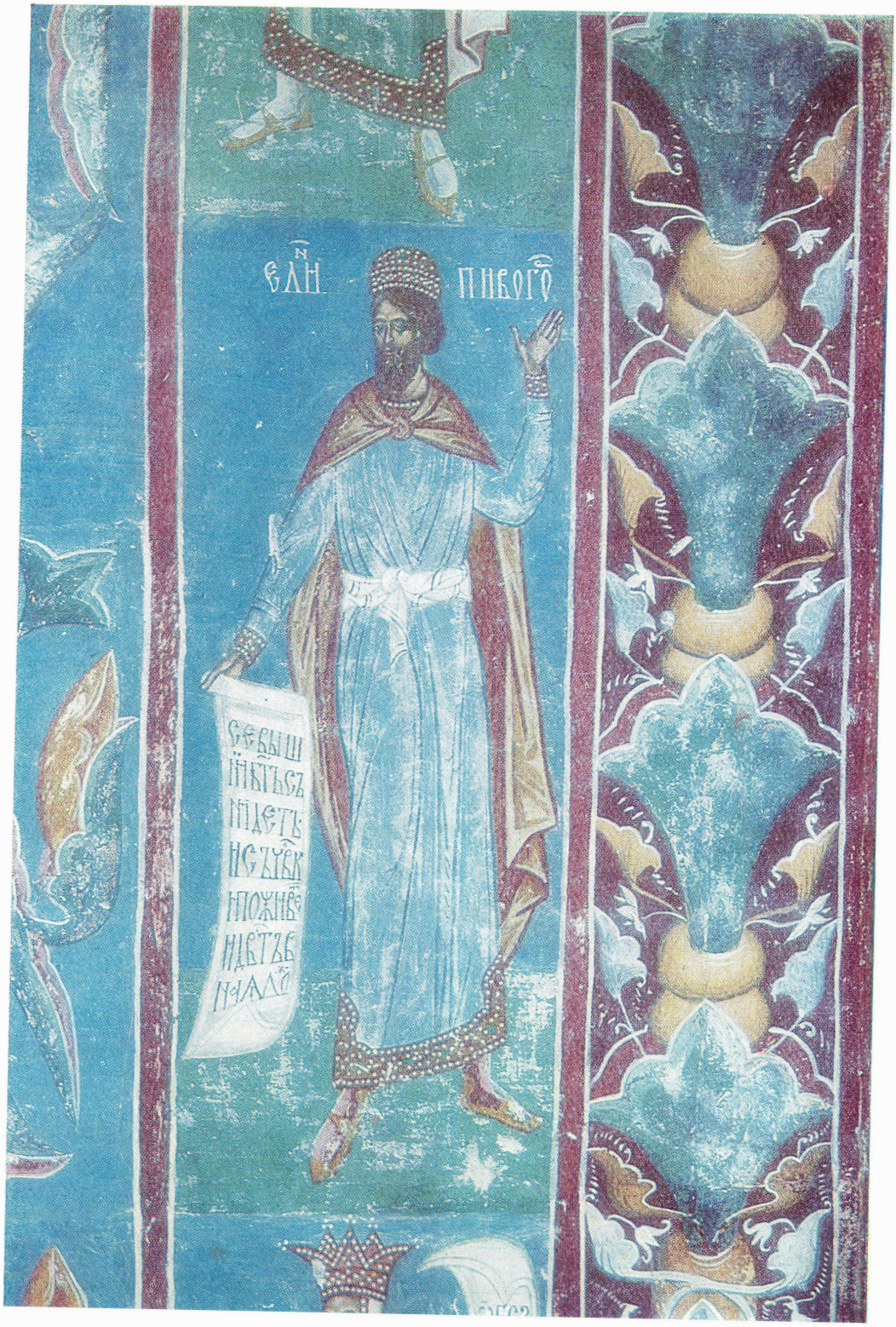
Très proches de la méthode et de la conception de Mihail Kogălniceanu et de Nicolae Bălcescu furent Alexandru Papiu Ilarian (1828—1878), Alexandru Odobescu (1834—1895) et Bogdan Petriceicu Hasdeu (1838—1907), le premier pouvant être considéré comme l'initiateur des éditions scientifiques des sources historiques, le deuxième comme le fondateur de l'archéologie et de l'histoire roumaine de l'art, et le dernier — comme le créateur de l'histoire critique et de la recherche pluridisciplinaire du passé du peuple roumain. La création de l'Académie roumaine, en 1879, (qui avait porté jusqu'alors, depuis 1867, le nom de Société Académique Roumaine) constitue également un moment particulièrement important de la transformation fondamentale de l'historiographie roumaine dans son évolution du romantisme au positivisme. La personnalité d'exception qui a donné un éclat particulier à l'historiographie aux débuts de la vie académique et universitaire en Roumanie a été sans conteste A.D. Xenopol (1847—1920), auteur d'œuvres capitales, dont il convient de distinguer tout d'abord l'ouvrage *Istoria Românilor din Dacia Traiană* (« L'Histoire des Roumains de la Dacie Trajane »). Dans son ensemble, l'activité de A.D. Xenopol représente — de par l'ampleur qu'il donne à la méthodologie critique, et l'importance qu'il accorde à l'histoire de la civilisation et à ce facteur qu'il appelle « l'esprit du temps » — un bond qualitatif par rapport au passé. « Avant d'étudier l'histoire d'un peuple, il nous faut apprendre de quelle manière l'étudier » — affirmait-il. L'histoire écrite par A.D. Xenopol a été conçue comme un instrument d'éducation nationale, selon une conception qu'il expose dans un autre ouvrage, son *Discurs asupra importanței și utilității istoriei* (« Discours sur l'importance et l'utilité de l'histoire »). Auteur de la première grande synthèse historique roumaine, Xenopol a été un véritable combattant pour l'unité de sa patrie non seulement par ses livres, mais aussi par son activité civique, et un partisan fervent de la participation de la Roumanie à la première guerre mondiale contre la Triple-Alliance, justement parce qu'il voyait en cela l'unique voie capable d'aboutir à la libération des Roumains de Transylvanie. C'est en ce sens qu'il nous faut comprendre la chaleur, la passion qui émanent de la *Leçon inaugurale* de son cours d'histoire des Roumains à l'Université de Iași, en 1883, où il affirmait dès le début même: « Si l'histoire, en général, vous amène à aimer l'humanité, l'histoire du peuple auquel vous appartenez lui ouvrira votre cœur. Il n'y a donc pas de force qui fasse

«*Vie de Saint-Jean le Nouveau de Suceava*» — détail, monastère de Voroneț
fresque de 1547

«*Saint-Nicolas calmant la tempête en mer*» — monastère de Suceviţa
fresque de la fin du XVIe siècle

Portrait de Matei Basarab — monastère de Gura Motrului
fresque de 1704—1705

Le philosophe Pythagore — monastère de Voroneț
fresque de 1547



mieux ressusciter le patriotisme que l'histoire de son propre peuple. Il n'y a donc pas de moyen plus puissant d'assurer sa plus longue existence dans le monde et sa participation aux victoires de la civilisation que l'étude de son histoire. Nous avons là un merveilleux plaidoyer pour le développement historique normal du peuple roumain, pour son droit d'occuper la place qu'il mérite dans l'histoire passée et future du monde. » Il a toujours considéré, en sa qualité d'éminent philosophe de l'histoire, que « l'histoire est une modalité de concevoir le monde et non une science isolée; elle s'applique à tous les phénomènes et à toutes les connaissances. L'histoire de l'humanité n'est, si l'on regarde les choses de ce point de vue, que la suite de l'histoire de la matière qui l'a précédée. » Il proposait, de la sorte, un programme de recherches qui devait donner de rigoureuses assises scientifiques à la recherche de l'histoire en général et de l'histoire roumaine en particulier.

Des nombreux historiens dont s'est enorgueilli la science historique roumaine, au cours des décennies suivantes, beaucoup ont fait, d'une manière ou d'une autre, leur apprentissage à la grande école d'histoire de A.D. Xenopol, tel, par exemple, Gheorghe Panu, Grigore Tocilescu, Dimitrie Onciul, Augustin Bunea, Ioan Bogdan, Constantin Giurescu, et c'est dans cette ambiance d'effervescence intellectuelle qu'est apparu Nicolae Iorga (1871—1940), la personnalité la plus importante de l'historiographie roumaine. Iorga a dominé la recherche historique pendant tout un demi-siècle. Érudit d'exception, il a mis son grand savoir, sa capacité de synthèse et son talent littéraire au service de l'histoire, donnant à son écriture un caractère d'apostolat, considérant qu'il était de son devoir de se mettre au service du progrès de son peuple. Qu'il se fût consacré aux études d'histoire universelle au début de son activité scientifique était donc dans l'ordre des choses. Il voulait démontrer par cela non seulement que les historiens roumains étaient capables d'étudier l'histoire d'autres peuples, mais il voulait également établir ainsi une meilleure connaissance du cadre historique général où se situait l'histoire du peuple roumain. Pour Nicolae Iorga, c'est l'homme qui devait se trouver toujours au centre de l'écrit historique comme il l'a affirmé en 1894: « L'histoire est une présentation systématique, sans buts qui lui soient étrangers, des faits de toute nature, acquis méthodiquement par lesquels s'est manifestés, indépendamment du temps et du lieu, l'activité de l'humanité. Il y a peu de domaines de la vie du peuple roumain que le savant n'ait pas abordés: également préoccupé d'histoire politique, économique ou culturelle, il a étudié le développement du commerce, des métiers, et des industries, de l'enseignement, de la littérature et des arts, ou de la presse, et il a publié un grand nombre de sources historiques d'importance fondamentale puisées dans toutes les grandes archives du monde. Son *Istoria Românilor* (« L'Histoire des Roumains »), en dix volumes, publiée entre 1936 et 1939, se présente comme une brillante et monumentale synthèse, par la construction et l'information, qui marque un moment de pointe dans l'historiographie roumaine. La bibliographie universelle enregistre le nom de Nicolae Iorga

comme celui du plus prolifique auteur de l'histoire universelle, peut-être, cependant que des dizaines d'académies, sociétés savantes et universités du monde entier l'ont élu parmi leurs membres ou lui ont décerné le titre de *docteur honoris causa*. Le grand historien a été, avant tout, un militant passionné pour l'accomplissement et la sauvegarde de l'unité nationale. Dans ce sens, son *Istoria lui Mihai Viteazul* (« Histoire de Michel le Brave »), parue en 1905, se veut une démonstration de la nécessité et de la possibilité historique de l'unité politique des Roumains, le grand voïvode y étant considéré, comme personnalité historique aussi bien que comme symbole. Dans la postface qu'il ajoute à la deuxième édition de cet ouvrage, parue trois décennies plus tard, Iorga souligne les périls qui menaçaient l'unité nationale par suite de la politique révisionniste et d'expansion des régimes fascistes et en premier lieu de l'Allemagne nazie. Comme pour ses prédécesseurs aussi, chez Iorga la connaissance de l'histoire était censée accomplir la fonction d'une école qui permette aux gens de mieux comprendre leur existence et leur destin. C'est ce qu'il affirme dans la préface à *l'Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité:* « Je crois donc que, si l'histoire doit commencer à être apprise à un certain âge, pour se risquer dans les interprétations, il faut d'abord bien connaître la vie, parce que si on ne paie pas parfois de ses souffrances, si on n'achète pas par son activité ce que l'on propose comme explications pour les événements du passé, on s'expose à donner des dessins superficiels, alors qu'il s'agit de présenter tout autre chose: la réalité du passé avec ses lignes, avec ses couleurs. »

L'historiographie roumaine au début du XXe siècle devait être encore fertilisée par une autre personnalité remarquable — Vasile Pârvan (1882—1927), historien, archéologue et philosophe de l'histoire. Son activité s'est d'abord consacrée au développement sur des bases scientifiques de l'archéologie roumaine, car, comme une conséquence de sa formation fondamentale d'historien et de philologue de l'antiquité classique, il a accordé une importance particulière aux vestiges de la civilisation gréco-romaine existants sur le territoire de notre pays et c'est à son nom que se rattache la découverte des villes-cités du littoral roumain de la mer Noire. Dans sa vision de l'histoire, le problème des racines des civilisations, celui du temps et de l'espace où peuvent être identifiées les origines, occupent une place à part. Il est donc tout naturel que, dans ce contexte, l'intérêt accordé aux origines de son propre peuple, à l'histoire des ancêtres gétodaces, ait été l'un des plus constants. Deux de ses ouvrages, *Getica: o protoistorie a Daciei* (« Getica: une protohistoire de la Dacie ») (1926) et *Dacia: An Outline of the Early Civilisation of the Carpatho-Danubian Countries* (1928) demeurent des livres de référence pour la culture historique roumaine, et ses recherches dans ce domaine l'ont amené à aborder les problèmes de l'ethnogenèse du peuple roumain, dont il écrivait dans *Începuturile vieții romane la gurile Dunării* (« Les débuts de la vie romaine aux Bouches du Danubes »): « Comme toute chose durable, la création de notre

peuple ne s'est pas faite d'un coup et de manière inattendue. Les guerres de l'empereur des Romains, Trajan, et du roi des Daces, Décébale, n'ont pas été le début, mais l'accomplissement de la création de notre peuple. Les premiers ensemencements romains sur les bords de notre Danube ont été de 200 ans plus anciens... Nous, les Roumains d'aujourd'hui, nous sommes les descendants non seulement des Romains de Dacie, mais aussi les descendants, de sang et d'âme, de tout l'Empire romain d'Orient, qui ne formait qu'un unique et grand pays, de langue latine... Tout comme, plus tard, les trois pays roumains de la Dacie de Trajan, la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie, se sont aidé l'un l'autre... dans les temps très anciens, du Ier siècle jusqu'à la fin du VIe, pendant 500 ans, les Romains de la rive droite et ceux de la rive gauche du Danube n'ont formé qu'un seul corps et une seule âme... Par contre, en deçà du Danube, nous autres, Roumains, sommes devenus de plus en plus nombreux... et notre nation s'agrandissait de la sorte toujours davantage, justement telle qu'elle avait été installée ici et constituée par nos ancêtres daco-romains. » Une compréhension adéquate du sens et du message de l'historiographie roumaine dans son ensemble exige également la référence au mouvement historiographique de l'entre-deux-guerres, période marquée par la constitution de l'État national unitaire roumain en 1918. Dans cette période où Vasile Pârvan et Nicolae Iorga ont continué d'enrichir la science historique roumaine — le premier pendant près de dix ans, le second pendant près de vingt — la plupart des historiens roumains ont consacré leur activité à l'enrichissement du matériel documentaire et à son interprétation, dans le but de donner un fondement scientifique à la genèse et au développement historique du peuple roumain. Les nouvelles directions, qui ont paru sur le plan mondial, dans le domaine des conceptions et des méthodes des sciences historiques, n'ont pas manqué d'avoir un écho dans les écoles historiques roumaines. La particulière richesse du mouvement de l'historiographie dans notre pays à cette époque est remarquable, ainsi que la différenciation — sous le rapport des activités spécifiques et des tendances — des écoles historiques des divers centres universitaires, devenus plus nombreux après l'union de toutes les provinces roumaines en un État national unique. Il convient, dans ce sens, de mentionner l'activité déployée à Cluj par Alexandru Lepădatu et Ion Lupaş qui, dans leurs ouvrages, ont fait surgir de nouveaux arguments concernant la continuité roumaine et le caractère naturel du point de vue historique de l'union de la Transylvanie avec la Roumanie. À Iaşi, Ion Minea a développé les bases scientifiques de l'histoire des luttes pour l'indépendance aux XIVe et XVe siècles, enrichissant nos connaissances sur les grandes personnalités de ce temps. Continuant dans une certaine direction l'œuvre de Xenopol, de Pârvan et de Iorga, Gheorghe Brătianu a donné un souffle nouveau à l'historiographie roumaine, rehaussant particulièrement son prestige international et la plaçant — par ce qu'il a ajouté au grand effort de Nicolae Iorga — au premier rang de l'historiographie européenne. De même que son grand

contemporain, Gheorghe Brătianu avait compris que l'histoire nationale devait être inclue dans l'histoire universelle, d'où l'importance exceptionnelle de ses ouvrages d'histoire byzantine, d'histoire médiévale et moderne de l'Europe Occidentale, d'histoire sociale et institutionnelle de l'Europe du sud-est. Il convient de souligner aussi le grand mérite de ses ouvrages d'authentique militantisme patriotique, destinés à démontrer le caractère historique et organique, conforme au développement général de notre continent, du droit du peuple roumain à un État national unitaire, écrits dans les sombres années où l'intégrité territoriale de la Roumanie avait été temporairement violée et, dans ce sens, en premier lieu *Originile și formarea unității românilor* (« Les origines et la formation de l'unité des Roumains ») où il écrit ces paroles significatives: « L'unité des Roumains est un résultat de l'histoire et non du hasard ». C'est toujours à l'époque de l'entre-deux-guerres qu'a déployé son activité P.P. Panaitescu, dont les écrits ont mis en lumière certaines grandes figures de notre passé et qui a poussé aussi plus loin la recherche des bases économiques et des structures sociales du moyen-âge et du début de l'époque moderne, dans le but de mieux faire comprendre l'unité de la terre roumaine.

L'apparition de l'école d'historiographie marxiste a également constitué un moment très important dans l'évolution du mouvement historiographique en Roumanie. À l'encontre du mouvement historiographique non marxiste, celui de conception marxiste est le premir à avoir introduit dans la terminologie des études historiques les notions tenant de la théorie de la succession et du caractère des formations socio-économiques. C'est Iosif Nădejde qui a essayé — le premier, et en rapport étroit avec les questions actuelles de son temps, dominé par le problème paysan — de reconstituer la société féodale, ses classes antagonistes, les luttes des classes caractéristiques, ayant ainsi droit au titre de premier médiéviste marxiste. Son contemporain, le marxiste C. Dobrogeanu-Gherea, a abordé dans de nombreuses études d'économie, de sociologie, de critique littéraire, parfois accidentellement, d'autres fois systématiquement quelques-uns des problèmes fondamentaux de l'histoire de la Roumanie. Ainsi, dans des écrits tels que *Neoiobăgia* (« Le néo-servage ») ou *Socialismul în țările înapoiate* (« Le socialisme dans les pays sous-développés »), C. Dobrogeanu-Gherea est le premier historien roumain à poser la question du caractère spécifique pour notre pays du passage du féodalisme au capitalisme, des conditions nécessaires pour la liquidation du premier, afin que le deuxième puisse permettre la constitution dans l'avenir des bases du socialisme. À son tour, Lucrețiu Pătrășcanu, sans doute l'un des historiens marxistes les plus importants, dans nombre d'ouvrages consacrés aux problèmes sociaux et économiques des XVIIIe—XXe siècles, s'est employé à détacher les lignes directrices de l'évolution de la société roumaine afin d'expliquer les événements fondamentaux de 1918 et, surtout, ceux de 1944. Il convient de citer ses paroles tellement significatives: « À relier le passé au présent et à replacer dans l'actualité les combats et les faits du passé récent du peuple roumain,

nombreux sont les enseignements que l'on peu en tirer. Moins, peut-être, des victoires remportées que des erreurs, des faiblesses ou des défaites subies. » Si l'activité de Lucreţiu Pătrăşcanu se place sous le signe de la période de la veille de la deuxième guerre mondiale, celle d'un autre remarquable historien marxiste, P. Constantinescu-Iaşi, a été influencée par les événements qui ont suivi de près la première conflagration mondiale. Il est le premier historien marxiste à avoir dressé, dans son ouvrage *Caracterizarea şi împărţirea istoriei românilor. O nouă concepţie* (« La caractérisation et la classification de l'histoire des Roumains. Une nouvelle conception », 1925), une classification scientifique de l'histoire de la Roumanie, conforme à la conception matérialiste historique.

Ayant de si riches traditions en Roumanie, l'école d'historiographie marxiste s'est affirmé avec vigueur dans les années qui suivirent la libération du pays de sous la domination fasciste grâce à l'insurrection nationale armée antifasciste et anti-impérialiste du 23 Août 1944. Plusieurs grands historiens — dont nous devons déplorer la mort récente, et qui avaient commencé leur activité dans la période de l'entre-deux-guerres — ont donné pleinement expression dans les années du pouvoir populaire, aussi bien du point de vue de la quantité que de la qualité, aux conceptions de l'historiographie scientifique, précisément parce qu'ils se sont situés sur les positions du matérialisme dialectique et historique et en ont adopté la méthodologie spécifique. Tel Constantin Daicoviciu qui, par les fouilles entreprises dans les Monts d'Orăştie, est parvenu non seulement à compléter ce que l'on savait déjà sur la civilisation géto-dace mais à mettre au jour de nouveaux aspects des plus divers et fondamentaux pour la compréhension de l'ethnogenèse du peuple roumain. Tel aussi Andrei Oţetea qui, tout en tirant au clair certains problèmes demeurés obscurs dans l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles, a mis en lumière les problèmes essentiels de la formation de la nation roumaine, avec un accent particulier sur les moments 1821 et 1848 et leurs rapports avec la lutte pour l'unité nationale. Continuant son activité antérieure, P. Constantinescu-Iaşi a consacré ses efforts à l'étude des rapports qu'entretenait le peuple roumain avec les peuples voisins, et a souligné l'importance de l'appui que la société roumaine a toujours accordé aux mouvements de libération du sud-est de l'Europe, non seulement au moyen âge, mais aussi à l'époque moderne. Au cours de cette même période, C.C. Giurescu qui, à la veille de la deuxième guerre mondiale, avait élabor éune ample synthèse de l'histoire nationale, laquelle s'ajoutait à celles de A.D. Xenopol et de Nicolae Iorga, reprenait les travaux qui le préoccupaient et consacrait de nombreux ouvrages aux étapes de la formation de la nation roumaine, à certaines figures remarquables d'hommes politiques, promoteurs de l'idéal de l'unité, et entreprenait des recherches approfondies dans différents domaines d'histoire économique.

On ne saurait mettre un point final à cette revue plus que succincte de ce qu'ont été les principales directions de l'historiographie roumaine

sans souligner que les recherches historiques n'ont jamais joui de conditions matérielles et morales plus favorables que celles de nos jours, à même de mettre en valeur les accumulations incessantes, fruit de la recherche actuelle. Il faut encore mentionner l'existence d'un ample enseignement universitaire aux facultés de spécialité, d'où sortent chaque année des séries de diplomés dont l'activité s'ajoute à celles déployées par les chercheurs de Bucarest, de Cluj-Napoca, de Iaşi, de Craiova, de Timişoara, de Constanţa et d'autres centres du pays. Et il nous faut encore rappeler l'existence d'un nombre considérable d'instituts scientifiques de différentes spécialités qui, sous la direction des universités et de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, s'emploient à embrasser, à partir d'un plan global et systématique de recherche, le vaste champ de l'histoire nationale et universelle: l'Institut d'histoire « N. Iorga », l'Institut des études historiques et socio-politiques auprès du Comité Central du Parti Communiste Roumain, l'Institut d'archéologie, l'Institut de thracologie, l'Institut des études sud-est européennes, l'Institut d'histoire de l'art, l'Institut d'histoire de Cluj-Napoca, l'Institut d'histoire de Iaşi, etc. Les efforts des chercheurs de ces instituts, des nombreux musées à caractère historique de l'ensemble du pays, des chaires de l'enseignement supérieur et moyen, etc, se reflètent non seulement dans les contributions publiées dans les nombreuses publications spécialisées, à caractère académique ou s'adressant au grand public, mais aussi dans les nombreux livres publiés sous l'égide des Éditions de l'Académie de la R.S. de Roumanie, des Éditions Politiques, des Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, des maisons d'édition « Dacia », « Facla », « Junimea », « Scrisul românesc », « Kriterion », « Meridiane », des Éditions didactiques et pédagogiques, « Sport-Turism », etc.; celles-ci ne cessent d'ajouter, mois après mois, aux listes des titres publiés, de nouveaux ouvrages originaux, des traductions de l'historiographie universelle d'hier et d'aujourd'hui, des rééditions, etc. On a aussi continué à publier, ces dernières années, d'importants corpus de documents et autres sources et on a initié de nouvelles collections de volumes d'historiographie.

De la sorte et grâce aux changements structuraux qui se sont produits chez nous, et se sont répercutés dans la vie scientifique, tant universitaire qu'académique, au cours des dernières 30 années, on a enregistré dans le domaine de l'historiographie des progrès des plus importants. Par l'unification des forces de la recherche des différentes institutions spécialisées, on est parvenu à la constitution d'un front commun opérant à partir de la conception matérialiste historique et des nouvelles méthodes de recherche, à même de s'engager à élucider les problèmes essentiels de l'histoire de la Roumanie: la formation du peuple roumain et de la langue roumaine, le développement des forces de production, la structure et la dynamique de la société, le caractère des institutions politiques, l'évolution de la vie politique interne et des relations internationales, la genèse et la cristallisation de la nation et de la conscience nationale, tout cela étant raccordé au travail visant à reconstituer le passé historique du

peuple roumain, comme une preuve que le présent a de profondes et de fortes racines dans les siècles et les millénaires qui ont précédé notre époque. La vitalité et le prestige de l'historiographie roumaine sont mis en évidence aussi par le fait que la capitale de notre pays a été l'hôte de deux grands congrès internationaux couronnés de succès: en 1971 — le XIVe Congrès International des Études Byzantines et en 1974 — le IVe Congrès International des Études Sud-Est Européennes. Cette année est, à son tour, marquée par la réunion à Bucarest du XVe Congrès International des Sciences Historiques.

À l'origine de la réévaluation de l'activité de recherche scientifique dans le domaine de l'histoire, des destinées mêmes de l'historiographie roumaine contemporaine, on retrouve les nouvelles orientations et directions pleinement révolutionnaires, qui président à la direction des affaires dans la société roumaine au cours des quinze dernières années, sur la voie d'un nouveau destin historique. On peut affirmer à juste titre que la recherche historique roumaine jouit actuellement des auspices les plus favorables à son développement, en accord avec la rigueur de la science et la vérité historique, ayant, plus que n'importe quand auparavant, la possibilité d'affirmer et de témoigner de sa fonction scientifique et éducative, de renforcer le message de ses devanciers dans le sens du raffermissement du sentiment de fierté nationale à l'égard de tout ce que signifie l'histoire et la civilisation roumaine, considérées — comme on l'a déjà dit et comme on le dira sans répit — sous l'angle d'un devenir où passé, présent et avenir représentent une liaison indissoluble, dans le sens du déchiffrement des grands enseignements d'une évolution remarquable par son caractère organique. Enseignements qui, assimilés dans leur substance, constituent des prémisses du progrès. Car faire de la recherche historique veut dire, aujourd'hui, regarder l'histoire avec les yeux de l'avenir.

EUGEN STĂNESCU

Errare humanum est, perseverare diabolicum...

En feuilletant les encyclopédies et dictionnaires français

Qu'un humaniste roumain du XVIIe siècle, le *stolnic* Constantin Cantacuzino, ait constaté avec amertume combien relatives voire inexactes étaient les connaissances des géographes de son temps qui tentaient de représenter les régions de l'Europe orientale que baigne le Danube et que traversent les lignes de faîte des Carpates et des Balkans, ne saurait tout à fait nous surprendre; qu'un autre érudit, grec cette fois, Anthimos Gazia, se soit plaint au début du XIXe siècle à un collègue français de Vienne des différences existant entre les renseignements concernant la Moldavie et la Valachie offerts par plusieurs géographies françaises, nous peine sans nous surprendre tout à fait non plus! * Mais qu'à notre époque, en ce XXe siècle finissant, si fier de la circulation et de la précision de l'information, nous ayons pu découvrir des erreurs de même nature, graves et nombreuses, dans des ouvrages publiés par des maisons d'édition renommées, dont l'autorité et la probité scientifique ne semblaient pas pouvoir être mises en question, éveille en nous une stupéfaction à la fois amère et douloureuse.

Car, à consulter les encyclopédies et les dictionnaires français bien connus, tels que le *Petit Larousse* (éditions de 1966, 1968 et 1979), le *Robert 2* (S.E.P.R.E.T., 1974), *Omnis* (Larousse, 1977) ou l'universel *Quid* (Laffont, 1980), nous avons pu constater que, dans le cas de la Roumanie du moins, les renseignements étaient souvent contradictoires, partant inexacts — en partie du moins.

Ce sont donc ces ERREURS et en particulier celles obstinément défavorables à la Roumanie que nous nous proposons de relever dans les pages qui suivent.

Et d'abord, celles de géographie.

Dans le *Robert 2*, le cours du DANUBE (en roumain *Dunărea)*, (ce fleuve légendaire aimé et chanté pour ses flots bleus à Vienne et qui traverse tant de pays), est longuement détaillé, mais s'achève de façon étrange:

/le cours du Danube/... **dévie vers le N. en longeant la Dobroudja *. Il arrose Brăila * et Galati * (Roumanie),** s'infléchit vers l'O., séparant la Bulgarie de l'U.R.S.S. **(Ukraine). Enfin, il se jette dans la mer Noire...» (p. 503)** *(C'est nous qui soulignons.)*

---

* «Nous avons chez nous différentes géographies françaises et y cherchons la Moldavie, la Valachie et les pays voisins; nous ne trouvons que des descriptions tout à fait surprenantes pour ne pas m'exprimer autrement », affirme-t-il dans une lettre. Cf. Alexandru Duțu, *Instruments de communication culturelle*, « *Revue Roumaine* » no. 3/ 1980, p. 121—125.

Hélas ! un peu plus loin, p. 1596, la carte de la *Roumanie* infirme ces renseignements, prouvant que le Danube s'infléchit vers l'Est et qu'entre la *Bulgarie* et *l'U.R.S.S.* se trouve la Dobroudja, c'est-à-dire une province de *la Roumanie* depuis toujours roumaine . . . ce qui est confirmé aussi par les cartes de la *Bulgarie* (p. 303) et de la *Russie* (p. 1607). Ce qui fait que le lecteur malheureux qui voudrait s'informer sur le cours inférieur du Danube dans l'article *Danube*, du *Robert 2*, sans consulter aussi les cartes de la *Roumanie*, de la *Bulgarie* et de la *Russie*, entrera en contradiction avec les lecteurs de ces cartes qui n'auront pas consulté l'article *Danube*, mais aussi avec ceux des autres dictionnaires, *Petit Larousse*, *Omnis*, etc. qui, eux, ne contiennent pas (heureusement!) cette affirmation, mais seulement les cartes correctes des pays en question . . . ou bien, faute d'un interlocuteur qui l'éclaire définitivement sur la question, ce même lecteur de l'article *Danube (Robert 2)* demeurera faussement ancré dans la conviction que le Danube sépara en son cours inférieur la Bulgarie de l'U.R.S.S. — et personne ne l'empêchera de transmettre cette information à plus ignorant que lui . . .

Toujours dans le *Robert 2*, la ville d'*Alba Iulia* se trouve emplacée sur le *Someş* et porte le nom allemand de *Weissenburg;* heureusement que les autres dictionnaires français rétablissent la vérité: elle se trouve emplacée sur le *Mureş* et les Saxons de Transylvanie la nomment *Karlsburg.*

Mais puisque nous en somme au Mureş, signalons ce qu'en disent les dictionnaires:

Omnis:

MUREŞ (le), en hongr. Maros, **riv. drainant le centre et l'ouest de la Roumanie (passant à Arad), avant de rejoindre la Tisza (r.g.) en Hongrie (à Szeged) ; 900 km.**

Petit Larousse 1979 (qui répète à peu de chose près l'article du *Petit Larousse 1966):*

MUREŞ ou MURESH (le), en hongr. Maros, **riv. de Roumanie et de Hongrie, affl. de la Tisza (r.g.) ; 900 km.**

Robert 2:

MUREŞ, en hongr. Maros. **Riv. d'Europe centrale (900 km.), irriguant la Roumanie et la Hongrie. Née dans les Carpates orientales, elle arrose Tîrgu * Mureş Alba *-Julia** *(sic)*, **contourne le Bihor, arrose Arad * et rejoint la Tisza près de Szeged (Hongrie). — En Roumanie, la Région autonome magyare de Mureş (Transylvanie orientale) compte 12 250 km², 970 000 hab. env. (de langue hongroise) et a pour capitale Tîrgu-Mureş.**

Rectifions: le Mureş est une rivière de l'Europe *orientale* (comme l'affirment du reste aussi le *Petit Larousse*, *Omnis* et toutes les autres Encyclopédies), ou, comme le dit le *Robert 2* lui-même, en situant ce pays (V. l'article *Roumanie)*, de *l'Europe du Sud-Est* (et non centrale !), car la plus grande partie de son cours, 718 sur les 766 km qu'il compte (et non 900) traverse la Roumanie, ce qui ne ressort pas de l'article si détaillé du *Robert 2*

mais qu'un simple coup d'œil jeté sur les cartes d'Europe permet de constater. En revanche ce même article fait état d'une *Région autonome magyare* de Mureş (qu'il identifie à la Transylvanie orientale !?) et à laquelle le *Robert 2* semble tenir particulièrement puisqu'il la mentionne — sous différents noms, il est vrai, dans l'article Transylvanie, où elle porte le nom de *Région autonome magyare des Maramureş* (!) et où, d'ailleurs, Tîrgu-Mureş apparaît sous le nom de *Tîrgu Mare* (? !) et aussi dans l'article *Tîrgu-Mureş* où cette ville est présentée comme chef-lieu de la *Région autonome magyare de Tîrgu-Mureş*. La simple consultation d'un annuaire statistique ou administratif aurait épargné à l'auteur de cet article une erreur désagréable, lui apprenant que la Roumanie est divisée actuellement (depuis 1968) en 39 *départements* et non en *régions*, ce qui fait que la Région qu'il mentionne *n'existe pas* en réalité. Notons encore, en passant, que *Tîrgu Mureş* (qui n'est pas *Tîrgu Mare!)* est *le chef-lieu de département du Mureş*. Il est aussi étrange de constater que le *Robert 2*, d'habitude si féru de précision, « oublie » de mentionner dans les trois cas les dates d'existence de la Région autonome magyare, (1952—1968)* laissant tout flotter dans le vague et permettant ainsi d'accréditer l'idée que cette région (qui coïnciderait avec la Transylvanie orientale? !) est très ancienne et qu'elle ne compte que des habitants de langue hongroise, puisqu'il n'en cite pas d'autres.

D'ailleurs, en ce qui concerne la *Transylvanie*, prise dans son ensemble, les précisions qu'offre le *Robert 2* laissent aussi fort à désirer ! Dans un sens restreint, la Transylvanie, région historique de la Roumanie, s'étend en effet entre les limites que le *Robert* définit**. Mais dans un sens plus large — le sens habituel quand on parle des trois pays roumains: Valachie, Moldavie et Transylvanie — on nomme *Transylvanie* la région qui comprend, en plus de celle délimitée plus haut, aussi le Maramureş, la Crişana et le Banat ***. Or, si le *Robert 2* nous donne la définition restreinte de la Transylvanie, comme il le fait****, «à l'intérieur de l'arc des Carpates», il devait présenter aux articles *Maramureş*, *Crişana* et *Banat* également les limites de ces provinces historiques. Cependant, que trouvons-nous à ces articles:

CRIŞANA s.f. **Région de Roumanie nord-occidentale correspondant au bassin des trois Criş. Ch.-l. Orôdea** *(sic!)*.

---

* À ce propos, un autre « oubli » du même genre se retrouve p. 871, à l'article *Hongrie*, où il est question du Diktat de Vienne du 30 août 1940 qui a « partiellement satisfait » aux revendications territoriales hongroises en cédant à la Hongrie le N. de la Transylvanie, mais où il n'est pas mentionné que ce même N. de la Transylvanie, de population roumaine, a été rendu à la Roumanie lors de la paix signée en février 1947 à Paris qui consacre l'annulation des arbitrages de Vienne.

** *Transylvanie* n.f., en roum. *Transylvania* ou *Ardeal*, en hongr. *Erdély*, en all. *Siebenbürgen*. Région historique de la Roumanie centrale, comprise au N. et à l'E. à *l'intérieur de l'arc des Carpates**, limitée au S. par les Alpes de Transylvanie*, à l'O. par le *Bihor** et le *Banat **, correspondant au bassin transylvain proprement dit (de Cluj à Braşov), à la région de Hunedoara et à *la région autonome magyare des Maramureş*. 51 160 km ², env. 6 millions d'hab. (c'est nous qui soulignons !)

*** Comme *Quid* le mentionne correctement.

**** Et comme le font aussi le *Petit Larousse* 1979 et *Omnis*.

MARAMUREŞ n.m.pl. *(monts)*. **Massif montagneux de la Roumanie nord-orientale (Transylvanie) appartenant au système des Carpates* et culminant au** *Rodna* **(2 300 m.) La** *région des Maramureş* **a pour ch.-l. Baia Mare.**

BANAT n.m. **Région naturelle d'Europe centrale, partagée depuis 1919 entre la Hongrie, la Yougoslavie et la Roumanie. Elle est limitée à l'E. par la Transylvanie et la Valachie, à l'O. par le** *(sic!)* **Tizsa, au N. par le Mureş et au S. par le Danube. La Hongrie n'en possède qu'une faible part, située autour de Szeged*. Le** *Banat yougoslave* **autour de Vršac est une riche région agricole. Le** *Banat roumain* **(21 800 km²) compte 1 242 840 hab.** *Cap.* **Timişoara (anc. Temesvar). V.** *princ.* **Arad, Reşiţa, Lugoj (. . .)** Hist. **La région fut occupée par les Turcs après 1526 (victoire de Mohacs). Après les victoires du prince Eugène sur l'Empire ottoman, le Banat revint aux Habsbourg (traité de Passarowitz, 1718). D'abord région militaire il fut intégré à la Hongrie en 1779. Il fut partagé entre la Hongrie, la Yougoslavie et la Roumanie en 1920 (traité de Trianon).**

Ainsi rédigés, les articles ne peuvent que créer la confusion dans l'esprit du lecteur: les limites de la Transylvanie sont données soit en termes de géographie administrative et historique (le *Banat*, qui est d'ailleurs considéré une région « naturelle » (?) soit physique (Bihor, Alpes de Transylvanie); Baia Mare est le ch.-l. de la *région des Maramures* qui est réduite *à un massif montagneux* de la Roumanie nord-orientale; le Banat est une région d'Europe *centrale* dont on ne sait rien avant 1526 (sans doute parce qu'il est bien connu que des Roumains l'habitaient avant cette date, ce qui ne convient apparemment pas au *Robert 2*, une « omission » de ce genre ayant lieu aussi, plus grossière encore, pour la Bucovine ! La présence des Roumains dans le Banat n'étant pas mentionnée, l'attribution d'une grande partie de cette région à la Roumanie, lors du traité de Trianon paraît *ipso facto* arbitraire et sujette à caution. *Temesvar* n'est pas le nom *ancien*, mais le nom *hongrois* et *allemand* de Timişoara . . .

Cependant l'article concernant la Bucovine, toujours dans le *Robert 2*, comporte des erreurs et omissions plus désagréables encore. Nous reproduisons ci-dessous les articles sur la *Bucovine*, tels qu'ils apparaissent dans plusieurs dictionnaires:

Petit Larousse, 1966:

BUCOVINE, région de l'Europe partagée entre l'U.R.S.S. (Ukraine) et la Roumanie. Elle fut séparée de l'Autriche en 1919. Combats pendant la Première Guerre mondiale. (p. 1231)

Petit Larousse, 1979:

BUCOVINE ou Bukovine, région de l'Europe partagée entre l'U.R.S.S. (Ukraine) et la Roumanie. Elle fut séparée de l'Autriche en 1919.

Omnis: néant

Robert 2

BUCOVINE ou Bukovina. (. . .) Région des Carpates nord-orientales. 5 242 km², 660 000 hab. (Ruthènes et Roumains). Cap. Tchernovsky *, en roumain Cernaùti *(sic!)*. Partagée entre l'Union Soviétique (R.S.F. *(sic!)* d'Ukraine et de Moldavie) et la Roumanie (. . .) Hist. **La région, centre de la principauté de Omdavie, devint turque en 1538. Cédée à l'Autriche en 1775, elle devint roumaine après la Première Guerre mondiale (traité de Saint-Germain, 1919). En 1940, le N. de la Bucovine fut intégré à l'Union Soviétique (accords de juin 1940) . . .**

Les articles du *Petit Larousse* 1966 et 1979 sont rendus corrects par leur brièveté même. En revanche, celui du *Robert 2* éveille la stupéfaction: La région, *centre de la principauté de Omdavie*, y est-il dit . . . Nous avons cherché cette principauté de Omdavie dont la Bucovine serait le centre, dans nombre d'encyclopédies et de dictionnaires pour ne pas perdre complètement foi dans la rigueur et la précision scientifique des dictionnaires français de prestige, mais nous avons été obligés de nous rendre à l'évidence: *cette principauté ne se trouve nulle part mentionnée.* Serait-ce par hasard de la *Moldavie* qu'il s'agirait, qu'une inadvertance typographique (sont-ils si négligents les typographes?) aurait transformée à ce point? Mais alors qu'était-elle avant de *devenir* turque en 1538, et comment expliquer l'affirmation: *elle devint roumaine après la première guerre mondiale?* Car la Moldavie d'Étienne le Grand était bien roumaine et la Bucovine en faisait partie . . .

Encore une observation d'ordre géographique: le *Robert 2* fait état d'une région de la Roumanie qu'il nomme *Podgoria* (avec une majuscule), à laquelle il consacre un article, et qu'il mentionne également aux articles *Olténie* et *Roumanie* (p. 1595, col. 1) mais pour laquelle les renseignements qu'il offre sont assez contradictoires puisque *Podgoria* est présentée p. 1462 comme *une région de riches cultures fruitières et maraîchères* située *à l'0. de l'Olt correspondant au N. de la plaine de Valachie*, tandis que dans l'article *Olténie* elle *limite l'Olténie au Nord.* Or . . .*pogdoria* (avec une minuscule) signifie en roumain: «région viticole», et les Roumains nomment le Nord de la Valachie leur *podgorie* (région viticole) par excellence, de même que les Français nomment, par exemple, la Beauce « le grenier de la France », sans pour autant consacrer au mot *Grenier* (avec une majuscule) un article en ce sens. Pourtant, soyons justes: ni *Omnis*, ni le *Petit Larousse*, ni *Quid*, ne mentionnent la *Podgoria.*

Revenons maintenant à la Moldavie et considérons les renseignements offerts pour cette province historique sous leur double aspect, historique et géographique.

En fait, on comprend sous le nom de Moldavie, historiquement, l'État féodal créé en 1359 par Bogdan Ier (1359—1365), formé par le plateau et la plaine moldaves, la Bucovine (jusqu'en 1775) et la Bessarabie (jusqu'en 1812). Cet État paya un tribut à la Sublime Porte (demeurant par ailleurs autonome) de 1456 à 1530 et de 1538 à 1711, quand cette dépendance

s'accrut à l'époque des princes phanariotes, laquelle dura jusqu'en 1882, lorsque ces princes furent écartés et le gouvernement de l'État à nouveau confié à des princes roumains. En 1859 la Moldavie s'unit à la Valachie, sous Alexandru I. Cuza, le premier prince des Principautés Roumaines unies.

Or, que trouve-t-on concernant la Moldavie dans les différents dictionnaires et encyclopédies?

D'abord une confusion permanente entre l'*État féodal moldave* (créé en 1359 et qui comprenait aussi la Bucovine et la Bessarabie), la *région géographique et historique* (plaine + plateau) et la *R.S.S. de Moldavie* (U.R.S.S.). Tels qu'ils sont conçus les articles de la plupart des dictionnaires et encyclopédies, mais ceux du *Robert 2* tout particulièrement, en raison du système de rappel avec astérisques qui renvoient simplement à *Moldavie* sans spécifier de laquelle il s'agit, ne sauraient éclairer un lecteur désireux de renseignements précis.

Le *Petit Larousse 1966*, correct dans son laconisme (ou peut-être grâce à lui?) établit ces différences:

MOLDAVIE, en roum. Moldova, **anc. principauté danubienne qui, réunie en 1859 avec la Valachie, forma le royaume de Roumanie jusqu'en 1918.** *V.princ.* **Iashi. C'est aujourd'hui la région située sur la rive droite du Prut.**

mais laisse subsister un doute quant à l'existence de l'État de Roumanie après 1918 . . .

Malheureusement le *Petit Larousse 1968* (et après lui, bien entendu, les éditions qui se sont succédées jusqu'en 1979), étoffant l'article, y glisse quelques erreurs:

MOLDAVIE, en roum. Moldova, **anc. principauté danubienne constituant l'extrémité nord-est de la Roumanie, sur le Prout (r.dr.). Fondée en 1359 aux dépens de la Hongrie, tombée sous le joug des Turcs (1504), la Moldavie fut gouvernée, au XVIIIe s., par les hospodars grecs du Phanar, pour le compte de l'Empire Ottoman. Les Russes l'occuppèrent plusieurs fois au XIXe s. Autonome en 1856, elle fit ensuite partie intégrante de la Roumanie.**

Cet article, ainsi allongé, contient plusieurs erreurs, dont capitale nous semble l'affirmation aberrante: *Fondée en 1359 aux dépens de la Hongrie*, dépourvue de tout fondement historique! De même les limites historiques de l'État moldave du XIVe s. n'étaient pas le Prout, mais le Dniestr, et c'est qu'en 1456 que la Moldavie, sous le prince Petru Aron, commença à payer un tribut aux Turcs, 1504 étant la date de la mort d'Étienne le Grand que le pape Sixte IV avait nommé l'Athlète du Christ (le *Quid* le mentionne avec le surnom de Prince de la Chrétienté), justement en raison de sa résistance acharnée et victorieuse contre les armées ottomanes et tatares — ce dont l'Occident bénéficia, bien qu'il ne s'en souvienne plus trop maintenant!

Ces erreurs mises en circulation par le *Petit Larousse 1968*, puis par ses autres éditions, *Omnis* (qui paraît aussi aux éditions Larousse), les reprend en renchérissant:

MOLDAVIE, région historique de l'Europe centrale. L'État féodal de Moldavie est constitué, au détriment de la Hongrie, en 1359. Il connaît son apogée sous le voïvode Étienne III le Grand (1457—1504). Mais, après Mohács* (1526), la Moldavie doit reconnaître la suzeraineté du Sultan. Plusieurs fois, notamment sous Michel le Brave (1593—1601) qui réussit même à regrouper les trois principautés roumaines, la Moldavie secoue le joug ottoman. Mais l'instauration, à partir de 1711, du régime phanariote, fait retomber le pays dans la vassalité encore que plusieurs hospodars — notamment Constantin Mavrocordato — y appliquent des réformes administratives et sociales. La révolte de 1821 permet aux princes autochtones de remplacer les Phanariotes: sous l'hospodar Mihail Sturdza (1834—1849), le mouvement nationaliste roumain fait de grands progrès en Moldavie; placée par le traité de Paris (1856) sous la garantie des puissances, elle forme, avec la Valachie, un État qui se donne en 1859, en la personne d'Alexandre Cuza*, un prince régnant unique. Désormais, l'histoire de la Moldavie se confond avec celle de la Roumanie (...)

Ainsi, *Omnis* reprend l'erreur stupéfiante de considérer la constitution de l'État moldave *au détriment de la Hongrie*, et indique 1526 (et non 1504, comme le *Petit Larousse 1968!)* comme la date où la Moldavie dut reconnaître la suzeraineté turque. Serait-ce du fait qu'*Omnis* « voit » la Moldavie comme faisant partie de l'Europe centrale, donc se superposant, peut-être, à la Panonnie (la rime Moldavie-Panonnie l'expliquerait ! ?) * et considérerait de ce fait la bataille de Mohács comme ayant eu lieu en territoire moldave? L'article, pour le reste assez correct, s'achève cependant sur trois lignes discutables d'où il ressortirait que la Bessarabie (province qui tire son nom des princes Bassarab de Valachie), n'aurait pas appartenu jusqu'alors à la Moldavie (dont elle a fait, pourtant, partie jusqu'en 1812).

Si l'*Omnis* consacre à l'historique de Moldavie un espace relativement large sinon généreux, en revanche le *Robert 2* est plus laconique:

MOLDAVIE (...) Hist. **Fondée au XIVe s. par Bogdan Ier, elle connut à cette époque un épanouissement spirituel et économique exceptionnel. Soumise par les Turcs auxquels Étienne le Grand (1457—1504) résista héroïquement mais sans succès, elle passa sous l'influence des Autrichiens (1774) et des Russes (1806—1812) qui l'amputèrent d'une partie de ses territoires (v. ROUMANIE,** Hist.**). En 1859, la Moldavie s'unit à la Valachie pour former la Roumanie sous la direction du prinee moldave Alexandru Cuza.**

---

* De telles confusions ne sont pas rares. Tout récemment encore, dans un article-nécrologue sur Roland Barthes, André Clavel, le collaborateur des « *Nouvelles littéraires* », disait de cet illustre disparu qu'il avait été lecteur en *Hongrie* et en Égypte — sans doute parce qu'il avait lu d'un œil distrait, dans la biographie de Barthes, que ce dernier avait été lecteur à BUCAREST (capitale de la Roumanie) . . . et qu'il n'avait pas voulu répéter l'information avec les mêmes paroles. (*N.Litt.*, no. 2731, p. 21)

Dans cet article le rôle d'Étienne le Grand est injustement minimisé, car ce n'est pas « sans succès » qu'il « résista héroïquement » aux Turcs ! *Robert 2* aurait pu se renseigner auprès du *Grand Larousse du XX*e *siècle*, en six volumes, de 1930, où l'article consacré à « ÉTIENNE, surnommé le Grand, prince de Moldavie », s'achève par cette phrase: *Il se maintint pendant quarante-sept ans contre ses puissants voisins* (c'est-à-dire, principalement, les Turcs). *Omnis*, à l'article *Roumanie* (p. 1646, col. II) affirmera à son tour qu'*Étienne III le Grand* fut « vainqueur » des Turcs en 1475 à Vaslui.

Ceci dit, et puisque nous en sommes à Étienne le Grand, comment le *Robert 2* justifie-t-il l'affirmation faite p. 1191 à propos de *Mathias Ier Corvin*, dont il est dit: *Puis, il* (Mathias) *affronta les Turcs; la Bosnie fut soumise en 1463, la Moldavie et la Valachie conquises en 1467*? Mathias Corvin fit effectivement la guerre à Étienne le Grand en 1467, mais fut vaincu à Baia, la campagne s'achevant pour lui par un échec. Il entretint ensuite avec le prince roumain des rapports amicaux, et il ne conquit pas non plus la Valachie. . .

Cependant, puisque nous avons achevé notre phrase sur le mot Valachie, voyons ce qu'il en est dit, dans le *Petit Larousse* 1979 d'abord:

VALACHIE, anc. principauté danubienne, créée à la fin du XIIIe s., vassale de la Turquie à partir de 1396 et qui devint indépendante en 1856. Son union avec la Moldavie, réalisée en 1859, créa la Roumanie. Elle a été divisée, historiquement, par l'Olt, en Munténie à l'est, et en Olténie à l'ouest.

On se demande si cet article constitue un progrès par rapport à celui du *Petit Larousse* 1966:

VALACHIE, une des principautés danubiennes, qui constitua jusqu'en 1918, avec la Moldavie, le royaume de Roumanie. Elle est divisée, actuellement en GRANDE VALACHIE ou Munténie, à l'Est, et en PETITE VALACHIE ou Olténie à l'Ouest.

Omnis affirme, p. 1904:

VALACHIE, région de la Roumanie. Ce n'est qu'au XIVe s. qu'est créée la voïvodie de Valachie, dont l'un des premiers titulaires, Jean Basarab (v. 1322—1352), met en échec les Tatars et ses suzerains hongrois. Mais, en 1396, la défaite de Mircea le Vieux à Nicopolis replace la Valachie sous le joug turc. Toutefois, la province conserve son autonomie interne, le voïvode étant élu par l'archevêque métropolitain et par les nobles. Michel le Brave (de 1593 à 1601) chasse les Turcs en 1598 et réalise l'éphémère union des trois provinces roumaines en 1600. En 1716, le voïvode est remplacé par un hospodar phanariote; cependant, l'influence russe commence à contrebalancer en Valachie, dont la capitale est désormais Bucarest, la puissance turque; en 1792, la Russie obtient même un certain droit de regard sur la nomination des hospodars. Quand l'hospodar Constantin Ypsilanti est révoqué par les Turcs, les Russes occupent la Valachie (1806—1812); alors, le mouvement national s'éveille, s'exprimant par le soulèvement de 1821, qui a pour résultat le remplacement des Phanariotes par un prince autochtone, Grigore Dimitrie Ghica (de 1822 à 1828). De nouveau occupée par les Russes (1828—1834), la Vala-

chie se dote de réglements organiques, embryon d'une constitution roumaine. Après l'échec de la révolution de 1848, Valaques et Moldaves se donnent un prince commun, Alexandre-Jean Cuza*: l'unité de la Moldavie et de la Valachie est proclamée en 1862.

Le *Robert* 2 est plus sobre:

VALACHIE, *n.f.* **Région historique de la Roumanie située entre les Carpates méridionales et le Danube. Constituée par Bessarab Ier au XIVe s., elle passa sous la domination des Turcs auxquels Michel le Brave (1593—1601) résista héroïquement; néanmoins elle ne se libéra complètement de l'emprise étrangère (Autriche, 1718 à 1739, Russie, 1839) que par sa réunion à la Moldavie* pour former la Roumanie (1859).**

Est-il encore besoin de souligner les non-concordances entre ces articles? Les dates différentes pour la fondation de la Valachie: fin du XIIIe siècle (*P.L.* 1979) et XIVe siècle *(Omnis, Robert* 2*)*. Le nom estropié du fondateur: Bessarab Ier ou Jean Basarab? Une date fausse pour la soumission de Mircea l'Ancien aux Turcs: ce n'est pas en 1396 qu'il décide de payer tribut aux Turcs, mais en 1417. Ce n'est pas Mircea qui fut vaincu à Nicopolis mais bien les fières armées de l'Occident ! Mircea, lui, fit ce que ces armées n'avaient pu faire: il vainquit à plusieurs reprises les Turcs, en 1394 à Rovine, en 1397 sur la Ialomița, en 1401, en 1407—1408 à Silistra et, se trouvant vers 1409—1411 à l'apogée de son pouvoir, intervint même, effectivement, dans les querelles de succession au trône qui suivirent la mort de Baïazid . . . Et si les Ottomans ne pénétrèrent pas plus tôt et plus avant en Europe qu'ils ne le firent, ne fût-ce pas aussi parce que leurs armées réputées invincibles se heurtèrent dans les petits pays du Danube à une résistance acharnée qui leur fit perdre temps, hommes et biens. . .?

Donnons encore quelques exemples des erreurs qui émaillent le *Robert* 2*:*

Page 544, à l'article *Dobroudja*, il est écrit que *le traité de Cracovie (*1940*) rendit le S. de cette province à la Bulgarie.* Il ne s'agit pas de *Cracovie* (ville polonaise située sur la rive gauche de la Vistule), mais de *Craiova*, (ville roumaine d'Olténie, située sur la rive gauche du Jiu).

Page 800, col.I, on parle d'un roi *Pierre* de Roumanie pour l'année 1944. Quel roi Pierre? C'est de Michel Ier qu'il s'agit, la Roumanie n'ayant jamais eu de roi Pierre.

La liste pourrait s'allonger . . .

Une question encore, concernant la probité et la rigueur scientifique des lexicographes: en effet, s'il est licite aux profanes d'user à tort et à travers des vocables, ne siérait-il pas mieux aux gens de science, épris de vérité et astreints, pour ne pas démériter, à une rigoureuse précision, de mieux peser leurs paroles quand ils rédigent leurs articles et de ne pas user à la légère de mots tels que *dominer, soumettre, occuper, chasser, usurper, s'emparer, annexer*, etc., de ne pas jongler avec les faits, les dates et les noms, comme nous avons eu la preuve qu'il leur a été possible de le faire?

Posons, maintenant, la question du *choix* des articles consacrés à notre pays dans les encyclopédies et dictionnaires cités, sans nous y attarder

cependant outre mesure, pour ne pas encourir le risque d'être taxés de subjectivité, encore que nous eussions beaucoup à y rédire, car ce choix nous semble sinon restreint, du moins superficiellement opéré et rarement mis à jour. En effet, à quelques exceptions près, faites en faveur de personnalités proéminentes roumaines de la vie politique internationale qu'il était évidemment difficile d'ignorer, les listes d'articles sur la Roumanie se sont transmises avec une religieuse et commode conséquence, presqu'inchangées de dictionnaire en dictionnaire et d'édition en édition, perpétuant le choix de la première heure. Un d'entre eux, pourtant, le *Robert* 2, présente une liste d'articles légèrement modifiée par rapport à celle du *Petit Larousse* et d'*Omnis*, leur réservant aussi, nettement, un espace accru, et par conséquent un supplément de renseignements — sans faire pour autant preuve de plus de sagacité ou d'une précision plus rigoureuse. Nous l'avons vu: on pourrait même affirmer le contraire.

Ainsi le *Robert* 2 renonce à *Nicolae Iorga* — cité par toutes les autres encyclopédies — historien de réputation mondiale, bien connu dans les cercles des intellectuels français, en faveur de A.D. Xenopol — qui n'était pas mentionné dans les autres encyclopédies — historien de grande valeur assurément, dont l'audience a été cependant plus restreinte que celle de Iorga. Les eût-on conservé tous deux que nous eussions salué avec joie la présence de Xenopol: mais pourquoi faut-il qu'elle se soit produite au détriment de celle de Iorga?

De même, le *Robert* 2 a choisi de mentionner, parmi nos contemporains, le seul prosateur *Eugen Barbu* (n.1924). Nous ne saurions qu'être satisfaits de constater que ce romancier jouit à l'étranger de son vivant déjà d'une certaine notoriété, mais pourquoi citer seulement *Eugen Barbu*, alors que les prosateurs *Zaharia Stancu* (1902—1974) ou *Marin Preda* (1922—1980) y auraient droit dans une mesure au moins identique? Et pourquoi oublier les poètes? Comment se fait-il, par exemple, que *Ion Barbu* (1895—1964), un poète de facture valéryenne, d'une qualité unanimement reconnue, ait été omis? (Comme sont omis, d'ailleurs, avec conséquence, à l'exception du seul *Emil Racoviță*, aussi tous les hommes de science, un *Henri Coandă*, par exemple, ou encore un *Aurel Vlaicu*).

Cependant ajoutons encore, seulement, en guise de conclusion à cet aspect du *choix*, la désolante et déplorable liste d'écrivains roumains *représentant toute la littérature roumaine depuis ses débuts et jusqu'à nos jours* qui figure dans *Quid* 1980 (où de nombreuses omissions quant aux réalités roumaines seraient encore par ailleurs à signaler !). Cette liste ne comprend que 10 noms par rapport aux 22 peintres, 19 sculpteurs et 12 musiciens roumains figurant aux rubriques respectives, ceux de:

T. Arghezi	**Miron Costin**
M.Banuș	**M. Eliade**
M. Beniuc	**C. V. Gheorghiu**
Dimitrie Cantemir	**E. Jebeleanu**
E. M. Cioran	**Ion Neculce**

soit 4 poètes contemporains, 3 chroniqueurs des XVIIe et XVIIIe siècles et 3 prosateurs contemporains pour le choix desquels l'arbitraire s'est joint à la superficialité: non seulement ce choix ne recouvre pas l'évolution de la littérature roumaine, mais il semble fait dans la ferme intention de l'appauvrir, de l'estropier, de la dénaturer. Des siècles entiers sont ignorés (le XIXe, entre autres, où vécurent *Eminescu*, *Creangă* et *Caragiale!)*, de grands écrivains oubliés, et le roman moderne représenté par *C.V. Gheorghiu*, au détriment d'un *Sadoveanu*, d'un *Zaharia Stancu* ou d'un *Marin Preda!* Pour ne plus parler de l'indélicatesse qu'il y a à ne citer *aucun* des prosateurs vivant ou ayant vécu en Roumanie, sur le sol natal, profondément et authentiquement intégrés dans la culture roumaine...

Une dernière question: celle des erreurs de graphie et d'orthographe (roumaines). Elles abondent! Car les lexicographes français ne semblent pas être tombés d'accord sur le système de transcription des noms propres roumains qu'il leur fallait adopter et n'ont sans doute pas toujours eu recours à des correcteurs sachant le roumain. Le *Robert* 2, surtout, détient à ce sujet un véritable record, la plupart des articles contenant des fautes, mettons d'impression, telles que Meircurea-Ciuc au lieu de Miercurea-Ciuc, « Paşili profetului » au lieu de « Paşii profetului », Dîmboviiţa au lieu de Dîmboviţa, et la plus parfaite inconséquence — souvent dans le cadre du même article — régissant l'utilisation de **s** pour **ş**, de **a** pour **ă**, de **t** pour **ţ** etc. Même les *titres* d'articles ne font pas exception: GRIGURESCU pour GRIGORESCU.

Nous donnons à titre d'exemple l'article:

TRANSYLVANIE (Alpes de). **Partie méridionale de la chaîne des Carpates, séparant la plaine de la Transylvanie au N., de la Valachie, au sud. L'altitude y dépasse souvent 2 000 m. (Mandra, 2 529 m; Negoi, 2 535 m; Pelagea, 2 509 m) et culmine au Moldeveanul (2 543 m), point le plus élevé de la Roumanie. Les Alpes de Transylvanie sont drainées par l'Argeş*, la Ialomita* et le Jiu*.**

(Correct: Mândra, Negoiul, Peleaga, Moldoveanul; et si l'on utilise le **ş** (Argeş), il faudrait aussi utiliser le **ţ** (Ialomiţa).

Arrivés au terme d'un travail, pénible sous plus d'un aspect, une conclusion s'impose, qui vise en premier lieu le *Robert* 2, champion de ce relevé d'erreurs. En effet, si dans les approximativement 100 articles qu'il consacre à la Roumanie *les erreurs de toute sorte* fourmillent, *que penser des autres articles de ce dictionnaire*, qui paraît pourtant sous l'égide du nom prestigieux de *Robert*? Nous étions habitués à utiliser le *Robert 1* comme une autorité incontestée et c'est de la confiance que nous lui témoignions qu'a bénéficié, en une première étape, le *Robert 2*. Cependant, pouvons-nous encore nous y rapporter en toute tranquillité d'esprit? Est-ce de sa part une preuve de superficialité — s'étendant alors, aussi, peut-être, aux autres domaines qu'il n'était pas de notre compétence d'analyser — ou s'agirait-il dans son cas, de quelque chose de plus grave, d'un esprit partisan regrettable, incompatible avec l'objectivité et la précision rigoureuses qui doivent caractériser les ouvrages encyclopédiques?

MICAELA SLĂVESCU

Carnet d'expositions

Les Balkans, zone de la paix et de l'amitié

À sa deuxième édition, l'exposition des beaux-arts des pays balkaniques — abritée en 1980 par les galeries d'art « Dalles » de Bucarest — prend l'aspect d'une biennale à caractère propre, à problématique spécifique d'un intérêt particulier. L'aire géographique déterminée, le substrat de traditions jusqu'à un certain point communes, les réalités d'un espace de l'expérience de vie dont historiens, anthropologues et ethnographes ont précisé certains traits de profonde signification humaniste, de même que les particularités nationales accentuées qui précisément dans l'expression artistique recouvrent leur image la plus attractive et convaincante — voici autant d'arguments en faveur de cette opportune initiative roumaine issue de l'esprit de paix, de coopération et d'entente mutuelle, des accords d'Helsinki, et basée sur des vérités de l'histoire culturelle européenne.

À la différence de l'édition précédente où les pays participants — la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie, la Turquie, la Yougoslavie — ont présenté uniquement des peintures, cette fois ils ont présenté également des sculptures, des dessins et des gravures, à l'exception de la Yougoslavie qui a présenté uniquement des œuvres d'art graphique — dans lesquelles les artistes contemporains de ce pays excellent. Toujours à la différence de l'exposition d'il y a deux ans, il convient de noter que cette année, où les conceptions de présentation des pays exposants sont plus marquées, la Roumanie, à la place d'une sélection privilégiant quelques artistes représentés chacun par plusieurs œuvres, a choisi de faire connaître un plus grand nombre d'artistes, mais avec deux pièces chacun seulement. C'est pourquoi une analyse comparative de l'ensemble n'est ni opérante ni nécessaire. Cependant, certaines prédilections iconographiques et leurs interprétations peuvent être significatives; comme peuvent l'être également les accents stylistiques lorsqu'ils semblent avoir acquis la cohérence de traits caractéristiques. Dans ce sens nous pourrions souligner, dans le compartiment affecté à la Grèce, la présence du portrait dessiné, avec des éléments de couleur, tel qu'il apparaît dans le cycle de M. Polymeris, comme un signe indiquant le retour vers la recherche du visage et du corps humains et de leurs énigmes, que l'artiste examine avec désinvolture, dans des traits nerveusement modernes, essayant, sans crispation inutile, de s'engager dans la voie de l'esquisse caractérologique. C'est toujours comme une espèce de « portrait humain » que peut être considérée la série des peintures de Jean Papanelopoulos, réalisées sur des motifs inspirés de l'univers technique, « sans titre », mais vibrantes de vie et de couleur, composées à partir du contraste entre l'espace vide et l'objet-machine évoqué en détail, avec une ingénuité comparable à la joie de l'enfant devant le jouet de construction à vis.

Dans la sélection offerte par la Yougoslavie, groupée autour d'une idée — la présentation de très récents ouvrages d'art graphique capables d'exprimer, au-delà de la diversité des tendances, l'aspiration vers une discipline consommée du métier — la fréquence du paysage et du motif animalier s'avère significative. Un véritable hommage à la nature dans une époque où domine la civilisation technique, exprimé dans des formes aussi puissantes que subtilement composées, se fait jour dans les lithographies coloriées, d'un ardent lyrisme, de Milan Kerac — *Départs d'automne;* dans le cycle de gravures sur métaux — *De la nature* — de Liubomir Stahov, dont le sujet graphique est la ligne en tant qu'instrument d'investigation des formes organiques; dans les *Légendes de la coquille* — symbole ancestral — de Bogdan Borcici; dans le jeu joyeux et plein de significations, tel un spectacle de marionnettes, du cycle des sérigraphies sur textiles — *Objets et ombres* — de Branko Milyus.

L'ampleur quantitative de l'exposition roumaine — peinture et sculpture — témoigne d'une coexistence équilibrée du paysage avec le portrait, de la composition d'histoire réaliste avec la composition symbolique, de la nature morte avec les incursions dans le monde des fantasmes. Ensemble, Ion Pacea, Ion Gheorghiu, Viorel Mărgineanu, Brăduț Covaliu, Marius Cilievici, Sabin Bălașa, Elena Greculesi, Ion Sălișteanu, Zoltan Kovaci, Petru Popovici, Ion Bițan, Florin Niculiu, Francisk Bartolk, Fr. Schneider et d'autres encore offrent un répertoire de scintillements chromatiques, d'harmonies décoratives, de sensibilité et de bon goût; en sculpture ce sont les ouvrages de quelques prestigieux artistes tels que Ion Jalea, Ovidiu Maitec, Ion Irimescu, Paul Vasilescu, Ioana Kassargian qui s'imposent.

En ce qui concerne l'art bulgare, qui forme ici un groupement concentré, c'est l'orientation autour d'éléments d'expression novateurs récemment parus qui est caractéristiques. La prédilection, depuis plus longtemps évidente, en peinture, pour les grandes dimensions s'affirme maintenant chez V. Urmov avec de suggestifs effets de scénographie. Dans une conception d'un hyperréalisme poétisé justement par une organisation théâtrale de l'image, Urmov réussit, avec une remarquable force de conviction, à obtenir la distance voulue par rapport au fait — *Le café après le dîner*, les personnages de *Chacun va droit en avant* — afin de la soumettre librement à la méditation de celui qui le contemple. Au pôle opposé se situent les compositions abstraites de Gh. Bojilov et de Gh. Nenkov. En sculpture se font également jour de nouvelles tendances, visibles surtout dans les objets de petites dimensions, ayant une substance symbolique, de Gh. Radulov et de Val. Starcev.

L'idée que c'est aux artistes que revient aujourd'hui — de par l'expérience même du mode de vie des peuples de la zone des Balkans — la mission de re-penser les valeurs humaines les plus précieuses de cette expérience, est suivie de près dans le compartiment réservé à la peinture turque. Ample et se rapprochant du compartiment roumain par la sélection des pièces — un grand nombre de participants présents avec un ou deux ouvrages chacun — le secteur turc de l'exposition rassemble surtout des pièces

évoquant, directement ou indirectement, le rapport de l'homme moderne avec la nature, le rapport entre le pittoresque de la civilisation folklorique et la sobriété active de la civilisation technique. Les styles, les langages sont très divers: du tachisme à l'op-art, de l'impressionnisme à l'art géométrique abstrait, de la vision naïve jusqu'à l'informel expressionniste. Une pensée revient, néanmoins, obsédante: dans les *Relations mécaniques-organiques* de N. Kahraman, méditation sur les rapports possibles entre l'homme actif et la plante en tant que symbole de la vie organique, ou bien dans la drôle de composition, *Le chef cuisinier*, de N. Abac, dans *Le Jardin du Luxembourg* de T. Erol, de facture tachiste ou dans des peintures comme celle d'A. Turani, qui intègrent harmonieusement dans l'image des éléments de calligraphie traditionnelle — dans tous les ouvrages, enfin, transparaît comme un *memento* des réalités socio-historiques qu'il convient de ne pas oublier.

L'intérêt que suscite l'exposition, confirmé par cette deuxième édition aussi, laisse voir non seulement la possibilité d'une nouvelle édition dans deux ans, mais aussi l'extension de son contenu, par l'introduction d'œuvres datant de l'entre-deux guerres, période où l'évolution parallèle de l'art dans les pays balkaniques a été plus d'une fois symptômatiquement interférente.

AMELIA PAVEL

Noms significatifs dans l'art espagnol contemporain

L'exposition — récemment ouverte au Musée d'Art de la Roumanie — des œuvres mises à la disposition par la Direction Générale des Relations Culturelles du ministère des Affaires Étrangères d'Espagne a eu le mérite de présenter une image révélatrice des orientations qui se font jour dans l'art espagnol des dernières décennies. La sélection a compris les noms des personnalités auxquelles se rattachent l'acclimatation ibérique de certains courants européens et les synthèses originales opérées dans cet espace culturel ainsi que la constitution de deux groupements artistiques importants: « Dau al Set » à Barcelone, rassemblé autour de Joan Miró, et « El Paso » à Madrid.

Réunis initialement sous le signe du surréalisme, les membres du groupe « Dau al Set » fructifient ses prémisses théoriques — ouverture vers un univers de l'imaginaire, dimension métaphysique, liberté par rapport à la réalité extérieure — comme point de départ pour de nouvelles démarches. D'ailleurs l'art même de Miró — dont l'influence sur les artistes de Barcelone est décisive — s'inscrit dans le surréalisme « dissident », ouvert plutôt aux influences de la peinture abstraite symbolique. Les répertoires d'objets deviennent de bonne heure — dans sa peinture, sa sculpture et sa céramique — des répertoires de signes aux permanentes allusions formelles à la réalité, soustraits cependant au champ des contingences non pas par des relations choquantes, mais par l'application de la réduction des détails et de la substance. Ces signes, soumis aux rigueurs simplificatrices, se meuvent

dans des champs chromatiques intensément sensoriels, maintenant de la sorte la liaison avec le monde concret d'une manière bien plus propre à la peinture. Cette situation est également à observer dans le cas d'autres membres du groupe — Antoni Tapies ou Joseph Tharratsó (leur orientation étant plus proche de l'art abstrait lyrique). Le seul à demeurer effectivement attaché aux canons du surréalisme est Joan Ponç. Comme dans d'autres zones de l'Europe aussi, où le surréalisme a joué un rôle novateur en tant que point de départ vers différentes démarches modernes — sous le signe de l'art abstrait ou d'un nouveau réalisme — dans le cas de l'art espagnol, c'est le courant aux implications les plus positives qui fait la liaison entre la vision traditionnelle et l'art « moderne ».

Le groupement madrilène « El Paso », dont il convient de mentionner Rafael Canogar, Luis Feito, Manuel Millares et Martin Chirino, établit le contact avec l'art européen à partir des positions de l'art informel, à l'apogée à l'époque, dont le programme théorique joint des tensions permanentes de la spiritualité ibérique (ce qui est d'ailleurs valable aussi pour la vocation métaphysique du surréalisme). Si l'on pense à la tradition de Goya, à l'architecture de Gaudi (où la structure rationnelle se cache derrière l'apparence d'une matière chargée et anarchique), il est normal que, de l'éventail des courants modernes, les artistes espagnols aient opté pour ces positions-là. L'expressionnisme d'Antoni Clavé, le purisme décoratif de Labra, le constructivisme dynamique de Chillida, de même que les expériments de facture réaliste, partant de la photo et utilisant des scénarios ostensiblement littéraires, de Dario Villalba, complètent la riche image de l'art espagnol contemporain, remarqué et salué lors de grandes manifestations internationales.

Complexe et ouvert à l'innovation, conservant pourtant la substance dramatique et la richesse sensorielle qui l'ont caractérisé au fil des siècles, l'art espagnol, tel qu'il est présenté dans l'exposition en question, semble avoir dépassé cette « crise de la désynchronisation », qu'ont traversée aussi d'autres zones culturelles au cours des premières décennies du XXe siècle, prises de vitesse par le dynamisme de la création de certains centres culturels particulièrement fertiles (Paris, New York, Munich, etc.).

Cette aire culturelle d'une grande tradition, qui a contribué par des personnalités telles que Pablo Picasso, Joan Miró, Salvador Dali, Juan Gris, à la cristallisation de l'évolution artistique au cours de la première moitié du XXe siècle, s'inscrit dans les interférences, dans le flux et le reflux des influences culturelles contemporaines, avec un apport fortement individualisé.

El Dorado—le trésor colombien

« . . .Partis à la recherche d'un soi-disant chef indien qui, dit-on, allait se baigner le corps recouvert d'une poudre d'or, les Espagnols et les Allemands ont sillonné les terres de l'Équateur, de la Colombie et du Venezuela, traversant forêts et déserts, vallées brûlantes et crêtes glacées. Tous se sont retrouvés à un soi-disant terminus des chemins qu'ils avaient parcourus: la savane de Bogotá, où il n'y a pas de mines d'or mais où vit un peuple

de paysans qui cultivent des pommes de terre, font de la poterie, tissent des couvertures de coton et extraient le sel des profondeurs de la terre . . . » C'est ainsi que le chapitre que Germán Arciniegas consacre, dans *La biographie des Caraïbes*, au fameux El Dorado.

L'exposition d'orfèvrerie et de céramique ouverte au Musée d'Art de la Roumanie, et présentant des objets d'art précolombien en provenance du « Musée de l'Or » de la Banque de la République de Bogotá, Colombie, nous offre l'occasion de vivre cette émotion que provoque l'approche d'un mythe. El Dorado a été un mythe, un fascinant et trompeur jeu de la réalité et de l'illusion, qui se rattache à l'idée de splendeur et de richesse tout autant que la Toison d'Or des Grecs anciens et la cupidité du roi Midas.

Pour la deuxième fois au cours des dix dernières années, le public bucarestois a pu voir de ses propres yeux une partie des trésors qui ont enflammé les imaginations au XVIe siècle et allumé les convoitises de Jiménez de Quesada et de Sir Walter Raleigh, des rois d'Espagne, d'Elisabeth et de Jacques d'Angleterre et de tant d'autres anonymes entraînés dans les magnifiques échecs de la recherche de l'El Dorado . . .

L'art des très anciens habitants du territoire de la Colombie actuelle, c'est avant tout l'orfèvrerie et la céramique. Les constructions en pierre et les sculptures de grandes dimensions qu'on ne saurait rencontrer que dans les hauts plateaux de San Agustin — et qui appartiennent à une période antérieure à la civilisation Chimù — n'ont ni les dimensions ni le caractère systématique des constructions culturelles et urbaines des zones où fleurissent les civilisations « classiques » du monde précolombien. Le relief accidenté a rendu difficile la centralisation des tribus de ce vaste territoire et partant la propagation de formes stylistiques unitaires. Il rend également difficiles les recherches, et les fouilles archéologiques, de sorte que, même pour ce qui est des enclaves culturelles bien délimitées des vallées de la Colombie et des hauts plateaux, les datations dont on dispose sont moins fermes et s'effectuent surtout par comparaison avec les cultures voisines, dans les strates desquelles on a identifié des objets provenant des échanges.

L'exposition du Musée d'Art de Roumanie ne présente, naturellement, que des objets de dimensions réduites — objets de parure et céramique — appartenant aux cultures qui, malgré l'expansion inca, persistaient encore à l'époque de la Reconquista: les cultures Quimbaya (des Indiens de la Vallée de Cauca), Calima, Darién, Tolima, Chibcas (ou Muiscas), Tairona, Nariño. Examinés sous ce jour, dans le groupement d'une exposition, ces objets d'art, dont l'exotisme par rapport à la culture européenne nous détermine à les percevoir comme un tout unitaire du point de vue stylistique, font état, dans leur « étrangère » expression, d'une remarquable diversité de solutions et de préoccupations — depuis le style Quimbaya, avec sa frénésie décorative et la précision du détail stylisé, jusqu'à la simplicité des grands pectoraux à motif anthropomorphe central de la zone Calima, ou au style fruste de la zone Muiscas. Les différences quant à la technique d'interprétation de la réalité et même de la destination de la parure font voir le développement indépendant de formations sociales isolées. Cette diversité est égale-

ment à poursuivre au niveau de la céramique — soit peinte en négatif, dans la zone Quimbaya (où apparaissent aussi des vases à double ouverture, caractéristiques de la côte du Panamá), soit décorée aux fils de céramique appliquées, selon un procédé pratiqué également dans l'orfèvrerie de la région, dans le cas de la céramique Muiscas.

Parmi les pièces apportées à Bucarest à l'occasion de cette manifestation et provenant du Musée de Bogotá figurent également des vases et des statuettes anthropomorphes et d'autres types d'objets rituels. Bien que l'exposition ait négligé de nous offrir aussi des spécimens de l'art des textiles de la zone — dont on apprend de diverses sources de l'époque de l'expansion espagnole qu'ils faisaient l'objet d'un négoce intense — l'idée que le public roumain a pu se former de la culture colombienne est celle d'une culture complexe aux profondes racines dans les époques archaïques, où l'on peut déchiffrer — à travers le témoignage d'un ornement, d'un motif ou d'un élément stylistique — les échos d'une grande culture antérieure ou voisine. Ce n'est qu'une ouverture et une impulsion vers une meilleure connaissance d'une civilisation de grande ampleur, de grand prestige, vers le dépassement d'un intérêt superficiel, qui ne tient qu'à la fascination du pittoresque, pour un intérêt plus profond, vraiment culturel. Il faut souligner une fois de plus, à cette occasion, l'importance particulière et l'efficacité de telles manifestations culturelles, qui conduisent au rapprochement spirituel entre des zones éloignées, à une meilleure compréhension de l'histoire et de la valeur des témoignages offerts par la culture et la civilisation à la réalité historique.

ALEXANDRA TITU

La création de Palladio

À l'occasion du quadricentenaire du grand architecte de la Renaissance Andrea Palladio (1508—1580), la ville de Bucarest a été l'hôte d'une ample manifestation commémorative. Renouant avec une vieille et féconde collaboration, l'Institut Italien de Culture de Bucarest et l'Institut d'architecture « Ion Mincu » ont organisé, dans l'enceinte de ce dernier, une exposition réunissant, en sus des photos et des plans des principaux édifices réalisés par l'illustre architecte, plusieurs gigantographies (reproductions photographiques de grandes dimensions qui fixent, en même temps que l'image du monument, son encadrement dans le site) et quelques maquettes de proportions considérables, en bois et porcelaine, reproduisant quelques réalisations palladiennes des plus caractéristiques dans le domaine de l'architecture résidentielle. Par les diverses modalités d'évocation des édifices réels, l'exposition a rempli, pensons-nous, la mission difficile d'une vraie exposition d'architecture, celle de recréer la volumétrie, de mettre en évidence la signification des proportions et, par là, la valeur esthétique de l'espace construit. Tout le matériel exposé, dû à de prestigieuses institutions de culture du Veneto, région natale de l'artiste italien, est le fruit de l'activité exégétique du collectif international de chercheurs de Vicence, ville où une exposition

consacrée aux œuvres palladiennes est ouverte en permanence auprès du Centre d'études et d'architecture « Andrea Palladio ».

Le caractère d'exception des objets exposés et l'importance de la commémoration ont assuré au vernissage de l'exposition la participation d'un large public ainsi que de la présence de personnalités marquantes de la vie culturelle italienne (Luigi Tartari, assesseur pour les problèmes culturels de la Vénétie, le professeur Raul Maschio, directeur des activités culturelles de cette région, le professeur Camillo Semenzato, chef de la chaire d'histoire de l'art de l'Université de Padoue). Dans les discours inauguraux, S. E. Mario Bolasco, ambassadeur de l'Italie à Bucarest, et le professeur Cezar Lăzărescu, recteur de l'Institut d'architecture de Bucarest, ont mis en relief les liens profonds qui unissent les cultures et les civilisations des deux pays.

À ces liens, concrétisés dans le rapport entre la création palladienne et l'architecture roumaine, l'Union des Architectes de Roumanie a consacré, à la même occasion, une table ronde à laquelle ont participé, aux côtés des invités italiens, de nombreux architectes, hommes d'art roumains, spécialistes de l'histoire et la théorie de l'architecture. Les allocutions ont évoqué de nouvelles données sur la pénétration d'éléments spécifiquement palladiens dans l'architecture civile roumaine de même que le caractère original qu'ils ont acquis. On a pu ainsi constater que l'influence de l'architecture palladienne, laquelle commence à se manifester dans les Pays roumains à la fin du XVIIIe siècle et s'y impose au XIXe, n'est pas due à un emprunt direct, mais à la médiation exercée par le style néoclassique de l'est et du nord de l'Europe, style marqué à son tour par la personnalité de Palladio. De nombreux édifices construits à cette époque utilisent des éléments spécifiquement palladiens, tels la répartition de la façade en deux registres de fenêtres, délimitées par une modénature horizontale, ou le fronton classique s'appuyant sur des colonnes doriques ou ioniques. On a aussi rappelé que, malgré son influence sur la composition de quelques importants édifices (le palais du prince Grigore Ghica de Bucarest, 1822, ou l'église Sf. Gheorghe Nou — monastère de Neamț), le style palladien s'est manifesté surtout dans l'architecture des maisons privées de presque toutes les grandes villes du pays, et en particulier dans la structure des portails. L'analyse a montré par la suite que l'influence palladienne s'est maintenue aussi au début de notre siècle, se manifestant cette fois moins dans la morphologie que comme une profession de foi. Ainsi qu'il est montré dans la monographie consacrée au maître italien par l'illustre architecte et érudit qu'a été G. M. Cantacuzino, Palladio a représenté, pour plusieurs générations d'architectes roumains de ce siècle, un modèle de créateur animé par un profond respect pour la liberté et la dignité de l'homme auquel il s'adresse. Et nous pensons que le principal mérite des manifestations de Bucarest a été précisément de rappeler, par le truchement d'une page d'histoire de l'architecture, la féconde signification des contacts culturels entre les deux peuples.

SMARANDA BRATU STATI

Ioan Alexandru

Après des études au lycée « Gh. Bariţ » de Cluj, le poète IOAN ALEXANDRU (n. 1941) suit dès 1963 les cours de la Faculté de philologie de la même ville. En 1964 il se fait transférer à la faculté homonyme de Bucarest, où il passe sa licence en 1968. Depuis, il est assistant à la Chaire d'études éminesciennes de cette faculté. De 1968 à 1972 il étudie la philosophie et les langues classiques à Freiburg, Aachen et Munich. En 1973 il passe son doctorat avec la thèse La patrie de Pindare et d'Eminescu. **Ses débuts poétiques datent de 1964 avec le volume** Comment vous dire, **bientôt suivi par** Pour l'instant la vie **(1965),** L'enfer discutable **(1966),** Les portes du désert **(1969),** Les hymnes de la joie **(1973),** Les hymnes de la Transylvanie **(1976),** Les hymnes de la Moldavie **(1980).**

À la fois suave et austère, locale et universelle, d'une modernité choquante et d'une charme traditionnel, la poésie de Ioan Alexandru (. . .) surgit et s'élève comme un monument de notre lyrique contemporaine, né du sol transylvain, mais devenu représentatif de toute la spiritualité de notre patrie.

VICTOR FELEA

L'horizon transcendant circonscrit une expérience qui se laisse toujours pressentir, et c'est de ces associations choquantes que le poète tire la note particulière de son lyrisme, défini par la simplicité et le naturel qui font vivre le miracle dans l'univers concret du paysan.

AL. ANDRIESCU

Le retour aux sources de l'hymne — le poète s'intéresse à Pindare, à Roman le Mélode, à Hölderlin et à Rilke — l'instauration de la poésie dans l'espace du *mythos*, la recherche de l'archaïsme et les fréquentes évocations de la nature définissent l'attitude d'un *primitif* et sont autant de (. . .) composantes du préraphaélisme qui inscrit l'option de principe de Ioan Alexandru dans la meilleure tradition.

LUCIAN ALEXIU

CALENDRIER

Chaque jour nous représente un homme
Avec l'exemple méritoire de sa vie
Aujourd'hui un voïvode demain un paysan
Me conte les prouesses par lui accomplies

Avant de partir aux semailles
Avec sous la lune ma charrue et mes bœufs
Quand du sommeil ma tête émerge
D'abord je fais sur elle le signe à l'eau de la fontaine

Puis en toute hâte je l'attelle au verbe
Avant de rien mettre dans ma bouche
La terre de son front j'en frappe le sol
Pour entendre comment elle se change en aura

Et tout entier éclairé et infini
Chantant en pensée sur le chadouf de l'horizon
A l'aide du ciboire des premiers rayons
Je communie avec le soleil de patience

Après quoi je m'habille en vêtement de travail
De la lutte et de la combustion de soi
Avant moi porté par un pâtre
Avant lui par un ange sur la colline

Au crépuscule je rentre avec ma charrue
Dans mon foyer où les enfants sont près du pain
Lorsque je le partage entre tous
Je me prépare à l'autre pour demain

TÉMOIGNAGE

Ma langue, langue sacrée de mes pères
Difficilement je me meus dans tes champs
Les épis grands et mûrs ondoient sans cesse
Et des vallées font des collines douces

Je sais qu'il m'est donné de peiner sur toi
Sur les collines âpres et ancestrales
De chasser de ma langue-fouet les fantômes
Les ivraies accrochées au bon grain

Grain de braise dans le blé décanté
Perle est le langage qui luit sous les étoiles
Lorsque dans ma bouche je prends sa semence
L'émail de mes dents en grinçant éclate

Tu es le fruit du cœur qui ne donne d'épi
Qu'une année seulement pour l'éternité
Et dès que le fruit rare a été conçu
Il reste le non tronqué témoignage

Il va de maison en maison de village en village
Il est dissimulé sous les poutres et trésor protégé
La mite se dessèche et le ver se tait
Avant de pénétrer dans son cellier

Parvenu dans ma main une nuit et un jour
Je m'efforcerai de me saigner à mesure
Mon fils au déclin je te le laisserai entier
Pour qu'il brûle dans ta chair et pleure dans ta bouche.

Écuelle d'Olténie. XXe siècle

SUCEVITZA

Le mur du dehors donnant au midi
Est peint d'hommes du lieu
Ils sont les Moldaves qui se sont ingéniés
À acquérir une figure sainte

*Le potcap * virginal sur la tête*
Déchargés de tout péché
Ils ne sont que présence et sourire
D'avoir amèrement vécu tant de bonheur

On peut leur parler à tout moment
Ils n'ont pas d'entrée ni de verrous à la porte
On pénètre tout droit comme à une source
Sans cruche et sans chadouf inutile

Ce qu'ils veulent te dire n'a pas un sens précis
C'est plutôt un accueil
Une joie dont tu es inondé
Et que tu ne peux séparer de ton souffle

LA MAÏASTRA

Il nous quitte le bois de la souffrance
Et s'en va à jamais au-delà du monde
Si bien que nous le cachions désormais sur terre
On en verra au firmament le témoignage.

Avant de partir il prend congé
En gravant son visage sur les hommes et les villages
Aux quatre horizons de sang et de terre
Inscrits sur les bêtes et les champs

Les grains de blé et les raisins dans la vigne
Ont sur le front des gouttes de sueur
De la semence de poussière ils se sont détachés
Et symboles sacrés ils brûlent sur l'autel

---

* *potcap*: sorte de toque cylindrique que portent les moines orthodoxes.

De porte en porte et d'homme à homme
En s'arrêtant à chaque maison
Les pâtres l'incrustent au bercail et sur les moutons
Et font de lui des mangeoires et des claies

Et la nuit, seuls, veillant autour du feu
Lorsque l'œil doux des ténèbres luit
Le sang qui est en eux se croise
Avec celui de l'éther-carrefour

Bois sacré élève-toi d'entre nous.
Porte aux nues la lumière de ma main.
Tu as commencé depuis la terre vers les étoiles
À fleurir plus loin qu'elles-mêmes.

Dans le pays et dans le siècle tu n'as plus de place
Trop étroit est le monde, les douanes du ciel sont pleines
Tu t'es laissé tomber sur les mers et les bateaux
Et le vol des aigles te traverse.

Les semences d'automne en terre
À ton ombre apprennent à mourir
Pour qu'ensuite par milliers sur le sol
Elles portent le fruit du feu dans le pays

Tu vas vers les cieux au-delà du temps
Sur ton chemin du souvenir
Plus tu avances et t'éloignes de nous
Plus ardent devient pour toi notre amour.

En français par ANDRÉE FLEURY

LA PATRIE

Vous comprenez que ce m'est difficile
De choisir la parole qu'il convient
J'hésite et je rougis de trop vanter
La mère aimante qui m'offrit le sein.
Les collines où suinte la souffrance,
Qui m'ont supplicié dans mon labeur,
Et mes Carpates regorgeant de sources
Et tous les fleuves à compter par cœur.

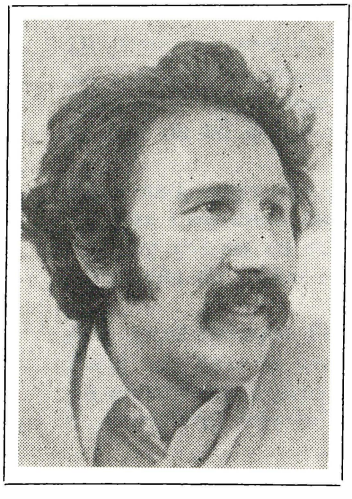
L'étoile du matin perlant au ciel
Les doux troupeaux, le mot humanité,
L'araire et le taureau des nuits limpides
Et ce langage en mal d'éternité,
Le vent du nord, le très ancien Borée,
Enchevêtrant les blés au clair de lune
Sans y songer me voici retrouvant
Tous mes aïeux sous la lampe commune

Paysans bâtisseurs écorchés vifs,
Soldats martyrs, l'œil baisse gravement,
Où que le soc s'enfonce en terre, il heurte
Un casque et tout un peuple d'ossements.
Il conviendrait d'appeler par leur nom
Chacun de mes ancêtres, ce me semble
Mais le siècle est étroit: depuis toujours,
Parents et fils, nous y tenons ensemble.
Ô bonne mère, ô patrie éternelle,
Toi qui le fus, le seras en toute heure,
Tant que luiront des étoiles au ciel
Si digne du nom d'homme je demeure.

La hache que j'élève, je la veux
Assez imprévisible et assez fine
Pour d'un seul coup fendre l'éclair en deux
Bien avant de s'abattre à la racine.
Que mon ouïe à l'affût sur les crêtes
Y fasse un guet si long et si hardi
Qu'elle perçoive l'aigle qui pénètre
De ciel en ciel le soleil à midi,

Lorsque chaque être en tous points de la terre
Sera imbu de la vérité nôtre
Que la Patrie naît en son corps et croît
Harmonieuse, dans celui des autres

En français par ANNIE BENTOIU



Marin Sorescu **(n. 1936) — poète, dramaturge, romancier. Débute en 1963 avec le volume** Seul parmi les poètes. **Citons, parmi ses nombreuses œuvres, les recueils de vers** La mort de l'heure **(1967)**, Toussez **(1970)**, Cœur, bon à tout **(1972)**, Les nuages, L'Incantothèque **(1976)**, **les drames** La source, Iona, Le froid, **et** Le troisième pal

LE TROISIÈME PAL

Tragédie populaire en cinq actes

par Marin Sorescu

PERSONNAGES

VLAD, surnommé **l'EMPALEUR,** prince régnant de Valachie
BABOUCHE, commandant d'armée.
TZENEA, boyard, conseiller à la Cour
DRAGAVEI, citadin
DAN, prétendant au trône
LA GOURDE, l'homme de confiance de Tzenea
LE ROUMAIN, un Roumain
LE TURC, un Turc
DOMNICA, princesse, parente de l'Empaleur
LE PEINTRE, un peintre italien
JOITZA, une malheureuse
MINICĂ, visionnaire
LE BORGNE } bourreaux
PIRVU }
L'AGA CARASSOL } Turcs venus pour réclamer le tribut
SOLEIMAN }
LE SOLDAT ENAKE
LE CAPITAINE, un capitaine
UN CUL-DE-JATTE
Une foule de gueux, populace, soldats

L'action se passe en Valachie, vers le milieu du XVe siècle.

Acte premier

Le matin

Tableau 1

Dans la forêt

Scène 1

La scène est plongée dans l'obscurité. Deux silhouettes semblent s'y discerner. Silence, puis deux voix se font entendre:

— Pour ce qui est du nuage, permets-moi de te contredire. Le nuage n'a rien à voir avec les rhumatismes.

— Mais alors comment t'expliques-tu cette douleur terrible? Moi, je crois que le mécanisme c'est ça: la vapeur, qui s'élève du sol, se met en boule, et cette boule, en se gonflant, tend à aspirer aussi la vapeur de ton épine dorsale... Puis...

— Mais non. Aucun rapport entre l'une et l'autre. Tu veux que je te dise, moi, pourquoi ça te fait mal?

— *(Curieux)* Pourquoi?

— Ça te fait mal, parce que vous allez perdre la bataille.

— Tu veux dire que ça me fait mal pour Mahomet?

— Oui.

— Ça me fait une belle jambe! Sache que ce n'est pas par conviction que je suis avec lui.

— Je te crois.

— Par crainte non plus. Pourtant, à y bien réfléchir, c'est plutôt par crainte. Je ne sais pas si tu as jamais su ce que c'est que la crainte. Nous, tu vois, on a été élevés comme ça.

— Comment, comme ça?

— Comme ça, dans la crainte. Quelque chose de confus dont tu ne connais pas la source, comme l'humidité des murs.

— Nous aussi.

— Tu te trompes. Vous n'avez pas peur, vous. Ou, du moins, ça ne vous prend qu'à la maturité...

— Ce qui est pire.

— Non, avoir une enfance normale c'est une chose et être élevé dans la terreur c'en est une autre. Nous, on nous a pris ce rempart d'insouciance de l'enfance et lorsque nous sommes coincés, tu vois, nous n'avons plus contre quoi nous appuyer.

— Mais si, contre le nuage.

— Ma foi, oui, le nuage! Voilà pourquoi j'estime que Mahomet est un grand...

— Bourreau.

— Boureau, je veux bien, mais... prodigieux! Pense un peu qu'il a mutilé la conscience de tout un monde. On peut trancher une tête — c'est assez simple à trancher une tête, tu vois, on a bien tranché la mienne, mais c'est autrement compliqué de pénétrer dans la conscience d'une moitié de l'univers et de l'amener à réfléchir d'une autre manière.

— C'est-à-dire, à ne plus réfléchir.

— À en abîmer les rouages... ceux de la pensée. C'est pourquoi vous autres qui êtes libres... *(Avec amertume.)* Je ne sais pas si vous pouvez encore nous comprendre. *(Avec admiration.)* Oh, Mahomet restera dans l'histoire comme le tyran des tyrans. Un grand homme! Et c'est pourquoi, moi, je donne raison à l'autre...

— Non, Vlad non plus n'a pas raison, permets-moi...

— *(Énervé.)* Comment voudrais-tu arrêter une avalanche de crimes? En restant là comme une nouille?!

— *(Riant.)* Elle est bien bonne! L'Empaleur, rester comme une nouille!

— *(Avec admiration.)* Apprends que Vlad a surpassé Mahomet.

(La scène s'éclaire. On voit les deux — un Turc et un Roumain, empalés. Un instant de silence.)

LE ROUMAIN — Le jour crève la nuit.

LE TURC — Nous, on est déjà crevés. *(Il regarde vers l'horizon.)* Il me semble retrouver certains endroits. Ça ne me surprendrait pas que je sois de ces parages.

LE ROUMAIN *(avec intention)* — Tu es venu revoir ton pays?

LE TURC — Le mal du pays te fait sécher sur pied. *(Scrutant l'horizon.)* Qu'est-ce que c'est que ça?

LE ROUMAIN *(il regarde de l'autre côté, puisqu'il ne peut pas se retourner.)* — Quoi, ça?

LE TURC — Regarde tout droit, devant toi.

LE ROUMAIN — Je regarde . . . Moi, je vois une forêt.

LE TURC — D'où je suis, on voit aussi une forêt. Y a-t-il quelqu'un qui la traverse?

LE ROUMAIN — Pour l'instant, c'est *elle* qui nous traverse. Mais le tour des autres ne manquera pas.

LE TURC — Cela signifie que vous êtes très résistants. Il faut beaucoup de temps pour vous faire mourir.

LE ROUMAIN — Toi, tu commences à m'agacer. Cela vous arrange, vous autres, qui avez foutu le camp tout gosses, cela vous arrange de nous déchirer. Et patati et patata. Pourquoi ne remarquez-vous pas aussi les bons côtés?

LE TURC — Il me semble que tu es plus haut placé que moi . . . tu voix mieux . . Quels sont ces bons côtés? Je voudrais bien les connaître, moi aussi.

LE ROUMAIN — Il est très facile pour un type comme toi, qui s'est fait Turc, de dire du mal du pays. Tu n'as pas idée combien il nous est difficile de nous débrouiller et que de sacrifices notre pauvre Prince doit faire aussi pour ménager les apparences. Voilà plus d'un siècle que cette sangsue turque se gorge de notre sang . . . *(Avec rancœur)* Vous nous avez mis sur la paille.

LE TURC — S'il n'y avait pas eu les Turcs, il y aurait eu les autres . . . les Tatares . . .

LE ROUMAIN — C'est ça le malheur . . . ils se ruent tous sur nous, comme des corbeaux.

LE TURC *(effrayé)* — Les corbeaux sont déjà là? Alors c'est que nous n'en avons plus pour longtemps . . .

LE ROUMAIN — C'est ça!

LE TURC — Écoute donc; je ne me suis pas fait Turc, comme tu dis. Être arraché, à un an, du sein maternel et envoyé en tribut . . . c'est ça que tu appelles se faire Turc? Mais moi je ne déteste rien autant que cette gigantesque baraque que l'on nomme la puissance musulmane.

LE ROUMAIN *(réfléchissant)* — Il vient, il ne vient pas, il vient, il ne vient pas . . .

LE TURC — Il vient?

LE ROUMAIN — Il devrait. Il a la mauvaise habitude de prendre ses repas au milieu des suppliciés. Il cause avec eux de choses et d'autres, il se confesse, il demande leur avis et lève le verre à leur santé. Il a une de ces langues fourchues. Les empalés ne goûtent pas trop ses crudités de langage.

LE TURC *(s'efforçant de rire)* — Ha!

(L'obscurité envahit à nouveau la scène.)

LE ROUMAIN *(gaiement)* — Tiens!, le voilà qui est rentré dans les nuages . . . le nigaud . . .

LE TURC — Ça va être plus terrible encore . . .

LE ROUMAIN — Au moins, tu ne vois plus ce qui te fait mal . . . *comment* tu as mal.

(Un temps).

LE TURC — Pourquoi voulais-tu passer de l'autre côté?

LE ROUMAIN — Je crevais de curiosité . . . *(Un temps.)*. J'ai entendu dire que vous aussi, vous aviez assez bien résolu certains problèmes. *(En riant.)* Allons, dis-moi, comment c'est lorsqu'on épouse cinq femmes à la fois?

LE TURC — C'est du pareil au même.

LE ROUMAIN — Voyons, ne . . .

LE TURC — Sauf que, au lieu d'un poison, vous en avez cinq.

LE ROUMAIN — Oui, mais tout de même . . . *(Changeant de sujet)*. Tu n'as pas pensé que tu allais te faire attraper?

LE TURC — Je croyais que j'aurais le temps de leur expliquer . . . C'était les nôtres que je craignais . . . Ou bien de me noyer dans le Danube . . . J'ai peiné pendant cinq ans pour apprendre à nager . . . je nageais dans la poussière.

LE ROUMAIN *(méchamment.)* — Et, dès que tu as atteint la rive . . . hop!

LE TURC — C'est que justement, je ne me cachais pas, moi. Je me disais: je vais leur expliquer — comment, tout petit, on m'a donné aux Turcs . . .

LE ROUMAIN *(il gémit.)* — Aïe!

LE TURC *(qui continue.)* — . . . qu'il a plu au Ciel que je puisse m'enfuir et

que je suis rentré retrouver mon foyer... Justement, je ne me cachais pas. Ah ! si je m'étais caché !

LE ROUMAIN — Moi, je me suis caché... Et, sur le point de me jeter à l'eau... je me suis retrouvé la corde au cou.

LE TURC — Il y a hasard et hasard...

LE ROUMAIN *(réfléchit)* — Je ne serais pas resté chez les Turcs, pas si bête. J'aurais regardé, j'aurais observé, et je serais rentré le sac plein d'impressions...

(Un temps.)

LE TURC — Ce que ça peut faire mal...

LE ROUMAIN — C'était mieux quand il faisait clair... *(La scène s'éclaire de nouveau).* Tu vois quelque nuage dans ta partie de ciel?

LE TURC — J'en vois un qui s'approche.

(Un temps.)

LE ROUMAIN — Vers le soir, les corbeaux viendront... Tu as peur?

LE TURC — Je n'ai jamais eu le mal de corbeaux...

LE ROUMAIN — D'abord, les yeux...

LE TURC — De toute façon, ils sont presque crevés... Tant qu'il vit, l'homme doit souffrir...

LE ROUMAIN — Tu crois?

LE TURC — Il y avait, chez nous... je veux dire, chez eux, là-bas... en Turquie, un type qui avait commencé, tout gosse, à s'arracher de petits morceaux de chair... Il disait: « Allons, souffrons encore un peu, aujourd'hui ! » Et, crac ! Au fond, lui, il craignait la mort... il voulait se faire, peu à peu, à la douleur... pour qu'alors, à ce moment-là... le plus dur de la peine... tu y es...

LE ROUMAIN — J'y suis... Il n'était pas bête !... par ces temps...

LE TURC — Si, il était bête. Il était arrivé tout près du cou... et, je ne sais qui l'a dénoncé... qu'il aurait dit ça et ça... diable... c'est vrai qu'il rouspétait un peu...

LE ROUMAIN — Chaque jour?

LE TURC — Heu, oui.

LE ROUMAIN — Il était courageux.

LE TURC — Quand ils sont venus lui couper la tête, ils la lui ont coupée petit à petit, et lui, il criait à faire pitié. Il disait que tout ce qu'il avait coupé, pendant toute sa vie, n'était rien. Jamais il n'avait eu si mal... il s'était entraîné en vain.

LE ROUMAIN — Dame ! La mort, c'est la mort... qu'y faire !? *(Le Turc gémit, puis un long silence.)* — Tu dis? *(Silence.)* Eh, le Turc, ne meurs pas avant moi. Je n'aurai plus personne pour causer avec... *(Silence.)* Je vois que le Prince ne vient plus...

LE TURC — Hein?

LE ROUMAIN — Je pensais que... Ne va pas crever trop vite... Il faut voir ce qui arrive...

LE TURC — Je crois que ça m'est égal maintenant...

LE ROUMAIN — Tu fais semblant...

LE TURC — ... tout m'est égal... Et pourtant, je crois que je voudrais bien vivre... Tout à l'heure il m'avait pris comme ça, une faiblesse...

LE ROUMAIN *(avec épouvante)* — Si tu vois que je me tais, appelle-moi...

LE TURC — Je t'appellerai.

LE ROUMAIN — Je ne voudrais pas m'endormir... Dans ma situation... je pourrais rêver Dieu sait quoi... M'effrayer...

LE TURC — Et puis? Tu ne peux pas tomber du lit... Si tu gémis, tu n'as plus mal et tu ne t'endors plus.

LE ROUMAIN *(Il vient d'avoir une idée.)* — Voyons qui gémira davantage.

LE TURC — Voyons...

LE ROUMAIN — Agonisons ensemble...

LE TURC — Allons-y. À trois: une... deux... trois ! *(Il commence à hurler.)* Allah, Allah, Allah !

LE ROUMAIN *(gémit.)* — Oh, mon Dieu... Oh, mon Dieu...

Scène 2

L'Empaleur paraît, il se dirige vers les pals, les vérifie pour voir s'ils sont bien fixés. Il considère longuement les deux hommes.

L'EMPALEUR *(se frotte les mains)* — Du bon travail. *(Il s'assied sur une souche.)* J'ai une faim de loup. *(Il frappe dans les mains, Domnica apparaît.*

DOMNICA — Oui, mon Prince.

L'EMPALEUR — J'ai une faim de loup. *(Domnica sort.)*

LE ROUMAIN *(à voix basse, s'adressant au Turc)* — Il est très gourmand

Tu vas voir, il va commencer à bâfrer, à faire claquer sa langue. Je ne supporte pas, moi, que l'on s'installe à mon nez pour manger, je réclame aussi mon morceau. J'ai un estomac malheureux. Il a des envies de femme enceinte.

LE TURC — Tiens-toi donc tranquille maintenant, patiente un peu ... jusqu'à ce que ... tu accouches ...

DOMNICA *(Revient avec les provisions: un poulet rôti, du pain de ménage. Elle les dispose sur une serviette, devant le Prince)* — Du poulet rôti, Votre Seigneurie ...

LE ROUMAIN *(à voix basse)* — L'eau me vient à la bouche. Un poulet rôti ...

DOMNICA — C'est toujours ici que tu vas dîner ce soir?

L'EMPALEUR — Toujours. Ici, avec eux. *(Il désigne les deux hommes.)*

DOMNICA *(avec compassion)* — Ce sont de pauvres diables, Votre Seigneurie. *(Elle sort.)*

(L'Empaleur mange avec appétit. Silence. Le Roumain soupire).

LE TURC — Je vois, moi, qu'il est assez silencieux.

L'EMPALEUR *(a, un peu, apaisé sa faim. Il regarde les pals. En riant)* — Ainsi donc: vous trépasseriez volontiers mais vous êtes trop paresseux! *(Reniflant.)* Gros fainéants que vous êtes! À peine placés en haut-lieu, vous avez aussitôt commencé à empester. Tant pue l'homme, tant pue la terre. Quel âge as-tu, petit?

LE ROUMAIN — Vingt ans.

L'EMPALEUR — Sonnés?

LE ROUMAIN — Oui, à tous les échos et grâce à Votre Seigneurie ma dernière heure aussi.

L'EMPALEUR — C'est bien fait.

LE TURC — C'est mal fait. Moi, je n'ai jamais vu de soldat plus vaillant que ce giaour. C'est ce qui vous manque, maintenant.

L'EMPALEUR *(au Roumain)* — Tu n'es pas encore mûr. C'est pourquoi tu penses ainsi. D'ailleurs, à vingt ans ...

LE ROUMAIN *(en riant)* — Pas mûr, a dit Votre Seigneurie? Tout à l'heure, ce Turc me faisait remarquer que le soleil brûle et que nous avons commencé à mûrir.

L'EMPALEUR — C'est avec l'âge qu'on devient sage; mais alors tu ne seras plus aussi bavard.

LE ROUMAIN — C'est déjà fait pour Votre Seigneurie?

L'EMPALEUR — Oui.

LE ROUMAIN — Alors, c'est mal fait.

L'EMPALEUR — Je te pardonne ces paroles. En effet, ce n'est pas très bien fait. Tu crois que c'est peu de chose que de s'évertuer à corriger tout un pays? *(Il frappe dans les mains, Domnica fait son apparition.)* Est-ce qu'on ne boit pas de vin dans ce pays-ci? Je veux lever mon verre à la santé de ces deux gaillards!

Scène 3

DOMNICA — Impossible ... Votre Seigneurie ... c'est-à-dire, tu avais dit que je devais t'appeler mon oncle. Mon oncle ... du vin nous en avons, mais il n'y a pas de verres. La dernière fois que les Turcs sont venus, ils ont tout raflé, comme ça ... Tu les connais: ils brisent tout, ils abîment tout. Là où ils sont passés, la vaisselle est mise en pièces.

L'EMPALEUR — Alors, nous allons boire à même la cruche. *(Levant la cruche.)* Bon anniversaire, le chrétien!

LE ROUMAIN — De même, Votre Seigneurie.

(L'Empaleur s'apprête à boire.)

LE TURC — Ne buvez pas, Votre Seigneurie, ce n'est pas du vin.

L'EMPALEUR — C'est du venin. Je sais. Mais cela n'agit plus sur moi. *(Il boit.)* À ta santé, Turc. Vous faites la foire et les pauvres Roumains paient les pots cassés. *(Il boit.)* C'est qu'il est bon, ce venin ...

LE ROUMAIN — Il étanche la soif, ce n'est pas comme le vin.

L'EMPALEUR *(s'adressant au Turc.)* — Tu parles bien roumain.

LE TURC — Je suis de ces parages. Ça ne compte plus, maintenant.

L'EMPALEUR — Si.

LE TURC — Maintenant, je pourrais parler même persan ... que ce serait peine perdue! ... j'suis quand même foutu. *(Avec dignité.)* Je meurs, mais

je ne le regrette pas. Tout ce que les tiens te font subir est sacré.

L'EMPALEUR — Même lorsqu'ils te font empaler? *(Le Turc se tait. Après un temps.)* Le ciel est bleu, l'eau est fraîche, le nuage est rêveur . . . Comment est-ce que cela se dit, en turc?

LE TURC *(répond.)* — . . .

L'EMPALEUR — J'ai deux pommes, mais mon collègue, Mahomet, il a deux poires.

LE TURC *(traduit.)* — . . .

L'EMPALEUR *(prononce une phrase en turc).*

LE TURC — Ce n'est pas mal.

L'EMPALEUR *(Autre phrase)* — J'ai un bon accent?

LE TURC — Turc tout craché. Mais pourquoi avez vous besoin de parler turc?

L'EMPALEUR — J'ai à causer avec Mahomet.

DOMNICA *(entre, apportant un plat qu'elle pose sur la table)* — Tu n'as pas touché au poulet, oncle Vlad. Pourquoi n'as-tu pas mangé?

L'EMPALEUR — Je me suis laissé entraîne à causer avec mes amis.

LE ROUMAIN *(s'adressant au Turc)* — Il prétend ne pas avoir touché au poulet alors qu'il en a bien dévoré la moitié.

DOMNICA *(s'empressant auprès de l'Empaleur.)* — Allons, mange, tiens, ce petit morceau est plus tendre. Tu as maigri ses derniers temps, comment ne pas maigrir, si tu dînes toujours avec les morts, comme si l'on te faisait l'aumône. Vois comme tu as mauvaise maine. Tes yeux brillent, mon Prince.

L'EMPALEUR — J'ai la fièvre.

(Les bourreaux Pîrvu et le Borgne entrent en scène traînant après eux Joïtza).

Scène 4

PÎRVU — Encore une grue qu'on a pincée, Votre Seigneurie.

L'EMPALEUR — Tiens, tiens !

JOÏTZA *(s'adressant à Pîrvu)* — C'est pas à toi de m'appeler grue, t'as pas couché avec moi, goujat, peste soit du bourreau, je veux te voir empaler, les guibolles en l'air, que les corbeaux se disputent ta charone, que les poux te dévorent, que tu ailles à tous les diables ! Qu'on me dise que tu as crevé. *(Lui crachant dessus.)* Pouah ! *(S'adressant au Prince, au comble de l'indignation.)* Il n'y a plus de justice en Valachie, hé, toi, qu'est-ce que tu fous? Pourquoi t'es-tu planté là comme un jocrisse, à laisser tous les voyous jouer les empereurs et se payer la tête des gens, que ça me donne envie de prendre un sabre et de foncer dans le tas.

L'EMPALEUR *(en riant)* — Elle me plaît, cette femme.

JOÏTZA — Tous les gueux ont de beaux habits et viennent nous juger.

L'EMPALEUR — Pourquoi vous jugent-ils, femme?

JOÏTZA — Il faut que nous leur rendions compte, Dieu les damne, de ce que nous avons mangé, avec qui nous avons couché.

L'EMPALEUR — Avec qui as-tu couché? Tu n'as pas de mari, toi?

JOÏTZA *(pleurant)* — Ça, un mari, Votre Seigneurie?

L'EMPALEUR *(tranquillement)* — Mais qu'est-ce qu'il est?

JOÏTZA *(en pleurant encore plus fort)* — Un estropié.

PÎRVU — Il est alité et malade et, pendant ce temps, elle lui a pondu neuf gosses . . .

L'EMPALEUR — Des jumeaux?

LE BORGNE — Même pas. Chacun son tour, comme au moulin.

L'EMPALEUR — C'est vrai, femme?

JOÏTZA — C'est par dépit que je les ai faits, Votre Seigneurie, pas tant pour le plaisir. Pensez donc, Votre Seigneurie, lui, malade et estropié, dans son lit, des impôts sur ceci, des impôts sur cela, pas de ceci, pas de cela . . . Comment s'y prendre, nous autres femmes? En plus, la terreur, qui est là, au-dessus de nos têtes: v'là les Turcs, c'est pas les Turcs . . .

DOMNICA — Faites-lui grâce, Votre Seigneurie.

L'EMPALEUR — Domnica, va-t-en maintenant, ma fille . . .

DOMNICA *(se met à genoux)* — Faites-lui grâce. *(Elle sort).*

L'EMPALEUR *(se lève)* — Et toi, qu'est-ce que tu en penses: ils viennent ou bien ils ne viennent pas?

JOÏTZA — Les Turcs?

L'EMPALEUR — Eh bien?

Scène du spectacle *Le troisième pal* de l'Institut d'art théâtral et cinématographique de Bucarest

JOÏTZA — Mais qu'ils viennent donc une bonne fois, le diable les emporte, car depuis le temps qu'ils s'y escriment, ils auraient pu arriver et passer, ils seraient maintenant au diable vauvert, au fin fond de l'Europe. Pourquoi qu'on soit les seuls, nous, à leur faire face? Est-ce qu'y nous paient ceux de l'Ouest, pour les défendre? Des imbéciles, eux aussi.

L'EMPALEUR — Qui?

JOÏTZA — Les Turcs.

L'EMPALEUR — Pourquoi?

JOÏTZA — Ils s'attardent ici à nous faire la guerre alors qu'ils savent très bien qu'ils n'arriveront jamais à nous vaincre. Et ils ne pensent même pas à aller chez ceux qu'ils trouveraient en caleçons, à trembler comme des feuilles.

PÎRVU — Vous la voyez, Votre Seigneurie, comment elle s'exprime. Elle n'a pas de vocabulaire.

LE BORGNE — Et pas de retenue, surtout.

JOÏTZA *(au Borgne)* — Comme si ta mère en avait eu, elle, de la retenue, lorsqu'elle t'a mis au monde, elle aurait mieux fait de pondre une fourmilière.

LE BORGNE *(au Prince)* — Vous l'entendez?

L'EMPALEUR — Cette femme mérite de vivre. Au moins elle dit ce qu'elle sent.

JOÏTZA — Dame, je sens davantage, moi, mais j'ai peur de tout dire. Bouche cousue.

L'EMPALEUR — Ce n'est pas ta bouche que tu devrais coudre. *(Indigné)* Pourquoi couchailles-tu avec tout le monde, traînée? Sais-tu bien où peut mener ta corruption? *(Solennellement)* Nous traversons une époque pendant laquelle il faut savoir s'abstenir. Une nation qui se laisse aller au gré de ses appétits, qui perd la mesure, est une nation infâme, qui mérite de périr. Je ne crois pas que nous soyons une nation

infâme. C'est justement pourquoi nous sommes impitoyables pour ceux qui veulent nous prouver le contraire. Hier j'ai châtié une femme qui avait envoyé son mari au combat sans un seul bouton à sa chemise. C'était une fainéante qui ne cousait jamais les boutons de son mari, n'ourlait pas les boutonnières. Comment ce malheureux pouvait-il combattre lorsqu'il savait qu'il laissait à la maison une fainéante qui ne cousait même pas ses boutons? Si toi, épouse d'un soldat, tu traînes dans les fossés avec n'importe qui, sous prétexte que ton mari est rentré estropié, quel exemple donnes-tu, comment les autres partiraient-ils au combat alors qu'ils pensent à ce qui les attend s'ils en reviennent mutilés? Comment pourraient-ils se battre?

JOÏTZA. — Il faut vaincre ou mourir.

L'EMPALEUR *(aux bourreaux)* — Où sont ses bâtards?

LE BORGNE — Par là, dans les mauvaises herbes. *(Il montre de la main l'extérieur de la scène.)*

L'EMPALEUR *(réfléchissant)* — Je suis d'avis qu'on lui fasse grâce, qu'on ne lui prenne pas la vie.

JOÏTZA *(tombe à genoux)* — Votre Seigneurie . . .

L'EMPALEUR — Faites-lui couper les têtons.

JOÏTZA *(crie)* — Oooh !

L'EMPALEUR — Et clouez à leur place les têtes de ses enfants illégitimes.

JOÏTZA — Mon Dieu !

L'EMPALEUR — Qu'on la promène ainsi, d'un village à l'autre, pour que le peuple la voie.

JOÏTZA *(se lamente, s'arrache les cheveux)* — Pitié !

L'EMPALEUR — Tant qu'il y aura encore une seule putain dans le pays, les Turcs continueront à vouloir s'y ruer.

JOÏTZA — C'est contre les Turcs que vous luttez ou contre les Roumains, Votre Seigneurie?

L'EMPALEUR — Non seulement contre les Turcs . . . mais aussi contre ceux comme toi, qui apportent de l'eau à leur moulin . . . *(Il s'adresse à Ptrvu, à voix basse.)* Laissez-la filer. Qu'elle s'en tire cette fois avec la peur . . . Mais au cas où . . .

Scène 5

On entend au loin un air de flûte. L'Empaleur écoute.

L'EMPALEUR *(avec admiration)* — Voilà bien le Roumain. Il chante à la joie comme à la peine. *(L'air continue.)* Il chante. *(Il se tourne du côté des deux empalés.)* Vous ne chantez pas, vous?

LE ROUMAIN — Nous n'en avons pas les moyens.

LE TURC — Nous sommes opprimés.

L'EMPALEUR — Cela vous fait-il mal?

LE ROUMAIN — Eh . . .

L'EMPALEUR — Rendez grâce que ce soit la paix. *(Se frottant les mains.)* Gloire soit rendue à la paix ! On peut vaquer à ses affaires. On sait à qui faire confiance. On peut vérifier ses gens . . . Mais c'est fini ! C'en est fait de la bonne vie. Des temps difficiles nous attendent, les gars ! Mais que faites-vous là?

LE ROUMAIN — Nous attendons, Votre Seigneurie.

L'EMPALEUR — Qu'attendez-vous?

LE ROUMAIN — Le Jugement Dernier.

L'EMPALEUR — Ah ! Oui ! *(Se souvenant.)* Mais sur terre, comment vous a-t-on jugés, tout c'est-il passé selon la loi?

LE TURC — Non.

LE ROUMAIN — Ils nous ont d'abord empalés, ils ont dit qu'ils allaient nous juger après. Et comment !?

L'EMPALEUR — Pouvez-vous patienter encore un peu? Attendez-moi, hein, ne mourez pas. Je vais rendre justice. Quelle justice je rendrais, si j'avais le temps ! *(Il sort.)*

Scène 6

L'Empaleur revient accompagné par Babouche, Ptrvu et le Borgne. Les deux derniers portent sur leur dos un pal immense.

L'EMPALEUR *(désignant un emplacement entre les deux pals qui se trouvent sur le scène.)* Ici, au milieu.

BABOUCHE — Juste au milieu?

L'EMPALEUR — Entre les deux. *(Il désigne les deux condamnés sur les pals.)* Au même rang, ni plus avant, ni plus en arrière.

PÎRVU *(au Borgne)* — Nous suivons la ligne droite.

(Ils commencent à creuser pour planter le pal.)

BABOUCHE *(rougissant.)* — J'ai honte de demander... C'est pour qui?

L'EMPALEUR — Pour n'importe qui...

BABOUCHE *(effrayé)* — N'importe qui...?

L'EMPALEUR — Nous le garderons là, vide... pour toi, Babouche, te prends-tu pour un saint? pour celui-ci, pour celui-là... pour tous. Nous pouvons tous faillir à un moment donné. Nous devons disposer d'un pal vide, ici, à portée de la main. Cela peut servir. *(Aux bourreaux).* Qu'il ne soit pas de travers... *(À Babouche.)* Viens! *(L'Empaleur et Babouche s'en vont.)*

LE BORGNE *(à Pîrvu)* — Nous suivons la ligne droite.

(Les deux s'affairent, en plantant le pal avec une certaine lenteur professionnelle. Scène muette durant quelques instants.)

Acte second

Le soir

Tableau 1

À la Cour du Prince

Scène 1

La salle du trône. L'Empaleur, assis sur son trône, en habits de cérémonie. Il est coiffé d'un bonnet de fourrure à aigrette et bordé de pierres précieuses.

LE PEINTRE *(après avoir mélangé quelques couleurs.)* — Encore un peu... Un petit peu plus à droite... Fixez ce point. *(Il indique de la main un point en arrière. Peignant.)* Vous avez une nature très tourmentée, Altesse. Une tête difficile à saisir.

L'EMPALEUR *(souriant légèrement)* — Il y en a beaucoup qui s'en plaignent.

LE PEINTRE — Ne clignez pas des yeux, leur expression a quelque chose de terrifiant... Puis-je parler à cœur ouvert? Je crains d'y plonger mon regard... Ils sont trop grands...

L'EMPALEUR — Et ils s'agrandissent encore devant la malice et la flatterie.

LE PEINTRE — Cette nuance olivâtre de la peau, je n'ai pu la rendre qu'en broyant de la terre de votre pays. Est-ce là l'origine du surnom de votre famille « *Il diavolo* »?

L'EMPALEUR *(chasse de la main un insecte.)* — Puis-je attraper des vers luisants? Car si je me tiens un seul instant tranquille sans... écraser quelque ver, ça veut dire que je me rouille... N'allez pas me représenter tout rouillé...

LE PEINTRE *(en riant)* — Vous aimez parler à double sens. Comme l'illustrissime Mahomet, le plus grand conquérant du monde... Soit dit entre parenthèses, moi, il ne m'a pas conquis. J'ai fait son portrait qui est suspendu maintenant dans son cabinet de travail, à Constantinople... Peut-être aurez-vous l'occasion de le voir.

L'EMPALEUR — Je ne pense pas pouvoir m'y rendre...

LE PEINTRE *(confidentiellement.)* — Je crains que ce ne soit lui qui vienne voir celui de Votre Majesté.

L'EMPALEUR — En vaut-il la peine?

LE PEINTRE *(en riant.)* — Il est très curieux... et très amateur de têtes...

à l'huile. Et, comme vous, il plaisante et ne plaisante pas. C'est là que j'ai entendu parler de Vlad pour la première fois. Je travaillais... Votre frère est entré. Il a ses petites entrées auprès du sultan... et ses grandes entrées... *(A dessein.)* C'est un très bel homme....

L'EMPALEUR — Radu est beau... c'est vrai...

LE PEINTRE — Oui, mais il ne vous aime pas... Il se voudrait ici, sur ce trône... Et je pense qu'il y parviendra...

L'EMPALEUR — En marchant sur nos épées?

LE PEINTRE — Il essaiera. Le sultan le gâte.

L'EMPALEUR — Je sais...

LE PEINTRE — Il disait qu'il doutait que vous demeureriez fidèle au sultan et que vous n'attendiez plus qu'un moment favorable pour vous révolter...

L'EMPALEUR *(diplomate)* — Nous sommes en excellentes relations avec la Sublime Porte...

LE PEINTRE *(continuant à dessiner)* — Mahomet est un génie militaire... Maintenant, qu'il s'est installé avec armes et bagages à Constantinople, je ne vois pas qui pourrait encore lui barrer la route...

L'EMPALEUR *(sèchement)* — Nous...

LE PEINTRE *(tressaillant)* — Qui?

L'EMPALEUR — Nous, honorable maître.

LE PEINTRE — Vous ne m'avez pas dit si je pouvais vous parler à cœur ouvert. Les artistes ne sont intéressants qu'au moment où ils parlent à cœur ouvert. Le monde est plein de lèche-culs, mais ils n'ont pas le crédit des artistes. Moi, je ne me mêle pas de politique. Je vais de ci, de là, d'un pays à l'autre et je fais les portraits des souverains. *(Il rit.)* De la monarcomanie plastique. C'est ainsi que j'en suis arrivé à connaître bien des choses... et j'aime en causer librement... Je ne connais Votre Altesse que par ouïe-dire, dirais-je... Votre visage me semble encore voilé... J'ai pourtant l'intuition de certaines marques du destin qui me semblent extraordinaires et je suis profondément touché que vous m'ayez fait l'honneur de poser pour moi, quelques instants chaque jour...

L'EMPALEUR — Pense librement, laisse ta langue aller son train, il n'y aura personne pour te trancher la tête...

LE PEINTRE — La décapitation est par trop à la mode, pour être encore intéressante. Mais que disais-je? Mahomet a une immense armée. Il a rassemblé près de 150 mille âmes pour conquérir la forteresse des empereurs byzantins. *(Confidentiellement.)* Savez-vous bien que pas un de ces soldats n'a été renvoyé... La Valachie pourrait-elle constituer un obstacle?

L'EMPALEUR — Je suis le vassal du sultan...

LE PEINTRE — En apparence, et si vous me permettez un conseil, gardez les apparences. Le Sultan sait que les yeux de l'humanité sont fixés sur lui. Il prendrait le moindre signe d'insoumission pour une offense personnelle... si jamais vous pensiez à lui jeter votre gant, soyez prêt à affronter la foudre même...

L'EMPALEUR *(pensif)* — Dieu seul sait ce qu'il en sera...

LE PEINTRE — Sur quoi compte Votre Altesse? Vous avez trouvé une armée en désordre... des boyards hostiles... Ils vous accusent de faire parade de cruauté. De vouloir tenir seul les freins du pouvoir. De vous acharner à détruire la fleur de la noblesse...

L'EMPALEUR — Pour les empêcher d'en faire à leur tête, à l'exemple des brigands et des vauriens.

LE PEINTRE — Ce sont là des choses qu'on ne pardonne pas.

L'EMPALEUR *(innocemment)* — Vous ne faites pas de politique?

LE PEINTRE — Non.

L'EMPALEUR — Vous êtes bien informé.

LE PEINTRE — La peinture... a pris chez nous un grand essor... Un moment, que je prépare une couleur...

(Babouche entre.)

Scène 2

LE PEINTRE *(il enchaîne)* — Cette terre que vous appelez *clisă* adhère très bien à la toile, quand je l'utilise selon une recette propre. Si nous avions, chez nous, de la terre de cette qualité pour les couleurs, nous donnerions des

œuvres éternelles . . . en tout cas, bien meilleures que les vôtres. Comment se fait-il que, disposant de telles ressources naturelles, vous n'ayez pas cultivé la fresque?

L'EMPALEUR *(avec un sourire)* — Tous nos paysans ont la fresque sous la plante de leurs pieds. *(Gravement.)* Pour le moment, il nous faut soutenir de nos bras les murs . . . Quand les coups cesseront qui veulent les abattre, les peintres de fresques seront libres, eux aussi.

LE PEINTRE — Sont-ils en prison?

L'EMPALEUR — Ils sont sur les champs de bataille. Ils y préparent la *clisă* que vous appréciez. Il faut beaucoup la fouler aux pieds . . . *(À Babouche.)* Eh bien?

BABOUCHE — Un toqué qui ne veut pas payer ses impôts !

L'EMPALEUR — Pourquoi ne veut-il pas payer? Qu'il nous en dise la raison, peut-être s'agit-il d'un mal plus général, peut-être pourrions nous y remédier.

BABOUCHE — Il a des idées tout à fait braques. Hors du temps. Il est, comme qui dirait, *sonné*. Il dit qu'il ne vit pas à l'époque de Votre Seigneurie et qu'il ne voudrait pas y vivre même si on le coupait en morceaux. Que ce n'est pas là un temps pour y vivre.

L'EMPALEUR — Comment?

BABOUCHE — Il dit qu'il vit, lui, il y a cent ans. Un toqué, comme je vous le disais.

L'EMPALEUR *(rit)* — Et qu'est-ce qu'il fout ici?

BABOUCHE *(avec effroi)* — C'est sa femme qui l'a envoyé en avant, pour se rendre compte des temps. Car elle est enceinte et elle veut voir si ça vaut la peine qu'elle accouche . . . ou s'il vaut mieux qu'elle prenne une médecine . . .

L'EMPALEUR — Un visionnaire . . . Fais entrer.

(Babouche sort.)

Scène 3

LE PEINTRE — Des cas de fanatisme religieux apparaissent souvent quand les temps sont difficiles. C'est une certaine forme de protestation, je crois. Comme vous le voyez, la discrétion n'est pas mon fort.

L'EMPALEUR — J'essaie de discipliner . . . une bande de brigands. Tout ce que vous m'avez dit, je l'avais observé moi-même *(Il éclate.)* Je règne sur des forêts qui grouillent de voleurs, sur des chemins défoncés et dangereux, sur une armée affamée et désorganisée . . .

LE PEINTRE — Je ne voudrais pas vous irriter, mais . . . on m'a volé mes couleurs ! . . .

L'EMPALEUR — On en trouvera chez nous aussi, des couleurs.

LE PEINTRE — Oui, mais elles ne sont pas bonnes . . . elles semblent s'effacer toutes seules, de peur . . . J'avais envoyé en chercher à Padoue, mais la diligence a été attaquée près de Bucarest et mon homme, égorgé.

L'EMPALEUR *(éclate de rire)* — Ça alors !

(Babouche entre, amenant Minică).

Scène 4

BABOUCHE. — C'est lui.

L'EMPALEUR — Au temps de qui vis-tu, mon brave?

MINICĂ — Je ne sais pas, ce n'est pas encore décidé . . . ils se bagarrent, c'est terrible . . . ils se coupent la gorge, reste à avoir qui aura le dessus.

L'EMPALEUR — Mais en quelle année est-ce?

MINICĂ — En treize cent cinquante-neuf.

LE PEINTRE — Il y a tout juste cent ans. C'est bien de pouvoir se promener ainsi . . .

MINICĂ — Ben, puisque j'ai le laisser-passer de la Sainte-Vierge . . .

LE PEINTRE — Ah ! un laisser-passer sur les voies du Seigneur?

L'EMPALEUR — Bon, bon, mais pourquoi ne veux-tu pas payer tes impôts?

MINICĂ — Pourquoi payer cent ans d'avance? J'suis pas fou !

L'EMPALEUR — Et moi, tu sais qui je suis?

MINICĂ — Vlad . . . Tout le monde vous appelle l'Empaleur, mais ne m'en voulez pas de vous le dire . . .

L'EMPALEUR — Ouais . . . donc, tu me reconnais comme Prince . . .

BABOUCHE — Votre Seigneurie perd son temps . . .

L'EMPALEUR — Laisse, le Prince doit être connu de tous ses sujets. *(S'adressant à Minică.)* — Tu me reconnais comme Prince régnant de Valachie?

MINICĂ — Oui, mais dans cent ans... jusque là, hé-hé, qui vivra... *(Soupir)*... verra!

L'EMPALEUR *(a de la peine à maîtriser son rire)* — Et comment es-tu arrivé jusqu'à moi?

MINICĂ — Ma femme, qui est grosse, elle m'a dit: « Toi, va en avant, voir comment sont les temps... parce que nous avons eu cinq gosses et aucun ne s'en est tiré. Il les ont tous égorgés, quand c'était pas les païens, c'était les nôtres... Si plus loin c'est pareil, on le met plus au monde celui-là, j'avale une médecine et réglé! Tu ne me touchera plus. Finis les profits! *(Il fond en larmes)*. Cinq gosses! Est-ce que vous savez seulement ce que c'est que de perdre cinq gosses à cause de l'histoire?

L'EMPALEUR — Eh bien, maintenant que tu as vu, que tu t'es fait une idée, que diras-tu à ta femme?

MINICĂ — Qui sait si je la reverrai?!

L'EMPALEUR — Pourquoi pas? Tu t'en retournes comme tu es venu. *(Paternellement.)* Allons, va baptiser ton enfant, fais la noce et puis couche sagement avec ta femme...

MINICĂ — Elle voudra plus... quand je lui raconterai ce que j'ai vu!...

L'EMPALEUR — Nous avons besoin de notre peuple. Qu'il vive et se reproduise...

MINICĂ — Votre Seigneurie, j'ai vu les pals, ils gémissent de Roumains mutilés *(Sur un ton de reproche.)* Que Dieu vous le rende!

L'EMPALEUR — Peut-être te trompes-tu... Peut-être as-tu trop mangé et, comme ça, dans ton cauchemar, tu as imaginé toutes sortes d'atrocités...

MINICĂ — Quoi, imaginé? *(Il tombe à genoux.)* Votre Seigneurie, laissez-moi..

L'EMPALEUR — Quoi encore?

MINICĂ — Laissez-moi ne plus y retourner... J'ai trop peur du voyage. Comment rebrousser chemin?

BABOUCHE — Si tu restes, tu devras payer tes impôts.

MINICĂ *(atterré)* — Les payer cent ans d'avance?

L'EMPALEUR *(indulgent)* — Et que veux-tu que je fasse de toi? Que je te garde à ma Cour pour que tu y sèmes la panique?

MINICĂ — Que non... je ne veux pas vivre à l'époque de Votre Seigneurie... Mieux vaut...

L'EMPALEUR — Que je te fasse écorcher vif?

MINICĂ — Comme s'ils ne m'avaient pas tous tué, jusqu'ici?

L'EMPALEUR — Qui, tous?

MINICĂ — Tous les Princes qui ont été avec moi, je veux dire contre moi, tous, comme je vous le dis, jusqu'à Votre Seigneurie, ils se sont tous empressés de me tuer... Parce que moi, je leur contais l'histoire de ce que j'avais vu, comme je vous l'ai dit à vous... Enfin, je disais que j'aimais pas les temps... Et eux, crac! ils me tranchaient le gorge... Tenez, en voilà les traces... *(Il ouvre sa chemise)*

L'EMPALEUR — Ça va, ça va, je te crois... je regrette de ne plus avoir qui... crac! *(Il fait le signe de la décapitation.)* puisque les autres ont été plus malins que moi...

MINICĂ — Mais si, seulement la mort ne prend pas... Je tiens du Bon Dieu ce pouvoir, de toujours mourir sans trépasser! *(Il se lève.)*

BABOUCHE *(regarde le Prince avec insistance)* — Une pâtée pour les canards? Haché menu?

MINICĂ — Bah, les autres ont dit la même chose... Tu parles! Ils te tranchent la tête, et il y a rien que de l'eau sale qui coule... Alors, vous me permettez de ne pas retourner?

L'EMPALEUR — Ta femme t'attend...

MINICĂ *(pleurant)* — Je ne peux pas lui dire ce que j'ai vu... elle ferait une fausse couche. Et je voudrais tellement avoir un fils! Et puis, c'est peut-être bien, là-haut, au sommet de la colline... Parce que, moi, je suis parti de la vallée, vous comprenez, et j'ai marché, j'ai marché, c'était dur, très dur, mais j'arriverai peut-être au haut d'une montagne, je verrai que c'est bien, qu'il fait beau et je ferai une criée...

L'EMPALEUR — Tu voudrais donc continuer ta marche vers... la Saint Glinglin?

MINICĂ — Aussi longtemps que mes pieds me porteront... je continuerais!

L'EMPALEUR — Et nous autres, tu nous laisses subir ces temps?
MINICĂ — Chacun son temps...
L'EMPALEUR — Et où veux-tu t'arrêter maintenant?
MINICĂ — À seize cents. Je ne sais pas ce qui me fait penser que les temps seront meilleurs alors.
L'EMPALEUR — Mais qu'est-ce qui ne te plaît pas chez nous?
MINICĂ — Ben...
LE PEINTRE — Allons, dis, on ne te tranchera pas la tête.
MINICĂ — Je n'aime pas... les conjonctures! Elles sont tellement dégueulasses qu'on ne sait plus quoi diable faire. Je l'ai bien dit à vos gens: vous n'y êtes pour rien, vous n'y pouvez rien, faites semblant de ne rien voir!
L'EMPALEUR: Mais moi, moi qui doit rendre compte de tout ceci, qu'est-ce que je dois faire?
MINICĂ: Faites semblant... de tonner et de fondroyer...
L'EMPALEUR *(rit)* — Ces paroles ont sauvé ta peau... Je ne vais pas te condamner... Va, et que Dieu te protège. Si jamais tu rencontres le bonheur et que tu fasses ta criée, ta femme ne sera pas la seule à s'en réjouir. En quel mois est-elle?
MINICĂ — Elle était au sixième, il y a cent ans... elle n'en a plus pour longtemps, mais elle attend mon rapport, pour voir si on peut encore avoir des enfants en Valachie... *(Soupir.)*
BABOUCHE — Tu es une sorte de hagi parti pour l'avenir, à la recherche du Saint Bonheur...
MINICĂ — On peut le dire... je suis le pèlerin d'un brin de bonheur que je cherche, que je cherche mais ne trouve pas.
L'EMPALEUR — Tu le trouveras peut-être une fois... Mais moi, je veux le trouver maintenant... je veux que nous le trouvions ensemble, maintenant...
MINICĂ *(contrarié)* — Dans ces conjonctures?
L'EMPALEUR — Tout le monde ne peut pas dérailler, comme toi.... Mon programme vaut pour maintenant. Pour ces conjonctures. Je ne les aime pas non plus, c'est vrai. Mais je suis le Prince. Je ne peux pas faire la moue devant l'histoire, comme toi. C'est mon devoir de Prince envers mon peuple, que de me camper dans le présent et de faire en sorte qu'il nous plaise. Qu'il nous apporte la joie! Qu'il nous fasse sauter de joie!
MINICĂ — J'avais même apporté les instruments.
L'EMPALEUR — Qu'est-ce que c'est?
MINICĂ — Je ne supporte pas d'autre mort. Si on m'a coupé la tête une fois, je veux au moins mourir toujours de la même façon... Ne pas mourir écorché, ni empalé, ni empoisonné, ni... ça m'égarerait!
L'EMPALEUR — Va. Nous n'allons pas toucher à ta vie. Parce que tu n'existes pas. Et au point de vue pratique, même si nous te tuions, tu resterais le même *(Riant.)* Et puis, nous ne voyons pas de mal à avoir un messager dans l'avenir... *(Il prend le billot et la hache et les met dans la besace de Minică. S'adressant à Babouche.)* Laissez-le partir, et qu'on n'y touche pas. C'est notre homme. Notre messager.
MINICĂ — C'est dur pour moi, c'est dur pour Votre Seigneurie... *(Il veut s'en aller.)*
L'EMPALEUR *(il lui tend une bourse bien remplie)* — Tiens, prends ça. Tu dois quand même payer tes impôts. C'est la loi.
MINICĂ *(il ne prend qu'une pièce de monnaie)* — Rien qu'un sou, pour ne pas vous refuser... *(Il sort, suivi par Babouche.)*

Scène 5

L'EMPALEUR — Je l'ai dit clairement à mes bourreaux: Il ne faut pas exposer la cruauté au grand jour et laisser dans l'ombre ses ressorts. Il faut les éclairer de la même façon. Peine perdue! Ils n'écoutent pas... Et puis, l'individu a tendance à traiter injustement aussi bien le Prince que le système... *(Réfléchissant.)* Voilà que je parle aux fantômes à présent...
LE PEINTRE — Un Prince doit savoir écouter des deux oreilles.
L'EMPALEUR — De la droite les vivants, de la gauche les morts.
LE PEINTRE — Ce que j'aime ici, c'est l'inédit. Des sensations inédites... à droite et à gauche. *(Confidentiellement.)* Suis-je en sûreté à la Cour de Votre Altesse? Ce serait dommage pour le portrait. Je forme de grands espoirs

pour cette œuvre. Je n'ai jamais trouvé de modèle plus intéressant... Il n'est pas dans ma nature de flatter les gens, vous l'avez peut-être remarqué, mais je sens que, cette fois-ci, je vis une expérience artistique unique... Vous savez, il existe une théorie des regards qui hypnotisent... en tout cas, je me sens lié à Votre Altesse par une sorte de sympathie inexplicable... Nous sommes d'ailleurs un peu parents... nous avons des ancêtres communs. Comme me disait hier un de Vos soldats: « Trajan, Décébale, c'est pareil. Il faut les honorer tous les deux ! »

L'EMPALEUR — Il est heureux que vous ne soyez pas mon frère... comme Radu. L'Empire ottoman... savez-vous que j'y ai passé ma jeunesse? Comme otage ! J'ai eu l'occasion d'y rencontrer quelques artistes italiens... C'est ce qui m'a fait ne pas regarder votre attitude d'un mauvais œil, bien que, de loin, elle ressemble à une provocation continuelle... Vous les artistes, vous êtes bizarres...

LE PEINTRE — Il ne faut pas supprimer les artistes...

L'EMPALEUR — Ce serait bien difficile. Chez nous, tout le monde fait des chansons, nous ne règnerions plus que sur des pals... Nous pardonnons, bien que toutes les chansons ne soient pas bonnes...

LE PEINTRE — Je crois avoir réussi à esquisser la bouche... J'ai l'intention, si je peux me procurer les couleurs nécessaires, d'exécuter deux portraits. Je vous en offrirais un et j'emporterais l'autre dans mon pays... *(Tristement.)* Ici, les œuvres d'art se perdent... ou sont systématiquement détruites... comme chez les Turcs. Si j'essayais de vendre aux Turcs le portrait de Votre Altesse, je serais mis en pièces... et je le serais, ici, pour le portrait du Sultan *(L'Empaleur rit.)* Chez nous, au contraire, il existe de grands collectionneurs, comme le Pape, qui paieraient sans marchander une toile représentant le Prince de Valachie. Et la valeur en augmenterait encore si, Dieu nous en garde, resté seul devant les Turcs, vous perdriez la bataille... Mais vous avez bougé...

L'EMPALEUR — Je ne peux pas me permettre plus de loisir... vous m'excuserez...

LE PEINTRE — Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir supporté plus longtemps auprès de Vous aujourd'hui.

L'EMPALEUR — J'aime bavarder. Malheureusement, je ne serai plus libre de quelques jours.

LE PEINTRE — Vous me congédiez, j'ai compris. Je vous ai peut-être offensé.

L'EMPALEUR — Pas du tout. Restez à ma Cour tant que vous voudrez et, si ce qui s'y passera ne vous effraie pas et que Mon Altesse garde sa tête sur les épaules, vous pourrez finir votre portrait.

LE PEINTRE *(tout heureux.)* — Je suivrai Votre Altesse jusque sur le champ de bataille.

L'EMPALEUR — Vous êtes brave, maître... Que Dieu vous donne autant de santé que vous avez de courage.

(Le peintre s'incline et sort.)

Scène 6

L'EMPALEUR — Accoutré comme un mort et... posant ! Chaque fois que je revêts ces vêtements c'est comme si j'entrais vivant dans un cercueil... Ce n'est pas sans raison qu'ailleurs on appelle le trône cercueil. *(Il s'assied plus commodément sur son siège.)* Bon ! Nous voilà donc dans le cercueil, et d'autres veulent prendre notre place. Tous de souche princiaire, tous ayant droit au cercueil. Notre devoir de bon administrateur est, pour le moment, d'arracher ces souches. Les amis de nos ennemis sont nos ennemis. Je n'ai aucune envie de m'en prendre aux païens avant d'avoir fini mon œuvre *(Il fait le signe du supplice du pal.)* sur nos parents et sur les chrétiens. Il nous faut nous battre à l'ancienne, nous attaquer au flanc, pour tenir les choses bien en main. *(Domnica entre.)*

Scène 7

L'EMPALEUR — Laisse-moi, tu me fais perdre le fil de mes idées. Non, reste. Dis-moi, ce cercueil où je suis, est-il enduit de miel? *(Il se lève et fait semblant d'examiner attentivement le trône.)*

DOMNICA *(riant)* — C'est un trône... le trône de Valachie. Comment serait-il enduit de miel? Il collerait au fond du pantalon...

L'EMPALEUR — Alors qu'est-ce qu'ils ont tous à bourdonner autour comme des guêpes? Pourquoi veulent-ils tous s'asseoir dessus?

DOMNICA — C'est à moi que tu le demandes?

L'EMPALEUR — C'est à moi que je parlais... tout à l'heure, il m'a pris à moi aussi l'envie de m'y carrer... Tu sais ce que tu vas faire? Tu vas prendre une seille de mazout et la verser dessus... Cela nous tiendra tous à l'abri de la tentation. Et tu placeras pour moi un escabeau, à côté.

DOMNICA — Tu es le Prince, tu dois t'asseoir sur le trône...

L'EMPALEUR — Je suis le Prince, mais je veux m'asseoir autrement... On verra bien s'il conviendra encore au peintre de me tracasser...

DOMNICA — Le peintre! Mon Prince, mets-le à la porte... *(Toute honteuse.)* Il dit des obscénités.

L'EMPALEUR — Comment?

DOMNICA — Il disait que je mette un corsage plus... *(Elle montre son décolleté)*, qu'il voulait me dessiner... Il disait qu'il n'avait jamais vu de fille plus belle et que *(Elle pleure.)*... que je devrais le laisser me peindre nue...

L'EMPALEUR *(riant)* — Moi, il m'a fait mettre mes habits les plus chauds... comme s'il gelait à pierre fendre! Des Princes comme moi, on n'en voit pas souvent! qu'il disait. Quel chenapan!

DOMNICA — J'entre au couvent! Il m'a humiliée... je ne suis pas une... une dépravée! *(Elle sanglote).*

L'EMPALEUR — Tu es une fille sage, tu ne t'es pas laissée déshabiller. Le dépravé, c'est moi, qui me suis accoutré comme il l'a voulu... Mais c'est fini maintenant! *(Il retourne le trône contre le mur.)* Tu l'enduiras de mazout, tu entends!

DOMNICA. — Pourquoi le profaner? C'est le trône de votre père... de tous les braves Princes de Valachie... gardons-le au moins pour la forme, il peut venir des ambassades, ou sais-je moi quoi... Pourquoi le salir? Ce serait dommage: du bois de rose.

L'EMPALEUR — Bon, bon, ça va, mais apporte quand même un escabeau... Va-t-en maintenant.

DOMNICA *(elle hésite)* — Je me dis... qu'après tout il ne pensait pas à mal.

L'EMPALEUR — Qui?

DOMNICA — Le maître, le peintre... renvoie-le chez lui... vivant...

L'EMPALEUR — Bon, bon...

DOMNICA — Qu'on ne lui fasse pas de mal...

L'EMPALEUR — Nous verrons bien... Laisse-moi... *(Domnica sort.)*

L'EMPALEUR — Les filles d'aujourd'hui... Même les plus sages, il faut monter la garde autour, le bâton à la main, autrement elles prennent feu.

Tableau 2

Scène 1

Un ravin dans la forêt.

DAN *(secouant ses vêtements couverts de poussière et de brindilles)* — Que de surprises nous réserve l'histoire! tu te traînes comme un serpent toute ta vie, et au moment de sortir au grand jour, de relever la tête, ils en viennent qui te replongent dans la boue...

TZENEA — Ne dites pas cela, Votre Seigneurie, ça portre malheur...

DAN — Tu as dit Votre Seigneurie? Ah! Ah! Oui, mais je ne règne pas encore. *(Tzenea s'incline.)* L'endroit où la terre nous semble s'unir au ciel se nomme un ravin — et tout notre horizon est là. *(Il regarde autour de lui.)* La belle cachette, hein? Je m'y suis faufilé, moi, tant bien que mal, mais toi, mon cher Tzenea?

TZENEA — Vous oubliez que je suis son conseiller? « Je vais chasser le dragon dans les vallons » lui ai-je dit. *(Confidentiellement.)* Le peuple est excité, la

police s'acharne après les gens qui n'ont pas l'amour du travail honnête et de leur pays.

DAN — Des phrases que tout cela.

TZENEA — Des phrases, je veux bien . . . mais ils nous cherchent . . . Je dois aussi faire semblant de me chercher . . . pour ne pas me trouver . . . pour ne pas qu'il me trouvent . . . car s'ils me trouvent . . . ?

DAN — Allons donc ! Tu es bien trop fin pour eux . . . Un vif-argent !

TZENEA — C'est vrai. Et notre ennemi le plus acharné, ce n'est pas Lui, c'est Babouche.

DAN — Celui avec lequel tu as sans cesse à causer en secret barbe à barbe, faisant mijoter le sort du pays?

TZENEA — N'empêche que ce Babouche nous fera cuire . . .

DAN *(Il donne des signes d'énervement.)* — Babouche, Babouche ! Que je n'entende plus parler de cet individu ! Depuis le temps que vous criez tous qu'il est de trop . . .

TZENEA — Mais puisque c'est vrai . . .

DAN — Je ne voudrais pas me mêler de vos affaires . . . mais . . . *(Il réfléchit.)* Il ne mange pas de champignons?

TZENEA — Qui ça? Babouche?

DAN — Oui

TZENEA — Non.

DAN — Vous avez tort de laisser gaspiller vos richesses. Hier encore, le poison savait rendre les honneurs qui étaient dus à tous les gourmands de Valachie . . . Combien n'en a-t-il pas emportés en douce . . . pff ! pff ! — en vol léger, comme les graines de pissenlit . . .

TZENEA — Peine perdue, il ne mange pas de champignons.

DAN — Mon Dieu, cela vous regarde. Nous n'allons quand même pas vous imposer le menu, de l'étranger . . . Mais que je n'entende plus parler de cette affaire. *(Changeant de ton.)* Mes enfants, le mot d'ordre, c'est la confusion. Il faut creuser le précipice . . .

TZENEA *(souriant)* — Nous creusons, nous creusons, jusqu'au fond du ravin . .

DAN — Semez le désordre. Creusez.

TZENEA — Avec une pioche en bois? Le désordre . . . à vrai dire, c'est une vraie pagaille ! *(Irrité.)* Mais ça ne dure pas longtemps. Ses gens surgissent qui gâchent tout en y remédiant . . .

DAN — Un peu plus d'énergie, mes enfants, un peu plus d'énergie . . .

TZENEA — Je fais ce que je peux *(Avec effroi.)* J'ai peur . . . le Prince s'est mis à faire justice partout sur son passage. Il se trouve maintenant de l'autre côté du bois . . . Votre Seigneurie croit-elle que lorsqu'il en sera arrivé à moi et m'aura attrapé, son bras sera engourdi à force de frapper pan ! ou vlan !?

DAN — Toi, tomber entre les mains d'un possédé? Retrouve tes esprits, mon bon.

TZENEA — C'est qu'il a la main lourde ! Il a participé à des tournois . . . Il a bon œil . . . l'esprit alerte . . . *(Il s'agenouille.)* Seigneur, hâte-toi, avec cette armée . . .

DAN *(Dominant la situation.)* — C'est moi que tu appelles Seigneur, ou c'est Dieu?

TZENEA — Aie pitié de nous ! *(Il se lève.)*

DAN — Pourquoi le hais-tu tant?

TZENEA — À cause de Babouche. Celui-là, il m'a toujours regardé de travers. Et de plus, il louche. Ah, si je pouvais l'étreindre, le serrer dans mes bras une fois ! Qui sait, ses yeux guériraient . . . et il me verrait mieux. Savez-vous ce qui leur est encore passé par la tête?

DAN *(curieux)* — Quoi?

TZENEA — Ils veulent transférer la Capitale.

DAN *(surpris)* — Tîrgoviște? et où diable?

TZENEA — Dans un village. Le village de Tucur . . . ou de Ciucur . . . Ciucurest. Ou Bucarest? *(Énervé).* Une sorte de bergerie, des parcs de moutons. Pas même une bourgade comme la cité de . . .

DAN — On m'a dit qu'il y a des femmes dans cette cité . . . et qu'elles ont une de ces toisons . . . *(Il rit.)*

TZENEA *(il n'entend pas)* — Et tu me demandes pourquoi je le hais. Il a tout mis sens dessus-dessous.

DAN *(avec orgueil)* — Nous, nous nous y prenons autrement, pas à coups de pioche, mais à coups de plume . . . d'historiettes. Mais les Saxons me coûtent terriblement cher ! Ils demandent à être payés, non au mot comme c'est l'habitude en Occident, mais à la lettre ! J'ai déboursé, que pouvais-je faire. *(Soupir.)* L'impôt sur Gutenberg ! Mais dès que j'aurai le trône, c'est fini ! Plus un seul livre ! Il faut se civiliser d'abord . . . Nous mettrons l'accent sur un seul aspect . . .

Nous prendrons appui soit sur les paysans, soit sur les boyards, je ne sais pas encore... mais si, sur les boyards, sur les boyards, bien sûr. Nous ne pouvons pas perdre, puisque tous les boyards sont avec nous... J'ai vu que l'Empaleur ne les quitte pas des yeux...

TZENEA — Vous tirerez la Valachie d'impasse...

DAN — La Moldavie aussi... Une seule principauté roumaine, ça n'en vaut pas la peine... Et comment va ce cher Étienne?

TZENEA — Suceava est soit en deuil, soit en fête, soit dans les caves, soit sur les murs. Les boyards ont commencé à rouspéter mais lui — couic! *(Sur un ton de confidence.)* À chaque procès, c'est le massacre! Ça m'étonnerait bien que la Moldavie le supporte encore plus d'un mois ou deux...

DAN — C'est ce qu'on dit aussi chez nous, que ce n'est pas un Prince à faire carrière... à faire carrière avec. Mais notre petit Radu?

TZENEA — Toujours par là, à Stamboul. Il porte les cheveux longs et des pantalons à martingale.

DAN — Celui-là, il a son idée fixe, les Turcs... Erreur. Nous ne ferons alliance qu'avec les Allemands. Ce sont les seuls qui présentent des garanties dans la situation actuelle de l'Europe. Avec Vienne pour bouclier, nous pourrons vaquer tranquillement à nos affaires.

TZENEA — Ce n'est pas mal comme idée, mais qui les paiera?

DAN — Payer qui?

TZENEA — Les Allemands.

DAN — Les Turcs.

TZENEA — Les Turcs?

DAN — Qu'ils leur paient un tribut... et à nous aussi... c'est bien leur tour.

TZENEA *(bas)* — Il se fout de moi ou il est cinglé? *(Haut.)* Il y a une de ces situations en Europe, mon cher... je veux dire mon Prince! Une vraie charade!

DAN — Bah, elle n'est pas difficile à résoudre... pourvu que nous trouvions un pays qui avance les fonds.

TZENEA — Quel pays?

DAN — Comment, quel pays? Un pays roumain.

TZENEA *(se grattant la tête)* — Euh... Nous verrons cela... *(bas.)* Mais qu'est-qu'il veut cet aventurier?

DAN — N'aie pas peur, vieux renard... Nous ne faisons que tâtonner, pour voir...

TZENEA *(rassuré)* — Ah bon! je comprends. Bien sûr!

DAN — Tu n'as pas une tête de premier violon. Alors, laisse-nous la place, à nous autres qui sommes faits à Cremone...

TZENEA *(il ne comprend pas)* — Où ça? Ah oui, je vous laisse...

DAN — Toi, tu es bon pour le deuxième rang.

TZENEA *(même jeu)* — Où? Bien sûr, c'est là que je suis bon... *(Il tire une feuille de papier de sa poche.)* Tout est ici. J'ai réfléchi pendant des nuits et des nuits.

DAN *(lisant le papier)* — Et ne pense surtout pas à nous vendre.

TZENEA *(offensé)* — Voyons!

DAN *(avec cruauté)* — Au premier indice... nous savons combien tu aimes ta famille... elle est toujours chez nous, on lui fait bonne garde... Un seul mouvement douteux, un petit pas de menuet et....

TZENEA *(éclate)* — Oh! Prince! Tu crois donc que ce sont ces malheureux otages qui me retiennent auprès de toi, et pas mon patriotisme ardent?!

DAN — Que sais-je?...

TZENEA — Je n'y comprends plus rien... évidemment je n'ai pas une tête d'homme politique... je suis bon pour le deuxième rang... Tu as voulu me mettre à l'épreuve.

DAN — Toi, à quoi bon? C'est ta femme que j'ai mise à l'épreuve.

TZENEA — Elle a résisté?

DAN — Elle a résisté, oui... comme les femmes savent résister... en cédant. À la fin elles résistent encore un peu, puis cèdent de nouveau...

TZENEA *(bas)* — Je vais le tuer! C'est pour cet aventurier que je m'évertue à saper jour après jour le siège du Prince, l'épée au-dessus de ma tête? *(Haut.)* Qu'y puis-je? Je ne vais pas l'enfermer. Elle est majeure.

DAN — Tu as voulu me poignarder, tout-à-l'heure?

TZENEA — Oui.

DAN — Renonce à ses plaisanteries. Tu ne vois pas que je porte un haubert? Tu ne sais donc pas que tu es entre

mes mains? Une seule parole dite par un de nos gens et l'Empaleur te jetterait dans la plus noire misère... *(On entend un bruissement.)* Qu'est-ce que c'est?

TZENEA — Mes hommes... toi aussi tu es entre mes mains...

DAN — Soyons donc sages. *(Il change de ton.)* Mon frère, conduisons-nous en bons frères.

TZENEA *(calmé)* — Mon frère, c'est terrible. Nous entretuer serait donner carte blanche à l'Empaleur.

DAN — Juste!

TZENEA — Votre Seigneurie a-t-elle un programme bien défini... ou bien est-ce que c'est sur place que vous aviserez?

DAN — Sur place, c'est bien ça. Je prendrai aussi ton avis. Sois toujours auprès de moi... deux ou trois pas derrière moi...

TZENEA *(prudent)* — Cinq ou six. Je sais ne pas me mettre en avant...

DAN — Encore une question: Pourquoi le Pape a-t-il envoyé un peintre comme espion à la Cour de l'Empaleur, et non un sculpteur ou un architecte?

TZENEA — Qui peut savoir? Il a peut-être pensé que nous bâtissons peu et que nous ne sommes pas assez mûrs pour le statuaire. Mais qui t'a dit qu'il était un espion?

DAN — Le Pape. Dis-lui ceci: « Il nous faut un portrait du Prince, exécuté dans le meilleur style italien. Terme de livraison, ce soir même. » Tu ne lui dis pas pourquoi, tu n'entres pas dans les détails. S'il travaille pour le Pape, qu'il travaille aussi pour nous.

TZENEA — Magnifique! Votre logique est impitoyable!

DAN — Bah, je n'ai pas encore donné ma mesure. Comme Prince, je pourrai, j'aurai toutes les conditons pour cela. *(Changeant de ton.)* Les uns disent qu'il est brun, d'autres, qu'il est blond.

TZENEA — Qui?

DAN — L'Empaleur. L'Empereur de Vienne me l'a demandé, et le représentant de la gilde des bouchers à Braşov aussi: « Comment est-il, ce Prince qui à terrifié l'Europe? » « Je n'en ai pas la moindre idée », ai-je répondu. « Certains prétendent qu'il serait démesurément long et squelettique, d'autres, qu'il serait trapu, la tête enfoncée entre les épaules et des yeux de revenant. »

TZENEA — On ne saurait le décrire en quelques mots.

DAN — Tout est prévu. Nous allons imprimer sa figure sur un panneau à cible et mettre sa tête à prix! Nous paierons en canons. Celui qui nous l'amène, mort ou vivant, touchera le canon...

TZENEA *(réfléchit)* — Les personnes de sa suite sont exclues du jeu?

DAN — Nous ne précisons pas. Nous aviserons en temps voulu, comme je te le disais tout à l'heure. Mets l'Italien au travail....

TZENEA — Mais c'est qu'il n'est pas un espion. C'est l'ami du Prince et l'amoureux d'une de ses parentes... Mignonne à croquer...

DAN — Vraiment? Alors, pressons-nous.

TZENEA — Oui, mais avec une armée, Votre Seigneurie. Au quinzième siècle on ne déflore plus une jeune fille en Valachie qu'avec une armée. *(Il rit, Dan aussi. On entend des bruits qui se rapprochent. Tzenea, calmement.)* Mes gens. Ils recherchent les prétendants au trône.

DAN *(il tire son poignard)* — Traître!

TZENEA *(calmement)* — Paix, mon brave. Moi aussi, je porte le haubert. *(Il tire ausssi son poignard. La Gourde entre, tout essoufflé.)*

LA GOURDE *(épouvanté)* — Babouche! Avec toute une troupe de chevaliers!

DAN — Qui nous a vendus?

LA GOURDE *(s'arrachant les cheveux)* — Le climat, mes frères, le climat! Nous avons un sacré climat, il rend les grands soupçonneux. Attention: Babouche ne sait rien de précis.

TZENEA *(s'adressant à Dan)* — Tu vois? Sommes-nous encore frères?

DAN — Bien sûr!

TZENEA — Et, quand vous viendrez... moi, le premier au deuxième rang... à cinq pas...

DAN — Si Mahomet veut être le premier à régler ses comptes avec Vlad, il n'a qu'à le faire. Mais il doit me garantir par écrit que le pays sera libre ensuite.

TZENEA — L'entrée de la grotte se trouve juste après le rocher. De là, vous suivez la rivière, jusqu'à la sortie du bois. *(Les bruits se rapprochent.)* Vite, plus vite...

DAN — N'oublie pas le portrait. *(Il sort.)*

TZENEA — Voilà pour qui nous risquons notre peau . . .

LA GOURDE — Oui, mais il est Prince de sang ! Il nous a promis des titres plus hauts; il offrira des facilités aux boyards, lèvera de nouveaux impôts, si bien que, sous peu de temps, on aura tout pris au peuple et mis de l'ordre partout. Le pays sera un jardin à une seule fleur. *(Il tressaille.)* Babouche !

BABOUCHE *(entrant.)* — Ah, te voilà Tzenea ! Mais pourquoi ce poignard dans ta main? Pas pour te suicider, j'espère?

TZENEA — Un ours. Il s'est retiré au fond de cette grotte.

BABOUCHE — La chasse à l'ours, c'est pour plus tard. Nous avons d'autres fauves à abattre maintenant. Nous allons en Transylvanie dans le Pays de Bîrsa, disperser l'armée de Dan qui s'apprête à franchir nos frontières. Non, reste, tu es peut-être fatigué.

Scène 2

La nuit, au Palais du Prince.

L'EMPALEUR *(Devant la fenêtre, il regarde le ciel.)* — En effet, c'était une comète . . . *(Un temps.)* Dis-moi, avons-nous des astronomes?

BABOUCHE — Oui . . .

L'EMPALEUR — Tu n'en es pas trop sûr . . .

BABOUCHE — Si, mais, ils ne sont pas de qualité. *(En confidence.).* Ils ne sont pas productifs.

L'EMPALEUR — Ont-ils découvert quelque nouvelle étoile?

BABOUCHE — Non.

L'EMPALEUR — Mais qu'est-ce qu'il font tout le jour?

BABOUCHE — Le jour ils ne font rien, ils disent qu'on ne voit rien dans le ciel. Et la nuit . . .

L'EMPALEUR — La nuit?

BABOUCHE — Ils sommeillent . . . Ils s'ennuient un peu . . . Ils sculptent des pipeaux, écrivent des billets pour Saint-Antoine . . . Et médisent l'un de l'autre. C'est qu'ils sont forts en commérages ces savants de ciel, que c'en est pas croyable . . . J'ai dû en descendre un du guettoir . . .

L'EMPALEUR — D'où ça?

BABOUCHE — Du guettoir . . . c'est là qu'ils travaillent . . .

L'EMPALEUR — Qu'ils se reposent . . .

BABOUCHE — Qu'ils travaillent . . . soi-disant. Un guettoir installé dans un arbre, on y monte par une échelle et on observe le ciel . . . Je leur ai dit: celui qui se met en retard, on lui enlève l'échelle . . .

L'EMPALEUR — Combien y en a-t-il?

BABOUCHE — Ils étaient 15, ils sont 14 maintenant, car j'en ai fait descendre un. Il disait que sans femmes on est foutus, dans le ciel comme sur la terre et comme sur . . .

L'EMPALEUR — Qui en est le chef?

BABOUCHE — Un certain Dragavei. Une vraie perche ! Brave homme, par ailleurs ! Mais costaud ! Justement, je me demande: pourquoi nous faut-il des astronomes aussi robustes? Alors qu'à la guerre on ne voit que des malingres . .

L'EMPALEUR — Envoie-moi ce Dragavei. J'espère qu'il est à son guettoir . .

BABOUCHE — Oui, oui, ils sont tous à leur poste . . . à leur poste d'observation . . . *(Il sort pour revenir au bout d'un instant.)* — J'ai transmis . . .

L'EMPALEUR *(arpente la pièce)* — Ainsi donc, les Turcs viennent . . .

BABOUCHE — Pas tout de suite . . . mais j'ai appris par mes hommes qu'ils avaient cela dans l'idée . . .

L'EMPALEUR — Tes hommes, peut-on leur faire confiance?

BABOUCHE — Et comment ! Il ne bouge pas une feuille . . .

L'EMPALEUR — Mais à Poenari, ça va?

BABOUCHE — À la forteresse?

L'EMPALEUR — Eh bien?

BABOUCHE — J'ai pris des renseignements . . . On m'a promis de commencer les travaux sous peu, après la St. Élie . . .

L'EMPALEUR — Pourquoi après la St. Élie? Nous sommes en mai !

BABOUCHE — Je ne sais pas . . . c'est ce qu'on m'a dit . . .

L'EMPALEUR — Demain matin, nous irons à la messe . . . après quoi nous courrons tous à Poenari, nous appellerons le peuple . . . On creusera de nouveaux fossés, on cuira des briques on charriera des blocs de pierre . . .

Ils s'aligneront sur la colline, pour faire passer de main en main...

BABOUCHE — Mais, Votre Seigneurie, demain c'est Pâques... Tout le monde ira à l'église.

L'EMPALEUR — Tant mieux. Ils seront tous là. Nous les prendrons à l'église et irons consolider la forteresse...

BABOUCHE — Commençons au moins après-demain!

L'EMPALEUR — Trop tard.

BABOUCHE — Pour Pâques les paysans portent leurs plus beaux habits...

L'EMPALEUR — Rien de plus sacré que d'élever une forteresse un jour de Pâques. De piétiner la terre pour faire des briques, dans ses beaux habits et de peiner jusqu'à ce qu'ils se déchirent. C'est cela que j'appelle une fête! Tu sais ce que signifie une forteresse, Babouche?

(L'astronome Dragavei entre.)

Scène 3

Dragavei s'incline.

L'EMPALEUR — C'est toi l'astronome?

DRAGAVEI — C'est moi. Je suis l'astrologue Dragavei...

L'EMPALEUR — Tes yeux sont à moitié fermés... As-tu sommeil?

DRAGAVEI — Peste soit de mes yeux... dans ce métier... ils se ferment tout seuls...

L'EMPALEUR — Tu as vu le phénomène?

DRAGAVEI — Quel phénomène?

BABOUCHE *(lui venant en aide)* — Une comète est passée...

DRAGAVEI — J'ai vu, bien sûr...

L'EMPALEUR — Et comment était-elle?

DRAGAVEI — Elle avait une queue... une queue comme ça...

L'EMPALEUR — Comment, comme ça?

DRAGAVEI — Comme ça... *(Il montre de la main.)*

L'EMPALEUR — Était-elle bleue, verte ou grise? Répandait-elle de la poussière de fer, de soufre ou de plomb?... hein?

DRAGAVEI *(se rendant compte qu'il s'est fait avoir)* — À vrai dire... Moi, je ne l'ai pas vue... je regardais ailleurs.

L'EMPALEUR *(frappe dans ses mains d'étonnement)* — Tu entends, Babouche? il regardait ailleurs! Il passe une comète dans le ciel une fois tous les cent ans et nos astronomes regardent ailleurs! Après les femmes, peut-être?

DRAGAVEI — Nous, vous savez, on s'est partagé le ciel en tranches. Chacun sa tranche. On doit tout observer et noter, tout, absolument tout! *(Avec orgueil.)* Dans ma tranche il n'est passé aucune comète!

L'EMPALEUR — Mais dans celle de qui?

DRAGAVEI *(tristement)* — Dans celle de Mierlusca...

L'EMPALEUR — Et qu'est-ce qu'il t'a rapporté Mierlusca? Tu es le chef, non?

DRAGAVEI — Oui, mais lui, on l'a congédié *(Geste de reproche en direction de Babouche.)* Il n'a plus pu veiller... Il est resté une tranche de libre... et le phénomène s'est produit juste maintenant dans sa tranche...

L'EMPALEUR *(en riant)* — Formidable! Aucun de vous ne l'a aperçue... Bon! Cette fois, c'est nous qui l'avons vue... elle ne pourra donc pas se vanter d'avoir survolé la Valachie sans avoir été repérée. Mais, dis-moi: pourquoi ne nous prévient-on pas quelques jours avant, quand de tels phénomènes se passent? C'est pour cela que je t'avais fait venir...

DRAGAVEI — Vous prévenir d'avance? C'est des secrets... astronomiques. Personne ne les connait... On ne peut pas savoir...

L'EMPALEUR — Mais les autres, comment se fait-il qu'ils savent tout une semaine avant?

DRAGAVEI — Les autres? Vous voulez dire, une semaine après... *(Il rit.)*

L'EMPALEUR — Non, avant, *(Gravement.)* Pourquoi ne me faites-vous pas de la vraie science?

DRAGAVEI *(décidé)* — Nous n'avons pas de lunettes! On en a demandé, on nous en a promis, on en a redemandé... et jusqu'ici, rien.

BABOUCHE *(sur un ton de culpabilité)* — C'est notre faute, nous allons leur en donner...

DRAGAVEI *(encouragé)* — Si au moins nous avions des lunettes... regarder par le trou, ne plus abîmer nos yeux...

L'EMPALEUR *(réfléchissant)* — Parce que tu n'as pas observé la comète et sa queue, nous allons te faire couper la queue entre les jambes...

DRAGAVEI *(tombe à genoux)* — Sire!

BABOUCHE — Faut-il aussi le châtrer?
DRAGAVEI — Ne m'estropiez pas! J'ai toujours demandé qu'on m'envoie me battre. Je voulais me battre pour Votre Seigneurie, me battre vraiment... Mais ils m'ont fait monter dans le guettoir... Je danserais avec un Turc mort entre mes dents...
BABOUCHE — Il est très brave... Il a dansé une fois avec un Turc mort entre ses dents...
L'EMPALEUR — Et pourquoi l'a-t-on renvoyé de l'armée?
BABOUCHE — C'est son père... vous savez bien... il nous a suppliés...
L'EMPALEUR *(s'adoucit)* — Eh bien, astronome Stelnita!
DRAGAVEI *(se lève, avec dignité)* — Mon nom est Dragavei.
L'EMPALEUR — Il sera Stelnita dorénavant.
DRAGAVEI *(il tombe à genoux)* — Ne me donnez pas de surnom.
L'EMPALEUR — Tu ne veux donc pas que je sois ton parrain?
DRAGAVEI — Ça, c'est différent. Parents par alliance, comme qui dirait.
L'EMPALEUR — Dans ce pays, c'est moi qui baptise et qui coupe le nombril.
DRAGAVEI — Ça, c'est différent... Je m'appelle Stelnita... *(Il répète le nom.)* Stelnita... Ça sonne bien... Mais moi aussi échapper à cette affaire de ciel. Parce que, même si vous ne me châtiiez pas maintenant, et que vous me laissiez faire ce boulot, à savoir que le pays est en danger...
L'EMPALEUR *(Il le frappe sur l'épaule.)* — Tu prendras tes hommes — cherche aussi Mierlusca — et vous irez tous au bord du Danube. Eux, tu les fais monter dans les arbres... qu'ils laissent le ciel pour le moment... qu'il regardent un peu plus bas, de l'autre côté du Danube... et qu'ils m'envoient chaque jour un rapport sur ce qu'ils ont vu... Après quoi, toi, tu monteras à cheval et tu courras à l'endroit appelé Poenari, prendre le commandement de la forteresse.
DRAGAVEI — Je connais les lieux... Mais la forteresse est en ruines...
L'EMPALEUR — J'ai dit: prendre le commandement de la forteresse...
DRAGAVEI — C'est-à-dire que nous devons y élever une vraie forteresse, j'ai compris, nous le ferons, et après...
L'EMPALEUR — Nous la défendrons.
DRAGAVEI — Contre qui?
L'EMPALEUR — On verra bien... contre qui. Va-t-en.
DRAGAVEI — Je rends grâce à Dieu.
L'EMPALEUR — Pourquoi?
DRAGAVEI — Pour le phénomène... *(Il s'incline, veut sortir.)*
L'EMPALEUR — Comment disais-tu que tu t'appelles?
DRAGAVEI — Je suis le soldat Stelnita.. à partir d'aujourd'hui, je suis le soldat Stelnita... *(Il sort).*

Scène 4

L'EMPALEUR — Il semble un brave homme... Et puis, il m'a fait rire!
BABOUCHE — Je prierais Votre Seigneurie... que son père n'en sache rien. Je lui ai promis. C'est moi qui lui ai promis... Il est vieux et infirme, il veut savoir son fils à l'abri du danger...
L'EMPALEUR — Quel âge a le vieux?
BABOUCHE — Dans les quatre-vingts. C'est une sorte d'oncle à moi...
L'EMPALEUR — C'est bien, demain, nous le ferons empaler. Mais je tiendrai aussi ma promesse. Je ne vais pas te dire pourquoi. Pour rien au monde. *(Babouche se tait.)* Nous avons tous les deux perdu le sommeil... hein? *(Babouche se tait.)* Cette nuit, il nous faut encore envoyer une ambassade au roi Mathias de Hongrie, notre parent et ami. Et une autre à Suceava. Peut-on faire confiance à nos gens?
BABOUCHE — Ils ont tous appris à te craindre... Je ne sais pas si on peut leur faire confiance... En nous faisant craindre des gens, peut-on les amener aussi à nous aimer?
L'EMPALEUR — Oui, on peut!
BABOUCHE — Alors, oui, nous pouvons leur faire confiance. Étienne de Moldavie paraît se tenir fermement sur son trône.
L'EMPALEUR — A-t-il oublié que c'est nous qui l'avons aidé à s'y asseoir?
BABOUCHE — Pas encore. Il nous envoie toujours des signes d'amitié.
L'EMPALEUR — Avoir des amis c'est bien. Dans le pays comme au dehors. Et puis, Étienne et moi, depuis que nous étions gosses et jouions à la guerre,

je sais que nous avons les mêmes idées... Dieu, que le temps vole, et que nos pensées restent les mêmes...

(Tzenea entre.)

Scène 5

L'EMPALEUR — Tu as dressé des forêts de pendus... pourquoi?

TZENEA — Je combats pour la justice absolue. Or, l'homme est injuste par nature. Parce qu'il est né dans le péché.

L'EMPALEUR — « Belle fleurette, trois pendus. / Malheur fut, bonheur n'est plus. » Tu connais la chanson?

TZENEA *(riant)* — Qui sait quels malveillants ont fait l'air et les vers. Je savais bien que je deviendrais impopulaire, parce que l'homme, il est habitué à ce qu'on lui fasse du bien de force. Or, quand on le lui fait de force, il dit que c'est...

L'EMPALEUR — ... de force.

TZENEA — Justement.

L'EMPALEUR — Il ne voit pas le bien, il voit seulement qu'on le lui fait de force... Ouais...

TZENEA *(lui tend une feuille de papier)* — Les prétendants. Les voleurs de trône...

L'EMPALEUR *(légèrement irrité)* — Pourquoi diable viens-tu chaque nuit m'apporter la liste de ceux qui veulent prendre ma place?

TZENEA — C'est vous qui l'avez exigé. La liste noire de minuit.

L'EMPALEUR *(jetant un regard sur la liste)* — Comment! Ils sont de nouveau 13? L'année dernière, à la même époque, ils étaient 11.

TZENEA — Ça oscille.

L'EMPALEUR *(consulte la liste. Surpris)* — Georges Babouche, ici?

TZENEA — C'est ce qui ressort des dernières dénonciations. J'ai peine à y croire. C'est pourquoi, vous voyez, j'ai inscrit BABOUCHE en majuscules, mais Georges, en minuscules.

L'EMPALEUR *(déchire le papier)* — Va-t-en, oiseau de mauvais augure!

(Tzenea sort.)

Scène 6

L'EMPALEUR — J'en ai la naussée... *(Babouche entre.)*

BABOUCHE — Votre Seigneurie a dit quelque chose?

L'EMPALEUR *(tressaille)* — Non, rien... si, je voulais dire que j'ai la nausée... J'ai marché tout le jour à pied, déguisé en marchand...

BABOUCHE — Qui aurait pu vous reconnaître? Heureusement qu'il ne vous est rien arrivé...

L'EMPALEUR — Je suis couvert d'égratignures... les ongles de ceux qui demandaient l'aumône... Je jetais un sou en l'air... et tout le marché se ruait dessus... Tous demandent l'aumône, personne ne veut travailler honnêtement... D'où tant de mendiants?

BABOUCHE — Les épidémies... les batailles...

L'EMPALEUR — Ils ont fini par me chiper ma bourse...

BABOUCHE *(rit)* — Sacrés larrons!

L'EMPALEUR — C'était un souvenir de ma mère... tu me la retrouveras, tu entends? *(Indigné)* Des charognes de chiens au bord des fossés, et personne qui pense à les enterrer... Des enfants galeux, la tête couverte de boue et qui se disputent des os avec des chats, pour...

BABOUCHE — Les temps sont durs...

L'EMPALEUR — Qui les fait, les temps?

BABOUCHE — C'est nous, mais... nous avons trouvé le pays comme ça. Je crois qu'on ne peut plus rien y faire...

L'EMPALEUR — Faut-il donc rester les bras croisés?

BABOUCHE — Est-ce que je sais, moi... peut-être bien qu'il le faudrait...

L'EMPALEUR — J'ai demandé à un petit marchand ce qu'il pensait du nouveau Prince et...

BABOUCHE — Et?

L'EMPALEUR *(avec dégoût.)* — Il a lancé un gros juron... Il disait qu'on ne pouvait plus faire de commerce honnête en Valachie, à cause des voleurs... et que le Prince le savait, mais qu'il fermait les yeux... Il avait raison... J'ai fermé les yeux tant que j'ai pu... mais je ne peux plus... Un fou m'a tiré par la manche me demandant un

sou pour s'acheter du nougat *(Avec effroi.)* Il disait que c'était lui le Prince et que, après qu'il mangerait le nougat, il avait de grands projets . . . Tout d'abord, envoyer à tous les diables ceux qui étaient contre, ceux de l'endroit, il disait qu'il les ferait empaler, mettre en pièces . . . qu'il nettoierait le pays . . . qu'il le rendrait propre à briller . . . à glisser dessus . . . Puis qu'il y attirerait Mahomet et son armée . . . qu'il couperait la tête à Mahomet et qu'il enverrait promener l'armée turque en Pologne. Et même en France . . . Qu'ils se débrouillent . . . Mais qu'il faudrait pour cela attirer le plus de Turcs possible . . . les pousser pendant qu'ils glissent . . . *(Il rit.)* Le pauvre, comme ses yeux étaient brillants ! et il a raté le nougat . . . parce que ma bourse s'était envolée. Nous devrions tous apprendre le turc, qu'il disait, pour les imiter. Et quand Mahomet dirait « Je veux conquérir la Valachie », nous ferions houou ! en turc. Ça les arrêterait un an ou deux.

BABOUCHE — Un pauvre fou, que voulez-vous . . .

L'EMPALEUR — Non, il avait quelque chose en tête . . . ses yeux brillaient trop fort . . . J'avais envie de l'emmener avec moi . . . de l'asseoir sur le trône, peut-être qu'il y aurait fait du bon travail . . . et de manger moi-même le nougat.

BABOUCHE *(évasif.)* — Voyons . . .

L'EMPALEUR *(pensif, en regardant par la fenêtre.)* — Des comètes à queue de soufre et des conseillers à barbe de fou ! *(Il soupire. S'adressant à Babouche.)* — Au boulot !

Acte troisième

À l'heure du midi

Tableau 1

Scène 1

L'intérieur d'une église, aménagé en salle de banquet. Les mendiants, assis sur deux rangs, festoient.

LE MANCHOT *(avec humeur)* — Hé là ! qu'est-ce que tu fais? Tu verses le vin dans mon oreille, idiot? Dieu, que c'est malheureux de ne pouvoir manger avec ses propres mains !

L'AVEUGLE. — Je ne peux pas trouver ta bouche du premier coup. Si tu veux qu'un aveugle te donne à manger, supporte qu'il te tâte. Fichtre, j'ai perdu mon bâton.

LE MANCHOT. — Donne-moi à boire.

L'AVEUGLE. — Puisque je te dis que j'ai perdu mon bâton? Je n'y vois plus goutte. Et puis, tu gigotes tout le temps. . . *(En tâtonnant avec son bâton il trouve la bouche du Manchot.)*

LE MANCHOT. — Verse maintenant. . . ça ira droit au but. . . *(La bouche grande ouverte.)* — Vas-y. . . .

L'AVEUGLE *(Il verse le vin dans l'oreille du Manchot)* — Tiens, bois. . .

LE MANCHOT. — Tu as de nouveau versé dans ma cervelle, imbécile. Je serai bientôt ivre-mort. Peste soit du festin ! Je vais me soûler avant même que d'y goûter. . .

(L'assistance s'amuse.)

LE BÈGUE. — Il voit. . . je te dis qu'il voit. Hé, l'aveugle, ne regarde pas. . . verse honnêtement.

L'AVEUGLE. — Que le diable vous emporte! *(Il pose le cruchon.)* Et pendant ce temps ma gidouille qui reste vide. *(Il se met à manger.)* Qui m'a piqué mon morceau?

LE CUL-DE-JATTE. — Tiens, prends ça. *(Il lui tend un morceau de mouton rôti).* De la bidoche de mouton... Y en a pour tout le monde, t'en fais pas, c'est le Prince qui paie.

BOUCHE TORDUE *(amorce un discours.)* — Si le Prince nous a assemblés, ici, tous les mendiants, c'est sûr qu'il va y avoir ripaille. « Je vais bien remplir le ventre aux mendiants, pour que le Bon Dieu me pardonne mes péchés », qu'il a dû se dire... Mais il a rien à lui pardonner, le Bon Dieu, vous voyez comme il est bon, il nous fait l'aumône...

LE BÈGUE. — Une fois, par hasard...

BOUCHE TORDUE. — Moi, ça m'est allé droit au cœur... À la sienne...

LE MANCHOT. — Pourquoi croyez-vous qu'il se traîne par terre, ce cul-de-jatte?

LA BOSSUE. — Pourquoi?

LE MANCHOT. — Pour bigler sous les jupes... *(Des rires.)*

LE GALEUX. — Il sait des tas de choses... il a beaucoup vu... *(Même jeu.)*

LE CUL-DE-JATTE. —Au lieu de rigoler, vous feriez mieux de vous branler la tête, histoire de voir si elle est encore sur vos épaules. Y avait chez nous un boyard, ils l'ont condamné à avoir la tête coupée, quelqu'un l'avait dénoncé.. Et quand ils sont venus la lui couper...

LE MANCHOT. — Lui couper quoi?

LE CUL-DE-JATTE. — Quand ils sont venus la lui couper, sa tête, il a dit au bourreau: « Écoute, tu as été à mon service, j'ai une chose à te demander, aiguise-la bien, ta hache ». « Bien sûr, maître, je le ferai. Vous me connaissez depuis que j'étais gosse, vous m'avez tenu dans vos bras. » Il s'en va, aiguise sa hache et revient. Le boyard: « Tu l'ai bien aiguisée? » « Oui ». « Tu es sûr que tu as bien promené la pierre dessus? » « Puisque je vous le dis, maître! » Le boyard met la tête sur le billot et attend. Il attend. Au bout d'une demi-heure, il dit, furieux: « Eh bien, que fais-tu, tu ne frappes plus, nom de Dieu? » « Il y a beau temps que j'ai frappé, maître... hochez donc un peu la tête pour voir. »

DES VOIX EFFARÉES. — Brrr...

LE GALEUX *(détendu.)* — Rien que ça?

LE CUL-DE-JATTE. — Rien que ça. Hoche un peu la tête pour voir.

LE GALEUX. — Voilà *(Il se promène en hochant la tête.)*

L'AVEUGLE. — Hé là, arrêtez! On est à une fête ou à un enterrement?

LE BÈGUE. — Divertissons-nous, et qu'on ne sois jamais plus malheureux que maintenant... *(Ils trinquent, ils boivent.)*

L'AVEUGLE. — C'est le Prince qui t'a payé pour que tu chantes ses louanges! *(Des rires.)* Il a bien choisi son homme... *(Il rit eux éclats.)* Saint Jean la Bouche d'Or!

BOUCHE TORDUE. *(dans une envolée d'éloquence.)* — Quel autre que lui pourrait assembler de nos jours tous les gueux pour les régaler? Qui donc, dites-le-moi?

LE GALEUX. — C'est vrai, ça. Le prince veut avoir les gueux de son côté.

BOUCHE TORDUE. — Il n'est pas bête.

LE MANCHOT. — Et sévère, avec ça. On le craint comme le feu.

LE CUL-DE-JATTE. — *(effrayé, il veut s'enfuir)* — Le feu? où ça?

LE MANCHOT. — Le Prince, Cul-de-jatte, on le craint comme le feu. Tu te préparais déjà à ficher le camp, hein? *(Des rires.)*

L'AVEUGLE. — Il serait arrivé loin!

LE CUL-DE-JATTE. — Moi, je vous dis que ça ne présage rien de bon. *(Suppliant.)* Personne ne veut m'aider à sortir d'ici?

L'AVEUGLE. — Lève le pied, si tu peux.

LE CUL-DE-JATTE. — J'ai comme un pressentiment... Qu'est-ce qu'il lui a pris, comme ça, d'un coup? Pensez un peu: tant de dépenses pour des propres-à-rien comme nous... *(Suppliant.)* Personne ne veut m'aider?

LE BÈGUE. — Nous causons, nous causons et le rôti refroidit... *(Il se met à dévorer.).*

LE MANCHOT *(à l'aveugle)* — Verse, l'aveugle! *(Il ouvre la bouche.)*

(Le Prince entre, accompagné du capitaine Babouche et de quelques soldats.)

UN SOLDAT. — Sa Seigneurie!

TOUS *(Surpris.)* — Le Prince!

L'EMPALEUR. — Bon appétit, mendiants!

LES MENDIANTS *(La bouche pleine.)* — Merci, Votre Seigneurie!

L'EMPALEUR. — Ils sont bons, les plats, mendiants?

LES MENDIANTS *(En chœur.)* — Que Dieu vous bénisse !

L'EMPALEUR. — Mais pourquoi vous êtes-vous arrêtés? Prenez, mangez, cela ne nous empêchera pas de causer.

LE CUL-DE-JATTE. — On a peur d'en avoir l'estomac retourné, Votre Seigneurie ! *(Des rires.)*

L'EMPALEUR *(Souriant)* — Mangez sans crainte, braves gens. J'ai pensé que vous aviez peut-être faim . . .

LE MANCHOT. — Même que c'était l'heure du dîner . . . après tant d'années. . .

LE CUL-DE-JATTE. — On avait l'estomac qui gargouillait . . .

L'EMPALEUR. — Eh bien, j'ai entendu ce gargouillement et je me suis dit: Il est temps de faire silence dans le pays.

LE BÈGUE. — Nous ne voulions pas faire de bruit, mais ça s'entend quand-même . . .

LE CUL-DE-JATTE. — C'est qu'on est bien malheureux ! Moi, je me suis traîné comme vous me voyez de l'autre bout de ville. Personne ne voulait me prendre dans ses bras.

L'AVEUGLE. — Les femmes d'aujourd'hui . . . *(Des ricanements.)*

LA BOSSUE. — Toi, ne te fous pas des femmes. *(Ils se disputent)*

L'EMPALEUR. — Hé là, arrêtez ! Toi, la Bossue, n'y fais pas attention . . .

L'AVEUGLE. — Elle a une bosse jusque dans sa tête . . . pleine de venin . . . un poison comme ça, moi je ne peux pas . . .

LE CUL-DE-JATTE. — Je me suis traîné . . . dans les trous, dans les bosses, Votre Seigneurie . . .

LE BÈGUE. — Y a bien de la misère. . . !

L'EMPALEUR *(s'adressant à Babouche)* — Capitaine Babouche, qu'on leur apporte encore un tonneau de vin ! Et un veau rôti !

(Babouche fait signe à un soldat, qui sort.)

LA BOSSUE. — Que Dieu bénisse Votre Seigneurie. Vous êtes bon comme le pain.

L'AVEUGLE. — Et la nuit, il fait si noir ! Je me cogne à toutes les palissades. *(Avec effroi.)* — Et ça pue affreusement.

L'EMPALEUR. — Ce ne sont pas des palissades, ce sont des pals. Tu n'y as pas pensé?

L'AVEUGLE. — Si j'y avais pensé . . . Si Votre Seigneurie veut faire empaler les gens, elle peut le faire. Il y aura personne pour l'empêcher. *(Pensif.)* Moi, je croyais que c'était des palissades . . .

L'EMPALEUR. — Ce sont des pals, l'aveugle, parce qu'il y a trop de malfaiteurs dans ce pays.

LE CUL-DE-JATTE *(S'adressant à la bossue)* — Je voudrais sortir un peu . . .

LA BOSSUE. — Arrête de te tortiller, t'as des vers ou quoi?

LE MANCHOT. — Moi aussi, quelqu'un a voulu me piller avant-hier . . . mais je lui ai balancé une de ces tartes ! Il voulait me barboter les coupes . . .

L'EMPALEUR. — Quelles coupes?

(Le manchot tousse.)

LA BOSSUE. — Pour voler, on ne vole plus . . .

L'AVEUGLE — Qui oserait? Autre chose, je dis pas non, Votre Seigneurie, mais pour voler, ça non . . . personne . . .

LE MANCHOT *(après un procès de conscience.)* — Si, moi.

L'EMPALEUR. — Tu te vantes, il me semble. Où habites-tu?

LE MANCHOT. — Faubourg des cordonniers . . . juste après les tanniers . . .

L'EMPALEUR. — Tu as bu aujourd'hui à la fontaine de la place?

LE MANCHOT. — J'ai bu.

L'EMPALEUR. — Tu as vu une belle coupe?

LE MANCHOT. — Oui.

L'EMPALEUR. — C'est moi qui l'ai mise là, à titre d'essai. Pour voir s'il se trouverait des vaillants . . .

LE MANCHOT *(Il tire, en hésitant, deux coupes de son sein.)* — Voilà, Votre Seigneurie.

L'EMPALEUR. — Qu'est-ce que c'est?

LE MANCHOT. — Les coupes . . . je les ai chipées . . . à titre d'essai . . . J'ai piqué la première . . . Le lendemain y en avait une autre à sa place . . . on aurait juré que c'était la même . . .

L'EMPALEUR. — Qui l'y avait mise?

LE MANCHOT. — Les gens. Les autres. Ils savaient que si elle disparaissait tout le faubourg serait fiché en taule. . .

L'EMPALEUR *(avec admiration)* — Sacré larron !

LE MANCHOT. — Puis, j'ai chopé l'autre, et il en est apparu une troisième, que

j'ai plus eu le temps de faucher, parce que je suis venu ici...

L'EMPALEUR. — Je pensais à te faire couper l'autre main aussi...

LE MANCHOT. — Inutile, j'utiliserai mes pieds...

L'EMPALEUR. — Parce que tu as avoué, nous te pardonnons.

LE MANCHOT. — J'ai pas volé par malice, Votre Seigneurie. Seulement par sport. Plus un truc est difficile à chiper, plus il me donne envie d'essayer...

L'EMPALEUR *(s'adressant à Babouche)* — Remplis ces coupes, je veux trinquer avec le dernier larron du pays.

BABOUCHE *(il verse le vin)* — Elle est sale, Votre Seigneurie... *(On apporte un tonneau de vin et des morceaux de viande rôtie sur de grands plateaux.)*

L'EMPALEUR *(il boit)* — À la tienne, manchot. Tu as de la chance que je sois de bonne humeur aujourd'hui.

LE MANCHOT. — Je savais moi, que c'était le bon moment pour me confesser...

LES AUTRES *(levant leurs verres)* — Que le Bon Dieu nous donne la paix avec les Turcs, Votre Seigneurie, parce qu'entre nous, faire la paix c'est plus facile.

LE MANCHOT. — Le truand t'aime, parce que tu es cruel et que tu châties durement, et qu'il est de plus en plus difficile de voler...

L'EMPALEUR *(levant la coupe)* — Je vous fais la vie dure, hein, filous? *(Des rires.)*

LES MENDIANTS *(levant leurs verres)* — Que le Bon Dieu te donne longue vie, pour qu'on ait le temps de nous redresser...

LA BOSSUE. — Je vais me redresser, moi, quand les poules auront des dents. *(Ah! ah! ah!)*

L'EMPALEUR .— Je pensais vous demander conseil, voir ce qu'il y a à faire.

L'AVEUGLE. — Quoi faire? Tu peux pas voler, tu peux pas mentir, tu n'as pas à qui demander l'aumône, tu n'as pas avec qui ragoter — ils ont tous les jetons — tu peux pas te gratter parce qu'on te coupe les mains... c'est terrible!

LE BÈGUE. — Les nôtres ne veulent plus de nous.

LA BOSSUE. — On a plus de foyers...

LE MANCHOT. — On dort Dieu sait où... sous les toits... je veux dire sous les ponts... sous les auvents...

L'EMPALEUR *(tendrement)* — Et que puis-je faire pour soulager vos misères?

LES MENDIANTS. — Votre Seigneurie peut tout, si elle veut...

L'EMPALEUR. — En effet, je crois que si je veux, je peux...

L'AVEUGLE. — Si Votre Seigneurie non plus n'en veut plus des aveugles...

LE CUL-DE-JATTE. — ...des culs-de-jatte...

LA BOSSUE. — ....des bossus...

LE GALEUX. — ...des galeux...

LE LÉPREUX. — ...des lépreux...

BOUCHE TORDUE. — ...des ceux qui ont la bouche tordue...

L'EMPALEUR *(En colère)* — Ho! Ça suffit. Je veux de tous les gueux.

LES MENDIANTS. — Que Dieu bénisse Votre Seigneurie qui veut de tous les gueux!

L'EMPALEUR *(il fait des manières)* — Ne me flattez pas, voyous!

LES MENDIANTS. — Que Dieu vous bénisse...

L'EMPALEUR. — Coupeurs de bourse!

LES MENDIANTS. — Vive Sa Seigneurie! *(Ils lèvent leurs verres.)*

L'EMPALEUR. — Bandits...

LES MENDIANTS. — Hourrah!

L'EMPALEUR. — Salauds!

LES MENDIANTS. — Hourrah! Hourrah!

L'EMPALEUR. — Ordures! C'est pour cela que je vous ai assemblés, pour vous réunir...

LES MENDIANTS. — Ah, ah, ah! Elle est bien bonne! Il est bon, notre Prince, bon comme le bon pain...

L'EMPALEUR. — Puis-je compter sur vous?

L'AVEUGLE. — Nous sommes une force.

LE MANCHOT. — Tu peux pas savoir quelle fringale nous avons quand nous sommes tous ensemble.

L'EMPALEUR. — Vous ne courrez plus les chemins... les guinguettes... vous ne dormirez plus sous les ponts... vous ne serez plus un fardeau pour personne, plus un obstacle pour personne...

LES MENDIANTS. — Longue vie à notre bienfaiteur!

(Un soldat entre.)

Scène 2

LE SOLDAT. *(bas, au Prince)* — Les autres sont aussi venus.

L'EMPALEUR. — Y a-t-il assez de place pour tout le monde?

LE SOLDAT. — Ils sont nombreux... mais s'ils se serrent un peu... Les autres sont très pressés... Ils disent que depuis trois ans... maintenant, c'est tout ou rien.

L'EMPALEUR. — Ils ont apporté les registres?

LE SOLDAT. — Oui... mis au jour, le compte des intérêts y est aussi...

L'EMPALEUR *(tout haut, solennellement)* — Les Turcs!

LES MENDIANTS. — Oh là là!

LE CUL-DE-JATTE. — Votre Seigneurie, nous ne pouvons pas nous battre! Comment les affronter? Ils sont trop nombreux! Mieux vaut les amuser.

L'EMPALEUR. — C'est une idée. Mais c'est à vous de les amuser maintenant, moi, je ne fais que ça depuis trois ans et j'ai fini par les énerver...

(L'ambassade turque entre. Des révérences, puis un lourd silence.)

Scène 3

L'EMPALEUR. — Soyez les bienvenus dans notre hospitalière Valachie.

SOLEIMAN. — Nous toujours sentis bien à vous, vous recevez nous avec musique et oumtata... Le très illustre, très juste et très clément Padishah très peiné à Votre Altesse. Lui dire que votre fin soit heureuse.

L'EMPALEUR. — Qu'est-ce que ça signifie?

SOLEIMAN. — Que tu meures sur ton trône.

L'EMPALEUR. — On verra bien!

SOLEIMAN. — Il dit que, à cause de ton peu d'ardeur à notre service...

L'EMPALEUR. — Non, ce n'est pas possible... il me prend pour un autre...

SOLEIMAN. — « Et parce qu'il a tant tardé à accomplir nos ordres »...

L'AGA *(Il intervient en comptant sur ses doigts)* — Le séraskière... des chevaux de poste... le capoudgibasha et le bashbakikouli...

L'EMPALEUR. — Tarder, moi? *(S'adressant à l'aga.)* — Quels chevaux, nom de Dieu? *(Aux mendiants.)* Vous, taisez-vous!

LES MENDIANTS *(échangent des regards)* — Ils vont peut-être le bannir *(Ils entourent le Prince, commencent à sautiller, à se moquer de lui, à crier.)* Banni! Banni! Banni! Banni! Ban...

L'EMPALEUR *(avec douceur)* — Soyez sages, mes enfants!

LES MENDIANTS *(même jeu)* — Banni, tss tss! Voilà le banni...

L'EMPALEUR *(se maîtrisant)* — Taisez-vous ou je vous fous dehors! *(Au soldat.)* Où est le commandant des gardes?

LE SOLDAT. — Ils est de garde.

L'EMPALEUR *(aux mendiants)* — Attendez un peu, que j'appelle vos parents...

(Les mendiants se calment un peu.)

SOLEIMAN. — Le très illustre, très juste et très clément sultan n'a pas abandonné l'espoir de recevoir le tribut et les dons...

L'AGA. — Il a dit: « Serait-ce en vain que nous lui avons donné cafetan et sorbets? »

L'EMPALEUR. — Les sorbets étaient bons, c'est vrai, mais le cafetan s'est déchiré à l'aisselle... Si jamais je rencontre ce tailleur...

L'AGA. — Il a dit: « Serait-ce en vain que le miralème-aga lui a donné le sandjak et les tougs? »

SOLEIMAN. — Aussi nous a-t-il envoyés, l'Aga Carassol et moi-même, rappeler à votre souvenir que...

L'EMPALEUR. — Je vous vois venir. Vous voulez aller directement dans la *hasna merdre*, n'est-ce pas?

SOLEIMAN. — Oui, dans la *hasna*, dans la trésorerie princiaire... Et vous nous remettiez non seulement l'or, mais aussi les enfants que vous nous devez et les faucons...

L'EMPALEUR *(à Babouche.)* — Les faucons, écris « faucons », Babouche, n'oublie pas les faucons, nous serions déshonorés. *(Aux messagers.)* Bien sûr... comment donc... Ils sont dressés, les ailes déployées...

SOLEIMAN. — Et vous nous donnerez pour escorte un boulouk de soldats, avec un bon bashbouloukbasha, qui nous protège jusqu'au Danube... Pour

que nous y arrivions sains et saufs, avec tout le profit impérial...

L'EMPALEUR. — Et toi, l'Aga Carassol, qu'est-ce que tu en dis? Tu n'as pas l'impression qu'il charrie un brin, notre ami? *(Il montre Soleiman.)* Ce n'est pas un peu beaucoup ce qu'il demande? Ne voudrait-il pas aussi des bisons, des chevaux, des cerfs... Demandez et vous serez servis... À demande bien formulée, offre certaine chez les Roumains...

L'AGA. — Si vous saviez comme le sultan était peiné!... Il s'est rappelé aussi vous avoir vu une fois passer dans Stamboul vêtu de satin vert et chaussé de bottes jaunes... Ce qui est tout à fait interdit aux étrangers...

L'EMPALEUR *(à Babouche)* — Je n'ai jamais de ma vie chaussé de bottes jaunes. J'ai bien dit qu'il me prenait pour un autre... *(Aux messagers.)* J'aime le très clément Mahomet de tout mon cœur et je suis désolé que son opinion sur moi soit si de travers. Comment faire pour qu'il la change... qu'il la redresse?

SOLEIMAN. — Donne-lui tout ce qu'il demande...

L'AVEUGLE. — Hélas, malheur à moi, malheur à toi, malheur à lui! S'ils s'entendent on les verra tous sur la paille et nous n'aurons plus chez qui aller mendier...

LE MANCHOT. — Tais-toi, ils ne vont pas s'entendre...

SOLEIMAN. — Frères à tout jamais.

L'AVEUGLE. — Nom de Dieu à tout jamais... Tu les entends comment ils marchandent?

LE MANCHOT *(bas, à l'aveugle)* —Tu en as une de ces vues, l'aveugle! Tu ne vois donc pas que tout ça c'est rien que des chichis?

L'EMPALEUR. — Dites-moi, honorables hôtes, messagers du très illustre Mahomet, notre père et protecteur, quel bon vent vous amène? C'est-à-dire, vous me l'avez déjà dit. Les registres maintenant. Est-ce que les additions et les multiplications sont faites?

SOLEIMAN. — Tout, les intérêts et tout... *(A l'Aga)* Donne lecture...

L'AGA *(ouvrant le registre)* — Le tribut pour l'année 1456... là... cent bourses...

LE CUL-DE-JATTE. — Sacrebleu, que de ripailles! Que de bombances ratées! Que de gigots! Que d'or!

L'AGA. — Pour l'année... trois cents bourses..... la somme a triplé, parce que vous n'avez pas payé quand elle avait doublé...

LA BOSSUE. — Ils nous écorcheront vifs, ceux-là. Ils nous enlèveront jusqu'à la peau du dos, mon bon saint Zizi!

L'AGA. — Et pour cette année de l'Hégire, cinq cents bourses. *Bashca*, en sus, les mille garçons pour être élevés à Stamboul, comme janissaires...

L'EMPALEUR *(pensif)* — Ainsi donc... *bashca*, en sus...

L'AGA. — *Bashca*, les esclaves pour le ramonage des cheminées à Istanbul...

L'EMPALEUR *(à Soleiman)* — Faut-il absolument que vous retourniez auprès du très illustre sultan avec tout le tribut?

SOLEIMAN. — Absolument! Sinon il se mettra en colère. Et il a la colère terrible. *(Confidentiellement.)* Votre Seigneurie sait bien qu'il y en a beaucoup qui viennent comploter, ils disent que ceci, que cela...

L'EMPALEUR. — Qu'y puis-je?

SOLEIMAN. — Il a piqué une de ces rages!

L'EMPALEUR. — Qui?

SOLEIMAN. — Le sultan. Il a dit: « Tout, absolument tout et sur l'heure! argent comptant!»...

L'EMPALEUR. — Sur l'heure, comme ça sans plus, je ne peux vous donner que ces enfants.

SOLEIMAN. — Quels enfants?

L'EMPALEUR *(montrant les mendiants)* — Ceux-ci... C'est vrai qu'ils sont un peu rachytiques... Mais... On a eu quelques années mauvaises, c'est la faute du climat... Nous nous sommes serré la ceinture... et ça nous a été difficile... Nous pensions justement que... qu'il nous avait dispensé!

SOLEIMAN. — Comment vous dispenser, Votre Seigneurie?

L'EMPALEUR. — Qu'il nous dispense.

L'AVEUGLE *(à Bouche Tordue)* — Hé, Bouche Tordue, vas-y de ton bec, tu vois bien que le Prince, il est coincé! Il a besoin d'aide.

LE BÈGUE. — Attire le tocard de notre côté. *(Il crie.)* Vive le cousin Empaleur!

BOUCHE TORDUE. — Hm ! *(Il tousse.)* Honorables Tatares !

L'AVEUGLE *(Bas.)* — Ce sont des Turcs !

BOUCHE TORDUE. — Honorables *harabadji*, honorables charretiers ! . . . Le tribut a toujours été pour nous chose sacrée. Même qu'à la Sainte Nitouche on a fêté son anniversaire. Je veux dire qu'on a toujours ménagé, qu'on a toujours voulu vous donner la chèvre et le chou, et le gosse aussi . . . Parce que, si on n'était pas là, nous, pour vous les donner, alors qui vous les donnerait, je vous le demande?

L'AVEUGLE. — Il cause bien . . .

LE MANCHOT. — Saint Jean Bouche en cœur . . .

BOUCHE TORDUE. — Faites-nous confiance. Et pfoutt ! retournez chez vous, on vous l'enverra . . . Ça arrivera avant vous, j'vous le jure, et tourneboule-tourne, pour un sous v's aurez les dessous . . .

SOLEIMAN. — Nous ne bougerons pas d'ici avant de recevoir tout, argent comptant . . .

BOUCHE TORDUE. — Quoi, comptant? Nous payons sans compter . . . à la pelle . . . Nous pomperons la trésorerie, nom de Dieu, comme je vous le dis, on la videra au seau.

L'EMPALEUR *(à Bouche-Tordue)* — Voyons, mon ami, laisse tomber ! *(A Soleiman.)* Nous pensons que . . .

LA BOSSUE *(au Manchot)* — C'est pas d'hier que ce Prince que nous avons là se fout d'nous.

LE MANCHOT *(révolté))*— Du peuple ! Et patati et patata.

LE CUL-DE-JATTE. — De la plèbe.

LA BOSSUE. — Faisons la paix avec les Turcs, ils sont plus forts, en veux-tu en voilà, sornettes-trompettes.

LE MANCHOT. — Ils en ont sûrement amené un avec qui faire l'affaire. Toc-boc, jusqu'au fond du bock !, cul-sec !

UN GROUPE *(à l'Empaleur)* — Où qu'elle est passé l'eau de Valachie, pourquoi qu'il y a cette sécheresse? Pourquoi qu'il ne pleut plus? C'est pour ça qu'il ne pleut plus !

L'EMPALEUR *(à Soleiman, il continue son idée sans leur prêter attention.)* — Je pensais que . . . nous vous donnerions ce que nous pouvons maintenant. Et le reste, quand Dieu le voudra . . .

LE GROUPE. — Aaahh !

L'EMPALEUR. — Je ne peux pas pressurer tout un pays . . .

LE GROUPE. — Aaaahh !

SOLEIMAN. — Je ne comprends pas très bien.

L'EMPALEUR *(montrant les mendiants)* — C'est leur droit que de s'exprimer !

LE GROUPE. — Aaaahh !

SOLEIMAN. — Chez nous on rouspète moins.

L'EMPALEUR. — Justement. Ça leur fera du bien de vous connaître mieux.

SOLEIMAN. — Qui ça?

L'EMPALEUR. — Eux ! Chez vous ! Je voulais justement vous les offrir en tribut à la place des gosses . . .

SOLEIMAN *(éberlué)* — Ces ordures?

L'EMPALEUR. — Ce sont des bébés.

SOLEIMAN. — Ces gâteux paralytiques?

LES MENDIANTS. — Hé là !

L'EMPALEUR. — Des nourrissons. Ils tâtonnent tous après le téton.

LE CUL-DE-JATTE. — Votre Seigneurie, je voudrais sortir . . . *(Il veut s'en aller.)*

L'EMPALEUR. — Reste où tu es, cul-de-jatte, patiente un peu.

LE CUL-DE-JATTE. — Je suis venu chez Votre Seigneurie pour recevoir l'aumône ou pour patienter?

L'EMPALEUR. — Tu es venu assouvir ta faim. Tu seras rassasié. *(À Soleiman.)* Réfléchis encore, beshli-agassi. Ai-je bien prononcé?

SOLEIMAN *(offensé)* — Je crois que Votre Seigneurie plaisante. *(Il rit.)* Ah ! Elle est bien bonne.

L'EMPALEUR. — Il nous prend parfois des envies de rire comme ça . . . il nous . . . ah, ah, ah ! *(Il rit à gorge déployée, les mendiants et les Turcs éclatent de rire aussi. Pendant ce temps, l'Empaleur et ses soldats se glissent dehors. Un soldat revient et fait signe à l'Aga de le suivre.)*

SOLEIMAN. — Ce sont gens gais, ces Roumains.

LE LÉPREUX. — Nous sommes un peuple ouvert. Nous avons le cœur sur les lèvres . . . hi-hi . . . ! hi-hi !

SOLEIMAN. — C'est grand plaisir à moi venir trouver tribut dedans Valachie. . . Même chez Caragheuz je ne trouve pas plus amusement.

LE MANCHOT. — Et not' Prince, quel farceur . . .

L'AVEUGLE. — En voilà une bonne, nous offrir, nous, en tribut... *(Des rires.)*

LE MANCHOT. — Ça ne nous ferait pas de mal de nous promener un tantinet à travers l'empire.

L'AVEUGLE. — Où es-tu, Turc? Emmène-nous, Turc! *(Il le cherche avec son bâton.)*

TOUS *(Suppliant)* — Emmène-nous, Turc! Emmène-nous, Turc! Emmène-nous, Turc! Emm...

L'AVEUGLE. — Pour le tribut, allez-*sictir!* Va-t-en voir ailleurs!

LA BOSSUE *(épouvantée))*— Au feu!

LE MANCHOT. — C'est vrai, tu n'as pas à nous donner des leçons!

LA BOSSUE. — Au feu!

LE MANCHOT. — Nous savons que vous le craignez comme le feu, notre Prince!

L'AVEUGLE. — Ça brûle. Je sens l'odeur.

LE LÉPREUX. — Quel est le chat échaudé? Pauvre de moi!

(La fumée envahit la scène. Tous crient et se précipitent vers la porte.)

DES VOIX. — Magnez-vous, qu'est-ce que vous attendez? Qui a bloqué la porte, nom de Dieu?

LE MANCHOT. — Elle est fermée. Ils nous ont enfermés ici.

(Les mendiants crient, se précipitent vers les fenêtres. L'un d'eux jette ses béquilles et s'enfuit en criant: « Mieux vaut sain et sauf que béquillard à lard! »)

SOLEIMAN. — Laissez-moi passer, le padishah m'attend! *(Il court à la porte, aux fenêtres, commence à frapper du poing contre le mur.)*

DES VOIX. — Nous brûlons vifs! Au secours!

LE LÉPREUX. — Non! Vous m'écrasez! Aïe! Mon ventre! Aïe!

SOLEIMAN. — Allah! Aga, où es-tu, Allah! Va dire au Prince que... Je vais le bannir... Je vais l'envoyer sous escorte à...

L'AVEUGLE. — Nous sommes foutus, les gars... Le plafond à commencé à craquer...

SOLEIMAN. — Je suis capoudji-basha et le dragoman personnel du sultan. Il m'a envoyé étudier la situation...

LA BOSSUE. — Tais-toi, poison! Oiseau de malheur!

DES VOIX. — Oiseau de malheur! C'est à cause de lui!

SOLEIMAN. — Je vous prends tous en esclavage.

LA BOSSUE. — Matez-le!

DES VOIX. — Matez-le!

(La fumée envahit de nouveau la scène. Le vacarme règne.)

Tableau 2

Scène 1

Domnica et Mariţa sont dans la chambre de Domnica.

DOMNICA. — Mais si, il est de bonne famille... Il a un hôtel à trois étages à Padoue et un bateau à voiles dans le port de Venise... Pour ne plus parler de ses navires et des oliveraies de Fiesole...

MARIŢA *(se signant)* — Tu les a vus de tes propres yeux?

DOMNICA. — Non, mais c'est lui-même qui me l'a dit... je n'ai aucune raison pour ne pas le croire...

MARIŢA. — Hm, Hm! It t'a complètement tourné la tête, complètement... tête de moineau qui sera toujours poussin.

DOMNICA. — Il entre chez le Pape, à Rome, comme tu entres, toi, chez moi, Mariţa, les poings sur les hanches... Il descend par son père du roi de France... et par sa mère...

MARIŢA *(avec dépit)* — Quand est-ce qu'il a eu le temps de te rabattre les oreilles avec toutes ces sornettes?

DOMNICA. — Les dimanches à l'église... *(Elle rit.)* Il se débrouille toujours pour s'asseoir à côté de moi... Il me parle tout le temps à l'oreille pendant que j'écoute le prêche...

MARIŢA. — En voilà du propre!

DOMNICA — Il m'a surnommée « le monastère d'un seul bois » parce que je suis

juste et pure... et sacrée... le bois sacré, matériau de travail... C'est ce qu'il dit. Il vient la nuit se prosterner devant ma porte. Il est fou de moi.

MARIŢA *(fâchée)* — Faudrait quand même pas l'encourager, la peste soit de l'Italien! Le mari, il n'est pas bon de l'aller chercher ni même dans le village voisin, mais encore à l'étranger! Il va te déshonorer et t'abandonner ensuites, je ne sais sur quel rivage perdu...

DOMNICA. — Non.

MARIŢA. — C'est ça, quand on est orpheline: on croit tout ce qu'on s'entend dire... Il y a eu une fille chez nous qui s'en est allée avec un Persan. Il lui avait tourné la tête, et patati et patata, et je te donne une bague et je te donne un fichu, toi, tu me donnes un baiser... Et, quand ils sont arrivés là-bas, chez lui, le Nègre, il avait cinq autres femmes...

DOMNICA. — Mon Dieu!

MARIŢA. — C'est ce qui t'arrivera à toi aussi.

DOMNICA. — Tout le monde s'inquiète pour moi, tout le monde...

MARIŢA. — Moi, j'étais venue t'apporter ces oseilles... Tu fais bouillir un peu, à feu doux, tu bois le jus et l'appétit te vient... Sache que les hommes d'aujourd'hui aiment les femmes fortes — bien dodues qui ont les hanches bien en chair — et pas des planches à repasser les culottes...

DOMNICA. — Je ne veux plus avoir d'appétit! Je veux mourir! *(Elle fond en larmes.)*

MARIŢA. — Tu es une enfant, ma bichette... J'allais oublier... Ton fiancé, il est là, derrière la porte...

DOMNICA. — Dis-lui qu'il s'en aille!

MARIŢA. — C'est ça. *(Elle sort.)*

LE PEINTRE *(entre, une boîte dans une main et un dessin dans l'autre.)* — La *gentile donna* m'a dit que je pouvais entrer.

DOMNICA. — Je ne crois pas. *(Elle essaie d'arrêter ses larmes, de prendre un air digne.)*

LE PEINTRE *(hésitant)* — Elle a dit que vous étiez libre...

DOMNICA. — Oui, mais mon cœur est occupé...

LE PEINTRE *(sur un ton déclamatoire)* — Les Turcs seraient-ils arrivés jusque là? Quand je serai chez mon cousin Baudouin de Flandres, je lui dirai: « As-tu besoin dans ton armée d'un soldat décidé à se battre seul contre cent Sarrazins?... C'est moi... »

DOMNICA. — Vous parlez trop...

LE PEINTRE *(lui montrant le croquis)* — Voilà comment est faite une porte de nos jours. J'ai tant de fois dessiné la porte de votre chambre que... Me voici capable de perdre des jours et des nuits comme un nigaud, comme un mercenaire faisant sa cour à une demoiselle de province... moi qui ai libre accès auprès des monarques... Vrai, je me sens bien ridicule!...

DOMNICA. — Vous n'êtes pas loin de la vérité...

LE PEINTRE. — Ouf! Et me voilà encore avec cette boîte de Pandore dans la main... Un humble présent... *(La boîte lui tombe des mains et s'ouvre, laissant apercevoir un soulier de femme.)*

DOMNICA. — Tiens! un soulier... et toujours le droit... Il y a quelques jours vous avez oublié chez moi un bas, hier, un gant... Vos présents: un tas d'objets dépareillés... Et ce cavalier prétend encore m'aimer. Rien n'est complet, pas même le service à liqueur... C'est chaque fois la même histoire.

LE PEINTRE *(pâlit)* — C'est ce *mascalzone* de Giuseppe!

DOMNICA. — Votre valet?

LE PEINTRE. — Oui... c'est lui qui fouille dans les boîtes et dépareille les paires... Je n'ai jamais eu la curiosité de vérifier si ce que je commandais était ou non intact... Ce qu'il va prendre!...

DOMNICA. — Cela vous regarde! Le mieux serait que vous lui donniez aussi ceci. *(Elle va dans la chambre à côté et s'en revient les bras chargés d'objets divers.)* Tenez! Il a peut-être des obligations... Qu'il complète les paires là où il les a distribuées! Et maintenant laissez-moi. J'ai une migraine terrible.

LE PEINTRE. — Je connais ça... la migraine du dimanche... Le dimanche nous avons des maux de tête parce que nous changeons notre rythme de vie... Nous faisons la grasse matinée... Nous...

DOMNICA. — Non. Moi, j'ai des migraines aussi bien le samedi que le vendredi, le jeudi...

LE PEINTRE. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? J'aurais pu demander une ordonnance à Padoue... J'y connais un médecin...

DOMNICA. — Non, non... merci. *(Elle crie.)* Tante Mariţa... Aide donc Monsieur à remporter sa dot chez lui. *(Mariţa prend les objets à pleins bras.)* Fais bien attention, que rien ne se perde... Il a des obligations... Giuseppe, le valet...

LE PEINTRE. — Je m'en vais de ce pas lui signifier son congé. *(Il sort.)*

DOMNICA *(seule)* — Je devais bien une fois pour toutes avoir une explication avec ce monsieur qui se donne des airs de grand noble. Ses navires moisissent dans le port et lui, il n'a pas de quoi payer deux objets qui fassent la paire.

Tableau 3

Scène 1

Dans le cimetière de l'église, à quelques mètres de l'endroit fatal. On entend des gémissements étouffés.

L'EMPALEUR *(Se promène nerveusement. De temps en temps il s'arrête, examine une croix. Il menace du poing en direction des plaintes.)* — Que me voulez-vous, nom de Dieu? Que me voulez-vous tous? Pourquoi me tourmentez-vous?

(Babouche entre.)

Scène 2

L'EMPALEUR. — Babouche, y a-t-il des ruches par ici? Qu'est-ce que ce bourdonnement d'abeilles? Cela m'empêche d'écouter mes pensées.

BABOUCHE *(va au fond de la scène et commence à crier)* — Silence! Vos gueules! Sa Seigneurie réfléchit au bonheur du pays et ne peut pas entendre ses pensées. *(Les bruits cessent un instant. Silence, puis on entend clairement: « Qui joue avec le feu? » Babouche crie de nouveau.)* La ferme! *(Retournant auprès du Prince.)* Le calme règne dans le pays.

L'EMPALEUR. — Qu'est-ce qu'ils voulaient?...

BABOUCHE. — Eh, les pauvres... c'est humain... Ils avaient peur... Ils voulaient sortir.

L'EMPALEUR. — Qu'ils mouillent leurs culottes jusqu'à ce qu'ils éteignent le feu. Dommage pour l'église.

BABOUCHE. — Nous en bâtirons une autre.

L'EMPALEUR. — Justement. Va donner des ordres pour que demain... non, après-demain... il faut que la terre respire un peu... on commence au même endroit à construire une église consacrée à la Dormition de la Vierge. Pour le moment et sur l'heure, une messe à en faire trembler les cieux...

BABOUCHE. — Votre Seigneurie, que faut-il faire du Turc?

L'EMPALEUR. — Duquel? Ah oui, amène-le.

(Babouche sort et revient après un instant amenant l'Aga, qui tremble de peur et dont les mains sont liées.)

Scène 3

L'EMPALEUR. — Pourquoi trembles-tu, très honorable Aga, et pourquoi tes dents claquent-elles?

L'AGA. — De... de froid.

L'EMPALEUR. — Capitaine, fais-le réchauffer un peu. *(Babouche le tire vers le feu.)*

L'AGA. — Allah! Allah!

L'EMPALEUR. — L'hiver approche, honorable Aga, et le mauvais temps t'a surpris dans ces parages. *(À Babouche.)* Lâche-le. Délie ses mains. *(Quelque peu contrarié, Babouche défait les liens du Turc.)* Tu es libre, Aga.

L'AGA *(avec effroi.)* — Moi... libre?

L'EMPALEUR. — Oui, libre. Tu ne sais pas ce que c'est, la liberté? Tu n'y as jamais gouté? Rentre chez toi.

L'AGA. — Chez moi, où ça?

L'EMPALEUR. — Va tout raconter à celui qui t'a envoyé, raconte-lui tout ce que tu as vu.

L'AGA *(ne peut pas retrouver ses esprits)* — Ce qui j'ai vu?

L'EMPALEUR *(à Babouche)* — Il est complètement ahuri. Vous ne l'avez pas battu j'espère, ce serait une honte! *(À l'Aga.)* Est-ce que les nôtres t'ont frappé? *(l'Aga fait signe que non.)* Va dire au sultan que lorsque nous frappons, ce n'est pas avec les mains. Allez! Fous le camp! Prends tes jambes à ton cou si tu ne veux pas que j'en aie après ton cou...

L'AGA *(Il tombe à genoux)* — Merci...

L'EMPALEUR. — Tu es toujours là? *(L'Aga se lève et s'enfuit.)* Que le sultan apprenne ce qui s'est passé, cela lui fera entendre raison. Il fallait peut-être libérer aussi un de nos mendiants. Il aurait parcouru le pays et raconté ce qui arrive à ceux qui demandent l'aumône. Va voir, peut-être est-ce encore possible d'en sauver un... Va vite... *(Babouche fait mine de s'y précipiter.)* Mes capitaines... Des nouilles... Je dois penser à tout moi-même...

BABOUCHE. — C'est un peu tard. Les chiens sont déjà là...

L'EMPALEUR. — Je dois penser à tout moi-même...

BABOUCHE. — Euh... Justement, je voulais vous dire... il y en a bien un qui s'est échappé... Je n'osais pas vous l'apprendre.

L'EMPALEUR. — Un des nôtres?

BABOUCHE. — Un gueux autochtone. Le cul-de-jatte. Je ne sais pas comment il a fait pour se glisser entre les jambes de ceux qui verrouillaient les portes.

L'EMPALEUR *(déçu)* — Jusqu'à ce que cette tortue parcoure le pays, l'heure du Jugement Dernier sera sonnée! Et moi je veux mettre de l'ordre parmi mes sujets avant ce terrible jugement. Ce qui les y attend n'est rien, comparé à ce que nous leur faisons subir sur terre. Ici et maintenant. Prends soin de l'armée. Il y en aura d'autres qui viendront réclamer le tribut.

BABOUCHE. — Les soldats de Votre Seigneurie ont faim de se battre. Ils attendent l'épée au poing.

L'EMPALEUR. — Dis-leur de ne pas les avaler, même si leurs estomacs crient famine. J'ai grand besoin d'épées affamées. *(Babouche sort.)* Attends! *(Babouche revient.)* Où est Rozmalin?

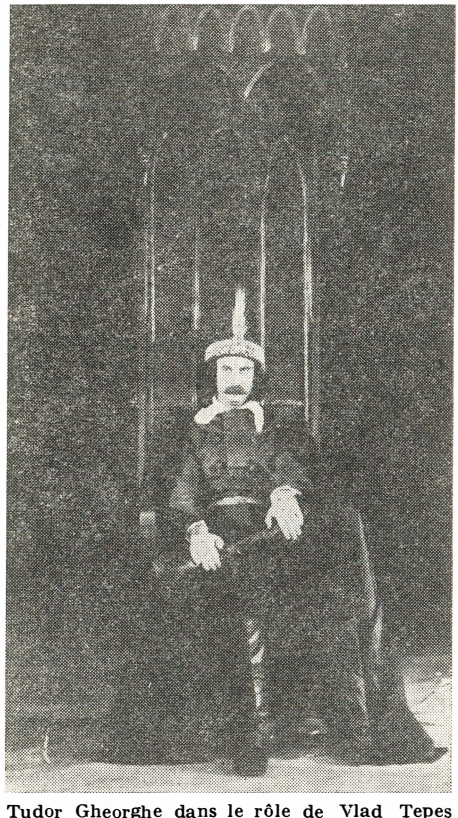
BABOUCHE. — Il est parti avec une partie de l'armée pour affronter Dan Basarab qui est venu nous attaquer avec l'aide de ceux de Braşov. *(Il rit.)*

L'EMPALEUR. — Il ne trahira pas?

BABOUCHE. — Trahir, mon meilleur ami et votre serviteur le plus fidèle? Non! *(Il sort.)*

Scène 4

L'EMPALEUR. — J'ai mis le tonneau en perce. Il en coulera non seulement des Turcs mais aussi d'autres exploits.



Tudor Gheorghe dans le rôle de Vlad Ţepeş au Théâtre National de Craiova

Tiens-toi bien, mon ami. *(Souriant).* Certains m'appellent l'Empaleur, en cachette. Moi, je les fais empaler ouvertement. De toute façon, j'ai réussi à me faire un nom. Un nom concis, expressif, facile à retenir. *(Regardant sa main)* Cette ligne de la vie dans ma paume me démange un peu... *(Il s'agenouille et met sa main sur la terre, la paume en l'air.)* La ligne de vie de ce pays passe maintenant par cette poignée de terre. Veille mon Dieu à ce qu'elle ne s'interrompe pas. C'est pour cela que nous nous donnons tant de mal...

(Tzenea et Babouche entrent.)

Scène 5

TZENEA *(tristement)* — Votre Seigneurie. *(Il montre la besace qu'il porte.)*

L'EMPALEUR. — Qu'est-ce que c'est?

TZENEA. — Rozmalin. Dan Basarab l'a pris. Il l'a mis en pièces et nous l'a envoyé. Le cheval est rentré tout seul, le portant dans cette besace...

L'EMPALEUR. — Le pauvre ! Et l'armée?

BABOUCHE. — Dispersée. Ils leur sont tombés dessus à l'improviste... La plupart sont morts... Dan a beaucoup de canons...

L'EMPALEUR. — Ce n'est donc pas en vain que nous avons allumé tous ces cierges... et l'église avec. C'est ça, l'église avec.

BABOUCHE. — La fumée commence à nous étouffer... Vous n'avez pas peur?

L'EMPALEUR. — Je ne crains pas les étouffements. Voilà ce que nous allons faire... *(Il l'appelle auprès de lui et tous deux commencent à chuchoter ensemble.)*

Scène 6

L'AGA *(apparaît, les larmes aux yeux)* — Ils ne me laissent pas...

BABOUCHE *(riant)* — Regardez, Votre Seigneurie, qui nous avons sauvé du feu ! Il n'est même pas capable de se faufiler...

L'AGA. — J'ai essayé partout. J'ai failli être embroché par une lance, percé par une flèche et il y en a même eu un qui voulait voir sur ma peau s'il avait bien appris à viser.

L'EMPALEUR. — Tu as essayé du côté du Danube et tu n'as pas réussi?

L'AGA. — Je n'ai pas de papiers.

L'EMPALEUR. — Aimes-tu la montagne?

L'AGA. — Pourquoi faire?

L'EMPALEUR. — Pour retourner à Stamboul par la Transylvanie.

L'AGA. — *(suppliant)* Donnez-moi au moins un laisser-passer...

L'EMPALEUR. — Est-ce que j'ai le temps d'écrire des lettres, moi? Va-t-en ! *(L'Aga sort en courant.)*

BABOUCHE. — C'est un pauvre impotent...

L'EMPALEUR *(d'une voix rude)* — Il me rend ridicule ! *(Il sourit.)*

(Un silence. Du côté de l'église une voix éteinte se fait entendre: « Qui joue avec le feu? »)

Tableau 4

Scène 1

Un peu plus tard, dans la forêt. Les deux empalés causent.

LE ROUMAIN. — Il y a chez nous un type qui peut prolonger la vie...

LE TURC. — Qu'il prolonge celle de son père.

LE ROUMAIN. — Non, sans blague, il est très doué...

LE TURC. — Et celle de sa sœur...

LE ROUMAIN. — Tous les riches le recherchent, les vieux, les vieilles, et je ne sais pas ce qu'il leur fait avaler, où il les chatouille, qu'ils se mettent à rigoler... *(Il rit.)*

LE TURC. — Quelle histoire aussi, que la vie !

LE ROUMAIN *(il lui vient une idée)* — Et si tu portais plainte?

LE TURC. — De quoi? D'avoir été mal empalé?

LE ROUMAIN. — Non, d'avoir été mal jugé...
LE TURC. — Eh... *(Il soupire.)*
LE ROUMAIN. — Le jour crève la nuit... *(Après un temps.)* Et moi qui n'ai pas encore crevé... Ce qu'il peut y avoir de vie dans un homme! Cette pauvre vie! Au fait, il est midi... Midi a crevé le jour... Je déraille...

Scène 2

L'EMPALEUR *(entre, gaiement)* — Salut, mes braves... *(Au Roumain.)* J'ai vérifié... Erreur judiciaire...
LE ROUMAIN. — Ah oui?
L'EMPALEUR. — Tu aurais dû leur sauter à la gorge... Il est aussi pur qu'une larme et se laisse traverser comme le fond d'un sac... Peste soit de la justice! Hé, bourreaux! *(Les bourreaux font leur apparition.)* C'est comme ça que vous faites enrager le peuple! Qu'attendez-vous, idiots?
PÎRVU. — On l'achève?
L'EMPALEUR. — C'est tout ce que vous savez? Descendez-le!
LE BORGNE. — Quoi?
L'EMPALEUR. — S'il meurt, je ne donnerai pas cher de votre peau!
LE ROUMAIN. — Je meurs... Qu'ils ne me touchent pas... ne me faites pas balancer ou...
L'EMPALEUR. — Doucement, mon garçon... Du courage... Encore un peu... Si Dieu t'aide peut-être t'en tireras-tu...
LE ROUMAIN. — Tu parles! Et puis, je ne descends pas sans ce Turc. C'est mon frère. N'est-ce pas, Selim?
L'EMPALEUR. — Je voudrais que pour toi, un miracle se produise... *(Aux bourreaux.)* Aspergez-le d'eau fraîche... Et faites venir les guérisseuses pour conjurer le mal... Je le veux, ce soir, bien portant et armé jusqu'aux dents... *(Pour soi.)* Le temps est venu où il nous faudra ressusciter jusqu'aux morts, pour tenir tête... Dommage que j'aie trop de têtes cassées...
PIRVU. — Pour ressusciter les gens, nous sommes terriblement maladroits... C'est que nous regrettons, ce sont nos efforts... *(Il rit.)* C'est que nous nous donnons un mal de chien pour toutes ces tortures!
L'EMPALEUR. — Je m'en vais le ressusciter de mes propres mains. Lui donner du souffle de ma propre poitrine. *(Il commence à souffler.)* Mon pal a des racines dans cette terre. Il fait pousser des branches. Les branches de mon pal sont vos bras à vous. Mes soldats invisibles. Je suis cruel, mais cela me fait mal. Qui aime bien châtie bien.

Scène 3

Babouche entre très agité. Il murmure quelque chose à l'oreille de l'Empaleur.

L'EMPALEUR *(se préparant à partir)* — Bien joué...
LE BORGNE. — Et qu'est-ce que... *(Il montre les pals.)*
L'EMPALEUR. — Je n'ai pas le temps, nom de Dieu! Mais j'aime bien ce garçon. Faites attention, quand vous le descendrez, de ne pas lui faire mal...
LE ROUMAIN. — Qu'ils ne me touchent pas...
L'EMPALEUR. — C'est ça, mieux vaut le laisser là-haut, jusqu'à ce que je revienne... et le Turc aussi. Nous allons peut-être lui pardonner à lui aussi. *(Aux deux empalés.)* À tout à l'heure, gros malins! *(Il sort.)*

Tableau 5

Scène 1

Au Palais. Dans le boudoir de Domnica.

DOMNICA. — Il y a longtemps que je ne t'ai plus vu. Tu souffres toujours?
LE PEINTRE. — Le cœur... là, tu vois? Tu n'aurais pas un poignard? Parce que moi, je ne suis pas armé. L'artiste possède une seule arme, mais terrible celle-là — son art — il n'a pas besoin de se charger d'une épée ou d'un

poignard... Il tomberait dans le pléonasme... Ou bien non, tue-moi toi-même, allons, frappe... *(Il ouvre sa chemise.)*

DOMNICA. — C'est fou, ce que ces Italiens sont portés vers les grands gestes... Qui t'a appris cette mascarade?

LE PEINTRE *(désarmé)* — Giuseppe... Seulement lui, ça lui a toujours réussi. Après une scène comme celle-ci, la femme est bouleversée... elle le prend dans ses bras et cherche à l'apaiser pour qu'il ne se donne plus la mort. Et lui il crie « Non, la vie n'a plus de sens pour moi ! Que Dieu te protège ! » Et il fait de nouveau mine de s'embrocher dans son épée... Il y met beaucoup de feu... C'est un Napolitain, que voulez-vous?

DOMNICA. — Pourquoi n'essaies-tu pas d'être toi-même en amour? Toi, avec ce que la nature t'a donné de bon ou de mauvais, je ne sais pas au juste, mais toi-même?

LE PEINTRE. — Comme si je ne l'avais pas été? Je l'ai été, jusqu'à l'année dernière... Mais tu m'as dérouté... Tu as brisé mon équilibre, mes idées sur la vie, sur l'amour, sur la peinture même... Pourquoi ne veux-tu pas me suivre?

DOMNICA. — Où ça?

LE PEINTRE. — Tu le sais bien... Là, tout est bien assis, poli, repeint à neuf, pour quelques bonnes centaines d'années... pour un millénaire... Il y a encore à Rome des maisons intactes du temps de Néron...

DOMNICA. — Ce fou?

LE PEINTRE. — Oui, mais là-bas, la folie passe et les maisons restent... Ici, c'est le contraire... Les maisons meurent avec les générations comme si c'étaient des tombeaux pour les vivants, et quand leurs locataires meurent, ces tombeaux disparaissent avec eux et on doit en bâtir d'autres pour les générations à venir... Rien ne dure. Les choses tombent en poussière comme les feuilles mortes, chaque automne. Si elles ne s'écroulent pas toutes seules, c'est l'administration qui les fait abattre. Si elle résistent, ce sont les voisins qui les démolissent , ou les voleurs qui les pillent. Je n'ai jamais vu de chose pareille. Les premiers mois j'ai essayé de prendre des notes, mais j'y ai vite renoncé... il y a une série de cinq ou six désastres qui se répètent... Je respecte l'héroïsme de votre Prince, qui fait figure de prophète dans un désert... Dans cette atmosphère d'apocalypse il essaie de se tenir en selle et de mettre un peu d'ordre autour de lui. De donner aux gens tant soit peu de confiance en eux-mêmes et dans l'avenir. La cruauté fait également partie de son programme politique. Il frappe Dieu au visage et ensuite il s'en repent. Il a posé pour moi une fois à l'aube et j'ai lu tant de remords dans ses yeux que j'en ai frémi. C'est un brave homme qui fait le terrible, par sagesse. Il ne faut pas le juger d'après son masque.

DOMNICA. — Oui, maintenant, tu as parlé sérieusement... trop sérieusement, peut-être... Tu ne peux pas y comprendre grand'chose...

LE PEINTRE. — Si, je comprends parfaitement ! Et pas seulement ce qui se passe aujourd'hui ! Je pourrais te dire aussi avec une précision de 90 pour cent, ce qui se passera demain ici, chez vous. Je peux même te le dessiner si tu veux.

DOMNICA. — Ce sera toujours un album de catastrophes?

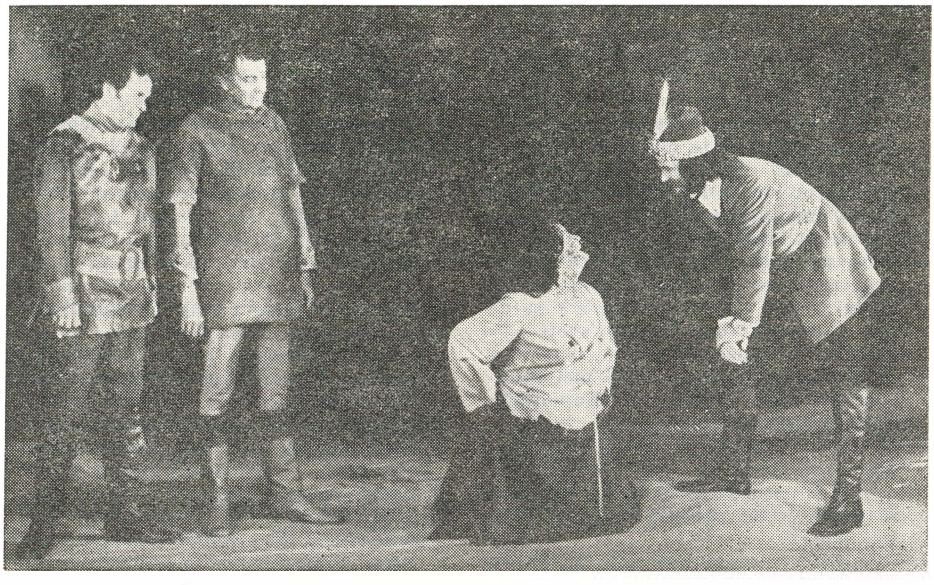
LE PEINTRE. — Presque.

DOMNICA. — Alors, j'y renonce. J'aime le nouveau, avec ce qu'il a d'imprévisible...

LE PEINTRE. — Attends donc. Tout d'abord... tu sais bien qu'on fait pression sur le Prince, pour qu'il se soumette au Turc... S'il cède, il est perdu: il sera envoyé sous escorte à Constantinople. Là, sa tête sera bourrée de coton et exposée, fichée dans un pal, aux portes du Sérail... Mais, s'il ne cède pas, ses chances sont presque tout aussi limitées. Mettons que la campagne que Mahomet prépare ne commencera pas cette année, qu'elle commencera l'année prochaine... ou dans deux ans tout au plus ! Avec qui lui tiendra-t-il tête?

DOMNICA. — Les femmes et les enfants combattront aussi... Moi-même, j'apprends à jeter le lasso et à commander une troupe de cavaliers.

LE PEINTRE. — Bien sûr... vous êtes dévoués corps et âme à votre terre... mais vous êtes trop peu nombreux...



Le troisième pal sur la scène du Théâtre National de Craiova

Psst ! Pourtant, il y a quelque chose de plus grave encore . . .

DOMNICA *(Curieuse)*. — Quoi donc?

LE PEINTRE. — Mathias Corvin. Qu'il ne compte pas sur son aide . . .

DOMNICA. — Comment peux-tu en être tellement certain?

LE PEINTRE. — En analysant de sang froid la situation . . . Corvin a de trop grands intérêts en Occident. Il convoite le trône impérial . . . de Vienne . . . Une guerre contre les Turcs ne l'arrangerait pas du tout maintenant. Non seulement il n'aidera pas Vlad mais si, que Dieu nous en garde ! il réussit à s'en emparer, le pauvre Prince est bon pour au moins dix ou douze ans de prison . . . *(Confidentiellement)* De plus, il y a à Braşov un Allemand qui s'est spécialisé dans la confection de toutes sortes de lettres, soi-disant de la part du Prince de Valachie . . . Si courageux que soit notre brave Prince, il tombera victime d'un jeu de chancellerie et de coulisses.

DOMNICA. — Pourquoi me dis-tu tout cela à moi?

LE PEINTRE. — Parce que je suis un artiste et que je ne peux pas cacher la vérité . . . Si Tzenea ne m'avait pas barré la route vers Sa Seigneurie ces derniers temps, je lui aurais dit tout cela moi-même.

DOMNICA. — Ce type, il faut l'éviter. Ses paroles sont comme le poison qui calcine le vase où on le garde. Dis-moi maintenant ce que tu penses faire de moi . . .

LE PEINTRE. — Je ne veux pas te laisser ici, dans ce guêpier. Si tu ne veux pas me suivre de ton propre gré, je t'enlèverai . . . C'est d'ailleurs une habitude locale. Le jeune homme va danser la ronde, s'empare de la fille qui lui plaît, la coince sous son bras et l'emmène dans sa hutte, et s'en va le lendemain à la guerre tout joyeux et sifflant un petit air, mourir pour son pays. Le comble est qu'il y meurt vraiment. Quant à elle, elle met au monde un enfant . . .

DOMNICA *(rit)* — Tu commences à me plaire . . . un peu . . . *(Elle l'embrasse.)*

LE PEINTRE. — Attends, où t'en vas-tu? Un seul baiser?

DOMNICA. — Dépareillé . . . comme tes présents . . .

Scène 2

La salle du trône au Palais.

BABOUCHE. — Nous le tenons !

L'EMPALEUR. — Vivant?

BABOUCHE. — Vivant.

L'EMPALEUR. — Le superbe Dan ! Cela me fend le cœur.

BABOUCHE. — Le capitaine Tzenea a passé les montagnes avec un groupe de ses gens. Ça ne fait rien, il reviendra . . . Et Dan vous demande maintenant son pardon.

L'EMPALEUR. — Son pardon? *(Il rit).* Mon feu père, Vlad le Diable, s'est disputé avec Jean de Hunyadi. Ce dernier s'en est emparé et lui a fait couper la tête, après l'avoir fait couper aussi à mon jeune frère Mircea qui occupait le trône depuis quelques mois à peine. Moi, j'ai accédé au trône grâce à l'aide du même Jean. J'ai oublié sa cruauté envers les miens et j'ai été heureux de recevoir son aide amicale. Depuis que nous administrons ce pays, Dan n'a cessé de conspirer à Braşov pour nous faire couper la tête. Nous le tenons, et il a l'effronterie de nous prier de ne pas lui couper la tête.

BABOUCHE. — Dans les peu de paroles que vous venez de prononcer, « couper la tête » s'est répété quelque cinq fois. Pauvreté de vocabulaire?

L'EMPALEUR *(riant.)* — Rien que pendant ces dix dernières années, cet exploit de la décapitation s'est répété je ne sais plus combien de fois . . . Pauvreté de vocabulaire, peut-être . . . Mais comme tu vois certainement pas pénurie de têtes princiaires ! *(Indigné)* Dan demande notre pardon ! Il mérite de connaître la pointe de notre glaive, ne serait-ce que pour le punir de ne pas mieux connaître l'histoire. Quand à ce Tzenea . . .

BABOUCHE. — Il y a deux ans que j'ai flairé quelque chose . . . Si je ne l'avais pas surveillé . . . sans qu'il ne s'en doute . . . nous serions maintenant entre les mains des bourreaux de Dan. C'est le seul que vous n'auriez pas soupçonné.

L'EMPALEUR. — Je suspecte tout le monde et je ne sais plus . . . *(Un temps.)* Tu disais que Dan voulait me parler?

BABOUCHE. — C'est ce que j'ai compris. Ce fier, cet étourdi de Dan . . .

L'EMPALEUR. — Nous aurons le plaisir de nous entretenir longuement avec lui pendant l'office.

BABOUCHE. — Quel office?

L'EMPALEUR. — Le sien. Il est chrétien, pardi, nous n'allons pas le laisser enterrer comme un païen ! Mais avant, qu'il creuse seul son tombeau. Aussi profond, aussi agréable que possible . . . Nous l'enterrerons vivant.

BABOUCHE *(Le regarde pour voir s'il ne plaisante pas.)* — C'est terrible ! *(Il sort).*

Scène 3

Stelniţă entre, tout équipé pour la bataille, accompagné de Branişte et de Lungu.

STELNIŢA. — Ça y est . . . ils sont foutus . . .

L'EMPALEUR. — Qui?

STELNIŢA. — Les Turcs . . . Ils ont traversé le Danube . . . crénom, ce qui les attend . . . *(Gravement.)* Il n'y a pas assez de place pour tous dans nos trappes-pièges. Mes gens sont prêts. Tenez, ce Branişte s'est enfui des terres du boyard Dan pour combattre dans l'armée de Votre Seigneurie.

BRANISTE. — C'que j'ai pu courir ! J'en suis encore tout essoufflé.

L'EMPALEUR. — Enfin ! La bataille pour laquelle je me suis préparé pendant toute ma vie. Les ennemis de l'intérieur sont maintenant dehors et les ennemis de l'extérieur, dedans. Seigneur, quelle chance que ce beau temps ! *(Un groupe de capitaines prêts pour le combat entre.)*

Acte quatrième

Le soir

Tableau 1

Scène 1

Une dizaine d'années sont passées. Une cellule dans la tour de la prison de Buda. La scène est plongée dans une demi-obscurité. On distingue les murs épais, percés de trous de rats tels de fausses fenêtres. Un étendard de l'Empaleur pend quelque part au mur. Les années et l'humidité l'ont fait pourrir. Sa hampe — tel un pal rouillé.

L'EMPALEUR *(il est assis à la turque au milieu de la cellule et fait de la couture. Il s'arrête de travailler, regarde longuement autour de lui)* — Pouah ! Voilà bien dix ans que nous faisons de la couture . . .

BABOUCHE *(tristement)* — Que nous raccommodons des guenilles . . . et pas des destinées humaines . . .

L'EMPALEUR. — Dix ans donc, à la Sainte Marie . . . Dis-moi, la Saint-Glinglin, c'est quand?

BABOUCHE. — Ils vont peut-être nous libérer avant la Saint-Glinglin . . .

L'EMPALEUR *(se lève. Il a maigri, les traits de son visage sont tirés. Ses yeux brillent. Il s'étire, ses os craquent.)* — C'est à cause des Turcs que je pourris dans ce sale trou, je suis assis à la turque . . . *(Il agite sa couture, un costume turc, large culotte bouffante, turban)* Je fais du travail turc . . . Que dis-tu du turban?

BABOUCHE. — Après tant d'années, vous auriez pu apprendre à mieux manier les instruments . . . *(Riant.)* C'est vrai que l'aiguille est mince, pas comme le pal . . .

L'EMPALEUR *(Tristement.)* — Mais je n'ai pas de fil! Pas le matériel qu'il faut ! Ces guenilles, ce sont les rats qui me les ont apportées . . . Pour ne pas venir les gueules vides. *(Il admire la culotte.)* Y a pas à dire, pour la culotte je me suis bien débrouillé. Elle est réussie . . . *(Il pose le vêtement de côté.)* L'homme devrait toujours connaître aussi un métier. L'apprendre quand il est petit. Autrement . . .

BABOUCHE. — . . . il l'apprend après qu'il n'est plus grand.

L'EMPALEUR *(avec orgueil)* — On m'a pris mon trône, mais pendant toutes ces années, c'est comme si j'avais continué à régner. Je me suis battu. J'ai défendu mon pays contre les rats. C'est-à-dire, contre les ennemis de l'intérieur . . . *(Regardant fixement un des trous.)* qui communiquent, sous nos yeux, avec les ennemis de l'extérieur . . . Il faut à tout prix empêcher ce va-et-vient. C'est une vraie pagaille ! Capitaine !

BABOUCHE. — Votre Seigneurie. *(Il apparaît d'un coin de la cellule, traînant ses chaînes.)*

L'EMPALEUR. — Ma cuirasse !

BABOUCHE *(la lui apporte)* — Elle est toute rouillée.

L'EMPALEUR *(la revêt)* — Et elle est devenue trop large . . .

BABOUCHE. — Je ne sais pas pourquoi, mais la taule vous fait maigrir.

L'EMPALEUR *(regardant autour de lui)* — Nos soldats sont-ils prêts?

BABOUCHE *(las)* — Peut-être bien . . .

L'EMPALEUR. — Je vais finir par régler mes comptes avec toi aussi. Tu sais bien qu'il y a un pal qui t'attend !

BABOUCHE. — J'ai passé toute ma vie parmi les pals hérissés, pire qu'un hérisson.

L'EMPALEUR. — Donne-moi aussi l'épée. *(Babouche lui apporte une épée en bois.)* La belle épée ! Sais-tu quoi?

BABOUCHE. — Quoi?

L'EMPALEUR. — Nous n'avons jamais eu les armes qu'il nous fallait. Nous en avons toujours manqué et il a fallu nous battre dans ces conditions . . . Tu connais ta place.

(Babouche s'éloigne de quelques pas, s'agenouille et colle l'oreille au plancher.)

BABOUCHE. — On entend un ronflement....

L'EMPALEUR. — Laisse-les ronfler ! Ils croient que nous ne sommes pas au courant de leurs préparatifs ! Va boucher la fenêtre. *(Babouche se traîne jusqu'à la fenêtre et recouvre d'une loque l'œil de bœuf, grand comme un poing.* L'obscurité les rend moins suspicieux. *Il s'agenouille aussi. Un instant d'attente concentrée.)* Pourquoi, lorsque je coupe mes moustaches, est-ce que je ne suis plus capable d'attraper les rats? *(Un bruit léger, suivi d'un hurlement.)* Hourrah ! En avant! *(Il se met à courir dans la cellule.)* Là ! Je t'ai eu ! Je te tiens, salaud ! *(Il s'avance tenant par la queue un rat qui se débat.)* Celui-ci, c'est Dan ! *(Il désigne un coin de la cellule.)* Là-bas, c'est Tzenea ! Non, le Iouzbasha ! Je les ai d'abord baptisés, puis je leur ai donné des sobriquets.

BABOUCHE. — Faut-il élever l'étendard de la victoire?

L'EMPALEUR. — Le plus haut possible ! *(Babouche prend l'étendard et le suspend plus haut, tel une loque.)* As-tu entendu parler de moi, ordure? As-tu entendu parler de Vlad, Prince de Valachie, qui depuis dix ans combat contre les rats dans la prison du roi Mathias à Buda? Quel idiot, notre cousin...

BABOUCHE. — Plus bas... *(Geste vers les murs.)* Ils ont des oreilles !

L'EMPALEUR. — Moi aussi, j'ai des oreilles et il y a longtemps que je n'entends plus rien d'autre que tes jérémiades. Et les cris des ennemis. *(Il se dirige vers un coin de la cellule. De l'obscurité émergent des pals aux rats.)* J'ai du moins appris combien de sortes de rats il y avait en ce monde. Jaunes, noirs, orange, indigo, et violets... y en aurait-il des rayés aussi? ceux des prisons devraient être rayés, par esprit de solidarité avec les malheureux sur le dos desquels ils vivent. Celui-là n'est pas rayé. Il ne pense pas à nous. Il mérite son sort! *(Il veut empaler le rat, puis change d'avis.)* J'ai changé d'avis. *(Il médite.)* Jusqu'ici, je l'ai fait par timidité. Pour ne pas laisser la bride à mon tempérament lyrique. C'est pour cela que j'ai voulu aiguiser ma vue et aussi mon ouïe et mon toucher, sur le vif.

BABOUCHE *(il insiste)* — Le second.

L'EMPALEUR. — Aucun.

BABOUCHE. — Un au moins.

L'EMPALEUR. — Pas un seul.

BABOUCHE. — Il voulait vous déchirer la gorge. Si je n'avais pas été là... Hier encore, pendant que vous dormiez. Celui-ci au moins.

L'EMPALEUR. — Je vais jeûner. Ensuite je me laverai les mains. *(La scène s'éclaire.)*

BABOUCHE *(les mains vides)* — Je l'ai laissé partir.

L'EMPALEUR. — Que Dieu le protège. Moi aussi je l'ai laissé partir.

BABOUCHE — Avez-vous pris le froc, entre temps, sans que je le sache?

L'EMPALEUR *(tristement)* — J'ai été trop cruel. On me mettra beaucoup de choses à dos. C'est comme ça que naissent les légendes de nos jours... On prétend que j'aurais mis en pièces trois cents boyards. Mais il n'y en avait pas autant dans toutes les Principautés roumaines prises ensemble. On dit que j'aurais nommé trois cents autres boyards à leur place et qu'après les avoir anobli je les aurais tués aussi. Parce qu'ils n'étaient pas bons. Montrez-moi donc un bon boyard et j'en fais mon repas. Ma faute est autre. Je n'ai pas eu le temps de gagner l'amour de mon peuple. De faire tout le bien que j'avais commencé à faire. Mais c'est vrai aussi que presque personne ne m'a aidé... L'Europe m'a laissé seul devant les Turcs. Et seul aussi ici...

BABOUCHE. — Tout ne sera pas vrai de ce qu'on dira. Et puis, vous avez le dos solide.

L'EMPALEUR. — Comment justifier le crime? Tuer des rats, c'est comme si on tuait des êtres humains.

BABOUCHE. — La vie d'un tel ou d'un tel ne compte pas, devant l'existence même de la patrie.

L'EMPALEUR. — Tu vois, parfois je reste ainsi à me souvenir de l'un ou de l'autre... J'aurais pu ordonner à beaucoup d'entre eux. Mais je les ai tués, par timidité.

BABOUCHE. — On dit que le « dor » roumain est un mot intraductible. Mettons « mal du pays »...

L'EMPALEUR. — En turc, ça va.

BABOUCHE. — En turc? Comment?

L'EMPALEUR. — *Sictir. (Babouche rit).* J'étais otage à Stamboul et j'ai écrit

à mon père que j'avais le mal du pays. Il m'a répondu en turc: *Sictir!* Fous-moi la paix!

BABOUCHE. — Oui, mais j'ai l'impression que cela ne recouvre pas tout le sens...

L'EMPALEUR. — Parfois oui, parfois non. *(Il soupire.)* En ce moment, j'ai de nouveau le mal du pays... Allons... à la maison...

BABOUCHE *(après un temps)* — Je m'étonnerais que les exploits de Votre Seigneurie n'aient pas porté leurs fruits.

L'EMPALEUR. — C'est cela qui te tracasse? Moi, je crois que les pals sont depuis longtemps pourris... Les corbeaux ont dû engraisser... Et les charognes mûrir, elles doivent être prêtes à tomber des arbres... comme des alouettes toutes rôties... Dans la bouche de qui? De Radu? De Laiotă?

BABOUCHE. — Ce que nous avons fait était bien fait, parce que c'était le patriotisme qui nous le dictait... Autrement le pays serait un pachalik à l'heure qu'il est. Il fallait une discipline de fer....

L'EMPALEUR *(le regarde longuement)* — Tu me pardonnerais, toi?

BABOUCHE *(sans sourciller)* — Moi, je vous pardonnerais.

L'EMPALEUR. — Ma cuirasse est toute rouillée depuis que cette andouille de Mathias...

BABOUCHE. — Il va ordonner qu'on me sorte d'ici et vous resterez seul. Vous savez bien que je l'ai supplié à genoux de me ficher en taule avec Votre Seigneurie... Pour que vous ayez qui engueuler... et pour que nous fassions des plans d'avenir... et que le temps passe plus vite.

L'EMPALEUR. — Pour ce qui est des plans d'avenir, on y a toujours été forts.

BABOUCHE. — Que nous sachions comment agir au cas où vous monteriez de nouveau sur le trône de Valachie...

L'EMPALEUR. — Tu ne m'as pas lâché d'une semelle... tu voulais m'espionner...

BABOUCHE. — Je me suis laissé torturer à la place de Votre Seigneurie...

L'EMPALEUR. — Ils t'ont mis à ma place pour que tu devines mes pensées et que tu me trahisses... Ou bien, tu as regretté de m'avoir vendu... Qui a écrit la fausse lettre à Mahomet?

BABOUCHE. — Si je le savais! Un Allemand de Braşov, en tout cas. Par esprit de vengeance.

L'EMPALEUR. — Et le roi de Hongrie, comment se fait-il qu'il ait été idiot au point de croire que je l'avais trahi? C'est une histoire à dormir debout!

BABOUCHE. — Ça lui convenait, peut-être. Il avait peur de Votre Seigneurie... Je ne sais pas...

L'EMPALEUR *(regardant les rats)* — Tu sais, avant de les achever, nous aurions dû leur demander ce qui se passe dehors...

BABOUCHE. — Ils se seraient plaints de la crise des trous...

L'EMPALEUR. — Il est heureux que nous, nous en ayons un, et confortable par-dessus le marché! *(Il regarde les pals.)* Il y en a beaucoup, mais pas assez pour les tenir en respect. Dès qu'on éteint la chandelle, ils se ruent sur vous. Ils se faufilent même à travers les boutonnières... On doit dormir en cotte de mailles... Ils sont en état de ronger n'importe quoi... Capitaine!

BABOUCHE. — À vos ordres!

L'EMPALEUR. — Quand est-ce que ces invasions cesseront?

BABOUCHE. — Moi, je crois que...

L'EMPALEUR. — Ne me dis pas que... *(Il se met en colère.)*

BABOUCHE. — Il y a trop de trous... On en garde un et ils surgissent par les autres... Dès qu'on leur tourne le dos ils vous mordent au cul! La terre en est couverte!

L'EMPALEUR. — Vais-je réussir à les supprimer?

BABOUCHE. — Attention! *(Il court après un rat.)*

L'EMPALEUR. — Tu l'as raté... *(D'une voix rude.)* Ne me parle plus pendant la bataille. Nous bavardons, et l'ennemi nous envahit... *(Geste menaçant en direction des trous.)* Vous ne perdrez rien pour attendre. *(A Babouche.)* Je ne jeûnerai plus. Voilà mon plan: nous creusons un fossé de défense et nous le remplissons d'eau. *(Il se met à creuser.)* Donne-moi de l'eau!

BABOUCHE. — Notre eau à boire pour une semaine. *(Il lui tend un seau. L'Empaleur le vide.)*

L'EMPALEUR. Ça ne fait rien. *(On entend des clapotements.)*

BABOUCHE. — Ils nagent comme des diables ceux-là . . .

L'EMPALEUR *(il attrape un rat)* — Nous allons pêcher ces diables tout trempés. *(Il l'empale. Après un instant.)* Tu crois que je deviens fou?

BABOUCHE. — Non.

L'EMPALEUR. — Qu'est-ce que tu crois alors?

BABOUCHE. — Je crois . . . Je ne crois plus rien.

L'EMPALEUR. — Pourquoi? As-tu perdu tes esprits? *(Babouche se tait.)* Tu t'es fait enfermer de ton propre gré, par amour pour moi . . .

BABOUCHE. — J'ai toujours aimé Votre Seigneurie.

L'EMPALEUR. — Tu as été un serviteur fidèle.

BABOUCHE. — Oui.

L'EMPALEUR. — Tu en es fier. *(Un temps.)* Crois-tu que nous en sortirons vivants?

BABOUCHE. — Nous en sortirons, même s'il nous faudrait pour cela nous glisser par des trous de serpents . . . Dix ans sont passés, comme un éclair . . .

L'EMPALEUR. — Tu as compté les années . . . Tu as bien fait. Quand nous serons libres, nous saurons avec précision le jour que c'est. Quel jour sommes-nous aujourd'hui?

BABOUCHE. — Jeudi, je crois.

L'EMPALEUR. — Jeudi?

BABOUCHE. — Ou mercredi.

L'EMPALEUR *(effrayé)* — Mercredi?

BABOUCHE. — Ou samedi . . .

L'EMPALEUR *(riant)* — La peste soit des journées, elles sont toutes les mêmes. *(Un temps.)* Crois-tu que ce sera toujours contre les Turcs que nous nous battrons?

BABOUCHE. — Contre qui d'autre?

L'EMPALEUR. — Peut-être qu'ils sont déjà vaincus, et que nous monterons sur le trône pour conter des histoires . . .

BABOUCHE. — L'Europe est gouvernée par des nouilles. Ce sont tous des nouilles. Nous pourrissons ici à cause d'une bande d'idiots . . . Savez-vous ce que nous devrions faire en sortant d'ici? Habiller toute notre armée à la turque . . . et conquérir le reste.

L'EMPALEUR *(rit.)* — Nous devrions bien leur rendre ce service . . .

BABOUCHE *(pensif.)* — Vraiment, je crois que notre plan est parfait.

L'EMPALEUR. — Tu crois? Regarde . . . *(Il désigne un endroit par terre où il a fait un dessin, à l'aide d'un bâton.)* La carte de Valachie.

BABOUCHE. — Les rats l'ont rongée, votre Seigneurie . . .

L'EMPALEUR. — Nous l'arracherons à leurs gueules. Je n'ai jamais eu tant de loisir pour préparer une bataille. Trop de loisir même . . . Arriverons-nous jamais à livrer la bataille décisive?

BABOUCHE. — Pour le moment . . . *(Il montre un des trous.)* Ici, aux portes de l'Orient . . .

L'EMPALEUR *(il lui vient une idée)* — Ce n'est pas mal ! Tu viens de me suggérer une idée. Et si . . . Sais-tu par lequel? Par celui-ci, regarde . . . Il est bien un peu étroit, mais peut-être va-t-il s'élargir un peu plus loin . . Les rats non plus n'aiment pas circuler sans avoir leurs aises. . Il n'y a de place ici que pour ma main . . . Nous allons l'élargir . . Viens, nous avons à faire . . *(L'obscurité envahit la scène. Un temps.)* Ça va aller, maintenant, je crois . . .

BABOUCHE. — C'est encore eux qui en profiteront . . . Ils nous sauterons dessus par deux . . .

L'EMPALEUR. — Les rats?

BABOUCHE. — Ben oui. Ils diront merci, ils étouffaient un peu.

L'EMPALEUR. — Non, c'est nous qui leur sauterons dessus. Passe la tête pour voir . . .

BABOUCHE *(avec effroi)* — Moi?

L'EMPALEUR. — Regarde et dis-moi ce que tu vois. *(Babouche hésite.)* Qu'attends-tu? nous n'avons pas de temps à perdre . . . *(Babouche s'exécute. Il retire la tête, épouvanté.)* De l'autre côté, il y a les Turcs. Et notre pays qui nous attend. La bataille décisive . . . Entre tout ceci et nous il n'existe que cette saloperie de prison . . . *(Il rit amèrement.)*

BABOUCHE. — Quelle histoire, Votre Seigneurie ! Depuis tant d'années ! *(Un temps.)*

L'EMPALEUR *(Il arpente la cellule d'un pas agité, puis s'arrête et fixe des yeux un point quelconque, comme s'il regardait par la fenêtre.)* — Le temps change !

BABOUCHE. — Non, il ne change pas.
L'EMPALEUR. — Regarde comme les peupliers se courbent . . .
BABOUCHE. — Votre Seigneurie . . . vous voyez à travers le mur? Ça, ce n'est pas une fenêtre . . .
L'EMPALEUR. — Alors c'est une porte. Il arrive qu'on puisse voir aussi à travers une porte.
BABOUCHE. — Ah, si c'était une porte . . . Il y en a bien une ici, mais du temps qu'elle ne s'est plus ouverte, j'ai même oublié où elle se trouve.
L'EMPALEUR. — Toutes les fois que je regarde par la fenêtre, un flot de tristesse m'envahit. Maintenant c'est aussi un flot de découragement qui me submerge. Et de dégoût . . . Et aussi un flot de mal du pays . . . *(Il soupire.)*
BABOUCHE. — Flot après flot, c'est peut-être comme ça que naît la mer . . .
L'EMPALEUR. — C'est bien pourquoi elle est amère.
BABOUCHE. — C'est bien pourquoi elle est noire.
L'EMPALEUR. — C'est bien pourquoi elle est si loin.

Scène 2

La porte s'entrouvre, laissant passer le peintre qui porte dans ses bras un grand tableau encadré. Il va l'accrocher quelque part au mur. Il le regarde, le décroche et l'accroche ailleurs.

L'EMPALEUR. — Un autre fantôme . . .
LE PEINTRE *(Regardant le tableau.)* — Il s'en faut d'un rayon.
L'EMPALEUR *(à Babouche, sur un ton de reproche.)* — Tu vois? Qu'est-ce que je te disais? Il s'en faut encore d'un rayon *(Il se dirige vers le tableau et le regarde de près, attentivement.)* Qui est ce revenant?
LE PEINTRE *(s'incline)* — Votre Seigneurie. *(Une réverence dans la direction du tableau.)* Votre Seigneurie.
L'EMPALEUR *(l'embrasse)* — Maître . . . comment êtes-vous entré?
LE PEINTRE *(souriant)* — L'art pénètre facilement jusque dans les prisons.
L'EMPALEUR. — Je suis un artiste alors?
LE PEINTRE. — Oui, à votre manière! Peut-être même un génie. *(Il le prend par la main et le conduit vers le tableau.)* Savez-vous ce qui s'en dégage? Ce qui se dégage de cette physionomie hallucinante? Le génie. . . .
L'EMPALEUR *(examinant placidement le tableau)* — Qui est-ce? Le nouveau Prince? Vous travaillez pour lui maintenant? Qui est-ce?
LE PEINTRE. — Qui ça?
L'EMPALEUR. — Cet individu.
LE PEINTRE *(surpris)* — Vous plaisantez, je pense . . . *(Fâché.)* Avez-vous donc oublié que vous avez posé pour moi, assis sur votre trône . . .
L'EMPALEUR. — Quel trône?
LE PEINTRE. — Vous m'avez permis de me tenir auprès de vous, pour vous surprendre. . . .
L'EMPALEUR. — En flagrant délit?
LE PEINTRE. — . . . pour surprendre vos traits. . . . Je vous ai suivi sur le champ de bataille. J'ai regardé dans votre cœur. Ensuite, je vous ai regardé dans cette ambiance terrible et dure. . . c'est là que j'ai perdu un bras, en vous peignant, quand je vous ai suivi la palette à la main et que nous avons pénétré dans le camp turc. *(Avec orgueil.)* C'est la meilleure de mes œuvres. *(Tristement.)* Le dictionnaire. . . J'avais commencé à rédiger un dictionnaire — mon violon d'Ingres — les gens de Radu me l'ont confisqué. Pendant une perquisition. Il s'est perdu. Les Tziganes en ont fabriqué des cornets pour les graines de potiron salées, qu'ils vendent aux kermesses. Puis ils ont fait une autre descente à mon domicile, ils ont de nouveau fouillé sous l'âtre, sous le plancher, ils cherchaient les brouillons. Ils ont piqué tous mes mots — autochtones, de substrat, latins ou turcs.
L'EMPALEUR. — Est-ce pour cela que nous nous sommes battus, Babouche, pour que le pauvre Roumain ne soit plus en sûreté chez lui?
LE PEINTRE. — Je m'en suis plaint auprès de Tzenea, le conseiller personnel de Radu: « Je vous prie d'établir une fois pour toutes mon statut de citoyen de l'Europe, je ne veux pas être le client perpétuel de vos mercenaires albanais ». J'aurais dû rentrer immédiatement en Italie en signe de protestation, mais Domnica n'a pas voulu. « Non, pas en Italie,nos enfants doivent apprendre le roumain d'abord »

« Comment pourront-ils l'apprendre, si on vous prend tous vos mots? » J'ai été retenu, comme vous le voyez, par ma femme et par le dictionnaire.

BABOUCHE. — Et par les mercenaires albanais.

LE PEINTRE. — Par les mercenaires albanais aussi, j'allais l'oublier. *(Il regarde le portrait.)* C'est la meilleure de mes œuvres !

L'EMPALEUR. — Je veux bien. Mais... qui est-ce? *(Dans un accès de colère.)* Ce fantôme... *(Plus calmement.)* Qui sait? Je suis peut-être devenu un fantôme... *(Il examine le tableau.)* Ce front pourrait-il se plisser, écrasant entre ses rides les pensées, tels les serpents dans leurs trous quand la terre tremble?

LE PEINTRE. — Ce n'est pas impossible.

L'EMPALEUR. — La moustache est celle d'un individu qui a le temps de se regarder dans une glace. Dans une glace intacte. Et moi, je n'ai eu que des éclats de pays brisé... pour m'y mirer. Pas pour arranger ma moustache. Mais pour voir qui venait encore. Et ils venaient tous. Pour voir ce que j'avais encore à faire... et j'avais tout à faire.... *(D'une voix éteinte.)* Et puis, pourquoi m'apportez-vous des images attiffées?

LE PEINTRE *(peiné)* — Je vous ai aussi apporté des nouvelles.

L'EMPALEUR *(tressaille)* — Taisez-vous. Ne dites rien.

BABOUCHE *(Curieux, s'approche du peintre)* — Eh bien? Quoi de neuf?

L'EMPALEUR. — Je vais te dire moi, ce qu'il y a de neuf. On nous a pris aussi le droit à la prison, on nous a apporté un remplaçant *(Il montre le tableau.)* et nous, on nous enverra dans l'autre monde. Tout marche à souhait.

LE PEINTRE. — Vous règnerez de nouveau. Le roi Mathias s'est convaincu de votre innocence. Étienne de Moldavie vous aidera à regagner votre trône.

L'EMPALEUR. — Étienne... Toujours lui... Je lui avais fait avoir son trône et lui, il m'a aidé à perdre le mien...

LE PEINTRE. — Étienne est votre ami.. C'est un brave homme ! Il a causé de grands dommages aux païens... La présence de Votre Seigneurie sur le trône de Valachie l'encouragerait... Il est intervenu maintes fois auprès de Mathias pour obtenir votre libération. J'ai fait le portrait du roi Mathias, à condition qu'il me permette de venir vous voir et d'être le premier à vous apprendre la grande nouvelle.

BABOUCHE *(Il saute de joie, autant que ses chaînes le lui permettent)* La justice l'emporte ! La justice l'emporte ! Elle sort à la lumière !

L'EMPALEUR. — Arrête ! Elle n'a pas encore relevé la tête. Attends un peu, pour voir.

BABOUCHE. — La vérité et la justice ont toujours triomphé...

L'EMPALEUR *(ironiquement)* — Comment donc... *(Il frappe le peintre sur l'épaule.)* Pardonnez-moi de ne pas pleurer. Je le voudrais, mais ne le puis pas. *(Il change de ton.)* Je suis content de vous revoir, mon ami. Pour le reste... qui vivra verra. Nous mourrons, ou nous nous en tirerons. Causons un peu...

LE PEINTRE *(Il décroche le tableau, pensif, et veut s'en aller.)* — Je suis un raté. Tant de projets, tant de nuits blanches ... Voilà que mes doutes se confirment... J'ai voulu surprendre le mystère qui se cache dans la personnalité de Votre Altesse. *(Il change de ton.)* Savez-vous qu'il circule en Europe des livres d'horreur sur le terrible Dracula? Le texte en est intéressant. Un peu trop fantastique à mon goût... Mais les illustrations sont horribles... *(Il soupire.)* J'ai eu Dracula devant les yeux, mais en vain, à ce qu'il paraît. Je suis trop vieux pour tout reprendre dès le début.

L'EMPALEUR. — Moi, j'ai été Dracula, et en vain, à ce qu'il paraît. Nous sommes quittes. Passez-moi ce cadre. *(Il détache le tableau de son cadre et se met à sa place.)* Que dites-vous de votre œuvre maintenant?

(Le peintre se tait.)

BABOUCHE *(d'une voix égale)* — Sortez de là, Prince, le pays vous attend.

L'EMPALEUR. — Le pays aussi est encadré... par les Turcs... Il me recevra comme je suis, ou je reste ici. En attendant, maître, je vous prierais de me pendre au clou. *(Il rit aux éclats.)*

(Le peintre prend son tableau et s'apprête à partir.)

LE PEINTRE. — Ma femme.. Domnica ... vous envoie ses meilleures pensées.
L'EMPALEUR. — Votre femme?
LE PEINTRE. — C'est là ce que j'ai gagné ... Elle et un bras en moins...
L'EMPALEUR. — Vous avez l'autre en échange... Des enfants?
LE PEINTRE. — Oui. Vlad et Domnica. Elle a tenu à ce que nous leur donnions des noms roumains.
L'EMPALEUR. — Prenez bien soin de Vlad! *(Il éclate de rire à nouveau. Le peintre se glisse dehors.)*

Scène 3

L'EMPALEUR *(après quelques instants, il sort du cadre. À Babouche.)* As-tu vu ...as-tu entendu? Ou bien n'était-ce qu'un fantôme? *(Un temps.)* Dis, Babouche, crois-tu que nous règnerons de nouveau?
BABOUCHE. — Oui, je le crois.
L'EMPALEUR. — En es-tu certain?
BABOUCHE. — Je le pense...
L'EMPALEUR. — Et contre qui nous battrons-nous?
BABOUCHE *(riant)* — Comment, contre qui? Toujours contre le Turc. Maintenant que nous en avons pris l'habitude ... Et puis, il n'est pas bon de changer d'ennemi.
L'EMPALEUR. — Le Turc, tu dis.... Moi, c'est comme si ma colère était tombée. C'est de cela que j'ai peur. Ça m'a tout amolli, que de rester enfermé ici... Babouche!
BABOUCHE. — Oui, Votre Seigneurie!
L'EMPALEUR. — Aimes-tu ton pays?
BABOUCHE *(effrayé)* — Pourquoi cette question? Si je ne l'avais pas aimé...
L'EMPALEUR *(réfléchissant)* — Ainsi donc, tu l'aimes...
BABOUCHE. — Plus que la vie.
L'EMPALEUR. — Plus que la vie, dis-tu...
BABOUCHE. — C'est pourquoi j'ai toujours suivi Votre Seigneurie fidèlement...
L'EMPALEUR. — S'il y en avait eu un autre à ma place, peut-être te serais-tu un peu mieux débrouillé, toi aussi...
BABOUCHE. — Ce n'est pas votre faute ... *(Rêveur.)* D'ici quelques jours vous retrouverez votre trône.:. Et tout recommencera... Quelle joie pour le peuple!
L'EMPALEUR. — Tu crois donc qu'ils ne m'ont pas oublié?
BABOUCHE. — Oublier Votre Seigneurie? *(Riant.)* Ils avaient juste appris à vous craindre...
L'EMPALEUR. — Je n'ai voulu faire peur à personne... J'ai été cruel, mais j'en ai bien souffert... C'est la faute à ces temps de malheur... Des temps qui n'acceptent ni la pitié, ni la clémence. Il savait bien Minică, pourquoi il voulait les fuir. Pfuitt! Vers l'avenir... pfuitt! vers le passé ... partout, sauf dans le présent... Mais, moi, j'étais le Prince, je devais défendre mon pays... contre les Turcs aussi bien que contre les rats... Pour moi, la pitié et la clémence sont des mets convoités, auxquels je n'ai pas le droit de toucher... C'est mon régime ... C'est pourquoi les reins me font tellement mal... *(Il arpente la cellule, torturé par une pensée.)* Babouche... il y a une pensée qui m'obsède...
BABOUCHE. — Une pensée?
L'EMPALEUR. — J'ai oublié de quoi avait l'air un Turc. J'ai peur de m'en aller au combat, bien revêtu d'une armure et armé d'un glaive, puis au moment de foncer... de ne me mettre à chasser les rats.
BABOUCHE *(riant)* — Ça alors... Je comprends maintenant... Vous avez cousu un costume turc pour...
L'EMPALEUR *(prend le costume)* — Je le regarde, mais... je ne vois pas le Turc... J'ai une idée... revêts-le!
BABOUCHE. — Vous voulez que je fasse le... non, ça va me souiller!
L'EMPALEUR. — Voyons, Babouche, tu disais que tu étais patriote...
BABOUCHE. — Non.
L'EMPALEUR. — Allons, tête de Turc... *(Il rit.)*
BABOUCHE *(revêt le costume)* — Ça me rappelle la nuit où nous cherchions la tente de Mahomet, l'épée à la main... Si la lune n'était pas entrée dans les nuages, et si nous ne nous étions pas trompés de tente...
L'EMPALEUR *(le regarde attentivement)* — Turc tout craché!
BABOUCHE. — *Aferim!* D'accord!
(Un rat effaré se glisse entre leurs pieds.)
L'EMPALEUR. — À l'attaque! *(Ils se jettent tous les deux sur le rat.)* Il s'est enfui...

BABOUCHE. — Le pays est loin, les ennemis, à deux pas...

L'EMPALEUR. — Où est-il entré? *(Babouche montre un trou dans le mur.)* Mets-y le nez et retrouve ses traces... Celui-là, il faut absolument que nous l'attrapions. Sinon nous ne regagnerons jamais le trône... Quelque chose me le dit... Voilà que je commence à faire le voyant maintenant...

BABOUCHE *(introduit sa tête dans le trou)* — Je ne vois rien...

L'EMPALEUR. — Fouille du regard! *(Il va saisir la hampe de l'étendard en lambeaux et s'approche de Babouche, la brandissant comme une lance.)* Salaud, c'est toi qui m'as vendu!

BABOUCHE *(la tête dans le trou)* — Je n'entends rien...

L'EMPALEUR. — Si tu n'avais pas été leur homme, ils ne t'auraient pas permis de rester avec moi... Ils t'ont envoyé pour m'espionner...

BABOUCHE. — Plus fort, on n'entend rien... Les rats... ils veulent me sauter au visage...

L'EMPALEUR. — À l'attaque! *(Il frappe Babouche de la hampe transformée en pal, il appuie de toutes ses forces. On entend des hurlements... les cris des rats. Après un instant de silence.)* Un Turc de moins... le seul qui m'ait vraiment aimé... Plus qu'un frère... mais les temps sont terribles... Sur qui aiguiser sa colère sinon sur les siens? Sur ceux qu'on aime? Mon bras est toujours d'acier... Les années de prison n'ont pas altéré mon sens de la justice, même lorsqu'il me réclame de couper une partie de moi-même... Le pays a encore besoin de ce bras d'acier.

(La porte s'ouvre en grinçant, la lumière envahit la scène.)

Acte cinquième

Le matin

Tableau 1

Dans la forêt: même décor qu'au début de la pièce.

Scène 1

LE ROUMAIN. — Ce qui est le plus curieux, mon gars, c'est que nous ne soyons pas morts. Pas mal de temps a passé, beaucoup de choses sont arrivées, on a changé deux ou trois Princes...

LE TURC. — Et ça a été profitable?

LE ROUMAIN. — Oui, puisqu'on y est revenu.

LE TURC. — Revenu, où?

LE ROUMAIN. — Là d'où on était parti.. Je veux dire, revenu à l'Empaleur. Le voilà sur le trône pour la seconde fois maintenant. Il va bien s'étonner que nous ne soyons pas morts, pas même pour la première fois... Pourtant on n'est plus dans le vent. On se fait vieux.

LE TURC. — Peut-être est-ce à cause de notre situation désavantageuse. Peut-être avons-nous seulement eu l'impression que beaucoup de temps s'était écoulé, peut-être ne s'est-il écoulé qu'un seul moment... un tout petit moment...

LE ROUMAIN. — Tout à l'heure, un corbeau est passé et a laissé tomber sur tes lèvres une mûre mûre. Comment est la récolte de mûres cette année?

LE TURC. — Bonne, pour ce qui est des noires, de celles qui tachent. Bonne pour les mûres, mais pas pour autre chose... Les oiseaux du ciel nous nourrissent à la grâce de Dieu.

LE ROUMAIN. — Ceux qui sont haut placés ont toujours la vie plus facile. Ça fait mal, bien sûr. Mais nous nous sommes faits à la douleur.

LE TURC. — Une douleur ancestrale. Et puis, dans le ventre de ma mère aussi j'avais mal. Je m'y suis habitué.

LE ROUMAIN. — C'est presque une mort naturelle. Un mode d'existence. L'homme ne se détache pas de la matière, il y descend.

LE TURC. — L'homme est matière et la nature — histoire.

LE ROUMAIN. — Le Roumain et l'histoire sont frères.

LE TURC. — Les pluies nous lavent par la grâce de Dieu. L'eau des pluies contient de la soude.

LE ROUMAIN. — N'y mets pas la langue.

LE TURC. — Quelle langue?

LE ROUMAIN *(soupire)* — C'est ainsi que les années ont passé...

LE TURC. — C'est comme si nous avions observé les temps d'en haut.

LE ROUMAIN. — Ce que nous en avons vu de choses, mon Dieu! Il y a eu tant de changements, de profitables comme je le disais tantôt... D'autres Princes sont venus, ils nous ont regardés, et nous ont laissés à la même place... Nous en avons été quittes pour les regards. L'Empaleur, au moins, il causait avec son peuple... avec les opprimés... avec les empalés.

LE TURC. — Mais cette nuit, il n'a rien dit...

LE ROUMAIN. — Quand ça?

LE TURC. — Il est venu vers minuit, il a avalé quelque chose sous les pals et il n'a rien dit... Tu dormais. Il n'a peut-être pas voulu te réveiller. Il était pensif. Avec son canif, il a écrit quelque chose sur ce pal du milieu... Regarde voir, qu'est-ce que c'est? Qu'a-t-il écrit?

LE ROUMAIN *(avec effort)* — Ouais... *(Il lit.)* L'Empaleur...

LE TURC. — Il a pris possession de son pays, comme qui dirait.

LE ROUMAIN. — Tout ce que les Princes qui lui ont suivi ont été fichus de faire, ça a été de nous embrocher sur un seul pal à deux branches...

LE TURC. — Question de politique...

LE ROUMAIN. — Qu'est-ce qu'ils se sont dit? Pour les frères du même sang le même tronc, comme qui dirait... Après il en est venu un autre Prince qui a dit que nous n'étions pas bien tous les deux dans un même pal. Qu'il fallait nous séparer, et ils nous ont mis de nouveau chacun dans son pal... Toujours question de politique...

LE TURC. — L'histoire de l'Empaleur c'est pareil, d'ailleurs... Il a vaincu Mahomet, mais il a perdu son trône... Mahomet non plus, n'a rien pu faire... et maintenant, l'Empaleur est revenu, prêt à tout reprendre dès le début.

LE ROUMAIN. — Tout ça, ce ne sont que des spéculations. On voit que tu as été élevé parmi les étrangers... Ils t'ont influencé... Sans le vouloir, tu apportes de l'eau à leur moulin...

LE TURC. — Nous n'allons pas nous disputer maintenant, à la veille de notre dernière heure...

LE ROUMAIN. — Tu m'énerves avec tes théories...

LE TURC. — Bon, ça va, je renonce à mon système... Tout va bien s'achever. Du moins, en ce qui nous concerne.

LE ROUMAIN. — Même si les choses étaient comme tu le soutiens, cette ambiguïté sert des raisons supérieures, dont nous ne pouvons même pas nous rendre compte en ce moment. C'est une forme de survie...

LE TURC. — Moi, par exemple, je suis venu ici pour être enterré, au moins enterré dans ma terre natale. Ils m'ont tué, c'est vrai, mais au lieu de m'enterrer... ils m'ont oublié dans l'air.

LE ROUMAIN. — Comme qui dirait, une fin ouverte. *(Un temps.)* Ce qui m'étonne c'est qu'au début nous nous entendions très bien... et maintenant, tiens, nous avons failli nous disputer... Et ça arrive de plus en plus souvent ces derniers temps...

LE TURC. — C'est la faute aux divergences... Même les collines se séparent, sapées par les eaux... Après tout il y a pas mal d'années qui sont passées...

LE ROUMAIN. — Tu crois que c'est l'eau qui nous a séparés? Malheureusement la vérité est autre: pendant tout ce temps, moi j'ai dit des choses vraies et toi, tu t'es aplati...

LE TURC. — Moi? Quand?

LE ROUMAIN. — Tu as voulu faire des concessions. De plus en plus grandes. Que veux-tu, ça nous a séparés ! Tu t'es insinué auprès du Prince.

LE TURC *(étonné)* — Quel intérêt j'avais à le faire? J'ai dit ce que je pensais... à ma grande joie, nos opinions coïncidaient souvent.

LE ROUMAIN. — Laisse tomber... c'est toi qui les as fait coïncider...

LE TURC. — Quand on est capable d'oublier ses propres souffrances et de juger les choses objectivement, on se rend compte qu'il a fait beaucoup de bien... Il nous a empalés, c'est vrai, mais tout compte fait, c'est un personnage positif. C'est toi-même qui l'as dit.

LE ROUMAIN. — Moi? Quand?

LE TURC. — Tu parles en dormant.

LE ROUMAIN. — Pff !

LE TURC. — Dès que tu fermes les yeux, la douleur te fait divaguer, et tu laisses échapper des hossanas. Tu as le délire dithyrambique.

LE ROUMAIN. — Il m'arrive parfois de l'aimer, c'est vrai... Mais j'ai jugé avec sévérité certaines de ces actions et je le lui ai dit vertement.

LE TURC. — Tu ne serais pas ici si tu ne le lui avais pas dit. *(Un temps.)* Je vais maintenant te révéler quelque chose... pour te prouver que je suis toujours ton ami. Tends l'oreille... *(Le Roumain fait semblant de tendre l'oreille.)* Sache que je suis... un autre.

LE ROUMAIN. — Comment, un autre?

LE TURC. — Je ne suis plus le même qu'au début... tant d'années sont passées... entre temps, on m'a changé contre un autre Turc.

LE ROUMAIN. — Tu m'effraies... Attends un peu... Tu avais un grain de beauté sur la joue gauche. Maintenant, il y a une verrue... Et si...

LE TURC. — Crois-moi, je sais ce que je dis: je suis mort il y a une dizaine d'années et on en a mis un autre à ma place.

LE ROUMAIN. — Comment se fait-il alors que je n'aie rien observé?

LE TURC. — Puisque je suis identique... *(Un temps.)* Et puis... Tends l'autre oreille... *(Le Roumain fait semblant de tendre l'oreille.)* Toi non plus tu n'es plus le même.

LE ROUMAIN. — Je suis un autre?

LE TURC. — Ouais...

LE ROUMAIN. — Identique au premier?

LE TURC. — Ouais...

LE ROUMAIN. — La peste soit de... Pourquoi ne nous ont-ils pas dit qu'ils nous avaient changés?

LE TURC. — Ils ont dit qu'ils allaient faire de grands changements. Nous n'aurions pas dû l'oublier...

LE ROUMAIN. — Alors, l'Empaleur aussi est peut-être un autre...

LE TURC. — Il y en a eu d'autres à sa place, mais maintenant c'est le même, à son second règne.

LE ROUMAIN. — Mais il est comme nouveau... Je voudrais me tâter, mais je n'ai pas avec quoi... et surtout je n'ai pas quoi...

LE TURC. — La main fait semblant d'exister et le corps fait semblant d'exister et de sentir la main qui le tâte...

LE ROUMAIN. — Si nous avions pu nous tâter à temps, nous nous serions rendu compte... Mais pourquoi nous ont-ils choisis identiques aux premiers?

LE TURC. — Pour le plaisir de la conversation. *(Il rit.)* Ils ont vu que nous nous entendions, dans les grandes lignes.

LE ROUMAIN. — Écoute, moi, je continue à croire que nous sommes les mêmes... tout colle trop bien, ne le vois-tu pas?

LE TURC. — Tête de Turc !

LE ROUMAIN. — Pourquoi dis-tu cela? Ne suis-je pas venu de Turquie, n'ai-je pas été arraché, tout gosse, au sein maternel et envoyé en tribut?

LE TURC *(rit)* — Tu vois? Tu as commencé à mélanger nos histoires... Celui-là, c'était moi. Toi tu étais l'autre... C'est moi qui t'ai raconté cette histoire, et maintenant tu crois être celui-là... c'est-à-dire moi...

LE ROUMAIN. — Quelle histoire ! Nous sommes complètement gaga !

LE TURC *(Tristement.)* — Voilà ce que c'est que de végéter ! Maintenant je m'en vais te dire une chose encore plus extraordinaire. Apprends que nous ne sommes même plus ceux qui avaient remplacé les premiers. Il y a longtemps que... Nous sommes tout autres.

LE ROUMAIN *(énervé)* — Qu'ils aillent à tous les diables ! Toujours la même chanson : les uns veulent ficher le camp et les autres veulent venir ici . . . Qu'est-ce qu'ils ont tous à s'empresser de prendre notre place? Nous ne sommes pas des Princes et ce n'est pas un trône.

LE TURC. — Ce n'est pas le trône, non, mais c'est pas loin . . .

LE ROUMAIN *(réfléchit)* — Nous serions donc la troisième génération.

LE TURC. — La troisième génération puante . . . C'est à cause des circonstances . . .

LE ROUMAIN. — Pour ce qui est de nous, on n'a pas été trop à plaindre. Les oiseaux du Ciel nous ont nourris par la grâce de Dieu . . .

LE TURC. — La pluie nous a lavés par la grâce de Dieu . . .

LE ROUMAIN. — Le vent nous a apporté les nouvelles . . . de plus en plus mauvaises . . .

LE TURC. — Et puis ! Autant en emporte la bise . . .

LE ROUMAIN. — Tout comme cette histoire . . .

LE TURC. — Laquelle?

LE ROUMAIN. — Celle de notre vie.

LE TURC. — De notre mort. Nous avons tremblé de soif, comme on tremble de froid . . .

LE ROUMAIN. — Nous étions assoiffés. . . de bonnes nouvelles. Le vent s'est fait notre écho.

LE TURC. — Toi, tu as de la chance, tu sais faire chanter la feuille de l'arbre. Chaque automne, quand il en tombait une sur tes lèvres, tu t'offrais une petite chanson . . .

LE ROUMAIN *(soupire)* — Je jouais des feuilles mortes . . . belle fleurette feuille morte . . .

LE TURC. — Mais moi qui ne sais faire chanter que l'écaille de poisson, que pouvais-je faire pour m'amuser?

LE ROUMAIN *(après un temps)* — Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait inscrit sur ce pal vide aussi l'année de sa mort.

LE TURC. — Quelle année?

LE ROUMAIN. — Celle de sa mort.

LE TURC. — Qui ça?

LE ROUMAIN. — Lui.

LE TURC. — Ah oui, je vois maintenant. *(Il épelle.)* L'EMPALEUR, 1429—1472. C'est lui-même qui a écrit ça, de sa propre main?

LE ROUMAIN. — Oui, au canif, la nuit dernière, pendant que tu dormais . . .

LE TURC. — Il pressent peut-être que cette année lui sera mauvaise.

LE ROUMAIN. — Dix années de prison, ce n'est pas peu de chose. Depuis deux mois qu'il a regagné son trône, rien ne lui réussit. On dit même qu'il aurait dit qu'il aurait mieux fait d'y rester. Qu'il n'a plus d'amis.

LE TURC. — Et nous alors?

LE ROUMAIN. — Ses proches ont été égorgés par les autres, pendant son absence. Il en restait deux ou trois, qu'il a tués lui-même par mégarde. L'armée turque occupe la forêt.

LE TURC. — On entend des plaintes partout. La bataille a été dure.

LE ROUMAIN. — Le Prince ne réussit plus à rassembler son armée. Je crois même qu'une partie des boyards ont élu un autre Prince.

LE TURC. — Voilà que nous vivons aussi enfin des temps plus mouvementés.

LE ROUMAIN. — Quand on est cloué sur place, condamné à l'immobilité, on aime voir de l'animation autour de soi. Mais dans le cœur alors ! Quelle agitation !

LE TURC. — Psst !

LE ROUMAIN. — Le voilà qui vient.

LE TURC. — Ne le rudoie pas.

LE ROUMAIN. — J'ai peur qu'il ne soit blessé et qu'il ne veuille demander notre avis, comme on le fait quand on souffre.

(L'Empaleur paraît. Il est pâle et couvert de sang.)

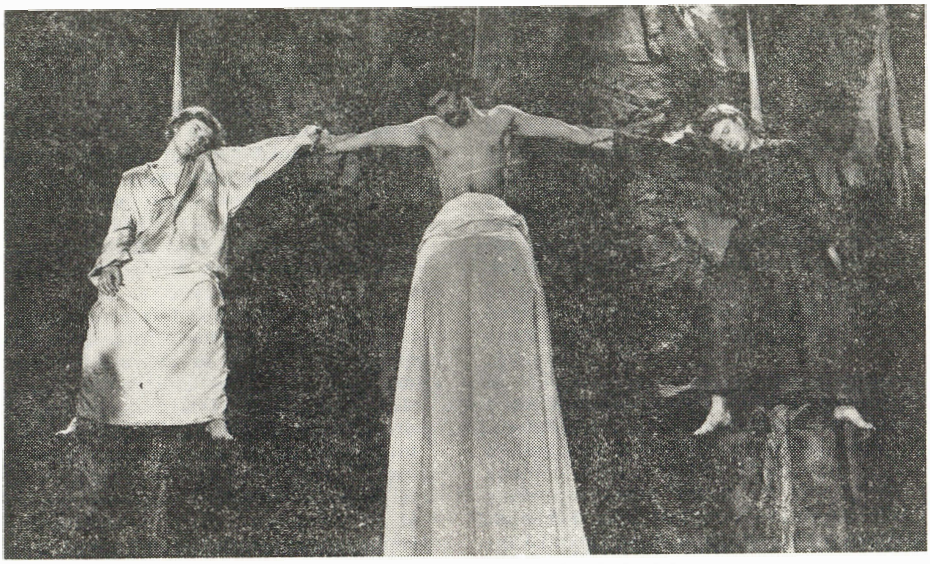
Scène 2

L'EMPALEUR. — Une brique seule n'a pas d'écho. Mais dès qu'on l'a encastrée dans une voûte, elle crie. Oh, que d'échos ! J'ai toujours visé la voûte. Les briques ne m'ont jamais compris. *(Il se dirige très lentement vers le pal du milieu.)* Je croyais ne plus y arriver. *(Il tâte ses blessures.)* Une flèche turque a percé mon sein. Et tout de suite après, une des nôtres. Je les ai distinguées d'après le poison. Notre poison et celui de l'étranger se sont donné la main dans mon corps . . . Le Turc et le Roumain . . . Je n'ai jamais pu échapper à cette symétrie.

Lequel a été lâche? On m'a trahi. Tout avait été préparé depuis longtemps. Ou bien, me croyaient-ils déjà mort... Mais ce n'est pas là la mort que nous aimons et pour le perfectionnement de laquelle nous avons gaspillé tant de matériel humain. *(Il met sa main en visière et toise le pal.)* Je t'ai trop longtemps fait attendre nu, comme une putain. *(Il essaie de rire.)* Ha! *(Plus gaiement.)* Voilà que je me touche moi-même, avec ma justice. J'ai rendu la justice en détail dans ce pays. Un suspect m'avait échappé pourtant. Profitons de ce moment de répit pour nous juger honnêtement, selon la loi de nos ancêtres. *(Il se met à genoux. Sa voix tremble un peu.)* Nom? Vladislav. Occupation? Prince. Pays? la Valachie. *(Un temps.)* Dieu a voulu que tu sois à la tête de tout un peuple et que tu aies le pouvoir de remplir l'enfer et le paradis de coupables et d'innocents... J'ai rempli l'enfer et le paradis... Pour l'enfer, nous te pardonnons. La colère de Dieu aussi tombe comme la foudre sur les têtes des pécheurs. Mais au paradis, c'est la désolation. Et cette désolation, tu la pleureras de ton sang. Tu paieras pour tout. J'ai toujours été un bon débiteur. J'ai même payé de gros intérêts... Il n'y a plus de place au paradis à cause des larmes. Nous devons y entasser les âmes au genou. Ce qu'on ne te pardonne pas, c'est d'avoir préparé ce pal pour Mahomet, au moment où il mettrait les pieds dans ton pays. Mahomet y a mis les pieds, et il en est ressorti vivant. Le pal est resté inoccupé... Je règne encore sur un sujet... Tu as cru qu'en semant la terreur parmi les tiens tu te ferais craindre des ennemis aussi. Les tiens sont devenus fous de peur et l'ennemi est de nouveau ici... J'ai voulu avoir des hommes forts et justes... *(Il veut se lever.)* À genoux, le jugement ne s'est pas encore achevé. Pourquoi as-tu appris le turc? *(Il rit.)* Est-ce une faute? On m'y a obligé, j'ai été envoyé chez eux en otage, j'ai dû apprendre leur langue. J'aurais pu apprendre le tatare aussi... Alors ce Roumain *(Il montre le Turc.)* qui pourrit ici, habillé en Turc, pourquoi l'as-tu puni de ce qu'il est rentré dans son pays?... Mes gens se sont hâtés de le condamner... Qui est responsable de tes gens?... N'ayez pas peur, il existe un responsable... Qu'as-tu fait pendant dix ans, dans la prison de Buda? *(Il rit.)* Quoi faire? En prison, comme en prison... Je suis resté... à l'ombre... Tu as quitté ton pays... On m'a trahi... Tu ne devais pas te laisser prendre... leur donner l'occasion de souiller un Prince que Dieu avait placé sur ce trône... Cela n'arrivera pas une seconde fois... Tu seras châtié pour la première fois. Qu'est-ce que tu attends? Il est là ton châtiment, devant toi. Regarde-le. *(Il regarde le pal. Avec épouvante.)* Pitié! *(Il baise sa propre main droite)* Pitié! Tu demandes pitié, comme si tu en avais jamais écouté la voix... Un moment de faiblesse. C'est humain. Je jure que je suis innocent et que tout a été conçu pour le bien de mon pays. Mais je mérite le châtiment. *(Il se lève et commence à grimper sur le pal.)* Si seulement j'avais la force de toucher le sommet! Ce serait comme si je montais au trône pour la troisième fois. *(Il glisse.)* Ce qu'il est glissant, le chemin de la grandeur! *(Il regarde autour de lui.)* L'horizon s'élargit. Quel dommage! *(Il soupire.)* Pour la première fois je sens en moi un silence tel que je peux entendre mes pensées se heurter aux bords... de qui? De moi... du pays peut-être, ou bien de l'univers. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Mais je suis coupable d'avoir été. Et surtout d'avoir été ce que j'ai été. L'avenir me comprendra, peut-être. *(Riant.)* Quel avenir, quand le présent est si magnifique! Regarde, comme l'horizon est large. *(Il monte.)* Cette fois-ci, la bataille a été perdue. *(On entend des bruits de combat venant de la forêt.)* Et on veut m'avoir vivant... J'arrive... *(Aux deux empalés.)* Hé! Salut, ça va? vous avez assez bonne mine. Comme si le temps ne vous avait pas marqués.

LE ROUMAIN *(d'une voix éteinte)* — Ce n'est pas le temps qui est passé... C'est cette charogne d'époque...

L'EMPALEUR *(n'entend pas très bien)* — Quoi? Je n'entends plus très bien. Il y a longtemps que je n'entends



Au centre, Ioan Georgescu dans le rôle de Vlad Ţepeş, dans le spectacle de l'Institut d'art théâtral et cinématographique de Bucarest

plus ces pauvres malheureux. Bien que, à ce qu'il paraisse, leurs lèvres aient bougé tout le temps. Ils parlent, parlent, mais leurs paroles n'arrivent plus jusqu'à moi. Approchons... *(Il monte encore un peu.)* Approchons... Il ne faut pas les laisser seuls dans l'embarras... Et moi non plus, je ne peux pas rester seul, sans eux... Mes braves, c'est votre tour de me défendre... Je vais demander votre conseil... *(Il rit.)* J'ai transféré le Conseil des Ministres ici... *(Il est arrivé près du sommet.)* Je commence à sentir dans ma paume le tranchant du destin. *(Les bruits augmentent, on entend des voix agitées, parlant une langue étrangère.)* Je sens dans ma paume le tranchant du destin. Quand je le sentirai dans mon cœur, on verra si j'ai eu le cœur dur ou non. J'en suis très curieux. *(Au Roumain.)* Bonjour, Roumain! *(Au Turc.)* Bonjour, Turc! Bonsoir, monde! *(Vers l'horizon.)* Bonsoir, monde bigarré! Matin, midi et soir. Vous avez souffert pour vous seuls, moi j'ai souffert pour tous. En vain? Dieu seul le sait. Pour le moment, le soir est tombé... nous devons nous dire bonsoir à nous-même. *(Solennellement.)* Bonsoir, Prince l'Empaleur qui montes un hérisson rétif! *(Il rit. Aux deux empalés.)* Vous pleurez, ou c'est la pluie qui n'a pas encore séché sur vos joues? Toute ma vie j'ai évité les larmes, et je n'ai connu que des larmes autour de moi. Je vais vous apprendre, moi, ce que c'est qu'une tragédie... Il n'y a pas mille ans que des soldats mouraient par ici en riant, en se jetant dans leurs lances. Les lances sont restées plantées dans la terre, elles ont pris racines et ont poussé vigoureusement jusqu'à se transformer en forêts, mais pourquoi ne rions-nous plus? Est-ce une chose si terrible que la mort, pour en avoir les mâchoires serrées? Hein? *(Il rit.)* Ah, ah, si elles sont serrées, nous allons les desserrer au pal. *(Tristement.)* Dommage que tout finisse juste au moment où l'on commence à se sentir plus à la hauteur... Montons. *(Il monte.)* Je me prosterne devant cette terre. Pour l'ascension. Pour l'apothéose.

FIN

En français par ANCA COSĂCEANU

Une confession

Après avoir achevé un ouvrage, devoir l'expliquer s'avère une tâche des plus ingrates. Car transformer le point final en virgule est une torture pour l'esprit que complète la conscience de n'avoir ajouté à l'œuvre nouvelle qu'un prolongement inutile. C'est pourquoi je préfère éviter les confessions et laisser le livre s'expliquer soi-même — s'il le peut. Quelques généralités sur cette pièce — quelques données techniques plutôt — et quelques impressions à vol d'oiseau — à toute vitesse, veux-je dire — mais faites avec le recul qui en assure l'impartialité, cela, avec plaisir.

J'ai écrit *Le troisième pal* sans savoir qu'en fait je m'étais mis à travailler au *Troisième pal.* Je pensais qu'il s'agissait là d'une nouvelle pièce qui aurait dû s'appeler *Ne tente pas le sort.* Le premier fragment, publié dans le revue « *Cronica* » de Iaşi en 1971 était intitulé *À l'aube, dans la forêt.* La pièce telle qu'elle se présente aujourd'hui a mené sa guerre avec moi pendant presque une décennie, processus de création que j'aimerais bien assigner en justice si je le pouvais, bien trop long pour un écrivain qui estime avoir aussi d'autres choses à faire. J'écrivais du théâtre lorsque je me suis trouvé à l'improviste glissant sur la pente en contrefort du théâtre historique. J'eus alors l'impression que celui-ci serait plus à la portée d'un dramaturge: l'histoire vous offre des pièces toutes faites, des caractères forts (ou faibles), au choix, et une quantité de personnages dont on peut éliminer beaucoup en vous substituant au destin, sans, pour autant, basculer dans le pessimisme. C'était aussi une aspiration intime découlant de la structure du processus littéraire, que de passer des drames à un seul personnage à de vastes mises en scène, où une foule de gens croisent leurs destinées. *Le troisième pal* est donc née, en idée, avant la pièce *Le froid,* achevée et publiée au moment où le *Pal* — qui ne se nommait pas encore ainsi — se trouvait dans l'impasse. C'est un ouvrage auquel je me sens lié, pour ainsi dire, par les milliers de flèches enfoncées, au propre comme au figuré, dans le corps et l'âme de son héros principal, le voïvode Vlad l'Empaleur. Ce personnage légendaire de l'histoire roumaine qui a étonné et épouvanté le monde par son courage inouï, qui, à la tête d'un petit peuple héroïque, a réussi à pénétrer dans l'histoire européenne, avait enflammé mon imagination dès mes premières lectures à l'école primaire. L'étudiant attentivement, j'y ai découvert un noyau profondément dramatique, extraordinairement généreux pour une œuvre de fiction dramatique. Cependant, aussi bien qu'elle fût conçue, cette œuvre ne pouvait rendre qu'une pâle image de ce que ce voïvode avait été en réalité . . .

Je crois qu'un des devoirs de l'écrivain est de batailler avec la vie et de se laisser parfois vaincre par elle. La vie vue en amont signifie histoire, et l'histoire déployée dans l'espace n'est rien d'autre que de la géographie. L'histoire est la carte aérienne que nous étalons parfois sur nos genoux en

suivant du doigt le tracé des respirations du siècle. Je pense donc que l'émanation du lieu et du temps de toujours peut constituer une source « d'inhalation», un bon entraînement pour les poumons de la plume (ou pour ses bronches — la plume étant un être aquatique). On sait que la Pythie était assise dans un petit réduit soigneusement choisi, un réduit qui « exhalait » une sorte de gaz méthane. Ses prédictions étaient strictement liées à la voix qui montait des profondeurs. Pour que le monde nous croie, nous devons enregistrer exactement — même si bouleversés parfois — ces voix qui montent des tréfonds du temps, qui sont aussi les voix de notre conscience. Entrant en résonance avec elles, les échos, sur le papier, en ont l'authenticité presque garantie. Évidemment, cette pièce est aussi le fruit d'une documentation. Ce fut la première étape. Il m'a fallu, ensuite, « oublier » cette documentation pour disposer de ma liberté de création. Pareil en cela à Vlad qui tenait le plus à son indépendance et à celle de son peuple, l'écrivain (qui apprend chemin faisant) n'a rien de plus cher, une fois assis à sa table de travail, que cet état de souveraineté totale de la plume. « Oubliant » les traités et les chroniques, j'ai obligé l'Empaleur et ses gens à tout recommencer, m'offrant ainsi, à moi seul, un spectacle unique. Composé de victoires, de défaites, d'élans et de désespoirs. Cette « mise en scène » m'a terriblement bouleversé. Une partie de cette émotion se serait-elle donc transmise à mes mots?

J'estime encore devoir dire que cette pièce fait partie d'une trilogie que j'espère pouvoir mener à bien. Fatalement, *Le troisième pal* est la suite du *Froid* — une tragédie traitant de la même époque, mais où l'Empaleur n'apparaît pas, cédant le premier plan à son rival Mahomet II, le conquérant de Byzance mais non pas de la Valachie. Présent bien qu'invisible dans *Le froid* — rien qu'esprit et halo — « Dracula » remplit véritablement la scène dans cette deuxième partie de la trilogie. Lui, Vlad l'Empaleur, rien qu'esprit et halo, plus une présence corporelle palpable et des traces de stigmates sur les mains, comme un crucifié . . . Ce que nous retenons de cet homme qui lutte pour la justice absolue — à une époque du relatif absolu — c'est l'idée de la sainteté de la vérité, pour le triomphe de laquelle il ne reculera pas même devant le sacrifice de sa propre personne.

Enfin . . . que dire encore? La pièce doit être vue. Je crois qu'elle devrait être lue d'abord. J'ai été content de constater l'intérêt du public pour le XVe siècle, aujourd'hui en plein siècle de la vitesse. Le public n'a pas peur d'une pièce longue, car il sait que l'histoire a été plus longue encore. La problématique « d'époque » ne l'effraie pas, bien au contraire, car elle lui permet de constater la surprenante continuité des problèmes et l'émouvant acharnement — dans la succession des temps — des hommes amenés coûte que coûte, à défendre les mêmes lieux. Voilà pourquoi j'ai lié mon souffle théâtral à l'histoire et au XVe siècle roumain.

MARIN SORESCU

Quelques opinions sur Le troisième pal

Le troisième pal est une œuvre dispensatrice à la fois de frissons et de délices, confirmant une vérité déjà connue, que Marin Sorescu, original en tout, est aussi le plus original de nos dramaturges créateurs de drames historiques.

RADU POPESCU
(in « *România liberă* »)

La nouveauté structurelle de la pièce provient de la permanente et très intelligente actualisation de l'histoire. Il s'agit de Vlad l'Empaleur, bien sûr, mais en même temps la profusion des répliques brillantes ramène, à chaque instant, les choses à des réalités et à des problèmes contemporains. « Sorescienne » s'avère aussi la faculté de doubler malicieusement les situations présentes et l'expérience séculaire. Une sagesse plaisante fait sans discontinuer la philosophie de l'histoire, employant une terminologie et des exemples concluants et à la portée de chacun.

Cependant, le mérite principal de la pièce est d'avoir créé, en dépit de sa facture très spéciale, une image grandiose et vraisemblable de l'Empaleur, personnalité compliquée, astreinte à un destin significatif pour le drame des peuples peu nombreux, contraint de défendre leur existence menacée par de colossales pressions destructrices venues de l'extérieur. C'est aussi un personnage qui fait beaucoup réfléchir, tout en instruisant sur l'exercice du pouvoir et de la violence, motivés par des raisons nationales, sociales et morales.

En général, personnages, actions et répliques sont engendrés par une profonde méditation. Les faits — réels aux temps jadis — sont présentés avec l'aura ironique ou mélancolique que leur confère la contemplation éclairée par l'esprit. C'est, à mon avis, une formule réellement novatrice du drame historique. Car comment pourrions-nous revivre le passé, connaissant d'avance son déploiement, sans juger des hommes et de leurs faits à travers le prisme de notre expérience présente?

OV. S. CROHMĂLNICEANU
(in « *Teatrul* »)

Avec son humour tellement surprenant, pétri dans la glaise paysanne selon un esprit intellectuel, Marin Sorescu apporte une note de spécificité nationale et marque — dans le genre où il s'exerce — un détachement moderne des poncifs historiques. La langue est bien à lui, créée par sa pensée sur les personnages et les péripéties, comme chez Camus, Düren-

matt ou Horia Lovinescu. Mais il va, avec une témérité novatrice, plus loin que ses confrères actuels de la dramaturgie historique. Il vise à une communication plus directe avec ses contemporains. Il vise une fusion familière entre passé et présent; après avoir déclaré *in actu* qu'il abordait l'histoire comme prétexte et dans son contexte, l'auteur n'entendait pas travestir à nouveau l'espace ou le temps.

★

Si la mort n'apparaissait pas à la fin, et de plus, sous la forme d'une effrayante allégorie, je dirais que Marin Sorescu a inventé, dans notre théâtre moderne, la comédie dramatique historique. *Le troisième pal* en serait l'exemple concluant. Mais quand, accablé, le héros se dirige vers le pal vide — qui est aussi une blanche colonne funéraire — nos rires s'arrêtent et nous revenons, troublés, à toute notre histoire que le poète nous a proposé en exemple dans un éclair grandiose qui fend la nuit sombre des commencements tragiques.

VALENTIN SILVESTRU
(in « *România literară* »)

L'auteur a recherché dans le temps historique les valeurs de la durée, et dans la durée les significations du temps présent. Employant largement l'éclat de certains effets empruntés à l'arsenal de la comédie, se laissant parfois emporté par les jeux de mots, blaguant en apparence avec des choses « saintes », Marin Sorescu écrit, en fait, des tragédies d'une lumineuse et noble essence . . .

Le troisième pal est surtout la tragédie d'un homme qui a choisi d'assumer consciemment la tâche de « mettre en perce l'histoire », de cautériser les gangrènes, d'un homme qui, matin, midi et soir, n'a eu d'autre souci que l'amère, la sainte communion avec son pays. D'un homme qui, sujet à l'erreur que l action désespérée dans des conditions-limites suppose, sait la reconnaître et a la force de le faire et de se sacrifier impitoyablement dans la perspective d'un idéal moral parfait. Nous assistons à la fin d'un homme qui s'impose de mourir en riant, comme ses précurseurs, qui a la force, dans ses dernières paroles, de faire l'éloge de la terre de son pays, espace de combat et de sacrifices chargés de sens. *Le troisième pal* est la tragédie de l'action dans l'histoire et de l'absolu éthique.

NATALIA STANCU
(in « *Scînteia* »)

La prose roumaine et les sources historiques

C'est à cause de son histoire agitée, toujours dramatique et souvent tragique, obligeant non seulement à la défense des frontières mais aussi à une permanente mobilisation de toutes les ressources vives pour assurer son existence et sa durée, que le peuple roumain n'a pu présenter une culture écrite propre sur la scène européenne que relativement tard, au XIVe siècle. Cependant, dès cette date même, la culture roumaine écrite — ayant conservé la spiritualité daco-romaine, puis accumulé et assimilé la culture byzantine — aller manifester une personnalité marquée, puis s'épanouir rapidement, engendrant des œuvres remarquables. En effet, c'est de la deuxième moitié du XVe siècle que date l'ouvrage anonyme *Letopisețul de cînd s-a început, cu voia lui Dumnezeu, Țara Moldovei* (« Chronique du temps où fut créé, par la grâce de Dieu, le Pays de la Moldavie ») — connu aussi sous le nom de *Letopisețul de la Bistrița* (« La Chronique de Bistrița ») — premier écrit à caractère laïque de la culture roumaine. Peu de temps après, à l'aube du XVIe siècle, fut écrit le livre *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie* (« Les enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose »), œuvre originale d'éducation morale et politique, que la recherche moderne range aux côtés de celles d'un Érasme, d'un Machiavel ou d'un Montaigne. C'est toujours à cette époque que Macarie, Eftimie et Azarie écrivent leurs chroniques, c'est du XVIIe siècle que datent les œuvres des grands chroniqueurs moldaves Grigore Ureche, Miron Costin, Nicolae Costin, et c'est au XVIIIe que Ion Neculce écrivit la sienne. Le style paisible et conciliant des chroniques moldaves reçoit la réplique des crudités lexicales, de l'esprit vif, rouspéteur, anecdotique, mais aussi particulièrement pénétrant des chroniqueurs valaques Stoica Ludescu, Radu Greceanu et Radu Popescu. Pourtant, au-delà des différences stylistiques et de celles relatives à la conception de l'histoire, ce qui frappe dans l'œuvre des chroniqueurs c'est l'effort, commun à tous, de fournir des preuves de l'unité et de la continuité du peuple roumain, de son origine commune. Cette conscience se retrouve, inaltérée, raffermie par une documentation et une argumentation scientifiques, chez les historiens transylvains du XVIIIe siècle, Petru Maior, Samuil Micu et Gheorghe Șincai, dans l'œuvre de Nicolae Bălcescu, l'un des principaux leaders de la révolution de 1848, puis, à l'époque moderne, chez les grands historiens de réputation internationale Bogdan Petriceicu Hasdeu,

Nicolae Iorga, Vasile Pârvan, A.D. Xenopol. Pour la littérature, le fait qu'un peuple érige sa culture essentiellement sur le fondement de son existence historique est lourd de conséquence. Et d'abord, parce que, parallèlement à l'action du folklore et de la culture ecclésiastique, les vieilles chroniques se sont chargées de forger et d'assouplir la langue littéraire, jouant ainsi le rôle d'un extraordinaire laboratoire. En effet, c'est dans ces chroniques que l'on trouve les premières descriptions, les premiers portraits physiques et moraux, les premiers noyaux épiques, les premières comparaisons et métaphores de grande expressivité (involontaire peut-être, mais non moins réelle), des pages de style oral, des pamphlets, voire l'embryon des premières théories linguistiques.

Ensuite, parce que l'historiographie a mis à la portée des écrivains un vaste répertoire de thèmes et de sujets. C'est justement ce que constate le critique et historien littéraire G. Călinescu dans son *Istoria literaturii române de la origini pînă în prezent* (« Histoire de la littérature roumaine des origines jusqu'à nos jours »), en décrivant l'époque où vécut le chroniqueur Azarie: « L'époque où vécut Azarie fut très agitée. À Ștefan Rareș succédèrent à brefs délais Lăpușneanu, Tomșa, de nouveau Lăpușneanu, Bogdan, Ioan Armeanul, Petru Șchiopul (fils d'un Mircea et neveu du prince Mihnea de Valachie, qui y avait régné avant Neagoe; longtemps considéré comme fils de la princesse Chiajna). *Les grands sujets de nouvelle et de drame historiques, ce sont ces années qui les fournissent (1550—1574)* ». (C'est nous qui soulignons).

Les écrivains roumains, importants ou moins importants, ont trouvé dans l'histoire une fertile et inépuisable source d'inspiration. Certes, le recours à l'histoire ne signifie aucunement — dans le cas d'écrivains authentiques — tomber dans l'historisme et enchaîner les faits sans liant romanesque ou philosophique ou faire simplement œuvre d'anecdotier. Il suppose la capacité de transcender les événements, de les distiller pour en tirer les données générales d'une vision de l'humain. C'est pourquoi on ne saurait considérer comme fortuit le fait que deux des livres fondamentaux de la littérature roumaine ont pour auteurs des personnalités polyvalentes, pour lesquelles l'histoire fut une passion au moins aussi authentique que la littérature. Le premier, dans l'ordre chronologique, est *Istoria ieroglifică* («L'histoire hiéroglyphique »), écrit à Constantinople entre 1703 et 1705 par le prince moldave Dimitrie Cantemir (1673—1723), savant humaniste préoccupé de domaines multiples (littérature, musique, philosophie, logique, histoire, géographie), auteur d'œuvres à sujets variés et qui se rendit célèbre en Europe par son *Historia incrementorum atque decrementorum aulae othomanicae* (« Histoire de la grandeur et de la décadence de l'Empire ottoman »). Oeuvre baroque, *Istoria ieroglifică* combine ingénieusement les procédés stylistiques, les plans et le ton du récit, passant de la cosmologie au détail significatif, du tragique au sarcasme et au grotesque, du style oral à la rhétorique, de l'anecdote à la sentence. La forme allégorique de l'œuvre dissimule un conflit d'histoire politique — la lutte pour le pouvoir des factions de boyards dans les pays roumains. Le thème du pouvoir fournit à Cantemir

Rideau représentant la Crucifixion — détail avec le portrait d'Étienne le Grand — monastère de Putna
broderie de l'an 1500

Rideau représentant la Crucifixion — détail avec le portrait de Madame Maria Voïchița, épouse d'Étienne le Grand — monastère de Putna
broderie de l'an 1500

Rideau d'Alexandru Lăpușneanu — détail avec le portrait du prince, broderie de 1561

Voile de tombeau de Simion Movilă — monastère de Suceviţa
broderie de 1609

les données de la méditation philosophique sur l'humanité qui, périssable par l'individu, demeure éternelle par la création. Dans *Istoria ieroglifică*, Dimitrie Cantemir part de l'histoire pour passer immédiatement à la fiction et en construire une œuvre extraordinaire. L'historien érudit n'accable point l'écrivain, au contraire, l'aide à donner du relief à sa vision artistique.

Le second des livres en question est *Ţiganiada sau Tabăra Ţiganilor. « Poemation eroi-comico-satiric, alcătuit în douăsprezece cînturi de maestrul cîntăreţ Leonachi Dianeu »* (« Ţiganiada ou le camp des Tziganes. Poème héroï-comique-satirique en douze chants, composé par le Maître Chanteur Leonachi Dianeu »). Ce poème est écrit en l'an 1800 (mais demeuré en manuscrit, il ne sera publié, en une première version, qu'en 1876) par Ion Budai-Deleanu (Leonachi Dianeu par anagramme et suffixation grécisante), auteur également d'ouvrages de philologie et d'histoire — en allemand, latin et roumain — où la démonstration des droits des Roumains transylvains, de la latinité de la langue et du peuple, de sa continuité sur le territoire de la Dacie repose sur des arguments linguistiques et historiques. Lue en 1800, *Ţiganiada* aurait été une épopée moderne de l'actualité, car les réalités sociales et politiques y sont contemporaines de celles où vivait l'auteur, bien que l'action soit placée en apparence à l'époque du règne de Vlad Ţepeş, c'est-à-dire au XVe siècle. D'ailleurs, une *Epistolie închinătoare* (« Épître dédicatoire ») nous met en garde que « par Tziganes on entend aussi d'autres personnes ». « Lue » à presque huit décennies de la date où elle fut écrite, la réalité qui sert de fondement à la satire sociale de la *Ţiganiada* tient déjà de l'histoire, les allusions y ont perdu de leur transparence, mais le livre conserve intact son caractère ésopique et la valeur des typologies. Au-delà du génie verbal de l'écrivain, du pittoresque des situations, du comique irrésistible, de l'inédit de la composition (un vrai « roman du roman » prend forme dans les notes au bas des pages, où des raisonneurs entrent en dialogue avec l'auteur, commentent les attitudes et les gestes des héros, émettent des théories politiques et des opinions littéraires), dans un plan plus général, *Ţiganiada* est la parabole d'un monde soumis aux fameux *corsi e ricorsi* de Vico, vu dans l'immédiat par l'œil de l'écrivain attentif à la dynamique phénoménale dans son ensemble, et dans le général par le regard de l'historien soucieux d'illustrer les grands mouvements et de circonscrire les caractères spécifiques d'une ethnie. Car les chroniques offrent à la littérature roumaine non seulement richesse linguistique et stylistique, thèmes et sujets, mais surtout les données d'une ethnie vérifiées le long d'une durée millénaire.

Formulée dès le prologue de *Ţiganiada*, cette exigence que la littérature s'inspire de l'histoire nationale acquiert plus tard, dans les années qui précèdent la révolution de 1848, un caractère de programme et une nuance impérative. Dans l'*Introduction* au premier numéro de la revue « *Dacia literară* », paru le 19 mars 1840 sous la direction de Milhail Kogălniceanu (1817—1891) — imposante personnalité politique, écrivain et historien — sont affirmés les desiderata de la publication, dont la stimulation d'une littérature originale, possible par l'orientation des créateurs vers le

passé historique. À l'appui de cette idée, Mihail Kogălniceanu fait paraître une autre publication, «*Arhiva românească*», qui se donne pour but d'éditer les documents historiques, et, à partir de 1845, il fait imprimer, en trois volumes, les chroniques moldaves, complétées dans une autre édition par les chroniques valaques. Toujours dans le but de stimuler la connaissance de l'histoire nationale, Nicolae Bălcescu et A.T. Laurian, philologue et archéologue, font paraître à Bucarest, entre 1845 et 1848, la revue « *Magazin istoric pentru Dacia* ». Les cinq tomes parus comprennent des chroniques de Moldavie et de Valachie, des documents et des actes officiels et des traductions d'ouvrages historiques étrangers concernant les Roumains. La revue devait également publier une partie des études historiques les plus importantes de Nicolae Bălcescu.

Une véritable campagne historique a lieu à ce moment, aucunement surprenante si l'on tient compte du contexte social et politique. Car on vit alors au « siècle des nations », et l'exhortation de Kogălniceanu est en accord avec la fameuse « voix des peuples » de Herder qui doit se faire entendre. D'où une tendance toute naturelle au synchronisme. D'autre part, la volonté de créer les assises d'une littérature nationale (car les œuvres du passé sont peu ou pas du tout connues) se manifeste aussi comme une réaction à la fièvre des imitations et des adaptations d'après des modèles étrangers qui, de stimulants initiaux, étaient devenus des succédanés commodes de la création originale, en en entravant, de la sorte, le développement normal, et l'histoire était le meilleur argument pour réveiller la conscience créatrice. Le programme de «*Dacia literară*» aura un écho immédiat et durable. Costache Negruzzi (1808—1868) y publie *Alexandru Lăpușneanu*, chef-d'œuvre de la nouvelle historique roumaine. Si l'écrivain ajoute au titre la date de l'action, 1564—1569, c'est sans doute pour placer le sujet dans le temps, mais aussi, vraisemblablement, pour indiquer qu'il s'était conforme au programme de la revue. Il s'inspire des chroniques de Grigore Ureche et de Miron Costin où le prince Alexandru Lăpușneanu est présenté en couleurs sombres, comme un tyran sanguinaire. Puisant à la source — sans trop grande fidélité — Negruzzi conserve et développe dans le goût romantique le côté satanique du personnage. Lăpușneanu s'adonne à des cruautés raffinées; il invite à table les boyards et ordonne qu'on leur coupe les têtes qu'il dispose en pyramide. Il fait venir ensuite sa craintive épouse, Madame Ruxanda, et lui montre le spectacle comme « un remède pour la peur ». Agissement de scélérat? Pas uniquement. Car la nouvelle de Negruzzi dévoile également un autre aspect du personnage. Le prince est un homme politique habile, qui agit en vertu d'un stéréotype vérifié de l'exercice du pouvoir: après l'avènement, il neutralise toute concurrence possible, centralisant de la sorte le pouvoir, qui repose dorénavant entre ses seules mains. Un autre moment laisse voir le type de relations existant entre le prince et le peuple. Mécontente des charges qu'elle doit subir, la foule se rassemble devant les portes du palais princier. Troubles au début, et ambiguës, les revendications de la foule se cristallisent peu à peu dans un désir de vengeance contre le tyrannique gouverneur Moțoc, le conseiller

intime du voïvode. « C'est la tête de Moțoc que nous réclamons » — crie la foule échauffée. L'intuition de la psychologie des masses et l'habileté politique du prince sont remarquables. « Bêtes, mais nombreux » — réplique-t-il à Moțoc qui l'implore de le sauver, et il le livre à la foule, se ménageant ainsi sa sympathie. La nouvelle se termine sur un accord romantique. Le tyran meurt dans d'horribles souffrances, empoisonné par son épouse, de connivence avec les boyards qui avaient échappé au massacre. Construite avec un sens dramatique exceptionnel, la nouvelle représente une heureuse synthèse entre l'histoire et la fiction, mais aussi une originale interférence du classicisme et du romantisme. L'équilibre et la sobriété de la construction renvoient à la rigueur classique, le satanisme du personnage — à la rhétorique romantique.

La nouvelle de Negruzzi exercera une forte influence à l'époque et plus tard et sera prise pour modèle par nombre d'écrivains; modèle imité, mais encore jamais égalé. Pour ses *Scene istorice din cronicile istorice românești, Mihnea Vodă cel Rău, Doamna Chiajna* (« Scènes historiques des chroniques roumaines. Prince Mihnea le Mauvais, Madame Chiajna », 1860), Alexandru Odobescu (1834—1895) — écrivain passionné par la recherche historique, archéologue renommé, auteur d'une monumentale étude intitulée *Le Trésor de Petrossa* — a comme modèle déclaré le chef-d'œuvre de Negruzzi. Alors que ce dernier poursuivait avant tout la mise en lumière d'un mécanisme de l'histoire, Odobescu privilégie la reconstitution historique détaillée, la saveur linguistique, le dramatisme extérieur de la biographie des héros. Ce qui unit les deux écrivains, sur le plan de l'idéologie littéraire, c'est leur engagement en faveur d'une littérature nationale et populaire (Odobescu écrivait, en 1855, un article éloquemment intitulé *Bazele unei literaturi naționale* — « Les fondements d'une littérature nationale »), et sur le plan de la création — l'importance accordée à la dimension morale. Car de même que Lăpușneanu, Mihnea et Chiajna, les deux despotes de « scènes historiques » d'Odobescu, finiront par une mort violente, expiant ainsi leur cruauté et leur orgueil démesuré.

Cependant, l'œuvre dans laquelle Odobescu donnera la mesure réelle de son talent est *Cîteva ore la Snagov* (« Quelques heures à Snagov »). L'auteur y inaugure un genre à part qu'on pourrait nommer l'essai historico-littéraire. Y coexistent, en parfaite harmonie, l'information historique érudite et la fiction littéraire, la digression savante et le déroulement épique, l'ironie livresque et l'humour populaire. La relation histoire-littérature témoigne encore une fois de sa fertilité sur le plan de la création artistique. Inversement, sur le plan historique, la vocation littéraire rehausse la vérité et le message de l'histoire. Un exemple en est offert par Nicolae Bălcescu (1819—1852) dans *Românii subt Mihai Viteazul* (« Les Roumains sous Michel le Brave »). Ecrit entre 1849 et 1852, le livre — demeuré inachevé en manuscrit et publié pour la première fois partiellement par Odobescu dans « *Revista Română* » (1816—1863) — se donne pour tâche de ressusciter une époque glorieuse de l'histoire des Roumains, l'époque du règne de Michel le Brave. Pour Bălcescu, ce prince représente le symbole de la lutte pour l'unité natio-

nale, proposé comme exemple à suivre à ses contemporains du XIXe siècle. L'ouvrage est une monographie historique étayée par une rigoureuse documentation. Mais, sous la plume inspirée de Bălcescu, scrupuleusement respectueux de la vérité historique, les faits deviennent les colonnes de soutien d'une vision poétique. Il ne s'agit pas là d'une banale biographie romancée, mais de l'emploi dans la récit historique des procédés littéraires. L'histoire est chargée, de la sorte, d'une tension particulière, le document prend corps, acquiert une force de persuasion dont le ton doctoral des traités est souvent dépourvu.

Dans cette deuxième moitié du XIXe siècle, la littérature à thème historique ou, mieux encore, celle d'inspiration historique prolifère. Nous limitant à la prose (pour ce qui est de la poésie et de la dramaturgie, le matériel est tout aussi vaste), il convient de citer toute une pléiade d'écrivains constamment préoccupés de sujets historiques. Gheorghe Asachi (1788—1869) — réformateur de l'enseignement en Moldavie, créateur de la revue « *Albina românească* » et d'autres publications ayant un rôle important dans la propagation de la littérature originale et de l'idéologie des Lumières, défenseur fervent du théâtre national roumain, poète, prosateur et dramaturge — écrit des nouvelles historiques *(Dragoş, Alexandru cel Bun, Valea Albă, Petru Rareş, Mihai Viteazul, Pacea de la Prut* — « La paix du Prut », etc.) où il évoque les temps de la fondation, les figures de quelques voïvodes fameux du moyen âge roumain et plusieurs batailles glorieuses. Autant de pages d'épopée nationale, insuffisamment élaborées du point de vue artistique, mais significatives quant à l'orientation thématique de l'auteur! Un autre grand animateur culturel et historien, George Bariţiu (1812—1893), le fondateur de la presse roumaine en Transylvanie, écrivait dès 1838 *O privire preste ţinutul Haţegului în Transilvania* (« Un aperçu de la contrée de Haţeg en Transylvanie », prose poétique de description et de glorification du passé et, plus tard, *Un rămas bun în cîmpul bătăliei* (« Un adieu sur le champ de bataille », 1844) et *Barbara* (« La Barbare ») (1867), nouvelles à sujet historique, factices et conventionnelles hélas. Dans son roman *Doritorii nebuni* (« Les fous d'envie »), le poète Dimitrie Bolintineanu (1819—1872) aborde l'époque de la révolution de Tudor Vladimirescu (1821) et, parallèlement, l'activité d'organisation secrète de la révolution de 1848.

Prémisses intéressantes malheureusement demeurées au stade de prémisses, à cause de l'appareil romantique usé, du goût pour le mélodrame et le sensationnel. Les romans historiques *Bucur, istoria fundării Bucureştilor* (« Bucur, histoire de la fondation de la ville de Bucarest ») (1858), *Catastrofa întîmplată boierilor în muntele Găvanul* (« Le malheur arrivé aux boïards sur le mont Găvanul ») (1864), *Matei Vodă la monastirea Sadova* (« Matei Vodă au monastère de Sadova ») (1870), signés par Alexandru Pelimon (1822—1881) ont également une valeur documentaire.

Souvent précaire sous le rapport du travail artistique, la prose historique des écrivains mentionnés se place sous le signe du romantisme désuet et la lecture en est aujourd'hui malaisée. Mais à l'époque, de telles compo-

sitions exaltant le sentiment national et offrant une matière épique spectaculaire et accessible ont sans doute été lues avec intérêt. Il en a probablement été de même pour la prose romanesque à prétexte historique de M.D. Popescu (1843—1921) ou pour celle de Pantazi Ghica (1831—1882), auteur de *Marele vistier Cândescu* («Le grand trésorier Cândescu»), histoire construite sur les oppositions tranchantes satanique-angélique, innocence-culpabilité. Dans ce même espace de la mise en scène romantique des formules nouvelles et des œuvres de valeur n'allaient pas tarder à faire leur apparition. Ioan Pop-Florantin (1843—1936) introduit dans le récit historique le miraculeux et le rêve se rapprochant de la sorte du conte de fées populaire, mais aussi de la littérature des romantiques allemands, Eichendorff ou Tieck. Dans *Decebal* et *Tuhutum*, l'imagination de Ioan Pop-Florantin est débordante, survolant l'histoire et la suppléant aux documents qui lui faisaient défaut. George Baronzi (1828—1896) — poète notable, prosateur respectable, honnête traducteur, bien connu à l'époque, oublié de nos jours — est parmi les premiers écrivains roumains à avoir introduit l'élément fantastique dans la narration historique. De ce point de vue, ses romans historiques *(Biciul lui Dumnezeu* — « Le fléau de Dieu », 1884, inspiré du règne de Vlad l'Empaleur, et *Fontana Zînelor* — «La fontaine des fées» — 1896, dont le sujet est tiré des légendes de la fondation de Moldavie) représentent de réelles contributions à l'enrichissement des procédés par lesquels la matière romanesque est abordée. Les origines éloignées du peuple roumain constituent le sujet de Grigore N. Grandea (1843—1897) dans le roman *Misterele românilor* («Les mystères des Roumains», 1879), son chef-d'œuvre. Les procédés de la prose fantastique y sont également employés, enveloppant le moment de l'ethnogenèse des Roumains d'un halo initiatique qui en suggère l'ancienneté et la sagesse.

La fascination de l'histoire est également profonde dans l'œuvre de Mihai Eminescu (1850—1889), le poète national des Roumains. Non seulement son œuvre poétique finale et sa dramaturgie, mais sa prose aussi sont imprégnées par l'histoire de la nation. L'action d'un important fragment du roman *Geniu pustiu* (« Génie stérile ») se passe à l'époque de la révolution de 1848 en Transylvanie. Le roman demeuré inachevé et publié pour la première fois en 1904, 15 ans après la mort du poète, appartient à la phase de début de sa création, encore redevable aux influences. Néanmoins, la technique narrative, laissant voir la pratique assidue de la grande prose poétique allemande, y est remarquable, bien que circonscrite aux poncifs du romantisme.

Une caractéristique générale de la prose historique (et non seulement de celle-ci) de l'époque 1848, et de la période immédiatement postérieure, est l'usage (souvent abusif) de la rhétorique romantique issue essentiellement du précepte: personnages exceptionnels, situations exceptionnelles. Ce qui l'emporte, donc, c'est l'individu (habituellement identique à la personnalité) nettement positif ou négatif par rapport aux idéaux de l'époque. Peu à peu, se rapprochant de l'époque contemporaine, et sans doute sous l'influence du réalisme aussi, la prose historique roumaine verra se déplacer

l'accent de l'individu vers le social, confirmant ainsi, en partie, une des thèses exposées par Georg Lukács dans son ouvrage sur *Le roman historique.* En partie seulement, parce que, à la différence de l'équation évolutive avancée par Lukács (du roman social au roman historique et de nouveau au roman social), la prose historique roumaine est issue de l'histoire même, pour entrer ensuite dans la sphère du roman social, sans perdre cependant tout à fait son identité, mais uniquement dans la mesure où tout roman est — si l'on accepte l'idée de « référent » dans l'analyse littéraire — aussi social.

Les premiers signes notables de cette mutation d'accent dont il a été question plus haut se manifestent dans les deux romans historiques de Ioan Slavici (1848—1925), *Din bătrîni* (« Du temps des aïeux », 1902) et *Din bătrîni. Manea* (« Du temps des aïeux. Manea », 1905), deux ouvrages pourtant inférieurs au reste de son œuvre. L'auteur y place l'action à l'époque des débuts du peuple roumain. Ce ne sont pas les circonstances historiques qui tracent le diagramme de la dynamique sociale mais bien la manière de résoudre les conflits moraux. Car Slavici, comme presque tous les écrivains transylvains, est aussi un moraliste et multiplie par excès didactique, dans ces romans, les situations qui prouvent avant tout sa thèse morale selon laquelle tout excès de comportement se révèle catastrophique.

Un moment d'exception et de « bond » qualitatif dans l'histoire de la prose roumaine est celui de l'apparition de Mihail Sadoveanu (1880—1961). G. Călinescu définissait ainsi l'ampleur et la signification de son œuvre: « Un seul homme parle par sa bouche qui symbolise une société archaïque: cependant à la différence de ce que fit Eminescu, cette société est analysée dans toutes ses institutions. L'œuvre de l'écrivain est une vaste archive (...) amour, mort, vie agraire, vie pastorale, guerre et ascèse, tout s'y retrouve. Avec une intelligence de grand créateur, l'écrivain fuit le document, s'élevant à l'idée générale ». La caractérisation est exacte surtout en ce qui concerne l'amplitude impressionnante de la vision sadovénienne. Il convient, cependant — pensons-nous — d'en nuancer l'affirmation finale. Certes, Sadoveanu « fuit le document » (nous pensons à ses romans historiques) mais seulement après l'avoir étudié à fond, après en avoir assimilé l'esprit. Son récit évolue toujours (à de rares inadvertances près, dépourvues d'importance) dans le cadre de la vérité historique, mais qu'il enveloppe dans une aura légendaire, mythique. Une fastueuse orchestration linguistique amplifie les dimensions de la matière épique. Sadoveanu reprend et remodèle la langue des chroniques moldaves, en en relevant les fraîcheurs ignorées, en lui donnant des tonalités d'épopée ancestrale, des modulations de mélopée orientale, les candeurs des icônes sur verre et les profondeurs de la pensée asiatique. À la lecture, on n'a jamais le sentiment de l'artificiel, bien au contraire, celui de la révélation d'un idiome originaire, iréel dans sa perfection et capable de tout exprimer. À l'intérieur de ce langage, les livres de Sadoveanu peuvent être lus — ou plus exactement entendus — par gros fragments, tel un récit continu où

ce ne sont pas tant les sens que les sons qui importent. Ce qui ne veut nullement dire que les premiers n'existent pas ! Une fois délivrés du sortilège linguistique, nous découvrons au premier plan la reconstitution historique. Non pas seulement celle d'une Moldavie fabuleuse, archaïque, archétypale — car c'est en Moldavie que se déroule l'épopée sadovénienne — mais aussi son image sociale, les conflits, les institutions, la situation économique, les intrigues politiques, le mécanisme de l'État. *Neamul Șoimăreștilor* (« La lignée des Șoimaru », 1905) repose sur le conflit entre les « răzeși » (alleutiers) ayant reçu des terres au temps du règne d'Étienne le Grand et les boyards spoliateurs du nouveau régime; dans *Frații Jderi* (« Les frères Jder ») — Ier volume: *Ucenicia lui Ionuț* (« L'apprentissage de Ionuț », 1935), IIe volume: *Izvorul Alb* (« La source blanche », 1936), IIIe volume: *Oamenii Măriei Sale* (« Les féaux de Sa Seigneurie », 1942) — la lutte s'engage contre l'ennemi de l'extérieur au temps du règne d'Étienne le Grand sur la toile de fond de la stabilité économique à l'intérieur du pays; avec *Zodia Cancerului* (« Sous le signe du Cancer », 1929) nous nous trouvons dans une période de décadence de la Moldavie du XVIIIe siècle, minée par les guerres et appauvrie par les terribles charges que Duca Vodă avait imposées aux paysans. Les paysans libres des romans de Sadoveanu ont un sens aigu de la justice. Ils se font justice en vertu de lois ancestrales et au mépris des lois conjoncturales. Ils représentaient à l'époque la force sociale essentielle qui déterminait la marche de l'histoire. L'écrivain les amène souvent dans l'avant-scène, cependant que les dirigeants (Étienne le Grand, par exemple, ou Nicoară Potcoavă du roman homonyme, paru en 1952) y apparaissent aux moments cruciaux pour accomplir leurs aspirations. La construction du roman historique sadovénien marque nettement le changement de perspective opéré par rapport à la vision romantique. Le premier plan n'appartient plus exclusivement à un seul personnage agissant conformément à une destinée individuelle inéluctable: une nouvelle relation apparaît maintenant, plus complexe, qui oppose l'individu représentatif au groupe. Cette relation peut être suivie depuis sa phase de constitution jusqu'à sa phase fonctionnelle dans le roman *Răscoala* (« La révolte ») de Liviu Rebreanu (1885—1944), qui évoque la grande révolte paysanne de 1907. Que la simple présence dans l'œuvre littéraire des événements historiques de profonde résonance dans la conscience de la nation n'en entraîne pas, comme une condition *sine que non*, la valeur artistique, c'est une vérité qui pour avoir été trop souvent répétée est devenue un lieu commun. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que l'histoire offre des thèmes privilégiés, dont l'interprétation littéraire réclame, pour s'élever à la hauteur de leur signification, un talent et une conscience artistique à la mesure de leur importance. C'est peut-être là qu'il faut chercher la raison pour laquelle la révolte de 1907 n'a pas engendré une littérature trop abondante, ce qui ne l'a pas empêché d'occasionner la parution du monumental roman de Liviu Rebreanu. Le processus d'élaboration de *Răscoala* semble avoir été la plus long de toute la création de l'écrivain. Selon ses propres aveux, une première version du livre était achevée dès 1922, mais la version définitive ne devait être prête que dix ans plus tard, après que l'auteur se

fut documenté sur place. L'événement historique imposait à Rebreanu une construction romanesque d'un type à part. Car la révolte des paysans n'était pas une protestation solitaire, isolée, mais un déchaînement de forces sans précédent, un abandon spontané de l'ornière, non l'écoulement d'une goutte, mais le débordement du fleuve tout entier des mécontentements. *Răscoala* est donc un « roman de la foule » où « nous avons à faire à un paysan collectif » (G. Călinescu), dépeint avec un « réalisme dur » (Ov. S. Crohmălniceanu) dans son passage du mécontentement silencieux à l'explosion de la révolte. Dans ce sens, la critique a souligné le caractère unique de l'art de Rebreanu, de son intuition exacte de la psychologie des masses. Quant à l'individualisation, c'est-à-dire l'art de créer des personnages, G. Călinescu (et depuis, la plupart des commentateurs du roman) conteste l'existence dans *Răscoala* de personnages mémorables. Les paysans, vus individuellement, ne seraient, donc, que des fragments, des détails sans identité autonome qui ne fonctionneraient qu'en groupe. Certes, cette vision est dominante. « *Răscoala* est redevable au concept sociologique des foules humaines » (Tudor Vianu). Mais la foule peut engendrer un représentant ayant des relations complexes avec le groupe qu'il domine ou auquel il se soumet. Dans *Răscoala*, ce rôle est tenu (sans qu'il ne s'en rende compte au début) par Petre Petre. La destinée de ce personnage a une valeur exemplaire. Petre Petre fait son apparition dès le premier chapitre du roman. L'auteur fait son portrait physique, en s'attardant sur ses grandes mains noueuses, expression de la force. Dépourvu de terre, le paysan pauvre doit ajourner, à son retour au village, le mariage avec son aimée. En même temps que le mécontentement de Petre Petre, ceux des autres augmentent également. Le groupe exerce rapidement son influence assimilatrice, lui transmettant cette colère sourde, cachée, encore résignée. Peu à peu, le groupe lui accordera, tacitement mais avec fermeté, le statut de dirigeant qui anticipe et détermine ses réactions. Pendant les jours de répression, Petre Petre a le comportement d'un véritable chef de la révolte. Il organise la résistance face à l'armée, essaie d'éviter la panique, meurt en combattant. Présent aux moments importants de la narration, le personnage évolue jusqu'à la compréhension du caractère irréconciliable du conflit engendré par le « problème paysan ». Le moment de la mort de Petre jouit de l'attention spéciale de l'auteur. Le héros se tient seul devant les armes du détachement de représailles, bravant avec dignité les soldats, tel un symbole de la révolte. La valeur représentative du héros est ainsi une fois de plus confirmée. Cette relation de rehaussement réciproque entre le groupe et l'individu est le pivot autour duquel Rebreanu a construit son roman.

La grande révolte des paysans roumains de Transylvanie, de 1784—1785, connue dans l'histoire sous le nom de *la révolte dirigée par Horia, Cloșca et Crișan*, occupe la scène d'un autre roman de Liviu Rebreanu, roman intitulé *Crăișorul Horia* (« Notre prince Horia », 1929). Le héros du roman est le paysan serf Horia, porteur des idéaux de justice sociale des paysans transylvains subissant la terrible exploitation de la noblesse féodale. Le déroulement de la révolte et la destinée dramatique de Horia, condamné

Portraits de maîtres-artisans — monastère de Hurez
fresque des années 1690—1693

Constantin Brancovan — tableau votif du monastère de Hurez
fresque des années 1690—1693

à mort par la commission royale d'investigations et roué vif en 1785, en sont les fils épiques interférants autour desquels s'organise la matière romanesque. Sans être une réussite esthétique de premier ordre, *Crăişorul Horia* n'en offre pas moins des pages de remarquable analyse du mécanisme social.

L'aspect social auquel s'ajoute la dimension politique domine également le roman *Un om între oameni* (« Un homme parmi les hommes ») de Camil Petrescu (1894—1957), en trois volumes (Ier volume — 1953; IIe volume — 1955; IIIe volume — 1957), qui évoque la figure de Bălcescu et l'époque de la révolution de 1848. Le titre est significatif pour la conception qui a présidé à l'élaboration du roman. La personnalité est donc un homme ordinaire, « un homme parmi les hommes », qui ne peut se réaliser en tant que tel qu'en militant pour les idéaux de la collectivité à laquelle il appartient. Au long des trois massifs volumes, l'auteur (remarquable par la profondeur de l'analyse psychologique et l'authenticité dramatique dont témoigne le reste de son œuvre) place son personnage dans des situations destinées à prouver, plusieurs fois de suite, jusqu'à saturation, la vérité exprimée dans le titre. Mémorables sont les pages où les masses populaires se soulèvent pour défendre les révolutionnaires de 1848 arrêtés par les autorités. Camil Petrescu dépeint avec finesse l'atmosphère des faubourgs bucarestois et esquisse, attentif aux ressources expressives du style oral, des silhouettes pittoresques. Cependant, il n'est pas un maître des grands déploiements epiques, mais un excellent analyste des drames d'idées. Or, dans la vision du roman *Un om între oameni*, Bălcescu . . . est dépourvu de drame, l'écrivain abandonnant de la sorte son atout essentiel.

L'époque de la révolution de 1848 et la personnalité de Bălcescu demeurent des sujets séduisants pour les prosateurs roumains. George Sion (1822—1892), qui en a vécu les événements, les évoque dans ses *Suvenire contimpurane* (« Souvenirs contemporains », 1888), mémoires situés à la frontière entre l'histoire et la littérature. Un chapitre substantiel, intitulé « De l'année 1848 », fait le récit de la révolution en Moldavie, depuis la réunion du 27 mars à l'hôtel Petersburg de Iaşi, jusqu'au 13 mai 1849, date à laquelle est détrôné le prince Mihail Sturdza: parallèlement y sont faites des références détaillées à la situation en Valachie et en Transylvanie. L'esprit et l'idéologie des révolutionnaires de 1848 marquent la narration, donnant au texte quelque chose de la tension et du pathétisme qui caractérisaient l'époque. Le témoin parle, avec orgueil et sincérité, de la régénération sociale, de la liberté des peuples, du rêve de la Grande Roumanie, dans les dialogues ou les digressions enflammées qui jalonnent le récit. L'époque est reconstituée à partir des données de l'expérience propre, authentique information historique, mais véritable littérature aussi. Car Sion est un remarquable narrateur, attentif à la fois au détail pittoresque et à la psychologie des personnages, s'attardant avec mesure dans la description et la digression, sans faire traîner pour autant la narration, adoucissant l'intempérance romantique des caractères par des accents ironiques ou donnent une teinte affective à des répliques et à des situations qui, sans cela, auraient été banales. La valeur de l'information demeure intacte, mais à la vérité docu-

mentaire, les *Suvenire* . . . de George Sion ajoutent une autre vérité, au moins tout aussi vraie. Celle de la littérature.

De nos jours, deux jeunes prosateurs ont abordé, dans des manières différentes, voire opposées, la période de la révolution de 1848. Le premier, Viorel Ştirbu, procède dans son roman *Marele sigiliu* (« Le Grand Sceau ») (Ier volume — 1976: IIe volume — 1978; IIIe volume: sous presse) à une reconstitution fidèle du contexte social, politique et culturel avec, pour noyau central, la personnalité du révolutionnaire Nicolae Bălcescu. Une documentation exhaustive se trouve à la base du roman et en forme même la substance. Personnages, situations, répliques ont tous leur correspondant et leur attestation documentaire. Par conséquent, l'invention épique en est minime et la fantaisie absente. Pourtant, lorsqu'il abandonne le terrain ferme du document, Viorel Ştirbu devient hésitant, se laissant glisser vers la romance. Le livre n'en demeure pas moins significatif quant au processus ascendant de la pénétration du document dans le roman. Mais ce qui importe ici c'est la mesure. Car, historique ou pas, le roman qui se veut roman doit avant tout rester un roman, c'est-à-dire une création d'univers imaginaires cohérents en soi et vraisemblables, résistant même, à la rigueur, à la confrontation avec l'esprit du document. C'est de cette manière que procédera Eugen Uricaru dans son roman *Rug şi flacără* (« Le brasier » — 1977; voir « *Revue Roumaine* » no 4—5/1979). Par le choix du personnage principal, l'écrivain se réserve dès le début une grande liberté de mouvement. Car Alexandru Bujor, le prototype réel d'Alexandru Bota, est un héros de deuxième plan de la révolution de 1848, dont la biographie est peu connue, présentant aussi de nombreuses lacunes. La biographie réelle admet, donc, d'introduire en toute liberté dans la reconstitution de l'atmosphère les procédés de l'imaginaire et du fantastique. Le drame d'Alexandru Bota est édifié sur l'écart, éprouvé avec une intensité toujours plus aiguë, entre l'*intention* est la *réalisation*, et poursuivi à travers tout le roman. Par ses actions (engagement comme volontaire dans les troupes de Garibaldi, adhésion à une société secrète de type maçonnique, acceptation d'une mission dans les Principautés Unies, participation à une conspiration qui semble décider de l'indépendance de la Pologne), Bota se veut impliqué dans l'histoire, souhaitent l'effondrement des empires et la liberté des peuples. Pourtant, vers la fin du roman, après une vie de combat, le personnage découvre n'avoir été qu'un pion sur l'échiquier, manœuvré au profit d'un jeu politique qui n'était pas le sien, tout aussi contraire à ses aspirations et à ses intérêts qu'à ceux de son peuple. Devant cette douloureuse révélation, le personnage optera sur le tard, mais sans équivoque, et réussira, au prix de sa vie, à s'impliquer de manière authentique.

Dans son roman *Princepele* (« Le Prince », 1969) Eugen Barbu réalise une synthèse originale de l'époque des phanariotes. De l'espace historique, les mœurs des phanariotes passent dans la sphère du comportement individuel, définie (cela a déjà été fait) comme un champ des relativisations où les idées et les initiatives se neutralisent, se muant en leur contraire et en parodie. Comme nous avons pu le constater, cette tentative toujours renou-

velée d'extraire du document non pas tant les sèves du pittoresque et l'exactitude de la reconstitution, mais les données d'un modèle existentiel, agissant dans la sphère de la problématique généralement humaine, est une caractéristique de la prose moderne d'inspiration historique. L'intérêt du roman d'Eugen Barbu ne réside pas dans le détail linguistique (le mot ancien, tiré des vieux parchemins, s'allie au néologisme, pour créer un langage de grande force expressive) ni dans l'immense documentation étalée dans chaque partie du roman. Ce qui importe, c'est le destin exemplaire des personnages. Leur chemin mène au pouvoir illimité, discrétionnaire, qui leur donne, pour un instant au moins, l'illusion de la liberté totale. Nous y retrouvons, donc, le *thème du pouvoir* fréquemment abordé dans le roman roumain contemporain, mais présent déjà chez Dimitrie Cantemir dans *Istoria ieroglifică. Principele*, le roman d'Eugen Barbu, nous permet encore une remarque d'ordre général. N'étant pas un genre à part, formalisé dans la mesure où l'est, par exemple, le conte de fées, le roman historique est soumis à l'évolution générale, aux métamorphoses, aux aspects protéiformes de l'espèce du roman. De la sorte, le raffinement des techniques et des procédés, les fréquentes et déconcertantes contaminations entre les genres et les espèces, autrefois rigoureusement délimités, la diversification thématique sont des acquis que la prose d'inspiration historique ne tardera pas d'employer. Nous parlions plus haut de l'insertion du document et du fantastique. S'y ajoutent maintenant le caractère circulaire de la narration, la pulvérisation de la chronologie traditionnelle, le flash-back — le tout convergeant à constituer les significations et la vision du temps et de l'espace historique. Le choix de l'une ou de l'autre de ces modalités d'approche tient de l'adéquation au caractère spécifique de la thématique et de la matière romanesque.

L'introduction du document presque tel quel dans le roman *Delirul* (« Le délire », 1975) de Marin Preda était requise par le type de construction du livre, qui compte justement sur l'interpénétration de l'histoire authentique et de la fiction. Le roman présente une période de l'existence de la société roumaine très abordée — les années sombres de la dictature d'Antonescu et de la rébellion légionnaire, le « délire » provoqué par la démence agressive du fascisme. Des personnes réelles de ce temps deviennent des personnages qui occupent une place importante dans le déroulement du roman. Hitler et Antonescu sont amenés au premier plan pour rendre compte de leurs actes. *Delirul* est, en ce sens, un manifeste antifasciste d'une force révélatrice rare. L'histoire aberrante de l'époque, reconstituée à l'aide des documents d'archives occupe une place considérable dans le roman. L'appel au document est justifié si l'on tient compte du fait que l'auteur tâche d'y dévoiler les causes réelles, historiques des phénomènes. L'intervention épique dans des problèmes d'une telle gravité aurait eu pour effet une vérité romancée, c'est-à-dire, au fond, une vérité dénaturée. C'est à ces conditions historiques, minutieusement analysées, que sont soumises les destinées des héros tenant de la fiction et c'est donc sous le signe des séismes sociaux, définissant leur personnalité par rapport aux événements, que se dessinent les portraits moraux des personnages. Dans *Delirul* l'histoire est le cadre où

se déroule l'action, mais également un facteur actif, modeleur de la conscience individuelle et collective.

Dans cette même direction de la modernisation de la prose roumaine d'inspiration historique s'inscrivent deux autres romans: *Amurgul levantinilor* (« Le crépuscule des Levantins », 1978) de Mircea Constantinescu et *Noaptea împăratului* (« La nuit de l'empereur », 1979) de Vasile Andru. À en juger d'après son projet, le roman *Amurgul levantinilor* est une entreprise ambitieuse et difficile, une vaste mosaïque, impressionnante par ses dimensions et par sa polychromie. Des dizaines de personnages, groupés autour de quelques familles, apparentés ou non, évoluent dans les pages du livre, entrecroisant leurs destinées dans le tourbillon des grands événements historiques ou dans le cadre des relations sociales spécifiques à l'époque (1877—1917). Le roman se caractérise par son balkanisme, qui prête à l'évocation verbale truculente, pittoresque, et à la saveur lexicale. Mais il n'en est pas moins fondé sur une coordonnée historique, héroïque, dirions-nous, puisqu'il traverse la guerre d'Indépendance (1877), la révolte de 1907 et la première guerre mondiale. La composition du roman, réalisée avec souplesse et intelligence, sans toutefois être bien originale, est intéressante. L'auteur recrée l'image des événements à partir d'angles adjacents, dans une structure kaléidoscopique, organisant avec habileté les mouvements des personnages, sans les isoler du contexte plus large de l'époque et sans les mettre en contradiction avec leur évolution antérieure.

Lorsqu'il parvient à dépasser le récit historique, *Noaptea împăratului* — le roman de Vasile Andru (voir « *Revue Roumaine* », nos 6 et 7—8/1980), dont l'action se situe à l'époque de la campagne de l'empereur Trajan en Dacie — devient une méditation pénétrante sur la politique et la philosophie, sur la loi et le sentiment, sur la personnalité et l'adaptation, sur le devoir et la liberté. L'alternance des temps verbaux dans la même phrase, qui a pour but de donner un relief différent aux mouvements épiques, l'interférence du réel avec le miraculeux et du rêve avec l'état de veille, le changement inspiré des plans de la narration, la fine suggestion de la démarche psychologique, des qualités et des habiletés plus anciennes ou plus récentes de la prose de Vasile Andru se retrouvent dans *Noaptea împăratului*, résultat d'un effort évident et notable de construire sur de grands espaces. L'auteur nous propose un nouveau type de roman historique où se trouve transgressée à bon escient la règle selon laquelle le procédé épique spectaculaire était une exigence fondamentale: les faits ne sont consignés que pour en suivre les implications psychologiques ou pour en exploiter les capacités symboliques.

Parallèlement aux tendances de modernisation, la prose roumaine voit se poursuivre le filon romantique et celui de tradition classique. De la première catégorie font partie les romans de Radu Theodoru (*Brazdă şi paloş* — « Sillon et glaive » — en deux volumes, 1954—1956; *Strămoşii* — « Les ancêtres » — 1968; *Vitejii* — « Les preux » — 1968; la tétralogie *Vulturul* — « L'Aigle », 1971—1974; *Şoimii Moldovei* — « Les preux de la Moldavie » — 1970; *Posada*, 1973; *Menumorut, stăpînul Bihariei* — « Menumorut, le

maître de Biharia » — 1973; *Ion Vodă Cumplitul* (« Prince Jean le terrible », 1974) où les auteurs usent du spectaculaire et du pittoresque pour faire parvenir le message patriotique au lecteur. À la deuxième catégorie appartiennent les romans *Culorile sîngelui* (« Les couleurs du sang », 1973) et *Adevărul retorului Lucaci* (« La vérité du rhéteur Lucaci », 1978) de Mihail Diaconescu, construits selon la formule du roman balzacien. Sur la toile de fond de l'histoire agitée de la Moldavie des XVIIIe et XVe siècles, le prosateur poursuit le destin de l'artiste (peintre d'églises, dans le premier roman, et rhéteur, équivalent de ce que nous appellerions aujourd'hui écrivain, dans le second) « soumis aux événements » en tant qu'être historique, mais les dépassant par la création.

C'est une synthèse de toutes ces tendances que Paul Anghel essaie de donner dans le cycle intitulé *Zăpezile de acum un veac* (« Les neiges d'il y a cent ans »), projeté en neuf volumes. Les trois romans déjà parus *(Scrisoare de la Rahova* — « Lettre de Rahova » — 1977; *Te Deum la Griviţa* — « Te Deum à Griviţa » — 1978; *Noaptea otomană* — « La nuit ottomane » — 1980) laissent voir la grandeur du projet. L'événement central est la guerre pour l'Indépendance d'État de la Roumanie, de 1877—1878; mais l'écrivain y embrasse l'ensemble de la société roumaine de l'époque, ayant comme modèle romanesque — inavoué, mais évident — l'épopée tolstoïenne *Guerre et Paix*. Le moral des troupes avant les batailles de Griviţa et de Rahova, la psychologie des chefs militaires, les relations avec les alliés russes, l'état d'esprit à l'arrière du front, les contacts diplomatiques, la dynamique de la vie sociale sont évoqués dans de gros plans panoramiques composés de détails significatifs, qui alternent avec le premier plan, révélateur de l'individualité et des tensions épiques. Le ton poétique et le langage sec des documents, l'analyse psychologique et la narration, le portrait et la fresque, la rétrospection et les anticipations symboliques, le fantastique et la description vériste, la chronologie réelle et celle affective sont les éléments d'une dynamique technique du contrepoint qui donnent à l'évocation un rythme cinématographique. Une vaste documentation, parfaitement assimilée, est à la base de cette grandiose entreprise, qui cherche au fond à offrir l'image synthétique d'une spiritualité issue de l'affrontement avec une histoire rude.

À la fin de ce périple — forcément incomplet — dans le domaine de la prose roumaine d'inspiration historique, en dehors de ce qu'on a déjà affirmé, il est possible — pensons-nous — d'observer que la littérature de ce genre se transforme en une sorte de boîte de résonance, destinée à amplifier dans la conscience du lecteur les significations des événements historiques, à les actualiser. Elle représente, en même temps, une constante provocation, un facteur incitant, car, pour être entièrement et profondément comprise, elle réclame de la culture. D'un premier contract, non avisé, avec un roman historique, le lecteur retiendra, assurément, la *story*, probablement la typologie, peut-être la morale immédiate. Et cela suffit pour que la littérature existe en soi. Mais une documentation ultérieure, aux sources, sur l'époque abordée par l'écrivain, entraînera, lors de la relecture, la découverte

de la structure profonde des conflits, de la mentalité du temps, de ce qui est répétitif et disjonctif. C'est ainsi que la littérature finit par rétablir le contact initial avec l'histoire. Le processus est d'une importance particulière, car il réduit l'espace de l'improvisation, imprimant un style culturel équilibré avec de solides racines dans une expérience historique d'exception.

VALENTIN F. MIHĂESCU

théâtre

Histoire et destin

On ne saurait considérer la dramaturgie historique roumaine comme un simple chapitre d'histoire littéraire. Autant sur le plan doctrinaire que sur le plan spirituel, cette dramaturgie a accompagné et apporté son appui à tous les événements importants du processus de constitution et d'affirmation de la Roumanie moderne.

Le panorama de la question est vaste et nous oblige à une double démarche, à la fois diachronique et synchronique. Cette dramaturgie a assumé, transposé et développé, sur des fondements propres et en y apportant une contribution originale, les idées des Lumières européennes. Elle a fait sien le programme de 1840 de la revue « *Dacia literară* » dirigée par Mihail Kogălniceanu — un programme qui, sous rapport politique et littéraire, avait des points communs avec le *Sturm und Drang* allemand — mais s'est aussi intégrée dans la lutte et les revendications de la révolution de 1848, et a, par la suite, milité pour l'union politique des principautés roumaines, la Valachie et la Moldavie, qui allait se réaliser en 1859. Elle a été le porte-voix des sentiments, des jugements et de la volonté du peuple lors de la Guerre d'indépendance de 1877, a imposé l'idée que le mode de vie roumain implique essentiellement le sentiment de l'histoire en tant que lutte pour l'indépendance et la liberté. Elle a adhéré aux principes et aux valeurs du mouvement romantique et, plus exactement, à ceux par lesquels ce mouvement exprimait les aspirations à la liberté des peuples européens. Elle a plaidé pour l'idée que le chemin qui mène à l'universalité passe obligatoirement par le domaine

des réalités nationales. Elle a contribué à préparer l'esprit national en vue de la réalisation de l'unité étatique roumaine de 1918. Dans l'entre-deux-guerres, le drame historique est devenu non seulement reconstitution, évocation ou pèlerinage aux sources mais aussi méditation philosophique. De nos jours, à l'époque d'édification du socialisme, cette dramaturgie se fait un devoir non seulement d'évoquer l'histoire, mais aussi de contribuer à l'écrire en toute conscience et connaissance, dans le respect rigoureux de la vérité, et avec cette vibration particulière que les faits de passé acquièrent lorsqu'il s'agit de soutenir et de promouvoir les réalisations contemporaines.

Les thèmes que la dramaturgie historique roumaine a privilégié et qu'elle continue de privilégier sont nombreux. Ils ont trait aussi bien aux hommes qu'aux événements, aux héros nationaux, qu'aux personnages collectifs dont le premier est le peuple même; à l'heure de la victoire de même qu'à celles de la défaite accompagnée de son cortège de confusions et de souffrances; aux processus révolutionnaires qui sont entrés dans la mémoire collective du pays et à ceux qui se déroulent de nos jours.

Cette diversité recouvre un sens commun, qui lui donne unité et convergence. En quoi ce sens consiste-t-il? En le sentiment, le culte populaire de l'indépendance. Cette formule pourrait sembler simpliste; la réalité qu'elle exprime n'en est pas moins chargée d'histoire, de vérité humaine.

Quelques précisions sont nécessaires. Dans la vie du peuple roumain le concept d'indépendance signifie bien plus qu'un simple concept politique. Sa réalité a des racines profondes et est à trouver dans la spiritualité et le développement du peuple roumain. Il représente une modalité de la communauté nationale de prendre conscience d'elle-même. Avant même que des circonstances extérieures aient pu exercer une quelconque influence, le peuple roumain avait compris qu'il était destiné à inscrire dans le monde les signes d'une destinée. A ce sentiment, un autre s'est ajouté, étroitement associé et complémentaire, qui s'est développé parallèlement, imposé qu'il était par les circonstances et les longues vicissitudes historiques: le sentiment de *la résistance.* La fusion de ces deux sentiments est impressionnante. Il est rare qu'un peuple ait eu une existence aussi âpre, qu'il ait eu à supporter tant de tensions morales et de souffrances et qu'il ait pu faire en même temps preuve de tant d'endurance. Qu'il y ait résisté est preuve de sa vitalité physique et morale.

Passons maintenant, sommairement, en revue quelques-unes des circonstances qui marquèrent la vie du peuple roumain et qui illustrent toutes ces deux sentiments que la dramaturgie historique roumaine s'est fait un devoir de consigner.

Commençons par la résistance du peuple dace à la politique romaine de conquête. L'État dace était un organisme politique, militaire, économique et spirituel puissant. Sa confrontation avec la puissance romaine constitue un processus prolongé, à nombreux épisodes, dans un contexte politique difficile à définir succinctement. Elle se produisit non entre une force victorieuse par principe et une autre virtuellement vaincue, mais entre deux forces également maîtresses de leur ordre et de leurs critères de vie. Si les Daces

Zalmoxe de Lucian Blaga, sur la scène du Théâtre « Giuleşti » de Bucarest

furent vaincus par les Romains sur le plan politique et militaire, et durent mettre fin à leur résistance, sur le plan spirituel les données et les valeurs de cette résistance continuèrent à faire partie du fonds de l'existence roumaine.

La série des essais dramatiques qui évoquèrent cette époque et ces héros est longue. Parmi les plus anciens figure aussi un *Décébale* de Mihai Eminescu (1850—1889), œuvre non achevée, plutôt une esquisse, un projet, une prospection poétique, empreinte de romantisme, dans un domaine lointain et inaccessible. Dans l'entre-deux-guerres, ce thème gagne en profondeur et en éclat dans les pièces de Lucian Blaga (1895—1961) et d'Adrian Maniu. Aussi bien dans le *Zamolxe* du premier que dans *Les loups de cuivre*, du second, la transfiguration des faits historiques s'opère à partir d'une vision mythique qui se propose d'évoquer la force du monde dace en partant de ses attaches profondes au milieu cosmique, de la consubstantialité de cette humanité libre avec les éléments de la nature. C'est par *Zamolxe* que le poète Lucian Blaga débutait, en 1921, comme dramaturge et nous y trouvons une triple charge: religieuse, folklorique et historique, ce dernier aspect servant de toile de fond. Les Daces y apparaissent comme un peuple rude, une force de la nature, que le sort a placés sur une terre dont l'existence se confond avec la leur. La mort ne les effraie pas: tout se passe dans ce monde comme dans un déchaînement dyonisiaque, qui ne signifie aucunement un veule débordement de volonté mais une frénésie vitale, un effet de

santé morale. Le poète considère cette vitalité comme une réalité durable, qui se transmettra au long des siècles au peuple roumain, et qui préside, inflexible, à sa force de résistance, à sa constance historique. Dans *Les loups de cuivre*, la pièce d'Adrian Maniu, nous retrouvons les mêmes situations. Les Daces s'agenouillent devant leur dieu, non par esprit de sujétion aveugle ou de soumission servile, mais déterminé par la fière volonté d'assumer leur destin, par la persévérance dans cette volonté allant jusqu'au sacrifice suprême.

La Montagne, une pièce récente du dramaturge contemporain D. R. Popescu (n. 1935), s'inspire aussi du monde des Daces prenant pour point de départ les informations fournies par Diodore de Sicile sur les luttes du roi dace Dromichaites contre le roi macédonien Lysimaque. Ces informations sont commentées aussi par le savant roumain Vasile Pârvan dans son œuvre monumentale *Getica*. Le point culminant de la pièce est la scène du festin que Dromichaites offre à Lysimaque. Le repas préparé par les Daces pour les envahisseurs, maintenant vaincus, est somptueux: tables abondamment servies, coupes d'or fin, plats et boissons rares. En contraste, le repas des Daces est simple et frugal: tables en bois, gobelets en cornes de bœuf, mets ordinaires. Car les Daces ne pensent nullement aux conquêtes; leur raison d'être est intimement liée aux vérités de cette terre où ils vivent; leurs occupations portent la marque de cette terre: le labour, la poterie, l'apiculture. Le pays est un logis, un foyer qui doivent être soigneusement entretenus. L'histoire n'est pas à rechercher hors de ce foyer; elle est ce que le peuple accomplit par son travail toujours pacifique. C'est pourquoi la bravoure et la maîtrise de soi du roi autochtone s'affirment non pas par l'orgueil, mais par la simplicité, par un silence plein de sagesse, par son travail aux côtés de ses sujets, par son amour pour le sol natal, d'où il puise la force de vivre et qui, pour cette raison, doit être défendu quand les circonstances l'exigent.

Un autre chapitre de la résistance roumaine largement reflété dans la dramaturgie historique nationale est la lutte contre la suzeraineté ottomane. Les circonstances historiques avaient voulu que les pays roumains consentent à une série de « Capitulations » devant la puissance ottomane alors en pleine expansion. Cependant les relations entre ces pays et l'Empire ottoman doivent être connues et comprises autrement qu'en jugeant selon les apparences. S'il nous faut parler d'une subordination temporaire, il n'a jamais été question d'une capitulation proprement dite. Et pas non plus d'une politique d'abdication, mais d'une politique de défense. Il est bien vrai que les pays roumains furent obligés à payer un tribut à la Porte ottomane, mais ils ne le firent qu'après de durs combats, et ils ne renoncèrent jamais à leur raison d'être, préservèrent toujours leurs institutions d'État, leur langue, leur foi religieuse, le profond sentiment d'une patrie inaliénable. Dans la manière où le peuple roumain a envisagé ces relations, c'est la persistance d'une grande sagesse politique qui se manifeste. Nous sommes même en droit de dire qu'en acceptant la suzeraineté de la Porte, les Roumains surent trouver un moyen de défense contre les autres impérialismes qui les entouraient;

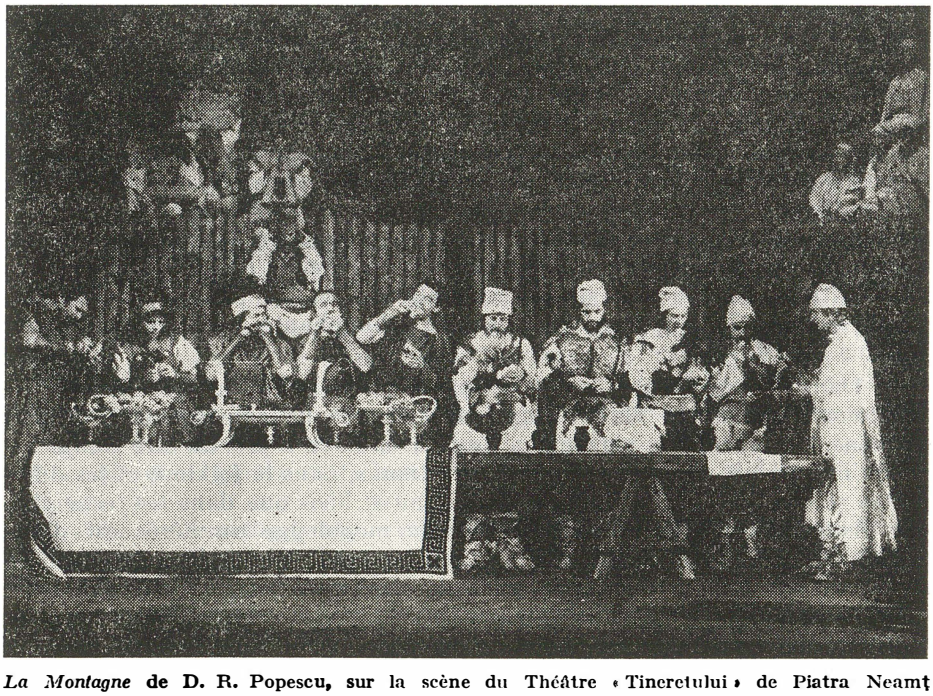
mais toutes les fois que la puissance suzeraine essaya de mettre en jeu l'existence des pays roumains sous différents prétextes, leur riposte fut énergique, décisive, fût-elle donnée au prix de leur vie.

Ce thème s'est reflété de manières différentes dans le théâtre roumain, la pièce la plus ancienne qui nous soit connue jusqu'à ce jour étant un drame historique écrite probablement vers 1778—80 et intitulé: *Le meurtre du prince Grigore Ghika* (le titre original, en latin; *Occisio Gregorii in Moldavia Vodae Tragedice Expressa).* Le texte fut découvert il y a près de cent ans dans un fonds de manuscrits ayant appartenu à Samuil Vulcan et déposé à la Bibliothèque d'Oradea. On suppose que son auteur, demeuré inconnu, provenait du cercle des écoles roumaines transylvaines. Le drame contient des éléments que l'on retrouve dans le théâtre pratiqué dans les écoles, ce qui explique la présence de divertissements, d'intermèdes carnavalesques, de scènes de pantomime du genre *commedia dell'arte*, de détails stylistiques dans la note baroque au goût de l'époque. Néanmoins et de toute évidence, l'aspect le plus important en est l'existence du fonds historique. Le sujet évoque un moment douloureux et révélateur pour le drame national roumain. L'injustice qui y est exposée n'est qu'un autre maillon de la longue chaîne d'injustices auxquelles, tout au long de son histoire, le peuple roumain eut souvent à faire face. La Bucovine, province profondément roumaine du nord du pays fut arrachée à la Moldavie en 1775 par spoliation et trahison. Pour avoir montré une attitude bienveillante devant la Porte lors d'une des guerres russo-turques de l'époque, les Habsbourg reçurent, en récompense, de la part des Ottomans et en dépit des protestations véhémentes du prince Grigore Ghica III, cette partie importante de la Moldavie. Le prince allait payer de sa vie son opposition. Dans la pièce tous ces abus ne pouvaient évidemment pas être appelés par leur nom: la Transylvanie se trouvait alors sous la domination des Habsbourg et la censure impériale veillait à ce que les vérités incommodes soient passées sous silence. Cependant, les significations politiques fondamentales se laissent facilement deviner à travers les implications morales. La tension de l'esprit autochtone et son refus de se plier devant l'injustice sont constamment présents dans la pièce, le sens historique et le sens moral s'y conjuguant étroitement.

La galerie de voïvodes évoqués dans la dramaturgie historique roumaine comme symboles de l'idée d'indépendance et de résistance est très vaste. Sont devenus des protagonistes du drame historique les voïvodes Alexandre le Bon, Vlaicu, Mircea l'Ancien, Vlad l'Empaleur, Jean, surnommé le Brave, Petru Rareş, Constantin Brancovan et beaucoup d'autres. Prenons comme exemple le personnage du voïvode *Vlaicu* de la pièce homonyme du dramaturge Alexandre Davila (1862—1929). L'action se passe au XVIe siècle. Après des combats farouches, Vlaicu, voïvode de la Valachie (1364—1377) réussit à vaincre Louis, roi de Hongrie, mais est trahi par sa belle-mère Clara qui voulait convertir le pays au catolicisme et le placer sous la suzeraineté hongroise. Le voïvode ne peut se révolter ouvertement, car Louis détient en otage sa sœur et son beau-frère. Il se voit donc contraint, jusqu'au moment où les circonstances lui permettront de recouvrir son entière liberté d'action,

de pratiquer un jeu diplomatique subtil ayant toutes les apparences de la soumission, afin de dérouter les adversaires et de préparer la voie de la reconquête des droits du pays à la liberté. La sagesse lui commande de feindre, de réprimer sa colère, tout en maintenant un contact permanent avec le peuple fidèle à l'indépendance et à la loi des ancêtres. Le drame est symbolique pour la capacité des Roumains de sauvegarder, même dans les circonstances les plus hostiles, la liberté de leur patrie.

Une autre personnalité historique qui a attiré surtout les dramaturges roumains contemporains est le voïvode de Valachie Vlad l'Empaleur (seconde moitié du XVe siècle). L'intérêt porté à ce personnage pourrait s'expliquer de deux manières: l'une est d'ordre psychologique: le drame d'un homme harcelé par la fatalité, souvent incompris même par ses serviteurs les plus proches et obligé de recourir à des actes de cruauté. L'autre explication est d'ordre historique. Le règne de Vlad l'Empaleur en Valachie, quoique de courte durée et fragmenté (1448; 1456—1462; 1476) n'en est pas moins très important. Au cours de cette période le sultan Mahomet II, conquérant de Constantinople, avait commencé son assaut du continent européen dont les pays roumains représentaient la porte d'entrée. Il ne lui fallait donc rien épargner pour que ces pays se soumettent définitivement à sa puissance: intrigues à l'intérieur, complots, alliances secrètes, incitations à des rivalités



La Montagne de D. R. Popescu, sur la scène du Théâtre « Tineretului » de Piatra Neamţ

au trône, expéditions militaires. Faisant face à toutes ces épreuves, Vlad l'Empaleur s'est montré un soldat brave et un homme politique avisé et a réussi même, pour un temps, à tenir le sultan en échec.

Dans la pièce *La mort de Vlad l'Empaleur*, le dramaturge contemporain Dan Tărchilă (n. 1923) respecte fidèlement la succession des événements historiques. Vlad y apparaît comme une figure de proue de sa époque. La cruauté dont on lui a tant fait grief ne lui est pas spécifique; c'est une caractéristique de l'époque, connue pour ses mœurs farouches. L'Empaleur ne se leurre pas: il est conscient de ne pas pouvoir gagner la bataille. Il ne reculera pourtant pas: il sait que, dans un affrontement loyal, la défaite même peut parfois signifier une victoire. À travers l'impératif du devoir et du sacrifice il vise loin, dans la perspective des décennies et des siècles à venir. Le dialogue entre le voïvode roumain et Mathias Corvin, roi de Hongrie, rend toute l'angoisse qui s'était emparée de l'Europe, à une époque où la conquête ottomane se profilait menaçante à l'horizon. Deux conceptions, deux politiques, deux formes de combat s'affrontent. Mathias Corvin laisse entendre que les intérêts européens doivent passer avant le sort néfaste qui pourrait être celui des pays roumains. Mais la réplique de Vlad l'Empaleur fuse promptement: « Mon pays est, lui aussi, l'Europe ! »

Dans deux pièces relativement récentes, *Le Froid* et *Le troisième pal*, Marin Sorescu (n. 1936) situe le règne de Vlad l'Empaleur dans un climat poétique imprégné de valeurs paraboliques, sans pour autant s'éloigner du sens réel des faits historiques.

Dans *Le Froid*, Vlad l'Empaleur ne paraît pas en scène mais, à la fois personnage historique et symbole, il se retrouve dans la texture intime de l'action. Quant au héros principal, Toma, un soldat brave et fidèle, il incarne l'esprit populaire. Blessé dans les luttes contre les Turcs, il retourne à son foyer afin de mourir simplement et dignement parmi ses semblables. Le souffle d'un patriotisme ardent, qui empreint la pièce sans ostentation, semble monter de la respiration naturelle de la terre et communique un sentiment de confiance dans la justice immanente de l'histoire. Une autre idée maîtresse dans la pièce peut être décelée: la valeur morale de la modestie et de l'abnégation, opposée à la vanité triomphante mais éphémère du pouvoir abusif.

Dans l'autre drame, *Le troisième pal* (v. le texte, dans ce numéro de la *Revue Roumaine*), Vlad l'Empaleur est presque constamment présent en scène. En créant son personnage l'auteur a eu en esprit un être complexe, tel qu'il apparaît dans les chroniques du temps, dans le folklore et les différentes références étrangères de l'époque, aussi bien que dans les recherches des historiographes modernes. Le dernier monologue du héros est d'une grande beauté tragique et révèle une tension intérieure prégnante. l'Empaleur scrute sa vie: il a été contraint de s'engager dans de durs combats, souvent en se confrontant à soi-même, et obligé de recourir à des actes de violence, contraires à sa vraie nature; des flèches empoisonnées se sont enfoncées dans sa chair — les unes décochées par des étrangers, les autres par

ses proches. « Le troisième pal » symbolise, en fait, la propre conscience du héros: il se punira lui-même pour la défaite que la fatalité lui a réservé.

Étienne le Grand, voïvode de Moldavie de 1457 à 1504, personnalité exemplaire autant pour le génie constructif roumain que pour la dignité de ce peuple de braves, occupe, naturellement, une place centrale dans la dramaturgie roumaine ancienne ou contemporaine. Le personnage a fait son entrée triomphale dans la dramaturgie historique avec la pièce *Coucher de Soleil*, chef-d'œuvre de Barbu Ştefănescu Delavrancea (1858—1918). L'auteur s'est longuement documenté, faisant appel à tout ce que les chroniques roumaines et les études de spécialité pouvaient lui offrir au début de notre siècle. Toutefois, il ne suit pas l'histoire à la lettre, préférant s'en tenir à ses intuitions et à ses initiatives d'artiste; sans se départir vraiment de la vérité des faits, il s'est laissé pénétrer par leur esprit. Dans la vision de Barbu Ştefănescu Delavrancea, Étienne le Grand apparait au terme d'un règne glorieux, magnifié par la pieuse auréole dont l'avaient paré la légende populaire et les chroniques nationales.

Cependant l'auteur est loin d'offrir aux spectateurs des états béats d'apothéose, de bonheur ou de satisfaction orgueilleuse; il leur fait comprendre bien au contraire que pendant les longues années de son règne, le vieux voïvode fut constamment confronté aux pires difficultés. Etienne lègue à son fils Bogdan non un simple trône dorénavant à l'abri des soucis mais un héritage de nouvelles responsabilités. À l'approche de la mort, le vieux voïvode évoque les vertus de tous ceux qui furent à ses côtés les loyaux serviteurs du pays, et sur l'appui desquels il avait toujours pu compter.

Coucher de Soleil fut représenté pour la première fois en 1909. Le peuple roumain se trouvait alors à l'un des moments caractéristiques de sa vie et de son développement. D'une part, il pouvait jeter un regard satisfait en arrière, sur tout ce que, par lui-même, il avait réussi à conquérir dans la voie de l'unité et de l'indépendance nationale; sur ce qu'il avait récupéré des retards que les vicissitudes de l'histoire lui avaient imposé; sur sa réintégration dans les circuits de la culture européenne; sur ce qu'il devait à un passé millénaire, à ses durs combats et à ses bravoures discrètes. D'autre part, il lui était permis d'envisager l'avenir avec confiance, d'aspirer à atteindre une nouvelle étape immanquablement proche de son développement — l'intégrité du territoire ancestral et le triomphe de l'immanence historique de justice et de liberté. La pièce de Delavrancea était faite pour s'encadrer dans ce climat, autant sous rapport épique que symbolique. Étienne était non seulement un grand voïvode; il avait acquis pour son pays la valeur d'un symbole, ses actions et sa personnalité incarnant la permanence et la destinée de son peuple.

Dans *La Semaine sainte*, la pièce de l'écrivain contemporain Paul Anghel (n. 1931), le voïvode apparaît non comme l'Étienne de l'épopée populaire ou d'un romantisme idéalisant, mais comme un penseur politique, à la fois stratège et diplomate, conscient de porter sur ses épaules le fardeau d'une mission historique. Il sait qu'il ne peut pas reculer aux heures critiques devant les responsabilités qu'il avait assumées autant devant le pays que devant la

civilisation de l'Europe, dont la sauvegarde dépendait dans une si grande mesure de la résistance roumaine à l'invasion ottomane. Les décisions qu'il doit prendre seront donc le fruit d'une profonde délibération, exposées ensuite en toute simplicité, dans la sérénité de l'âme. Se livrant à la méditation, ses paroles murmurées ont, sur le public, la valeur d'un impact, le même qu'avait eu — mais d'une autre manière — l'éclat rhétorique du chef-d'œuvre de Delavrancea.

La figure de *Petru Rareş*, fils d'Étienne le Grand et son digne héritier, qui régna par deux fois sur la Moldavie (1527—1538 et 1541—1546) est magistralement évoquée dans la pièce du même nom du dramaturge contemporain Horia Lovinescu (n. 1917). L'époque de Rareş n'est pas, non plus, exempte de difficultés. La pression ottomane semblait alors plus forte que jamais; après la victoire turque de Mohács, la Hongrie était devenue le théâtre de troubles internes qui se répercutaient aussi dans les pays roumains et de complications politiques, diplomatiques et militaires. Les circonstances imposent à Rareş d'accepter le trône de la Moldavie à un moment où sa volonté de puissance, autrefois si possessive, s'était presque éteinte. Son confesseur et conseiller Roşca se fait un devoir de repousser ses hésitations: « ...Tu es son fils ! Tu n'y peux rien changer... Tu peux te priver de tout mais pas de cet héritage. Ce trône, c'est ta destinée... » I es deux règnes de Rareş sont des années de calvaire. De combats gagnés et de combats perdus. Le voïvode est souvent seul à affronter ses ennemis, ceux de l'extérieur aussi bien que ceux de l'intérieur du pays. Trahisons, complots, coups bas; moments de confiance alternant avec d'autres, de désespoir; recours à des actes justiciaires non par soif de vengeance, mais par un sentiment impitoyable du devoir; actes de soumission forcée accomplis au prix de sa propre dignité, mais dans l'intérêt de la cause commune; révolte sourde contre les injustices de l'Histoire, cette « force plus aveugle qu'une taupe »; moments de recueillement et de réflexion sur les sens de la vie, parfois d'acharnement guerrier, d'autres fois, de décision désespérée de défendre le pays.

La pièce est profondément tragique et morale. À beaucoup d'égards, le sort du voïvode se confond avec le sort du pays qui souffre mais ne fléchit pas. Il est écrit dans son destin qu'il lui faudra payer un lourd prix de souffrances pour survivre. Les défaites ne sont pas toujours uniquement des défaites: elle représentent aussi des affrontements avec la vie; des exhortations à la résistance; des endurcissements par la souffrance; des chemins vers l'éternité.

Les révolutions et les soulèvements populaires, expressions du sentiment roumain d'indépendance et de résistance, furent toujours et continuent à être au centre de l'intérêt de notre dramaturgie. Le premier à en donner le signal dans ce sens fut B. P. Hasdeu avec son drame *Răzvan et Vidra* (1867). Răzvan est une figure historique moins représentative, sa personne et son règne n'étant que sommairement mentionnés dans les chroniques du pays. Cependant, il est le personnage principal du premier chef-d'œuvre réel de la dramaturgie roumaine, l'auteur l'ayant choisi pour plusieurs raisons, les

unes ayant trait à la mode romantique de l'époque, les autres aux idées et aux plaidoiries à l'ordre du jour.

Dans l'âme du héros se heurtent beaucoup de contrastes. Răzvan est un serf, mais il sait lire et écrire. Quoique portant les stigmates de son origine obscure, il sait se montrer à la hauteur de son sort et pardonne généreusement à ceux même qui l'ont humilié. Ayant éprouvé dans sa vie beaucoup de contrariétés et d'injustices, on s'attendrait à ce qu'il fût égoïste et vindicatif; son élan le porte, pourtant, en premier lieu, à penser aux autres, à se mettre au service de tous ceux qui se trouvaient sans défense ou lésés dans leurs droits. Il commence par hanter les forêts et devient chef de haïdouks; il fait siens les nobles idéaux humanitaires, rappelant, en cela, par certains côtés, l'Hernani de Victor Hugo ou le Karl Moor des *Brigands* de Schiller. Comme eux il a une volonté et une intelligence hors du commun; il fait serment d'être le défenseur sans peur des causes justes, mais n'en a pas moins aussi des faiblesses qui le feront céder aux ambitions démesurées de sa bien-aimée Vidra, aux vains rêves de grandeur. C'est donc un personnage littéraire de facture romantique passé par le filtre des éléments locaux, particuliers à la ballade et aux chroniques.

Cependant Hasdeu avait visé plus loin que le niveau littéraire. Il avait voulu que sa pièce soit aussi un manifeste de l'époque que les idées majeures des temps évoqués trouvent ainsi un moyen de diffusion. Le programme de la génération de 1848 concernant la situation politique et sociale de la paysannerie opprimée commençait à passer ainsi du stade historique à celui des premières réalisations pratiques. La pièce fait état aussi d'autres revendications ou réalisations de l'époque, parmi lesquelles nous citons: l'affranchissement des Tziganes, le rapport nécessaire entre la création populaire et la grande littérature; le respect qui est dû à l'instruction et l'insertion de ce respect dans les programmes roumains d'action; l'assimilation, dans un esprit autochtone, des valeurs romantiques européennes.

Le signal lancé par Hasdeu fut reçu et porté plus loin, le théâtre roumain contemporain lui conférant, par ses représentants les plus notoires, une intensité et une actualité particulière.

Dans la pièce *Bălcescu*, le grand dramaturge moderne Camil Petrescu (1894—1957) a évité de faire de son personnage — l'une des figures les plus importantes de la révolution roumaine de 1848 et un savant de valeur exceptionnelle — un visionnaire mystique, un illuminé. La conception révolutionnaire du combattant roumain exprime en égale mesure la rêverie héroïque et la lucidité du combattant, l'intuition sensible du poète et la sûre prévision de l'homme politique, de l'historien et du sociologue. La personnalité de Bălcescu est envisagée non comme une apparition singulière, isolée de la communauté nationale à laquelle elle appartenait, mais comme une présence active placée au centre de la ligne d'action, organiquement attachée, par de nombreux fils, aux réalités profondes de cette communauté.

Tudor Vladimirescu, une autre grande figure historique de la galerie des révolutionnaires roumains, apparaît dans les pièces *Tudor de Vladimiri* et *Sous le signe du Taureau* de Mihnea Gheorghiu (n. 1919). Rien n'y est

peint dans des couleurs idéales. Les actions de Tudor, le chef du mouvement révolutionnaire pour la liberté nationale et sociale de 1821 sont présentées d'une manière réaliste, avec leurs vertus et leurs défaillances. Même ce qui est fiction dans la pièce se fonde sur des documents et des faits historiques confirmés. Tudor est un esprit clairvoyant, de grande envergure, il connaît et comprend la réalité contemporaine de l'époque; cependant, ses manifestations fondamentales sont l'expression de ce qu'il a appris à sentir et à penser aux côtés des siens. Il devient le porte-parole ardent des revendications populaires; il y a, évidemment, dans la mission qu'il s'est assigné une aspiration personnelle au pouvoir, mais l'esprit dominant de son action se fonde sur la fusion parfaite entre son intuition populaire et une pensée politique avancée.

Et maintenant, une dernière référence à une autre pièce exemplaire: *Avram Iancu* de Lucian Blaga. Le prototype de son héros fut un grand combattant dans l'esprit des idées de 1848 pour la libération des Roumains de Transylvanie, pour la suppression des abus féodaux. La relation entre mythe et histoire, spécifique à la dramaturgie de Blaga, acquiert ici une densité particulière. Les anciennes vertus des Daces, tout aussi authentiques que la nature qui les a fait éclore, se sont transmises, au long des siècles, aux « Motzi » d'Avram Iancu, les vaillants paysans des Monts Apuseni. Ceux-ci, comme leurs ancêtres, comprenaient les voix et les appels de la montagne, des bois, des pierres et des êtres. Avram Iancu, réveillé « après un sommeil de mort », appelle les siens au combat. Il se reconnaît dans chacun d'entre eux, de même que chacun se reconnaît en lui. Tous n'ont qu'une seule pensée: recouvrer, avec la liberté, l'harmonie avec la nature dont, physiquement et moralement, ils font partie. Pendant la réunion avec les membres du Comité national roumain, pendant l'entretien avec l'envoyé des troupes impériales, au cours de sa confrontation avec l'adjutant de l'Empereur — dans toutes ces situations Avram Iancu répond posément, garde son calme, repousse dignement toutes les flatteries, toutes les promesses d'honneurs à venir. Il comprend qu'il ne peut plus se fier à la parole de l'Empereur. Il retournera parmi les siens, redeviendra « la Maïastra », l'oiseau miraculeux, l'annonciateur qu'il avait été au début, une mission dont il s'était détaché afin de remplir, aux côtés de ses hommes, son devoir de combattant et de justicier. Est-ce un refus de l'Histoire? Non pas. Sa foi dans la victoire finale demeure inébranlable. Elle transparaît dans ses paroles: « ... Que d'autres viennent ! Que d'autres viennent ! Que d'autres viennent dans dix ans, dans vingt ans, dans cent ans, que d'autres viennent par milliers, par milliers de milliers, et qu'ils fondent, eux, notre règne ! » Le retour au mythe — tel qu'il apparaît sous la plume du poète et penseur Lucian Blaga — n'est ni déni, ni renoncement. C'est le drame des âmes généreuses, aspirant aux valeurs absolues mais se heurtant aux obstacles que leur oppose la société, l'infinie complexité de la vie. Symboliquement, il peut signifier une nouvelle communion avec la terre du pays, avec ses réalités, avec les vérités profondes de l'histoire.

Madame Elena, épouse de Petru Rareș — monastère de Humor
fresque de 1535

Madame Elena, épouse de Petru Rareş — monastère de Probota
fresque de l'an 1532

Que pourrions-nous ajouter encore pour conclure? L'histoire bi-millénaire du peuple roumain recèle de grandes richesses d'humanité. Au fil des siècles, rien ne lui fut facile. D'une année à l'autre presque il lui a fallu s'engager intensément, avec sa pleine volonté de lutte et de sacrifice, pour garder sa dignité et défendre sa liberté. Dans des circonstances souvent critiques, le peuple roumain a toujours fait preuve de lucidité, d'un admirable sens de la mesure, de confiance dans ses propres forces, de confiance dans le triomphe de la justice. L'histoire roumaine doit donc être comprise aussi au-delà de ce que laisse voir la succession des événements et des situations. Elle est, en fait, une œuvre de création sur le plan de l'existence nationale aussi bien que sur celui de l'universalité. La dramaturgie historique roumaine, autant celle du passé que celle d'aujourd'hui, a le mérite d'avoir compris ces vérités. Il n'est pas question, le processus étant en cours, de lui élever un piédestal — mais de nous sentir spirituellement solidaires avec ses options.

ION ZAMFIRESCU

beaux-arts

Signe et narration dans l'art d'évocation historique

L'art d'évocation historique s'est imposé dans la culture roumaine en pleine époque romantique au cours des dernières décennies de la première moitié du XIXe siècle. Ce phénomène est parfaitement naturel et correspond à la tendance-programme d'un courant qui, dans presque toute l'Europe, se tournait vers une réalité idéalisée d'un passé considéré en contraste avec un présent dépourvu d'éclat. Cependant, dans les pays roumains le sens de l'orientation thématique de la littérature et des arts est fondamentalement différent: c'est le moment où l'on voit s'affirmer les droits historiques de liberté nationale et de justice sociale et se manifester une forte confiance dans le destin de la nation, confiance qui allait encore s'amplifier lors de grands mouvements révolutionnaires de 1848—1849.

Le processus visant à définir l'identité culturelle avait de longues traditions et ne pouvait en aucun cas être entièrement attribué à la conscience

lucide şi pathétique de la génération de 1848. Sous l'impulsion énergique des mouvements sociaux et des idéaux romantiques, il acquit néanmoins un contour plus précis. Il ne faut pourtant pas croire que les traits stylistiques de la littérature et de l'art de cette époque répondent en tout au programme romantique: une synthèse significative, complexe, des tendances esthétiques soutenait la création de certains genres comprenant des éléments du romantisme mais aussi d'un classicisme qui avait gagné du terrain pendant les premières décennies du siècle dans divers domaines de la culture roumaine. Ainsi, l'épopée à thème historique s'associe à la méditation et à l'hymne de facture romantique, cependant que la composition picturale et la sculpture monumentale s'approprient, le plus souvent, le geste allégorique de facture classique. Cette ambivalence stylistique devait l'emporter dans les beaux-arts roumains jusque vers la fin de la septième décennie, encore accentuée par le caractère de la technique acquise dans les écoles des beaux-arts du temps.

C'est ce qui explique, par exemple, que les allégories de C. D. Rosenthal (1820—1851), peintes pour la plupart précisément au moment de la révolution de 1848 et animées d'un puissant souffle romantique, sont du point de vue de la réalisation formelle et de l'équilibre chromatique d'une facture nettement académique. Nous ne savons malheureusement que peu de choses (et exclusivement de sources indirectes) sur le monument érigé, toujours par Rosenthal et toujours dans les jours de la révolution, et détruit — avant même la défaite du mouvement — par les forces réactionnaires. Nous savons, cependant, et avec assez de certitude, qu'il présentait la même synthèse des formes et des attitudes.

Fait significatif, la thématique historique de l'époque se constitue de préférence autour de la personnalité de Michel le Brave, le prince qui, à la fin du XVIe siècle, avait accompli, pour un bref moment, l'idéal d'unité nationale des Roumains des trois principautés des deux versants des Carpates et, en même temps, avait énergiquement affirmé les droits à l'indépendance de son peuple. Des poèmes épiques, de grandes compositions picturales sont consacrées à ce voïvode et, naturellement, non seulement à lui, mais à tous ceux qui incarnaient, selon la vision de l'époque, la gloire du passé. Les études de l'historien Nicolae Bălcescu — l'une des figures les plus imposantes et d'une grande pureté de la révolution — avaient donné un fondement scientifique ferme à ces essais d'une significative évocation de l'histoire nationale. Par leurs œuvres d'une candeur parfois impressionnante et d'une sincérité pathétique, mais où dominait souvent un soin pointilleux du détail, les artistes de cette génération — un Constantin Lecca (1807—1887) par exemple ou un Petre Alexandrescu (1828—1899) — ont pris part aux amples débats d'idées de ces années qui allaient être les témoins de l'Union des principautés roumaines (1859) et de l'indépendance du pays récemment créé (indépendance acquise en 1877, par suite de la guerre contre les armées ottomanes). La personnalité qui, par ses hauts faits aussi bien que par son activité diplomatique, allait symboliser l'accomplissement de ces idéaux était, évidemment, toujours Michel le Brave; sa figure domine la composi-

Ginette Santa — *La famille de Constantin Brâncoveanu*, bronze, 1979

tion picturale roumaine des dernières décennies du siècle aussi, prolongeant une direction romantique qui n'est plus exprimée avec la même intensité dans d'autres domaines de la culture. Ce prince devient une véritable allégorie du passé glorieux des Roumains; il acquiert une stature légendaire (comme, par exemple, dans le célèbre portrait équestre que signe Mihail Lapaty et sa renommée dépasse sa biographie, pourtant exemplaire, lui donnant valeur de mythe.

Le prestige de la composition à thème historique est encore accru grâce à Theodor Aman (1831—1891), un des artistes qui dominent avec autorité la peinture de la deuxième moitié du siècle. Témoin des événements de 1859 et de 1877, auxquels il a aussi participé, le peintre devait conférer à ce genre une importance artistique beaucoup plus grande que celle dont il avait joui à l'époque précédente. Sans renoncer complètement aux modalités allégoriques, il devait accorder plus d'attention aux significations du mouvement des groupes de personnages, à leur intégration dans un paysage dépourvu de conventionnalisme. Recherchant une expression plus naturelle, Aman parvient à éliminer une bonne partie de la grandiloquence romantique; sa technique picturale est plus moderne, sa ligne plus souple que dans la pein-

Vladimir Şetran — *Évocation historique*, peinture à l'huile, 1973

ture de ses devanciers, la couleur s'étale avec plus d'aplomb, l'allégorie même pouvant presque paraître anachronique dans le cadre d'une telle vision picturale.

L'influence d'Aman sur la génération plus jeune est certainement très forte, aucun des jeunes artistes ne réussissant à s'y soustraire totalement. Nicolae Grigorescu (1838—1907) même, l'artiste le plus important du siècle dernier, se montrait intéressé, à ses débuts, par les thèmes abordés par son contemporain plus âgé (et, naturellement, le héros de sa peinture de jeunesse était toujours Michel le Brave). Cependant, Grigorescu et, après lui, Ion Andreescu (1850—1882) et Ştefan Luchian (1868—1916) — le véritable créateur de la vision moderne dans la peinture roumaine — ont dirigé l'art roumain à l'aube du XXe siècle vers une thématique puisée dans la réalité quotidienne, et plus particulièrement vers le paysage.

Des peintres qui ont réussi à maintenir leur individualité à une époque où l'esthétique post-grigorescienne était prédominante, il convient de mentionner Abgar Baltazar (1880—1909), intellectuel de formation solide, peintre et critique d'art pertinent, mort très jeune, à 29 ans. Son indépendance à l'égard de la peinture de Grigorescu se manifeste entre autres dans l'ample composition historique *C'est la tête de Moţoc que nous réclamons*, qui évoque des instants de grande intensité dramatique de la littérature d'inspiration romantique.

« L'art 1900 » (« Arta 1900 ») a inclus dans l'art roumain une interprétation narrative allégorique de l'histoire nationale où se sont plus d'une fois fait entendre des échos de la tradition médiévale de notre peinture. Cependant, la construction demeure d'un équilibre nettement statique: les personnages se juxtaposent dans des scènes qui s'enchaînent en un récit dont les héros semblent circuler, l'un auprès de l'autre, comme pétrifiés dans des attitudes statuaires. Cette contribution, sans doute la plus importante du « nouveau style », peut être considérée comme un revirement de la peinture monumentale. Et il convient de mentionner en ce sens l'influence exercée par cette grande personnalité que fut l'historien Nicolae Iorga, dont la vaste vision a entraîné les artistes à redécouvrir les valeurs idéales de l'histoire nationale et, en même temps, la fertilité des traditions d'expression byzantine de la culture roumaine ancienne.

Les peintures murales de Cecilia Cuţescu-Storck (1879—1969) et, plus tard, celles d'Olga Greceanu (1890—1978) se rapprochent (ces dernières surtout) des suggestions de la fresque roumaine ancienne. Les silhouettes en sont stylisées avec finesse, cependant que les groupes sont distribués dans les compositions avec un sens dramatique aigu où l'équilibre statique est parfois brisé par la vivacité d'un geste plus énergique.

Dans la sculpture de la première moitié de notre siècle le bas-relief s'ajoute au portrait monumental traditionnel, étant plus apte à reconstituer le déroulement narratif d'un épisode historique. Les artistes de l'entre-deux-guerres — Corneliu Medrea, Ion Jalea, Romul Ladea, Mac Constantinescu — font souvent appel à l'art du relief narratif, conçu parfois non seulement en tant que complément du monument sculptural, mais aussi comme élément de l'architecture des édifices publics, et remplissant, de la sorte, un rôle parfaitement semblable à celui de la fresque dans la peinture murale.

En général, l'art roumain de l'entre-deux-guerres se dirige vers une interprétation lyrique du monde réel. Les œuvres les plus importantes de cette période particulièrement fertile, d'ample affirmation de notre peinture et sculpture se présentent comme autant de commentaires poétiques de l'univers visible, l'évocation historique y occupant de ce fait une place moins significative qu'à l'époque antérieure. Certes, la fresque, le portrait des personnalités historiques et le bas-relief ne cessent de se manifester dans la réalisation des ensembles architecturaux, mais semblent engagés dans une voie propre, parallèle à celle de la peinture de chevalet, dont l'univers thématique se situe en dehors du domaine de l'évocation épique de l'histoire, domaine caractéristique de l'art du forum.

Après la Libération, au cours des années de profonde révolution sociale embrassant tous les domaines de la vie de Roumanie, l'orientation vers l'exemple historique des luttes pour la liberté et la justice sociale s'avère parfaitement naturelle. Les artistes qui s'étaient imposés dans l'art de facture lyrique des années 20 et 30 recourent eux-aussi aux modalités d'évocation mises à leur portée par la narration picturale. Chez Lucian Grigorescu et Alexandru Ciucurencu, par exemple — deux des artistes les plus importants de l'époque — les grandes qualités du coloris, la vibrante sensibilité des formes chargées

de lumière sont subordonnées à des thèmes de profonde signification civique. Les portraits monumentaux des héros de la révolution de 1848 deviennent autant d'œuvres de référence pour une évolution significative de la pensée artistique. *Ana Ipătescu*, de Ciucurencu, par exemple, évoque un des moments de la révolution de 1848 et en représente l'héroïne dirigeant un groupe d'artisans bucarestois au combat contre les troupes commandées par des officiers réactionnaires qui avaient tenté de renverser le ministère révolutionnaire. Le personnage central participe à la fois de l'allégorie monumentale et de la peinture de facture épique, impression rehaussée par la présence des autres personnages qui prennent part au combat et dont les portraits — suggestivement individualisés — composent, en même temps, une vaste galerie de formes, qui rythment intensément la composition tout entière, soulignant avec dramatisme la présence imposante de l'héroïne. La fréquente comparaison entre *Ana Ipătescu* et *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix est justifiée non seulement par le sens implicite du sujet, mais aussi par le dynamisme troublant de la composition dans son ensemble.

Le sculpteur Gheorghe Anghel est un autre artiste de l'entre-deux-guerres, dont l'orientation constante vers la thématique historique dans les années qui suivirent la Libération est devenue profondément significative. Les portraits de *Nicolae Bălcescu*, figure consumée par une flamme intérieure pathétique, et les allégories de la *Victoire* représentées sous les traits de paysannes, qui semblent faire surgir les significations de l'histoire des temps les plus reculés, sont devenus des œuvres de référence dans l'art roumain moderne.

L'importance accordée à la thématique historique se fait également jour dans les nombreuses expositions destinées à évoquer les événements du passé, les significations qu'ils communiquent au présent.

Ces expositions ont donné un support puissant à l'art d'évocation historique, et l'ont imposé sans conteste. Il y eut même un moment où les artistes (Gheorghe Labin, par exemple — dans *Ion Vodă à la bataille de Cahul*, ou Gavril Miklóssy — dans *Griviţa 1933)* tentèrent de transposer directement dans la peinture de chevalet les caractéristiques de la composition murale. Par la suite, la fresque allait être interprétée dans son essence esthétique, les artistes en recherchant les significations intérieures plus que la forme d'expression. Chez Virgil Almăşanu, par exemple, l'image a (dans la série *Épopée légendaire*) une grande noblesse des gris et des blancs, comme dans une peinture d'autrefois, de franche ancienneté, exécutée sur un mur brûlé par le soleil et lavé par les pluies, mais qui n'en conserve pas moins toute sa force émotive. Octav Grigorescu fait appel aux suggestions de la fresque roumaine de facture Renaissance: combinaisons de couleurs somptueuses, équilibrées, cependant, une en construction parfaite des formes chromatiques. Chez Dimitrie Gavrilescu (*La légende du Mont Găina*) les souvenirs de la peinture murale du Nord de la Moldavie participent d'une manière plus directe, le moment épique se transformant en une composition de caractère allégorique où chaque personnage est intégré à une architecture destinée à impressionner non pas par les détails, mais par son ensemble considéré comme une unité optique.

Teodora Moisescu-Stendl — *Michel le Brave*, tapisserie, 1976

La narration est réalisée chez Brăduţ Covaliu (la série d'évocations de la guerre d'Indépendance de 1877—1878) par une distribution longuement pesée des plans assemblés dans un chromatisme de calmes tons bruns à profondes résonances. Ou bien, chez Traian Brădean (dans les portraits de voïvodes) — par un vigoureux dessin sculptural que rehausse la sévère rigueur des gris. Chez Constantin Piliuţă (dans une œuvre telle que *Le passage du Danube par les armées roumaines*), la narration se réalise grâce à un savoureux travail du détail résistant à toute tentation grandiloquente, et chez Corneliu Vasilescu (*Alexandru Ioan Cuza, Signe dacique*) — grâce à un dynamisme de la ligne qui tend à embrasser le mouvement pathétique de la scène évoquée.

Les interprétations allégoriques sont devenues elles aussi plus nuancées, s'opposant, le plus souvent, aux fausses poétisations ou à la grandiloquence

déclamatoire. Chez Vasile Celmare (*L'union fait la force*) elles ont une concentration grave, dans une construction de facture classique pour ce qui est de l'équilibre de la composition mais qui recourt aussi à la ligne abrupte du portrait votif des siècles passés. Chez Sabin Bălaşa, les échos surréalistes sont encore manifestes, une certaine tentation maniériste se faisant jour dans la représentation des personnages et dans le système des rapports avec l'arrière-plan.

Les compositions épiques monumentales de Ion Biţan, Vladimir Şetran, Constantin Blendea, Ion Stendl, Eugen Popa représentent une direction nouvelle de l'époque monumentale où le mouvement des scènes, historiques est surpris dans d'amples déploiements, dans des juxtapositions et des montages d'images, dans une narration de facture cérébrale. Il en est de même dans les allégories de Mihai Rusu (*Ode à la Roumanie*) ou d'Elena Greculesi (*l'Indépendance*), où le portrait a une rigueur simple, les stylisations aspirant à en rendre la présence autoritaire, de facture statuaire, sans pour autant exclure l'apport de la couleur, simplifiée à son tour, dans des surfaces nettement délimitées.

Une modalité extrêmement significative est celle où l'image de facture folklorique est intégrée dans une composition narrative longuement élaborée, telle une page de chronique miniaturée, où le récit est écrit par des images d'une intensité émotionnelle authentique. Georgeta Năpăruş a donné à ce style un sens esthétique profondément personnel.

En sculpture, la création de nouveaux espaces architecturaux a donné à l'art monumental des possibilités de s'affirmer avec fermeté. Les modalités traditionnelles de la statue qui ennoblit, imposante, l'espace urbain (Ion Jalea: *Décébale* et *Mircea l'Ancien*; Ion Irimescu, Ion Vlasiu: *Horia, Cloşca et Crişan*; Naum Corcescu: *1907*) s'associent à des interprétations plus modernes. Aux résonances expressionnistes parfois (chez Mircea Spătaru: *Nicolae Bălcescu*), les personnages historiques y acquérant la signification de bornes plantées dans la terre et l'humain des proportions dépourvues de toute tentation grandiloquente. S'exprimant d'autres fois à travers des stylisations énergiques, réduites à un système de formes qui renvoient aux significations ancestrales de l'objet investi avec une fonction représentative, comme chez George Apostu. Ou, comme chez Horia Flămîndu — par une simplification calme, ardente. Ou bien encore, comme chez Constantin Popovici — par une monumentalité ample, traçant sur l'horizon un signe qui se laisse aisément percevoir de loin. Évoquant — chez Silvia Radu — l'art étrusque du portrait. Associant — chez Grigore Minea (*Victoire*), Radu Aftenie (*Burébista*), Adrian Popovici (*Érudit*), Doru Covrig, ou Vasile Gorduz — les suggestions de l'art statuaire grec au mouvement, pour créer des objets sculpturaux d'une intense matérialité.

Il est prouvé une fois de plus que — comme l'écrivait il y a un demi-siècle le grand érudit Nicolae Iorga — « L'Histoire est une source intarissable de pensées qui nourrit les arts, des personnalités aux dons divers, pouvant parler d'elle dans des manières absolument différentes. »

DAN GRIGORESCU

LIVRES

Burébista et son époque

La grande œuvre d'unification des Géto-Daces réalisée par le roi Burébista, et qui constitue l'un des moments les plus marquants de l'histoire ancienne de la Roumanie, est amplement mise en valeur par l'historien Ion Horaţiu Crişan dans son ouvrage monographique *Burébista et son époque** publié en 1972, puis, en 1977, aussi en version anglaise. Pour mieux faire comprendre cet important processus, l'auteur entreprend d'abord une analyse de la société géto-dace à l'époque qui précéda celle de Burébista. On constate ainsi que du IVe au IIe siècles av.n.è. les Géto-Daces avaient réussi à se forger une culture propre, originale et unitaire, ayant de profondes racines dans les époques antérieures. Se fondant sur des sources écrites, archéologiques et numismatiques existantes, l'auteur met en relief le caractère unional et tribal de l'organisation socio-politique des Géto-Daces durant cette période.

Après cette introduction, sont traités tour à tour, les étapes et les problèmes principaux de l'époque de Burébista. Analysant les données offertes par l'historien antique Jordanès, l'auteur admet que le grand roi géto-dace ait commencé son règne en l'an 82 av.n.è, en tant que chef de l'une des formations unionales-tribales les plus importantes. S'adjoignant comme principal collaborateur le grand-prêtre Décénée, Burébista réussit, vers l'an 70 av.n.è., a créer le premier État de l'histoire de la Dacie.

Pour réaliser l'unité de tout le monde des Géto-Daces, Burébista entreprendra plusieurs grandes campagnes militaires. Se servant des informations fournies par le géographe Strabon, contemporain de Burébista, l'auteur présente d'abord la campagne contre les Boïens, population celte qui s'était avancée jusqu'à la Plaine de la Tisza et avait conquis des territoires appartenant aux Géto-Daces. Vers l'an 60 av.n.è., Burébista réussit à vaincre les Boïens, les refoulant vers l'ouest de l'Europe et étendant ainsi son autorité et sa domination jusqu'au Danube moyen. Le même géographe antique parle aussi d'une campagne entreprise par Burébista au sud du Danube, à l'occasion de laquelle il traverse la Thrace se dirigeant vers la Macédoine et l'Illyrie et atteignant les frontières romaines. Selon I. H. Crişan, cette incursion au sud du Danube aurait suivi deux directions, visant à mettre en échec la puissance d'autres populations celtes, les Scordisces et les Taurisces. Selon Strabon, à la suite de ces combats, Burébista en arrive à être craint même par les Romains.

L'auteur reconstitue, à partir de documents épigraphiques et de sources littéraires, la campagne menée par Burébista contre les cités grecques emplacées sur la côte ouest et nord de la mer Noire. À partir de l'an 55 av.n.è., le roi géto-dace conquiert, tour à tour, toutes les colonies établies sur le littoral occidental du Pont-Euxin, d'Olbia à Apollonia. Il semblerait que certaines d'entre elles, telles Tyras, Tomi et Callatis, se seraient soumises de bon gré. La ville de Dionysopolis bénéficia d'un régime préférentiel grâce à Acornion, devenu l'ami de Burébista et son ambassadeur auprès des Romains.

Après avoir inclu dans son royaume les villes grecques de la côte occidentale du Pont-Euxin, Burébista, ainsi qu'il est mentionné dans l'inscription trouvée à Dionysopolis, devient « le premier et le plus grand des rois qui régnèrent sur la Thrace, maître des contrées à gauche et à droite du Danube. » En effet, vers l'an 50 av.n.è., Burébista en était arrivé à exercer son autorité sur tout le territoire habité par les Géto-Daces, qui s'étendait de la mer Noire et de la rivière de Tyras jusqu'au Danube moyen et des Carpates du nord jusqu'aux Monts Balkans. Les découvertes archéologiques de caractère dace, et particulièrement les agglomérations mises au jour, en assez grand nombre, dans la zone de la Tisza et du cours moyen du Danube, sont particulièrement significatives à ce sujet.

Arrivé à l'apogée de son pouvoir, Burébista tenta de s'immiscer dans les luttes internes de Rome, notamment dans la dispute qui opposa Pompée à César, se situant aux côtés de Pompée auquel, par le truchement de son ambassadeur, Acornion de Dionysopolis, il offrit son aide

* Ion Horaţiu Crişan, *Burebista and his Time* (« Burébista et son époque », Editura Academiei, Bucarest, 1977.

militaire. Dans la confrontation entre les deux parties, la victoire pencha pour César, qui par la suite devait projeter une grande campagne de représailles contre la Dacie de Burébista. L'assassinat en l'an 44 du dictateur romain ajournera les guerres daco-romaines de plus d'un siècle.

Ainsi que le démontre parfaitement I. H. Crişan, la Dacie du temps de Burébista s'éleva jusqu'au niveau des plus grandes puissances du sud-est de l'Europe, aussi bien du point de vue politique qu'économique. On peut parler au cours de cette période de l'un des plus hauts niveaux atteints par la civilisation géto-dace, du parachèvement de l'unité et de l'enrichissement de son contenu: les agglomérations se multiplièrent alors et se développèrent, la poussée démographique fut intense et on commença la grande œuvre de construction des citadelles aux murs de pierre et des sanctuaires daces de la zone des Monts d'Orăştie. I. H. Crişan apporte une série de données nouvelles et de précisions touchant ces majestueuses constructions, remarquables par leur originalité.

Dans le domaine de la céramique on enregistre l'apparition de nouveaux types de vases, supérieurs du point de vue de leur réalisation. L'art de traiter l'argent connaît une importante étape dans son évolution. Sont mentionnés en ce sens les nombreux trésors renfermant des vases et des objets de parure typiquement daces répandus sur tout le territoire de la Dacie. C'est à la même époque que l'on commence à frapper une nouvelle monnaie copiant fidèlement le denier romain républicain. On renonça ainsi aux anciens types monétaires distribués par unions de tribus et l'on adopta une seule espèce de monnaie pour toute la Dacie. Le choix du denier romain comme type monétaire atteste le caractère unitaire de l'État de Burébista et, en même temps, l'orientation des Géto-Daces vers les formes de culture romaine, deux siécles à peu près avant la conquête.

La vie spirituelle marque elle aussi des progrès sensibles. À Sarmizegetusa, centre religieux des Géto-Daces à l'époque, probablement le *Kogaionon* (le « Mont Sacré ») mentionné par Strabon, sont édifiés les premiers grands sanctuaires, dont certains liés au culte de Zamolxès. Des progrès sont faits en médecine et même en astronomie et philosophie, progrès confirmés par les sources écrites et archéologiques.

Burébista périt probablement la même année que César (44 av.n.è.) sans doute au cours d'une révolte, et son État fut démembré, se trouvant divisé en cinq parties aux dires de Strabon, à l'époque d'Auguste. Le principal noyau étatique se conservera dans la Dacie intercarpatique qui se développera graduellement, redevenant à l'époque de Décébale une grande puissance politique dans le Sud-Est de l'Europe.

L'ample ouvrage de I. H. Crişan, fondé sur les découvertes archéologiques et les sources écrites, met en lumière les qualités d'homme politique et d'organisateur de Burébista et reconstitue l'histoire de la Dacie au premier siècle avant notre ère. Des nombreuses données comprises dans cette valeureuse monographie il résulte que Burébista, de par ses grandes réalisations, réussit à s'imposer aussi bien aux yeux de ses contemporains qu'à ceux des historiens de nos jours. Il s'inscrit parmi les grandes personnalités de l'histoire comme le premier unificateur de tous les Géto-Daces en un grand et puissant État.

CONSTANTIN PREDA

La civilisation du fer chez les Daces *

L'ouvrage des chercheurs Ioan Glodariu et Eugen Iaroslavschi, qui traite de l'un des aspects essentiels de la civilisation des Géto-Daces — le processus complexe d'extraction et de traitement du fer et de sa transformation en outils — est indispensable pour compléter l'image d'ensemble de cette civilisation parvenue à un stade avancé.

L'étude générale de la culture La Tène géto-dace a fait l'objet d'une série d'ouvrages de référence, œuvres de Vasile Pâr-

* Ioan Glodariu, Eugen Iaroslavschi, *Civilizaţia fierului la Daci* (sec. II î.e.n. — I e.n.) (« La civilisation du fer chez les Daces du IIe siècle av.n.è. au Ier siècle n.e. »), Éditions Dacia, Cluj-Napoca, 1979

van, du regretté académicien Constantin Daicoviciu, ainsi que des professeurs Radu Vulpe, Hadrian Daicoviciu, Dumitru Berciu. Ont également paru des ouvrages présentant la vie matérielle et spirituelle des Géto-Daces de certaines régions: de Valachie (Mioara Turcu) ou du Banat (Liviu Mărghitan), ainsi qu'une série de monographies traitant de sujets tels que: l'évolution de la céramique La Tène (I.H. Crişan), les rites funèbres (D. Protase), importations et imitations grecques et romaines (Ioan Glodariu). Cependant, un ouvrage qui abordât un problème du développement économique de la société dace aussi important que celui des procédés d'obtention des métaux et de leur utilisation à la confection des outils et des objets d'usage courant faisait encore défaut. Il serait superflu d'insister sur la nécessité d'un tel ouvrage car le thème et le matériel documentaire aussi bien celui résultant des recherches des auteurs que celui existant dans les collections des musées présentent un grand intérêt scientifique, ce qui ressort d'ailleurs pleinement de l'ample ouvrage des deux chercheurs de Cluj-Napoca.

Après une succincte présentation des mines d'où les Géto-Daces se procuraient le minerai, les auteurs analysent les méthodes de réduction du fer et mettent en évidence l'existence de fours destinés à cette opération. Des fours géto-daces utilisés pour l'obtention du fer à partir du minerai ont été découvertes en Transylvanie (Craiva, Sarmizegetusa Regia, Şercaia, Doboşeni), dans la Plaine Valaque (Bragadiru, Teiu), en Moldavie (Poiana) et en Olténie (Cireşu). Ces multiples découvertes ont déterminé les auteurs à considérer que « . . . la réduction des minerais de fer était pratiquée du IIe ou Ier siècle av.n.è. au Ier siècle n.è., dans presque toutes les zones du territoire carpato-danubien et, sans doute, sur une plus grande échelle dans les régions où les gisements de minerai offraient la matière première nécessaire. » Toutes ces découvertes attestent donc la généralisation de la métallurgie du fer dans le monde dace avant la grande réalisation du roi Burébista — l'État dace centralisé et indépendant — dans la première moitié du Ier siècle avant notre ère.

L'exploitation et la réduction du minerai de fer ne constituent pas le processus complet du travail de ce métal. « Le travail du fer — écrivent les auteurs — a représenté dans l'antiquité la base du progrès technique, car c'est des connaissances et des réalisations obtenues dans ce domaine que dépendent celles de tous les autres où l'utilisation des produits de fer déterminait l'accroissement du rendement du travail et, implicitement, de la production des communautés humaines. L'ouvrage fait ensuite mention des ateliers découverts jusqu'à ce jour et analyse les outils de forge (frappe-devant, tenailles, marteaux, etc.) fabriqués et utilisés par les Géto-Daces. Les procédés de fabrication des objets en fer sont également étudiés, ainsi que les méthodes variées de trempe appliquées aux divers outils pour accroître la résistance et la dureté.

L'une des occupations de base des Géto-Daces était la culture de la terre, occupation héritée de l'époque néolithique. Le principal instrument aratoire — le soc — utilisé dans toute la Dacie préromaine à partir du IIe siècle av.n.è. (Ardeu, Bicfalău, Comălău, Costeşti, Craiva, Crăciuneşti, Grădiştea Muncelului, Sibiu, Poiana, Bîtca Doamnei, Tinosu, Cetăţeni, Popeşti) s'avéra être partout du même type; avec les coutres, le soc atteste la pratique par les Géto-Daces d'une agriculture intensive sur toute l'étendue de leur territoire. Sont ensuite présentés d'autres outils agricoles (râteaux, faucilles — celles-ci, plus répandues — houes) découverts dans différents sites, outils qui sont du même type, quel que soit le lieu de leur découverte et de leur utilisation, ce qui démontre l'unité incontestable de la culture matérielle des Géto-Daces.

Sont ensuite présentés les outils du menuisier, ceux de l'orfèvre, les outils utilisés pour tailler la pierre, sans négliger non plus les matériaux de construction et les objets d'usage courant. Tout cela illustre concrètement les divers métiers pratiqués par les Géto-Daces, sur toute l'étendue de leur territoire. Accordant une attention particulière aux « pièces de harnachement », les auteurs complètent nos connaissances sur les transports dans la société géto-dace et arrivent à la conclusion suivante: « Ce qui importe, c'est la constatation que l'on utilisait des chariots, disons, perfectionnés, avec des roues équipées de garnitures métalliques, même si les découvertes sont encore peu nombreuses et circonscrites à une zone restreinte. »

Le chapitre « Armes » part de la considération correcte que: « La sédentarité des Géto-Daces, qui résulte de façon évidente de leur occupation traditionnelle — l'agriculture, et du fait qu'ils ont habité durant des siècles les mêmes territoires, n'a pas empêché les conflits, maintes fois résolus par la voie des armes. » Les auteurs discutent de leurs armes défensives et offensives, multiples et variées (lances, flèches, épées courbes ou droites, poignards, coutelas) et en arrivent à la conclusion qu'en dépit de la fréquence réduite de ce genre d'objets dans les stations archéologiques, ils sont fort divers. Aux types autochtones viennent s'ajouter des armes et des accessoires d'origine étrangère, par exemple de facture romaine, dont l'existence en ces lieux comme le mentionnent les auteurs, confirme les relations intenses avec l'Empire romain et, en général, avec le monde gréco-romain.

Par ce livre, Ioan Glodariu et Eugen Iaroslavschi ont réussi à ouvrir de nouvelles perspectives dans la connaissance de la civilisation géto-dace, permettant de la situer plus exactement dans l'ensemble des civilisations européennes. Nous recommandons cette très réussie synthèse, fruit d'un labeur assidu de recherche et de reconstitution de processus et phénomènes économiques, qui contribue à une compréhension plus claire de la structure de la société géto-dace dans le second âge du fer.

MIOARA TURCU

Permanence et continuité des Roumains dans la Dobroudja

Ainsi que l'affirme, à juste titre, Ionel Gal, directeur général des Archives de l'État, dans son « Avant-propos », « tout ouvrage consacré au passé de la Dobroudja présente un intérêt historiographique particulier quand il traite de la période de domination ottomane (1417—1877), insuffisamment étudiée jusqu'à présent. » C'est à cet intérêt particulier que répond l'ouvrage *Permanența și continuitatea românilor în Dobrogea* (« Permanence et continuité des Roumains dans la Dobroudja »), de Tudor Mateescu, investigateur bien connu de l'histoire de la Dobroudja pendant la domination ottomane. Auteur d'un recueil de documents et de nombreuses études sur ce sujet, Tudor Mateescu nous offre aujourd'hui la première synthèse de la question.

L'ouvrage est, selon les propres termes de l'auteur, « une étude de démographie historique qui présente également différents aspects généraux de la vie des Roumains de la Dobroudja au long des siècles, aspects qui illustrent eux aussi leur permanence et leur continuité sur ce territoire ». Dans l'esprit de l'ouvrage et des preuves historiques qu'il invoque, « la Dobroudja est une continuation naturelle de la Dacie, non seulement du point de vue géographique mais aussi du point de vue ethnique, depuis les temps des Géto-Daces et jusqu'à nos jours, une même population a prédominé dans l'espace carpato-danubien et dans la zone comprise entre le Danube et la mer Noire. » C'est sur tout ce territoire que s'est formé le peuple roumain, la population roumaine de la Dobroudja « descendant directement de la population romaine de la Scythie Mineure ». L'auteur souligne « qu'elle fait partie de la branche daco-romaine du peuple roumain et non de la branche balkanique (thraco-romaine), sa langue étant depuis toujours le dialecte du nord du Danube (daco-roumain) et non celui du sud du Dabube (macédo-roumain).

L'essence du livre, son idée centrale, est la continuité de l'élément roumain en Dobroudja, tel qu'en témoignent les documents et vestiges historiques. Bien que l'accent porte sur la période de la domination ottomane (1417—1877), l'auteur cite aussi des témoignages antérieurs: les chroniques byzantines (Anne Comnène, Jean Kinnamos) ou l'inscription du Xe siècle de Capidava qui contient le nom de « PETRE » sous la forme dans laquelle il est prononcé aujourd'hui encore dans tout l'espace géographique roumain. Dans le contexte de la continuité de l'élément roumain dans la Dobroudja, l'intégration de

cette dernière dans la principauté de Valachie, accomplie avec l'aide de la population locale, signifiait son entrée « dans le foyer auquel elle appartenait naturellement ».

En 1417, à la suite de l'expédition de Mehmed Ier, la Dobroudja devenait « un marché de l'Empire ottoman, ayant un rôle stratégique primordial, mais aussi un rôle économique considérable. » Parmi les mesures prises par les nouveaux maîtres on compte aussi l'établissement à des fins militaires des colons musulmans. L'auteur montre comment les Roumains de la Dobroudja, refoulés vers le Danube, les régions boisées et la mer, ont conservé leurs anciennes occupations,, étant « le seul groupe ethnique à caractère rural-agricole de la province ». Mentionnée dans les chroniques du XVe siècle, puis dans les notes de certains voyageurs étrangers, de plus en plus nombreux, la persistance de l'élément roumain dans la Dobroudja est une certitude.

À partir du XVIIIe siècle, les renseignements sont plus nombreux et plus précis. Les voyageurs étrangers parlent de la population roumaine à propos de localités telles que Mangalia, Cernavodă, Măcin, Isaccea, Hîrşova et, en général, de toute la rive du Danube. L'auteur cite également: les sources cartographiques qui, au XVIIIe et au XIXe siècles, attestent l'existence d'anciens noms roumains pour des cours d'eaux, des îles, des lacs, des collines, des vallées, des habitats humains.

En s'appuyant sur les témoignages historiques, du XIXe siècle surtout, l'auteur présente l'importance de l'élément roumain dans la vie de la province. À cet effet il cite, entre autres, les paroles de Moltke, le futur maréchal allemand, qui mentionne en tant qu'habitants de la province « les Valaques » et « les Moldaves » avant les Bulgares et les Turcs, ou, encore, le moine russe Partenie qui dit n'avoir trouvé au cours d'un voyage de neuf jours le long du Danube que des villages roumains. Après 1800 l'élément roumain s'accroît grâce aux habitants des îles du Danube, de la Valachie et de la Moldavie, et des bergers de Transylvanie qui viennent s'établir en Dobroudja. En y rencontrant des Roumains de toutes les provinces, Ion Ionescu de la Brad affirmait en 1850 qu'il « n'y a pas de village où l'on ne voie la Dacie en miniature et l'union de tous les Roumains ». Pendant les guerres dévastatrices, beaucoup d'habitants se réfugiaient en Valachie, puis, une fois le danger passé, retournaient à leurs foyers. Ce qui fait que l'ingénieur français J.Michel pouvait relater en 1861: « Sur les bords du Danube ce sont les Roumains dont les villages bien peuplés ont une apparence de prospérité, malgré les avanies continuelles que leur font subir les Turcs. Ils parlent la même langue et ont la même origine que les Valaques et les Moldaves de la rive gauche du Danube. »

L'auteur évoque le rôle majeur qu'ont joué l'église et la vie culturelle de cette région, en tant que formes de manifestation nationale, pour la continuité et la permanence des Roumains en Dobroudja. L'église, poursuit l'auteur, par suite de sa forme d'organisation, a maintenu des « relations permanentes avec les officialités de la rive gauche du Danube et principalement avec le gouvernement de la Valachie, a contribué largement à maintenir et à consolider les relations entre les Roumains des deux rives du fleuve ». De même, le grand nombre d'églises roumaines, de villes et de villages et les deux monastères, fondés exclusivement par les Roumains, sont des preuves incontestables de la permanence et de la continuité de l'élément roumain en Dobroudja. Quant à la vie culturelle, le matériel utilisé par l'auteur est une preuve à l'appui de son affirmation que celle-ci « n'a été en rien différente de celle des frères de la rive gauche du Danube, si ce n'est par les obstacles suscités à la culture écrite par la domination étrangère sans aucune affinité avec la spiritualité roumaine. Des écoles roumaines ont été fondées en Dobroudja dès le XVIIIe siècle à Cernavodă et à Turtucaia pour que leur nombre s'accroisse au XIXe dans les villes et les villages de la Dobroudja. Bien des instituteurs venaient de la rive gauche du Danube, certains même de Transylvanie. L'auteur illustre le désir d'instruction et la volonté de progrès spirituel par la remarquable activité déployée pour la création et l'organisation de l'enseignement roumain en Dobroudja.

L'ouvrage est rédigé avec une profonde compréhension du phénomène historique et des arguments rigoureux, son auteur ayant réuni avec soin des renseignements provenant des sources les plus diverses qu'il soumet à une critique analytique et

synthétique de chercheur expérimenté. C'est donc une contribution importante à l'élucidation des questions concernant l'histoire de la Dobroudja sous la domination ottomane.

PAUL OPRESCU

La Transylvanie médiévale *

S'affirmant toujours avec force et plaçant constamment au centre de ses préoccupations l'investigation toujours plus profonde du développement de la société roumaine au fil des siècles, l'historiographie roumaine s'est enrichie dernièrement d'un grand nombre d'ouvrages fondamentaux où se trouvent abordés et élucidés différents moments et problèmes essentiels de l'histoire du peuple roumain, parmi lesquels il convient de citer le remarquable ouvrage que l'académicien Ştefan Pascu consacre au voïvodat de Transylvanie *), une des réalisations les plus importantes du médiévisme roumain de la dernière décennie.

Conçu comme une œuvre de recherche historique de grande ampleur, devant compter plusieurs volumes massifs, l'ouvrage de Ştefan Pascu intitulé *Voievodatul Transilvaniei*, dont deux volumes, ceux auxquels se réfèrent les lignes qui suivent, ont déjà paru, a pour objectif principal l'étude du développement historique de la Transylvanie médiévale depuis la fin du IXe siècle, lorsque les sources historiques écrites attestent l'existence des premières formations politiques d'État roumaines connues sur le territoire de la Transylvanie, et jusqu'au milieu du XVIe siècle, quand le voïvodat transylvain cesse d'exister pour se transformer en une principauté autonome, — soit une période de plus de cinq siècles.

Une parfaite connaissance des sources historiques de l'époque, de même que de la problématique dont il est question dans les deux volumes, doublée d'un travail tenace et minutieux et surtout d'une rigoureuse et pertinente argumentation scientifique, confère à l'ouvrage de Ştefan Pascu non seulement un support solide et durable, mais aussi une valeur à part, à la mesure de l'importance que revêt le thème traité pour l'historiographie roumaine. De plus, l'auteur ne se contente pas de la solution facile d'offrir une simple « histoire événementielle », mais s'emploie à nous dévoiler l'essence et les raisons profondes des processus socio-économiques qui se sont déroulés et qui ont conduit à la cristallisation et à la consolidation des rapports féodaux en Transylvanie, rapports qui ont marqué pendant plusieurs siècles le développement historique de cette contrée roumaine de même qu'il ne considère nullement l'histoire de la Transylvanie isolément par rapport au reste du monde, mais en étroite et naturelle connexion avec la situation des autres provinces roumaines du sud et de l'est des Carpates, aussi bien qu'avec d'autres réalités historiques de cette partie du continent, qui ont influencé elles aussi le développement historique de la Transylvanie, relevant en ce sens surtout le rôle et les conséquences de l'impact de la population roumaine locale avec les tribus migratoires hongroises puis avec l'État féodal hongrois.

Le premier volume de cet ouvrage est consacré à la situation et au développement de la Transylvanie jusqu'au milieu du XIVe siècle, et il est divisé en trois grandes parties. Dans la première partie, l'auteur traite largement des formations politiques préétatiques existantes sur le territoire de la Transylvanie au cours des IXe—XIe siècles (les voïvodats de Gelu, de Glad et de Menumorut). Se fondant sur les sources historiques qui se sont conservées, l'auteur montre que ces formations politiques ont connu un certain développement économique, voire un début de stratification sociale, pour conclure que, du point de vue ethnique, la plupart de la population locale était formée alors — de même qu'elle l'avait été avant ou le sera plus tard — par les Roumains, aux côtés desquels vivaient, depuis des

* Ştefan Pascu, *Voievodatul Transilvaniei* (« Le Voïvodat de Transylvanie ») Ier vol., Cluj, Éditions Dacia, 1971, 595 p. (IIe édition 1972); IIe vol., Cluj-Napoca, Éditions Dacia, 1979, 614 p.

époques plus ou moins éloignées, aussi d'autres populations, allogènes (Slaves, Petchenègues, etc.). Ces formations ont cessé pourtant d'exister lors des premières collisions avec les tribus migratoires des Hongrois à la fin du IXe siècle et au début du Xe, cependant qu'à leur place d'autres y firent leur apparition (les voïvodats d'Ahtum et de Gylas), jusqu'à ce que l'État féodal hongrois ait réussi à étendre et consolider sa domination en Transylvanie au cours des siècles suivants. La deuxième partie du volume est consacrée à la formation du voïvodat de Transylvanie sous la domination du royaume féodal hongrois, à son organisation territoriale-politique et administrative-judiciaire, à l'établissement des Szeklers et des colons saxons en Transylvanie, à la survivance de certains organismes et institutions socio-politiques roumains ancestraux (knézats, voïvodats, etc.), au développement économique et démographique de cette contrée, etc. L'auteur fait voir que dans l'intervalle compris entre le XIIe siècle et le milieu du XIVe les forces de production et les différentes branches économiques ne cessent de se développer, que la population s'accroît de façon sensible — passant de quelque 400 000 habitants à environ 900 000 — que les rapports féodaux connaissent une extension et une consolidation de plus en plus grandes, qu'apparaissent et se développent les principales villes, etc. Néanmoins ce développement n'a pas connu une courbe perpétuellement ascendente, il a connu souvent des moments d'involution, dus à des invasions étrangères, telle celle des Tatars de 1241, ou à des calamités naturelles, comme la peste noire de 1348, etc., qui ont provoqué de grands ravages, des pertes d'hommes et de biens. Dans la troisième partie du volume, l'auteur entreprend une ample et minutieuse analyse de l'évolution de la société transylvaine du Xe siècle jusqu'au milieu du XIVe, étudiant tour à tour la structure et l'évolution de la classe féodale, la formation des domaines fonciers royaux, nobiliaires et ecclésiastiques, la stratification de la paysannerie et ses obligations envers les féodaux maîtres de la terre, envers l'État et l'Église, les formes de lutte et de résistance de la paysannerie asservie contre l'oppression et l'exploitation féodale. L'un des mouvements populaires de résistance anti-féodale les plus amples du milieu du XIVe siècle a été la traversée des Carpates Orientales par une grande partie des Roumains du Maramureş, leur voïvode Bogdan en tête, ce qui a eu un rôle décisif pour la formation de l'État féodal roumain indépendant de Moldavie (de même qu'auparavant, le passage d'autres Roumains transylvains au sud des Carpates avait joué un rôle similaire lors de la formation et de la consolidation de la Valachie). Sans entrer dans d'autres détails, notons en passant que c'est pour la première fois que les problèmes traités dans cette partie de l'ouvrage, relatifs à la structure de la société féodale dans le voïvodat de Transylvanie, jouissent d'une analyse tellement solide, et tellement détaillée.

Le deuxième volume du *Voïvodat de Transylvanie* renferme deux grandes sous-divisions, la première traitant de l'évolution du féodalisme et des agglomérations humaines, la deuxième — de la population de la Transylvanie au cours de la période allant du milieu du XIVe au milieu du XVIe siècle. Là aussi, il nous faut remarquer la manière nouvelle et originale, à même d'ouvrir des voies à la recherche, dont sont traités le rôle et l'évolution du facteur humain dans le déroulement du processus historique. Le premier problèm soumis à une ample discussion est celui de l'habitat, pris dans sa plus large acception, qui, selon la vision de l'auteur, inclut la totalité des conditions de vie des collectivités humaines. Dans le cadre de ce premier chapitre sont étudiées les agglomérations rurales et leur répartition, depuis la moitié du XIVe jusqu'au milieu du XVIe siècle, la multiplication des villages par la formation de nouvelles agglomérations et par l'« essaimage » des anciennes, la typologie et la structure des villages transylvains, les habitations paysannes et le problème des agglomérations disparues. Tous ces problèmes sont étudiés du point de vue du rapport entre le stade de développement de la société féodale et la répartition des agglomérations dans le temps et l'espace. Le deuxième chapitre est consacré au problème des bourgades et des villes médiévales en Transylvanie, à leur fonction et à leur rôle socio-économique, aux aspects édilitaires-urbains et

aux structures de la ville médiévale. Le dernier chapitre, qui achève la première partie du volume, traite des citadelles et des fortifications de terre ou de pierre existantes en Transylvanie jusqu'au XVIe siècles, des citadelles paysannes et des églises fortifiées, des citadelles voïvodales et royales du territoire de la Transylvanie et, finalement, du réseau et des moyens de communication et de transport par la route et sur l'eau entre les différentes localités transylvaines. La seconde partie du volume est consacrée à une ample et minutieuse étude concernant l'évolution de la population de Transylvanie depuis le début du Moyen-Âge jusqu'au milieu du XVIe siècle, ainsi que de ses structures ethno-démographiques. L'ensemble de la population de Transylvanie est évaluée par l'auteur à près de 1 740 000 habitants vers 1500, mais à environ 1 800 000 au milieu du XVIe siècle. Les Roumains constituaient à cette époque-là environ 65% du total de la population, c'est-à-dire la grande majorité ethnique, cependant que les 35% restant étaient formés par les populations venues d'ailleurs et établies aux côtés des Roumains au cours des XIe—XVIe siècles: Hongrois, Szeklers, Saxons, Serbes, Ruthènes, etc. Le nombre prépondérant des Roumains transylvains et le caractère roumain prioritaire de cette province historique, dans le milieu rural surtout, sont mis en lumière tant par les sources historiques écrites du temps que par les preuves fournies par l'onomastique, la toponymie et l'anthroponymie, tour à tour analysées par l'auteur.

L'accès au contenu de cet important ouvrage est facilité aux lecteurs étrangers aussi par la publication d'amples résumés en anglais, français, allemand et russe, placés à la fin de chacun des deux volumes. Comme l'espace qui nous est réservé ne nous permet pas d'entrer dans les détails, nous ne saurions mieux faire, en conclusion, que de souligner une fois de plus que Ştefan Pascu a réalisé avec son *Voievodatul Transilvaniei* une œuvre historiographique de grande érudition, aussi précieuse que nécessaire et utile à quiconque est désireux de connaître à fond les réalités historiques roumaines.

EMIL LAZEA

Une ample monographie *

Pour le peuple roumain, le XIXe s. a été particulièrement riche en espoirs et réalisations, la réalisation en 1859 de l'État national roumain par l'union de la Valachie et de la Moldavie sous le règne éclairé d'Alexandru Ioan Cuza s'y inscrivant comme un moment historique particulièrement significatif.

C'est à l'analyse de cet événement majeur de l'histoire de la Roumanie qu'est consacré l'ouvrage dont nous parlons, paru l'année dernière aux Éditions Politiques, sous la signature d'un prestigieux collectif de chercheurs de l'Institut d'études historiques et socio-politiques de Bucarest *), et considéré dans l'historiographie roumaine comme la plus ample monographie existante sur l'Union des Principautés. S'appuyant sur les recherches documentaires les plus récentes, il traite exhaustivement de l'importance, du rôle et des valeurs politico-sociales de l'Union de la Valachie et de la Moldavie réalisée en 1859. C'est pour la première fois qu'est affirmée, documents à l'appui, dans un ouvrage d'une telle ampleur, l'idée-clé, se dégageant de l'ensemble de données et de la problématique envisagée, que l'Union n'a pas été le résultat d'une conjoncture politique internationale et ni du concours « désintéressé » des grandes puissances, mais d'un processus historique qui s'est déroulé dans le temps et dont les racines se retrouvent dans toute l'existence des Roumains.

L'ouvrage éclaire le concept d'unité chez les Roumains, qui se présente comme une constante, héritée des ancêtres gétodaces. Traitant de l'idée d'unité dans une vision historique rétrospective, l'ouvrage insiste sur des moments et des réalisations mémorables, tels que: l'unification aux XIIIe et XIVe siècles des formations

* *Rolul maselor populare în făurirea Unirii Principatelor Române (1859).* (« Le rôle des masses populaires dans la réalisation de l'Union des Principautés Roumaines (1859) »). Auteurs: Ion Popescu-Puţuri, Nicolae Copoiu (coordonnateurs), Ion Mamina, Ştefania Mihăilescu, Vasile Niculae, Vasile Petrişor, Teodor Popescu, Nicolae Rauş, Natalia Tampa, Georgeta Tudoran.

étatiques féodales, constituées en trois puissants États roumains centralisés — la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie; — l'union, en 1600, de tous les Roumains, dans un seul corps politique national sous l'autorité de Michel le Brave, union qui, malgré sa courte durée, due à des causes exclusivement extérieures, correspondait à la réalité de fait des territoires carpato-danubiens-pontiques; une conscience très aiguë de l'unité au XVIIIe siècle, quand la Valachie et la Moldavie établissent des législations administratives, juridiques et agraires identiques et mettent d'accord leurs armoiries pour acquérir des valeurs de programme et d'action à la veille et pendant la révolution roumaine de 1848. Ce processus historique visant à l'unité, attesté au cours des siècles dans les trois pays roumains et concrétisé dans une première étape en 1859 par l'union de la Moldavie et de la Valachie, trouvait son point de départ dans la conscience de la communauté d'origine et de l'unité du territoire ethnique, dans l'unité linguistique réelle, dans l'identité spirituelle et culturelle de tous les Roumains.

Dans des pages riches en informations interprétées d'une manière exemplaire, le mouvement national-populaire de préparation, déroulement et réalisation de l'acte politique d'union de la Valachie et de la Moldavie en 1859 prend corps. Au cours de la lutte pour l'union des deux principautés, la manifestation de la volonté des masses connaît une ampleur impressionnante dans le cadre des Assemblées *ad-hoc* de Bucarest et de Iaşi, en 1857. Comme il est précisé dans l'ouvrage, ces assemblées étaient d'authentiques parlements représentatifs, dont faisaient partie des députés de toutes les couches sociales, animés tous d'un patriotisme fervent et qui votèrent, de commun accord, l'Union des Principautés la Moldavie et la Valachie, constituées en un seul État — la Roumanie.

La décision unanime des députés du peuple roumain a été portée à la connaissance des sept puissances européennes, dont les représentants se sont réunis à Paris, en mai 1858. L'ouvrage présente amplement leur position à l'égard des desiderata des Roumains. La plus énergique à soutenir l'union des deux principautés fut la France; cependant, en raison de l'opposition d'autres puissances, la Convention adoptée à Paris, tout en reconnaissant l'union des deux pays roumains sous le nom de « Principautés Unies de Moldavie et Valachie », stipulait que chaque principauté allait avoir son propre prince.

La tentative des grandes puissances d'enrayer le processus objectif d'unification des deux principautés s'est heurtée cependant à l'opposition du peuple roumain, fermement décidé à réalisé son idéal national. En ce sens, l'ouvrage offre des témoignages amples et révélateurs. La volonté des Roumains de réaliser l'union s'est de nouveau et vivement exprimée dans les assemblées électives des deux principautés. Quand, le 5 janvier 1859, les travaux de l'assemblée élective de Iaşi ont commencé, le peuple a salué les députés avec les cris de « Vive l'Union ! ». Le même jour, l'assemblée élective élisait comme prince de Moldavie Alexandru Ioan Cuza, ferme partisan de l'Union. Le 24 janvier 1859, en présence d'une foule enthousiaste, l'assemblée élective de Bucarest élisait le même Alexandru Ioan Cuza pour prince de Valachie. Ainsi, par la double élection de Cuza, l'Union des Principautés Roumaines se trouvait réalisée.

L'ouvrage présente ensuite les efforts poursuivis sur le plan international pour la reconnaissance de l'Union, le rapport entre la création de l'État national et la réalisation de réformes économico-sociales et politiques démocratiques, la sympathie et la joie avec lesquelles les Roumains de Transylvanie, se trouvant encore sous la domination étrangère, ont accueilli l'union des Principautés, la spiritualité artistique unioniste.

L'idée finale qui se dégage de cet ouvrage est que l'Union de la Moldavie et de la Valachie a constitué le commencement de la formation de l'État national roumain unitaire, processus qui prendra fin le 1er décembre 1918, avec l'Union de la Transylvanie et de la Roumanie.

L'ouvrage *Le rôle des masses populaires dans la réalisation de l'Union des Principautés Roumaines (1859)* s'impose à l'attention du lecteur par la richesse de l'information et la fidélité à l'égard de la vérité historique, par la logique de l'argumentation, par la manière soignée dont il est rédigé: C'est une réalisation de haute tenue scientifique de l'historiographie roumaine contemporaine.

GHEORGHE UNC

Contre la domination étrangère*

L'asservissement national, avec ses multiples implications et aspects, parmi lesquels la privation de droits politiques et l'impossibilité pratique de l'usage de la langue maternelle, conjugué avec l'oppression économique et sociale — telles furent les conséquences douloureuses de la domination exercée par la monarchie austro-hongroise sur les nationalités opprimées.

Les Roumains de la Transylvanie, du Banat et de la Bucovine, lourdement frappés par le compromis dualiste, furent pendant un demi siècle, de 1867 à 1918, les adversaires les plus acharnés de cette oppression renouvelée. Déployée sur de multiples plans: socio-économique, politique et culturel, la lutte pour l'unité nationale établit ses programmes, gagna en ampleur par l'intégration des masses du peuple roumain de l'Empire et évolua vers sa conclusion, en dépit de toutes les oppositions, grandes et nombreuses. Elle fut d'autant plus stimulée par les grands événements qui se produisirent de l'autre côté des montagnes: l'Union des Principautés (1859) et, surtout, la conquête de l'indépendance de la Roumanie (1877) — l'affranchissement des provinces roumaines placées sous la domination des Habsbourg devenant l'un des buts politiques de ce jeune État. Certes, le mouvement des Roumains pour l'unité nationale se déroula dans un contexte historique européen qui lui fut en partie favorable et il revient à l'historiographie d'étudier la relation entre les processus internes et les phénomènes à caractère général européen. C'est l'analyse des effets de la politique européenne de la fin du XIXe siècle sur les tendances et le mode d'action du peuple roumain, dans sa totalité, afin de réaliser l'État national roumain, qui constitue l'objet de l'ouvrage *Mişcarea românilor pentru unitate naţională şi diplomaţia Puterilor Centrale (1878—1895)*, publié en 1979 par Teodor Pavel, docteur et maître de conférences à la Faculté d'Histoire de Sibiu.

Teodor Pavel — qui s'est affirmé depuis des années dans l'étude d'un important problème de l'histoire moderne du peuple roumain — la lutte pour l'unité nationale — se propose et réussit, dans une optique nouvelle, à en développer la documentation, en mettant en discussion le point de vue de la diplomatie des Puissances Centrales, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, hostiles aux aspirations des peuples du centre et du sud-est de l'Europe à la liberté et à l'unité. Mettant en œuvre une riche documentation inédite, prise en grande partie dans les archives autrichiennes et allemandes (fruit des recherches de l'auteur), il révèle des ressorts généralement peu connus des rapports entre la Roumanie et les Puissances Centrales et les implications profondes du mouvement national roumain dans l'activité politique et diplomatique de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie dans les deux dernières décennies du siècle passé. Le sujet couvre ainsi une étape particulièrement importante de la lutte de la nation roumaine pour la liberté et l'unité, qui va de la conquête de l'indépendance d'État de la Roumanie à l'épilogue de l'ample mouvement socio-politique des Roumains de Transylvanie connu sous le nom de *Mouvement mémorandiste*.

L'exposé de l'historien fait percevoir l'interférence des multiples plans du mouvement national roumain et l'importance croissante qu'il acquiert dans les provinces soumises à la domination des Habsbourg au cours des dernières décennies du XIXe siècle. L'intensification de ce mouvement repose sur l'ampleur sans précédent atteinte par la solidarité nationale des Roumains du Banat, du Pays du Criş, du Maramureş, de la population de Transylvanie et de Bucovine à la suite de l'événement d'une extraordinaire importance politique et militaire pour la Roumanie qui a eu lieu en 1877—1878. Cette solidarité a mené à la constitution, en 1881, du Parti National Roumain de Hongrie et de Transylvanie (par la fusion des partis du Banat et de la Transylvanie) sous la direction duquel le mouvement national s'étend aux masses en même temps que se resserrent les liens avec la Roumanie. Dans les conditions existantes, le programme du

* Teodor Pavel: *Mişcarea românilor pentru unitate naţională şi diplomaţia puterilor centrale* (1878—1895) (« Le mouvement des Roumains pour l'unité nationale et la diplomatie des Puissances Centrales (1878—1895) », Ed. Facla, Timişoara, 1979

parti unitaire se prononçait contre la structure dualiste et pour l'autonomie de la Transylvanie, les dirigeants politiques ne pouvant formuler publiquement leur but qui était l'union avec la Roumanie. Apogée de la lutte des Roumains de Transylvanie contre la domination étrangère pendant la seconde moitié du siècle passé, le mouvement « mémorandiste » des années 1881—1895, avec sa forte base sociale, a joué un rôle decisif dans la généralisation du but politique final — l'union de la Transylvanie, du Banat, de la Crişana, du Maramureş et de la Bucovine à la Roumanie — ainsi que dans le maintien du mouvement national roumain comme un problème d'importance européenne.

Des arguments solides sont invoqués à l'appui de l'affirmation que le mouvement national roumain d'après 1877 ne se déroule pas seulement dans les provinces qui se trouvaient sous la domination étrangère mais aussi, en égale mesure, dans la Roumanie indépendante, où l'idée fondamentale de l'union est exprimée ouvertement. En effet, la Roumanie était devenue, surtout après 1877, le soutien moral et matériel de la lutte des provinces subjuguées mais aussi la scène où pouvait être librement exprimé l'idéal de l'unité nationale. Les problèmes politiques de la libération constituent le centre d'intérêt de la presse: « *România liberă* », « *L'Indépendance roumaine* », « *Românul* », « *Dacia viitoare* », « *Timpul* », « *Lupta* », « *Unitatea naţională* » etc. Ces journaux ont soutenu les débats d'opinion dans le sein des partis politiques, ils ont donné un nouvel essor aux débats du Parlement, ont accéléré la création d'associations culturelles et politiques dont l'activité était fortement influencée par l'idée de l'unité. Parmi celles-ci se détache la société « Carpaţi », représentante fidèle de l'aile radicale du mouvement national roumain d'après 1877, organisation éminemment politique qui s'est donné pour but de préparer sur tous les plans, y compris le plan insurrectionnel, la réalisation de la complète unité d'État du peuple roumain, par la délivrance des provinces asservies et leur union avec la Roumanie. L'activité de cette société est présentée en détail dans l'ouvrage en question. Les socialistes du temps se rallient sur un plan supérieur du point de vue politique, aux membres de la société « Carpaţi », ayant constaté que la question nationale, « une des rares questions sur lesquelles nous sommes heureux de voir que nous avons la même position puisque toutes les classes proposent une même solution: délivrer les Roumains du joug étranger », passait avant les différences de classe.

Sans doute, le ralliement de la Roumanie à la Triple Alliance en 1883 (déterminé par la nécessité d'obtenir les garanties de stabilité à l'extérieur pour l'État indépendant, contre les tendances d'expansion et de domination dans le sud-est du continent), et bien que la Roumanie ne se soit nullement obligée par le traité secret à combattre le mouvement national, a-t-il désorienté les dirigeants du mouvement national des provinces asservies et a provoqué des dissensions dans les milieux politiques de Roumanie au sujet des problèmes de politique étrangère.

Cependant, le ralliement de la Roumanie au système politique de la Triple Alliance, à une époque où les prémisses politiques pour une action directe en vue de la libération des provinces roumaines n'étaient pas encore mûres, ne saurait être considéré comme une trahison des intérêts fondamentaux du peuple roumain ni comme un abandon ou un sacrifice des idéaux du mouvement national. Les interventions des hommes politiques de Bucarest auprès des représentants diplomatiques et des cercles dirigeants d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie en faveur des Roumains de Transylvanie, mais surtout la tentative d'obtenir en contre-partie du renouvellement de l'alliance en 1892 des mesures visant à améliorer la situation des Roumains d'Autriche-Hongrie, confirment une telle conclusion. À son tour, le Mouvement mémorandiste a constitué une véritable pierre de touche pour l'alliance de la Roumanie avec les Puissances Centrales, l'année 1892 représentant le moment décisif pour les tendances de la politique étrangère exprimées de l'intérieur de l'État roumain.

La diplomatie des Puissances Centrales a été obligée de faire de véritables virevoltes entre la reconnaissance de la réalité et la défense des intérêts des classes dominantes de ces pays, d'autant plus qu'une partie de leurs diplomates, les plus réalistes, qui ne pouvaient ignorer l'opinion publique, reconnaissait le droit du peuple roumain à l'unité politique. En ce qui concerne

le problème de la liberté et de l'unité des nombreux peuples qui constituaient l'hybride Empire d'Autriche-Hongrie, il y a eu des points de vue divergents aussi bien entre les diplomaties des deux empires, qu'entre la diplomatie autrichienne et hongroise.

Le contexte européen dans lequel s'est déployé le mouvement national roumain pour l'accomplissement de l'unité entière et définitive du peuple roumain, dans les provinces soumises à la domination étrangère de même qu'en Roumanie, a été particulièrement complexe. L'historien Teodor Pavel s'est proposé d'analyser le développement du mouvement pour l'unité nationale de tout le peuple roumain à la fin du XIXe siècle dans les conditions d'un ensemble de difficultés engendrées par la politique d'oppression et de domination poursuivie par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, au centre et dans le sud-est de l'Europe. Entreprise rien moins qu'aisée, menée à bonne fin avec compétence, objectivité, sérieux. Un second volume est à désirer.

MIHAI RACOVIȚAN

L'indépendance — concept et fait social*

Berceau de la très ancienne civilisation des Daces, le territoire actuel de la Roumanie et ses habitants ont dû faire front à l'appétit de conquête des grands empires de tous les temps, appétit qui s'est manifesté sous des formes variées, depuis les campagnes militaires des Perses de Darius Ier, la guerre des Romains contre les Daces ou les invasions des Huns d'Attila, jusqu'à l'exploitation par les compagnies capitalistes étrangères des richesses du sol et du sous-sol, de la main d'œuvre et de l'intelligence technique roumaines, exploitation à laquelle mit fin la révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et anti-impérialiste, amorcée le 23 Août 1944.

Entré dans une crise profonde après la mort du neveau de César, l'Empire romain résout ses difficultés de trésorerie grâce aux richesses puisées en Dacie, qu'il finit par conquérir en l'an 106 de n.è, à la suite de combats acharnés. Vaincu, Décébale, le roi des Daces, se donne la mort — devenant ainsi le premier des innombrables martyrs de l'indépendance de la terre roumaine. Après la célébration fastueuse de la victoire, évoquée sur la Colonne Trajane, Rome a colonisé et exploité pendant plus de deux siècles et demi la zone géographique qui comprend aujourd'hui l'Olténie, le Banat et la Transylvanie. Les Daco-Gètes des autres provinces ont gardé leur indépendance, mais ont dû subir eux aussi l'influence des conquérants — période qui coïncide avec la naissance du peuple et de la langue roumaine de la synthèse daco-romaine.

Le millénaire de ténèbres historiques qui suivit la retraite romaine de Dacie a offert à des historiographes peu soucieux d'objectivité scientifique l'occasion de formuler la théorie — de facture géopolitique plus ou moins dissimulée — suivant laquelle les légions romaines et toute la population auraient abandonné le territoire nord-danubien, laissant derrière eux un vide démographique que d'autres seraient venus combler qui n'avaient plus qu'à ramasser la récolte et à traire les brebis. Mais un peuple ne peut naître par génération spontanée, sur son propre territoire ancestral; un argument irréfutable en ce sens s'avère le Diplôme de 1247 accordé aux Hospitaliers, qui atteste l'existence de formations étatiques roumaines sur les deux versants des Carpates.

Les pillages auxquels se sont livrés les peuples migratoirs, les longues années de défense héroïque ont provoqué de sérieux retards dans le développement des forces productives, de la civilisation de ces contrées, mais ils n'ont pas pu détruire l'être même de notre peuple. Bien plus, la création et l'existence du peuple roumain ont été, au fond, favorisées par ces invasions successives, qui ont anéanti la résistance d'autres formations ethniques superposées, lesquelles étouffaient les populations autochtones, les empêchant ainsi d'influencer de manière décisive la genèse

* Dumitru Mazilu: *Independența națională. Gîndire și acțiune românească* (« L'Indépendance nationale. Pensée et action roumaines »), Ed. Militară, Bucarest, 1978.

du peuple roumain. L'explication réside dans la structure économique même de la société daco-romaine, où étaient prépondérantes les communautés économiques pastorales et agricoles de paysans libres, dont la vie sédentaire tenait à la nature même du travail.

Ultérieurement, l'empire ottoman en expansion s'est heurté lui aussi à la résistance héroïque des États roumains. En 1393, à Nicopole, puis en 1415, après la victoire de Rovine sur Bajazet Ier, Mircea l'Ancien, prince de Valachie, conclut des traités qui stipulaient de droit du voïvode de gouverner son pays selon ses propres lois et l'obligation pour la Porte de respecter l'organisation du pays et de ne pas intervenir dans ses affaires intérieures.

Dans son ouvrage *Independența națională, Gîndire și acțiune românească* (« L'indépendance nationale. Pensée et action roumaines ») formée de trois parties complémentaires (les traditions historiques progressistes, leur développement créateur à l'époque contemporaine et la consécration de l'indépendance dans les documents internationaux des années 1864—1878), le professeur dr Dumitru Mazilu considère que ces traités représentent l'attestation — du point de vue politique et juridique — de la naissance du concept d'indépendance nationale, exprimé d'abord sous une forme générale, mais dont le contenu s'enrichit, et se précise ultérieurement par d'autres documents et ouvrages doctrinaux. Ainsi, la position même des États roumains — situés au croisement des tendances expansionnistes de quelques grandes puissances — a amené les princes roumains, soucieux de préserver et maintenir l'État, à pratiquer une politique d'équilibre intelligente par des alliances avec ses voisins de même qu'avec d'autres États plus éloignés et par le développement de relations commerciales susceptibles de consolider ces traités. Les mêmes principes politiques et diplomatiques furent observés par Alexandre le Bon en Moldavie ou par le Roumain Jean Hunyade (Iancu de Hunedoara) « à l'époque où — écrit l'auteur — la Transylvanie a joué un rôle important dans l'organisation de *la lutte commune de toutes les provinces roumaines pour la sauvegarde de l'autonomie étatique* menacée par l'Empire ottoman » (c'est nous qui soulignons — V.I.Z.). Mission historique que continuèrent, en Valachie, Vlad l'Empaleur, et son cousin, Étienne le Grand, en Moldavie.

En dépit des alliances et des secours promis par d'autres États européens, les princes roumains ont dû le plus souvent affronter seuls l'expansion ottomane, n'en remportant pas moins des victoires d'importance européenne. Leurs soldats, comme le faisait remarquer Marx, venaient directement du travail des champs ; la promptitude efficace qu'ils mettaient à répondre à l'appel de leurs princes attestent l'unité — « la force interne », comme le disait Étienne le Grand — de la paysannerie et de son prince et le fait que la lutte pour la sauvegarde de l'indépendance était une cause du peuple tout entier. Comme les paysans libres, organisés en communautés rurales, constituaient la majorité du peuple, il est naturel qu'ils aient constitué aussi la principale force sociale des armées roumaines ; ils se sont trouvés au plus fort des batailles contre les envahisseurs ; pour l'union des pays roumains, la conquête de l'indépendance d'État, la constitution de l'État national unitaire roumain.

C'est sur les paysans également que s'est appuyé Michel le Brave qui, écrit l'auteur, « a réussi à rendre l'indépendance à la Valachie et à réaliser en 1600 la première union des trois pays roumains, ce qui détermina la Porte à renconnaître aux Pays Roumains, moyennant un tribut raisonnable, le droit à un développement propre. Une principale conséquence de ses actions militaires et diplomatiques tient au fait d'avoir saisi — mieux qu'auparavant — le rapport indissoluble qui existe entre l'*union* et la *liberté*, l'importance et la signification majeures de l'*unité nationale* dans la réalisation et la reconnaissance de l'indépendance des Roumains. »

Face aux grandes invasions ottomanes, les petits pays roumains, qui tenaient tête par ailleurs à d'autres appétits expansionnistes, ont dû consentir à des concessions, c'est-à-dire à payer un tribut toujours plus grand pour que soient respectées aussi bien leur intégrité territoriale que leur individualité spirituelle et ethnique. C'est principalement cette spoliation étrangère, le tribut, qui affecta l'indépendance des pays roumains danubiens, la Valachie et la Moldavie — mais — précision extrêmement importante — ces pays n'ont

jamais été incorporés à l'empire ottoman ou à d'autres empires, comme ce fut le cas pour les autres peuples des Balkans.

Parallèlement au développement des relations de production féodales — surtout en Transylvanie où le féodalisme avait été introduit par les Hongrois à une époque très reculée—la lutte des paysans pour l'indépendance et l'unité s'associe à la lutte pour la justice sociale. L'économie en déclin et la décadence de la paysannerie, due à son asservissement intérieur et extérieur, ont sensiblement diminué la capacité de défense des pays roumains et, implicitement, ont encouragé les abus et l'immixtion des empires ottoman, des Habsbourg et des tsars dans les affaires de ces principautés.

Aux principaux moyens de défense et d'affirmation de l'indépendance — l'action politique, diplomatique, militaire — vint s'ajouter l'activité culturelle et scientifique roumaine, portée à un haut niveau par un Dimitrie Cantemir, par exemple, le savant prince de Moldavie, esprit encyclopédique de réputation européenne. Prenant le relai des prédécesseurs, dans ses recherches sur l'origine et la continuité des Roumains sur ces territoires, Cantemir — nous fait remarquer, documents à l'appui, le professeur Mazilu — pose les fondements de la lutte pour la conquête de l'indépendance, qu'il s'agisse du peuple roumain ou d'autres peuples du sud-est européen. Ses idées et son activité scientifique ont été reprises dans un esprit militant accru par les coryphées de l'École transylvaine (XVIIIe siècle). Plus tard, les œuvres des révolutionnaires patriotes de 1848 — celles de Nicolae Bălcescu surtout — ont constitué un système doctrinal cohérent sur les concepts d'indépendance et unité nationales.

Riches de l'expérience de la révolution de 1821, dirigée par Tudor Vladimirescu, et de celle de 1848, les masses populaires ont réalisé en 1859 l'État unitaire roumain par l'union de la Valachie et de la Moldavie sous le sceptre d'Alexandru Ioan Cuza. La Roumanie commençait par là une nouvelle étape de son évolution, ayant accumulé les prémisses nécessaires à la conquête de son indépendance d'État. Elle tenta de l'obtenir par voie pacifique, diplomatique — mais les interventions de la Porte l'entraînèrent dans la guerre russo-turque de 1877. Bien que la contribution de l'armée nationale roumaine eût été décisive pour la victoire antiottomane, les négociations de paix de Berlin feignirent d'ignorer les sacrifices roumains. Ceci rendit nécessaire la reprise de l'offensive diplomatique qui, associée à des efforts concertés sur le plan politique et juridique, détermina enfin les grandes puissances à reconnaître l'indépendance de la Roumanie.

À la suite de la première guerre mondiale, au cours de laquelle l'armée roumaine se couvrit à nouveau de gloire, et dans le contexte des grands troubles sociaux produits par la Grande Révolution Socialiste d'Octobre de 1917 ou la décomposition de l'empire des Habsbourg, a lieu, en décembre 1918, l'union de la Transylvanie et de l'État roumain, donc la réalisation de l'État national unitaire — aspiration multiséculaire de tout le peuple roumain.

Dans la période qui fait suite à la conquête de l'indépendance d'État, la conception sur l'indépendance nationale acquiert des déterminations nouvelles, riches en significations et conséquences, grâce à la pensée créatrice et à l'activité prodigieuse de quelques grands hommes de la culture roumaine, tels que Mihai Eminescu, A.D. Xenopol, Nicolae Iorga, Vasile Pârvan, Nicolae Titulescu, Dimitrie Gusti, Vespasian Pella.

L'entrée dans l'arène de l'histoire, en 1921, du Parti Communiste Roumain qui constitue une nouvelle étape dans le développement de ce concept, supérieure sous l'aspect théorique et pratique, est exposée dans la deuxième partie de l'ouvrage du professeur Mazilu. Appelant les forces démocratiques à la lutte pour la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité du pays, contre sa fascisation et sa subjugation par l'Allemagne hitlérienne, le P.C.R. organisa et dirigea l'insurrection nationale armée antifasciste et anti-impérialiste du 23 Août 1944 — acte historique d'importance internationale, premier pas de la révolution nationale et sociale, antifasciste et anti-impérialiste du peuple roumain. Tout le potentiel économique et militaire de la Roumanie fut mis ensuite au service de la lutte pour la libération et le remembrement de la patrie — mutilée par le Diktat nazi-fasciste de Vienne (1940) — et pour la victoire sur l'Allemagne fasciste, de sorte que, par le

nombre de ses effectifs engagés dans la guerre contre le nazisme, la Roumanie a constitué la quatrième puissance combattante, après l'U.R.S.S., les États-Unis et l'Angleterre.

L'abolition de la monarchie et la proclamation de la République Populaire Roumaine (30 décembre 1947), la nationalisation des principaux moyens de production (11 juin 1947) ont représenté, dans la période révolutionnaire qui suivit, un changement qualitatif radical dans l'histoire du pays, visant à la victoire définitive et totale de l'indépendance réelle, sur tous les plans de la vie politique, sociale, économique et culturelle de la Roumanie. Cela a libéré les capacités créatrices des masses, qui ont engagé toutes leurs forces en vue d'édifier une société de la liberté, de la dignité et de la justice pour tous les fils de la patrie.

Ce bref panorama rétrospectif nous permet de dire — en paraphrasant Hegel — que l'histoire de la lutte pour notre liberté nationale et sociale n'est pas le terrain du bonheur. Mais les grands sacrifices du peuple roumain ont porté fruit dans la voie du progrès vers la liberté. Ils trouvèrent pleinement leur justification, leur confirmation et leur finalité dans la physionomie économique et sociopolitique de la Roumanie actuelle, ainsi que dans ses directions possibles et nécessaires de développement, établies par le Programme du Parti Communiste Roumain pour l'édification de la société socialiste multilatéralement développée et l'avance de la Roumanie vers le communisme.

Au cours de ces 15 dernières années — dont s'occupe la troisième partie du volume par la présentation *in extenso* de documents importants concernant les relations extérieures du pays (traités, déclarations solennelles communes, etc.) l'indépendance de la Roumanie s'est affirmée de plus en plus comme une réalité effective, aussi bien par la création d'une économie puissante, à même de mettre en valeur les résultats de la révolution scientifique et technique contemporaine et donc d'assurer la participation de la Roumanie à la division internationale du travail, que par l'amplification des relations politiques, économiques, culturelles avec tous les pays du monde, à partir des principes tels que le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, l'égalité en droits et l'avantage réciproque, la non-immixtion dans les affaires intérieures, le droit inconditionnel de chaque peuple d'avoir accès libre à toutes les conquêtes de la science et de la technologie contemporaines, de jouir librement des bienfaits de la civilisation, et à partir d'autres principes de justice et d'équité, pour l'instauration desquels la Roumanie milite avec une énergique persévérance aussi bien par les relations bilatérales avec d'autres États, que dans le cadre des organismes internationaux.

Dans la conception roumaine, l'indépendance et la souveraineté sont des attributs fondamentaux, des traits essentiels pour l'existence de l'État. Ayant découvert au cours de sa longue histoire, agitée et digne, la valeur du concept d'indépendance, la Roumanie exprime aujourd'hui toute son adhésion à la cause des peuples luttant contre l'impérialisme, le colonialisme et le néo-colonialisme, pour la libération nationale et le développement indépendant. Bien qu'elle-même pays en voie de développement, faisant des efforts pour son propre progrès, la Roumanie accorde à ces peuples une aide politique, morale et matérielle substantielle, aussi bien dans la période de la lutte de libération que dans celle d'édification nationale. En ce sens, une aide importante qu'elle accorde aux États en voie de développement voulant s'assurer des cadres nationaux propres consiste à assurer dans notre pays la formation d'environ 15 000 jeunes de ces pays; en outre, dans beaucoup de ces pays travaillent, y accordant leur assistance technico-scientifique, y compris pour la formation des cadres, plus de 15 000 spécialistes roumains.

Tout ceci nous permet de conclure, avec l'auteur, que, tout comme dans le passé, quand il a lutté pour conserver son indépendance sur la terre ancestrale carpato-danubienne et quand, par cette même lutte, il a préservé des invasions et de la destruction d'autres peuples du centre et de l'ouest du continent, de même aujourd'hui, par la manière dont il défend et affirme son indépendance et sa souveraineté, son originalité spirituelle et nationale, les réalisations et l'avenir qu'il mérite, le peuple roumain continue à remplir la mission historique qu'il a toujours eue dans cette zone, si importante pour le sort de l'Europe.

Se fondant sur une riche documentation bibliographique et d'archives et reliant de manière kaléidoscopique les considérations théoriques à des faits et des événements historiques captivants, le volume *l'indépendance nationale Pensée et action roumaines* se propose comme une synthèse utile à tous ceux qui désirent connaître la lutte indépendante du peuple roumain pour une vie libre et digne.

VASILE I. ZĂRNESCU

Un plaidoyer contre la guerre*

Le thème de la première guerre mondiale et de la participation de la Roumanie à cette immense conflagration a fait l'objet des recherches de nombreux historiens, militaires, politologues, économistes. Il suffit de rappeler l'ouvrage écrit par Constantin Kiriţescu pendant l'entre-deux-guerres ou les travaux parus ces dernières années, dont l'un réalisé en collaboration, sous l'égide de l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » et un second, dû à Mircea Popa de la Faculté d'histoire et de philosophie de l'Université de Bucarest. Ces ouvrages ont traité également de certains aspects de l'occupation ennemie du territoire de la Roumanie ainsi que du mouvement de résistance du peuple roumain contre le pillage et la terreur infligés à la population.

Cependant, l'historiographie roumaine n'a pas encore procédé à une analyse complète de la question de l'occupation ennemie, avec ses implications et ses conséquences d'ordre économique, social et politique, les études déjà publiées n'envisageant que certains aspects de cette question. Il manquait un ouvrage de proportions qui présente l'organisation administrative, économique et militaire établie par les forces d'occupation de même que manquaient les statistiques exprimant, dans ses vraies proportions, l'appauvrissement du pays par suite du pillage organisé, pratiqué par l'ennemi.

L'ouvrage écrit par le chercheur Emil Răcilă, docteur en histoire, vient combler cette lacune ; il offre au lecteur une image complexe de la situation du territoire occupé, ses multiples aspects, y compris celui de la résistance opposée par la population à l'occupation étrangère.

L'auteur a encadré la participation de la Roumanie à la première conflagration mondiale dans le contexte plus ample de la guerre dans son ensemble, considérée comme un événement à l'échelle de l'histoire universelle. Il a également souligné les distinctions nécessaires entre le caractère impérialiste de la guerre et la position juste du peuple roumain, le bien-fondé de sa lutte visant non point au rapt d'autres territoires mais a l'accomplissement de son idéal national, la réalisation de l'unité de l'État, processus historique nécessaire de l'évolution de notre société sur la voie du progrès. L'auteur rappelle à ce sujet l'opinion de V. I. Lénine selon laquelle, au début du XXe siècle, le processus de constitution des États nationaux n'était pas encore achevé dans les Balkans.

Il faut souligner la documentation particulièrement riche fournie par l'auteur qui a étudié et utilisé de nombreuses sources, souvent inédites, qui se trouvaient dans les archives centrales et locales. Il a étudié et utilisé par exemple des documents qui se trouvaient dans les archives de 15 départements, de nombreux arrondissements, villes, villages, entreprises et institutions de la zone affectée par l'occupation ennemie. Il a également consulté et utilisé des journaux centraux et locaux, les mémoires et journaux personnels de divers militaires et hommes politiques, des livres de souvenirs.

L'ouvrage présente, avec maints détails, la manière dont chaque département a été envahi par les troupes ennemies et l'instauration du régime d'occupation. Quant à l'organisation politique, administrative et économique de la zone occupée, celle-ci est présentée dans ses traits généraux, valables pour tous les départements, ainsi que sous des aspects plus particuliers, dus principalement aux méthodes employées par les occupants.

* Emil Răcilă: *Contribuţii privind participarea României la primul război mondial. Perioada de ocupaţie străină în România, 1916—1918* (« Contributions au sujet de la participation de la Roumanie à la première guerre mondiale. La Roumanie pendant la période de l'occupation étrangère, 1916—1918 »), Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică Bucarest, 1980.

Les tableaux inclus dans le texte ou donnés en annexe sont particulièrement intéressants par les informations statistiques qu'ils fournissent sur l'exploitation des richesses du territoire et sur celle de la population soumise à l'occupation ennemie, informations de nature à faire ressortir les proportions du pillage envisagé par l'occupant, l'appauvrissement et les abus auxquels le peuple roumain a été exposé.

Il ressort en même temps de ce livre, comme une riposte à ces réalités, l'exaspération et la révolte de la population, les formes de lutte par lesquelles elle a cherché à combattre la terreur et le pillage, en allant parfois jusqu'au sacrifice suprême.

À l'appui des affirmations et des conclusions de l'ouvrage, l'auteur fait appel, en dehors du plaidoyer implicite du texte, à une sélection des documents les plus significatifs ainsi qu'à certains tableaux statistiques, ce qui en accroît la véracité et la précision scientifique.

Il faut ajouter aussi que le texte est rédigé dans un style aisé, simple, avec parfois des passages écrits avec chaleur et passion, ce qui lui confère une audience non seulement parmi les spécialistes mais aussi dans des cercles bien plus larges de lecteurs curieux de connaître une des pages tragiques — mais aussi héroïques — de l'existence et de la lutte du peuple roumain pour la liberté et l'indépendance.

L'ouvrage *Contribuții privind participarea României a primul război mondial. Perioada de ocupație străină în România 1916—1918* (« Contributions au sujet de la participation de la Roumanie à la première guerre mondiale. La Roumanie pendant la période de l'occupation étrangère 1916—1918 »), publié par Editura Științifică și Enciclopedică, représente une véritable réalisation scientifique concernant une question qui comporte d'importantes significations politiques. Contribution historiographique de valeur, cet ouvrage constitue, en même temps, un plaidoyer de plus contre la politique de domination et contre la guerre — avec tout son cortège de souffrances — un plaidoyer en faveur de l'indépendance et de l'intégrité territoriale, d'un climat de collaboration et de paix.

ARON PETRIC

Sur l'histoire de la sécurité collective*

Parmi les ouvrages publiés par la prestigieuse collection *Bibliotheca Historica Romaniae*, le livre d'Eliza Campus mérite une attention particulière. Nous pensons tout d'abord au sujet de l'ouvrage, aussi vaste que passionnant. Sous le rapport de l'étendue, il faut dire qu'un livre consacré à deux organisations régionales aussi importantes que la Petite Entente et l'Entente Balkanique signifie par la force des choses, inévitablement, passer en revue les moments les plus importants de la diplomatie européenne de l'entre-deux-guerres. Sous le rapport de l'intérêt, ce volume, écrit selon toutes les règles du métier, s'adresse en premier lieu au spécialiste. Toutefois, songeant à la célèbre formule aristotélicienne *anthropos zoon politikon*, nous espérons que le sujet retiendra de façon profitable l'attention d'une catégorie beaucoup plus large de lecteurs.

En effet, si l'histoire est le grand pédagogue de l'homme et si l'assimilation de l'expérience historique représente une forme de prophylaxie importante, il faut convenir que la connaissance de la politique européenne de l'entre-deux-guerres représente pour l'humanité un trésor d'une inestimable valeur. Dans ce sens l'histoire de la Petite Entente et du Pacte balkanique constitue une page des plus importantes de l'histoire de la sécurité collective. De toute évidence, un tel sujet est particulièrement actuel, car la plupart des réalités actuelles tirent leur origine exactement de l'époque à laquelle nous nous rapportons. Il est donc expliquable que les historiens se soient penchés avec tant de persévérance sur les différents aspects de la sécurité collective.

Parmi les auteurs qui nous ont offert des monographies sur ce thème ou sur des sujets connexes, citons en premier lieu Eliza Campus **, Cristian Popiș-

* Eliza Campus: *The Little Entente and the Balkan Alliance* Buc. Ed. Academiei 1978, 267 p.

** Eliza Campus: *Mica Înțelegere* (« La Petite Entente »), Buc. Ed. Științifică, 1968, 405 pp.; *idem. Înțelegerea Balcanică* (« L'Entente balkanique »), Buc. Ed. Academiei, 1972, 394 pp.

teanu *, Gheorghe Matei **, Petre Bărbulescu ***, et Nicolae Iordache **** ; il nous faut ajouter à leurs noms ceux des historiens Gh. Zaharia, I.M. Oprea, A. Deac, D. Tuţu, Viorica Moisuc, Al. G. Savu, Fl. Constantiniu, I. Calafeteanu et I. Chiper qui ont également entrepris et rédigé des études précieuses sur les différents aspects qu'a revêtus la participation de la diplomatie roumaine à la politique européenne de l'entre-deux-guerres. Parmi les autres étrangers connus pour leurs monographies ou leurs études approfondies sur les différents aspects de la sécurité collective ou sur d'autres questions d'un intérêt immédiat citons, *exempli gratia:* R. Kiszling, M. Adám, M. Vanku, R. Kvacek, A. Gajanova, Z. Avramovski, F. Boros, V.K. Volkov, A.A. Iaskova, H. Batowski, C. Mihova.

Tout en précisant que cette énumération est loin d'être exhaustive sous l'angle de l'appartenance des auteurs à la zone centrale sud-est européenne et qu'il faudrait l'élargir en y ajoutant les noms d'autres historiens prestigieux, soulignons qu'en dépit de cette riche contribution bibliographique le problème de l'histoire de la sécurité collective est loin d'être entièrement résolu. Évidemment, il n'est ni nouveau ni surprenant que souvent les thèses sur une question ou une autre présentent des différences fondamentales, sur la Petite Entente et surtout sur le Pacte Balkanique, ces différences ont pu être dues soit au caractère unilatéral de l'information, soit au fait que l'investigation scientifique était, *ab initio*, subordonnée au besoin de soutenir une thèse pré-existente — ce qui est plus expliquable qu'acceptable. Dans cette perspective, l'ouvrage d'Eliza Campus, publié en anglais, est d'autant plus utile qu'elle y introduit, dans l'ensemble de l'horizon scientifique respectif, l'information d'une grande valeur provenant des archives roumaines, information difficilement accessible compte tenu de l'obstacle que représente la langue dans laquelle ces documents sont rédigés. Un des grands mérites du livre, le premier peut-être qui doive être mentionné est, justement, cette initiative d'avoir concentré en un seul et même ouvrage la somme de deux monographies antérieures. Il n'est nullement question là d'une simple concentration de pages, non plus que d'une simple connexion de deux sujets très familiers à l'auteur et corrélatifs l'un à l'autre. Ce qu'Eliza Campus se propose, et réussit à réaliser, c'est de mettre en évidence les racines communes de la Petite Entente et du Pacte Balkanique, la relation de coopération active et non de simple coexistence qui s'établit entre les deux organisations régionales, le sens convergent et profondément positif de leur activité, le tout afin de répondre, de la manière la plus circonstanciée aux questions épineuses liées à l'histoire de la sécurité collective. Excellent connaisseur de la bibliographie de cette période, Eliza Campus évite, avec élégance, toute polémique, bien qu'autant le sujet que les moyens dont elle disposait s'y fussent parfaitement prêtés. Elle préfère donc mener sa démonstration sans ostentation et laisser les documents parler d'eux-mêmes. On sait que la Roumanie a fait partie autant de la Petite Entente, aux côtés de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie (1921—1938), que du Pacte Balkanique aux côtés de la Grèce, de la Turquie et de la même Yougoslavie (1934—1940). Les informations dont se sert l'auteur sont puisées en premier lieu dans les archives de Bucarest, ce qui est très expliquable. Toutefois l'interprétation des documents est rigoureuse et, quoique dans le cadre de l'ouvrage l'attention se porte davantage sur les initiatives roumaines liées soit à l'activité des deux organisations, soit à leur effort accru en vue de sauvegarder la paix et la sécurité collective, le champion et le bénéficiaire des démonstrations de l'auteur est *non pas tel État, mais l'idée même d'État national,*

* Cristian Popişteanu: *România şi Antanta Balcanică* (« La Roumanie et l'Entente balkanique »), Buc. Ed. Politică, 1968, 357 pp; Cristian Popişteanu, Mircea Bogdănescu: *Europa. Incotro ?* (« L'Europe. Vers où se dirige-t-elle? »), Buc., Ed. Politică, 1970, 223 pp.

** Gheorghe Matei: *Dezarmarea în contextul problemei internaţionale şi atitudinea României (1919—1934)* (« Le désarmement dans le contexte des questions internationales et l'attitude de la Roumanie (1919—1934) »), Buc., Ed. Academiei, 1971, 300 pp.

*** Petre Bărbulescu: *România la Societatea Naţiunilor* (« La Roumanie à la Société des Nations »), Buc., Ed. Politică, 1975, 443 pp.

**** Nicolae Iordache: *La Petite Entente et l'Europe*, Genève, 1977, 397 pp.

petit ou moyen. Ce type d'État, fondé et maintenu une fois son unité nationale acquise, dans des circonstances concrètes mais aussi grâce aux lois inéluctables de l'histoire, était destiné à exister et à remplir, dans les relations internationales contemporaines et en dépit de tous les avatars, un rôle de plus en plus actif. En étroit rapport avec l'idée exposée ci-dessus une autre conclusion essentielle du livre d'Eliza Campus s'impose: celle que ledit type d'État, après s'être affirmé à un moment historique où la force du droit primait sur le droit de la force, trouve, dans la légalité internationale, son fondement et le moyen le plus sûr de durer. C'est pour ces raisons que les États petits et moyens sont devenus — dans la période à laquelle nous nous référons — les défenseurs les plus opiniâtres du Pacte de la Société des Nations et, en général, de la légalité internationale. Conformément à la lettre et à l'esprit de la loi internationale, les États de la Petita Entente et du Pacte Balkanique, totalisant une population d'environ 100 millions d'habitants et couvrant un territoire considérable qui s'étendait de l'Europe jusqu'aux frontières de la Perse, ont œuvré en vue d'assurer la stabilité de l'ordre international et de prévenir une guerre mondiale désastreuse. Dynamiques et parfaitement viables — en dépit des affirmations faites par les nostalgiques admirateurs de la défunte monarchie austro-hongroise, ces États ont prouvé qu'ils étaient pleinement capables de résoudre les divergences qu'on croyait inssolubles et de s'opposer efficacement aux tentatives des grandes puissances qui voulaient pratiquer une politique de « directorat », plus même, former un front commun contre le révisionnisme et l'agression. Se rapportant aux deux organisations régionales, Eliza Campus souligne leur caractère strictement défensif, de maintien du *status quo*, tout en insistant sur le fait significatif que les deux organisations étaient toujours ouvertes à d'autres demandes d'adhésion. C'est en ce sens qu'elle analyse leurs efforts d'attirer la Pologne dans la Petite Entente et la Bulgarie dans le Pacte Balkanique. Se rapportant à la laborieuse activité de l'une ou de l'autre de ces organisations ou des deux à la fois, Eliza Campus souligne leur effet positif qui s'est répercuté dans le climat de l'époque, leur intégration harmonieuse dans de nombreuses activités déployés sous l'égide de la Ligue des Nations, leur participation active aux instruments internationaux de grande valeur comme, par exemple, le Pacte Briand-Kellog ou les Conventions de définition de l'agression.

Quant aux causes qui ont mené au démembrement de la Petite Entente et du Pacte Balkanique, l'auteur n'omet pas d'évoquer la rigidité, souvent très nuisible, qui caractérisait parfois la position de l'un ou l'autre des États-parties, tout en constatant que dans la perspective des conclusions pertinentes de ce livre, la principale responsabilité incomberait aux puissances occidentales. Sont ainsi passées en revue toutes les grandes crises de la diplomatie européenne de l'entre-deux-guerres, à commencer par la déconcertante annexion de la zone démilitarisée du Rhin et à terminer par le catastrophique Accord de Munich et le déclenchement de la seconde guerre mondiale. Profitant des faiblesses d'une politique conciliatrice, l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, de connivence avec la Hongrie horthyste, ont pu manœuvrer à leur aise, réussissant à affaiblir la cohésion des États qui faisaient partie des deux organisations et, en dernière instance, à les occuper ou les annexer. Sans la dévalorisation, pendant cette période, de l'idée de sécurité collective — dévalorisation à laquelle la France et l'Angleterre avaient souscrit — un tel dénouement aurait été impossible.

Ce livre intéressant peut offrir des suggestions extrêmement actuelles, surtout sur la condition précaire de l'agresseur, quelles qu'en soient la force ou la dimension — mais aussi sur la responsabilité de tous les États pour la sauvegarde de la paix et de la sécurité collective. L'éloge mérité qu'Eliza Campus prodigue aux États petits et moyens pour les efforts qu'ils firent en vue de défendre leur intégrité territoriale et de préserver leur indépendance et leur souveraineté nationales se fonde sur la certitude que la voie de la sécurité collective dans laquelle ils s'étaient engagés était de loin la meilleure et, aussi, sur la confiance de l'auteur dans la force du droit international — c'est-à-dire dans la force de la raison.

ALEXANDRU CERNATONI

Quelques aspects de l'histoire des Allemands de Roumanie *

Les Éditions Dacia se sont acquis un grand prestige en Roumanie par la publication de nombreux ouvrages remarquables en roumain, hongrois et allemand. Bien qu'intéressées en premier lieu par la littérature contemporaine, elles n'en ont pas moins publié chaque année des ouvrages d'un grand intérêt historique ou sociopolitique. Et le livre d'Eduard Eisenburger dont nous voulons parler ici n'est ni le premier que les Éditions Dacia aient publié en allemand et ni le premier ouvrage de son auteur.

Par ses écrits — assez nombreux d'ailleurs — Eduard Eisenburger témoigne de son intérêt pour les problèmes de la nationalité allemande dans la Roumanie contemporaine, nationalité qui contribue, en parfaite égalité de droits avec tous les autres citoyens du pays, à l'édification d'une société de la liberté, de l'équité, et de la dignité. L'auteur est cependant conscient du fait que rien ne naît de rien et que l'existence actuelle continue directement celle du passé. *Sie erkannten die Zeichen der Zeit* en est la meilleure preuve, Eisenburger exprimant dans ce livre non seulement sa préférence pour l'histoire multiséculaire des Allemands dans ces parages, mais se montrant aussi un excellent exégète du passé.

Des huit siècle d'histoire que vécurent les Allemands établis sur le territoire roumain, l'auteur a choisi de présenter 17 personnalités et d'évoquer quelques moments historiques significatifs des deux derniers siècles s'arrêtant uniquement aux moments décisifs vécus par les Saxons de Transylvanie et les Souabes du Banat. Le premier chapitre est consacré à Samuel von Brukenthal (1721—1803), gouverneur de Transylvanie, promoteur des Lumières, fondateur du célèbre musée homonyme de Sibiu, seul gouverneur allemand non catholique de Transylvanie (1777—1787) du temps des Habsbourg. On a beaucoup écrit sur les questions auxquelles Brukenthal se trouva confronté en sa qualité de gouverneur. Dans les quelques pages qu'il lui consacre, l'auteur réussit à nous faire mieux comprendre cet homme impartial et d'excellent caractère, issu du peuple, qui a élaboré des projets visant à amender le statut intérieur de la Transylvanie et ses rapports avec les Habsbourg.

Le deuxième chapitre est consacré à Michael Hissmann de Sibiu (1752—1784), le premier philosophe saxon des Lumières, adepte de l'idéologie matérialiste. Professeur à l'Université de Göttingen, Hissmann fut une personnalité connue et admirée par toute l'Europe quoique les milieux saxons rétrogrades eussent fair de leur mieux pour l'éloigner de son propre peuple. Adversaire de la métaphysique, critique sévère de la situation des sciences et de la situation sociale de Transylvanie, éditeur de périodiques allemands de philosophie, voici quelques éléments seulement de ceux qui illustrent le travail et la pensée de Hissmann. Stephan Ludwig Roth (1796—1849), combattant allemand de 1848, peut-être la personnalité la plus populaire parmi les Saxons de Transylvanie, est plus et mieux connu par les lecteurs d'aujourd'hui, mieux connu en tout cas que son contemporain, Joseph Marlin (1824—1849), qui avait déclaré que la politique constituait la problématique fondamentale de ses ouvrages littéraires, rédigeant en ce sens un programme politique adressé aux Saxons de Transylvanie en avril 1848. Très attaché aux habitants de toute la Transylvanie, Marlin a consacré quelques-unes de ses œuvres littéraires aux problèmes fondamentaux de l'histoire des Roumains, tels la nouvelle *Le Roumain Baba Novac* et le roman intitulé *Horea,* premier ouvrage littéraire consacré à la révolte de 1784/85 de Horea, Cloşca et Crişan.

C'est à la même génération quarante-huitarde allemande qu'a appartenu Anton Kurz, lui aussi, comme Marlin, publiciste politique, écrivain et, dans une large mesure, homme de science. Bien qu'il n'ait pas été originaire de Transylvanie, Kurz a exprimé avec prégnance ses aspirations patriotiques dans son pays adoptif. Par le portrait de Johann Nepomuk Preyer (1805—1889) l'auteur met en évidence une remarquable personnalité des Souabes du Banat, dont ses contemporains appréciaient cependant davantage les qualités de

* Eduard Eisenburger, *Sie erkannten die Zeichen der Zeit* (« Ils ont découvert les traces du temps »). Éd. Dacia, Cluj-Napoca, 1979.

maire (de Timişoara) que le talent poétique. Comme tant d'autres personnalités de la moitié du dernier siècle, Preyer fut lui aussi la cible d'attaques malveillantes, favorisées par les contradictions sociales et nationales d'un Banat qu'étouffait la domination étrangère.

Mais Eduard Eisenburger ne s'arrête pas uniquement aux problèmes importants de la génération de 1848; il s'intéresse aussi à d'autres personnalités et problèmes que nous nous contenterons d'énumérer ici: le socialiste Friedrich Krasser (1818—1893), qui, après avoir étudié la médecine, le darwinisme et les penseurs matérialistes, devint poète de la classe ouvrière; le procès intenté à Sibiu, en 1880, aus ouvriers Johann Schubert et Franz Henning; Josef Gabriel (1862—1952) qui, pendant plus de quarante ans, a évoqué la vie des ouvriers de Timişoara dans différentes publications; Lutz Korodi (1867—1954), remarquable personnalité politique originaire de Braşov, qui a intimement collaboré avec les Roumains dans la lutte pour l'union de la Transylvanie et de la vieille Roumanie; Karl Wolf (1849—1929), créateur de systèmes économiques modernes, constructeur de la première hydrocentrale de notre pays et de l'usine électrique de Sibiu; l'historien Friedrich Teutsch (1852—1932) et son activité prestigieuse; la personnalité littéraire d'Adam Müller-Guttenbrunn (1852—1923), l'écrivain le plus connu des Souabes du Banat; les politiciens Rudolf Brandsch (1880—1953) et Hans Otto Roth (1890—1953), partisans de la collaboration de la nationalité allemande avec le peuple roumain; Kolman Müller (1891—1957), combattant communiste et antifasciste; la lutte antifasciste de beaucoup d'Allemands de Roumanie dans la période 1940—1944.

L'auteur a accompagné chaque chapitre d'une bibliographie sélective à l'intention de ceux qui désirent connaître d'autres détails ou opinions sur les sujets abordés. Écrit dans un style éloquent et séduisant, unique par sa structure et sa thématique, le livre d'Eduard Eisenburger représente une heureuse tentative de rendre justice à quelques personnalités et événements importants du passé politique et culturel des Allemands de Roumanie.

THOMAS NÄGLER

Les vertus de l'approche pluridimensionnelle

Le titre même de l'ouvrage dont nous parlons * établit une connexion essentielle entre deux composantes fondamentales de l'évolution actuelle des relations internationales, objectifs de premier ordre pour la sauvegarde de la paix et la garantie du progrès de tous les peuples: la démocratisation et le développement. En simplifiant, on pourrait dire que ces deux éléments définissent synthétiquement l'aspect politique et, respectivement, économique d'un nouvel ordre mondial, vus comme une nouvelle organisation, historiquement nécessaire et objectivement déterminée, des rapports entre États au niveau de la planète.

Le livre réunit 16 études dues à des auteurs consacrés dans le domaine des sciences politiques par leurs recherches sur les divers aspects des relations internationales contemporaines. Conçu dans une vision unitaire et selon un plan rigoureux, répondant aux plus hautes exigences scientifiques, l'ouvrage va au-delà d'un simple recueil d'études, ayant la signification d'une œuvre monographique consacrée à l'un des thèmes majeurs, de grande actualité, de la politique mondiale, et dont l'élucidation préoccupe en égale mesure les hommes politiques, les chercheurs du domaine des sciences sociales et le grand public. En plus des considérations générales d'ordre théorique, historique, philosophique, ethnique, juridique ou de politologie, chaque chapitre offre, à partir d'un point d'approche spécifique, des références concrètes à l'activité de la

* *Democratizarea relaţiilor dintre state şi noua ordine internaţională* («La démocratisation des relations entre États et le nouvel ordre international»), sous les auspices de l'Académie «Ştefan Gheorghiu», Institut des sciences politiques et d'études du problème national. Coordonnateur: dr Nicolae Ecobescu; Auteurs: dr Petre Bărbulescu, dr Alexandru Bolintineanu, prof dr Virgil Cândea, Marian Chirilă, dr Ion Cloşcă, dr Ion Diaconu, maître de conférences, dr Victor Duculescu, dr Nicolae Ecobescu, pr dr Edwin Glaser, dr Fred Mahler, dr Ioniţă Olteanu, pr dr Petru Pânzaru, pr dr Alexandru Tănase, pr dr Ovidiu Trăsnea, dr Ioan Voicu, Editura Politică, Bucarest, 1979, 446 pages.

Roumanie sur le plan de la politique extérieure, illustrant avec pertinence et force de conviction la valeur de sa contribution novatrice à la recherche de modalités efficientes pour la solution des grands problèmes auxquels l'humanité se trouve actuellement confrontée.

L'importance que la Roumanie attache à la problématique générale du nouvel ordre international qu'elle envisage d'un point de vue idéologique propre est largement confirmée par ses nombreuses actions et initiatives, aussi bien sur le plan bilatéral que dans le cadre de diverses conférences et organisations internationales, visant à introduire de nouveaux concepts et méthodes dans la pratique des rapports entre États. Dans cette vision, la réorganisation démocratique des relations internationales représente un objectif d'importance historique, qui suppose l'existence de prémisses réelles et nécessite la participation à un processus assez long et complexe. Ce processus contribuerait donc à ce que les rapports entre les États reflètent totalement et d'une manière adéquate, par leur contenu et leur caractère, les nouvelles réalités du monde, qu'ils satisfassent aux exigences qui dérivent de ces réalités et qu'ils constituent un facteur actif du progrès général. Il est évident que les problèmes vitaux de la paix et de la sécurité internationales, devenus actuellement encore plus aigus en raison de la recrudescence de la politique anachronique de force et d'immixtion dans les affaires intérieures de certains États souverains, dans les conditions du maintien et de l'accentuation des décalages économiques, de l'accélération de la course aux armements, de l'intensification des phénomènes et de l'atmosphère de crise, ne peuvent plus être traités avec des palliatifs et attendent leurs vraies solutions. Il n'y a pas de pays ou de peuple qui ne ressente, d'une manière ou d'une autre, les conséquences de cette situation, qui se perpétue du fait qu'on n'a pas agi avec assez de fermeté et de persévérance pour régler les problèmes existants — sérieux, mais nullement insurmontables — dans un cadre et par des moyens réellement démocratiques. Il est évident que l'état de sous-développement qui continue d'affecter de nombreux peuples crée la base objective de relations inéquitables sur le plan politique aussi, diminuant la capacité des États économiquement moins développés de promouvoir leurs intérêts nationaux authentiques et limitant la sphère de leur action indépendante. Inversement, l'asservissement politique de certains régimes se répercute négativement sur les options en matière de développement et freine le développement de l'économie selon les impératifs de la civilisation moderne, condamnant donc les peuples respectifs à un retard chronique du point de vue social et humain. C'est en ce sens, en affirmant que la paix et la collaboration ne sont pas possibles sans la liquidation du sous-développement, sans l'instauration d'un nouvel ordre économique international, que le président Nicolae Ceaușescu soulignait au XIIe Congrès du Parti Communiste Roumain de l'automne dernier, que « *la solution des graves et complexes problèmes de la vie mondiale rend nécessaire l'intensification des efforts pour la démocratisation des relations entre États, pour la participation active, en conditions de parfaite égalité, de tous les pays à la vie internationale.* »

Caractéristique pour la conception roumaine sur la démocratisation de la vie internationale est l'accent particulier que l'on met sur le facteur de transformation sociale, sur l'action des forces progressistes qui ont la mission historique et la capacité effective d'opérer ce changement, sur le rôle décisif des peuples et des forces politiques qui les expriment et les représentent dans la détermination d'une politique nouvelle, de collaboration fondée sur l'égalité entre tous les États du monde. Cet élément revêt une signification tout à fait particulière si l'on tient compte du fait que le processus même de démocratisation à l'échelle planétaire implique la réorganisation et la réévaluation de toutes les structures existantes, des facteurs politiques, économiques, techniques, scientifiques, culturels et même psychologiques, qui forment l'objet et le contenu des relations internationales. À une époque d'interdépendances toujours croissantes, chaque événement qui a lieu dans un coin du monde ou dans un autre connaît une grande résonance et produit des effets, favorables ou néfastes, pour l'ensemble de la situation internationale. Dans les

conditions actuelles on voit donc augmenter immensément la responsabilité de tous les États, des gouvernements et des forces politiques de chaque pays à l'égard de la paix et de la sécurité mondiales, à l'égard de la réinstauration démocratique des relations internationales, comme partie de l'objectif majeur d'édification d'un ordre plus humain du monde.

SERGIU CELAC

Trois décennies d'histoire nouvelle

La présentation analythique du chemin parcouru par la Roumanie de 1948 à 1978 — intervalle relativement court mais extrêmement fécond du point de vue des réalisations remarquables enregistrées sous tous les rapports: économique, social, politique et culturel — tel est l'objectif de l'ample volume* récemment paru sous l'égide de l'Institut d'Études historiques, sociales et politiques près le C.C. du P.C.R. C'est le premier ouvrage de grandes dimensions qui reconstitue, se fondant sur l'investigation historique, l'image de l'époque socialiste roumaine, depuis l'étape de la lutte pour assurer les conditions politiques, sociales, idéologiques requises en vue de passage à une nouvelle étape et l'édification d'un nouvel ordre social — aspiration clairement exprimée dès 1885/1886 dans le Programme intitulé *Que veulent les socialistes roumains?* — et jusqu'à celle que nous franchissons à présent — l'étape de l'édification de la société socialiste multilatéralement développée.

La lecture du livre nous fait découvrir, progressivement, le processus du renouveau structurel de la société roumaine, fondé sur une conception profondément révolutionnaire, patriotique, s'appuyant sur des réalités concrètes, spécifiques à notre pays, ainsi que sur une stratégie rigoureusement scientifique promue par le Parti Communiste Roumain, la force politique qui, en exprimant les intérêts de tout le peuple, à su le mobiliser dans sa totalité afin de réaliser ses idéaux de justice et de liberté. En définissant nettement les étapes du développement de la Roumanie, le Parti a tracé les directions scientifiques et tactiques convenant le mieux à chacune de ces étapes et a déployé une ample activité théorique et pratique pour résoudre les problèmes sociaux et économiques, politiques, idéologiques et culturels que posait l'édification d'un nouvel ordre social. Conscients du fait que le socialisme ne peut être stable et invincible qu'à condition d'être édifié conformément aux conditions historiques concrètes, à la volonté, au caractère et à la manière de penser du peuple de chaque pays, les auteurs du livre dégagent les conclusions et les solutions originales qui assurèrent l'adhésion unanime du peuple roumain à la politique du P.C.R., son option totale et irrévocable en faveur du socialisme, un régime qui a largement ouvert la voie du progrès d'aujourd'hui et de demain de la Roumanie. Ces conclusions, ces solutions originales sont, autant de contributions théoriques et pratiques au trésor mondial de l'expérience de l'édification du nouvel ordre.

Dans l'étape marquée par la construction des bases de la société socialiste (1948—1965) on réussit à réaliser une économie socialiste unitaire, à supprimer intégralement et définitivement l'exploitation de l'homme par l'homme et à promouvoir les principes socialistes fondamentaux dans la vie sociale, qui, fondant le progrès économique et social, ont permis à la Roumanie de sortir de son état de pays faiblement développé. Respectant rigoureusement la vérité, le livre montre que « du fait des conditions particulièrement difficiles où se déroule, sur le plan intérieur et international, l'édification du socialisme, celle-ci ne se constitua jamais en une marche triomphale mais fut une œuvre héroïque, pour la réalisation de laquelle la classe travailleuse, le peuple tout entier eurent à affronter des problèmes historiques inédits. » « Dans la réalisation de notre œuvre — disait le secrétaire général du Parti, le président Nicolae Ceaușescu — il y eut, évidemment, des insuffisances, toutefois, ce que nous devons retenir — et ce qui mérite d'être

* *România în anii socialismului, 1948—1978* (« La Roumanie pendant les années du socialisme, 1948—1978 ») ouvrage collectif, Ed. Politică, Buc., 1980, 467 p. + 64 p. d'illustrations.

souligné —, c'est que le Parti a su se rendre compte à temps de ces insuffisances, prendre les mesures nécessaires afin de les écarter et, de ce fait, assurer le développement de notre société socialiste (...), la victoire définitive du socialisme dans notre patrie. »

La période inaugurée par le IXe Congrès du Parti Communiste Roumain (1965) — l'étape la plus fertile et la plus riche en accomplissements dans tous les domaines d'activité que n'importe quelle autre période de l'histoire de la Roumanie — est traitée dans une succession de chapitres groupés sous le titre: *La consolidation du nouvel ordre social, le passage à l'édification de la société socialiste multilatéralement développée.*

En abordant les problèmes de l'édification socialiste dans le sens dialectique, processuel, il est considéré à bon escient, que, bien que le socialisme ait été édifié dans ses lignes essentielles et que sa victoire sur le capitalisme ait été assurée, on ne saurait encore parler de solutions définitives pour l'ensemble des questions sociales que suppose l'accomplissement intégral des principes de l'ordre nouveau. Pour y parvenir, une forte croissance économique doit être assurée, qui permette le développement de la production matérielle, l'homogénéisation du développement économique et social du territoire, une large ouverture à la révolution technique et scientifique, l'accroissement de la rentabilité dans l'activité économique, de vastes transformations révolutionnaires dans l'ensemble des relations de production et sociales, dans l'expérience et la conscience sociale des masses et de chaque individu à part, le perfectionnement continuel du système de la superstructure dans son entier, la prévalence accordée aux principes de l'éthique et de l'équité socialistes, l'affirmation plénière et multilatérale de la personnalité humaine selon les conceptions de l'humanisme révolutionnaire, qui met au premier plan l'homme et ses besoins, l'homme maître de son destin et constructeur libre et actif de son avenir. La stratégie, les lignes tactiques de l'édification socialiste multilatéralement développée — un concept qui a pris forme au Xe Congrès du P.C.R. — ont trouvé une expression approfondie dans le Programme du P.C.R. adopté par le XIe Congrès.

Dans ce livre que nous recommandons à votre attention, les arguments, forts de la logique des faits, exposent la manière dont le peuple roumain conçoit la réalisation de la société socialiste multilatéralement développée, en une indissoluble relation avec la préoccupation active pour le renforcement de la cohésion et de l'unité de tous les pays socialistes, du mouvement communiste et ouvrier, de toutes les forces progressistes, démocratiques et anti-impérialistes, avec le développement fructueux de la coopération sur un plan d'égalité et de respect réciproque avec tous les pays, en promouvant une politique de sécurité, de coopération et de paix dans le monde. Dans le contexte d'une telle politique d'interconnexion vaste et multilatérale, l'importance que les communistes roumains accordent à cette orientation fondamentale, selon laquelle la meilleure contribution qu'un parti communiste au pouvoir puisse apporter à la victoire du socialisme dans le monde serait, tout d'abord, d'assurer le développement impétueux de leur propre pays apparaît avec une prégnance accrue. La force internationale du socialisme est une somme de plusieurs forces, et plus un pays réalisera une économie mieux développée, une vie matérielle et spirituelle plus riche pour le peuple respectif, des conditions supérieures dans l'exercice de ses prérogatives démocratiques, plus la force du socialisme sera grande, et exemplaire son pouvoir d'attraction. C'est la ligne de conduite qui met au centre de l'intérêt du parti dirigeant les problèmes de la construction et du développement de l'économie nationale, la création d'une industrie puissante, l'organisation, sur des bases socialistes, de l'agriculture, le progrès impétueux de l'enseignement, de la science et de la culture dans leurs aspects complexes, la mobilisation maximale de tous les moyens matériels et humains propres, et la conjugaison de tous les efforts dans une collaboration et une coopération internationales qui ne connaissent pas de limites. Cette conception unitaire, dialectique, sur le progrès du socialisme et de la paix dans le monde explique la persévérence avec laquelle le Parti Communiste Roumain fait prévaloir dans la vie internationale les principes nouveaux des relations entre États: une entière égalité en droits, le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationale, la non-ingérence dans les affaires intérieures et l'avantage

réciproque, le refus de la force ou de la menace de la force dans les relations entre États, le respect du droit de chaque pays d'être maître de ses richesses nationales, de son destin.

Le vaste tableau des acquis de la Roumanie dans les années du socialisme dans tous les domaines de la vie économique, sociale, politique et culturelle, dans la création d'une civilisation d'un haut niveau et d'un homme nouveau, parallèlement au développement des relations économiques et politiques du pays, sont la preuve éclatante de la fertilité de cette politique. Il n'est donc pas étonnant que ces années aient vu le prestige de la Roumanie s'accroître dans le monde et lui valoir une estime justifiée pour l'esprit de principe et constructif avec lequel elle aborde les problèmes complexes de la société contemporaine.

Les pages de ce livre, qui s'achève par une large ouverture sur l'avenir, par l'esquisse des perspectives proposées par le XIIe Congrès du Parti, par le Programme du P.C.R. d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et de marche en avant de la Roumanie vers le communisme, prouvent, de manière convaincante, que la Roumanie socialiste s'est engagée et s'achemine avec fermeté sur la voie féconde du travail pacifique et de l'humanité, de la liberté et de la dignité.

MARIA ELENA SIMIONESCU

Un point de vue original sur l'idéologie*

Une entreprise ardue dans le domaine de la philosophie politique est celle de remettre en ses droits le concept d'idéologie, par trop saturé des multiples sens, parfois dépréciatifs, qui lui furent attribués. Entre le sens de « science des idées » donné au terme par Destutt de Tracy, et celui d'« idéologie scientifique », utilisé par Lénine, le concept d'idéologie connaît plusieurs hypostases théoriques.

Conçu dans une vision marxiste, étrangère à tout dogmatisme, et s'appuyant sur une solide démonstration, l'ouvrage de Georgeta Florea combat l'idée superficiellement accréditée qui prétend que la formule « idéologie scientifique » renfermerait un paradoxe, et par laquelle on préjuge de l'existence obligatoire d'une opposition entre idéologie et objectivité.

Aux différentes tentatives d'accréditer l'idée de la dévalorisation de l'idéologie à l'époque contemporaine elle répond par de solides arguments concernant la validité de l'idéologie dans le champ théorique, comme mode spécifique de connaissance, en connexion avec la connaissance scientifique. (Il faut préciser que nous n'envisageons pas ici n'importe quelle idéologie, mais seulement l'idéologie progressiste, révolutionnaire). La connaissance de l'idéologie se réalise par le dialogue avec la science, par l'utilisation des moyens scientifiques d'investigation, le résultat étant une connaissance partisane, mais objective, de la vie sociale, la capacité d'élaborer des bases théoriques pour l'action humaine transformatrice. Une telle affirmation se fonde sur la démonstration qu'il n'y a pas d'opposition absolue entre l'attitude partisane et la vérité.

La démarche visant à redéfinir l'idéologie, dans la partie peut-être la plus inédite de l'ouvrage par sa substance (chapitre III), s'appuie sur une ample exégèse concernant la théorie de l'idéologie développée sur les textes (dont certains rarement utilisés jusqu'à présent) tirés des ouvrages de Marx, Engels et Lénine, et sur une valorisation critique équilibrée des théoriciens non marxistes de l'idéologie, comme Max Weber, Karl Mannheim ou Georges Gurvitch.

La première formulation expressément marxiste de la problématique de l'idéologie n'appartient pas, comme on l'affirme d'habitude, à l'*Idéologie allemande*, mais à un ouvrage antérieur de Marx, datant de 1844 — *Contributions à a critique de la philosophie hégélienne du droit. Introduction* — où l'on peut trouver des appréciations sur le double sens de l'idéologie, en tant que reflet véridique de la réalité,

* Georgeta Florea, *Ideologie şi cunoaştere* (« Idéologie et connaissance ») Éditions politiques, Bucarest, 1979.

quand elle est faite par la classe révolutionnaire, ou que fausse conscience, quand son promoteur est la classe réactionnaire. Sont ensuite analysés *Les manuscrits économico-philosophiques de 1844*, où Marx a lancé l'idée de l'aliénation dans l'idéologie, et *La sainte famille*, où Marx et Engels ont démythifié la croyance en la force absolue des idées, montrant l'impossibilité de les réaliser en dehors de la pratique humaine et du conditionnement socio-historique de l'idéologie.

Dans l'*Idéologie allemande* (1845—1846) Marx et Engels ont amplement élaboré les bases matérialistes-dialectiques et historiques de la théorie de l'idéologie. Les hommes sont les producteurs d'idées, mais leur évolution spirituelle dépend du développement économique et social, leur conscience étant « l'existence reflétée dans la conscience », ce qui ne signifie nullement nier le rôle des idées dans l'évolution historique car, sans idéologie, les conditions objectives ne peuvent pas engendrer par elles-mêmes la force politique révolutionnaire. Les ouvrages suivants sont des illustrations très significatives de la théorie de l'idéologie développée par Marx et Engels dans le sens de la lutte idéologique, de l'idée d'État comme force idéologique.

Provoquant des disputes politiques et théoriques acharnées, Lénine a développé à son tour la théorie marxiste concernant l'idéologie, bien qu'il n'eût pas consacré à ce thème un ouvrage spécial, soulignant que l'idéologie progressiste accorde l'esprit scientifique et l'esprit révolutionnaire. Georgeta Florea rappelle dans son ouvrage l'idée de Lénine, selon laquelle « l'esprit de parti conditionne l'objectivité de la théorie de la classe ouvrière, et la seule perspective scientifique sur la réalité sociale est la perspective idéologique ».

Dans la perspective de la philosophie et de la sociologie non marxistes, l'idéologie s'oppose généralement à la science, ceci étant le cas des conceptions concernant le rapport entre la détermination sociale et la détermination idéologique (nous pensons particulièrement à la thèse néo-positiviste de la « neutralité axiologique » — de Weber et Topitsch, à celle sur l'incompatibilité entre la connaissance scientifique et le conditionnement social, de Karl Mannheim — ou à la thèse de Talcott Parsons sur la dépréciation de la connaissance idéologique du fait qu'elle s'écarte de l'objectivité scientifique) ou des définitions génétiques, structurales, fonctionnelles du concept d'idéologie. L'interprétation unilatérale de l'idéologie, l'analyse abstraite du rôle de la science et de la technique à l'époque contemporaine ont conduit de nombreux philosophes et politologues non marxistes contemporains (R. Aron, D. Bell, B. de Jouvenel, J. K. Galbraith, A. Touraine ou ceux du groupe connu sous le nom de « la nouvelle philosophie ») à la théorie de la « désidéologisation », qui postule la disparition des phénomènes spécifiques générateurs d'idéologie, l'établissement d'un consensus entre les classes, l'opposition totale de la science à *toute* idéologie, le refus de celle-ci au nom de « l'objectivité scientifique ». À cette vision G. Florea répond avec les arguments du sociologue français J. W. Lapierre, qui affirmait avec beaucoup de lucidité qu'« annoncer la fin des idéologies ne peut être qu'une manière (idéologique) de prendre connaissance du déclin de sa propre idéologie. »

Dans le chapitre sur la connaissance idéologique, type fondamental de connaissance, on discerne un point de vue net sur le sens générique du terme d'idéologie, qui « désigne toutes les productions spirituelles (représentations, idées, théories, conceptions, doctrines, opinions, mentalités, états d'esprit, principes, normes, symboles etc.) nées de la connaissance de type idéologique ». Tout en excluant la voie mystico-irrationnelle par laquelle l'homme se situerait dans le monde, l'auteur souligne que celui-ci ne disposerait en réalité que de deux types fondamentaux de connaissance — la connaissance scientifique et la connaissance idéologique. Dans le cas de la connaissance scientifique il suit la logique universelle suivant laquelle le particulier est rattaché au général et le sujet connaissant n'ajoute rien à l'existence qu'il étudie, alors que dans le cas de la connaissance idéologique le général est rattaché au particulier et le sujet connaissant ajoute à l'existence le projet humain, c'est-à-dire qu'il projette dans la réalité les idéaux humains. La connaissance idéologique comporte de multiples fonctions car elle suppose, structurellement, outre la connaissance, l'évaluation, l'appréciation, la valo-

risation et l'engagement praxéologique — facteurs extralogiques qui lui confèrent sa spécificité. En ce sens elle est partisane, impliquant des éléments affectifs, émotionnels, qui ne peuvent cependant pas la réduire à une doctrine et la rendre incompatible avec l'objectivité, car elle s'objective aussi bien en éléments de facture intelectuelle (concepts, idées, hypothèses) ou psychologique (états, sentiments, passions) qu'en éléments de facture plus complexe, intellectuels et psychologiques (mentalités, convictions, opinions, états d'esprit). Ce sont des arguments solides à l'intention de ceux qui déprécient, par une interprétation faussée du rapport objectivité-idéologie, la valeur et la fonction sociales de la connaissance idéologique.

Naturellement, l'objectivité de la connaissance idéologique diffère de l'objectivité de la connaissance scientifique. Loin d'être neutre à l'égard de l'objet qu'elle étudie, la connaissance idéologique adopte une attitude partisane, ce qui lui permet de selectionner les faits et de proposer des moyens de réalisation des objectifs sociaux en rapport avec un idéal de vie. En fait, ce n'est pas l'esprit partisan qui ruine l'essence de l'objectivité de la connaissance idéologique, mais la prétendue neutralité. La vision scientifique n'est nullement une vision neutre, de sorte que l'alternative science/idéologie apparaît comme un non-sens, correcte étant seulement la formule qui accepte à la fois la connaissance scientifique et la connaissance idéologique, l'une et l'autre créatrices de nouveau et de progrès.

Le substrat dialectique, socio-historique de l'idéologie marxiste et la perspective d'un système de valeurs authentiquement humanistes rendent sensible la réflexion critique à une attitude active-objective et validée par la pratique, celle de la concordance des intérêts et de la connaissance. L'idéologie, sous sa forme politique, morale, philosophique, juridique, artistique, etc., est une nécessité profondément ressentie par les hommes et c'est pourquoi elle a, en même temps que la science, des fondements ontiques et une justification dans la subjectivité de l'homme.

ADELA BECLEANU IANCU

Collections roumaines de documents historiques

Les commencements de la publication de documents historiques se confond avec l'entrée de l'historiographie roumaine dans la phase de son développement moderne. Nicolae Bălcescu (1819—1852) et Mihail Kogălniceanu (1817—1891) étant également les premiers éditeurs de sources, dans les pages des périodiques « *Arhiva românească* » (Iași, 1840) et « *Magazin istoric pentru Dacia* » (Bucarest, 1845—1847).

L'initiative prise par ces deux grands historiens fut continuée par Theodor Codrescu qui fit paraître en 1862 le premier tome d'une collection, en 25 volumes, intitulée *Uricarul* (« Le scribe ») parus dans un intervalle de 43 ans, collection où la passion pour les témoignages du passé réunit des sources de toutes sortes, du pays aussi bien que de l'étranger. Le *Tezaur de monumente istorice* (« Trésor de monuments historiques »), édité par A. Treboniu-Laurian en trois volumes, entre 1862 et 1864, où prédominent les sources narratives, témoigne du même caractère composite.

L'activité d'éditeur de textes historiques de Bogdan Petriceicu Hasdeu (1838—1907) donna un nouvel essor à l'édition scientifique des documents. Personnalité prodigieuse et esprit encyclopédiste, Hasdeu apporta dans tous les domaines abordés une touche d'originalité et de modernité mais les multiples directions dans lesquelles il se manifeste ne lui laissèrent pas le loisir nécessaire pour une édition systématique des sources, à laquelle il avait destiné une publication spéciale, *Arhiva istorică a României. Colecțiune critică de documente asupra trecutului român începînd de la timpii cei mai îndepărtați și pînă la anul 1800* (« Archive historique de la Roumanie. Collection critique de documents sur le passé roumain depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1800 »).

À la charnière des XIXe et XXe siècles, quatre grands écrivains, dont l'activité marque une nouvelle étape dans le développement de l'historiographie roumaine, contribuent d'une façon décisive au progrès de l'édition scientifique des documents et jettent les fondements de l'école roumaine d'archéologie: Nicolae Iorga (1871—1940)

en premier lieu, qui, par de laborieuses investigations dans les archives du pays et de l'étranger, renouvelle et élargit considérablement la base documentaire des recherches consacrées à l'histoire du peuple roumain, la plupart de ses éditions de textes étant encore utilisées de nos jours; Ioan Bogdan (1864—1919), le plus remarquable slaviste roumain, qui réalisa, avec son édition des *Documentele lui Ştefan cel Mare* (« Les Documents d'Étienne le Grand », 2 vol., 1913), un modèle de rigueur scientifique dans la publication des sources documentaires: Dimitrie Onciul (1856—1923), lequel, sans être à proprement parler un éditeur de textes, est le créateur de l'école critique dans l'historiographie roumaine insistant sur l'analyse critique des textes et contribuant ainsi au perfectionnement des techniques d'édition; enfin Demostene Russo (1869—1938) qui théorisa également les principes de l'édition en donnant d'excellentes indications pratiques et dont l'ouvrage *Critica textelor şi tehnica ediţiilor* (« Critique des textes et technique des éditions », 1912) devint la « bible » des éditeurs de sources de Roumanie. L'activité de tous ces érudits créa et modela une école roumaine d'archéographie qui pouvait être fière de ses réalisations, dont la valeur est reconnue sur le plan international et qui engendra une tradition continuée aujourd'hui au niveau des nouvelles exigences parues dans le domaine de la publication des sources.

Parmi les grandes collections de documents concernant l'histoire du peuple roumain, il convient de mentionner en premier lieu le grand corpus national de documents médiévaux *Documenta Romaniae Historica*, dont on commença la publication en 1965. Dans le corpus exhaustif devaient être publiés, en quatre séries (A. la Moldavie; B. la Valachie; C. la Transylvanie; D. Les relations entre les pays roumains), tous les documents trouvés dans les archives roumaines relatifs au Moyen Age roumain jusqu'à l'instauration du régime phanariote en Moldavie (1711) et en Valachie (1716) et jusqu'à la révolte de Bobîlna (1437) en Transylvanie, ceux de la série D. allant jusqu'au XVIIe siècle. L'étendue de la période historique retenue et l'abondance du matériel documentaire rendaient pratiquement impossible une publication intégrale, les documents devant être édités dans le cadre de collections thématiques. *Documenta Romaniae Historica* (14 volumes parus jusqu'à nos jours) représente incontestablement la plus importante réalisation de l'historiographie roumaine contemporaine dans le domaine de l'édition des sources: les documents sont publiés dans la langue dans laquelle ils ont été rédigés (latin, slavon, roumain) — leur transcription se conformant à des normes qui permettent au chercheur une reconstitution aisée de l'original — et sont accompagnés de traductions fidèles et d'indications bibliographiques.

Parmi les collections thématiques de documents internes, les deux volumes de *Documente privind relaţiile agrare în veacul al XVIII-lea* (« Documents concernant les relations agraires au XVIIIe siècle ») qui ont permis de considérer sous un autre jour la politique de réforme des princes phanariotes, présentent un intérêt particulier. Le rôle déterminant des réalités roumaines dans la décision de Constantin Mavrocordat d'abolir le servage (1746 en Valachie en 1749 en Moldavie), une véritable « première » dans la politique des souverains de l'Europe centrale et orientale a pu ainsi jouir d'une compréhension correcte. La crise du régime féodal, la genèse et le déroulement de la révolte de 1821 peuvent être étudiés grâce à la collection en 5 volumes, *Răscoala din 1821* (« La révolte de 1821 »), qui réunit les pièces les plus importantes concernant cet héroïque épisode de la lutte pour l'émancipation sociale et nationale organisée sous la conduite de Tudor Vladimirescu.

L'une des réalisations de l'ancienne historiographie roumaine qui continue de nos jours encore à rendre d'importants services aux chercheurs est la collection *Anul 1848 în Principatele române* (« L'année 1848 dans les Principautés roumaines », 6 volumes, parus entre 1902 et 1916), qui renferme une riche information sur les événements révolutionnaires de Moldavie et de Valachie, complétée au cours des trois dernières décennies par des volumes indépendants. La publication d'une ample série, complémentaire, consacrée à *Revoluţia de la 1848 din Transilvania* (« La Révolution de 1848 en Transylvanie ») a été aussi commencée en 1977. La collection *Documente privind Unirea Principatelor* (« Documents concernant l'Union des Principautés ») est consacrée au grand moment de l'Union de la

Moldavie avec la Valachie. Trois volumes ont déjà paru, qui comprennent des documents des archives roumaines des années 1854—1857, les rapports du consulat autrichien de Iași des années 1856—1859 et la correspondance politique des années 1855—1859 de certains leaders du mouvement unioniste tels que Mihail Kogălniceanu, Costache Negri, Vasile Alecsandri, etc. D'un grand intérêt pour la formation de l'État national roumain demeure également la vieille collection *Acte și documente relative la istoria renașterei României* (« Actes et documents concernant l'histoire de la renaissance de la Roumanie »), dont les dix volumes furent édités entre 1889 et 1909.

Une collection spéciale est consacrée à *Războiul pentru independență din anii 1877—1878* (« La Guerre de l'indépendance des années 1877—1878 », 10 volumes) permettant de reconstituer les opérations militaires et les actions diplomatiques; parue en 1952—1953, elle fut complétée par une nouvelle série, éditée à l'occasion du centenaire de l'Indépendance (1977) et intitulée *Independența României* (« L'indépendance de la Roumanie »).

L'apparition et le développement du mouvement ouvrier de Roumanie constituèrent l'un des facteurs essentiels de l'évolution de la société moderne et contemporaine de notre pays, si bien que l'étude de cet aspect fondamental de l'histoire nationale se trouve au centre de l'attention de l'historiographie roumaine. Un important fonds d'information nous est offert en ce sens par la collection *Documente din istoria mișcării muncitorești din România (1821—1921)* (« Documents de l'histoire du mouvement ouvrier de Roumanie 1821—1921 », 6 volumes).

La collection *Documente privind istoria militară a poporului român* (« Documents concernant l'histoire militaire du peuple roumain ») dont quatre volumes concernant les années 1878—1891 et quatre autres consacrés à l'insurrection d'août 1944 et aux luttes livrées par l'armée roumaine et les formations patriotiques de combat contre les unités de la Wehrmacht, entre le 23 et le 31 août 1944 ont déjà paru, constitue également un corpus spécialisé de valeur.

Parmi les collections de documents trouvés dans les archives étrangères, outre celles dues à N. Iorga *(Acte și fragmente cu privire la istoria românilor* — « Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains » et autres), la plus connue parce que la plus fréquemment citée est la collection *Hurmuzaki* (deux séries, une ancienne et une nouvelle, 49 volumes), à la publication de laquelle ont prêté leur concours des spécialistes de prestige tels N. Iorga, I. Bogdan, Andrei Oțetea, etc.

En dépit de son caractère succinct, cette présentation des collections de sources les plus importantes donne, croyons-nous, la mesure de l'effort de l'historiographie pour offrir une base d'information solide pour l'histoire du peuple roumain, histoire de lutte acharnée pour l'unité et l'indépendance nationale.

FL. CONSTANTINIU

REVUE DES REVUES

Revista de istorie

Depuis plus de trente ans « *Revista de istorie* » apporte une contribution remarquable au développement de l'historiographie roumaine contemporaine et à la mise en valeur des recherches historiques authentiques. En tant qu'organe représentatif du front historique, elle a publié de nombreuses études et communications scientifiques d'histoire ancienne, médiévale, moderne et contemporaine, de la Roumanie et universelle, ainsi que de théorie et de méthode de l'historiographie. Dans ses colonnes sont présentées la continuité et la permanence des Roumains sur le territoire du pays, des moments de l'évolution du peuple roumain et de sa lutte pour l'unité et l'indépendance, les actions pour la libération sociale et nationale, pour la création, de nos jours, de la société socialiste multilatéralement dévelopée.

Après 1944, le développement de l'historiographie enregistre un essor particulier dû au planning des fouilles, à l'organisation d'un système de publication du corpus national de documents et à l'étude du mouvement ouvrier révolutionnaire et démocratique — négligés dans le passé. C'est dans ce contexte que la revue trimestrielle « *Studii* » commence à paraître en 1948. Encyclopédique, scientifique, et philosophique à ses débuts, uniquement historique et philosophique par la suite, paraissant tous les deux mois à partir de 1955, et portant le sous-tirre de « Revistă de istorie » elle est demeurée jusqu'à nos jours exclusivement consacrée à l'histoire, mais ce n'est que depuis 1974 qu'elle s'est transformée en un mensuel et porte le seul nom de « *Revista de istorie* ».

Se situant sans défaillir sur les positions du matérialisme historique, la revue met en discussion de nombreux problèmes concernant la périodisation de l'histoire de la Roumanie, la situation économique du pays à différentes époques, le développement des forces de production, la lutte des classes et, de manière constante, le rôle des masses populaires dans l'édification de l'histoire, problèmes que l'historiographie plus ancienne n'avait abordés que sporadiquement et le plus souvent ignorés. La base documentaire de la recherche ayant été ainsi élargie, la revue se consacre à l'interprétation approfondie des moments importants de l'histoire de la Roumanie et offre aux lecteurs des numéros et des rubriques qui mettent en relief des faits et des conceptions nouvelles à même d'élucider certains aspects de l'histoire nationale ou universelle et où sont étudiées la vie et l'activité des personnalités de marque de la science et de la culture roumaine ou étrangère.

Dans les quinze dernières années, au cours desquelles la Roumanie a connu le développement le plus dynamique et le plus fertile de toute son histoire, un nouveau souffle, un regard nuancé sur les phénomènes étudiés s'est également imposé dans les sciences sociales, dans le domaine de l'historiographie. Les orientations scientifiques humanistes concernant le rôle de la personnalité dans l'histoire — rôle qui ne saurait être présenté de manière juste qu'en rapport étroit avec la classe sociale à laquelle elle appartient —, ou bien concernant l'interprétation objective des événements socio-politiques, sont devenues très productives. Ceux qui entreprennent d'élaborer des études ou des monographies relatives à l'histoire — plus ancienne ou plus récente — de la patrie s'en tiennent fermement au principe selon lequel la valeur d'une histoire effectivement scientifique consiste dans la présentation objective des faits, dans leur juste interprétation, l'histoire constituant de la sorte un miroir de la conscience de soi-même du peuple, des classes, réunissant l'expérience de vie et de combat des masses et des dirigeants.

Des moments tout particuliers, dont certains représentent de véritables pierres de touche de l'histoire moderne et contemporaine du pays jouirent d'une nouvelle et ample présentation dans les colonnes de la revue. C'en est le cas des révolutions de 1821 et de 1848, de la révolte paysanne de 1907, des combats de Mărăşeşti en 1917, des différentes étapes de la constitution de l'État national unitaire roumain, de la grève générale de 1920, de la création du Parti Communiste Roumain (1921), de la révolution de libération nationale et sociale, antifasciste et anti-impérialiste de 1944, etc.

La revue s'est également éfforcée, dans la mesure de ses possibilités et de la documentation qui se trouve à notre disposition, de contribuer à l'étude et à l'interprétation des événements d'ample résonance sur le

plan mondial, tels que la Commune de Paris, la création de la première Internationale, l'édification de l'unité de l'Italie, la guerre pour l'Indépendance des États-Unis d'Amérique, la Révolution d'Octobre et la création de l'URSS, la Résistance antifasciste européenne, la fondation de l'ONU, etc.

De nouveaux aspects importants de la vie et de l'œuvre de personnalités proéminentes de la culture, des sciences ou de la vie politique roumaines ont été révélés au public, notamment par des études consacrées à Dimitrie Cantemir, Petru Maior, Constantin Cantacuzino, Tudor Vladimirescu, Nicolae Bălcescu, Mihail Kogălniceanu, Avram Iancu, Alexandru Ioan Cuza, Nicolae Iorga. Faisant justice des appréciations fausses ou dogmatiques qui avaient été avancées sur certaines personnalités ou époques historiques surtout au cours des années 50, les articles de la revue analysent impartialement l'activité des dirigeants politiques du passé, leurs qualités aussi bien que leurs limites ou leurs défauts, dévoilant ce qui a été avance et progrès, stagnation ou ombre au long de notre histoire et contribuant à l'élaboration d'une histoire proche de la réalité, d'une histoire véridique du pays.

Des moments de marque de la période contemporaine — tels que, par exemple, les congrès et les conférences nationales du Parti Communiste Roumain, les débats autour de son Programme, les problèmes soulevés par les conférences républicaines des cadres de l'enseignement et des chercheurs du domaine des sciences sociales, le Congrès de l'éducation et de l'enseignement à l'échelle nationale de 1980 — ont constitué autant d'occasions, pour « *Revista de istorie* », de mettre en évidence les résultats obtenus, tout comme les tâches prioritaires du développement futur de l'historiographie en Roumanie.

Dernièrement, grâce aux recherches approfondies, dont les résultats sont rendus publics par la revue, des possibilités supérieures furent révélées pour la revalorisation de l'œuvre d'importants historiens roumains du passé, tels que: Eudoxiu Hurmuzaki, C. Giurăscu, Gr. Tocilescu, Ioan Ursu, Ion Nistor, Lucreţiu Pătrăşcanu, etc. Dans ces mêmes conditions d'effervescence créatrice des numéros spéciaux ou des rubriques anniversaires furent élaborés, consacrés à des événements de taille de l'histoire de la patrie — comme la grande victoire anti-ottomane de Vaslui (1475) du voïvode de Moldavie, Étienne le Grand, l'union des pays roumains sous le sceptre de Michel le Brave en 1600 — ou à la commémoration de certaines personnalités de premier rang de l'histoire roumaine: les voïvodes Vlad Ţepeş, Petru Rareş, Jean le Brave, etc.

La revue s'est également inscrite dans le paysage de l'historiographie nationale par les discussions organisées ou qu'elle a mises en valeur, relatives, par exemple, aux prémisses, au déroulement et aux conséquences de l'instauration, le 6 mars 1945, du gouvernement révolutionnaire-démocratique dirigé par le Dr Petru Groza, à la fonction politique et éducative de l'histoire ou, plus récemment, par l'analyse des manuels d'histoire utilisés dans les lycées, à la lumière des impératifs scientifiques et pédagogiques actuels.

Publication de la section d'histoire et d'archéologie de l'Académie des sciences sociales et politiques, « *Revista de istorie* » a publié régulièrement des parties ou des chapitres des deux synthèses monumentales en voie d'élaboration: *Istoria României* (« L'Histoire de la Roumanie », en 10 volumes) et *Istoria universală* (« L'Histoire universelle », en 6 volumes). Les historiens engagés dans l'élaboration des deux traités entreprennent d'approfondir les recherches concernant toutes les étapes de la formation et du développement du peuple roumain, ses luttes séculaires pour la liberté, la justice et l'indépendance, ainsi que celles relatives à la période du nouveau régime socialiste, et — pour ce qui est de l'histoire générale — d'offrir aussi bien aux spécialistes qu'à un public plus large une vision propre du déroulement du processus historique mondial depuis ses débuts jusqu'à ce jour.

La revue s'est dernièrement occupé du 2050e anniversaire de la création de l'État dace centralisé et indépendant, publiant des études relatives à cette période, aux antécédents et aux conséquences du phénomène, en vue d'élucider et de compléter — à partir de nouvelles recherches archéologiques — les renseignements que nous possédons sur ce grand État daco-gète de Burébista.

Dans l'atmosphère des préparatifs en vue du XVe Congrès international des sciences historiques — Bucarest 1980, « *Revista de*

istorie » a publié, au cours des deux dernières années, presque dans chaque numéro, une rubrique spéciale consacrée à des questions extraites des thèmes du Congrès ou à des problèmes adjacents. C'est ainsi que furent inclus dans ses colonnes des problèmes d'histoire de la Roumanie et d'histoire universelle, des directions de la recherche en démographie historique et climatologie historique, des problèmes de méthodologie ou de technique de la recherche, telle que la statistique mathématique ou l'informatique. Dans certaines de ces études, des attitudes fermes ont été prises, à base d'arguments scientifiques, contre le points de vue erronés concernant l'histoire du peuple roumain, dus soit à l'ignorance des faits, soit, parfois, à une position de mauvaise foi, ignorant l'objectivité et l'esprit de haute moralité qui doivent toujours régir l'activité des historiens. En vue du Congrès, la revue s'est proposé aussi de réaliser un numéro spécial consacré entièrement au développement de l'historiographie roumaine dans les années du socialisme.

Sa tâche permanente n'en demeure pas moins la publication et la fructification à un niveau supérieur des plus récentes recherches, la mise en évidence des problèmes de méthodologie à la lumière des progrès réalisés dans ce domaine, le développement des recherches de théorie de l'histoire, ainsi que l'information et la critique scientifique à jour, exercée sur l'ample programme du domaine de l'histoire mis en œuvre par les maisons d'édition de Roumanie.

ION APOSTOL

Anale de istorie

La revue « *Anale de istorie* » paraît depuis 1955 sous l'égide de l'Institut d'études historiques et socio-politiques relevant du Comité Central du Parti Communiste Roumain; éditée au début sous le nom de « *Analele Institutului de istorie a partidului de pe lîngă C.C. al P.M.R.* », cette publication bimestrielle (trimestrielle seulement en 1955) changea son titre en « *Analele Institutului de studii istorice şi social-politice de pe lîngă C.C. al P.C.R.* » à partir du no 2—3/1966, puis en « *Anale de istorie* » à partir de 1969, tout en continuant a dépendre du même Institut.

Les études et les articles qui paraissent dans ses pages traitent de questions appartenant à des domaines fondamentaux de l'histoire de la Roumanie — histoire du mouvement ouvrier, de ses débuts jusqu'à nos jours; histoire du Parti Communiste Roumain; moments et processus essentiels, socio-économiques, politiques et culturels, de l'histoire moderne et contemporaine du pays — à une large gamme de problèmes d'actualité de la philosophie de l'histoire et de la méthodologie de la recherche historique, ainsi que d'un certain nombre de sujets théoriques de l'économie politique, de la sociologie et de la politologie, comportant des implications dans le domaine historique. Une importante partie de la publication est consacrée aux recherches concernant l'histoire du mouvement communiste et ouvrier international, l'instauration et le développement des régimes socialistes, les mouvements démocratiques et progressistes et les mouvements de libération nationale.

« Mémoire de l'humanité » et, surtout, « initiatrice à la vie », l'histoire constitue un généreux instrument d'incessant enrichissement de la conscience des masses, d'éducation révolutionnaire et patriotique du peuple, de formation de l'homme nouveau; elle représente pour le peuple roumain « le premier livre de la nation » — selon l'expression du grand patriote et révolutionnaire roumain Nicolae Bălcescu. C'est en elle que le peuple se retrouve, sur elle qu'il appuie ses droits nationaux, en elle qu'il trouve les fondements de la compréhension du présent et de la préfiguration de l'avenir. C'est en ce sens que le Programme du Parti Communiste Roumain, dans l'initiation et l'élaboration duquel Nicolae Ceauşescu, secrétaire général du parti, joua un rôle décisif, constitue une expression éloquente de la conception de l'histoire roumaine en tant que lutte des masses pour la liberté et la justice, pour le progrès et la civilisation. Dans l'esprit du matérialisme dialectique et historique, ce document essentiel synthétise l'expérience de l'histoire de plus de deux millénaires du

peuple roumain, ses luttes héroïques livrées au fil du temps pour le progrès social, pour l'indépendance et l'unité nationale.

Dans cette large perspective le fait d'avoir conçu le processus historique en tant que résultante complexe de l'évolution de la société roumaine dans son ensemble, dans laquelle se trouvent englobées toutes les forces sociales et politiques et qui s'est intégrée dans les circonstances internationales propres aux différentes périodes historiques, acquiert une valeur théorique et méthodologique tout particulière, pour l'activité de l'Institut.

L'histoire du mouvement ouvrier et du Parti Communiste Roumain est indissolublement liée au développement économique, politique, scientifique et culturel du pays, au progrès des forces productives, à l'action des lois sociales objectives, se désignant comme partie intrinsèque de l'histoire de la patrie. Le mouvement ouvrier s'inscrit organiquement dans l'histoire de la Roumanie, non seulement parce qu'il représente le résultat du développement processuel antérieur, mais aussi parce qu'il constitue la partie la plus vivante, la plus dynamique, la plus génératrice de significations du complexe si riche et divers de la réalité sociale contemporaine. Les buts d'action du parti révolutionnaire se constituent en grands buts sociaux et nationaux du peuple. Tel est le fondement théorique en vertu duquel, dans les écrits des historiens roumains, publiés par « *Anale de istorie* » on a pu considérer l'apparition de la classe ouvrière, de son parti, comme une expression objective des relations et des exigences du développement ascendant de notre peuple, on a présenté le long chemin parcouru par les forces révolutionnaires et progressistes, l'évolution de la classe ouvrière depuis sa naissance jusqu'à sa transformation en classe dirigeante de la société, en principale force de la nation socialiste.

L'ancienne historiographie excluait presque totalement le mouvement ouvrier de l'histoire de la patrie, et pendant toute une période, heureusement dépassée, les recherches historiques ne considérèrent q'unilatéralement le cadre de manifestation et la contribution des autres forces sociales et politiques qui s'étaient inscrites sur la ligne du progrès, les faits de l'histoire générale du pays étant présentés et interprétés comme détachés du contexte des événements et des phénomènes qui les avaient engendrés. L'étude multilatérale de ce que le parti de la classe ouvrière a apporté en tant que traits propres, distinctifs dans le paysage de la vie sociale et politique roumaine — la pensée théorique progressiste et l'activité révolutionnaire mise résolument et sans trève au service des intérêts vitaux du peuple — a conduit le collectif rédactionnel à une large compréhension des données du mouvement ouvrier, ainsi que de tout le processus historique de la société roumaine.

C'est une attitude qui a réclamé et réclame de la part de notre activité de recherche et publication l'investigation scientifique créatrice, le jugement critique, la reconstitution objective des faits, l'évocation vivante à même de rendre le processus révolutionnaire dans toute sa complexité. Dans les analyses entreprises on n'a omis ni les échecs, ni les ombres, et ni les limites mais on a aussi situé à leur altitude réelle les moments de pointe, les accomplissements qui ont conféré substance et solidité à l'histoire de la patrie, à commencer par les réalisations des ancêtres du peuple roumain — les Daces —, à continuer par les luttes de nos devanciers pour la liberté, l'indépendance et l'unité nationale, par les luttes de classe dirigées par le parti des communistes pour la mise en œuvre de la révolution et de la construction socialiste et à terminer par l'œuvre d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et la marche en avant de la Roumanie vers le communisme.

« *Anale de istorie* » a souligné, dans ce contexte, le fait que le parti de la classe ouvrière s'est acquitté avec succès de sa mission historique, partant dans son activité de la profonde compréhension, à la lumière des idées du socialisme scientifique, des coordonnées de l'histoire de la patrie, des réalités concrètes, spécifiques, socio-économiques et politiques roumaines et servant les intérêts, les desiderata et les idéaux du peuple dans le sein duquel il est né. Cette orientation de l'activité de la revue a permis de rendre, dans toute son ampleur, l'histoire de plus d'un siècle de la classe ouvrière de Roumanie et de près de neuf décennies de son parti, l'expérience acquise au cours des grandes confrontations de classe, la marche impétueuse de la révolution et celle de la construction socialiste, les sentiments constants de profond patriotisme et de solidarité internationale de la

classe ouvrière roumaine, le caractère objectif et nécessaire de l'accroissement du rôle dirigeant de la classe ouvrière, de son parti.

Dans l'activité de la revue « *Anale de istorie* », le problème du rapport existant entre les facteurs intérieurs et extérieurs dans le cadre du développement sociohistorique, son interprétation juste sont de nature à permettre d'éviter l'unilatéralité, d'établir leur rôle réel, à les considérer dans leur interdépendance dialectique. Une importance de principe particulière a, dans ce sens, la thèse de la dialectique matérialiste, confirmée par la pratique sociohistorique, selon laquelle la source de toute transformation et de tout développement, aussi bien dans la nature que dans la société, se trouve à l'intérieur des phénomènes et des processus mêmes. Cette direction méthodologique de la revue s'est matérialisée dans l'étude de l'histoire du mouvement ouvrier et du parti communiste, dans sa connexion avec l'ensemble des facteurs déterminants du développement de la société roumaine. Elle a trouvé son reflet dans l'élaboration de certains textes à thématique majeure et implications profonds, découlant de la façon d'aborder et de traiter les problèmes du mouvement ouvrier et de notre parti, ainsi que de l'extension donnée à l'étude du mouvement ouvrier international et de l'édification du nouveau régime dans les autres pays socialistes. À remarquer, en rapport avec ces derniers aspects, les contacts, les débats scientifiques, la publication mutuelle d'études et d'articles qui, réalisés sur la base de plans existants de collaboration bilatérale entre notre Institut et les instituts similaires, ont conduit à un enrichissement réciproque de la connaissance. Cette riche activité, reflétée dans les pages de la revue « *Anale de istorie* », permet de souligner l'utilité de la méthode à l'aide de laquelle tant de traits et d'aspects communs ou spécifiques ont pu être dégagés de même que de vérifier dans notre domaine d'activité aussi la nécessité de l'application créatrice et appropriée des principes généraux et des thèses du socialisme scientifique, aux conditions concrètes de chaque pays ainsi qu'aux objectifs de chaque période et étape historique.

VIRGIL SMÂRCEA

Revista arhivelor

Après une tentative avortée de publier une « revue des archives de l'État Roumain », qui aurait eu lieu vers la fin de la septième décennie du XIXe siècle, les objectifs d'ordre national de l'archivistique roumaine ont conduit à la parution du périodique trimestriel « *Revista arhivelor* ». Parue en 1924, quelques années après le parachèvement du processus de formation de l'État national unitaire roumain (1er décembre 1918) « *Revista arhivelor* » s'est proposé dès le début de souligner l'importance des archives pour l'histoire du peuple roumain et de militer en permanence en faveur du caractère scientifique de l'archivistique.

Un regard retrospectif sur les thèmes abordés et les articles publiés dans la revue révèle clairement qu'au-delà de l'importance culturelle et scientifique des archives, généralement reconnue à toutes les époques, les contemporains de la revue en avaient compris l'importance politique et pratique, étroitement liée à l'actualité, et le fait qu'elles servaient directement la stratégie du gouvernement. « *Revista arhivelor* » a milité pour une meilleure organisation et administration des archives par la connaissance du cadre historique de leur existence et par la mise en place d'une législation dynamique et de normes techniques en incessant perfectionnement. Servant de guide pour la connaissance, la discussion et la solution des problèmes théoriques et pratiques du travail aux archives, la revue a joué et joue encore un rôle important dans l'effort visant à établir la place que l'archivistique mérite parmi les sciences de l'information et elle a aussi aidé à définir la position des Archives de l'État roumain dans l'infrastructure du système national de documentation.

Au cours des 57 années écoulées depuis sa parution, l'organe de presse de la Direction générale des Archives de l'État a présenté à l'opinion publique toutes les réalisations dans le domaine de la conservation et l'utilisation systématique des documents; elle a relevé les mesures visant la modernisation du travail dans les archis grâceve aux techniques et

technologies que la société contemporaine met à la disposition de l'archiviste; elle a souligné le grand progrès fait dans le domaine de la construction de nouveaux locaux destinés aux archives. Plus particulièrement, « *Revista arhivelor* » a contribué à faire connaître l'activité des laboratoires roumains de reprographie et de restauration des documents écrits sur tous les types de supports et a popularisé l'application des systèmes d'identification automatique des informations à l'aide d'équipements électroniques. La revue accorde la plus grande importance au rôle des Archives de l'État roumain dans l'organisation, l'administration, l'utilisation et la conservation des fonds et collections d'archives, conformément au principe que ceux-ci représentent une richesse nationale, indifféremment de celui qui les détient. Dans ce sens, la revue a pour profession de foi de former un large courant d'opinion en faveur de la découverte et de la conservation des documents d'archive, tellement importants pour la société humaine.

En rapport avec les exigences de l'époque, la revue a réussi à s'imposer comme une source élevée d'informations pour la recherche scientifique nationale et comme une tribune de l'expérience dans la formation d'un personnel spécialisé. L'intérêt à l'égard de l'expérience internationale dans l'activité des archives, par des échanges de délégations d'archivistes réalisés conformément aux accords gouvernementaux s'y manifeste aussi sous une forme nouvelle. De plus, un grand nombre de pages de la revue est réservé aux articles concernant la participation roumaine aux activités du Conseil International des Archives et de ses organismes. Dans le cadre de ce Conseil, la Direction générale des Archives de l'État roumain est représentée non seulement dans le comité de direction mais aussi par des membres permanents et des correspondants; le rédacteur en chef de la Direction fait partie des correspondants de la revue « *Archivium* » et il est en même temps un des membres des Comités C.I.A. pour les archives économiques et pour la formation professionnelle des archivistes.

Afin de faciliter l'étude des divers types de sources historiques conservées dans les archives roumaines, de toutes les époques et dans les langues différentes, comme conséquence de la participation des Roumains à l'édification de la civilisation européenne et universelle, le programme de la revue a prévu la publication permanente d'études concernant les sciences auxiliaires de l'histoire, qui aident les scientifiques dans leur approche des domaines de l'activité humaine les plus divers.

Les études de diplomatique, sigillographie, paléographie, chronologie, généalogie, héraldique, d'expertise graphique, de codicologie, sur les filigranes etc., témoignent de l'activité déployée par la revue en vue du développement de l'histoire en tant que science et plus généralement en faveur du développement des sciences sociales, conformément au principe moderne des études multidisciplinaires. Dans ce sens, et afin d'exemplifier le rôle que « *Revista arhivelor* » joue en sa qualité d'instrument de documentation scientifique, il faudrait mentionner les numéros 1—2/1974, qui comprennent une vaste monographie concernant *Les nouvelles armoiries des départements et des villes-municipes de la République Socialiste de Roumanie.* L'étude, présentée aux lecteurs en roumain et en français est incontestablement — si l'on tient compte de son succès à l'étranger — l'une des synthèses les plus importantes traitant du développement de l'héraldique départementale et municipale roumaine et une contribution intéressante à l'évolution de l'héraldique européenne en général, une preuve que le phénomène héraldique a été depuis toujours un reflet des préoccupations et des aspirations de la société au sein de laquelle il s'est produit. Sous le même ordre d'idée, il faut encore mentionner le numéro 3/1979, qui publie les documents de *La réunion du Comité international de sigillographie* de Bucarest, de septembre 1978.

Conçue comme une publication destinée à mettre en circulation des études d'analyse historique justifiées par l'abondance des sources entrées dans le circuit scientifique grâce à l'organisation moderne du patrimoine de documents nationaux, « *Revista arhivelor* » a toujours servi l'histoire roumaine et attiré l'attention de l'historiographie internationale. Il est donc tout naturel qu'on retrouve dans ses pages des études et des séries de documents, des présentations de fonds et de collec-

tions d'archives de Roumanie ou de l'étranger qui traitent de l'origine du peuple roumain, de la formation des États féodaux roumains et de l'État national roumain, du droit roumain le long des siècles, des institutions caractéristiques aux Roumains, du développement économique, politique, social et culturel unitaire de la nation roumaine, en harmonie avec l'évolution de l'Europe et des peuples voisins, ou bien de la conscience nationale et de la solidarité culturelle et politique des Roumains, indifféremment de la région où ils vivent.

La rédaction de « *Revista arhivelor* » et ses collaborateurs de renommée, parmi lesquels on a pu compter au long des années Dimitrie Onciul, Nicolae Iorga, Ioan Bianu, Constantin Moisil, Ştefan Meteş, Teodor Bălan, Andrei Veress, C.C. Giurescu, Ioan Bogdan, Ioan Lupaş, Aurelian Sacerdoţeanu, Ioan Filitti, Gh. Ghibănescu, Ilie Minea, H. Dj. Siruni, M. Guboglu, St. Pascu, Emil Vîrtosu, P.P. Panaitescu, Dan Simionescu, Mihail Berza, N. Georgescu-Tistu, Sever Zotta, Al. Boldur, Ştefan Ştefănescu, Dan Berindei et autres noms prestigieux de la science roumaine ou de la culture universelle ont le mérite d'avoir constitué un véritable laboratoire où furent sans cesse élaborées des études et communications qui ont enrichi la création documentaire et historique et ont cultivé le respect pour les documents en tant que monuments de culture roumaine, dépositaires d'enseignements utiles et d'énergie pour notre vie nouvelle.

Consciente de son devoir de démontrer à l'opinion publique sur quels droits et réalités se fonde l'histoire des Roumains, consciente de la nécessité où elle se trouvait de contribuer à la défense et à là consolidation de l'indépendance nationale, de faire connaître l'apport du peuple roumain à la défaite des expansions étrangères, à la conservation, à la défense et au progrès de la civilisation sur le territoire roumain, « *Revista arhivelor* » a publié avec persévérance les résultats des études faites par d'autres archivistes et hommes de science d'autres pays, tels que l'Albanie, la Belgique, la Bulgarie, l'Espagne, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, la Grèce, la Hongrie, l'Israël, l'Italie, le Luxembourg, la Pologne, le Portugal, la R.F.A., la R.D.A., la Suisse, la Tchécoslovaquie, la Turquie, l'U.R.S.S., la Yougoslavie.

Actuellement, grâce aux informations concernant les études effectuées dans les fonds et les collections de documents étrangers, le scientifique roumain devient de bénéficiaire d'une base de documents importante qui compte deux millions et demi de cadres de microfilms et de xérographies provenant des archives, bibliothèques et musées nationaux, des archives des ministères des affaires étrangères et des consulats, des ministères des affaires intérieures et des ministères de l'économie, de compagnies commerciales nationales ou internationales, des ministères de la guerre et des armées etc.; il est donc possible d'ajouter aux sources intérieures d'information des sources extérieures, afin de prouver certaines vérités concernant le passé historique du peuple roumain.

La problématique abordée dans chaque numéro de la revue, ainsi que dans ses suppléments — d'habitude annuels — la publication de nombreux articles accompagnés de résumés ou de traductions intégrales dans les langues de circulation universelle, ont introduit « *Revista arhivelor* » dans le circuit scientifique international. C'est une publication qui circule dans les pays de l'Europe, de l'Asie, des Amériques du Nord et Latine et en Australie; elle est également connue par 65 archives d'État, par des bibliothèques et des musées d'importance internationale, par des sociétés nationales d'histoire et des universités étrangères, ainsi que par d'autres catégories d'abonnées dont l'information est facilitée par les systèmes bibliographiques internationaux.

ŞTEFAN HURMUZACHE

Revista muzeelor şi monumentelor

Au cours des quinze dernières années, la recherche, la conservation et la mise en valeur du patrimoine de la culture nationale ont connu en Roumanie un grand essor, concrétisé, entre autres, dans la

création d'un vaste réseau de musées divers — d'histoire, art, ethnographie, sciences de la nature, histoire de la culture, science et technique, maisons-musées, etc. — et dans la restauration et la mise à la disposition du public de centaines de monuments historiques, d'art et d'architecture.

Les résultats obtenus ainsi que les exigences toujours plus grandes de la recherche scientifique dans ces domaines ont rendu possible, voire nécessaire, la parution de certaines publications spécialisées. C'est ainsi que fut créée, en 1964, la « *Revue des musées* » et, en 1970, le « *Bulletin des monuments historiques* », publications qui, depuis 1974, paraissent sous le titre commun de « *Revue des musées et des monuments* », avec deux séries — la série musées et la série monuments historiques et d'art. Paraissent annuellement, depuis 1976, dix numéros (format 17 × 24) de la série musées et deux numéros (format 24 × 34) de la série monuments historiques et d'art.

Avec ses deux séries, la revue est devenue une véritable tribune où sont proposées et débattues les meilleures méthodes de conservation, de restauration et de mise en valeur du patrimoine de la culture nationale; elle constitue, d'autre part, un instrument de travail pour les spécialistes déployant leur activité dans les musées et dans le domaine des monuments, un moyen d'affirmation de la muséographie, de la politique des restaurations et de la mise en valeur des monuments et, enfin, un messager averti des valeurs culturelles roumaines à l'étranger.

Des rubriques permanentes telles que « Musées, collections, expositions », « Instruction-éducation », « Inventaires, conservation, restauration », « Études et communications scientifiques », « Opinions-débats », « Histoire de la muséographie », « Musées de l'étranger », « Chroniques, comptes rendus, informations », et des rubriques occasionnelles — « Anniversaires », « Panoramique », « Musées scolaires et de village » — permettent de mettre en lumière l'activité variée du réseau des musées et de soumettre à la discussion les nombreux problèmes qui préoccupent la muséographie sur le plan national aussi bien que mondial.

Le perfectionnement de la structure du réseau de musées, les principes modernes de l'organisation des musées, la recherche scientifique, l'enrichissement du trésor actuel, la constitution du patrimoine contemporain d'histoire, d'art, d'ethnographie, d'histoire de la culture, de science et de technique, la présentation de l'histoire et de l'art contemporains, les procédés et méthodes modernes de conservation et de restauration, l'inventaire du patrimoine, la formation et le perfectionnement des spécialistes en muséographie, le dialogue du musée avec le public, la collaboration des musées avec les écoles et les établissements culturels dans le cadre du front culturel — constituent les principaux thèmes abordés dans les pages de la série consacrée aux musées. La revue fait connaître à l'étranger les valeurs abritées dans les musées de Roumanie et fait part aux spécialistes roumains de l'expérience de leurs collègues étrangers. À son tour, la série monuments historiques et d'art traite des principaux problèmes concernant la recherche, la restauration, la conservation et la mise en valeur culturelle et éducative des monuments historiques, d'art et d'architecture. Dans ses pages sont publiés les résultats des recherches multilatérales — d'archéologie, documentaire-historique, d'architecture, de peinture, etc. — dont ces monuments sont l'objet, des projets de restauration, des projets de conservation des centres urbains et ruraux, de conservation *in situ* des monuments d'architecture populaire; y trouvent également place des discussions ayant trait aux principes les plus judicieux et aux méthodes les plus efficaces de protection et d'utilisation adéquate de ces valeurs appartenant à diverses catégories et époques, des articles sur le rôle des monuments historiques, d'art et d'architecture dans le processus d'instruction et d'éducation et des articles de présentation à l'étranger des monumens roumains.

Les études et les articles publiés par la « *Revue des musées et des monuments* » contribuent de la sorte à l'éclaircissement de certains problèmes d'histoire et de sciences de la nature, d'ethnographie et d'art, d'histoire de la culture et de la technique et, naturellement, de muséographie. Dans ses pages ont paru au fil des années des articles signés par de prestigieuses personnalités de la science et de la culture roumaines, desquelles il convient de rappeler les regrettés Constantin Daico-

viciu, George Oprescu, M.H. Maxy, D. Panaitescu-Perpessicius et, parmi les collaborateurs actuels, Mihai Băcescu, Ştefan Bălan, Eugen Pora, Emil Condurachi, Traian Herseni, Paul Petrescu, Vasile Drăguţ, Ştefan Milcu, Grigore Ionescu, Dumitru Berciu, Ştefan Ştefănescu, Ion Frunzetti, Virgil Cândea, Mihai Pop, Zoltan Szekely, Cantemir Rişcuţia, Mircea Muşat, Dan Berindei et Constantin Ciopraga. En même temps, la « *Revue des musées et des monuments* » a rassemblé et imposé un grand nombre de jeunes auteurs surtout parmi les spécialistes en muséographie.

Pendant ses 17 ans de parution, la « *Revue des musées et des monuments* » est parvenue à s'imposer aux lecteurs de Roumanie et à se faire apprécier à l'étranger, une preuve éloquente en ce sens étant offerte par les échanges que la rédaction de la revue réalise directement et de manière permanente avec 125 publications et institutions similaires de plus de 30 pays d'Europe, d'Afrique, d'Asie et d'Amerique. La « *Revue des musées et des monuments* » définit ainsi son rôle qui est de contribuer au perfectionnement de la vision scientifique, technique et plastique dans l'organisation des expositions et au progrès continu de la muséographie, tout en militant pour une meilleure mise en valeur des trésors de la culture nationale et pour leur intégration dans le circuit international de valeurs.

GAVRILĂ SARAFOLEAN

Studii şi cercetări de istorie veche

En 1950, répondant à une nécessité de la nouvelle étape de l'évolution de la science historique roumaine, on offrait à la littérature spécialisée la possibilité de s'affirmer dans une publication — « *Studii şi cercetări de istorie veche* » (SCIV) — paraissant deux fois par an à l'initiative du Musée National des Antiquités qui allait bientôt, en 1956, devenir l'Institut d'Archéologie. À partir de 1965, le rythme de parution fut trimestriel ce qui, au fond, correspondait au besoin de refléter d'une manière adéquate l'ampleur qu'acquéraient les recherches entreprises dans les chantiers archéologiques ayant déjà retenu l'attention des savants ou dans ceux ouverts dans des zones moins connues mais qui s'avéraient riches en vestiges historiques et culturels.

Dans le cadre de la réorganisation de la recherche scientifique dans notre pays, sur les bases de la conception matérialiste dialectique, on accorda une importance particulière à l'étude de l'histoire ancienne. On adopta un plan de recherche unitaire, à l'échelon national, qui avait en vue une vaste période, du début du paléolithique à l'époque féodale. Continuateurs de traditions caractérisées par la rigueur méthodologique et la passion pour les valeurs de l'histoire et de la civilisation roumaines, les chercheurs attaquèrent avant tout des problèmes qui n'avaient été que peu ou point étudiés dans le passé.

Dans une première période (1950—1956), la mise en valeur de l'activité archéologique, épigraphique et numismatique fut faite surtout par la publication de rapports concernant les fouilles. Le sommaire de la revue « *Studii şi cercetări de istorie veche* » refléta ensuite l'intérêt sans cesse croissant pour la synthèse, pour la cristallisation de certains points de vue concernant l'évolution de la civilisation dans l'espace carpato-danubien-pontique — foyer historique du peuple roumain. Les études, les débats, les matériels et les recherches archéologiques, les chroniques, les comptes rendus, les notes bibliographiques, etc. que renferme la revue constituent un important volume de documents qui permit ensuite l'élaboration de plusieurs traités et de monographies imprimés par différentes maisons d'édition.

La conception des sommaires — reflet de la conception de la recherche dans les domaines dont la SCIV s'occupe — acquit une structure beaucoup plus ferme, plus profonde, après 1965, quand l'esprit rigoureusement scientifique et l'engagement moral et idéologique commencèrent à se conjuguer plus intimement dans la

conscience des hommes de science appelés à apporter la lumière dans l'écoulement des siècles sur le territoire de notre pays, sur les relations avec les peuples et les cultures voisins. Au fur et à mesure que le front de la recherche a avancé, la revue — qui à partir de 1974 porte le nom de « *Studii de cercetări de istorie veche şi arheologie* », lequel reflète mieux son contenu — a pu faire connaître une série d'aspects concernant les débuts de l'humanité sur le territoire de la Roumanie, la découverte de nombreuses cultures de l'histoire ancienne, l'enrichissement des connaissances sur certaines cultures néolithiques, la civilisation thraco-dace, le moment de l'édification de l'État dace centralisé et indépendant gouverné par Burébista, la synthèse daco-romaine, la période de la formation du peuple roumain, les premiers ouvrages d'archéologie féodale.

De par son apport scientifique à la connaissance de notre histoire, la revue s'est imposée en tant qu'organe central dans le domaine de l'histoire ancienne et de l'archéologie, bénéficiant de la collaboration des spécialistes des instituts de recherche, des universités et des musées de tout le pays. Parmi les principaux collaborateurs de la revue durant ses trois décennies de parution, mentionnons: A. D. Alexandrescu, M. Babaş, I. Barnea, D. Berciu, Gh. Bichir, M. Bitiri, M. Chiţescu, M. Circiumaru, M. Coja, E. Comşa, E. Condurachi, N. Constantinescu, I. H. Crişan, C. Daicoviciu, Gh. Diaconu, P. Diaconu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, M. Florescu, N. Gudea, R. Horedt, A. Laszlo, V. Leahu, M. Matei, S. Mitrea, S. Morintz, I. Nestor, Al. Păunescu, C. S. Nicolăescu-Plopşor, C. Petolescu, M. Petrescu-Dîmboviţa, D. M. Pippidi, D. Popescu, E. Popescu, C. Preda, D. Protase, P. Roman, I. I. Rusu, Z. Szekely, D. Tudor, N. Vlassa, Al. Vulpe, R. Vulpe, etc.

Au cours de ses 30 années de parution, la revue SCIV (SCIVA) s'est acquis un prestige bien mérité dans notre pays comme à l'étranger. Bien que paraissant en roumain (avec des résumés en langues étrangères), la revue « *Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie* » est sollicitée, dans le cadre des échanges de publications, par plus de 300 institutions du monde entier.

SEBASTIAN MORINTZ

Studii şi cercetări de istoria artei

Vers la fin des années quarante de notre siècle, l'histoire et la théorie d'art roumaines ont connu un développement progressif, parfaitement assimilable à la tendance générale à la diversification, à la spécialisation et à l'approfondissement de la recherche scientifique, manifestée alors en Roumanie dans les domaines les plus divers. Naturellement, cet effort ne s'est pas poursuivi sur un terrain aride et inexploré, car aussi bien le développement de toutes les formes d'art que le niveau de recherche atteint par la science de l'esthétique, de la critique et de l'historiographie d'art de l'entre-deux-guerres justifient et impliquent la nécessité d'un développement ultérieur en formes de plus en plus spécialisées. La mission de réunir les forces intellectuelles à même de remplir ces desiderata ainsi que de former le milieu culturel indispensable à la perpétuation d'une tradition scientifique dans ce domaine est revenue à l'Institut d'Histoire de l'Art de Bucarest, fondé en 1949. En effet, en plus de 30 années d'activité, les chercheurs de cet institut ont étudié et synthétisé un volume impressionnant de données et documents sur l'histoire de l'art roumain et étranger, réalisant des matériaux de recherche qui constituent des repères essentiels dans toute bibliographie de spécialité. L'un des principaux réceptacles de la valorisation des recherches d'histoire de l'art entreprises par les spécialistes de tout le pays est, comme il fallait s'y attendre, la revue spécialisée éditée par l'Institut d'Histoire de l'Art: « *Studii şi cercetări de istoria artei* ».

Fondée en 1954, la revue « *Studii şi cercetări de istoria artei* » s'est imposée dès les premiers numéros par une exemplaire tenue scientifique, étrangère à toute tendance d'amateurisme au à l'étude superficielle des formes faisant l'objet de la recherche. Il faut remarquer, également, la grande diversité thématique des études et des articles, comprenant généralement, en une juste proportion, aussi bien des matériaux sur l'art ancien que des recherches d'art moderne et contemporain ou des synthèses théoriques. Pour ce qui est de

l'aire d'investigation, les préoccupations de cette revue n'excluent presque aucun domaine de l'histoire des arts, à partir de l'art populaire, l'ethnographie et l'art médiéval jusqu'à l'art des XIXe et XXe siècles.

Un rôle remarquable dans l'encouragement et le développement de la recherche d'histoire de l'art de notre pays revient à l'académicien Pr. George Oprescu (1881—1969). Eminente personnalité culturelle, longtemps directeur de l'Institut d'Histoire de l'Art et rédacteur en chef de la revue *S.C.I.A.*, George Oprescu a milité sans cesse pour l'acquisition et le maintien d'un haut niveau professionnel de la recherche et pour l'élargissement incessant des domaines de recherche dans le cadre des arts plastiques roumains et étrangers. Les premières années d'existence de la revue de l'Institut d'Histoire de l'Art ne sauraient être séparées de l'activité déployée par le professeur Oprescu en vue d'en établir le programme éditorial, activité à laquelle s'ajoute sa propre contribution de chercheur et d'auteur de remarquables études sur l'art médiéval, moderne et contemporain.

Pendant toute son existence, la revue de l'Institut d'Histoire de l'Art a mis au premier plan beaucoup des contributions scientifiques importantes et souvent fondamentales de certaines personnalités représentatives pour divers domaines de recherche de l'histoire de l'art, aussi bien de Roumanie que de l'étranger. Nous énumérons ici, sans prétendre à être exhaustifs, quelques noms de chercheurs dont les contributions se sont fait particulièrement remarquer dans le cadre des principales directions de recherche. Ainsi, pour le domaine de l'art populaire et de l'ethnographie, nous rappelons les recherches de Paul Petrescu, Paul Henri Stahl, Georgeta Oţetea, Julius Bielz, Roswith Capesius, Maria Elena Enăchescu, Nicolae Dunăre, Cornel Irimie, Gheorghe Focşa, Irina Cajal-Marin ainsi que celles des chercheurs étrangers comme Alan Gailey, Nouhar Baboukhian ou Androkli Kostallari. Dans le domaine de l'art médiéval, où la Roumanie offre de nombreux sujets majeurs d'étude, les recherches sont particulièrement abondantes et les articles les concernant figurent encore en proportion élevée dans les deux revues ; ce sont principalement des études monographiques et des synthèses signées par Corina Nicolescu, Maria Ana Musicescu, Ştefan Balş, Emil Lăzărescu, Teodora Voinescu, Cornelia Pillat, Florentina Dumitrescu, Virgil Vătăşianu, Carmen Laura Dumitrescu, Vasile Drăguţ, Răzvan Theodorescu, Sorin Ulea, Nicolae Stoicescu, Eugenia Greceanu, Ioana Cristache-Panait, Ecaterina Chincheza-Buculei, Mihai Ispir, Victor Stoichiţă, Andrei Kertesz-Badrus et par des chercheurs étrangers tels que Günther Ott, M. V. Alpatov, Pauline Johnstone.

La revue *S.C.I.A.* se préoccupe également de plus en plus des problèmes de l'art moderne et contemporain, les recherches sur l'art roumain occupant tout naturellement une place de choix mais aborde aussi l'étude des rapports entre les phénomènes artistiques roumain et européen, qu'il s'agisse de la manifestation de certains courants et personnalités de l'art universel, ou de problèmes de théorie de l'art en perspective contemporaine. Nous tenons à rappeler à ce propos les études de certains chercheurs, de différentes générations, tels K. H. Zambaccian, Eugen Schileru, Radu Bogdan, Barbu Brezianu, Eleonora Costescu, Theodor Enescu, Ion Frunzetti, Mircea Popescu, Viorica Andreescu, Elena Mateescu, Petre Oprea, Radu Ionescu, Gheorghe Cosma, Mircea Ţoca, Ioana Vlasiu, Carmen Gabriela Dumitrescu, Anca Oroveanu, Ana Maria Covrig, Gabriel Liiceanu, Andrei Pleşu, Andrei Pintilie, Gheorghe Vida.

La qualité et la diversité des études publiées par la revue S.C.I.A., de même que la capacité de cette publication périodique de pénétrer non seulement dans les milieux de lecteurs spécialisés, mais d'éveiller aussi l'intérêt des spécialistes dont les préoccupations sont plus ou moins proches du domaine de l'histoire de l'art, permet de conclure que S.C.I.A. s'est réellement intégrée à la forte tendance à l'encouragement des arts ainsi qu'au programme plus général de valorisation de la recherche scientifique de Roumanie, prouvant par là qu'elle dispose de ressources suffisantes pour remplir à l'avenir aussi les tâches généreuses assumées dès les premières années d'apparition.

MARIUS TĂTARU

Magazin istoric

Plus de treize années se sont écoulées depuis ce mois du printemps 1967 où les habitués des librairies et des kiosques de journaux de Bucarest et de toute la Roumanie ont découvert, parmi les publications qui leur étaient déjà familières, une nouvelle revue. La couverture portait, au-dessus d'une chromolithographie vieille d'un siècle, reproduite avec une remarquable fidélité, le titre de la récente parution: « *Magazin istoric* ».

Sur la première page, un « avertissement » aux lecteurs exposait les buts principaux de ce mensuel de culture historique: présenter objectivement, en respectant scrupuleusement la vérité, les événements, les faits et les personnalités du passé des Roumains, et en donner une interprétation correcte, de manière à en faire un miroir de la conscience de soi-même du peuple roumain et une synthèse de son expérience de vie et de combat; rendre vivant l'exemple positif des devanciers et le sens optimiste du présent dynamique et constructif; refléter le rôle et la place du peuple roumain dans l'histoire universelle et, plus particulièrement, dans l'histoire de l'Europe et du sud-est de ce continent; manifester un intérêt constant à l'égard de l'histoire des autres peuples du monde, avec la conscience nette de l'importance qu'acquiert cette attitude aux fins d'une meilleure connaissance réciproque, du rapprochement incessant et de la coopération entre les pays et les nations.

« *Magazin istoric* » venait d'ouvrir une nouvelle direction dans le journalisme roumain — celle de l'histoire pour tous. Sans faire aucune concession de contenu, sans glisser vers l'anecdote ou la petite histoire, suivant exclusivement les lignes lessentielles de l'historiographie — de l'antiquité la plus reculée jusqu'au passé le plus récent — la revue ne cesse d'apporter, mois pour mois, l'histoire, la véritable et authentique HISTOIRE dans des centaines de milliers de foyers, l'offrant aux yeux des spécialistes mais, surtout, à ceux des fabriques et architectes, paysans et artistes, ménagères, étudiants et élèves.

C'est pour ceux-ci qu'écrivent des personnalités de premier rang de l'historiographie roumaine: académiciens, professeurs universitaires, chercheurs bien connus de tous les domaines de l'histoire, y compris des disciplines apparentées ou auxiliaires — archéologie, sociologie, épigraphie, statistique, écologie, anthropologie, etc. Au long des années, la revue s'est également acquis le concours de nombreux collaborateurs de prestige de l'étranger, qui y ont traité des moments cruciaux de l'histoire de leurs pays.

Du grand nombre d'auteurs français dont le « *Magazin istoric* » a publié des fragments de leurs œuvres, il convient de rappeler: Marcel Brion, de l'Académie française *(La vie d'Alaric,* fragment titré: *La vengeance d'Ala Reiks);* Charles de Gaulle *(Mémoires de guerre);* Robert Aron *(Les grands dossiers de l'histoire,* fragment titré: *L'assassinat de Georges Mandel);* Jacques Chaban-Delmas *(Mémoires,* fragment titré *Le jeu de la vie et de la mort;)* André Malraux (*Antimémoires,* fragment titré *Champs-Elysées);* F. Funck-Brentano *(La Renaissance,* fragment titré: *La Renaissance et les rois non couronnés des finances).*

La réaction du public a dépassé toute attente. Depuis avril 1967 et jusqu'à ce jour le tirage du mensuel s'est multiplié par six et la demande ne cesse de croître. 48 heures après la parution tout le tirage est patiquement épuisé. « *Magazin istoric* » est devenu une publication de première nécessité pour beaucoup; il passe de main en main, le nombre effectif des lecteurs étant un multiple toujours plus grand du nombre d'exemplaires imprimés, et est conservé ensuite avec amour et respect. Certes, nous sommes pleinement conscients, nous, ceux qui en assurons la rédaction, du fait que ce succès est dû en premier lieu à la soif d'information historique qui caractérise les plus larges couches de notre société actuelle. De même que nous admettons, sans détour, que l'immense courrier que nous ne cessons de recevoir nous aide à corriger les erreurs, à remplir les lacunes et, en général, à imprimer une meilleure orientation à la publication.

En effet, l'histoire a — pour ainsi dire — sa propre technologie. Ses métiers à tisser travaillent depuis des millénaires, et les tissus qui en sortent ont souvent été ourdis avec des fils rèches, leur trame ayant parfois la couleur du sang. On

ne le sait que trop, les périodes de conflit ne manquent jamais, et « *Magazin istoric* » n'a pas l'hypocrisie de les esquiver. Cependant, en reflétant véridiquement l'attitude du peuple roumain de toujours et l'attitude de ses dirigeants d'aujourd'hui, la revue évoque ces tensions et ces chocs objectivement, *sine ira et studio*, et sans les prendre pour des bornes de l'histoire. Bien au contraire, l'accent principal y est mis sur ce qui a été positif dans les rapports entre les pays, sur leur coopération pacifique au cours de la longue marche de l'humanité vers le progrès et la justice. La rédaction est guidée par le credo que l'histoire ne doit pas fournir des occasions d'aviver les passions, de réveiller les ressentiments assoupis ou d'en créer artificiellement de nouveaux, qu'elle ne doit nullement constituer un abîme qui sépare les nations, mais une force qui les unisse.

Procédant de la sorte, « *Magazin istoric* » n'a rien fait d'autre que de s'intégrer dans l'attitude générale que la Roumanie de nos jours adopte conséquemment sur le plan des relations extérieures — celle de l'amitié entre les pays, du respect réciproque de leur indépendance et de leur souveraineté nationale, de la recherche de toutes les voies susceptibles de conduire à la compréhension et à la collaboration, pour la paix et la marche en avant de l'humanité.

NICOLAE MINEI

Publications des musées roumains

Les exigences toujours croissantes de la muséographie actuelle, imposées par l'esprit critique et le goût esthétique de l'homme moderne, aussi bien que par l'explosion de l'information scientifique, ont donné une impulsion au développement — dans la Roumanie contemporaine aussi — de la muséologie. Des musées de toutes sortes ont été créés et d'autres ont changé de spécialité; on a élaboré une thématique plus rigoureuse, reposant sur des principes scientifiques, où se trouve reconstituée l'évolution historique et où les faits sont interprétés à l'aide de témoignages concrets, représentatifs pour la connaissance du passé, de la culture et de la civilisation humaine; on a stimulé l'intérêt pour les soins requis par la conservation des monuments historiques et d'art.

De nos jours, les musées ont cessé d'être simplement les dépositaires de certaines pièces anciennes qu'on présente aux visiteurs. Un travail éducatif, scientifique et esthétique assidu est destiné à en compléter la gamme d'activités spécifiques riche et diverse, ayant pour but d'élargir l'horizon des connaissances du grand public dans ce domaine. Les musées représentent également des laboratoires de recherche, des sources importantes pour l'étude et l'interprétation des phénomènes économiques et socio-politiques.

Une activité de recherche intense est imposée par l'organisation, dans le cadre des musées, des expositions permanentes ou thématiques à caractère temporaire, ce qui implique une documentation scientifique approfondie et une technique muséographique adéquate. Les collections des musées font à leur tour l'objet d'analyses scientifiques permanentes, dont les résultats constituent, par exemple, la matière des communications présentées lors des différentes réunions scientifiques.

Le développement de la muséologie est également reflété par le grand nombre de publications éditées sous l'égide des musées de spécialité; certaines sont plus anciennes, cependant que d'autres ont paru au cours des dernières années, rendues nécessaires justement par la mise en valeur des résultats de la recherche; elles font état, d'une part, des efforts fournis en vue du progrès de la muséologie, et, d'autre part, des résultats obtenus dans l'étude approfondie du passé de notre peuple et des riches manifestations spirituelles propres à l'espace roumain.

Voici la liste des publications à caractère périodique les plus importantes, accompagnées par la date de leur première parution: « *Apulum* », 1942 (Musée départemental d'Alba), « *Cercetări arheologice în București* », 1963 (Musée d'histoire de la ville de Bucarest), « *Carpica* », 1968 (Musée départemental de Bacău), « *Crisia* », 1971 (Musée du Pays des Criș—

Oradea), « *Cumidava* », 1967 (Musée départemental de Braşov), « *Drobeta* », 1974 (Musée des Portes de Fer — Drobeta-Turnu-Severin) — « *Acta Musei Devensis* », 1973 (Musée départemental de Hunedoara), « *Museum* », 1976 (Musée de Goleşti), « *Acta Musei Napocensis* », 1964 (Musée d'histoire de la Transylvanie), « *Acta Musei Petrodavensis — Sargetia* », 1969 (Musée départemental de Neamţ), « *Oltenia* » (Études et communications), 1969 (Craiova), « *Pontica* », 1968 (Musée d'histoire nationale et d'archéologie de Constanţa), « *Acta Musei Porolissensis* », 1977 (Musée d'histoire et d'art de Zalău), « *Valachica* », 1960 (Musée départemental de Dîmboviţa), « *Studii şi comunicări* », 1968 (Musée départemental d'Argeş), « *Studii şi comunicări* », 1977 (Musée départemental de Ialomiţa) « *Studii şi materiale privitoare la trecutul istoric al judeţului Prahova* », 1968 (Musée départemental de Prahova), « *Cercetări istorice* », 1970 (Musée d'histoire de la Moldavie), « *Studii şi materiale de muzeografie şi istorie militară* », 1968 (Musée Militaire Central), « *Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei* », 1958 (Cluj-Napoca), « *Anuarul Muzeului Satului* » (Bucarest), « *Buletinul Muzeului de Artă al R.S.România* » (Bucarest).

On essaiera, par la suite, de présenter brièvement quelques-uns de ces périodiques.

« *Cercetări arheologice în Bucureşti* », la publication prestigieuse du Musée d'histoire de la ville de Bucarest, est consacrée aux résultats obtenus au cours des fouilles archéologiques systématiques. Elle reflète la contribution du collectif du musée — dont parlait dans la préface du premier volume l'académicien Emil Condurachi — à l'effort fourni par les archéologues roumains pour étudier, à partir des principes du matérialisme historique, le passé éloigné de notre peuple. Travaillant sur les chantiers de construction ou sur ceux archéologiques ouverts sur le territoire de la Capitale, ce collectif a réussi de mettre au jour des témoignages historiques des plus précieux. Les volumes de la publication rassemblent des rapports concernant les fouilles effectuées dans les sites néolithiques de Cățelu Nou, Militari, Giuleşti, etc., dans les anciens habitats géto-daces, dans les secteurs médiévaux de Curtea Veche et de Curtea Nouă, etc.

Par son Bulletin mensuel, le Musée d'Art de la R.S. de Roumanie offre au public des informations relatives aux valeurs du patrimoine national et fait connaître divers aspects de l'activité déployée par le collectif de spécialistes du musée bucarestois dans la recherche, la conservation et la restauration des œuvres d'art. La présentation des expositions d'art ou des certaines pièces d'exception appartenant aux collections du musée, la description du fonds d'icones et la mise en évidence des traits stylistiques spécifiques par lesquels les icônes se particularisent aussi bien par rapport à la sphère plus large de la peinture, que par rapport à la diversité des zones de Roumanie dont elles proviennent — voilà quelques-uns des thèmes réunis dans les pages du Bulletin; y sont aussi publiées des études de muséologie qui présentent des solutions nouvelles en vue d'attirer le public ou d'enrichir, par des donations et des acquisitions, le patrimoine artistique.

Le Musée de l'Union d'Alba Iulia est l'une des institutions culturelles-scientifiques les plus représentatives de Roumanie. Par sa publication — « *Apulum* » — il entretient des relations avec des institutions similaires du pays et de l'étranger. Cet important périodique, l'un des premiers de ce genre en Roumanie, met en valeur depuis ses débuts et diffuse les résultats des recherches dans le domaine de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnographie, contribuant de la sorte à la croissance du prestige de la science historique roumaine. Des plumes de marque ont signé, dans ses pages, des articles relatifs à la riche histoire de ce département transylvain, aux antiquités daces et romaines mises au jour sur son territoire — et qui ont enrichi les collections du musée — aux contributions apportées à l'attestation de la continuité de la civilisation que nos ancêtres ont créée des deux côtés des Carpates, ou bien au rassemblement et à la mise en valeur des documents concernant un grand événement de l'histoire nationale: l'Union, le 1er décembre 1918, par la volonté du peuple, de la Transylvanie avec l'État roumain. La diversité des préoccupations de la revue « *Apulum* » à l'égard de différents habitats et époques se fait jour, par exemple, dans le sommaire de son numéro

paru en 1979 (« Objets en cuivre mis au jour dans l'habitat énéolithique de Ghirbom, département d'Alba »; « Nouvelles découvertes archéologiques sur le territoire du département d'Alba »; « Le dépôt d'objets de bronze d'Adrieş, département de Bistriţa, et certains problèmes de l'âge du bronze tardif en Transylvanie de nord-est »; « Nouveaux monuments dionysiaques à Ulpia Trajana Sarmizegethusa », etc.)

« *Acta Musei Napocensis* » commence à paraître en 1964, deux années après la création du Musée d'histoire de Cluj-Napoca. L'annuaire présente l'activité de recherche du collectif du musée de Cluj et de ses collaborateurs — recherche embrassant toutes les époques de l'histoire, du paléolithique jusqu'à nos jours. La revue a rendu publics de nouveaux résultats concernant les cultures matérielles préhistoriques développées dans les territoires intracarpatiques de la Roumanie, des conclusions relatives à l'extension probable de certaines villes romaines (Napoca, Porolissum, etc.) et à l'organisation de la Dacie romaine, ainsi que des considérations sur la métallurgie de l'or en Transylvanie. Également intéressantes sont les contributions visant à la meilleure connaissance de l'histoire et des types d'habitats daces des Monts d'Orăştie, à l'identification des antiquités daces de cette contrée, à une plus profonde connaissance des conditions et des racines historiques de l'unité roumaine.

« *Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei* » (Cluj-Napoca), paraissant à partir de 1958, publie d'intéressantes études qui reflètent l'évolution des recherches ayant pour objet les formes de la culture populaire de Transylvanie — c'est le principal instrument de mise en valeur, par l'intermédiaire de l'écrit imprimé, des réalisations obtenues par cette importante institution dans le domaine des recherches ethnographiques, dont la valeur n'est pas seulement nationale, mais aussi internationale.

« *Crisia* », l'annuaire du Musée du Pays des Criş d'Oradea, édité depuis 1971, aux soins du collectif scientifique du musée, totalise, avec son 10e volume, 296 matériaux, études et notes d'archéologie, d'histoire et d'historiographie. Visant à présenter, avec chaque nouvelle et importante découverte, les réalités historiques de l'espace du nord-ouest de la Roumanie, les spécialistes du musée répondent constamment à l'exhortation de leurs devanciers de se consacrer infatigablement à l'étude du passé national. Y ont été publiées entre autres des preuves archéologiques récemment mises au jour, et concernant les cultures matérielles développées dans l'aire du département de Bihor (la culture néolithique *Tisa*, et la culture *Otomani* de l'époque du bronze). C'est à la culture *Otomani* (XIXe—XIIIe siècles av.n.è.) que correspond l'habitat fortifié avec fosses et vallums de Sălacea, dans le cadre duquel les chercheurs du musée ont découvert un sanctuaire-mégaron rectangulaire, composé de deux pièces précédées d'un vestibule aux murs décorés de frises aux motifs géométriques.

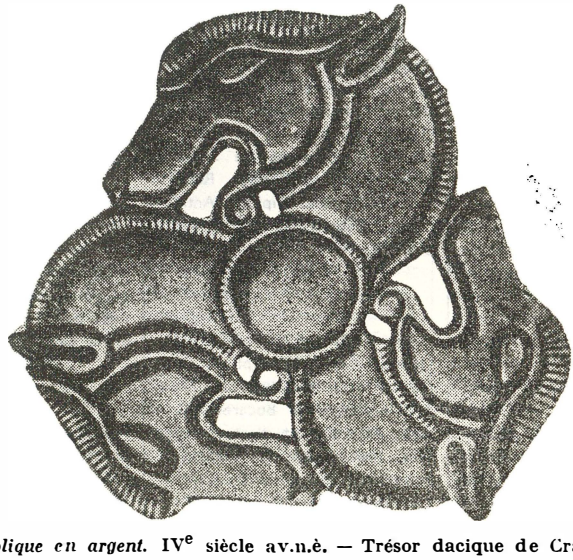
Publication d'information historique et archéologique, reflétant la diversité des recherches du Musée de Constanţa, « *Pontica* », qui paraît depuis 12 années, comprend — outre des matériaux d'histoire et de muséographie, des articles ayant trait à la conservation et à la restauration des monuments — d'amples relations sur les fouilles et les sondages systématiques effectués pour l'investigation du passé en Dobroudja. Les articles et études qui présentent des monuments de culture matérielle, épars sur l'ensemble du territoire entre le Bas Danube et la mer Noire de même que la reconstitution de la structure des villes antiques d'Histria, de Tomi et de Callatis effectuée à l'aide de nombreuses découvertes archéologiques — qui ont mis en évidence l'architecture de l'art du bâtiment des agglomérations de Dobroudja ainsi que d'autres aspects du déroulement de la vie matérielle et spirituelle des gens aux époques révolues — ont contribué à une solide documentation de l'histoire de cette ancienne province roumaine. Dans « *Pontica* » se trouvent également évoquées les contributions plus anciennes d'illustres chercheurs à la reconstitution de l'histoire de la Dobroudja: Grigore Tocilescu, Pamfil Polonic, Vasile Pârvan, George Murnu, Constantin Moisil, Grigore Florescu, Oreste Tafrali, etc.

En Moldavie — où il y a un beau musée consacré à la céramique peinte de *Cucuteni* et de nombreuses maisons-musées rappelant de célèbres représentants de la culture nationale — a été créée une école de muséographie dont les débuts se rattachent au nom de Constantin Mătasă.

Après 10 ans d'activité muséographique, dans le département de Bacău on commença à y publier la revue « *Carpica* » dont le but essentiel est de mettre en valeur les résultats des fouilles archéologiques de cette zone. C'est de la sorte que sont entrés dans le patrimoine scientifique de l'histoire nationale les habitats paléolithiques de Lespezi et de Buda, et ceux, riches en histoire dace, de Văleni, Slobozia, Săbăoani, Călugăra, etc.

Une autre publication régionale, éditée par le Musée départemental de Braşov, est « *Cumidava* », qui publie des rapports sur des thèmes à caractère général tels celui de l'histoire politique et culturelle de l'Union des pays roumains, celui de la continuité des formes d'organisation étatique en tant que permanence de l'histoire du peuple roumain, celui de la circulation du livre ancien dans tous les pays roumains ; les articles publiés portent également sur les résultats des recherches archéologiques, ethnographiques et historiographiques ou sur les investigations des archives, qui attestent l'existence de la ville de Braşov en tant que centre économique et politique de grande importance, en tant que citadelle de la culture roumaine qui s'est épanouie dans cette contrée — appelée le Pays de la Bîrsa — dès le XVIe siècle, en tant que centre de liaison de la Transylvanie avec la Valachie et la Moldavie au moyen âge, en tant qu'agglomération qui a eu une contribution notable au développement de la culture matérielle et spirituelle du peuple roumain, à la cristallisation d'une idéologie progressiste à l'appui de l'idée de l'unité roumaine.

ELISABETA ANCUŢA-RUŞINARU



Applique en argent. IVe siècle av.n.è. — Trésor dacique de Craiova

NOS COLLABORATEURS

VIRGIL CÂNDEA (n. 1927), docteur en philosophie et membre de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie. A consacré son activité scientifique à l'étude de l'histoire de la pensée roumaine tout particulièrement et de l'histoire sud-est européenne en général. Éditeur des œuvres de Dimitrie Cantemir, Alexandru Odobescu, Nicolae Bălcescu (en collaboration). Auteur des ouvrages *Le « stolnic » parmi ses contemporains* et *La raison dominante* (1979). A apporté des contributions substantielles à l'étude et à la connaissance des relations internationales du peuple roumain, à l'identification de manuscrits et autres documents de culture roumaine se trouvant à l'étranger.

CONSTANTIN CRIŞAN (n. 1939). Sociologue et critique littéraire. Licencié de l'Université « Al. I. Cuza » de Iaşi et docteur en philologie de l'Université de Bucarest. Après avoir fait paraître en 1961 une étude stylistique sur l'œuvre de Tudor Arghezi, il publie (en collaboration avec Victor Crăciun), l'ouvrage *La littérature roumanie dans le monde*. Autres ouvrages : *Au-delà de la métaphore*, *Essai sur la personnalité* (1972), *Mémorial inverse* (1976), *Les confessions essentielles*, *Essais de sociologie de la littérature* (1977), *La nostalgie de la communication. Essais de sociologie de la littérature* (1978), *Conversations de bonne volonté. Essai sur des vérités oubliées* (1980). Traductions de l'œuvre de Robert Escarpit.

VASILE DRĂGUŢ (n. 1928). Docteur en histoire de l'art. Recteur de l'Institut des beaux-arts « N. Grigorescu » de Bucarest, rédacteur en chef de la revue « *Arta* ». Auteur de nombreux livres, études et articles spécialisés, dont: *Francisc Şirato* (1956) ; *Ghiberti* (1959) ; *Ştefan Luchian* (1962) ; *Nicolae Dărăscu* (1966) ; *Anciens monuments de Hunedoara* (1968) ; *Dragoş Coman, auteur des fresques du monastère d'Arbore* (1969) ; *La peinture roumaine en images* (en collaboration, 1971) ; *L'Art brancovan* (1971); *Le Monastère d'Humor* (1973) ; *Dictionnaire encyclopédique d'art médiéval roumain* (1976) ; *L'Art gothique en Roumanie* (1979).

MIHNEA GHEORGHIU (n. 1919) — écrivain, essayiste, docteur ès sciences philologiques, président de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie. Auteur des volumes *Anna Mad* (1942), *Le dernier paysage de la ville grise* (1946), *Histoires de la grande révolte* (1953), *Ballades* (1956). Prose historique: le roman *Un homme est venu de l'Est* (1958). Théâtre historique: *Tudor de Vladimiri* (1955), *Le signe du Taureau* (1972), *La tête* (1975). A fait l'analyse du phénomène littéraire étranger dans: *La modalité conformiste du théâtre* (1948), *Walt Withman* (1955), *Orientations dans la littérature étrangère* (1958), *Scènes de la vie de Shakespeare* (1958), *Dionysos* (1969). Articles traitant des thèmes politiques, culturels et civiques: *Lettres du voisinage immédiat* (1971), *Scènes de la vie publique* (1972). Traductions de Shakespeare, Ben Johnson, Robert Burns, Dickens, Kipling, Arthur Miller, Gabriel García Márquez, etc.

DAN GRIGORESCU (n. 1931). Docteur en philosophie. Professeur de littérature comparée à l'Université de Bucarest. Critique littéraire et d'art, traducteur (notamment de l'anglais), éditeur (a soigné, entre autres, l'édition en 11 volumes du *Théâtre* de Shakespeare). Auteur de nombreux ouvrages dont: *Shelley* (1962) ; *Trois peintres de 1848* (1967) ; *13 écrivains américains* (1968) ; *Peintres roumains contemporains* (1969) ; *L'Expressionnisme* (1969) ; *Shakespeare dans la culture roumaine moderne* (1971) ; *Le Cubisme* (1972) ; *L'Art américain* (1973) ; *Pop Art* (1975) ; *Directions dans la poésie du XXe siècle* (1975) ; *Les grands cañons* (1976) ; *La littérature américaine — dictionnaire chronologique* (1976) ; *La constellation des Gémeaux* (1980) ; *Brâncuşi* (1980) ; *L'Histoire d'une génération perdue: les expressionnistes* (1980).

HAJDU GYŐZŐ (n. 1929), essayiste et publiciste de nationalité hongroise de Roumanie. Études de philologie à l'Université « Babeş-Bolyai » de Cluj-Napoca, rédacteur en chef de la revue « *Igaz Szó* » de Tîrgu Mureş. Son volume *Atelier* (1967) réunit des articles, des essais, des recherches comparées dans le domaine de la poésie roumaine et hongroise.

VALENTIN F. MIHĂESCU (n. 1947), licencié de la Faculté des lettres de l'Université de Bucarest. Chroniqueur littéraire à la revue « *Luceafărul* », publication de l'Union des Écrivains, qui lui a décerné le *Prix de la critique* pour l'année 1975. Auteur de nombreuses études et d'articles de critique et d'histoire littéraires fondés sur le souci d'une nouvelle hiérarchie axiologique. A sous presse, aux éditions « Eminescu » un volume d'essais (*Accents*), ainsi que l'étude *Structures politiques dans la prose roumaine contemporaine*.

MIRCEA MUŞAT (n. 1930), docteur en histoire, maître de conférences à l'Académie des études économiques de Bucarest, spécialiste de l'histoire moderne et contemporaine de la

Roumanie. Ouvrages publiés: *La vie politique en Roumanie. Les partis politiques — 1918—1921* (1971, IIe éd. — 1975, en collaboration), *Les origines historiques du Parti Communiste Roumain* (1973), *La continuité de la lutte du peuple roumain pour les nobles idéaux de liberté sociale et nationale* (1974). Auteur de nombreuses études et communications dans les revues spécialisées.

VASILE NETEA (n. 1912) — historien et écrivain. A publié de nombreux ouvrages dont *De Petru Maior à Octavian Goga* (1944), *George Bariţiu, sa vie et son activité* (1967), *Un jour de l'histoire de la Transylvanie — 1er Décembre 1918* (1971), *Nicolae Iorga* (1971), *La lutte des Roumains de Transylvanie pour la liberté nationale* (1977), *Vers l'unité étatique du peuple roumain* (1979), *La conscience de l'origine commune et de l'unité nationale dans l'histoire du peuple roumain* (1980), l'anthologie *Carmen Saeculare Valachicum* (1980); auteur d'études, d'éditions critiques, etc.

CONSTANTIN PRUT (n. 1940), critique et historien d'art. Publie fréquemment dans des revues spécialisées et dans des journaux des études, des essais et des chroniques sur les beaux-arts. Auteur des volumes *Le Fantastique dans l'art populaire roumain* (1972) et *Augusto Murer* (1979). A sous presse un *Dictionnaire d'art moderne* et prépare une thèse de doctorat intitulée *Existence et langage—regard sur l'art populaire roumain.*

MICAELA SLĂVESCU (n. 1929), maître-assistant au Département de Langue et Littérature françaises de l'Université de Bucarest, membre de l'Union des Écrivains. A publié des articles et préfaces, a collaboré à un *Dictionnaire français-roumain* (1968), a assuré la coordination d'un *Dictionnaire de la Littérature française* (1972). A publié également des traductions du français en roumain (Nodier, Hugo, Nerval) et du roumain en français (D. R. Popescu, M. Preda, Geo Dumitrescu, *Contes populaires roumains*, etc.).

EUGEN STĂNESCU (n. 1922), membre correspondant de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques; titulaire du cours d'Histoire de Byzance à la Faculté d'histoire et philosophie de l'Université de Bucarest; directeur a.i. de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest; médiéviste. Co-auteur de *l'Histoire de la Roumanie*, vol. II et III, Bucarest, 1962—1964; a publié le recueil *N. Iorga, historien de Byzance;* auteur de nombreuses études dont les principales directions de recherche sont: l'histoire de la Roumanie au Moyen Âge, l'histoire de Byzance et du sud-est européen, l'historiographie roumaine. Prix de l'État, 1954.

OVIDIU TRĂSNEA (n. 1928) docteur en philosophie de l'Université de Bucarest, professeur à l'Académie « Ştefan Gheorghiu » de Bucarest (y donne un cours sur les systèmes et doctrines politiques), membre par correspondance de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la R. S. de Roumanie, secrétaire scientifique de l'Association roumaine des Sciences Politiques, président du groupe d'études « Valeurs et normes politiques » de l'Association Internationale des Sciences Politiques, vice-président du comité international de recherche « Science et Politique ». Ouvrages publiés (liste sélective): *La Science politique. Étude historique épistémologique* (1970); *Courants et tendances dans la politologie contemporaine* (1972); *Études de science politique* (coordonnateur et co-auteur, 1973); *Questions de sociologie politique* (1975); *Petite encyclopédie de politologie* (coordonnateur et co-auteur, 1977) *Les Doctrines politiques du capitalisme contemporain* (1977); *The Political System of the Socialist Republic of Romania* (coordonnateur et co-auteur, 1978). Prix « Simion Bărnuţiu » pour sciences politiques et juridiques de l'Académie de la R. S. de Roumanie (1970).

FRANZ STORCH (n. 1927) prosateur, poète et essayiste de nationalité allemande de Roumanie. Vice-président de l'Union des Écrivains de Roumanie, rédacteur en chef de la revue « *Volk und Kultur* ». Romans publiés: *Ombres enchaînées* (1959); *La maison bruyante* (1963; 1971); *Trois journées difficiles* (1968); recueils de récits: *Harmonica* (1962); *La Queue de paon* (1964); *Le Gramophone en bois* (1966); *À la lisière de la lumière* (1968); *6 récits* (1978); recueils de vers: *Le Clavier du jour* (1977).

ION ZAMFIRESCU (n. 1907) — professeur à l'Université de Bucarest, docteur en philosophie, auteur des volumes: *Le destin de la personnalité — Contributions à la connaissance de l'homme et de la culture contemporaine* (1941), *Éléments d'éthique* (1936, 1942, en collaboration avec D. Gusti), *Bréviaire de psychologie* (1947), *Histoire universelle du théâtre* (1958—1968), *Histoire de la littérature universelle* (vol. I — 1970, vol. II — 1973), *Le drame historique universel* (1976).

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ILEXIM, Dept. Export-Import Presă B.P. 1.136 et 1.137, Telex 226; 683, București-Roumanie, str. 13 Decembrie no 3
ou à nos correspondants à l'étranger

ALBANIE: Drejtorije Qendre e Pärhapjes dhe Propagandisttë dibrit, Kruga Konference e Pestes, Tirana ● R. D. ALLEMANDE: Buchexport, Leninstrasse 16, Leipzig 701 ● R. F. D'ALLEMAGNE: Kubon & Sagner — P.O.B. 68, München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610 ● ARGENTINE: Libraria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC) Buenos Aires ● AUSTRALIE: Current Book Distributors PTY Ltd. 425 Pitt. St. Sydney N.S.Q. 2000 ● AUTRICHE: Globus Zeitung A. 1206, Höchstadplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011, Wien ● BELGIQUE: Office International de Librairie, 30 Av. Marnix, 1050 Bruxelles; Du Monde Entier, Rue du Midi 1062, Bruxelles, 1000; Agence et Messageries de la Presse, 1070 Rue de la Petite Ile, B. 170 Bruxelles 7 ● BULGARIE: Hemus, Boul. Russky, 6 Sofia ● CANADA: Metropolitan News Agency, Inc. 1248, Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal 110, Québec; Ardelean Travel Service, 562 King Street, East, P.O. Box. 2216 — Kitchener, Ontario ● R. P. de CHINE: China National Publications Import Corporation, P.O. Box 88 — Pekin ● R. P. D. de COREE: Chulpanmul, Pyongyang ● CÔTE D'IVOIRE: Agence Ivorienne Hachette — B. P. 9253, route des 220 Logements, Abidjan ● CUBA: Instituto Cubano del Libro, Calle O'Reylly No. 407 La Habana ● CHYPRE: Poulias a. Coniaris Ltd., Prodromon Street 131, Nicosia ● DANEMARK: Munksgaard, Norregade, 6 Kopenhagen K ● ESPAGNE: Agire's subscription service, av. Filipinas 32. Madrid 3; Libreria Herder, Calle de Palmes 26, Barcelona 7 ● ECUADOR: Munoz Hermanos S.A., General Aquirre 178 y de Agosto, Apartado 3024, Quito ● ÉTATS-UNIS: Fam. Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, NY. 10003; Read More Publications Inc. 140 Cedar Street, New York N.Y. 100.006 ● ÉGYPTE: Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, P.O. Box. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ●., FRANCE: Hachette — 58, rue Jean Bleusen, F. 92170 Vanves; Dawson — France S.A Service Librairie, B.P. 40—91121 Palaisseau; Offilib — 48, rue Gay Lussac, 75 Paris ● GRÈCE: Institute for Balkan Studies Vas Sopfian 4, Thessaloniki; Scientific Books, 2 Hyppokratus Street, Athens T.T. 143; Agence de Presse A Samoukos — 68, Bld. Syndron, Athens ● HONGRIE: Kultura P.O. Box. 149 — Budapest 62 ● ISRAEL: Heiflepac Ltd., 11 Arlosorov Street, Haifa POB. 5434; Lepac — 15, Rambam Street, POB. 1136 Tel Aviv ● ITALIE: Messagerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● LIBAN: Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● MAROC: Sochepress — Angle rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● MONGOLIE: Mongolgosknigtorog, Ulan Bator ● NORVÈGE: Tiedskrift Sentralen — Karl Johangt 41—43, Oslo 1 ● PAYS BAS: Swets & Zeitlinger — 347 b Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Haag 2076; Meulehoff Bruna, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197; Van Gelberen und Zoon — Isolator Weg 17, Amsterdam ● POLOGNE: Ars Polona Ruch, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● PÉRU: Libreria y Distribudora Siglo S.A., Giron Trujillo 222, Rimac, Apartado 5872, Lima ● PORTUGAL: Libreria Buchholz, Lisboa, Rue Duque de Palmela 4, Av. da Liberdade; Central Distribudora Libreria — 57, Av. Santos Dumond 4 D Lisabona 1 ● ROYAUME-UNI: Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 30 St. Bride Street, London EC.4 A4 BJ; Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London WC.1 ● SUÈDE: C.E. Fritzes, Fredsgate 2—10327, Stockholm 16; Almquist & Wiksell — S. 101—20 Stockholm, Box. 62; Pressens Samdistribution — POB. 30073. 10425 Stockholm ● SUISSE: Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Sevogelstrasse 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH. 4011, Basel ● TCHÉCOSLOVAQUIE: Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldovo nam 48.80.000, Bratislava ● U.R.S.S.: Mejdunarodnaia Kniga — Moskwa G-200 ● VIETNAM: So Xuat Nhap Sach Bao — Haai Ba Trong 32, Hanoi; Xunhasaba, 32 Hai Ba Trong, Hanoi 32 ● VENEZUELA: Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114, (Frente al Cacceo de Chacao), Caracas 106 ● YOUGOSLAVIE: Yugoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, 1 v Misica, P.O.B. 206

43434

Le prochain numéro
de notre revue
sera consacré
au centenaire du grand prosateur roumain
MIHAIL SADOVEANU
(1880—1961)